




HISTOIRE DES GRECS

..... 2

LOUIS MÉNARD



Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/isbn_9781279739754_2

Histoire Des Grecs

Louis Ménard

Nabu Public Domain Reprints:

You are holding a reproduction of an original work published before 1923 that is in the public domain in the United States of America, and possibly other countries. You may freely copy and distribute this work as no entity (individual or corporate) has a copyright on the body of the work. This book may contain prior copyright references, and library stamps (as most of these works were scanned from library copies). These have been scanned and retained as part of the historical artifact.

This book may have occasional imperfections such as missing or blurred pages, poor pictures, errant marks, etc. that were either part of the original artifact, or were introduced by the scanning process. We believe this work is culturally important, and despite the imperfections, have elected to bring it back into print as part of our continuing commitment to the preservation of printed works worldwide. We appreciate your understanding of the imperfections in the preservation process, and hope you enjoy this valuable book.

1918

...

HISTORICAL RECORDS

...

...

HISTOIRE DES GRECS

A LA MÊME LIBRAIRIE

Histoire des Anciens peuples de l'Orient, avec plus de 500 illustrations d'après les monuments, par Louis MÉNARD, docteur ès lettres. 1 vol. in-12, broché..... 5 »
Cartonné..... 5 50

Histoire des Israélites d'après l'exégèse biblique, par Louis MÉNARD, docteur ès lettres. 1 vol. in-12, avec illustrations, broché.. 2 fr.

DU MÊME AUTEUR

De la Morale avant les philosophes, 1 vol. in-12.

Du Polythéisme hellénique. 1 vol. in-12.

Hermès Trismégiste, traduction complète (Ouvrage couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres). 1 vol. in-12.

De la Sculpture antique et moderne, par Louis et René MÉNARD (Ouvrage couronné par l'Académie des Beaux-Arts). 1 vol. in-12.

Musée de peinture et de sculpture, par Louis et René MÉNARD. Avec environ onze cents gravures par Réveil. 10 vol. in-12.

HISTOIRE DES GRECS

AVEC DE NOMBREUSES ILLUSTRATIONS

D'APRÈS LES MONUMENTS

PAR

LOUIS MÉNARD

Docteur ès lettres.

—

TOME SECOND



PARIS

LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE

15, RUE SOUFFLOT, 15

—
1886

CHAPITRE XIV

LUTTE POUR L'HÉGÉMONIE.

§ I

Puissance d'Athènes.

Caractère politique de la guerre du Péloponnèse. — Guerre entre Corinthe et Kerkyra. — Les Kerkyraïens font alliance avec Athènes. — Siège de Potidée. — Congrès à Sparte. — Rupture de la trêve de trente ans. — Attaque de Platée par les Thébains. — Commencement de la guerre du Péloponnèse. — Les Péloponnésiens envahissent l'Attique. — Les Athéniens ravagent les côtes de la Laconie. — Peste d'Athènes. — Disgrâce de Périclès ; sa mort. — Hostilités et représailles ; discordes civiles. — Révolte de Mytilène ; décret de Cléon. — Révocation du décret contre les Mytiléniens. — Siège de Platée. — Massacre des Plataïens. — Guerre civile à Kerkyra. — Les Athéniens à Pylos. — Sparte demande la paix. — Cléon à Sphactério. — Les comédies politiques d'Aristophane. — Nikias prend Kythéra ; Brasidas sauve Mégare. — Défaite des Athéniens à Dèlion. — Hilotes massacrés ou enrôlés. — Campagne de Brasidas en Thrace. — Siège d'Amphipolis. — Paix de Nikias.

Caractère politique de la guerre du Péloponnèse. — La vie des peuples, comme celle des individus, a ses phases ascendantes et descendantes, et c'est dans la période la plus brillante des sociétés qu'il faut chercher les premiers germes de leur décadence, de même que les jours commencent à décroître au lendemain du solstice d'été. Le caractère fondamental de la civilisation grecque étant l'autonomie des cités, on est forcé de faire dater le déclin de cette civilisation du jour où l'autonomie est remplacée par la hiérarchie. La guerre médique avait montré le danger de l'isolement des cités en présence d'un ennemi qui centralisait ses forces. Il ne suffisait donc pas d'avoir créé des cités autonomes, il fallait les unir en une nation ; cette seconde partie du problème politique était

plus difficile que la première. Comme l'unité du commandement est une condition de l'état de guerre, au lieu de s'unir dans une fédération égalitaire, les Grecs furent obligés, par le voisinage de la Perse, de confier à une cité cette espèce de dictature militaire qu'on nommait l'Hégémonie. Il restait à savoir si cette hégémonie appartiendrait à la cité aristocratique de Sparte où à la cité démocratique d'Athènes. Ce qui rendait la question difficile, ce n'est pas, comme on le dit toujours, l'antagonisme de la race dorienne et de la race ionienne, c'est l'opposition de deux systèmes politiques, l'aristocratie et la démocratie. Ces deux systèmes étaient en lutte dans toutes les cités grecques ; partout l'oligarchie était favorable aux Spartiates, le parti populaire aux Athéniens. C'est ce qui donne à la guerre du Péloponnèse le caractère d'une guerre civile. Cette guerre, coupée en deux par un intervalle de paix boiteuse, dura vingt-sept ans et se termina par la défaite de la démocratie et la destruction de l'empire athénien. Au-dessus des causes accidentelles qui ont amené ce résultat, il y avait une raison politique qui le rendait inévitable. A Sparte, l'aristocratie régnait sans opposition sérieuse : de là son unité d'action ; à Athènes, la démocratie avait à lutter à la fois contre l'ennemi du dehors et contre les conspirations à l'intérieur. Il y avait une faction oligarchique dont les intérêts étaient contraires à ceux de la patrie. Par des intrigues habilement conduites et par la protection de l'ennemi victorieux, cette faction finit par s'élever au pouvoir sur les ruines de l'indépendance nationale.

Guerre entre Corinthe et Kerkyra. — La ville d'Épidamne, appelée dans l'histoire romaine Dyrrachium, était une colonie de Kerkyra sur la côte d'Illyrie, au nord du cap Acro-kéraunien, entre la mer Ionienne et la mer Adriatique. Après plusieurs années de dissensions intestines, les riches, chassés d'Épidamne par le parti populaire, s'unirent aux barbares pour exercer le brigandage par terre et par mer contre leur patrie. Les citoyens qui étaient restés dans la ville demandèrent à Kerkyra, leur métropole, de mettre fin à leurs discordes civiles, et n'ayant rien pu obtenir, s'adressèrent, d'après l'avis de l'oracle de Delphes, à Corinthe, métropole de Kerkyra. Les Corinthiens saisirent avec empressement l'occasion de se venger

de Kerkyra, leur orgueilleuse colonie, dont la rivalité gênait leur commerce. Ils envoyèrent une garnison à Épidamne. Les Kerkyraïens mirent le siège devant la ville et s'en emparèrent ; le même jour, leur flotte battait complètement les Corinthiens à l'entrée du golfe d'Ambrakia (434). Corinthe se prépara à une éclatante revanche et fit appel à tous ses alliés ; les uns lui fournirent des vaisseaux, les autres de l'argent. Les Kerkyraïens, effrayés de ces préparatifs, offrirent de soumettre le différend à un arbitrage ou à la décision de l'oracle de Delphes : cette offre fut repoussée. Ils comprirent la nécessité d'une alliance et envoyèrent une ambassade à Athènes. Leurs députés firent ressortir l'intérêt qu'avaient les Athéniens à devenir leurs alliés : « Il y a en Grèce trois marines dignes d'être comptées : la vôtre, la nôtre, et celle de Corinthe. Si vous souffrez que Corinthe s'empare de notre île, vous aurez à combattre à la fois ses vaisseaux et les nôtres ; si au contraire vous acceptez notre alliance, vous ajouterez nos forces aux vôtres pour lutter contre les Péloponnésiens. » Les Corinthiens avaient aussi envoyé des députés à Athènes : ils rappelèrent qu'à l'époque de la révolte de Samos contre Athènes, quand les Péloponnésiens voulaient intervenir, Corinthe avait soutenu le droit des Athéniens à punir la révolte de leurs alliés. Ce droit, Corinthe l'invoquait à son tour et demandait aux Athéniens de ne pas soutenir une colonie révoltée contre sa métropole.

Alliance des Kerkyraïens avec Athènes. — Les Athéniens délibérèrent à deux reprises ; la première fois ils penchèrent en faveur des Corinthiens, mais ils changèrent d'avis la seconde. Il fut résolu que, sans rompre le traité qui subsistait toujours entre Athènes et Corinthe, on conclurait avec Kerkyra une alliance purement défensive. On envoya seulement dix vaisseaux, avec ordre de ne prendre part à la lutte que si les Kerkyraïens étaient attaqués dans leur île. La flotte de Kerkyra et celle de Corinthe se rencontrèrent près de Sybota ; la première était forte de cent dix vaisseaux, la seconde de cent cinquante. Le combat, le plus important qui eût été livré sur mer entre Grecs, dura toute la journée. La tactique était conforme à l'ancien usage ; ni d'un côté, ni de l'autre on ne connaissait la savante tactique employée par les Athéniens

dans leurs batailles navales, ces mouvements rapides de trimèmes qui permettaient de désarmer et de réduire à l'inaction les navires ennemis. On se battit à l'abordage, avec plus de valeur que de science. Les dix vaisseaux athéniens intervinrent seulement pour protéger la retraite des Kerkyraïens vers leur île. Les Corinthiens, après avoir recueilli leurs morts, se préparaient à recommencer le combat, mais tout à coup ils se mirent à ramer en arrière : ils avaient aperçu à l'horizon vingt vaisseaux athéniens qui venaient renforcer les premiers. Ils se plaignirent de la rupture de la trêve ; les Athéniens répondirent qu'ils n'attaqueraient pas, qu'ils se borneraient à empêcher une attaque contre Kerkyra. Les Corinthiens en se retirant s'emparèrent d'Anactorion, qu'ils avaient possédée en commun avec les Kerkyraïens, et vendirent les prisonniers, sauf deux cent cinquante appartenant aux plus riches familles, qu'ils traitèrent avec égards pour s'en faire des partisans (432).

Siège de Potidée. — Les Corinthiens ne pouvaient pardonner à Athènes de s'être mise en travers de leurs projets de domination sur la mer Ionienne. Ils n'attendirent pas longtemps l'occasion d'une revanche. Le roi de Macédoine, Perdiccas, irrité de l'appui donné par les Athéniens à la révolte de son frère Philippe, essaya de soulever contre eux Potidée et les autres villes de la Chalkidique. Malgré son accession à la ligue maritime d'Athènes, Potidée, ancienne colonie de Corinthe, n'avait pas rompu les liens qui l'unissaient à sa métropole, de qui elle recevait chaque année un magistrat supérieur appelé Epidémiurge. Une flotte fut envoyée d'Athènes contre Perdiccas, et en même temps, dans la crainte d'un soulèvement de la Chalkidique, les Potidéates reçurent l'ordre de démolir leurs fortifications, de donner des otages et de renvoyer leur magistrat corinthien. Effrayés, ils adressèrent des messages en même temps à Athènes, où on ne les écouta pas, et dans le Péloponnèse où on leur promit du secours, tandis que Perdiccas, pour rendre la défection générale, engagea les Chalkidiens à abandonner les petites villes de la côte pour fonder la ville d'Olynthe, qui serait plus facile à défendre. Les Corinthiens envoyèrent deux mille hommes au secours de

Potidée, mais ils furent battus et obligés de s'enfermer dans la ville, dont les Athéniens commencèrent aussitôt le siège. Ainsi, au nord comme à l'ouest, les Corinthiens voyaient se dresser devant eux la puissance athénienne ; se sentant incapables de soutenir la lutte, ils résolurent d'y entraîner Sparte et toute la ligne péloponnésienne. Il est vrai que Sparte n'avait aucun sujet de plainte contre les Athéniens, mais elle s'était toujours attribué le rôle d'arbitre dans les affaires de la Grèce, et ne demandait qu'à couvrir sa jalousie du prétexte d'un intérêt collectif. Une réunion des alliés fut convoquée, et on invita ceux qui se croyaient lésés par les Athéniens à exposer leurs griefs.

Congrès à Sparte. — D'après le tableau si complet que Thucydide nous donne de la délibération, ces griefs se réduisaient à bien peu de chose. Les Mégariens furent presque les seuls à se plaindre. A la suite d'une de ces querelles comme il y en a toujours entre des voisins qui se détestent, ils avaient été exclus des marchés d'Athènes et de ses alliés ; cela ruinait leur commerce. Les Aiginètes n'osèrent pas envoyer ouvertement des députés, car l'annexion d'Aigine à l'empire athénien avait été reconnue par les traités, mais ils poussaient secrètement à la guerre. Les Corinthiens parlèrent les derniers, et sans articuler aucun fait spécial, ils opposèrent à l'insatiable ambition et à l'infatigable activité des Athéniens, l'inertie des Spartiates et leur indifférence coupable en présence de l'asservissement qui menaçait tous les peuples grecs. Des députés athéniens qui se trouvaient à Sparte pour une autre affaire demandèrent à être entendus. Ils rappelèrent les services rendus par Athènes à la cause commune dans la lutte contre les barbares, exposèrent les causes et le développement naturel de son hégémonie maritime, puis ils montrèrent les maux qu'entraînait une guerre générale et proposèrent de faire décider la querelle par des arbitres. Tous les étrangers ayant été congédiés, les Spartiates délibérèrent entre eux. Le roi Archidamos parla en faveur de la paix ; il engagea ses concitoyens à éviter une résolution hâtive et à commencer, tout en se préparant résolument à la guerre, par des négociations qui donneraient au moins le temps d'amasser de l'argent et des

vaisseaux. A ce conseil pacifique, l'éphore Sthénélaïdas répondit par un discours véhément en faveur de la guerre ; puis, au lieu de faire voter par acclamation, comme c'était l'usage à Sparte, il sépara les citoyens en deux groupes, faisant passer d'un côté ceux qui voulaient la guerre, de l'autre ceux qui voulaient la paix. Les indécis furent intimidés par la nécessité de se déclarer publiquement et la guerre fut votée.

Rupture de la trêve de trente ans. — Cette décision fut prise la treizième année de la trêve de trente ans (432). L'oracle de Delphes fut consulté ; les Delphiens étaient dévoués aux intérêts de Sparte qui les avait soutenus, quelques années auparavant, dans leurs démêlés avec les Phokiens appuyés par Athènes ; l'oracle encouragea les Spartiates à combattre de toutes leurs forces et leur promit la victoire. Une seconde assemblée de la ligue péloponnésienne se réunit à Sparte ; la majorité se déclara pour la guerre. Les Corinthiens, inquiets du sort de Potidée, auraient voulu hâter l'ouverture des hostilités ; mais les Spartiates avaient besoin de faire des préparatifs. Pour gagner du temps, ils envoyèrent successivement plusieurs ambassades à Athènes, posant chaque fois des conditions différentes. Ils demandèrent d'abord aux Athéniens d'expier le crime des Alcmaionides qui avaient massacré autrefois les Kyloniens, suppliants d'Athènes ; c'était un prétexte pour faire bannir Périclès, qui descendait des Alcmaionides par sa mère. Les Athéniens répondirent en demandant l'expiation du meurtre des Hilotes arrachés de l'enceinte de Poseidon au Ténare, et de la mort de Pausanias dans la maison d'airain. Une seconde ambassade demanda aux Athéniens de lever le siège de Potidée, de rendre aux Aiginètes leur autonomie et d'abroger le décret contre Mégare. Comme on insistait sur ce dernier point, « Le décret, dit Périclès, est gravé et exposé sur la place publique ; la loi ne permet pas de l'enlever. » Un des ambassadeurs répondit : « Eh bien, retournez-le : aucune loi ne le défend. » Ce mot spirituel allait peut-être sauver la paix, au moins pour quelques années ; mais un discours de Périclès décida le peuple à refuser toute concession. L'intervention du grand démagogue dans une circonstance si décisive a été

attribuée à des motifs personnels ; on trouve dans Plutarque, dans Diodore et dans Aristophane l'écho de ces accusations. Si elles étaient vraies, elles pèseraient bien lourdement sur sa mémoire ; mais le silence de Thucydide les rend très douteuses. Périclès pouvait croire sincèrement qu'une concession, si légère qu'elle fût, entraînerait de nouvelles exigences, que la guerre était inévitable, et qu'Athènes ne serait jamais dans de meilleures conditions pour la soutenir. La funeste issue de la guerre du Péloponnèse semble une condamnation de la politique de Périclès ; mais il ne pouvait prévoir ni la peste d'Athènes, ni l'expédition de Sicile ; l'accident déjoue tous les calculs et tient une place énorme dans l'histoire.

Attaque de Platée par les Thébains. — Avant que la guerre fût déclarée, les hostilités commencèrent, par suite d'un coup de main tenté par les Thébains contre Platée. Le gouvernement de Platée, la fidèle alliée d'Athènes, était démocratique, mais il y avait un parti oligarchique favorable à Thèbes. Au commencement du printemps de 431, par une nuit obscure, les chefs de ce parti introduisirent dans la ville un corps de 300 Thébains commandés par deux Boiotarques. Les habitants furent réveillés par une proclamation les invitant à se réunir à la ligne boiotienne. Ils commencèrent à parlementer, mais s'apercevant du petit nombre des envahisseurs réunis sur la place du marché, ils se décidèrent à la lutte. Des communications furent ouvertes à travers les murs des maisons, et l'ennemi, enveloppé de barricades, fut assailli de pierres et de tuiles lancées des toits. Les Thébains essayant de fuir s'égarèrent dans les rues et ne pouvaient trouver les portes. Les uns furent tués, les autres obligés de se rendre. Une armée envoyée pour les soutenir avait été arrêtée par un débordement de l'Asopos. Aussitôt que les Athéniens reçurent cette nouvelle, ils envoyèrent à Platée une garnison et des vivres et firent venir à Athènes les femmes, les enfants et les vieillards. Ils demandèrent en même temps qu'on ne décidât rien au sujet des prisonniers ; mais ce message arriva trop tard : tous avaient été mis à mort. Les Plataiens avaient répondu à un inexcusable guet-apens par une cruauté inutile qui devait entraîner d'effroyables représailles. Quant à l'intervention des Athéniens, en faveur de Platée, quoique par-

faitement correcte, elle fut représentée comme une rupture de la trêve. Les villes alliées de Sparte furent invitées à envoyer à l'isthme les deux tiers de leurs troupes; le roi Archidamos prit le commandement de cette armée de 60,000 hommes, la plus considérable qui fût encore sortie du Péloponnèse, et s'avança vers l'Attique, pendant que les Boiotes se jetaient sur le territoire de Platée. Archidamos essaya encore de négocier; les Athéniens répondirent qu'il fallait que Sparte commençât par rappeler ses troupes. Un tremblement de terre qui ébranla l'île sainte de Délos fut regardée comme un présage des malheurs qui se préparaient pour la Grèce.

Commencement de la guerre du Péloponnèse. — La force des Péloponnésiens consistait dans leur armée, celle des Athéniens dans leur flotte. En ravageant les campagnes de l'Attique, Archidamos espérait forcer les Athéniens à livrer bataille contre une armée bien supérieure en nombre. A cette tactique, Périclès opposa celle qui avait sauvé Athènes dans la guerre médique : abandonner les campagnes à l'ennemi, puisqu'on ne pouvait les défendre, et se renfermer, non plus dans les vaisseaux, dans les remparts de bois de Thémistocle, mais dans l'enceinte bien fortifiée d'Athènes, du Pirée et des longs murs. « Les Athéniens l'écoutèrent et ils le crurent, dit Thucydide. Ils transportèrent à la ville leurs femmes, leurs enfants et tous les ustensiles de leurs maisons, dont ils enlevèrent jusqu'à la charpente. Ils envoyèrent dans l'Euboia et dans les îles adjacentes les troupeaux et les bêtes de somme. Accoutumés comme l'étaient la plupart à passer leur vie à la campagne, ce déplacement leur parut bien dur. La plupart étaient nés et avaient vécu à la campagne. Ce fut avec douleur qu'ils abandonnèrent leurs maisons et leurs temples; ils les regardaient comme un héritage paternel, et c'était leur patrie qu'ils croyaient abandonner. Ils vinrent à la ville, mais fort peu d'entre eux y avaient des logements ou purent en trouver chez des parents ou des amis. La plupart s'établirent dans les endroits vagues, comme les temples, les monuments des héros, partout enfin excepté dans la citadelle, l'Eleusinion ou quelques autres lieux exactement fermés. Ils s'emparèrent même du Pélasgicon, au-dessous de l'Acropole, quoiqu'il eût été défendu

avec imprécations de l'occuper ; mais la nécessité les y força. Bien des gens s'emménagèrent aussi dans les tours des murailles, et chacun enfin comme il put, car la ville ne pouvait contenir tant de monde qui venait s'y réfugier. On finit par se partager les longs murs et par s'y loger, ainsi que dans la plus grande partie du Pirée. En même temps, on travaillait aux préparatifs de la guerre, on rassemblait des alliés, on appareillait cent vaisseaux pour le Péloponnèse ».

Les Péloponnésiens en Attique. — Les Péloponnésiens s'avançaient ; ils assiégèrent d'abord Oinoë, forteresse placée sur la frontière, d'où ils comptaient faire leurs incursions. Ne pouvant s'en rendre maîtres, ils ravagèrent les campagnes d'E-leusis, au cœur de l'été, quand les blés étaient mûrs. Ils s'avancèrent jusqu'à Acharnes, le plus considérable des dèmes de l'Attique. Les Acharniens fournissaient à eux seuls trois mille hoplites. Archidamos espérait qu'ils ne laisseraient pas dévaster leur territoire sous leurs yeux et qu'ils sortiraient pour le défendre. Tout le peuple en effet, et surtout les Acharniens, demandaient une sortie. Des groupes se formaient dans les rues, on accusait Périclès de lâcheté. Le plus ardent de ses accusateurs était Cléon, qui plus tard essaya de prendre la direction du parti populaire. Périclès refusait obstinément de risquer une bataille contre un ennemi si supérieur en nombre. Il résistait aux instances de ses amis comme aux attaques de ses adversaires : « Laissez couper vos arbres, ils repousseront, disait-il ; les hommes ne repoussent pas. » Dès le commencement de l'invasion, il avait déclaré que si Archidamos épargnait ses propriétés, soit à cause des liens d'hospitalité qui les unissaient, soit pour le rendre suspect, il donnait dès ce moment à la République ses biens et ses maisons de campagne. Il ne convoquait plus l'assemblée, de peur que le peuple ne prit quelque résolution téméraire. Mais chaque jour il faisait sortir de la cavalerie pour inquiéter les coureurs qui s'écartaient du gros de l'armée et tombaient sur les champs voisins de la ville. Les Péloponnésiens n'ayant plus de vivres quittèrent l'Attique et leur armée se dispersa.

Les Athéniens ravagent les côtes de la Laconie. — Les Athéniens allaient avoir leur revanche. Une flotte de cent vais-

seaux était partie d'Athènes pour faire le tour du Péloponnèse en ravageant les côtes. La ville de Méthonè, au sud de la Messénie, faillit être surprise, mais elle fut sauvée par le Spartiate Brasidas, qui traversa à la course le camp athénien à la tête de cent hoplites et se jeta dans la place. Cinquante vaisseaux de Kerkyra se joignirent à la flotte athénienne, qui dévasta l'Elis, prit deux places corinthiennes sur la côte d'Acarnanie et fit entrer l'île de Képhallènia dans l'alliance d'Athènes. Dans le même été, tous les Aiginètes furent chassés de leur île, dont le territoire fut partagé par le sort entre des citoyens d'Athènes. Les Lakédaimoniens donnèrent aux Aiginètes dépossédés le territoire de Thyrea, entre l'Argolis et la Laconie. Vers l'automne, Périclès, à la tête de ce qui restait d'hommes à Athènes, citoyens et Métèques, se jeta sur le territoire de Mégare et le ravagea complètement. Les Mégariens ne pouvaient recevoir aucun secours, car les contingents du Péloponnèse étaient déjà dispersés dans leurs villes et leurs villages.

Funérailles des morts à Athènes. — La campagne terminée, les Athéniens firent les funérailles publiques de leurs morts, dont Périclès prononça l'oraison funèbre. Thucydide nous a conservé l'esprit, sinon le texte de ce discours qu'il avait sans doute entendu prononcer. C'est un magnifique éloge de la démocratie libérale d'Athènes, opposée, par d'habiles allusions, à la jalouse et oppressive oligarchie de Sparte : « C'est pour une si glorieuse patrie, dit l'orateur en terminant, que nos guerriers ont reçu la mort. Ils furent tels qu'ils devaient être ; aussi ont-ils reçu la plus honorable de toutes les sépultures, non pas celle où ils reposent, mais la mémoire des hommes. Car la tombe des héros est l'univers entier ; le souvenir de leurs exploits se grave dans les esprits bien mieux que sur des monuments funèbres. Voilà ceux dont vous devez être jaloux. Croyez que le bonheur est dans la liberté, la liberté dans le courage. J'ai rempli la loi ; nos illustres morts ont reçu l'hommage qui leur était dû. De ce jour, leurs enfants seront élevés aux frais de la République jusqu'à ce qu'ils soient en âge de la servir. C'est une couronne que la patrie décerne et qu'on voudra mériter. Où les plus belles récompenses sont offertes à la vertu, là se trouvent les meilleurs citoyens. Payez

un tribut de larmes aux morts qui vous sont chers et retirez-vous. »

Peste d'Athènes. — Les Péloponnésiens revinrent l'année suivante, et ne trouvant rien à piller dans les environs d'Athènes, ils se répandirent sur la côte jusqu'à Laurion. En même temps, la flotte athénienne allait recommencer à dévaster les côtes du Péloponnèse. Ces pillages alternatifs pouvaient se renouveler tous les étés sans amener de résultat, mais les Athéniens dont le trésor était bien rempli et qui tiraient leurs provisions du dehors, avaient moins à souffrir que leurs adversaires qui, n'ayant ni flotte ni trésor commun, devaient se lasser bientôt d'une guerre ruineuse et sans issue, « et c'est ce qui serait arrivé, comme Périclès l'avait annoncé dès le commencement, dit Plutarque, si une puissance surnaturelle n'avait rendu inutiles tous les calculs de la prudence humaine ». Dès la seconde année de la guerre (430), une épidémie très meurtrière se déclara à Athènes. Un vaisseau l'avait rapportée d'Égypte au Pirée. Thucydide, qui en fut atteint, en décrit les symptômes avec une grande précision. C'était une fièvre éruptive avec des pustules et des ulcères, comme la variole. Les malades se sentaient brûlés à l'intérieur d'un feu si violent qu'ils ne pouvaient supporter les manteaux les plus légers ni les couvertures les plus fines. Ils se roulaient autour de toutes les fontaines, ou même se précipitaient dans les puits, en proie à une soif que rien ne pouvait étancher. Forts ou faibles, riches ou pauvres, entourés de soins ou abandonnés de tous, la peste frappait sans distinction. La plupart succombaient le neuvième ou le septième jour. Ceux qui échappaient à la mort gardaient presque toujours des traces de la maladie ; plusieurs perdaient la vue, d'autres la mémoire et ne reconnaissaient ni leurs amis ni eux-mêmes. On ne trouvait aucun remède. Hippocrate de Cos, ayant remarqué, dit-on, que les forgerons étaient les moins éprouvés, fit allumer des feux pour purifier l'air. Les médecins étaient frappés encore plus que les autres, car la maladie était très contagieuse. La plupart des malades étaient délaissés de leurs parents et de leurs amis, on négligeait même les rites des funérailles, si sacrés pour les Grecs. Les cadavres s'entassaient dans les

rues et jusque dans les temples. Thucydide insiste sur les conséquences morales de cette effrayante épidémie ; on devenait indifférent à toutes les lois divines et humaines, à tous les liens de la famille et de la cité, à tous les sentiments de l'honneur et du devoir.

Disgrâce de Périclès ; — sa mort. — Une flotte de cent galères athéniennes et de cinquante tirées de Lesbos et de Chios était partie sous la direction de Périclès pendant que les Péloponnésiens étaient encore dans l'Attique. Elle ravagea toutes les côtes de l'Argolis et détruisit Prasiai, ville de Laconie ; mais les progrès de la maladie empêchèrent de poursuivre le siège d'Epidaure, et il fallut revenir. Une expédition conduite par Agnon et Théopompos contre Potidée, qui résistait toujours, n'eut d'autre résultat que de communiquer la peste aux troupes athéniennes qui s'y trouvaient déjà. Ainsi les Athéniens étaient frappés au dehors comme chez eux, sans que jamais la maladie atteignit leurs adversaires. On se demandait si ce n'était pas là le sens de l'oracle qui avait promis aux Spartiates le secours d'Apollon. On s'irritait contre Périclès : c'était lui qui avait fait la guerre, c'était lui qui avait attiré dans la ville ce déluge de paysans qu'il y tenait renfermés comme des troupeaux, se transmettant la contagion. Pendant son absence, on avait envoyé demander la paix aux Spartiates et on n'avait rien pu obtenir. A son retour il trouva l'exaspération à son comble. Cléon et quelques autres lui intentèrent un procès en règlement de compte. Malgré une défense éloquente, dans laquelle il essaya de relever le courage de ses concitoyens, et de les ramener au sentiment de la justice, il fut condamné à une amende et ne fut pas réélu à la Stratégie. Il rentra dans la vie privée, mais là d'autres malheurs l'attendaient. La peste lui enleva la plupart de ses amis, puis sa sœur et ses deux fils. L'ainé, Xanthippos, dont il avait refusé de payer les dettes et qui depuis ce temps-là s'était mis dans l'opposition, mourut sans s'être réconcilié avec lui. Il avait donné à son second fils le nom de Paralos, le rivage, en souvenir de la puissance maritime d'Athènes ; quand il le vit mourir, il sentit que ce dernier coup était au-dessus de ses forces. En s'approchant de son fils pour lui poser sur

la tête la couronne funèbre, celui qu'on appelait l'Olympien, et qui n'avait jamais pleuré, éclata en sanglots dans les bras de ses amis.

La disgrâce de Périclès ne dura pas longtemps ; on s'était bientôt aperçu que personne ne pouvait le remplacer, et il fut élu stratège. Son premier soin fut de faire révoquer la loi restreignant le droit de cité à ceux dont le père et la mère étaient Athéniens. Cette loi avait été proposée autrefois par Périclès lui-même, et rigoureusement appliquée à l'occasion d'une distribution de blé offert par un prince d'Égypte ; cinq mille individus, qui n'étaient pas dans les conditions de la loi, avaient été exclus (1), et le nombre des chefs de famille s'était trouvé de 14,040. Mais, depuis que la peste avait enlevé un quart de la population, si on n'avait pas admis les bâtards dans la cité, on aurait laissé s'éteindre bien des familles. Périclès lui-même n'avait plus d'enfant légitime ; mais Aspasia lui avait donné un fils qu'il put faire inscrire sur les registres des phratries. Il lui faisait sans le savoir un triste cadeau : ce fils, qui portait le même nom que lui, fut plus tard un des généraux injustement condamnés à mort après la victoire des Arginuses.

Très peu de temps après sa rentrée au pouvoir, Périclès fut atteint de la peste. Elle ne se déclara pas chez lui, dit Plutarque, par des symptômes aigus et violents comme chez les autres ; elle mina lentement ses forces et affaiblit peu à peu son esprit. Théophraste raconte que Périclès, visité dans sa maladie par un de ses amis, lui montra une amulette que des femmes lui avaient suspendue au cou, donnant à entendre qu'il devait être bien malade, puisqu'il se prêtait, lui, l'ami d'Anaxagore, à de pareilles faiblesses. Un peu avant sa mort, ses amis, réunis autour de lui et croyant qu'il ne pouvait plus les entendre, rappelaient ses vertus, son génie, ses victoires. les neuf trophées qu'il avait élevés en l'honneur d'Athènes. Il rouvrit les yeux, et leur dit : « Vous me louez de ce que tant d'autres ont fait comme moi, et vous oubliez ce qu'il y a de

(1) M. Clinton propose de lire dans Plutarque ἀπηλάθῃσαν, au lieu d'ἐπράθῃσαν, et cite un passage de Lysias qui confirme cette lecture.

plus glorieux dans ma vie : je n'ai jamais fait prendre le deuil à un Athénien. » (429.)

Hostilités et représailles ; discordes civiles. — Sauf la courte défaillance qui avait amené la disgrâce de Périclès, les Athéniens poursuivirent la guerre avec énergie, malgré les ravages de la peste et la dévastation périodique de leur territoire. Ils avaient déjà dépensé deux mille talents au siège de Potidée quand la ville fut forcée de capituler. Les habitants étaient réduits à une telle disette que déjà plusieurs se nourrissaient de chair humaine. Les généraux athéniens leur permirent de sortir, les hommes avec un manteau, les femmes avec deux, n'emportant qu'une somme fixée pour le voyage. Ils se dispersèrent dans la Chalkidique et Potidée fut repeuplée par des colons athéniens. De leur côté, les Péloponnésiens, qui avaient équipé une flotte pour préserver leurs côtes, essayaient de chasser les Athéniens de la mer Ionienne. Ils opposaient les tribus barbares de l'Épire aux Acarnanes et aux Argeiens d'Amphilochia, alliés d'Athènes. Deux victoires navales de Phormion firent échouer cette entreprise. Pour réparer ces échecs, Brasidas fit une tentative hardie sur le Pirée, mais toute la population athénienne, avertie par des signaux de Salamine, descendit en armes, et depuis, des chaînes furent tendues à l'entrée du port. Une ambassade envoyée du Péloponnèse au roi de Perse pour lui demander du secours essaya, en passant par la Thrace, de détacher de l'alliance d'Athènes le roi des Odryses Sitalkès, mais les ambassadeurs sont livrés par le fils du roi aux Athéniens, qui les mettent à mort et jettent leurs corps dans des fondrières ; c'était un acte de représailles, car les Lakédaimoniens jetaient dans des précipices tous les marchands athéniens qu'ils arrêtaient en mer. La guerre se prolongeait sans avantage marqué d'un côté ou de l'autre, sans autre résultat qu'une animosité réciproque toujours croissante. « La Grèce presque tout entière fut ébranlée, dit Thucydide ; et comme partout régnait la discorde, les chefs du parti populaire appelaient les Athéniens et la faction du petit nombre les Lakédaimoniens. Les villes étaient en proie à la sédition, et celles qui s'y livraient les dernières, instruites de ce qui s'était fait ailleurs, s'aban-

donnaient à de plus grands excès, jalouses de se distinguer dans l'art de nuire aux ennemis et dans l'atrocité des vengeances. »

Révolte de Mytilène ; décret de Cléon. — Cet antagonisme de classes, qui existait dans toutes les cités grecques, peut seule expliquer la révolte des Mytiléniens, qui mit un moment en danger l'empire maritime d'Athènes. Les habitants de Lesbos étaient, avec ceux de Chios, les seuls alliés d'Athènes restés indépendants, et rien dans la conduite des Athéniens ne justifiait une défection. Mais Mytilène, la ville la plus puissante de Lesbos, était gouvernée par une aristocratie oppressive, qui, suivant Ailien, interdisait à ses sujets d'enseigner à leurs enfants les lettres et la musique. Après s'être adressés plusieurs fois aux Spartiates, les Mytiléniens obtinrent d'être admis dans la ligue péloponnésienne. Une autre ville de Lesbos, Méthymne, dont le gouvernement était démocratique, avait averti les Athéniens de ces intrigues. Une flotte de quarante trirèmes était partie du Pirée pour Lesbos sous le commandement de Pachès qui mit le siège devant Mytilène. Sparte avait promis d'envoyer aux assiégés quarante vaisseaux, mais ce secours tardait à arriver ; le Spartiate Salaithos, qui dirigeait la défense de la ville, fit donner des armes au peuple. Aussitôt les pauvres, longtemps opprimés, se soulèvent et menacent de livrer la ville aux Athéniens si on ne leur découvre pas les provisions de blé ; les riches, craignant une guerre civile, traitèrent avec le général athénien. Il envoya à Athènes Salaithos et mille des principaux citoyens, auteurs de la révolte, et attendit des ordres. Salaithos promettait aux Athéniens, si on lui laissait la vie sauve, d'engager Sparte à retirer ses troupes du siège de Platée : ils le mirent à mort, et durent se repentir cruellement plus tard de n'avoir pas compris l'importance d'un pareil otage. Ils délibérèrent sur le sort de Mytilène. Ils étaient exaspérés de cette trahison sans excuse, car ils étaient toujours restés, à l'égard des Mytiléniens, dans les termes de l'alliance jurée au temps d'Aristide. Un discours de Cléon surexcita cette soif de vengeance. Il était de ceux qui prennent la violence pour de l'énergie ; il soutint qu'un exemple terrible était nécessaire.

C'était, selon lui, une condition de salut pour les Athéniens, de maintenir leur empire par la terreur : « Vous êtes des tyrans, leur disait-il, vous devez agir en tyrans. » Il demanda la mort de tous les Mytiléniens en âge de porter les armes, la servitude pour les femmes et les enfants. La proposition fut votée, et une trirème fut expédiée à Pachès pour lui porter le décret.

Révocation du décret contre les Mytiléniens. — Pendant la nuit, le peuple se repentit d'avoir condamné à mort une ville entière. Diodotos, et ceux qui avaient voté pour la clémence, firent convoquer de nouveau l'assemblée. C'était contraire à tous les usages, et Cléon représenta cette nouvelle délibération comme un signe de faiblesse ; il reproduisit avec plus de force encore les arguments qu'il avait présentés la veille. Diodotos lui répondit ; on ne connaît pas autrement ce courageux citoyen qui voulait épargner une tache ineffaçable à sa patrie. Le discours que lui prête Thucydide est très habile : il se place, comme Cléon, sur le terrain de l'intérêt politique ; il montre qu'en frappant également les aristocrates et le peuple, qui s'était montré favorable aux Athéniens, on perdrait dans toutes les villes alliées les sympathies du parti populaire. « Jugez avec sang-froid ceux des Mytiléniens que Pachès vous a envoyés comme coupables, et laissez les autres dans leurs foyers ». A une faible majorité, son avis l'emporta. On se hâta d'envoyer une seconde trirème. « Les matelots, dit Thucydide, firent une telle diligence qu'ils mangeaient et manœuvraient en même temps, ne faisant que tremper leur farine dans le vin et l'huile ; ils se partageaient, et pendant que les uns travaillaient, les autres prenaient du sommeil. Heureusement ils n'eurent aucun vent contraire. La première trirème, chargée d'une triste mission, ne hâtait pas sa course, et la seconde fit tant de diligence qu'elle ne fut prévenue que du temps qu'il fallut à Pachès pour lire le décret. On allait obéir ; la seconde trirème arriva et empêcha l'exécution. Ce ne fut qu'à cet espace d'un moment que tint le sort de Mytilène. Les autres Mytiléniens que Pachès avait envoyés comme les principaux auteurs du mouvement furent mis à mort, suivant l'avis de Cléon ; ils étaient un peu plus de

mille. On abattit les murailles de Mytilène, on saisit ses vaisseaux, on divisa les terres des habitants de Lesbos en trois mille lots ; celles de Méthymne furent exceptées. Trois cents de ces lots furent consacrés aux Dieux, les autres partagés au sort entre des citoyens d'Athènes. Les Lesbiens les cultivèrent et les prirent à ferme. Les Athéniens soumirent aussi à leur domination les villes que les Mytiléniens possédaient sur le continent » (427).

Siège de Platée. — Pendant ce temps, les Péloponnésiens et les Thébains assiégeaient Platée. Ce siège, commencé la troisième année de la guerre, fut un des plus célèbres de l'antiquité. Les femmes et les enfants avaient été envoyés à Athènes, il ne restait dans la ville que quatre cents Plataiens, quatre-vingts Athéniens et cent dix femmes pour faire le pain aux assiégés. Pendant deux ans, cette poignée d'hommes résista aux efforts de toute une armée. Archidamos avait élevé une terrasse à la hauteur des murs de la ville, pour attaquer de plain-pied : les Plataiens surélevèrent leur mur et en construisirent un second par derrière. Ils brisaient la tête des béliers employés contre leurs remparts, ou en détournaient le choc par des nœuds coulants. Il fallut changer le siège en blocus et et prendre les assiégés par la famine. La ville fut entourée d'une double ligne de circonvallation. La moitié de l'armée fut laissée pour garder l'enceinte pendant l'hiver. Les assiégés pressés par la famine et sans espoir de secours, résolurent de franchir le rempart ennemi ; ils en avaient calculé la hauteur en comptant les briques ; ils construisirent des échelles. Au moment de l'exécution, il n'y en eut que deux cent vingt qui se risquèrent. Par une nuit sans lune, sous une pluie mêlée de neige, ils sortirent en silence, éloignés les uns des autres pour ne pas entrechoquer leurs armes, un pied nu pour ne pas glisser. Les premiers n'avaient que leur cuirasse et un poignard, les autres étaient armés de javelots. Ils appliquent les échelles et montent ; une brique détachée du mur donne l'éveil aux assiégeants qui allument des signaux, mais les Plataiens restés dans la ville en allument d'autres pour les tromper. Sept des fugitifs, croyant tout perdu, rebroussent chemin, les autres franchissent la double muraille à travers les flèches,

puis traversent le fossé extérieur, ayant à peine la tête hors de l'eau glacée. Pour tromper les poursuites, ils prennent le chemin de Thèbes; ils aperçurent à la lueur des torches ceux qui les poursuivaient du côté du Kithairon. Après six ou sept stades de marche, ils tournèrent du côté des montagnes et arrivèrent le matin à Athènes.

Massacre des Plataiens. — Ceux qui étaient restés dans la ville n'auraient pas pu repousser un assaut, mais comme on prévoyait qu'un traité de paix avec les Athéniens stipulerait la restitution des villes prises de vive force, il fallait que Platée parût s'être ralliée volontairement à la ligue péloponnésienne. On promit aux assiégés que personne ne serait condamné sans jugement, et sur cette promesse ils se rendirent. Cinq juges furent envoyés de Sparte. Les Plataiens évoquèrent le souvenir de la guerre médique où ils avaient combattu pour la liberté de la Grèce, pendant que les Thébains prenaient le parti de l'ennemi. Ils rappelèrent la victoire gagnée sous leurs murs, l'autel élevé à Zeus libérateur, les serments de Pausanias déclarant leur territoire sacré et inviolable, les sacrifices qu'ils offraient tous les ans sur les tombeaux des Grecs morts pour la patrie commune. Les juges les firent venir l'un après l'autre et se bornèrent à demander à chacun d'eux quels services il avait rendus, dans le cours de la guerre, aux Lakédaimoniens et à leurs alliés. Comme ils n'avaient rien à répondre, on leur donnait la mort; personne ne fut excepté. Les deux cents Plataiens, et vingt-cinq Athéniens qui avaient soutenu le siège avec eux furent égorgés, les femmes furent réduites en servitude, la ville et le territoire de Platée furent donnés aux Thébains (427).

Guerre civile à Kerkyra. — A mesure que la guerre se prolongeait, la haine réciproque de l'oligarchie et du peuple augmentait d'intensité dans toutes les villes; mais c'est à Kerkyra qu'elle éclata avec le plus de violence. Les prisonniers Kerkyraïens emmenés à Corinthe après la bataille de Sybota avaient été fort bien traités. Les Corinthiens, aussitôt qu'ils crurent le moment favorable, les remirent en liberté, sous la condition secrète de détacher Kerkyra de l'alliance d'Athènes. En même temps, les Spartiates, prévenus par les Corin-

thiens qu'une révolution allait se produire à Kerkyra, y envoyèrent leur flotte, la même qui était arrivée trop tard pour délivrer Mytilène. Peu de temps après, en effet, les aristocrates assassinaient en plein sénat le chef du gouvernement populaire et soixante partisans des Athéniens. Le peuple, un instant déconcerté, reprend courage, et s'empare de la citadelle et d'un des deux ports; les aristocrates occupent l'autre, ainsi que la place du marché, autour de laquelle étaient leurs maisons et leurs magasins. Ils prennent à leur solde des mercenaires de l'Épire; le peuple enrôle les esclaves. La lutte s'engage dans les rues, les femmes mêmes y prennent part. La foule attaque le marché; les riches, pour se défendre, mettent eux-mêmes le feu à leurs maisons. L'arrivée de douze vaisseaux athéniens venus de Naupacte semblait assurer la victoire au parti populaire, mais cinquante-trois galères arrivent du Péloponnèse. L'amiral spartiate Alkidas ne sait pas tirer parti de sa supériorité numérique, et averti par des signaux de l'arrivée de soixante vaisseaux athéniens, s'enfuit précipitamment. Les partisans de l'oligarchie s'étaient réfugiés dans un temple. Pour les en faire sortir, on leur promet un jugement impartial: cinq cents acceptent et sont égorgés. Les autres ayant réussi à s'échapper, se retranchent sur la hauteur d'Istone (427). Ils s'y maintinrent pendant deux ans, rançonnant le pays plat et coupant tout approvisionnement à la ville. Forcés par les Athéniens de se rendre, ils sont transportés sur un îlot pour attendre le jugement d'Athènes; jusque-là, il ne leur serait fait aucun mal, à condition que pas un ne chercherait à s'échapper. Alors, les démocrates leur tendent un piège: des traîtres leur offrent les moyens de fuir. Quelques-uns acceptent, aussitôt on s'écrie que la convention est rompue, on les tire vingt par vingt de leur prison pour les massacrer. Les autres, instruits de ce qui se passait, refusent de sortir; on enlève le toit de l'édifice où ils étaient renfermés et on les accable de pierres et de tuiles. Les derniers se tuent les uns les autres avec les flèches qu'on leur lance, ou se pendent aux lits de leur prison (425).

Les Athéniens à Pylos. — Les événements de Kerkyra avaient fait de la Grèce occidentale le théâtre principal de la

guerre. Démosthènes, le plus audacieux des généraux athéniens, dirigea en Acarnanie une campagne brillante, quoique sans résultats, contre les Aitoliens et les Épirotes, alliés des Péloponnésiens, et sur son butin, consacra trois cents armures dans les temples d'Athènes. Ayant eu l'occasion d'apprécier la valeur des Messéniens établis à Naupacte, il résolut de les ramener à Pylos en Messénie, pour menacer les Spartiates sur leur propre territoire. Sans titre officiel, car son commandement était expiré, il partit avec la flotte envoyée d'Athènes à Kerkyra, et fit part de son projet aux généraux, qui n'osèrent pas tenter l'entreprise. Mais la tempête se mit du côté de Démosthènes, en forçant la flotte à relâcher dans la rade de Pylos. Les soldats athéniens étaient actifs et industrieux, comme aujourd'hui nos troupiers. Sans outils pour tailler les pierres, sans auges pour porter le ciment, ils se mirent à relever les fortifications de Pylos, depuis longtemps en ruines, et au bout de six jours, le rempart était à peu près achevé. Les généraux continuèrent leur route, laissant à Démosthènes cinq galères et quelques troupes. A la nouvelle imprévue de l'occupation de Pylos, les Spartiates, menacés d'une nouvelle guerre de Messénie et d'une insurrection d'Hilotes, se hâtèrent de rappeler leur armée, qui venait d'envahir l'Attique, leur flotte qui se trouvait dans les parages de Leucas, et Pylos fut bloquée par terre et par mer.

La rade était barrée par l'île de Sphactérie, longue d'environ 15 stades (2^{kil}7) et ne laissant de chaque côté qu'un étroit passage. Les Lakédaimoniens y placèrent un détachement de 420 hoplites et disposèrent le reste de leurs troupes sur le continent. Démosthènes envoya demander des secours à la flotte athénienne, et laissant presque toute sa petite garnison sur les remparts, descendit sur la plage avec soixante hommes. Cette plage n'était pas fortifiée, mais elle était d'un accès difficile et toute hérissée de rochers. Il fut impossible aux Lakédaimoniens d'aborder; Brasidas eut son vaisseau brisé en voulant forcer la descente; lui-même fut blessé, et son bouclier tomba dans la mer. A ce moment arrivent cinquante trirèmes athéniennes; après un furieux combat, les vaisseaux péloponnésiens sont forcés de s'échouer à terre, et les 420 hoplites qui

occupaient Sphactérie y sont enveloppés sans aucun espoir de secours.

Sparte demande la paix. — Sparte fut consternée à cette nouvelle : les hommes bloqués à Sphactérie formaient l'élite de l'armée; la moitié étaient de vrais Spartiates, la fleur de l'aristocratie militaire : il fallait les sauver à tout prix. Les Ephores vinrent à Pylos demander un armistice, pendant qu'on irait à Athènes négocier la paix. Les soixante vaisseaux composant la flotte lakédaimonienne furent livrés pour toute la durée de l'armistice; à ce prix les Athéniens consentirent à laisser porter dans l'île, jour par jour, des rations fixes de farine, de vin et de viande. Les ambassadeurs Spartiates, portés sur un vaisseau athénien, parurent devant l'assemblée et proposèrent la paix; mais ce succès imprévu exaltait les espérances du peuple jusqu'à la folie : l'assemblée, d'après l'avis de Cléon, exigea la restitution des places cédées par Athènes, lors de la trêve de trente ans, en Mégaris les ports de Pégai et de Nisaia, et dans le Péloponnèse Troizen et l'Achaïe. Céder sans discussion, c'était mécontenter les alliés de Sparte; les ambassadeurs demandèrent qu'on élût des délégués avec lesquels ils pourraient traiter. Cléon s'écria que c'était une manœuvre pour tromper le peuple; les députés n'avaient plus qu'à se retirer. L'armistice expira; les Athéniens refusèrent cependant de rendre aux Spartiates leurs vaisseaux, sous prétexte que certaines conditions de la trêve n'avaient pas été observées, et les hostilités recommencèrent.

Cléon à Sphactérie. — L'île de Sphactérie était couverte de forêts; au lieu de tenter les hasards d'une descente les Athéniens voulurent réduire l'ennemi par la famine. Deux navires croisaient le long des côtes; mais les Spartiates promirent la liberté à tout Hilote qui y ferait passer des vivres; un grand nombre y réussirent. Les Athéniens, bloqués dans Pylos par l'armée lakédaimonienne, souffraient aussi de la disette, et surtout du manque d'eau potable; ils n'avaient qu'une source tout à fait insuffisante. La mauvaise saison approchait, la garnison athénienne demanda du renfort. A Athènes, le peuple regrettait ses exigences et accusait Cléon. Il répondit que si l'affaire traînait en longueur, c'était la faute

des généraux : « Si-j'étais à leur place, s'écria-t-il, tout serait bientôt fini. » Le peuple le prit au mot, et Nikias, le stratège désigné, offrit de lui céder le commandement. Il fut d'abord un peu troublé par cette proposition, mais comme on insistait, il en prit son parti et s'embarqua avec les renforts, promettant que dans vingt jours il ramènerait les Spartiates prisonniers.

La fortune le servit à souhait : l'épaisse forêt, qui rendait l'attaque de Sphactérie difficile et dangereuse, avait été brûlée par accident quelques jours avant son arrivée, et déjà Démsthènes préparait une descente. Elle se fit pendant la nuit. Avec 10,000 hommes, il n'était pas difficile d'en réduire 420. Le renfort amené par Cléon se composait surtout de troupes légères. Les Spartiates, attaqués de loin à coups de flèches, aveuglés par les cendres de la forêt incendiée se retranchèrent à la pointe de l'île, sur un escarpement qui semblait inexpugnable. Mais les Messéniens qui se trouvaient dans l'armée athénienne, tournent la falaise à travers les rochers et les précipices, atteignent une hauteur qui dominait le camp des Lakédaimoniens, et de là les criblent de flèches et de pierres. On aurait pu les tuer jusqu'au dernier, mais Cléon aimait mieux les ramener prisonniers à Athènes, comme il l'avait promis ; c'était un coup mortel au prestige de Sparte : depuis les Thermopyles, on s'était habitué à croire que ses soldats ne se rendaient jamais. Ils se rendirent au nombre de 292, dont 120 Spartiates. On les conduisit à Athènes, en déclarant qu'à la première invasion en Attique, ils seraient mis à mort (425).

Les comédies politiques d'Aristophane. — Cléon devint si populaire qu'Aristophane, qui voulait le mettre en scène dans sa comédie des *Chevaliers*, fut obligé d'en jouer lui-même le rôle en se barbouillant le visage ; aucun acteur n'avait osé représenter le puissant démagogue, aucun artiste n'avait osé fabriquer un masque à sa ressemblance. Cette pièce, représentée peu de temps après l'affaire de Sphactérie, est le type le plus complet de la comédie politique : aucune ne montre mieux l'excessive liberté dont jouissaient les poètes comiques. Le peuple est personnifié sous les traits d'un vieillard irascible, grognon et un peu sourd, toujours dupe des charlatans qui le

trompent et qui le volent. Il avait deux bons serviteurs, Nikias et Démosthènes : ils viennent d'être supplantés par Cléon, un méchant esclave, intrigant et délateur. « Ce corroyeur paphlagonien, dit Démosthènes, connaissant l'humeur du vieillard, s'est mis à faire le chien couchant, à flatter le maître, à le choyer, à le caresser, à l'enlacer dans ses réseaux de cuir, en lui disant : « O peuple, c'est assez d'avoir jugé une affaire, va au bain, prends un morceau, bois, mange, reçois les trois oboles. Veux-tu que je te serve à souper ? » Puis il s'empare de ce que nous avons apprêté, et il l'offre généreusement au maître. Dernièrement, j'avais préparé à Pylos un gâteau lakédaimonien ; il vint à bout, par ses ruses et ses détours, de l'escamoter et de l'offrir à ma place. Soigneux de nous éloigner du maître, il ne souffre pas qu'un autre le serve. Debout, le fouet de cuir en main, il écarte les orateurs de sa table. Il lui débite des oracles, et le vieillard raffole de prophéties ; quand il le voit dans cet état d'imbécillité, il en profite pour mettre en œuvre ses intrigues ; il nous accuse, nous calomnie, et les coups de fouet pleuvent sur nous. » Heureusement on trouve un charcutier qui dépasse le corroyeur en flagorneries, en mensonges, en impudence, et par conséquent le supplante dans la faveur du peuple. Celui-ci reconnaît ses erreurs, déplore sa sottise passée, redevient tel qu'il était du temps d'Aristide et de Miltiade. Son nouveau favori lui amène les Trêves de trente ans, personnifiées par de charmantes jeunes filles que ce scélérat de Cléon tenait enfermées. Le peuple s'écrie : « Qu'elles sont belles ! » et les emmène à la campagne.

Nikias prend Kythéra. — Brasidas sauve Mégare. — Les Athéniens applaudissaient le poète qui s'était moqué d'eux avec esprit, mais Cléon restait toujours en faveur et on suivait sa politique de guerre à outrance. Il fallait profiter de l'inaction forcée des Spartiates ; Nikias lui-même, chef du parti de la paix, comprenait trop tard qu'il avait fourni à son rival l'occasion d'un facile triomphe et cherchait l'occasion de réparer cette maladresse par quelque succès éclatant. Il s'empara de Méthana en Argolis et y plaça une garnison athénienne. L'année suivante (424), il se rendit maître de l'île de Kythéra qui lui opposa peu de résistance, et la réunit à l'empire maritime d'Athènes : c'é-

tait une station commode pour ravager la Laconie. Puis il attaqua Thyrea, où les Spartiates avaient établi les Aiginètes au commencement de la guerre. La garnison lakédaimonienne se retira de la ville sans même essayer de la défendre. Les Aiginètes, ainsi livrés à leurs mortels ennemis, furent mis à mort : c'était une revanche du massacre des Plataiens.

Dans le même temps, Démosthènes essayait de s'emparer de Mégare. Cette ville, ruinée par les incursions périodiques des Athéniens, souffrait en outre de la guerre civile. Les aristocrates, chassés par le parti populaire, s'étaient emparés du port de Pégai et ravageaient le pays déjà épuisé. Une partie du peuple voulait rappeler les exilés ; les démocrates les plus compromis entrèrent en relations avec les Athéniens pour leur livrer la ville. Quoiqu'habilement conduite, la conspiration échoua ; les Athéniens se retirèrent dans le port de Nisaia et s'y fortifièrent. Brasidas se trouvait alors dans le voisinage de l'isthme où il avait rassemblé une armée de 6,000 Péloponnésiens et Boïotes pour une expédition en Thrace. Il se présenta devant Mégare qui lui ouvrit ses portes. Les exilés furent rappelés, après avoir prêté le serment d'oublier le passé : mais peu après, ils mirent à mort cent de leurs adversaires, et Mégare fut soumise à l'oligarchie. Les Athéniens restèrent maîtres du port de Nisaia.

Défaite des Athéniens à Délion. — En Boiotie comme à Mégare, le parti démocratique était favorable aux Athéniens. Un des exilés de Thèbes noua une intrigue avec Démosthènes qui se trouvait à Naupacte, et avec son collègue Hippocratès. On devait livrer à Démosthènes la ville maritime de Siphai, puis Chéronée, pendant qu'Hippocratès occuperait un point quelconque sur la côte en face de l'Euboia. Ces coups de main devaient être exécutés le même jour ; mais l'un des deux stratèges arriva trop tôt ou l'autre trop tard. Le gouvernement de Thèbes mit Siphai en état de défense, Démosthènes se retira avec ses vaisseaux et Hippocratès eut à lutter contre toutes les forces de la confédération boiotienne. Il avait enrôlé tout ce qu'il y avait d'hommes à Athènes, même les Métœkes ou les étrangers. Il s'établit à Délion, lieu consacré à Apollon, et entoura l'enceinte d'un fossé ; puis il y laissa une garnison et renvoya le reste de

l'armée. Déjà ses troupes légères étaient en Attique, quand ses hoplites furent attaqués à l'improviste par l'ennemi. Ils ne purent soutenir le choc de l'infanterie thébaine, rangée par files de vingt-cinq hommes, tandis que les autres Grecs ne combattaient que sur huit, dix ou douze hommes de profondeur. Cet ordre de bataille par masses compactes était particulier aux Thébains, à qui Philippe de Macédoine l'emprunta plus tard, en le perfectionnant, pour en faire la phalange. Hippocratès et près de mille Athéniens restèrent sur le champ de bataille. Contrairement à l'usage des Grecs, les morts furent laissés dix-sept jours sans sépulture ; les vainqueurs avaient refusé de les rendre, sous prétexte que les Athéniens, en occupant un lieu sacré, avaient commis un sacrilège. La forteresse de Dèlion fut prise à l'aide d'une machine qui mit le feu aux palissades. Il y eut deux cents prisonniers. Plusieurs auteurs ont raconté que, dans la déroute de Dèlion, Socrate sauva la vie de Xénophon tombé de cheval, mais le silence de Xénophon rend cette anecdote très douteuse.

Hilotes massacrés ou enrôlés. — Les Athéniens avaient laissé à Pylos une garnison composée de Messéniens ; les Spartiates redoutaient une insurrection des Hilotes, qui étaient en partie de race Messénienne. Thucydide parle, sans toutefois préciser l'époque, d'une proclamation ordonnant aux Hilotes de désigner ceux d'entre eux qui avaient rendu le plus de services pendant la guerre, et leur promettant la liberté : « Deux mille d'entre eux furent présentés comme les plus braves ; on les couronna de fleurs comme des affranchis, puis on les fit disparaître sans que personne ait su comment on les avait fait périr. » Il est tout naturel que Thucydide n'ait pas pu savoir ce que ces Hilotes étaient devenus, mais il est difficile de croire que le gouvernement de Sparte ait détruit une valeur qu'il pouvait utiliser, car Thucydide nous dit, immédiatement après, que Brasidas enrôla sept cents Hilotes comme hoplites dans l'armée qu'il conduisait en Thrace ; le reste de ses troupes se composait de Péloponnésiens ; il n'y avait pas de Spartiates : on n'avait pas voulu les compromettre dans une expédition lointaine dont Sparte voulait bien recueillir les avantages, mais sans courir aucun risque et même sans faire aucune dépense. Perdicas,

roi de Macédoine, s'engageait à fournir des subsistances aux troupes de Brasidas; c'était lui qui les avait appelées sous prétexte de soustraire les villes de la Chalkidique à la domination d'Athènes, et aussi pour s'en servir dans les démêlés qu'il avait avec un prince voisin.

Campagne de Brasidas en Thrace. — La campagne fut très bien conduite par Brasidas, qui se montra aussi habile comme diplomate que comme général. Il se tira de toutes les difficultés par une souplesse et des manières conciliantes qu'on n'aurait pas attendues d'un Spartiate. Il fallait d'abord traverser la Thessalie, alliée d'Athènes. Brasidas déclara qu'il ne demandait que la permission de passer avec son armée; la modération de son langage calma les défiances des Thessaliens. Il arriva sur les terres de Perdiccas qui voulut aussitôt le faire marcher contre Arrhibaios, roi des Lynkestes. Brasidas aimait mieux réconcilier les deux rivaux que de perdre son temps à leurs querelles. Arrhibaios accepta son arbitrage; Perdiccas n'osa pas le refuser, mais il n'était pas content, il réduisit de moitié les subsides qu'il avait promis. Brasidas avait hâte d'arriver devant les villes grecques, d'enlever aux Athéniens ces contrées d'où ils tiraient de gros revenus, des bois de construction pour leur marine, des approvisionnements de toute sorte. Il ne se présentait pas en conquérant, mais en champion désintéressé de l'autonomie communale. Le seul but, disait-il, que Sparte s'était proposé depuis le commencement de la guerre, c'était de soustraire les cités grecques à la tyrannie des Athéniens. Il n'était pas venu pour soutenir l'oligarchie contre le parti populaire : les villes qui voudraient entrer dans l'alliance de Sparte pouvaient se gouverner comme elles l'entendraient. Il ajoutait que si, contre son attente, on refusait le bienfait de la liberté, il était de force à empêcher, dans l'intérêt de tous, un si mauvais exemple.

Ce langage ne pouvait manquer de réussir; la protection d'Athènes coûtait fort cher, celle de Sparte était gratuite, il n'y avait pas à hésiter. Les villes ouvrirent leurs portes l'une après l'autre, d'abord Acanthos, puis Stagire et jusqu'à la colonie athénienne d'Amphipolis. Les colons athéniens n'y formaient qu'une faible partie de la population. Brasidas leur offrit de

rester avec les mêmes droits que les autres habitants, ou de sortir dans les cinq jours en emportant tout ce qu'ils possédaient. Athènes avait dans cette région deux généraux ; l'un, Eucléès se crut hors d'état de défendre la ville contre le vœu des habitants ; l'autre, Thucydide, qui était à Thasos, arriva en toute hâte à Eion, port d'Amphipolis, que Brasidas se proposait d'occuper le lendemain. Eion fut sauvé, mais Thucydide n'en fut pas moins condamné à l'exil. On croit que sa condamnation fut provoquée par Cléon, mais il n'en dit rien ; il ne cherche pas à rejeter la perte d'Amphipolis sur son collègue Eucléès, il n'élève pas une plainte contre ses compatriotes ; il nous dit seulement que son exil dura vingt ans. Il les employa à écrire son admirable histoire de la guerre du Péloponnèse.

Siège d'Amphipolis. — Brasidas poursuivait le cours de ses succès. Les souvenirs de l'autonomie des cités étaient si vivaces, qu'il n'avait qu'à se présenter pour être accueilli en libérateur. Myrkina lui ouvrit ses portes, puis Gapselos et Oisimè, colonies de Thasos ; toute la presqu'île de l'Athos se donna à lui excepté Dion et Sanè, dont il ravagea le territoire ; Toronè lui fut livrée par trahison. A la nouvelle de ces défections rapides, les Athéniens envoyèrent des garnisons dans les villes. Brasidas, de son côté, demanda des renforts à Sparte ; mais le gouvernement ne pouvait oublier que les prisonniers de Sphactérie étaient retenus comme otages à Athènes. La défaite de Dèlion ayant rendu les Athéniens moins intraitables, un armistice fut signé : chaque parti devait garder ses possessions jusqu'à la conclusion de la paix définitive. Mais la ville de Skionè, dans la presqu'île de Pallène, s'était donnée à Brasidas après la signature de la trêve ; les habitants lui avaient même décerné une couronne d'or. Il refusa de rendre la ville, et reçut même la soumission de Mendè, quoiqu'alors il connût déjà l'armistice. Les hostilités recommencèrent. Nikias reprit facilement Mendè, qui avait été livrée par les aristocrates malgré le peuple, et mit le siège devant Skionè. L'année suivante, à l'expiration de la trêve, Cléon se fit envoyer en Thrace avec des forces considérables, reprit Toronè pendant l'absence de Brasidas et marcha contre Amphipolis. Mais Brasidas avait eu le temps de se jeter dans la place avec son armée. Cléon, peu expérimenté dans

les choses de la guerre et n'ayant pas avec lui Démosthènes comme à Sphactérie, voulait éviter une bataille, malgré l'impatience de ses troupes. Il ordonna la retraite et ne sut pas la diriger avec ordre. Brasidas sortit aussitôt de la ville et tomba à l'improviste sur l'armée athénienne, dont il fit un grand carnage. Mais il fut tué lui-même dès le commencement de l'action ; Cléon fut tué dans sa suite par un cavalier thrace. La mort de ces deux hommes rendit la paix facile : elle fut conclue pour cinquante ans par l'entremise de Nikias (421).

Paix de Nikias. — Le traité portait que chaque parti restituerait ses conquêtes et ses prisonniers. Mais les Thébains ne rendirent pas Platée, disant qu'ils y étaient entrés par suite d'un accord et non de vive force. Les Athéniens, sous le même prétexte, gardèrent Sollion, Anactorion et Nisaia. Il en résulta un grand mécontentement parmi les alliés de Sparte. Corinthe, Mégare, Thèbes, Elis refusèrent d'accepter le traité de paix. Les Spartiates se voyaient donc abandonnés de leurs alliés les plus importants, et cela au moment où expirait la trêve conclue trente ans auparavant avec les Argeiens. Craignant de voir une ligue nouvelle se former en dehors d'eux, et contre eux, ils se hâtèrent de conclure avec Athènes une alliance offensive et défensive. Cette alliance fut l'œuvre de Nikias, qui reprenait la politique de Kimon et croyait comme lui que l'union de Sparte et d'Athènes pouvait seule assurer la paix à la Grèce. Le parti de la paix, dont Nikias était le chef, se composait surtout des gens riches, parce que c'était eux surtout qui payaient les frais de la guerre. A l'occasion du siège de Mytilène, il avait fallu leur imposer une contribution de deux cents talents. L'augmentation progressive du tribut imposé aux villes alliées ou sujettes rendait la domination d'Athènes de plus en plus onéreuse. On l'avait bien vu par les succès rapides et faciles de Brasidas. Les villes qu'il avait fait entrer dans l'alliance de Sparte devaient être restituées en vertu du traité qui venait d'être conclu, mais il était spécifié qu'elles ne payeraient que le tribut auquel elles étaient taxées du temps d'Aristide, et qu'une fois ce tribut payé, Athènes ne pourrait les faire entrer dans son alliance que par la persuasion. Skionè, dont la défection était postérieure à la signature de la trêve, fut seule abandonnée à la colère des

Athéniens, qui ne pardonnèrent pas la couronne d'or offerte à Brasidas. Le décret de Cléon fut exécuté dans toute sa rigueur : les femmes et les enfants furent vendus, les hommes mis à mort, et le territoire de Skionè donné aux Plataiens.

§ II

Les Athéniens en Sicile.

Corruption des mœurs politiques. — Les rhéteurs et les sophistes. — Alkibiade. — Prise de Mèlos. — Dernière application de l'Ostrakisme. — La Sicile depuis la bataille d'Himère. — Intervention des Athéniens en Sicile. — Mutilation des Hermès. — Départ de l'expédition de Sicile. — Rappel d'Alkibiade ; sa condamnation. Impéritie de Nikias ; trahison d'Alkibiade. — Gylippos à Syracuse. — Les Spartiates à Dékélie. — Renforts envoyés en Sicile. — Retraite et destruction de l'armée athénienne.

Corruption des mœurs politiques. — Thucydide signale, comme un effet de la guerre, l'atrocité des vengeances et des représailles ; une autre conséquence désastreuse est révélée par les comédies d'Aristophane : la corruption des mœurs politiques. La levée des tributs donnait lieu à des exactions arbitraires, à des gains illicites, à des dénonciations et à une suite continuelle de procès. Il en résulte que les jugements devinrent la principale occupation des Athéniens. Ils passaient leur vie dans les tribunaux ; le triobole était la seule ressource des pauvres, qui ne pouvaient plus vivre par l'agriculture, car les champs étaient ravagés par l'ennemi, ni par l'industrie, car en temps de guerre, comme le dit Aristophane, toutes les industries chôment, excepté celle des armuriers. Les réunions de l'assemblée étaient de plus en plus fréquentes ; le peuple occupait ses journées à écouter les orateurs et perdait l'habitude du travail. La guerre absorbait tous les revenus de l'État. Que pouvaient devenir les artistes et les ouvriers employés dans le temps de la paix aux travaux publics ? Les plus habiles émigrèrent sans doute, car on voit des artistes de l'école de Phidias travailler aux temples de Delphes, d'Olympie, de Phigalie. Mais la plupart étaient enlevés pour le service de la flotte et de l'armée. Les chefs d'industrie les rem-

plâçaient par des esclaves ; le travail était plus mauvais, mais il coûtait moins cher. Les ateliers d'esclaves augmentèrent la fortune des riches et le luxe s'introduisit dans les demeures particulières, mais sans aucun profit pour le peuple, puisque c'était le travail servile qui alimentait l'industrie. Les travailleurs libres ne pouvaient pas soutenir la concurrence ; il fallait se contenter du triobole et la politique devenait un métier. Le peuple souverain trouvait naturel de se faire nourrir par ses sujets : « Mille villes nous paient le tribut, dit Aristophane ; qu'on enjoigne à chacune d'entretenir vingt citoyens, et vingt mille hommes seront dans les délices, ils auront en abondance du lièvre, des couronnes, du lait le plus doux, enfin tous les biens que méritent notre patrie et les vainqueurs de Marathon. Au lieu de cela, vous quêtez votre salaire, comme des mercenaires qui cueillent les olives. »

Les rhéteurs et les sophistes. — Les riches se corrompaient aussi, d'une autre manière. Comme le peuple savait apprécier le beau langage, il fallait acquérir le talent de la parole pour jouer un rôle dans l'État. Il y eut des professeurs d'éloquence ; ils montraient leur talent en soutenant tour à tour deux thèses opposées, et comme il faut plus d'habileté pour convaincre quand on a tort que quand on a raison, ils brillaient surtout dans la défense des mauvaises causes. Ces tours d'adresse étaient très lucratifs pour ceux qui les pratiquaient, car les jeunes aristocrates, charmés de cette méthode ingénieuse pour tromper le peuple, se pressaient aux leçons des sophistes. Mais le peuple s'inquiétait de cette gymnastique malsaine, qui faussait le sens du vrai et du juste, et qui menaçait aussi bien la morale sociale et la démocratie que la morale individuelle. Aux yeux de ce peuple d'artistes, qui ne saisissait l'idée qu'à travers une forme plastique, c'était faire profession d'athéisme que de substituer des principes abstraits aux Dieux vivants et humains, à la mythologie d'Homère et de Phidias. Aristophane représente ces abstractions par les Nuées, divinités des songereux, qui forment le chœur d'une de ses comédies, et il renvoie aux philosophes le reproche d'impiété qu'ils avaient souvent adressé aux poètes. La comédie, qui était une tribune populaire, oppose l'éducation religieuse et morale des ancêtres,

des hommes de Marathon et de Salamine, aux mœurs énergiques et malhonnêtes de la génération nouvelle, pervertie par les subtilités captieuses des novateurs. Dans les *Nuées* d'Aristophane, l'enseignement immoral et anti-religieux des sophistes est mis sur le compte de Socrate, le plus célèbre d'entre eux. Xénophon et Platon nous donnent une idée toute différente de l'enseignement de leur maître, mais le peuple, qui n'était pas au courant des querelles d'écoles, ne distinguait pas les doctrines de Socrate de celles qu'il combattait, de même que plus tard les sectes chrétiennes, et de nos jours les écoles socialistes les plus opposées ont été confondues dans une réprobation commune. Le nom de sophiste, que les contemporains de Socrate lui appliquaient comme à ses adversaires, n'avait pas en lui-même un sens défavorable : il signifiait un professeur de sagesse ou de science, ce qu'on appela depuis un philosophe. La représentation des *Nuées* n'eut d'ailleurs, quoiqu'en dise Diogène Laerce, aucune influence sur la condamnation de Socrate, qui n'eut lieu que vingt ans après.

Alkibiade. Victoire des Spartiates à Mantinée. — Le jeune Alkibiade, disciple et ami de Socrate, qui lui avait sauvé la vie à la bataille de Potidée, offre le type de cette jeunesse immorale et sans principes qui excitait les défiances d'Aristophane. Il appartenait à une famille riche et noble, et par sa mère il était cousin de Périclès. Les grâces de sa personne et surtout sa prodigalité lui attiraient des flatteries qui développèrent de bonne heure chez lui une vanité insolente et rebelle à toute discipline. Même avant l'âge où l'on pouvait prendre part à la vie publique, il était dévoré du besoin de se mettre en évidence. Il faisait courir sept chars à la fois aux jeux olympiques, il essayait de faire parler de lui par ses excentricités, il coupait la queue de son chien, pour attirer l'attention des badauds. Sa richesse et son caractère dominateur semblaient le porter vers l'aristocratie, mais, depuis la mort de Cléon, le parti populaire n'avait plus de chef ; il y avait là une situation à prendre. Nikias était en grande faveur parmi les riches à cause de la paix qu'il venait de conclure ; la guerre pouvait offrir à un intrigant le moyen de se faire valoir. Alkibiade hésita d'abord. A l'occasion de la restitution des prisonniers de Sphactérie, il fit des avances

aux Spartiates, et comme elles furent froidement accueillies, il se retourna de l'autre côté et s'efforça de brouiller les affaires.

Il parvint à faire conclure une alliance entre Athènes, Argos, Élis et Mantinée, d'où il résulta naturellement une alliance de Sparte avec Corinthe, Thèbes et Mégare. Une grande bataille livrée près de Mantinée, où les Argeiens perdirent 110,000 hommes, releva le prestige militaire de Sparte, un peu ébranlé depuis l'affaire de Sphactérie. Argos était incapable de lui disputer la prépondérance ; selon qu'elle était dominée par l'oligarchie ou par le parti populaire, elle inclinait tantôt vers Athènes, tantôt vers Sparte. Ainsi les intrigues d'Alkibiade n'avaient abouti qu'à rétablir la suprématie de Sparte sur le Péloponnèse, tandis qu'Athènes ne put tirer aucun avantage de la paix de Nikias. Les Spartiates avaient, il est vrai, rappelé leur garnison d'Amphipolis, mais il ne leur était pas possible, disaient-ils, de remettre la ville aux mains des Athéniens contre la volonté des habitants. Les Athéniens refusèrent de rendre Pylos ; ils consentirent seulement à remplacer les Messéniens qu'il y avaient établis par une garnison athénienne.

Siège et prise de Mélos. — Au lieu de reprendre leur colonie d'Amphipolis, qui avait cependant pour eux une grande importance, les Athéniens résolurent d'annexer à leur empire maritime les îles de Théra et de Mélos, les seules qui eussent gardé leur autonomie. Cette annexion ne pouvait compenser ce qu'ils avaient perdu en Thrace, mais Théra et Mélos étaient d'anciennes colonies de Sparte, et le parti de la guerre, dont Alkibiade était alors le chef, cherchait toutes les occasions d'irriter et de braver les Spartiates. Théra se rendit sans résistance, mais les Méliens déclarèrent que n'ayant jamais fait acte d'hostilité contre Athènes, ils réclamaient le droit des neutres. Les Athéniens pouvaient répondre que Mélos profitait comme toutes les autres îles de la sécurité des mers et devait payer sa part du tribut ; mais d'après le récit que Thucydide nous a laissé des conférences qui précédèrent le siège, il paraît que les Athéniens refusèrent de discuter la question de justice ; ils se bornèrent à dire que la possession de Mélos était nécessaire à leur empire maritime, que les Méliens, étant trop faibles pour résister, avaient intérêt à se soumettre et ne de-

vaient compter ni sur la protection de Sparte, qui n'avait pas de vaisseaux, ni sur celle des Dieux qui, dès l'origine, avaient établi dans le monde la loi de la force : « Cette loi, ce n'est pas nous qui l'avons faite ni qui l'avons appliquée les premiers ; elle a existé dans le passé, elle existera toujours ; nous en profitons, persuadés que vous ou tout autre agiriez de même dans notre situation. » Jamais la doctrine politique de la force primant le droit n'a été exposée d'une façon plus nette ; quant à la pratique, le christianisme et la philosophie n'y ont rien changé, et cette théorie immorale est encore appliquée aujourd'hui. Les Spartiates ne secoururent pas plus Mélos que les Athéniens n'avaient secouru Platée. Après une longue et courageuse résistance, les Méliens furent obligés de se rendre, et Athènes les traita comme Sparte avait traité les Plataiens. Selon un décret soutenu par Alkibiade, tous les hommes en état de porter les armes furent mis à mort ; les femmes et les enfants furent vendus comme esclaves. Un décret pareil avait été voté après la prise de Mytilène, mais le peuple avait eu un remords ; il n'en eut pas après la prise de Skionè ni après celle de Mélos : la décadence morale avait marché rapidement.

Dernière application de l'Ostrakisme. — La part que Plutarque attribue à Alkibiade dans le sanglant dénouement de l'affaire de Mélos n'est pas une excuse pour les Athéniens. Un peuple a toujours les chefs qu'il mérite, surtout dans une démocratie, puisqu'il peut les congédier du jour au lendemain. La popularité d'Alkibiade ne fait pas honneur aux Athéniens de son temps. Nikias, le seul homme qu'on pût lui opposer, avait une timidité presque aussi dangereuse que l'esprit brouillon de son rival. Pour mettre le peuple en demeure de se prononcer et donner plus d'unité d'action à la politique, un certain Hyperbolos proposa un vote d'ostrakisme ; s'adressant tour à tour aux partisans de Nikias et à ceux d'Alkibiade, et disant du mal tantôt de l'un, tantôt de l'autre, il fit adopter sa proposition. Mais avant le vote, Alkibiade et Nikias s'entendirent, donnèrent un mot d'ordre à leurs amis respectifs, et la sentence fut prononcée contre Hyperbolos. C'était un homme sans importance, et, à ce qu'il paraît, peu estimé. « Ce n'est pas pour ses pareils, dit un poète comique du temps, qu'on avait inventé

les coquilles. » A partir de cette époque, l'ostrakisme tomba en désuétude. Ce fut peut-être un malheur pour Athènes ; l'exil de Nikias ou celui d'Alkibiade aurait pu la sauver : l'expédition de Sicile, qui allait ruiner la puissance athénienne, fut votée par l'influence d'Alkibiade : elle échoua par l'impéritie de Nikias.

La Sicile après la bataille d'Himère. — Il y avait eu en Sicile, après la bataille d'Himère, une période de paix et de prospérité comparable à celle qui avait suivi en Grèce les batailles de Salamine et de Platée. La aussi une grande activité artistique et littéraire avait suivi la victoire des Grecs sur les barbares. Il ne nous est parvenu que de courts fragments des comédies d'Epicharme et du poème philosophique d'Empédocle ; mais il subsiste encore aujourd'hui, dans les principales villes de la Sicile, à Agrigente, à Syracuse, à Egeste, à Sélinonte, des ruines attestant la grandeur des monuments élevés à cette époque. Une tendance à la centralisation politique commençait à se produire en Sicile comme en Grèce, et Syracuse aspirait comme Athènes au rôle de capitale. La tyrannie s'était prolongée en Sicile un peu plus tard qu'en Grèce : à Gélon, qui avait battu les Carthaginois à Himère, succéda Hiéron, son frère, qui détruisit à Cumae la flotte des pirates Tyrrhènes. Puis la tyrannie fut abolie à Agrigente en 470, à Syracuse en 466, et la république fut rétablie successivement dans toutes les villes. Malgré des discordes intérieures, des luttes entre les cités et une tentative de révolte des Sikels, sous un chef audacieux nommé Deukétios, la prospérité des Grecs de Sicile se développa de plus en plus. Le régime démocratique avait prévalu à Syracuse qui, pour cette raison, aurait dû, à ce qu'il semble, trouver dans les Athéniens des alliés plutôt que des ennemis. Mais Syracuse était une colonie de Corinthe et n'avait pas renié, comme Kerkyra, les liens qui l'unissaient à sa métropole. Athènes prétendait étendre sa domination maritime sur toute la Méditerranée, et la prise de Mélos avait fait voir que le droit de conquête était devenu sa seule règle politique. Dès le temps de Périclès, les Athéniens parlaient de conquérir la Sicile et Carthage, et il avait eu beaucoup de peine à les empêcher de se lancer dans des aventures dont il comprenait la difficulté et les dangers.

Intervention des Athéniens. — Devenue plus puissante que jamais après la défaite des Sikels, Syracuse voulut étendre sa domination sur les autres cités grecques de la Sicile. Agrigente, la seule qui pût lui disputer le premier rang, fut battue et réduite à l'impuissance (446). Puis les villes de la côte orientale furent menacées à leur tour, et, se sentant incapables de résister, envoyèrent à Athènes un très habile orateur nommé Gorgias, qui savait plaider le pour et le contre et gagner les plus mauvaises causes. Il parla de l'origine Chalkidienne des Léontins et soutint qu'Athènes était la protectrice naturelle des villes ioniennes. Il est vrai que, parmi les villes qui appelaient les Athéniens, se trouvait la cité dorienne de Camarine, mais les Athéniens saisirent avec empressement l'occasion de



Temple d'Egeste.

prendre pied en Sicile. Personne, depuis la mort de Périclès, n'avait assez d'autorité pour les retenir. Plusieurs expéditions successives furent envoyées, mais le résultat de la lutte fut indécis. Les Sikéliotes, ainsi qu'on nommait les Grecs de Sicile, comprirent le danger de faire intervenir les Athéniens dans leurs querelles. Le Syracusain Hermocrates, dans un congrès réuni à Géla, les engagea à mettre fin à leurs divisions, et la paix fut conclue à des conditions acceptables pour tous. Les généraux athéniens furent invités à y adhérer. Ils ne pouvaient s'y refuser : c'eût été avouer les projets ambitieux d'Athènes. Cependant, à leur retour, ils furent accusés de s'être laissé corrompre et punis pour n'avoir pas conquis la Sicile (424).

L'accord conclu à Géla entre les villes sikéliotes ne fut pas

de longue durée ; des discordes civiles éclatèrent à Léontinoi, les Syracusains en profitèrent pour s'emparer de la ville. Bientôt après, une guerre éclata entre Égeste et Sélinonte ; les Egestins demandèrent du secours à Agrigente, puis à Carthage, et n'en pouvant obtenir, s'adressèrent à Athènes (416). Ils ne pouvaient prendre pour prétexte une affinité de race, car ils n'étaient qu'à demi Grecs, à demi barbares, mais ils promettaient de solder le corps expéditionnaire. Ce qui séduisait surtout le peuple dans ces expéditions lointaines, c'était la perspective d'un riche butin. Les aristocrates, quoique toujours partisans de la paix, ne faisaient qu'une opposition timide, car ils craignaient de paraître préférer leur intérêt à celui de la patrie. Une députation fut envoyée à Égeste pour examiner la situation. Les députés, trompés ou corrompus, firent une description fantastique des richesses des Egestins. Le peuple était dans l'enthousiasme ; on rencontrait partout des gens discutant sur l'expédition projetée, dessinant sur le sable la carte de la Sicile et supputant les profits d'une conquête qu'on regardait comme assurée. Personne ne se demandait si cette conquête était juste.

Mutilation des Hermès. — Alkibiade employa toutes les ressources de son éloquence à faire voter cette expédition qui devait lui fournir les moyens d'augmenter sa popularité, et de réparer sa fortune ébréchée par de folles dépenses ; il faisait entrevoir aux Athéniens, après la soumission de la Sicile, celle de l'Italie et de Carthage. Nikias essaya en vain de faire comprendre au peuple la folie d'une entreprise qui allait éloigner toutes les forces de la république, alors qu'elle avait à ses portes des ennemis épiant l'occasion de rompre la trêve. Tout fut inutile ; la guerre fut décidée, et Nikias, qui s'y était opposé, fut chargé du commandement avec Alkibiade et Lamachos. Les préparatifs furent poussés avec une activité fiévreuse ; on y employa tout l'argent qui était rentré dans le trésor pendant cinq ans de paix. Mais à la veille du départ, survint un événement qui n'a jamais été bien expliqué, et qui semble n'avoir été qu'une manœuvre du parti oligarchique pour faire avorter l'expédition. Il y avait à Athènes un grand nombre de piliers carrés à têtes d'Hermès ; quelques-uns dataient du temps des

Pisistratides. Presque tous furent renversés et mutilés en une nuit. Le peuple fut indigné de ce sacrilège ; le scepticisme et l'impiété, qui s'étaient développés chez quelques-uns sous l'influence des rhéteurs et des philosophes, avaient provoqué chez d'autres une réaction toute naturelle du sentiment religieux. Chez les Grecs comme chez les Romains, la religion était essentiellement nationale, et un sacrilège avait le caractère d'un attentat contre la patrie. Hermès à Athènes, comme Terminus à Rome, était un symbole de stabilité politique. Abattre les Termes, les piliers d'Hermès, c'était annoncer ouvertement qu'on voulait renverser la constitution. Qu'on se figure l'émotion des Parisiens si, pendant la guerre, on avait vu un matin tous les écussons de la République grattés sur les monuments et les drapeaux tricolores déchirés.

Des récompenses furent promises à ceux qui feraient découvrir les coupables. On décréta de plus que si quelqu'un, citoyen, étranger ou esclave, connaissait quelque autre impiété commise, il eût à la dénoncer hardiment. « Relativement aux Hermès, dit Thucydide, il n'y eut pas de dépositions de Météokes ou d'esclaves, mais ils rapportèrent que d'autres statues avaient été mutilées précédemment par des jeunes gens ivres, et que, dans certaines maisons, on célébrait par dérision les Mystères. Ils accusaient notamment Alkibiade ; ses ennemis saisirent cette accusation. Espérant, s'ils le chassaient, devenir les premiers de l'État, ils exagéraient le crime, et se récriaient en disant que c'était pour renverser la démocratie qu'on avait mutilé les Hermès et profané les Mystères, et qu'aucun de ces sacrilèges ne s'était commis sans sa participation. Ils en donnaient pour preuve la licence de ses mœurs, qui ne s'accordait pas avec le régime populaire. » Alkibiade demandait à être jugé avant son départ, mais ses ennemis craignaient que l'armée ne lui fût favorable et que le peuple ne le déclarât innocent dans l'intérêt de l'expédition. Ils firent décider que le départ de la flotte ne serait pas suspendu, et qu'on jugerait Alkibiade à son retour.

Départ de l'expédition de Sicile. — Il partit avec les autres généraux. La flotte, sans compter un grand nombre de bâtiments de charge, se composait de cent trirèmes athé-

niennes et de trente-quatre fournies par Chios et les autres alliés. Les hoplites étaient au nombre de 5,100 ; il y avait en outre 1,200 archers et frondeurs rhodiens et crétois et 120 bannis de Mégare. L'État donnait une drachme par jour à chaque matelot ; les Triérarques y ajoutaient un supplément de solde. Ils avaient orné de riches sculptures la proue des navires, et chacun d'eux s'était piqué d'émulation pour que son vaisseau l'emportât par l'élégance et la légèreté. Les soldats, choisis parmi les rôles d'élite, rivalisaient entre eux pour la beauté des costumes et des armes. Jamais, dit Thucydide, on n'avait vu partir d'un port grec un armement si magnifique. Cette expédition, la plus éloignée qu'on eût entreprise, offrait pour l'avenir, d'après les forces qu'elle réunissait, les plus grandes espérances. Toute la population d'Athènes était descendue au Pirée pour assister à l'embarquement. Quand il fut terminé, la trompette donna le signal du silence ; les prières d'usage ne se firent pas sur chaque navire, mais sur la flotte entière, à la voix d'un héraut. On mêla le vin dans les cratères, et toute l'armée, chefs et soldats, fit les libations dans les coupes d'argent et d'or. A leurs prières se joignaient celles des parents et des amis rassemblés sur le rivage. Après avoir chanté le Païan et terminé les libations, on mit à la voile, chacun fit un signe d'adieu à la patrie, et tous les vaisseaux cinglèrent vers Aigine, luttant de vitesse : pas un ne devait revenir (415).

Après avoir rallié ses transports à Kerkyra, la flotte longea lentement la côte d'Italie. Le désenchantement commença bientôt : toutes les villes de la Grande Grèce avaient résolu de rester neutres ; elles fermèrent leurs portes et leurs marchés. Tarente et Locres refusèrent même de l'eau. Rhégion, alliée des Athéniens dans la précédente guerre, leur permit seulement de camper hors des murs. On avait compté sur les richesses d'Égeste : on n'en put tirer qu'un subside insignifiant. Nikias était d'avis de réconcilier de gré ou de force Égeste et Sélinonte, puisque tel était le but de l'expédition, et de revenir en suivant les côtes, pour faire voir aux Sikéliotes la puissance des Athéniens. Lamachos proposait d'aller droit à Syracuse, et de s'en emparer par une attaque soudaine, sans lui laisser le temps de se mettre en défense. Alkibiade voulait commencer

par détacher du parti de Syracuse les autres villes grecques et les Sikels ; ce plan, qui convenait à son esprit d'intrigue, comportait des lenteurs qui rassuraient la prudence cauteleuse de Nikias : il fut adopté. Messana refusa de recevoir les Athéniens, mais Naxos leur ouvrit ses portes. A Catane, le peuple ne laissa entrer que les généraux. Alkibiade fit un discours, et le prolongea à dessein, pour détourner l'attention des habitants ; pendant ce temps les troupes abattirent une porte mal construite et se répandirent dans la ville. Les partisans des Syracusains se sauvèrent, et les autres acceptèrent l'alliance d'Athènes. Après une tentative inutile sur Camarina qui déclara vouloir rester neutre, on revint à Catane, et bientôt après on vit arriver la galère Salaminienne chargée de ramener Alkibiade.

Rappel d'Alkibiade ; sa condamnation. — L'enquête sur la mutilation des Hermès avait produit à Athènes une fièvre de dénonciations ; la ville était en proie à la terreur. L'impunité ayant été promise à ceux des coupables qui feraient connaître leurs complices, le rhéteur Andokidès, qui semble avoir été un des principaux auteurs du sacrilège, se dénonça lui-même pour sauver sa vie et celle de ses amis en rejetant le crime sur d'autres, coupables ou innocents, qui sur sa dénonciation, furent condamnés et mis à mort. Aucune charge ne s'élevait contre Alkibiade relativement aux Hermès, mais il restait toujours accusé d'avoir parodié les Mystères des Grandes Déeses. Son insolence et son ambition lui avaient fait des ennemis, même parmi les patriotes sincères, qui craignaient en lui un tyran. Il excitait surtout les défiances des aristocrates, et le nom de son principal accusateur, Thessalos, fils de Kimon, suffirait pour montrer la main du parti oligarchique dans cette affaire. Il fut rappelé à Athènes pour y répondre à une accusation de sacrilège. L'ordre n'était pas d'employer la force, mais de l'inviter à revenir pour se faire juger. On le ménageait de peur d'exciter des mouvements dans l'armée, car ses partisans y étaient nombreux ; il y avait un corps d'Argéiens et de Mantinéens qui ne s'étaient enrôlés que par considération pour lui. Il n'opposa aucune résistance, mais à Thourioi il s'échappa, se tint caché pendant quelque temps et passa dans le Péloponnèse. Quand la galère Salaminienne re-

vint à Athènes sans le ramener, l'irritation fut au comble. On le condamna à mort par coutumace, et on ordonna aux Eumolpides de le maudire. Ils étaient particulièrement intéressés dans l'affaire, car la divulgation des mystères d'Éleusis était une atteinte à leur droit de propriété. L'hiérophante et les autres prêtres, secouant leurs robes de pourpre au soleil couchant, prononcèrent leurs imprécations ; Théano, prêtresse d'Agraulos, refusa seule de s'y associer : « Je suis prêtresse pour bénir, dit-elle, et non pour maudire. » En apprenant que les Athéniens l'avaient condamné à mort, Alkibiade se fit donner un sauf-conduit pour aller à Sparte : « Je leur montrerai, dit-il, que je suis vivant. »

Impéritie de Nikias ; trahison d'Alkibiade. — Le rappel d'Alkibiade privait l'armée du seul chef capable de la conduire. Lamachos était à la vérité un brave soldat, et Aristophane, qui, dans la comédie des *Acharniens* raille son humeur belliqueuse, l'appelle ailleurs un héros ; mais il avait peu d'autorité sur les troupes parce qu'il était pauvre : on n'était plus au temps d'Aristide. Nikias restait donc le véritable chef de l'expédition, et il perdit tout par son indécision et sa lenteur. Il croisait le long des côtes, assiégeait quelques places sans importance, fatiguait les soldats par des marches inutiles, et au bout de six mois il n'y avait rien de fait. Les Syracusains, d'abord effrayés, avaient repris courage. Nikias, adoptant trop tard le plan de Lamachos, se décida à les attaquer. Un stratagème heureux lui valut un succès dont sa superstition l'empêcha de profiter : il pouvait s'emparer sans coup férir du temple de Zeus Olympien, qui renfermait des trésors suffisants pour entretenir son armée pendant toute la campagne ; il eut peur de se charger d'un sacrilège, retint ses troupes, et revenant passer l'hiver à Naxos, fit demander à Athènes de l'argent et de la cavalerie. Pendant ce temps, les Syracusains, sous la direction d'Hermocrates, se mettaient en état de défense et envoyaient des ambassadeurs à Corinthe et à Sparte pour obtenir du secours. Les Corinthiens promirent des vaisseaux ; les Spartiates hésitaient, ne voulant pas rompre les premiers la trêve, mais Alkibiade appuya fortement la demande des Syracusains.

Dès son arrivée à Sparte, il s'était appliqué à dissiper les préventions qu'inspirent toujours les traitres. Il prenait les mœurs des Spartiates, faisait comme eux de la gymnastique, mangeait leur mauvaise sauce noire, vantait leur gouvernement, assurant qu'au fond il n'avait jamais aimé la démocratie, ce qui était vrai. Il dévoila le plan de l'expédition de Sicile, qui lui était bien connu, puisqu'il en était l'auteur : les Athéniens se proposaient d'ajouter à leur empire, non seulement la Sicile, mais l'Italie et Carthage, et d'employer cet immense accroissement de forces à écraser le Péloponnèse. Il était donc de l'intérêt des Spartiates de secourir Syracuse. Pour obliger les Athéniens à diviser leurs forces, il fallait avant tout s'établir à demeure au centre de l'Attique en fortifiant Dékélie ; on tiendrait ainsi Athènes assiégée, on couperait ses communications avec l'Euboia et avec les mines du Laurion, en même temps qu'on soulèverait ses alliés avec l'appui et l'argent du roi de Perse. Pour prouver que sa rupture avec sa patrie était définitive, il offrait de se charger de toute mission périlleuse qu'on voudrait lui confier. Les Spartiates adoptèrent ses projets, et pour commencer envoyèrent à Syracuse un de leurs généraux, Gylippos, fils de Cléandridas.

Le Spartiate Gylippos à Syracuse. — Au printemps de 414, Nikias ayant reçu d'Athènes un renfort de cavaliers auxquels les Égestins fournirent des chevaux, se décida enfin à faire le siège de Syracuse. Il occupa la forte position de l'Euryale, au sommet des Épipoles ou faubourgs qui dominaient la ville, et commença à construire un double mur de circonvallation pour l'isoler du côté de la terre. Les Syracusains essayèrent d'y opposer des murailles transversales. Pendant ces travaux, il se livra plusieurs combats où les Athéniens eurent presque toujours l'avantage, et en même temps leur flotte entra dans le grand port. Lamachos, qui avait pris le commandement pendant une maladie de Nikias, pressait activement les travaux du siège. Malheureusement pour les Athéniens, il fut tué dans un combat singulier par le chef de la cavalerie Syracusaine. Cependant, la ville, assiégée par terre et par mer, ne recevant ni nouvelles, ni secours du Péloponnèse, désespérait de se défendre et songait déjà à capituler, quand

Gylippos débarqua en Sicile : Nikias n'avait pas à songé à lui barrer le passage en faisant croiser quelques navires.

Le Spartiate réunit environ trois mille hommes de Sélinonte, d'Himère et de Géla, tourna les défilés de l'Euryale que Nikias n'avait pas fait garder, et opéra sa jonction avec l'armée syracusaine. Il fit offrir aux Athéniens toute sûreté s'ils voulaient évacuer la Sicile : ils demandèrent d'un ton railleur si l'arrivée d'un bâton et d'un manteau lakédaimonien suffisaient pour changer la face des choses. Cela suffit en effet : Gylippos ranima la confiance, disciplina les troupes, surprit et massacra la garnison du fort Labdalon, et construisit un nouveau mur transversal pour couper la ligne de circonvallation des Athéniens et rendre impossible l'investissement de la ville. En même temps arrivait une escadre de douze navires corinthiens. Nikias comprit qu'il allait être assiégé à son tour ; pour assurer les communications de son armée sur la mer, il fortifia la presqu'île de Plemmyrion, à l'entrée du grand port. Cependant il envoyait à Athènes une lettre désespérée, exposant sa détresse, demandant des renforts, et suppliant le peuple de le relever de son commandement : « Je mérite votre indulgence, écrivait-il ; tant que j'ai eu de la santé, je vous ai bien servis. » On ne voulut pas faire à ce vieux serviteur l'injure de le destituer, quoiqu'il fût bien évident que ses lenteurs avaient causé tout le mal ; on se contenta de lui donner des collègues et on décréta l'envoi des secours qu'il demandait.

Les Spartiates à Dékélie. — Il avait fallu faire un grand effort, car la trêve était ouvertement rompue, et les Athéniens allaient être attaqués sur leur territoire. Au printemps de 413, le roi Agis envahit l'Attique ; mais au lieu de se borner à ravager le pays, comme du temps d'Archidamos, les Spartiates s'établirent à Dékélie d'après le conseil d'Alkibiade qui, selon Diodore, accompagna l'expédition dirigée contre sa patrie. Dékélie, fortifiée et occupée en permanence par une garnison spartiate, tint les Athéniens en échec jusqu'à la fin de la guerre. La culture de l'Attique devenait impossible, les bœufs et les bêtes de somme étaient perdus ; 20,000 esclaves prirent la fuite. Les provisions ne pouvaient plus parvenir de l'Euboia que par mer. La cavalerie était toujours sur pied, les

habitants montaient la garde sur les remparts. Enfin, au moment où l'on avait le plus besoin de la fidélité des alliés, il fallut augmenter leurs charges par un impôt sur les marchandises importées ou exportées par mer.

Renforts envoyés en Sicile. — Dans cette situation qui semblait désespérée, les Athéniens ne se découragèrent pas. Pendant qu'une escadre allait ravager les côtes du Péloponnèse, Eurymédon et Démosthènes, le vainqueur de Sphactérie, arrivaient à Syracuse avec soixante-treize galères et cinq mille hoplites. Ce renfort rendit un peu de confiance à l'armée athénienne, dont la situation devenait de plus en plus difficile. Gylippos s'était emparé des forts construits par Nikias sur le promontoire Plemmyrion, en face d'Ortygie; les Athéniens y perdirent leurs provisions, leurs bagages, le trésor de l'armée. L'arrivage des subsistances n'était plus assuré, les matelots et les troupes auxiliaires désertaient en masse, et les villes qui étaient restées neutres se hâtaient d'entrer dans l'alliance des Syracusains. Ceux-ci avaient construit des vaisseaux qui, réunis à ceux qui arrivèrent du Péloponnèse, harcelaient et bloquaient la flotte de Nikias. Démosthènes et Eurymédon comprirent qu'il n'y avait pas un moment à perdre, et malgré l'opposition de Nikias, ils voulurent frapper un coup décisif en attaquant l'Épipole pendant la nuit. Cette attaque imprévue réussit d'abord, mais les Athéniens s'égarèrent à la poursuite de l'ennemi, qui reforma ses rangs. Ils essayèrent de se rallier en se donnant le mot d'ordre, mais ce mot d'ordre fut entendu, et il en résulta une confusion qui s'augmenta encore quand on entendit chanter le Païan de part et d'autre en dialecte dorien, car il y avait des Doriens dans les deux armées. Les soldats nouvellement débarqués se perdaient dans des chemins inconnus, les uns tombèrent dans des précipices, les autres furent enveloppés par la cavalerie syracusaine. Les Athéniens perdirent deux mille hommes dans cette nuit.

Retraite et destruction de l'armée athénienne. — Démosthènes parlait de retourner à Athènes. Mais Nikias s'y opposa, n'osant pas affronter la colère du peuple. Cependant l'armée, campée dans les marais, était décimée par la fièvre, les désertions se multipliaient, les Syracusains recevaient de

nouveaux secours. Nikias finit par céder, les troupes s'embarquèrent, mais au moment du départ il y eut une éclipse de lune; les devins, dont Nikias étaient toujours entouré, déclarèrent qu'il fallait attendre vingt-sept jours. Gylippos et Hermocrates profitèrent de ce retard pour fermer l'entrée du grand port entre Ortygie et Plemmyrion; la flotte athénienne était bloquée. On essaya de forcer le passage, mais l'habileté des matelots athéniens devenait inutile dans cet étroit espace où ils ne pouvaient manœuvrer. Après une lutte acharnée, les vaisseaux athéniens furent jetés à la côte. Les vaincus ne réclamèrent même pas leurs morts. Les généraux voulaient essayer encore une fois de forcer le passage, mais les équipages refusèrent le service. L'armée découragée ne pensait qu'à s'enfuir par terre à Catane. Quarante mille hommes partirent le surlendemain, en deux divisions commandées l'une par Nikias, l'autre par Démosthènes; Eurymédon était mort pendant le combat naval. On abandonna les malades et les blessés, qui suppliaient en vain, s'attachant aux vêtements de ceux qui partaient, essayant de les suivre et tombant épuisés sur la route. Gylippos avait intercepté toutes les issues. L'armée harassée de fatigue, manquant de vivres, et mourant de soif, avait tous les jours de nouveaux combats à soutenir. Démosthènes, enveloppé avec toute la division qu'il commandait, capitula sous promesse de la vie sauve pour lui et les siens. La division de Nikias, après avoir repoussé une première attaque, parvint au fleuve Asinaros. Les soldats, dévorés d'une soif ardente, s'y jetèrent en foule, beaucoup s'y noyèrent, les autres tombaient accablés de flèches que les Syracusains leur lançaient des hauteurs voisines. Le fleuve était rouge de sang et encombré de cadavres. Nikias se rendit à Gylippos en lui demandant d'arrêter le massacre.

Les Syracusains revinrent en triomphe, ramenant environ 700 prisonniers. Le reste avait péri ou s'était échappé pendant la retraite; bien peu arrivèrent à Catane, et la plupart furent vendus à des particuliers; la Sicile fut remplie d'esclaves athéniens, marqués au front d'un fer chaud. Quelques-uns, dit Plutarque, gagnèrent la faveur de leurs maîtres, et obtinrent même la liberté en récitant des vers d'Euripide; ils allèrent le

remercier à leur retour. Les deux généraux athéniens furent condamnés à mort par le peuple, malgré les efforts de Gylippos qui aurait voulu les ramener vivants à Sparte. Timée dit qu'Hermocratès, pour leur éviter la honte d'une exécution publique, leur fournit les moyens de se tuer. Les prisonniers furent entassés dans les Latomies ou carrières à ciel ouvert qui avoisinent Syracuse; le peuple venait les regarder. Une capitulation leur ayant assuré la vie sauve, on leur donnait un peu d'orge et un peu d'eau, la moitié de la ration d'un esclave. Pendant soixante-dix jours, ils restèrent exposés à la chaleur du soleil, au froid des nuits d'automne. Les blessés et les malades mouraient, et l'odeur des cadavres qui restaient sans sépulture devenait un danger pour la ville : il fallut faire sortir les survivants. On ne sait s'ils furent vendus ou employés comme esclaves publics. « Ainsi se termina l'expédition de Sicile, l'événement le plus important de cette guerre, dit Thucydide; jamais fait d'armes ne fut plus glorieux pour les vainqueurs, plus funeste pour les vaincus ».

§ III

Déclin de la puissance athénienne.

Conséquences de l'expédition de Sicile. — Défection des Ioniens; alliance de Sparte avec les Perses. — Intrigues d'Alkibiade. — Les Hétairies; conspirations et assassinats. — Coup d'État oligarchique. — Les Quatre-cents. — L'armée reste fidèle à la constitution. — Trahison des aristocrates. — L'armée rappelle Alkibiade. — Division dans le parti oligarchique. — Chute des Quatre-cents. — La guerre transportée dans l'Hellespont. — Victoire des Athéniens à Kysicos. — Retour d'Alkibiade à Athènes. — Kyros et Lysandre. — Disgrâce d'Alkibiade. — Callicratidas; combat des Arginusés. — Procès et condamnation des généraux vainqueurs. — Victoire de Lysandre à Aigos Potamoi. — Ruine de l'empire athénien. — Siège d'Athènes. — Intrigues des aristocrates. — La capitulation. — Puissance despotique de Lysandre. — L'Hégémonie de Sparte. — Les Trente tyrans. — Critias et Théramène. — Mort d'Alkibiade. — Thrasybule. — Chute des Trente. — L'amnistie. — Procès et mort de Socrate.

Conséquences de l'expédition de Sicile. — Le désastre

des Athéniens en Sicile eut pour conséquence immédiate un redoublement d'activité parmi les ennemis d'Athènes et une défection presque générale de ses sujets et de ses alliés. Chios, Érythrai, Lesbos, l'Euboia, craignant d'être enveloppées dans sa ruine, n'attendaient, pour se soulever, que l'appui des Spartiates. Les satrapes de l'Asie mineure, Tissapherne et Pharnabaze, leur offraient des subsides pour l'entretien d'une flotte, et ils pouvaient compter sur le concours de la marine syracusaine. Il semblait facile de prévoir l'issue prochaine de la guerre. Athènes n'avait plus ni armée, ni vaisseaux, ni argent ; si elle avait désespéré, elle était perdue : mais son énergie fut à la hauteur du danger. Il y avait eu d'abord un moment de stupeur : on ne voulait pas croire à une ruine si complète. Quand il fut impossible d'en douter, on s'emporta contre ceux qui avaient conseillé l'expédition, contre les devins qui avaient prédit le succès ; puis on renonça aux récriminations inutiles, on regarda la situation en face et on fit, avec une ardeur fébrile, des préparatifs de guerre. On supprima toutes les dépenses superflues ; on prit les mille talents qui, depuis le temps de Périclès, formaient une réserve consacrée à la défense de la ville et on les employa à construire une nouvelle flotte. On fortifia le cap Sounion pour assurer les communications avec l'Euboia. On fit revenir la garnison de Pylos. Enfin, pour éviter dans l'avenir le danger des résolutions précipitées, on créa un comité de dix citoyens appelés *πρόβουλοι* qu'on chargea d'examiner tous les projets avant de les soumettre à la décision du peuple. C'était la fonction attribuée dès l'origine au Sénat probouleutique, ou Conseil des Cinq-Cents ; mais ce sénat s'était depuis longtemps effacé pour laisser toute initiative à l'assemblée populaire. La création de ce nouveau conseil des Proboules indique un commencement de réaction contre la démocratie. Le peuple avait voté l'expédition de Sicile et s'en repentait ; il n'avait plus foi en lui-même et n'était pas bien loin d'abdiquer. Ce premier essai de concentration du pouvoir doit être noté comme le symptôme d'un changement dans l'esprit public, et une préface de l'étonnante révolution oligarchique qui devait s'accomplir peu de temps après.

Défection des Ioniens. — Alliance de Sparte avec la

Perse. — De tous les ennemis d'Athènes, le plus dangereux était Alkibiade. Les malheurs de sa patrie, qui étaient son œuvre, n'avaient pas satisfait son implacable vanité. Il mit au service des Spartiates une sûreté de coup d'œil, une rapidité d'exécution qui manquaient à leur politique. C'était lui qui leur avait suggéré l'idée de s'établir à Dékélie; ce fut lui qui les décida à accepter les propositions de Tissapherne et à vendre la Grèce d'Asie au grand roi. Il se fit envoyer à Chios avec cinq galères lakédaimoniennes. Chios était la plus riche des îles de la mer Égée, la seule qui eût conservé le titre et le rang d'alliée d'Athènes; elle devait sa prospérité à cette alliance. Mais il y avait là comme partout un parti oligarchique hostile aux Athéniens; ce parti entraîna le peuple, malgré son penchant contraire, à une défection bientôt imitée par Érythrai, Clazomène, Téos, Lébédos. Puis Alkibiade fit révolter Milet; une escadre partie de Chios fit révolter Méthymne et les autres villes de Lesbos. Il en eût probablement été de même à Samos, si le peuple, avec l'aide de trois galères athéniennes, ne se fût soulevé contre les Géomores ou propriétaires; 200 furent tués, 400 envoyés en exil. Le peuple se partagea leurs terres; les droits politiques furent enlevés à ce qui restait de l'aristocratie, il lui fut même interdit de s'unir au peuple par des mariages. Sûrs désormais de la fidélité de Samos, les Athéniens lui accordèrent une autonomie complète et en firent leur station maritime dans la mer Égée. A l'aide de la flotte qu'ils venaient de construire, ils reprirent Lesbos et Clazomène, mais ils ne purent empêcher la défection de Cnidos et de Rhodes, que les riches livrèrent aux Péloponnésiens. Par un traité conclu à Milet avec Tissapherne, les Spartiates reconnurent les droits du grand roi sur tous les pays qu'avaient possédés ses ancêtres. En échange d'une solde promise par Tissapherne aux matelots péloponnésiens, et du concours d'une flotte phénicienne, qui d'ailleurs ne parut jamais, Sparte abandonnait tous les résultats de la guerre médique et des victoires de Kimon.

Intrigues d'Alkibiade. — Alkibiade s'était fait des ennemis à Sparte, entre autres le roi Agis, dont il avait séduit la femme. Apprenant qu'on voulait l'assassiner, il se retira chez Tissapherne. Il avait su se plier à la discipline et à la sobriété des

Spartiates ; il lui fut encore plus facile d'adopter la mollesse efféminée des Asiatiques, et il gagna ainsi les bonnes grâces du satrape. « Il est dangereux, lui dit-il, de laisser la puissance de Sparte se développer outre mesure. L'intérêt du roi est de maintenir l'équilibre entre Sparte et Athènes, pour tirer parti de leur rivalité. A quoi bon donner une drachme aux matelots péloponnésiens ? Athènes, qui en a de meilleurs, ne les paie que trois oboles. Si une réduction de solde soulève des murmures, il suffira de distribuer quelques cadeaux aux principaux chefs, et ce sera encore une économie. » Tissapherne trouva ces conseils excellents et les suivit de point en point ; la solde des matelots fut réduite de moitié : cela amena des désertions, mais les commandants de la flotte furent payés pour se taire. Le Syracusain Hermocratès résista seul à cette tentative de corruption.

Les Spartiates et leurs alliés, attendant toujours la flotte phénicienne tant de fois promise et qui n'existait peut-être pas, restaient à Rhodes dans une inaction très profitable aux Athéniens. C'est sur quoi Alkibiade avait compté, et les avis qu'il avait donnés à Tissapherne n'étaient pas désintéressés. Il voulait à la fois se venger des Spartiates et se faire rappeler par ses compatriotes, en faisant valoir les services qu'il pouvait leur rendre. Mais il crut que son rappel serait facilité par une révolution politique. Il fit des ouvertures aux généraux athéniens qui se trouvaient à Samos, exagérant son crédit sur Tissapherne, offrant, pour prix de son retour à Athènes, l'alliance de la Perse et donnant à entendre qu'il dépendait de lui de faire allouer les subsides du grand roi aux Spartiates ou aux Athéniens. Seulement le grand roi ne pouvait avoir confiance dans une démocratie ; il fallait donc changer, au moins pour quelque temps, la forme du gouvernement d'Athènes. Cette condition ne pouvait déplaire aux Stratèges qui, sauf deux ou trois, étaient aristocrates, mais il était bien difficile de la faire accepter au peuple. Peisandros, un des généraux, se chargea des négociations et partit de Samos pour Athènes.

Les Hétairies ; conspirations et assassinats. — Quand il eut exposé devant l'assemblée la mission qui lui avait été confiée par ses collègues, il y eut d'abord un grand tumulte. La démocratie, quoique bien déconsidérée depuis l'expédition

de Sicile, avait encore de nombreux partisans. En outre les familles sacerdotales d'Éleusis étaient très opposées au rappel d'Alkibiade. Peisandros se contenta de demander à ses contradicteurs sur quelles ressources ils comptaient pour sauver la patrie : « Athènes n'a plus d'argent, ses ennemis en ont. Puisqu'il faut concentrer l'autorité pour inspirer confiance au roi, mettons notre salut au-dessus d'une question de politique intérieure. Il nous sera facile de revenir plus tard à la démocratie ; aujourd'hui, commençons par rappeler Alkibiade qui peut seul rétablir nos affaires. » Le peuple, ou du moins ce qui en restait à Athènes, céda au nom du salut public. Des délégués furent adjoints à Peisandros et chargés de s'entendre avec Tissapherne et Alkibiade.

Avant de retourner à Samos, Peisandros se mit en rapport avec les Hétairies ou cercles aristocratiques, dont les membres étaient associés par des serments pour se défendre mutuellement dans les cours de justice et pour s'aider à obtenir du crédit et des places. Ces sociétés donnaient au parti oligarchique une cohésion dont les effets ne tardèrent pas à se faire sentir ; à Athènes, le droit d'association était absolu, et on pouvait, à l'abri de la liberté, conspirer contre elle. L'âme de ce complot fut le rhéteur Antiphon, qui avait été le maître d'éloquence de Thucydide : c'est ce qui explique, sans l'excuser, la partialité de l'historien pour ce personnage. Il y avait aussi un disciple de Socrate, Théramène, homme très adroit, passant facilement d'un parti à l'autre, ce qui le fit surnommer *cothurne*, parce que cette chaussure s'adaptait à volonté au pied gauche et au pied droit. Pour se prémunir contre un revirement de l'opinion publique, les conjurés employèrent la terreur. Ils assassinèrent d'abord Androclès, le principal chef du parti populaire, un de ceux qui avaient contribué à faire bannir Alkibiade. Plusieurs autres démagogues furent assassinés de même. « Il ne se faisait pas de recherches contre les meurtriers, dit Thucydide ; si même ils étaient soupçonnés, on ne les mettait pas en justice. Le peuple n'osait remuer ; il était dans un tel effroi qu'il s'estimait heureux, en se taisant, d'échapper à la violence. On croyait les conjurés bien plus nombreux qu'ils ne l'étaient. Aussi, malgré l'indignation générale, on ne pouvait

se concerter pour la vengeance, car tous les membres du parti populaire se soupçonnaient entre eux. Il était entré dans le complot des gens qu'on n'aurait jamais cru capables de se tourner vers l'oligarchie; ils contribuèrent à répandre une défiance générale et inspirèrent plus de sécurité aux auteurs de la révolution. »

Coup d'État oligarchique. — Alkibiade fut mis en demeure de procurer aux Athéniens l'alliance et les subsides du grand roi, puisqu'on pouvait dès lors considérer la démocratie comme renversée. Mais il n'avait pas sur Tissapherne l'influence qu'il s'était attribuée. Il se tira d'embarras avec son habileté ordinaire : il posa, au nom du satrape, des conditions inacceptables. Les aristocrates s'aperçurent qu'ils avaient été joués; mais ils s'étaient trop avancés pour reculer. Ils résolurent d'achever leur coup d'état sans en faire profiter Alkibiade. Peisandros repartit pour Athènes, s'arrêtant dans toutes les îles de l'empire athénien pour y établir des gouvernements oligarchiques et y lever des troupes destinées à servir de garde aux conspirateurs. A son arrivée il trouva la révolution à peu près faite : il ne restait qu'à lui donner une consécration légale. Pour écarter les opposants, on convoqua l'assemblée à Colone, en dehors de la ville, et Peisandros demanda simplement l'abolition de la loi appelée *γραφὴ παρανόμων* qui défendait de présenter une proposition inconstitutionnelle. Personne ne protesta, tous les orateurs populaires ayant été préalablement assassinés. La loi protectrice étant abrogée, une constitution oligarchique fut votée sans discussion. Pour expliquer cette abdication, en apparence volontaire, de la démocratie, il faut se rappeler qu'il manquait à cette prétendue assemblée populaire, non seulement les matelots et les soldats qui étaient sur la flotte, mais encore les citoyens armés qui étaient de garde dans la ville, tandis que tous les membres des hétairies s'y étaient donné rendez-vous.

Les Quatre-Cents. — La nouvelle constitution, élaborée par Antiphon, était un chef-d'œuvre d'habileté, car à première vue elle ne semblait pas différer beaucoup de l'ancienne. Un conseil de 400 membres remplaçait le sénat des Cinq-Cents; seulement, ces Quatre-Cents n'étaient pas tirés au sort : un comité de cinq citoyens, probablement les chefs du complot, devaient choisir

ensemble cent conseillers, dont chacun se choisirait à son tour trois collègues. Ce conseil pouvait gouverner l'État comme il le jugerait convenable, et convoquer, quand il le croirait nécessaire, une assemblée de 5,000 citoyens. Cette assemblée ne fut jamais réunie et ne pouvait pas l'être, car ce n'était qu'une fiction ingénieuse pour faire croire que la démocratie n'était pas abolie, mais seulement épurée. Chacun pouvait se persuader qu'il était du nombre des 5,000, car on croit toujours faire partie d'une élite. Il n'y avait donc d'exclus que ceux qui, pour exercer leurs droits politiques, avaient besoin d'un salaire, et la pénurie du trésor justifiait la suppression de toutes les fonctions salariées ; il y avait à peine de quoi payer les soldats et les matelots. On choisit pour installer le nouveau conseil l'heure où les citoyens étaient de garde sur les remparts. Les troupes que Peisandros avait ramenées des îles étaient averties de se tenir prêtes au premier signal. Les Quatre-Cents, armés chacun d'un poignard, se firent escorter par une troupe de 120 spadassins dont les conjurés se servaient pour assassiner les démagogues. Le conseil des Cinq-Cents se laissa dissoudre sans résistance : on s'étonne d'une telle inertie dans une ville habituée depuis près d'un siècle à la liberté.

L'armée reste fidèle à la constitution. — D'après le plan des conspirateurs, la révolution devait éclater à Samos en même temps qu'à Athènes. Il n'y avait que dix mois que les Samiens s'étaient débarrassés de leur oligarchie ; mais on parvint à recruter dans le peuple même trois cents individus disposés à en former une nouvelle et à prendre la place des Géomores. On procéda comme à Athènes par la terreur ; on assassina quelques démocrates, notamment Hyperbolos, qui avait été ostrakisé quelques années auparavant par une coalition entre les partisans de Nikias et ceux d'Alkibiade. Le parti populaire, se voyant menacé, chercha un appui dans l'armée athénienne ; il s'adressa en particulier à deux généraux, Léon et Diomèdon, qu'on savait démocrates, au triérarque Thrasybule, à Thrasylllos, chef d'un corps d'hoplites, aux matelots formant l'équipage de la galère Paralienne. Ces hommes, connus pour leur attachement à la démocratie, comprenant d'ailleurs qu'une révolution oligarchique détacherait Samos de l'alliance athénienne,

soutinrent énergiquement le parti populaire. Le complot échoua ; trente des conjurés périrent dans la lutte, trois des plus coupables furent exilés, on pardonna aux autres et Samos continua de se gouverner selon les principes de la démocratie.

Pour annoncer cette nouvelle à Athènes, car on ignorait les événements qui venaient de s'y passer, on envoya la galère Paralienné, sous le commandement de Chairéas, qui avait pris une part active à la victoire du peuple. Mais quand elle arriva, le coup d'état était accompli ; les Quatre-Cents firent emprisonner tout l'équipage. Heureusement Chairéas réussit à s'échapper et revint à Samos, apportant la nouvelle de la révolution commencée par la ruse et l'assassinat. Il fit un tableau très sombre de la terreur qui régnait à Athènes et des violences qui s'y commettaient. Toute l'armée fut saisie d'indignation et d'angoisse ; chacun pensait aux parents qu'il avait laissés là-bas et qui devenaient des otages entre les mains de ce gouvernement usurpateur. On voulait se jeter sur ceux qu'on croyait complices de cette odieuse trahison. Mais Thrasybule et Thrasylos montrèrent le danger d'une lutte en présence de la flotte ennemie. L'armée identifia sa cause avec celle de la démocratie samienne, et tous, Athéniens et Samiens, jurèrent les grands serments d'être fidèles au gouvernement populaire, de vivre dans la concorde, de pousser vivement la guerre contre les Péloponnésiens, d'être ennemis des Quatre-Cents et de n'entretenir aucune communication avec eux. Le serment fut prêté même par ceux qui avaient d'abord pactisé avec les conspirateurs. Puis, l'armée se constitua en assemblée politique, déposa ceux des généraux et des triérarques qui étaient suspects d'attachement à l'oligarchie, et les remplaça par d'autres, au nombre desquels étaient Thrasybule et Thrasylos.

Trahison des aristocrates. — C'est le premier exemple historique de ces révolutions militaires que les Espagnols appellent *pronunciamentos*. Mais ici, contrairement à ce qui arrive le plus souvent, l'armée représentait le droit, la légalité, le respect de la constitution. Ceux qui se soulevaient pour défendre la loi contre un gouvernement usurpateur pouvaient dire : « Ce n'est pas nous qui sommes insurgés contre Athènes, c'est Athènes qui est insurgée contre nous ». Ils pouvaient répéter

le mot de Thémistocle avant la bataille de Salamine, lorsqu'Athènes, était au pouvoir de Xerxès : « La patrie n'est pas dans des maisons et des murailles, mais dans le cœur de ceux qui la défendent. » L'armée navale de Samos, formée aussitôt après le désastre de Sicile, comprenait presque toute la partie valide de la population ; il n'était resté à Athènes que juste assez de soldats pour garder les remparts contre la garnison spartiate de Dékélie. Pendant qu'ils étaient à leur poste de combat, une faction avait pu surprendre un vote inconstitutionnel à une assemblée pleine de complices, et la ville était tombée en son pouvoir, mais la cité était sur la flotte pour combattre l'ennemi.

Pendant que l'armée de Samos jurait de poursuivre la lutte contre les Péloponnésiens, les Quatre-Cents essayaient de traiter avec Agis, « espérant qu'il ne refuserait pas d'entrer en accord avec eux, sans les confondre avec une populace indigne de confiance ». Agis ne daigna pas leur répondre, mais croyant entrer sans peine dans une ville en proie à la terreur, il s'approcha des murailles ; quand il vit qu'elles étaient défendues et qu'il ne se produisait pas le moindre mouvement en sa faveur, il se retira. Les Quatre cents firent une seconde tentative qui fut mieux accueillie. Agis leur conseilla d'envoyer une ambassade à Sparte, ce qu'ils firent immédiatement. En même temps, ils faisaient construire la forteresse d'Etéoneia, pour pouvoir fermer l'entrée du Pirée à la flotte de Samos et l'ouvrir aux Lakédaimoniens. Les riches voulaient la paix à tout prix parce qu'ils se voyaient ruinés par la prolongation de la guerre, et maintenant qu'ils étaient maîtres du pouvoir, ils étaient prêts à toutes les concessions ; l'asservissement de la patrie leur paraissait le seul moyen de sauver leurs revenus.

L'armée rappelle Alkibiade. — Thrasybule, qui avait dirigé le soulèvement démocratique de l'armée de Samos, se trouvait le chef naturel du parti populaire. Il fit preuve de désintéressement en renonçant au premier rôle et en demandant le rappel d'Alkibiade. Ce n'était pas sans doute par sympathie pour ce traître : mais Alkibiade était une force ; il n'avait en ce moment aucun intérêt à nuire ; il fallait l'utiliser. On était persuadé que sa présence à la tête des troupes ramènerait la victoire. C'était lui, à la vérité, qui avait provoqué la conspira-

tion oligarchique, mais puisque les chefs de ce complot le laissaient à l'écart, rien ne l'empêchait de se tourner de l'autre côté : n'ayant pas de principes, il n'avait de préférence ni pour un parti ni pour un autre. Ramené par Thrasybule au camp de Samos, il parla de ses malheurs, de son long exil, exagéra considérablement son crédit sur Tissapherne, affirma que le satrape était prêt à venir en aide aux Athéniens, « dût-il, pour cela, vendre son lit », mais à la condition que lui, Alkibiade, répondrait d'eux au gouvernement perse. Toute l'armée le proclama stratège. Alors il retourne près de Tissapherne, lui fait comprendre que sa nouvelle dignité le met en état de le servir ou de lui nuire. Il réussit par cette conduite, dit Thucydide, à maîtriser les Athéniens par Tissapherne, et Tissapherne par les Athéniens. Il espérait tout au moins rendre le satrape suspect aux Péloponnésiens et leur inspirer la crainte d'une trahison.

Peu après son retour au camp de Samos, arrivèrent des députés des Quatre-Cents, pour essayer d'apaiser l'armée et d'expliquer les événements d'Athènes. Ils eurent beaucoup de peine à se faire écouter. Ils exposèrent que la révolution n'avait eu pour but que de sauver la république ; que tous ceux qui faisaient partie des Cinq-Mille parviendraient au gouvernement à tour de rôle ; que, malgré les calomnies de Chairéas, les parents des soldats de Samos ne couraient aucun danger. Ces explications ne faisaient qu'augmenter la colère des soldats : ils demandaient à s'embarquer sur-le-champ pour punir les traîtres. Mais Alkibiade avait intérêt à ne revenir à Athènes qu'en bienfaiteur, après une victoire. Il prétendit que le départ de l'armée livrerait aux Péloponnésiens l'Ionie et l'Hellespont. Il parvint à calmer l'indignation des soldats ; et répondit aux députés d'Athènes, en les congédiant, qu'il ne s'opposait pas au gouvernement des Cinq-Mille, mais qu'il fallait déposer les Quatre-Cents et rétablir le conseil des Cinq-Cents comme par le passé. Quant à la suppression des fonctions salariées, si elle devait produire une augmentation de solde pour les troupes, il ne pouvait qu'approuver une pareille économie.

Divisions dans le parti oligarchique. — Cette réponse à demi conciliante était plus habile qu'une rupture ; elle devait

amener et amena en effet une division parmi les Quatre-Cents. Thérarmène et quelques autres, jugeant la situation dangereuse, essayaient de se tirer d'une affaire mal engagée et demandaient qu'on se hâtât de convoquer les Cinq-Mille pour prouver leur existence. La majorité du conseil comptait uniquement sur l'appui de l'étranger, hâtait la construction du fort d'Etéoneia et envoyait une députation à Sparte pour obtenir la paix à tout prix. On soupçonna qu'elle allait demander une garnison lakédaimonienne, et ce soupçon parut confirmé quand on apprit qu'une escadre partie de Laconie se dirigeait vers l'Attique. Le peuple, dont l'inquiétude était entretenue par Thérarmène et ses partisans, démolit la forteresse encore inachevée. Bientôt, on aperçut quarante vaisseaux péloponnésiens, et tout le monde courut en armes au Pirée. Mais l'escadre cingla vers le cap Sounion et le doubla; ce n'était pas le Pirée qu'elle menaçait, c'était l'Euboia, le grenier d'Athènes. On se hâta de rassembler trente-six galères qu'on fit partir pour Erétrie. Par une trahison des Erétriens, cette petite flotte fut surprise et l'ennemi s'empara de vingt-deux vaisseaux. Toute l'Euboia se révolta contre Athènes, à l'exception d'Oréos, l'ancienne Histiaia, dont les habitants étaient des clérouques athéniens. Si les Spartiates avaient eu un peu plus d'audace, ils pouvaient s'emparer d'Athènes, car elle était incapable de se défendre, n'ayant ni soldats ni vaisseaux. On s'attendait à voir la ville assiégée par terre et par mer : elle ne fut sauvée que par la lenteur, ou, comme dit Grote, par la stupidité de ses ennemis. Les Athéniens trouvèrent moyen d'équiper encore vingt vaisseaux ; puis ils se décidèrent à secouer cette faction qui trahissait la patrie : « Une assemblée réunie dans le Pnyx déposa les Quatre-Cents et décréta que le gouvernement serait confié aux Cinq-Mille, dont feraient partie tous ceux qui portaient les armes ; que nul ne recevrait de salaire pour aucune fonction, sous peine d'être noté d'infamie. On décréta aussi le rappel d'Alkibiade et de ceux qui étaient avec lui ; on l'envoya prier, ainsi que l'armée de Samos, de prendre part aux affaires. »

Chute des Quatre-Cents. — Cette contre-révolution n'était pas un retour à la pure démocratie qui avait régné depuis Périclès ; c'était seulement une réaction de la classe moyenne

contre les aristocrates, dont les tendances anti-nationales devenaient trop évidentes. Après quatre mois de tyrannie, le gouvernement des Quatre-Cents, qui avait débuté par l'assassinat, finissait par la trahison. Peisandros et la plupart des chefs de la faction des riches se réfugièrent à Dékélie auprès des Lakédaimoniens. Un des plus compromis, Aristarque, courut à Oinoè, sur les confins de l'Attique et de la Boiotie, et trompa la garnison en lui disant qu'un traité était conclu avec Sparte et que, suivant un des articles, la forteresse devait être livrée aux Boiotes. Comme il avait le titre de général, les défenseurs de la place le crurent sur parole ; ils se retirèrent et les Boiotes prirent possession d'Oinoè. Phrynicos, un de ceux qui étaient allés négocier à Sparte, avait été assassiné à son retour par deux des satellites des Quatre-Cents : sur la motion de Critias, qui fut depuis un des Trente tyrans, on fit un procès à sa mémoire, ses os furent rejetés hors des frontières de l'Attique et ses assassins reçurent le droit de cité. Seuls des conspirateurs, Antiphon et Archéptolemos acceptèrent la responsabilité de leurs actes et dédaignèrent de fuir. Théramène et quelques autres de leurs anciens complices les accusèrent de haute trahison.

Le plaidoyer d'Antiphon, regardé comme un chef-d'œuvre d'éloquence, ne réussit pas à le sauver. Il fut condamné à boire la ciguë, ainsi qu'Archéptolemos, et sur l'emplacement de leurs maisons rasées, on mit les inscriptions suivantes : « Demeure du traître Antiphon. — Demeure du traître Archéptolemos ». Leurs familles furent exclues à jamais du droit de cité. Quant à la masse de ceux qui dans cette lugubre tragédie n'avaient joué qu'un rôle de comparses, on les laissa tranquilles. Cette clémence du peuple athénien après sa victoire forme un contraste remarquable avec les scènes de violence qui, à Kerkyra, à Argos et dans la plupart des villes grecques, accompagnaient généralement les révolutions politiques. Selon l'appréciation de Thucydide, jamais les Athéniens ne furent mieux gouvernés qu'à cette époque : « Ils surent tenir un juste milieu entre la puissance des riches et celle du peuple, et c'est ce qui d'abord remit la république de l'état fâcheux où elle était tombée. » Cette appréciation n'est

fondée que sur des vues théoriques, car l'expérience n'a pas prononcé ; le gouvernement mixte dont Thucydide fait l'éloge ne fut qu'une transition passagère, et l'ancienne constitution démocratique reparut au bout de peu de temps.

La guerre transportée dans l'Hellespont. — On ne pouvait plus attendre d'Athènes l'argent nécessaire à la paie des soldats et des matelots. Il fallait que l'armée navale de Samos pourvût elle-même à son entretien, dans un moment où presque toutes les villes tributaires avaient pris parti pour les Spartiates et les Perses. On avait espéré les subsides de Tissapherne, et c'était surtout pour cela qu'on avait rappelé Alkibiade. Peut-être Alkibiade croyait-il sincèrement à sa puissance irrésistible de séduction ; mais il avait beau faire sa cour à Tissapherne et le suivre à Aspendos, où était, disait-on, la flotte phénicienne, il ne put rien obtenir. Il dut se contenter de rançonner Halicarnasse, Cos et la Carie, qui ne s'étaient pas encore révoltées contre Athènes. Le rusé satrape s'en tenait au plan qui lui avait été suggéré au début par Alkibiade lui-même ; il laissait les deux partis se disputer son alliance et se consumer dans l'inaction, pour profiter de leur affaiblissement. Enfin les Péloponnésiens, fatigués d'être payés mesquinement et d'attendre toujours cette fameuse flotte phénicienne qui n'arrivait jamais, écoutèrent les propositions de Pharnabaze, satrape de Mysie, qui les invitait à se joindre à lui, promettant de leur amener des vaisseaux et de faire soulever contre les Athéniens les villes de son gouvernement ; déjà Lampsacos, Abydos et Byzance avaient fait défection. Depuis la révolte de l'Euboia, le blé n'arrivait en Attique que par le Bosphore. Les Péloponnésiens résolurent de transporter la guerre dans l'Hellespont et leur flotte s'y rendit au nombre de soixante-treize vaisseaux. Cinquante-cinq galères athéniennes partant de Samos les suivirent sous le commandement de Thrasybule et de Thrasyillos. A la pointe de Kynosséma, près de Sestos, les Athéniens remportèrent une victoire peu décisive, mais c'était la première depuis le désastre de la Sicile. Dans une seconde bataille livrée près d'Abydos et qui avait duré toute la journée, l'arrivée subite d'Alkibiade donna encore la victoire aux Athéniens qui s'emparèrent de trente vaisseaux.

Alkibiade, voulant se montrer à Tissapherne dans l'éclat de son triomphe, alla le trouver avec de riches présents. Mais Tissapherne, jaloux de Pharnabaze et voulant rentrer en grâce avec les Lakédaimoniens, fit arrêter son ami en prétextant un ordre du roi. Il parvint à s'échapper, et pour compromettre Tissapherne, fit courir le bruit qu'il avait été relâché par son ordre.

Victoire des Athéniens à Kyzicos. — Son retour à la flotte est suivi d'une éclatante victoire sur terre et sur mer à Kyzicos (410). L'amiral lakédaimonien Mindaros est tué, Pharnabaze prend la fuite, toute la flotte péloponnésienne tombe au pouvoir des Athéniens qui restent maîtres de l'Hellespont. On surprit des lettres en style laconique informant les Éphores de cette défaite : « Tout va mal ; Mindaros est tué, les hommes meurent de faim, que faire ? » Les Éphores envoyèrent à Athènes pour traiter de la paix à condition que chaque parti garderait ce qu'il possédait. A l'instigation du démagogue Cléophon, les Athéniens refusent ; ils ne pouvaient abandonner, au lendemain d'une victoire, toutes leurs possessions de l'Asie Mineure et de la Thrace, et la grande route commerciale du Pont-Euxin, par où ils recevaient tous leurs approvisionnements. La fortune semblait revenue avec Alkibiade. On oubliait ses collègues à qui on devait les premiers succès de la campagne et qui avaient eu aussi leur part dans la victoire de Kyzicos ; on ne voyait que lui, et les soldats placés sous ses ordres se croyaient invincibles. Un échec de Thrasylos devant Éphèse rendit encore plus exclusif l'engouement de l'armée pour Alkibiade. Il faut reconnaître d'ailleurs qu'il conduisit les opérations militaires avec beaucoup d'habileté. Il comprenait l'importance de la question d'argent dans une guerre où l'ennemi était soutenu par les inépuisables trésors de la Perse, et il s'occupait surtout de lever des tributs. Quand il reprenait des villes révoltées, Kyzicos, Périnthe, Sélymbrie, il traitait les habitants avec douceur, mais il leur imposait d'énormes contributions. A l'entrée du Bosphore, en face de Byzance et à quelques stades de Chalkédon, il fortifia Chrysopolis, la ville de l'or, et en fit un poste de douane pour percevoir un dixième sur toutes les marchandises venant du Pont-Euxin. Pharnabaze avait promis aux Péloponnésiens de faire cons-

truire pour eux une flotte égale à celle qui avait été capturée à Kyzicos ; Alkibiade fit des incursions sur son territoire, ramassa un immense butin, et le satrape effrayé abandonna Chalkédon, promit des subsides et s'engagea à présenter au grand roi une ambassade athénienne pour traiter de la paix. Maître de Chalkédon, Alkibiade poussa activement le siège de Byzance et s'en empara par un stratagème adroit. Byzance et Chalkédon étaient les deux clés du Bosphore. Alkibiade avait différé deux ans son retour à Athènes pour n'y pas rentrer les mains vides : il pouvait revenir maintenant, sûr d'être bien reçu.

Retour d'Alkibiade à Athènes. — Pendant que Thrasybule, avec une partie de la flotte, achevait la soumission des villes de Thrace, Alkibiade entra au Pirée. Ses vaisseaux, chargés de boucliers et de dépouilles, traînaient à leur suite plusieurs galères ennemies et les enseignes d'un plus grand nombre d'autres, qui avaient été détruites. La foule se pressait autour du port. Alkibiade n'était pas sans inquiétude, mais il aperçut un groupe de parents et d'amis, et rassuré par leur présence il débarqua. Des cris de joie et d'enthousiasme l'accueillirent. Le peuple a le pardon facile : on oubliait les trahisons passées, on ne pensait qu'aux prospérités présentes. On le saluait, on lui offrait des couronnes, les vieillards le montraient aux jeunes gens. Les Athéniens estimaient trop l'intelligence : il n'y a pas de véritable grandeur sans moralité. Mais ne soyons pas trop sévères : nous avons eu aussi des popularités malsaines et nous en avons été durement punis. Les décrets portés contre Alkibiade furent révoqués, ses biens lui furent rendus, on le nomma général en chef sur terre et sur mer, et on ordonna aux Eumolpides et aux Kérykes de rétracter les malédictions portées contre lui. Tous obéirent excepté l'hierophante d'Éleusis : « S'il n'a pas fait de mal à la patrie, dit-il, je ne l'ai pas maudit. » Alkibiade voulut mériter le pardon des Grandes Déeses. Depuis sept ans qu'une garnison spartiate occupait Dékélie, les initiés ne pouvaient se rendre Éleusis que par mer. Alkibiade conduisit la procession d'Iakchos par la Voie sacrée en la faisant escorter par des troupes pour la protéger. Agis ne l'attaqua pas, probablement par scrupule religieux. Après les cérémonies, Alkibiade ramena les initiés en sûreté dans la ville.

« Cette conduite, dit Plutarque, lui gagna tellement l'affection des pauvres et des dernières classes du peuple qu'ils auraient voulu le faire roi. Quelques-uns même allèrent jusqu'à lui dire qu'il devrait se mettre au-dessus de l'envie, abolir les décrets et les lois, écarter tous les hommes frivoles qui troublaient l'État par leur babil et tout disposer à son gré, sans s'inquiéter des calomniateurs. On ne sait quelles pensées il avait sur la tyrannie, mais les plus puissants des citoyens, craignant les suites de cette faveur populaire, pressèrent son départ, en lui accordant tout ce qu'il voulut et les collègues qu'il demanda. » Ce jugement de Plutarque sur les mœurs politiques des contemporains d'Alkibiade paraît un anachronisme. Quelque rapide qu'ait pu être la décadence d'Athènes, le temps n'était pas venu où son peuple dégénéré fera loger Dèmétrios dans le Parthénon.

Kyros et Lysandre. — Alkibiade partit d'Athènes avec 100 galères, 1,500 hoplites et 150 chevaux. Pour entretenir cette flotte et cette armée, il lui fallait l'alliance de la Perse qui, par la toute-puissance de l'argent, était devenue l'arbitre des cités grecques. Il fondait de grandes espérances sur l'ambassade athénienne que Pharnabaze s'était chargé de faire parvenir à Suse. Mais ces espérances furent déçues par suite d'une intrigue de cour. La reine Parysatis, sœur et femme du roi Dareios le bâtard, avait une prédilection marquée pour son second fils, le jeune Kyros. Elle obtint pour lui le gouvernement des provinces de l'Asie Mineure. Kyros, qui se proposait de disputer le trône à son frère aîné, avait besoin de l'assistance des Spartiates. De plus, il détestait les Athéniens à cause des humiliations infligées autrefois à Xerxès. L'amiral lakédaimonien Lysandre, qui avait l'esprit d'intrigue d'Alkibiade, autant d'ambition, et pas plus de sens moral, gagna par d'habiles flatteries les bonnes grâces du jeune prince. Alors, la politique de bascule de Tissapherne fut remplacée par un appui sans réserve donné aux Spartiates. Les ambassadeurs athéniens conduits par Pharnabaze furent arrêtés par Kyros qui les retint prisonniers trois ans. Alkibiade voulut faire parvenir une autre ambassade à Kyros par l'intermédiaire de Tissapherne, elle ne fut pas même reçue. En même temps,

Kyros assurait la solde des matelots péloponnésiens, et même, par considération pour Lysandre, il élevait cette somme à quatre oboles ; les matelots athéniens n'en recevaient que trois : un grand nombre désertèrent. Pour arrêter ces désertions, Alkibiade alla lever des contributions sur la côte d'Ionie et ravagea le territoire des Kymaiens alliés d'Athènes. En quittant sa flotte à Samos, il avait recommandé à son pilote Antiochos d'éviter tout engagement jusqu'à son retour. Malgré cette défense, Antiochos provoqua Lysandre qui accepta le défi et détruisit quinze galères athéniennes près de Notion. Antiochos fut tué ; quand Alkibiade voulut réparer l'échec de son lieutenant, Lysandre refusa prudemment de se mesurer avec lui et se tint renfermé dans le port d'Éphèse.

Disgrâce d'Alkibiade. — La défaite de Notion ne pouvait être imputée à Alkibiade ; cependant, le parti oligarchique, inspiré par Thérarmène, en profita pour miner sa popularité. L'opinion exagérée qu'on avait de ses talents se retournait contre lui ; comme on le croyait invincible, au moindre revers on le soupçonnait de trahison. Depuis trois mois qu'il était à la tête d'un armement considérable, il n'avait fait que des actes de piraterie. Sous prétexte de pourvoir à la solde des troupes, il pillait pour son compte ; il s'était fait construire trois châteaux-forts en Thrace pour se créer une principauté indépendante. S'il intriguait chez les satrapes, c'est, disait-on, qu'il espérait, avec l'or des Perses, usurper la tyrannie à Athènes. Ces accusations répandues en son absence amenèrent un revirement de l'opinion publique. Les Athéniens lui ôtèrent son commandement et nommèrent dix stratèges pour le remplacer. Quoiqu'il fut seulement révoqué, et non cité en justice, il ne revint pas à Athènes : il se retira dans ses châteaux de la Chersonèse, et leva des mercenaires pour guerroyer contre les peuplades barbares. Thrasybule, qui avait été choisi pour collègue par Alkibiade, fut révoqué en même temps que lui, mais continua à servir sur la flotte, au rang que les nouveaux généraux voulurent lui donner.

Callicratidas. — Combat des Arginuses. — A peu près dans le même temps, Lysandre, dont le commandement était expiré, fut remplacé par Callicratidas, un Spartiate de la vieille

roche, austère et grave, étranger aux souplesses diplomatiques, et incapable de se plier aux mœurs d'une cour orientale. Quand il vint à Sardes pour demander, selon les conventions, de quoi payer ses troupes, Kyros, prévenu contre lui par Lysandre, le fit attendre à sa porte comme un valet. Deux fois il essaya inutilement d'obtenir audience, et revint à Sardes, maudissant cette odieuse puissance de l'or qui forçait les Grecs à s'humilier devant les barbares, et jurant qu'à son retour il ménagerait la paix entre Sparte et Athènes. Il fit appel au patriotisme des Ioniens et les décida à faire les frais d'une guerre qui devait les affranchir. Il put ainsi se passer des subsides des Perses. Il s'empara de Méthymne, qui tenait pour les Athéniens, et la laissa piller par ses soldats, mais il refusa de laisser vendre les habitants : « Tant que je vivrai, dit-il, pas un Grec ne sera réduit en esclavage. » Conon était arrivé trop tard pour défendre Méthymne ; il perdit trente trirèmes dans un combat inégal et fut bloqué avec le reste de sa flotte dans le port de Mytilène.

A cette nouvelle, les Athéniens firent un suprême effort. On enrôla tous ceux qui étaient en âge de porter les armes, on offrit aux Métèques le droit de cité, la liberté aux esclaves, on n'hésita pas à employer tout ce qui restait dans le trésor de la Déesse. Cent dix trirèmes furent équipées en un mois, et avec les secours des Samiens et des autres alliés, une flotte de 155 vaisseaux se rassembla près des îles Arginuses, sur la côte d'Aiolis. Callicratidas laissa 50 navires au blocus de Mytilène sous les ordres d'Etéonicos et vint à la rencontre de l'ennemi avec 120 navires. Son pilote lui conseillait d'éviter le combat où, selon les devins, il devait perdre la vie ; il répondit : « Si je meurs, Sparte ne s'en portera pas plus mal, et moi, je ne puis reculer sans déshonneur. » Il fut tué dès le commencement de la bataille. 70 galères péloponnésiennes furent prises ou coulées ; les autres s'enfuirent, poursuivies par les généraux athéniens qui se hâtaient pour surprendre l'escadre de blocus devant Mytilène. Mais Etéonicos, averti à temps, avait pu se retirer à Chios. Conon débloquent réunit ses vaisseaux à ceux de ses collègues.

Procès et condamnation des généraux vainqueurs. —

Ce fut la dernière victoire des Athéniens ; elle eut un épilogue sinistre, sur lequel nous ne savons pas toute la vérité : les deux récits de Xénophon et de Diodore se contredisent sur des détails importants. Ce qui est certain, c'est que les morts et les blessés de la flotte victorieuse ne furent pas recueillis après le combat. Vingt-cinq galères athéniennes avaient été coulées ou désemparées, et leurs équipages avaient été abandonnés en mer. Par la faute de qui ? C'est ici que le doute commence. D'après le rapport rédigé collectivement par les généraux, une tempête aurait empêché de recueillir les naufragés et les morts. Thérarmène les accusa devant le peuple, accusation qui aurait dû se retourner contre lui, car les généraux déclaraient qu'avant de cingler vers Mytilène ils avaient confié le soin de recueillir les morts et les blessés précisément à Thérarmène, à Thrasybule et à quelques autres triérarques. Le témoignage de Thrasybule, qui, d'après l'ensemble de sa vie, peut être regardé comme un honnête homme, aurait été d'un grand poids, mais ce témoignage nous manque. Cette mystérieuse affaire se déroule comme un complot dont Thérarmène semble tenir tous les fils. D'abord le peuple paraît favorable aux accusés ; alors on ajourne le vote, sous prétexte qu'on ne voit plus assez clair pour compter les mains levées. Le lendemain, jour de la fête des Apaturies, qui était, à Athènes, la fête des familles, on voit paraître les parents des naufragés en habits noirs, les cheveux rasés en signe de deuil. Puis un homme vient dire au peuple : « Citoyens, j'étais à la bataille ; ma galère brisée, je me suis cramponné à un tonneau vide. Mes compagnons, qui se noyaient autour de moi, m'ont chargé, si j'échappais, de venir dire à Athènes qu'après avoir vaillamment combattu pour la patrie ils avaient été abandonnés par les généraux. » Alors, profitant de l'émotion du peuple, Thérarmène fait proposer par un certain Callixenos de faire juger les généraux immédiatement, non par les tribunaux ordinaires, mais par l'assemblée votant par tribus, avec deux urnes. Euryptolemos attaque cette proposition comme illégale, les Prtyanes refusent de la mettre aux voix. « Il est étrange, s'écrie-t-on alors, qu'on veuille empêcher le peuple de faire ce qui lui plaît. » On menace les opposants de les juger comme complices. Les Prytanes cèdent

tous, excepté Socrate, la proposition est votée et les généraux condamnés à mort.

Grote, tout en reconnaissant l'irrégularité de cette condamnation sous le rapport juridique, trouve que les généraux l'avaient méritée par leur coupable négligence. Curtius voit dans ce procès l'action occulte du parti oligarchique, et cette opinion est très vraisemblable. Nos révolutions nous ont souvent montré les ennemis de la République essayant de la déshonorer pour avoir moins de peine à la détruire. Les aristocrates ne pouvaient arriver au pouvoir qu'en mettant Athènes sous les pieds de Sparte ; toute victoire ruinait leurs espérances, tout général habile était leur ennemi. Déjà Thérémène avait réussi à faire écarter Alkibiade. Deux des généraux des Arginuses, Diomèdon et Thrasyllus, avaient contribué à la chute des Quatre-Cents. Thérémène, qui avait été un des complices d'Antiphon et de Peisandros, qui ne s'était séparé des Quatre-Cents que quand leur position était désespérée, saisit avidement l'occasion d'une revanche. Toute la population valide était sur la flotte ; il ne restait à Athènes que des vieillards, des femmes et des enfants. On évoqua le souvenir des absents ; chacun pensait aux siens, abandonnés sans secours, laissés sans sépulture. On prit le peuple par la pitié, on obtint un vote de colère, contraire à la constitution, un jugement précipité ; les délais et les garanties que la loi accordait même aux traîtres furent refusés à des généraux victorieux. On les condamna en bloc, sans chercher s'il y avait pour quelques-uns des excuses particulières, on les prit tous à la fois d'un même coup de filet. Un des dix stratèges était mort ; Conon n'ayant pas pris part à l'action, était hors de cause ; deux autres s'étaient soustraits au jugement par un exil volontaire. Six furent exécutés : Diomèdon, Lysias, Aristocrates, Erasinidès, Thrasyllus, et Périclès, fils du grand démagogue et d'Aspasie. Quand les Onze vinrent les prendre pour les emmener au supplice, Diomèdon adressa au peuple ces dernières paroles : « Citoyens, nous souhaitons que l'arrêt qui nous condamne tourne au bien de la République. Mais, puisque nous ne pouvons accomplir les sacrifices promis aux Dieux avant le combat, vous devez vous en acquitter pour nous : rendez des actions de grâces à Zeus sau-

veur, à Apollon et aux Graves Déesses; c'est par leur aide que nous avons obtenu la victoire. »

Victoire de Lysandre à Aigos-Potamoi. — Après la mort de Callicratidas, les Ioniens, alliés de Sparte, demandèrent que le commandement de la flotte fût rendu à Lysandre, et cette demande fut appuyée par Kyros. D'après la loi, un citoyen ne pouvait être deux fois amiral; mais il fallait être agréable à Kyros, puisqu'on ne pouvait se passer de son argent; la loi fut éludée : on donna le titre d'amiral à un certain Aracos, et on lui adjoignit Lysandre comme lieutenant, avec des pouvoirs illimités. Non seulement Kyros lui fournit une somme considérable pour payer la solde arriérée des matelots et des troupes, mais pendant une absence il lui laissa l'administration de sa satrapie. En quelques mois Lysandre eut équipé une nouvelle flotte. Jamais un Grec n'avait eu à sa disposition d'aussi vastes ressources. En organisant des sociétés oligarchiques dans toutes les villes, il rattachait la Grèce d'Asie à la domination de Sparte, mais comme il était le centre de toutes ces intrigues, il pouvait les diriger dans le sens de son ambition personnelle. Cette ambition n'était contenue par aucun scrupule : « Partout où la peau du lion ne peut atteindre, disait-il, il faut y coudre celle du renard. On amuse les enfants avec des osselets, les hommes avec des serments. » Tel était l'homme qui allait porter le dernier coup à la puissance d'Athènes.

Les Athéniens n'avaient su tirer aucun parti de la victoire des Arginuses. Leur flotte était restée inactive pendant que Lysandre augmentait et équipait la sienne. Il pénétra sans obstacle dans l'Hellespont, et Lampsacos tomba en son pouvoir avant que la flotte athénienne vînt la secourir. Plusieurs des généraux nommés en remplacement de ceux qu'on venait de faire mourir appartenaient à la faction oligarchique, et cette faction ne voulait pas qu'Athènes fût victorieuse. Le camp fut établi en face de Lampsacos, de l'autre côté du détroit, dans une baie découverte appelée Aigos-Potamoi, à quinze stades de Sestos. Aucune station ne pouvait être plus mal choisie. Il n'y avait ni défenses naturelles, ni villes dans le voisinage; soldats et matelots étaient obligés de quitter leurs vaisseaux et leur campement et de faire un quart de lieue dans les terres pour

acheter des provisions. Tous les matins, pendant quatre jours de suite, les Athéniens allaient provoquer Lysandre, qui restait immobile dans le port de Lampsacos, puis ils revenaient, et cette inaction prolongée leur inspirant une présomption toujours croissante, ils se dispersaient sur la côte. Un des châteaux d'Alkibiade se trouvait dans le voisinage; il vit le danger de la situation et vint offrir aux généraux athéniens ses avis et ses secours. Il leur conseillait de se rapprocher de Sestos, leur promettait l'appui de quelques rois thraces dont il était l'allié; il offrait de faire une descente sur la côte d'Asie avec des archers et des cavaliers barbares, pour forcer les Lakédaimoniens à combattre malgré eux. Les généraux repoussèrent avec insolence les conseils et les offres d'Alkibiade; deux d'entre eux, Tydeus et Ménandros, lui défendirent de se mêler de ce qui ne le regardait pas. Il s'éloigna, soupçonnant quelque trahison.

« Le cinquième jour, dit Plutarque, les Athéniens vinrent comme de coutume présenter la bataille, et le soir, quand ils se furent retirés avec cet air de négligence et de mépris qui leur était ordinaire, Lysandre ordonna aux commandants de vaisseaux envoyés en observation de revenir en toute hâte lorsqu'ils auraient vu débarquer les Athéniens, et, arrivés au milieu du détroit, d'élever sur leur proue, au bout d'une pique, un bouclier d'airain : ce serait le signal du départ de la flotte. Dès qu'on put voir le bouclier élevé sur les galères d'observation, la trompette du vaisseau amiral donna le signal, et toute la flotte s'ébranla en bon ordre. Le détroit qui sépare les deux continents n'a que quinze stades de largeur; les rameurs faisant diligence, on les eut vite franchis. Conon fut le premier des généraux athéniens qui, de la terre, vit cette flotte s'avancer à pleines voiles et qui cria qu'on s'embarquât. Saisi de douleur à la vue du malheur qui menace les Athéniens, il appelle les uns, conjure les autres et force tous ceux qu'il rencontre de monter sur les vaisseaux, mais son zèle est inutile. Les soldats étaient dispersés de côté et d'autre; ils avaient couru acheter des vivres ou se promenaient dans la campagne; quelques-uns dormaient dans leurs tentes, d'autres préparaient le souper. Les Péloponnésiens, tombant sur la ligne

ennemie, enlèvent les galères et brisent de leur choc les rames de celles qui commençaient à s'emplir. Les soldats qui accouraient pour les défendre, par pelotons et sans armes, sont tués près de leurs vaisseaux, et ceux qui s'enfuient au rivage sont massacrés par les ennemis qui débarquent et se mettent à leur poursuite. Lysandre fit 3,000 prisonniers au nombre desquels étaient des généraux. Il s'empara de toute la flotte excepté de la galère Paralienne et de huit vaisseaux que Conon put emmener au commencement de l'action. Ayant remorqué les galères captives et pillé le camp des Athéniens, Lysandre s'en retourna à Lampsacos, au son des flûtes et des chants de victoire (405). »

Ruine de l'empire athénien. — Ainsi, par un stratagème habile, peut-être aussi par la trahison de quelques-uns des généraux athéniens, la négligence et la présomption des autres, Lysandre, sans perdre un seul de ses soldats, avait terminé en un jour une guerre qui durait depuis vingt-sept ans. Il réunit les chefs des alliés en conseil de guerre pour statuer sur le sort des prisonniers. On accusa les Athéniens de toutes sortes de crimes ; on prétendit qu'ils avaient résolu, s'ils étaient vainqueurs, de couper la main droite à tous leurs prisonniers. Cette résolution aurait été prise à l'instigation de Philoclès, un de leurs généraux ; on lui reprochait aussi d'avoir fait périr tout l'équipage de deux galères, l'une de Corinthe, l'autre d'Andros. Les prisonniers athéniens furent condamnés à mort, excepté Adimante qui s'était seul opposé au décret. Lysandre demanda à Philoclès quelle peine il croyait avoir méritée. Dédaignant de répondre à un accusateur qui se faisait son juge, Philoclès marcha le premier au supplice, montrant l'exemple à ses concitoyens. Tous furent exécutés, au nombre de trois ou quatre mille, et suivant Pausanias, on les priva de sépulture. La grâce accordée à Adimante rend vraisemblable l'accusation de trahison que son collègue Conon porta plus tard contre lui, selon Démosthènes. Nous ne savons pas ce que devinrent Tydeus et Ménandros qui avaient repoussé les avis d'Alkibiade. Conon se retira chez Evagoras, roi de Salamine de Kypros.

Après la massacre des prisonniers, Lysandre prit sans coup férir Sestos, Byzance, Chalkédon, Mytilène, parcourant avec sa

flotte toutes les villes maritimes et obligeant tous les Athéniens qui s'y trouvaient à retourner à Athènes, sous peine de mort s'ils n'y rentraient pas. En faisant affluer toute cette population dans la ville, qui n'avait plus aucun moyen de faire venir des vivres, il la mettait dans l'impossibilité de soutenir un long siège. « À mesure qu'il passait dans les villes, dit Plutarque, il y détruisait la démocratie et les autres formes de gouvernement qu'il remplaçait par un harmoste lakédémonien et dix archontes tirés des sociétés secrètes qu'il avait formées. Il traitait également toutes les villes, ennemies ou alliées, et semblait se préparer une sorte de domination sur toute la Grèce; car ce n'était ni la noblesse ni la fortune qui le guidait dans le choix des magistrats; il confiait toutes les dignités à des hommes pris dans les associations qu'il avait établies, et leur donnait plein pouvoir de récompenser et de punir à leur gré. Il assistait souvent au supplice des proscrits, chassait tous les ennemis de ceux qui lui étaient dévoués, et donnait aux Grecs un avant-goût peu agréable du gouvernement lakédémonien. »

Siège d'Athènes. — La fatale nouvelle fut apportée à Athènes pendant la nuit par la galère Paralienne; des gémissements la transmirent du Pirée et des Longs murs dans la ville; elle se répandit de proche en proche. Personne ne dormit cette nuit-là, dit Xénophon. On pleurait les morts, on pensait surtout à ce qu'on allait souffrir; et Xénophon, toujours malveillant pour sa patrie, fait remarquer avec insistance qu'Athènes méritait bien le sort qu'elle avait fait subir à Mélos, à Histiaia, à Skionè, à Torônè, à Aigine et à d'autres villes qui n'avaient d'autre tort que leur attachement à l'alliance de Sparte. L'assemblée se réunit le lendemain matin, et il fut résolu de fermer les ports à l'exception d'un seul, de réparer les murs et de se préparer à soutenir un siège. Bientôt en effet une armée péloponnésienne commandée par Pausanias et Agis vint camper sous les murs de la ville, dans les jardins de l'Académie, et Lysandre vint bloquer le Pirée avec cent cinquante vaisseaux. Sûr de réduire la ville par la famine, l'ennemi ne risqua aucune attaque. Le blé commençait à manquer; les Athéniens envoyèrent une ambassade à Agis pour de-

mander la paix, en gardant seulement les Longs murs et le Pirée. Il renvoya les ambassadeurs aux Ephores qui, sans même les recevoir, leur firent dire de s'en retourner et de revenir avec des propositions plus acceptables ; la première condition d'une paix avec Sparte était la démolition des Longs murs. Ainsi il fallait détruire l'œuvre de Thémistocle et de Périclès, la seule garantie de l'indépendance d'Athènes. Il y eut une indignation générale ; un sénateur qui conseillait d'accepter les conditions fut mis en prison, et sur la motion de Cléophon, il fut défendu de parler de paix dans l'assemblée. Alors Théramène offrit d'aller trouver Lysandre pour s'éclairer sur les véritables intentions des Spartiates ; il se faisait fort d'obtenir des conditions meilleures, mais il demandait une confiance absolue et des pouvoirs illimités. Depuis le jour où il avait trahi les Quatre-Cents, après avoir été leur complice, Théramène passait pour un ami du peuple ; sa proposition fut saisie comme une branche de salut. En réalité, il voulait seulement s'entendre avec Lysandre et préparer le règne de l'oligarchie sous la protection de Sparte, pendant que les Athéniens achevaient d'épuiser leurs dernières provisions.

Intrigues des aristocrates. — On ignore ce qui s'est passé à Athènes pendant les trois longs mois que dura son absence, car Xénophon n'a pas jugé l'agonie de sa patrie assez intéressante pour être racontée. On sait seulement par quelques allusions qui lui échappent, et par un discours de Lysias, que cette période d'angoisse fut mise à profit par le parti oligarchique. A la faveur d'une émeute, on fit évader Callixenos, qui avait fait condamner les vainqueurs des Arginuses, et que le peuple repentant avait mis en prison. En même temps, on fit mourir Cléophon, chef du parti de la lutte à outrance. Les clubs oligarchiques attendaient le moment où la famine allait briser l'énergie populaire ; c'est ce que les Allemands appellent le moment psychologique. Cela ne pouvait tarder, car le nombre de ceux qui mouraient de faim augmentait tous les jours. Enfin Théramène revint ; il s'excusa légèrement de son inexplicable retard, disant que la faute en était à Lysandre qui l'avait retenu et avait fini par lui dire que les Ephores seuls

avaient le pouvoir de traiter. Il fallut se résigner à l'envoyer à Sparte et à attendre encore. Les Ephores convoquèrent les alliés ; les Corinthiens et les Thébains disaient qu'on ne devait pas traiter avec Athènes, mais la détruire. Les Phokiens s'y opposaient, et les Spartiates ne pouvaient y consentir : c'eût été livrer la Grèce centrale à Thèbes et la mer à Corinthe. La paix fut accordée aux conditions suivantes : démolition des Longs murs et des fortifications du Pirée ; réduction de la marine athénienne à douze vaisseaux ; obligation d'avoir les mêmes amis et les mêmes ennemis que Sparte, rappel des exilés, abandon de toutes les possessions d'Athènes en dehors de l'Attique. Déjà Lysandre avait dépossédé tous les clérouques athéniens et rétabli à Mélos et à Aigine ce qui restait encore de Méliens et d'Aiginètes.

La capitulation. — Quand Théràmène revint à Athènes, une foule affamée se pressa sur son passage, craignant un nouveau retard, et prête à tout subir pour avoir la paix. Cependant, quand il en fit connaître les conditions à l'assemblée, il y eut des patriotes qui protestèrent, mais ils ne furent pas écoutés : il n'était pas possible que toute la population se résignât à mourir de faim. Le siège avait duré six mois. Lysandre prit possession de la ville le jour anniversaire de la bataille de Salamine. Il fit brûler les arsenaux du Pirée et les trirèmes en construction et présida à la destruction de l'enceinte et des longs murs. Les citoyens d'Athènes furent obligés de les démolir eux-mêmes en présence des ennemis couronnés de fleurs, au milieu des chants et des danses et au son des flûtes. Et Xénophon ajoute, sans atténuer, par un mot de regret ou de pitié, une opinion que sans doute il partage : « On saluait dans ce jour l'avènement de la liberté de la Grèce. » Les exilés rentrés à la suite de l'ennemi victorieux apportaient un appoint considérable à la faction qui allait s'élever au pouvoir sur les ruines de la patrie. Les sociétés oligarchiques nommèrent un comité de cinq hommes qu'on désigna sous le nom d'Ephores par un rapprochement naturel avec le gouvernement de Sparte, et qui s'occupèrent de préparer les voies à la révolution. Leur premier soin fut de supprimer les rares patriotes qui avaient protesté, bien qu'inutilement, contre la paix hu-

miliante conclue par Thérāmène. C'étaient surtout des généraux ou des triérarques attachés à la démocratie, Strombichidès, Dionysodore et quelques autres. Sur une accusation dérisoire d'hostilité contre la constitution, ils furent condamnés à mort. Quand le terrain parut suffisamment déblayé, Thérāmène se rendit près de Lysandre qui assiégeait Samos. Diodore, qui fait de Thérāmène un modèle de patriotisme, prétend qu'il essaya de sauver la démocratie et ne céda que devant les menaces de Lysandre : il est certain au contraire que l'établissement de l'oligarchie fut le résultat de leur accord. Ils revinrent ensemble de Samos ; une assemblée fut convoquée, et Thérāmène fit proposer d'élire trente citoyens chargés de réviser la constitution ; c'était, disait-il, la volonté de Sparte. L'assemblée se récria, car dans la capitulation imposée par les Ephores, il n'avait pas été question des affaires intérieures de la ville. Déjà même l'armée péloponnésienne avait quitté l'Attique. Mais Lysandre parla en maître ; il dit que la démolition des murs n'ayant pas été achevée dans le délai prescrit, il imposait de nouvelles conditions à la cité vaincue. Il fallut voter ; on sait ce que sont des élections sous l'état de siège et sous la pression d'un ennemi vainqueur. La liste de trente noms arrêtée entre Lysandre et Thérāmène passa sans opposition. Outre ces trente archontes, Lysandre en établit dix dans le Pirée et mit dans l'Acropole une garnison lakédaimonienne sous les ordres d'un harmoste nommé Callibios.

Puissance despotique de Lysandre. — Lysandre retourna à Samos, dont la résistance ne pouvait se prolonger longtemps après la prise d'Athènes. Les Samiens capitulèrent et sortirent de la ville, chacun avec un seul vêtement. Les aristocrates chassés quelques années auparavant par le peuple furent rétablis par Lysandre, qui confia le gouvernement à dix hommes de son choix, comme il avait l'habitude de le faire dans toutes les villes. Les fêtes célébrées en l'honneur d'Hèrè, protectrice de Samos, s'appelèrent désormais Lysandries. Le retour de Lysandre à Sparte fut un triomphe comme on n'en avait pas encore vu en Grèce. Il rapportait les proues des vaisseaux conquis, les couronnes que les villes lui avaient offertes, et 470 talents. Il avait déjà envoyé des sommes encore plus considé-

rables. Gylippos, le défenseur de Syracuse, qu'il avait chargé de les transporter, s'en était approprié une partie en décousant les sacs sans rompre les cachets. Le vol fut découvert et Gylippos fut obligé de s'exiler. Les défenseurs de l'antique austérité Spartiate s'effrayaient de voir tant de richesses affluer dans la cité de Lycurgue. Les Ephores décrétèrent que l'or et l'argent seraient réservés pour le trésor public, et il fut défendu sous peine de mort d'en faire usage. Cette précaution était bien tardive et bien vaine ; l'avidité des Spartiates était notoire, et les rois eux-mêmes en avaient souvent fourni la preuve. Pourtant on n'a pas accusé Lysandre d'aimer l'argent ; il ne s'en servait que pour corrompre et dominer les autres. Sa passion unique était une ambition sans bornes, qui fut toujours heureuse et jamais satisfaite. « Quoiqu'il eût, dit Plutarque, plus d'autorité qu'aucun Grec n'en avait eu avant lui, son faste et sa fierté surpassaient encore sa puissance. Il fut le premier à qui, suivant l'historien Douris, les villes grecques dressèrent des autels et offrirent des sacrifices comme à un Dieu. » C'était le début de ces serviles apothéoses qui deviendront si communes sous les princes macédoniens et les Césars romains.

La poésie donnait sa note dans ce concert de platitude ; Plutarque cite les noms de trois ou quatre poètes que Lysandre avait à sa solde pour mettre en vers le récit de ses exploits. Son orgueil était plus choquant que celui d'Alkibiade, parce qu'il s'y joignait une excessive dureté de caractère. « Le gouvernement despotique dans les villes, dit Plutarque, un pouvoir absolu de vie et de mort, furent pour ses amis et pour ses hôtes le prix de la liaison qu'ils avaient contractée avec lui. Il ne connut qu'une seule manière d'assouvir sa vengeance, la mort de ceux qui lui déplaisaient, et il n'y avait aucun moyen d'y échapper : à Milet, craignant que les chefs du parti populaire ne prissent la fuite, il jura qu'il ne leur ferait aucun mal ; mais à peine se furent-ils montrés sur sa parole, qu'il les livra aux nobles qui les firent tous périr, quoiqu'ils ne fussent pas moins de huit cents. On ne saurait compter le nombre de gens du peuple qu'il fit égorger dans les autres villes. Non content de les sacrifier à son ressentiment personnel, il servait encore la haine et l'avarice des amis qu'il avait dans chaque ville. Aussi le Lakédaimo-

nien Étéoclés eut-il raison de dire que la Grèce n'aurait pu supporter deux Lysandres. »

L'Hégémonie de Sparte. — Les Grecs d'Asie commençaient à regretter la domination d'Athènes, et même celle de la Perse. Les contributions qui avaient soulevé tant de plaintes ne leur semblaient plus si exorbitantes, depuis que Lysandre leur imposait l'énorme tribut annuel de mille talents, plus de cinq millions de francs. On a généralement attribué à l'arrogance et à la cruauté de Lysandre le caractère despotique de l'hégémonie spartiate ; il est probable que tout autre général placé dans les mêmes circonstances, eût agi de la même manière. Sparte ne pouvait assurer sa domination qu'en établissant des oligarchies dans toutes les villes ; pour maintenir ces oligarchies, il fallait leur assurer l'appui d'une garnison lakédaimonienne, et pour prévenir toute tentative d'autonomie, il fallait la surveillance de ces préfets que les Spartiates appelaient Harmostes et qui possédaient un pouvoir absolu : c'est ce que nous nommons l'état de siège. Le despotisme de ces décemvirs établis dans chaque ville par Lysandre, sous la surveillance d'un harmoste, ne nous est connu que dans ses traits généraux ; la rhétorique pompeuse d'Isocrate ne nous apprend aucun fait particulier : « Leur cruauté et leur injustice sont sans exemple dans l'histoire du genre humain. De quelles indignités se sont-ils abstenus ? Dans quels excès ne se sont-ils pas jetés ? Ils ont changé la douceur de l'espèce humaine en une férocité sauvage, etc. » Nous pouvons suppléer aux détails qui nous manquent par ce que nous savons de l'état d'Athènes sous le gouvernement des trente usurpateurs que l'histoire a flétris du nom des Trente tyrans. Ils ont laissé un si odieux souvenir que, parmi les auteurs anciens, presque tous favorables à l'aristocratie, aucun n'a essayé de les justifier.

Les Trente tyrans. — Les Trente avaient été nommés pour élaborer une nouvelle constitution : ils ne s'en occupèrent même pas ; ils remplacèrent les Sénateurs et les magistrats par leurs créatures, supprimant les tribunaux et s'attribuant un pouvoir à la fois délibératif, exécutif et judiciaire. C'était un despotisme arbitraire que les Athéniens ont appelé *anarchie*, parce qu'à leurs yeux, un régime n'offrant aucune garantie lé-

gale pour la vie, la fortune et la liberté des citoyens n'était pas un gouvernement. Pour rendre la résistance impossible, les Trente désarmèrent toute la population athénienne, à l'exception de trois mille privilégiés, choisis parmi leurs amis et leurs partisans : on avait annoncé une revue générale des hoplites, et on les avait groupés par petits détachements, sur différents points ; les délégués des Trente, escortés par la garnison spartiate se faisaient remettre les armes, sous prétexte de les inspecter, et les portaient dans la citadelle, sous la garde de l'harmoste. Aussitôt le désarmement opéré, on procéda aux exécutions sommaires. Les Trois mille auxquels on avait laissé leurs armes eurent seuls le privilège de ne pouvoir être exécutés sans jugement. Sous prétexte de purger la ville des gens pervers et des sycophantes, on commença par tuer tous les démagogues dont on redoutait l'énergie. Quand Xénophon nous dit que ce début obtint l'approbation des honnêtes gens, il faut se rappeler que c'est l'euphémisme employé de tout temps pour désigner les aristocrates. Mais les honnêtes gens cessèrent d'approuver quand ils virent la proscription les atteindre eux-mêmes. Pour payer la garnison lakédaimonienne et les satellites des Trente, il fallait de l'argent, et Lysandre n'en avait pas laissé dans les caisses publiques : les Trente s'en procurèrent en proscrivant des citoyens riches, par exemple le frère et le fils de Nikias. Ceux qu'on proscrivait pour s'emparer de leur argent faisaient partie des Trois mille, qui avaient droit à un jugement préalable ; on les traduisait devant le Sénat qui rendait son verdict sous l'œil des Trente : le vote secret était aboli. On sait d'ailleurs que les tribunaux d'exception, quelque nom qu'on leur donne, sont toujours des instruments dociles entre les mains du pouvoir. Avec les étrangers domiciliés à Athènes, on n'avait pas même besoin de ce simulacre de jugement. Il y en avait de très riches : c'était une mine à exploiter. Critias, un des Trente, proposa à ses collègues de choisir chacun un métèque et de le faire mourir pour confisquer sa fortune. Cette proposition fut combattue par Théramène, et il y eut dès lors une scission parmi les Trente.

Critias et Théramène. — Critias, disciple de Socrate et oncle de Platon, était un écrivain distingué, philosophe et

poète. Il nous reste de lui quelques vers où la religion est représentée comme une invention des gouvernements pour retenir la multitude dans l'obéissance par la crainte de châtimens imaginaires, et suppléer ainsi à l'insuffisance des lois répressives. D'une famille très noble, apparentée dit-on à celle de Solon, il avait d'abord cherché sa voie dans le parti populaire; ce fut lui qui proposa le rappel d'Alkibiade, qui soutint l'accusation posthume contre Phrynicos. Plus tard, on le trouve mêlé aux agitations politiques de la Thessalie, où il soutient l'insurrection des serfs contre leurs maîtres. Rentré à Athènes à la suite de Lysandre, il embrassa les intérêts de la faction oligarchique et spartiate, et dans le comité des Trente, dont il devint bientôt le chef, il prit toujours l'initiative des mesures les plus violentes. La prudence cauteleuse de Théràmène s'effrayait de cette politique sans ménagemens : « On va regretter la démocratie, disait-il ; les sycophantes s'attaquaient à la fortune des riches, mais pas à leur vie. » Critias répondait que les révolutions ne s'accomplissent pas sans froisser quelques intérêts particuliers, et qu'à un peuple qui avait l'habitude de la liberté on ne pouvait imposer l'oligarchie que par la terreur. Les timorés se groupaient autour de Théràmène qui commençait à miner la tyrannie des Trente en prêchant la modération. Cette tactique lui avait réussi contre les Quatre-Cents : Critias ne lui laissa pas le temps de l'appliquer une seconde fois. Il l'accusa de trahison devant le Sénat et demanda sa mort. Théràmène se défendit avec éloquence, expliquant la versatilité qu'on lui reprochait par son attachement aux principes du juste milieu, et montrant aux juges que, s'ils le livraient, aucun d'eux ne pouvait être sûr du lendemain. Les Sénateurs étaient visiblement favorables à l'accusé ; Critias, les voyant hésiter, fit avancer ses satellites armés de poignards. « J'estime, dit-il, qu'un magistrat attentif, qui voit ses amis sur le point de tomber dans l'erreur, doit les empêcher de se laisser tromper ; je vais remplir ce devoir. D'après les nouvelles lois, aucun des Trois mille ne peut être exécuté sans votre verdict, mais ceux qui ne sont pas de ce nombre, sont à la discrétion des Trente : j'efface le nom de Théràmène de la liste des Trois mille, et en vertu de mon autorité et de celle de mes collègues, je le condamne à

mort. » Théramène embrassa l'autel d'Histiè ; les Onze, qui exécutaient les arrêts des Trente, l'en arrachèrent et lui firent boire la ciguë. Il jeta en l'air les gouttes restées au fond de la coupe, en disant : « Au beau Critias. »

Les exilés Athéniens. — Après avoir supprimé l'opposition dans le sein du gouvernement, il fallait l'empêcher de se produire dans la population elle-même : les Trente y arrivèrent par une mesure aussi simple que radicale : ils décrétèrent que les Trois mille auraient seuls le droit d'habiter l'Attique. Il y avait déjà un grand nombre d'émigrés ; toutes les villes voisines, Thèbes, Mégare, Corinthe, Argos, regorgèrent d'exilés athéniens. Leurs biens furent confisqués, et les Trente obtinrent de Sparte un décret défendant de leur donner asile et autorisant les Trente à les faire saisir partout où ils se trouveraient. Mais l'orgueil des alliés de Sparte fut révolté de cette prétention insultante. Déjà Thèbes et Corinthe étaient fort irritées de n'avoir pas reçu leur part du butin de Lysandre, qui avait tout envoyé à Sparte. Depuis qu'Athènes n'était plus à craindre, il se faisait en sa faveur une réaction de pitié. Les Thébains ordonnèrent de recevoir les bannis d'Athènes dans toutes les villes de la Boiotie, de les secourir et de favoriser les expéditions qu'ils pourraient entreprendre. Argos, qui n'avait jamais reconnu la suzeraineté de Sparte, ordonna aux envoyés lakédaimoniens, qui venaient lui signifier le décret, de se retirer avant le coucher du soleil.

Mort d'Alkibiade. — Un des premiers actes des Trente avait été de prononcer l'exil de Thrasybule, réfugié à Thèbes, et d'Alkibiade qui depuis sa disgrâce s'était retiré volontairement dans ses châteaux de la Chersonnèse. Ne s'y croyant pas en sûreté après la bataille d'Aigos-Potamoi et la prise d'Athènes, il avait cherché un asile en Phrygie chez le satrape Pharnabaze. Il se proposait de révéler au roi les projets de révolte du jeune Kyros, comptant mériter ainsi sa reconnaissance et en profiter pour combattre les Spartiates. Déjà il allait se mettre en route pour Suse avec un sauf-conduit de Pharnabaze ; mais les Trente, persuadés que l'oligarchie ne pourrait être solidement établie à Athènes tant qu'Alkibiade serait vivant, firent part de leurs craintes à Lysandre et aux

Éphores qui envoyèrent à Pharnabaze l'invitation pressante de le faire assassiner. Telle est du moins l'explication la plus probable de sa mort, quoiqu'on l'ait aussi attribuée à un ordre de Kyros, et même à une vengeance particulière. Quoiqu'il en soit, il fut réveillé une nuit par l'incendie de sa maison, et, pendant qu'il s'échappait à travers les flammes, il fut percé de flèches. Il est vraisemblable que, s'il avait vécu encore quelque temps, les craintes des Trente auraient été justifiées, et qu'il aurait fait à sa patrie plus de bien qu'il ne lui avait fait de mal autrefois : mais la délivrance d'Athènes était réservée à des mains plus pures.

Thrasybule. — Thrasybule, à la tête de soixante-dix proscrits athéniens, et avec l'aide du Thébain Isménias, s'empara de la forteresse de Phylè, sur la route de Thèbes à Athènes. Les Trente vinrent l'attaquer avec les Chevaliers, les Trois mille et la garnison lakédaimonienne. Cette attaque fut repoussée, et un tourbillon de neige contraignit les assaillants à la retraite. La troupe de Thrasybule s'augmenta rapidement, et dans une surprise de nuit il fit subir à l'ennemi une perte considérable. Les Trente, ne se croyant pas en sûreté à Athènes, voulurent s'assurer des places de refuge. Ils vinrent à Eleusis, et sous prétexte de prendre les noms des hommes en état de porter les armes, ils les firent venir un à un et saisir par les Chevaliers. La même chose eut lieu à Salamine. Critias, pour compromettre les Trois mille et les Chevaliers, et identifier leur cause avec celle du gouvernement qui travaillait pour eux, les convoqua à l'Odéon où il avait rassemblé la garnison lakédaimonienne, et leur fit voter la mort des prisonniers : il y en avait trois cents. Les compagnons de Thasybule étaient maintenant au nombre de mille, mais la plupart manquaient d'armes. Un riche métèque, l'orateur Lysias, dont le frère avait été assassiné par ordre des Trente, et qui lui-même avait eu grand'peine à échapper à la mort, fournit aux exilés des boucliers et des lances. Thrasybule s'empara du Pirée et se retrancha sur les hauteurs de Munychie. Les Trente vinrent l'attaquer avec une troupe bien supérieure en nombre, mais il avait l'avantage de la position. Un devin qui l'accompagnait lui promet la victoire s'il attend la mort d'un des siens

pour engager le combat, et en même temps, accomplissant lui-même l'oracle, il se précipite en avant et se fait tuer. Critias périt dans le combat et ses partisans avouèrent leur défaite en demandant la permission d'enlever leurs morts. Alors le Kéryke, ou héraut des Mystères, leur cria d'une voix forte : « Pourquoi nous combattez-vous, Athéniens ? Ne sommes-nous pas vos frères ? N'avons-nous pas célébré ensemble les mêmes fêtes religieuses, et défendu ensemble la patrie commune ? Vous pouvez enlever vos morts, nous ne les avons pas dépouillés, nous les pleurons comme les nôtres, car ils étaient nos concitoyens. Ne nous sacrifiez pas plus longtemps à ces tyrans impies, qui ont versé plus de sang athénien en huit mois que les Péloponnésiens en dix années de guerre. »

Chute des Trente. — Les Trente, craignant l'effet de cet appel à la concorde, se hâtèrent de ramener leurs troupes à Athènes. Mais l'impression était produite : il y avait de l'inquiétude et du trouble dans les consciences. Les aristocrates s'accusaient les uns les autres, ainsi qu'il arrive toujours après une défaite. Il y eut une réunion tumultueuse où les Trente furent déposés ; ils se retirèrent à Éleusis avec leurs adhérents les plus compromis. Cependant les Trois mille espéraient encore sauver l'oligarchie en lui donnant d'autres chefs. Ils confièrent le gouvernement à dix archontes qui furent chargés de mettre fin à la guerre civile. Mais un accord avec les exilés n'était possible qu'à la condition de rétablir la démocratie, et les Dix n'y étaient pas plus disposés que les Trente. L'oligarchie ne pouvait se maintenir qu'avec l'appui permanent des Spartiates : un appel désespéré leur fut adressé à la fois par les tyrans d'Athènes et par ceux d'Éleusis. Lysandre, pour consolider son œuvre, envoya cent talents et vint lui-même, en qualité d'harmoste, cerner le Pirée par terre, pendant que son frère Libys bloquait le port avec une flotte de quarante vaisseaux.

Cependant les Spartiates commençaient à se défier de ces oligarchies que Lysandre avait établies dans toutes les villes et qui relevaient plutôt de son autorité personnelle que de celle de Sparte. Le roi Pausanias se fit envoyer en Attique avec une armée considérable et vint camper dans les jardins

de l'Académie. Il commença par sommer les bannis de se disperser, et sur leur refus attaqua le Pirée et fut repoussé avec perte. Mais un avantage important qu'il remporta ensuite lui permit de se poser en médiateur. Il accorda un armistice à Thrasybule pour lui permettre d'envoyer des députés à Sparte. Les Dix en envoyèrent de leur côté; ils offraient de mettre Athènes à la disposition de Sparte, pourvu qu'on leur sacrifiât les proscrits. Mais les Éphores comprirent qu'une occupation permanente serait très onéreuse, et qu'il valait mieux laisser les Athéniens se gouverner comme ils l'entendraient. Ils décidèrent que les exilés rentreraient à Athènes et qu'il y aurait une réconciliation générale. Ceux des aristocrates qui se sentaient trop compromis pour espérer leur pardon eurent la permission de se retirer à Éleusis.

L'Amnistie. — Pausanias licencia son armée; Thrasybule et les exilés rentrèrent en armes à Athènes, montèrent à l'Acropole et offrirent un sacrifice d'actions de grâces. L'assemblée se réunit et le peuple vota solennellement l'amnistie. Ce mot, qui signifie l'oubli du passé, la démocratie victorieuse eut l'honneur de l'introduire dans l'histoire, et ce grand exemple, qui malheureusement n'a pas été imité dans d'autres pays et dans d'autres temps, prouva d'une manière péremptoire que, dans les guerres civiles, la meilleure politique est la clémence. La loi d'amnistie ôtait tout prétexte à une nouvelle intervention de Lysandre. Les riches se repentaient de l'appui qu'ils avaient donné à la tyrannie des Trente, car elle avait pesé sur eux encore plus lourdement que sur les pauvres. Le peuple crut la leçon suffisante, et il eut raison : la faction oligarchique était tuée par ce pardon généreux plus sûrement que par de stériles représailles. Quand on apprit que les chefs de cette faction, réfugiés à Éleusis, enrôlaient des mercenaires, tous les citoyens marchèrent contre eux, *πανδημί*, sans distinction de parti. Xénophon dit que les généraux furent tués dans une entrevue, sur laquelle il ne donne d'ailleurs aucun détail; leurs adhérents furent admis au bénéfice de la loi d'amnistie. Pour empêcher toute usurpation dans l'avenir, un décret permit de tuer quiconque tenterait de renverser le gouvernement populaire, et chaque Athénien dut

prêter le serment suivant : « Je tuerai de ma main, si je puis, celui qui aura renversé la démocratie d'Athènes, ou qui, après qu'elle aurait été renversée, remplira une fonction publique. Si quelqu'un s'empare de la tyrannie, ou soutient le tyran, celui qui le tuera sera pour moi pur de meurtre devant les Dieux et les Démons, comme s'il avait tué à la guerre un ennemi des Athéniens. Des biens du tyran mort, je donnerai, par mon vote et mon suffrage, la moitié à son meurtrier, sans en rien retrancher. Et si quelqu'un meurt en attaquant le tyran ou ses complices, je l'honorerai, lui et ses enfants, comme Harmodios, Aristogeiton et leur postérité. Et tous les serments contraires au peuple des Athéniens qui seraient prêtés à Athènes ou dans le camp, je les détruis et les efface. » Quelques auteurs placent ce décret après la chute des Quatre-Cents.

Lorsque Sparte réclama les cent talents prêtés aux aristocrates par Lysandre, le peuple reconnut et acquitta la dette du gouvernement qu'il avait renversé ; mais il annula tous les actes des Trente, et l'année, au lieu d'être désignée par le nom de l'archonte éponyme, fut appelée l'année de l'anarchie (403). La suivante, celle de l'archontat d'Euclide, forme une époque dans l'histoire politique d'Athènes. Un comité fut chargé de réviser les lois, et on les inscrivit sur les murs du Portique des peintures ; ce fut le premier acte où l'on employa l'alphabet ionique de 24 lettres, au lieu du vieil alphabet qui n'en contenait que 16 ou 18. La constitution démocratique fut rétablie, avec les assemblées, le Sénat des Cinq-Cents et les tribunaux. On inséra dans le serment des Héliastes une clause relative à l'amnistie : « Je jure de ne pas me souvenir du passé, et de ne pas permettre qu'un autre s'en souviennne. » Ce serment fut respecté, et la loi d'amnistie fut fidèlement observée, sauf une exception mémorable où on l'éluda malheureusement : ce fut dans le procès de Socrate, qui eut lieu trois ans après la chute des Trente, et qui s'y rattache plus directement qu'il ne semble au premier abord.

Procès et mort de Socrate. — La philosophie expia dans la personne de Socrate les accointances qu'elle avait eues de tout temps avec les ennemis et les oppresseurs de la démo-

cratie. Plusieurs des Trente tyrans étaient sortis de l'école socratique : Théramène, le plus perfide et le plus hypocrite ; Critias, le plus cruel et le plus impie. L'orateur Aischine dit plus tard aux Athéniens : « Vous avez fait mourir le sophiste Socrate parce qu'il avait été le maître de Critias. » Mais pour ne pas violer la loi d'amnistie, on donna une couleur religieuse à un procès politique. Une accusation d'impiété et de corruption de la jeunesse fut intentée à Socrate par Anytos, un des compagnons de Thrasybule dans la guerre contre les Trente, et par le poète Mélètos : les poètes et les philosophes s'étaient toujours renvoyé le reproche d'irreligion et d'immoralité. C'était un procès de tendance, mais les prétextes ne manquaient pas ; même sans parler de Théramène et de Critias, on pouvait rappeler Alkibiade, le disciple chéri de Socrate, donnant l'exemple de la débauche, de la trahison et du sacrilège, ou Xénophon, qui déjà reniait sa patrie, et qui plus tard combattit contre elle ; Socrate lui-même se disait citoyen du monde. On pouvait opposer à la génération nouvelle, formée par les leçons des philosophes, les héros de Marathon et de Salamine produits de la discipline antique et de la religion nationale. A juger l'arbre par ses fruits, la comparaison n'était pas à l'avantage de la philosophie, et on pouvait lui reprocher de corrompre la jeunesse.

Socrate se défendit avec l'indifférence hautaine que devraient toujours garder les accusés dans une cause politique : tant pis pour les partis qui font de leurs vaincus des martyrs. Il fut condamné à une très faible majorité, et on l'invita, conformément à la loi, à fixer lui-même sa peine : il se condamna à être nourri dans le Prytanée ; c'était la plus haute récompense pour les services rendus à l'État. Les juges, blessés de cette réponse ironique, se prononcèrent pour la peine demandée par les accusateurs, car il n'y avait pas d'autre alternative légale, et condamnèrent Socrate à boire la ciguë. Il lui eût été facile d'éviter cette condamnation, et même lorsqu'elle fut prononcée, il aurait pu s'y soustraire par la fuite, comme ses amis l'y engageaient. Mais il avait soixante-dix ans : il aimait mieux mourir avec éclat et consacrer sa doctrine par sa mort que de prolonger une vieillesse inutile. L'exécution fut retardée d'un

mois, jusqu'au retour de la théorie envoyée à Délos. Socrate passa ce temps à s'entretenir de philosophie avec ses disciples. Platon nous a laissé dans le *Phédon* un magnifique tableau des derniers moments de son maître.

On voudrait pouvoir effacer cette tache de l'histoire de la démocratie athénienne. Si du moins les juges s'étaient contentés de l'ostrakisme, le philosophe qui instruisait Alkibiade à mépriser le peuple aurait été étudié, dans la communauté oligarchique de Sparte ou dans la monarchie des Mèdes, les institutions qui étaient l'objet de ses préférences, et il en serait revenu plus juste pour le gouvernement de son pays. Mais quelle est la nation moderne qui a le droit de jeter la première pierre aux juges de Socrate ? Le souvenir de l'Inquisition et des Dragonnades devrait nous rendre moins sévères pour un événement qui n'a fait tant de bruit en Grèce que parce qu'il y était isolé. Quand un auteur moderne, M. Renan, dans son livre des *Apôtres*, accuse les Athéniens d'intolérance religieuse, ce reproche fait penser à la parabole de la paille et de la poutre. Pendant des siècles, l'Europe chrétienne et monarchique a immolé sans pitié tous ceux qui essayaient de modifier quelques détails de ses dogmes ; toute notre histoire est pleine de proscriptions politiques et religieuses. En Grèce, à part un très petit nombre d'exceptions, la liberté de conscience a été respectée comme elle doit l'être. Cette indépendance de la pensée individuelle, qui est la condition de toute science, a été une des gloires de la Grèce, et les principes de la Révolution, dont nous sommes si fiers, ne sont qu'un retour timide et incomplet aux grandes traditions de l'Hellénisme. On savait que la lumière jaillit toujours d'une discussion libre, et on s'en rapportait au bon sens public pour faire justice des systèmes qui essayaient de mettre en question les droits de la démocratie et d'ébranler l'ordre social. La philosophie poursuivait son œuvre, à l'abri des institutions qu'elle attaquait. Xénophon, dans son roman de *l'Éducation de Kyros*, put vanter à ses concitoyens les délices de la monarchie ; Platon put leur présenter son idéal de caserne : une caste militaire nourrie par une population de serfs, et pratiquant la communauté des biens et la communauté des femmes. Athènes les laissait dire, et s'en tenait à la démocratie

qui avait fait ses preuves. Mais le mouvement des idées, qu'il soit un progrès ou une décadence, trouve dans le temps un puissant auxiliaire. Un jour vint où, à la place des Dieux d'Homère et de Phidias, le monde adora un philosophe ennemi des prêtres et crucifié par eux : la mort de Socrate était vengée.

CHAPITRE XV

RIVALITÉ DES CITÉS GRECQUES.

§ 1.

Hégémonie de Sparte.

Révolte de Kyros; bataille de Cunaxa. — Retraite des Dix mille. — Rupture entre Sparte et la Perse. — Conspiration à Sparte. — Expédition d'Agésilaos en Asie. — Ligue contre Sparte. — Mort de Lysandre; rappel d'Agésilaos. — Bataille de Coronée. — Bataille de Cnidos; Conon relève les murs du Pirée. — Guerre autour de Corinthe. — Mort de Conon et de Thrasybule. — Traité d'Antalkidas : la Grèce d'Asie livrée aux Perses. — Autonomie et isolement des cités. — Fédération en Chalkidique. — Surprise de la Cadmée par les Spartiates. — Soumission d'Olynthe.

Révolte de Kyros. — L'année de la bataille d'Aigos-Potamoi et de la prise d'Athènes (404), le roi de Perse Dareios le bâtard mourut en laissant le trône à son fils aîné Artaxerxès Mnémon. Dès le commencement de son règne, le nouveau roi faillit être renversé par son frère Kyros. Le complot fut dénoncé par Tissapherne; Kyros obtint son pardon par la puissante protection de la reine mère Parysatis, mais il n'en persista pas moins dans ses projets ambitieux. Malgré cette trahison et cette ingratitude, Xénophon lui prodigue les éloges, sans s'apercevoir que la monarchie, son idéal politique, repose uniquement sur le respect du principe d'hérédité. Sous prétexte de faire rentrer dans l'obéissance quelques seigneurs révoltés contre le roi, Kyros réunit cent mille

hommes de troupes dans les provinces de son gouvernement. Mais il comptait plus encore sur les Grecs, dont il avait pu apprécier la supériorité militaire. La fin de la guerre du Péloponnèse laissait sans emploi une foule d'hommes qui ne connaissaient d'autre métier que celui des armes. Le Spartiate Cléarchos et d'autres émissaires de Kyros recrutèrent en peu de temps quatorze mille mercenaires, dont près de la moitié étaient Arcadiens et Achaïens. Sparte favorisa ces enrôlements, fournit même à Kyros un corps de sept cents hoplites et mit à sa disposition vingt-cinq vaisseaux.

Bataille de Cunaxa. — Kyros partit de Sardes en 401, sans dévoiler ses projets, même à ses généraux. Il prétexta d'abord une guerre contre Tissapherne, puis contre les Pisidiens qui infestaient ses frontières. A Tarse, les mercenaires grecs commencèrent à soupçonner qu'on les entraînait dans les profondeurs de l'Asie et refusèrent d'aller plus loin. Kyros augmenta leur solde et annonça qu'il allait combattre le gouverneur de Syrie. Après une nouvelle résistance, apaisée par une nouvelle augmentation de solde, il passa l'Euphrate et se dirigea vers Babylone. Près du village de Cunaxa, il rencontra l'armée royale, beaucoup plus nombreuse que la sienne. Mais les barbares n'avaient fait, depuis les guerres médiques, aucun progrès dans l'art militaire. Les mercenaires grecs, par la facilité avec laquelle ils maniaient leurs longues lances, jetèrent l'effroi dans les rangs ennemis et culbutèrent facilement tout ce qui se trouvait devant eux. Pendant ce temps, Kyros, à la tête de sa cavalerie, s'élançait avec impétuosité contre la garde royale ; en apercevant son frère, il s'écrie : « Je vois l'homme », et d'un coup de javelot, le blesse à la poitrine. Mais au même instant, il est frappé d'un coup de lance au-dessus de l'œil et tombe mort. « Tous ceux qui l'ont connu, dit Xénophon, s'accordent à dire que c'est celui des Perses, depuis l'ancien Kyros, qui s'est montré le plus digne de l'empire et qui possédait le plus les vertus d'un grand roi. » Apparemment, Xénophon ne mettait pas le sentiment de la famille au nombre des vertus royales ; mais cette glorification du fratricide ne doit pas étonner de la part d'un philosophe qui reniait sa patrie.

Retraite des Dix mille. — Les Grecs n'avaient pas perdu

un seul homme et n'avaient eu qu'un blessé ; mais pendant qu'ils s'égarèrent à la poursuite des fuyards, l'ennemi avait pillé leur camp et enlevé toutes leurs provisions. Le lendemain matin, ils apprirent la mort de Kyros, et un envoyé du roi les somma de rendre leurs armes ; un de leurs généraux répondit par le mot attribué à Léonidas avant le combat des Thermopyles : « Qu'il vienne les prendre. » Ils proposèrent à un officier de Kyros nommé Ariaïos de le prendre pour chef et de conquérir pour lui le trône de Perse, mais il refusa de se lancer dans cette aventure et s'estima heureux d'avoir obtenu son pardon du roi. Les Grecs étaient à six cents lieues de leur pays et n'avaient ni guides ni provisions ; quand Tissapherne, qui retournait en Ionie, leur offrit de le suivre, ils acceptèrent avec joie et prirent comme lui la route du Nord, sur la rive orientale du Tigre. Mais au passage du Grand Zab, affluent du Tigre, tous les généraux, invités à une conférence par Tissapherne, furent saisis et mis à mort. A la nouvelle de cette trahison, les Grecs furent d'abord frappés d'épouvante. Xénophon, qui avait suivi l'expédition pour chercher fortune, releva le courage de ses compagnons par son éloquence. D'après son avis, l'armée nomma d'autres généraux ; lui-même fut du nombre et commanda l'arrière-garde. Alors commença cette fameuse retraite dont il nous a laissé un récit plein de détails intéressants pour l'histoire militaire.

Tissapherne qui, sans attaquer ouvertement les Grecs, n'avait pas cessé de les harceler par sa cavalerie, les quitta enfin à l'entrée du pays des Cardouques (Kurdistan). N'ayant pas de bateaux pour passer le Tigre, ils s'enfoncèrent dans les montagnes. Ils eurent beaucoup à souffrir des flèches que les montagnards leur lançaient du haut des rochers, et qui traversaient les boucliers et les cuirasses. Puis, l'armée arrivée, au milieu de l'hiver, sur les plateaux de l'Arménie, est enveloppée de tourbillons de neige ; beaucoup de soldats meurent de froid, d'autres perdent la vue. Plus loin, il faut lutter contre les Chalybes et autres populations à demi sauvages ; à chaque étape c'étaient de nouvelles difficultés pour se procurer des vivres. Enfin, un cri s'élève à l'avant-garde : « La mer, la mer ! » Toute l'armée accourt au sommet de la montagne, on se jette, les

larmes aux yeux, dans les bras les uns des autres, car, pour des Grecs, la mer c'est la patrie; et spontanément on élève une pyramide qu'on couvre de boucliers enlevés à l'ennemi. Tout n'était pas fini, cependant; les Colchidiens essayèrent de leur barrer le passage. Plus loin, ils trouvent en abondance d'excellent miel, mais ceux qui en mangent sont frappés de vertige. Ils avancent toujours, tantôt pillant et brûlant les villages, tantôt traitant avec les indigènes, et arrivent enfin à la cité grecque de Trapézonte, colonie de Sinope. De quatorze mille qu'ils étaient au départ, ils sont réduits à dix mille. Ils auraient voulu retourner en Grèce par mer; mais ils purent à peine trouver assez de vaisseaux pour embarquer les vieillards, les femmes et les enfants. Les autres continuèrent leur route par terre, s'arrêtant dans les villes grecques de la côte, à Kérasonte, à Cotyora, à Sinope. Mais les habitants s'inquiétaient de la présence de ces aventuriers, dont l'arrivée ressemblait à une invasion; on leur fournit les moyens de s'embarquer pour Héraclée et de là pour Calpè, d'où ils gagnèrent par terre Chrysopolis. L'amiral lakédaimonien et l'harmoste qui commandait à Byzance les reçurent d'une façon fort inhospitalière. Une révolte éclata et Xénophon eut beaucoup de peine à les empêcher de piller Byzance. Ils se mirent au service d'un roi thrace nommé Seuthès. Leur expédition avait duré quinze mois.

Rupture entre les Spartiates et la Perse. — Après avoir poursuivi les Dix mille jusqu'au pays des Cardouques, Tissapherne était venu prendre possession de la satrapie de Kyros, réunie à la sienne par le roi après la bataille de Cunaxa. Il résolut de réduire à l'obéissance les villes ioniennes, qui avaient pris une part plus ou moins volontaire à la rébellion de Kyros. Les Grecs d'Asie demandèrent la protection de Sparte, et Thymbron fut envoyé comme harmoste avec une armée de mille Néodamodes, ou Hilotes affranchis, et de quatre mille Peloponnésiens. Les Athéniens, en qualité d'alliés de Sparte, devaient fournir un contingent de troupes; ils envoyèrent les trois cents chevaliers qui avaient été le plus ferme appui de la tyrannie des Trente: il était juste que les aristocrates subissent les conséquences de l'alliance onéreuse et humiliante

qui était leur ouvrage. Dès son arrivée en Aiolis, Thymbron enrôla dans son armée ce qui restait de la troupe des Dix mille. Ces mercenaires, habitués à vivre de pillage, n'épargnaient pas le territoire des Ioniens, qui se plaignirent à Sparte, attribuant la rapacité des troupes à la faiblesse du général. Thymbron fut rappelé et remplacé par Derkyllidas, qui rétablit la discipline et, profitant de la perpétuelle rivalité de Tissapherne et de Pharnabaze, conclut une trêve avec le premier pour ravager le territoire du second, contre lequel il avait des griefs personnels. Il enleva facilement toutes les villes de la Troas et de l'Aiolis, et pour éviter que l'entretien de ses troupes devînt à charge aux alliés de Sparte, il prit ses quartiers d'hiver en Bithynie. Cependant les deux satrapes avaient réuni leurs forces sur le territoire d'Éphèse. Derkyllidas se présente pour leur livrer bataille ; mais les deux armées, également composées de mercenaires, montraient aussi peu d'ardeur l'une que l'autre. Les satrapes proposèrent une conférence, Derkyllidas l'accepta. Il demandait que la Perse reconnût l'autonomie des villes grecques. Les satrapes y consentirent, pourvu que Sparte en retirât ses harmostes et fît sortir ses troupes du territoire du grand roi. Les deux partis conclurent une trêve pour en référer à leurs gouvernements (397).

Conspiration à Sparte. — Pendant les expéditions militaires de Thymbron et Derkyllidas en Asie, le roi Agis avait fait la guerre aux Eleiens, dont l'indépendance gênait Sparte, et les avait forcés à reconnaître l'autonomie des villes de la Pisatis et de la Triphylie. Le pillage de la riche province d'Elis dont le territoire avait toujours été épargné pendant la guerre, répandit l'abondance dans le reste du Péloponnèse, car l'armée d'Agis se composait surtout d'Arcadiens et d'Achaiens. Après la mort d'Agis, son fils Léotychidas fut écarté du trône par l'influence de Lysandre qui prétendait qu'il n'était que le fils d'Alkibiade, et ce fut Agésilaos, frère d'Agis, qui fut proclamé roi. Peu de temps après son avènement, la constitution politique de Sparte faillit être renversée par une conspiration des pauvres. Les gouvernements ont une tendance naturelle à exagérer leur principe : celui de Sparte devenait de plus en plus oligarchique. La guerre avait considé-

blement diminué le nombre des Spartiates, qui composaient seuls la cité ; et parmi ceux qui restaient il s'était établi des distinctions profondes : au-dessous des Egeux, il y avait les Inférieurs, que leur pauvreté empêchait de s'asseoir aux repas publics et qui n'avaient aucune part au gouvernement. Quelquefois, plusieurs frères épousaient une femme en commun, par économie. Un jeune homme de cette classe, nommé Kinadon, essaya d'associer dans une révolte tous les déshérités : les Inférieurs, les Néodamodes, les Périœkes et les Hilotes. Le complot fut dénoncé par un traître et Kinadon fut mis à mort avec quelques-uns de ses complices. Mais il fallait écarter et occuper cette foule de sujets mécontents, pour qui un Spartiate était un ennemi « qu'ils auraient voulu manger tout cru ». Le seul moyen, c'était de les enrôler dans l'armée et de les envoyer mourir dans des expéditions lointaines. Ainsi la perpétuité des guerres était pour l'oligarchie militaire de Sparte une condition d'existence.

Expédition d'Agésilaos en Asie. — Sparte n'avait pu détruire l'empire maritime des Athéniens qu'à l'aide de l'argent du roi de Perse ; mais cette ressource ne lui était plus nécessaire maintenant qu'elle avait un trésor public alimenté par le tribut de mille talents qu'elle imposait aux Grecs d'Asie. La protection qu'elle leur accordait en échange de ce tribut mettait Sparte en état d'hostilité contre la Perse ; c'était d'ailleurs une condition de l'hégémonie maritime qui lui appartenait maintenant. La trêve conclue entre Derkillydas et les satrapes n'avait été de part et d'autre qu'un moyen de gagner du temps. Les Éphores apprirent bientôt qu'une flotte considérable se construisait dans les ports de la Phénicie et de la Kilikie. Le roi Agésilaos fut chargé du commandement de l'armée d'Asie. On lui adjoignit un conseil de trente Spartiates, à la tête duquel était Lysandre, qui espérait diriger l'expédition sous le nom de son protégé. Pour donner à l'entreprise un caractère panhellénique, Agésilaos voulut s'embarquer à Aulis, le port d'où les Grecs étaient partis pour la guerre de Troie, car les rois de Sparte se regardaient comme les héritiers d'Agamemnon. Son armée se composait de deux mille Néodamodes et de six mille alliés ; mais Thèbes, Corinthe et Athènes

refusèrent leurs contingents sous différents prétextes ; la véritable raison était leur répugnance à reconnaître l'hégémonie de Sparte. Les Boiotes troublèrent même le sacrifice qu'Agésilaos avait voulu offrir avant son départ d'Aulis. Il partit sans tirer vengeance de cette insulte, car il était pressé de conquérir l'Asie : Lysandre lui avait représenté cette conquête comme très facile. Dès son arrivée à Éphèse, il annonça qu'il venait assurer aux Grecs d'Asie la même liberté dont jouissaient les Grecs d'Europe. Il s'aperçut que Lysandre s'entourait d'une cour de solliciteurs et affectait de lui laisser le second rôle, mais il n'était pas homme à subir cette tutelle, et pour empêcher Lysandre de se poser en conquérant, il lui assigna le poste subalterne de commissaire des vivres. « Certes, lui dit Lysandre, tu l'entends à rabaisser tes amis. — Oui, répondit Agésilaos, quand ils veulent être plus grands que moi. » Lysandre n'avait pas deviné l'énergie de ce petit homme laid et boiteux ; il revint à Sparte blessé dans son orgueil et décidé à changer la constitution. Il se proposait de rendre la royauté élective, persuadé que le choix de ses concitoyens tomberait sur lui (396).

Tissapherne, ayant renforcé son armée, n'attendit pas l'expiration de la trêve et ordonna à Agésilaos de quitter l'Asie. Celui-ci, pour empêcher les deux satrapes de réunir leurs troupes, feignit de se diriger vers la Carie. Pendant que Tissapherne se concentrait dans cette province où étaient ses châteaux et ses trésors, Agésilaos ravagea la Phrygie qui faisait partie du gouvernement de Pharnabaze et y fit quelque butin. Mais il ne pouvait lutter contre la cavalerie des Perses ; il réussit à s'en créer une avec l'argent des Grecs d'Asie et passa l'hiver à aguerrir ses troupes par des exercices gymnastiques auxquels lui-même prenait part. Pour inspirer aux Grecs le mépris des barbares, il fit exposer nus, sur le marché aux esclaves, quelques prisonniers perses. Quand les soldats virent ces corps flasques et blancs, parce que les barbares ne quittaient jamais leurs habits, il leur sembla qu'ils n'auraient à combattre que des femmes. L'infanterie de Tissapherne était toujours en Carie. Agésilaos s'avança pendant trois jours dans la direction de Sardes et arriva jusque sur les rives du Pactole. La cava-

lerie perse vint enfin à sa rencontre, mais elle fut complètement battue; Agésilaos s'empara du camp ennemi et y fit un butin de 70 talents. A la nouvelle de cette défaite, le grand roi, sans tenir compte des services antérieurs de Tissapherne, le sacrifia aux rancunes de la reine mère Parysatis et lui fit couper la tête : l'ingratitude, si souvent reprochée aux républiques, n'est pas rare dans les monarchies.

Le nouveau satrape Tithraustès acheta une trêve de six mois au prix de trente talents. Agésilaos prit l'argent et alla piller la satrapie de Pharnabaze. Dans une entrevue qu'ils eurent ensemble, Agésilaos engagea le satrape à se rendre indépendant et lui offrit de le soutenir; Pharnabaze refusa de trahir la confiance de son maître. Agésilaos n'en conçut pas moins le projet de démembrer l'empire des Perses. Déjà un prince paphlagonien avait sollicité l'alliance de Sparte; l'Égypte, qui était, comme presque toujours, en état de révolte, envoyait du blé à la flotte lakédaimonienne. Cette flotte ayant été mise par les Ephores sous les ordres d'Agésilaos, il en confia le commandement à son beau-frère Peisandros, et résolut de pénétrer dans la haute Asie. La conquête de la Perse aurait justifié l'hégémonie de Sparte, et préservé la Grèce de la domination macédonienne; malheureusement, les perpétuelles rivalités des cités grecques empêchèrent Agésilaos de réaliser ce rêve.

Ligue contre Sparte. — Après s'être servis de Sparte pour détruire la puissance d'Athènes, les Perses étaient menacés par la puissance de Sparte : il devenait urgent d'appliquer la politique de bascule enseignée à Tissapherne par Alkibiade pendant la guerre du Péloponnèse. Les trente talents que Tithraustès avait donnés à Agésilaos n'avaient servi qu'à transporter la guerre dans une autre partie de l'empire : il fallait se débarrasser de lui tout à fait en le faisant rappeler dans son pays. Le Rhodien Timocratès fut envoyé en Grèce avec trente mille dariques qu'il distribua dit-on aux hommes influents de Thèbes, de Corinthe et d'Argos. Il est probable que cette somme fut employée, moins à corrompre quelques orateurs, qu'à fournir aux villes un subside pour la guerre. Quant aux Athéniens, il n'était pas nécessaire de les payer pour les faire entrer dans une ligue contre Sparte. Lorsqu'une ambassade thébaine vint

à Athènes demander assistance, Thrasybule, pour toute réponse, lut le décret d'alliance. Les Athéniens savaient d'ailleurs qu'en ce moment la Perse travaillait pour eux. Conon, qui, depuis la bataille d'Aigos-Potamoi, attendait l'occasion d'une revanche, était allé à Babylone muni d'une recommandation d'Evagoras de Kypros. On ignore les détails de son entrevue avec le grand roi, mais bientôt après on vit la flotte royale, commandée par Conon et Pharnabaze, se rassembler à Rhodes, où le peuple avait renversé l'oligarchie imposée par les Spartiates.

Mort de Lysandre. Rappel d'Agésilaos. — Sans attendre la conclusion d'une ligue qu'il était facile de prévoir, Sparte prit prétexte d'une querelle entre Thèbes et la Phôkis pour envoyer en Boiotie deux armées qui devaient se réunir sous les murs d'Haliarte, l'une commandée par Lysandre, l'autre par le roi Pausanias. Au jour convenu, Lysandre se trouva seul au rendez-vous, et sans vouloir attendre, attaqua la ville et fut tué (395). Ses soldats se dispersèrent; quand Pausanias arriva, les Thébains avaient reçu d'Athènes un renfort commandé par Thrasybule. Pausanias, n'osant risquer une bataille, demanda une trêve pour enlever les morts. Les Thébains mirent pour condition que l'armée lakédaimonienne quitterait la Boiotie. Pausanias, de retour à Sparte, fut condamné à mort et se réfugia à Tégéa; son fils Agésipolis fut proclamé roi.

La victoire d'Haliarte décida Corinthe et Argos à former avec les Thébains et les Athéniens une ligue à laquelle se joignirent bientôt les Euboïens, les Acarnanes, les Locriens-Ozoles et une partie de la Thessalie et de la Chalkidique. Sparte n'avait plus de généraux; comme l'avait prévu Tithraustès, elle rappela Agésilaos. Quand il reçut l'ordre de revenir, faisant allusion aux figures d'archers empreintes sur les dariques : « Ce sont, dit-il, trente mille archers du roi qui me chassent d'Asie. » Il obéit, ajournant à regret ses projets de conquête, nomma un harmoste d'Asie auquel il laissa quatre mille hommes, et prenant avec lui la meilleure partie de ses troupes, il traversa l'Hellespont et suivit à marches forcées la route de Xerxès.

Bataille de Coronée. — Les confédérés avaient sous les murs de Corinthe une armée considérable. Le Corinthien Timo-

laos conseillait de porter la guerre dans la Péloponnèse, « pour prendre les guêpes dans leur nid ». Mais les Spartiates prévinrent l'invasion de la Laconie en faisant avancer leur armée jusqu'à Sikyone. Il y eut une bataille sanglante ; les Spartiates remportèrent une victoire peu décisive. Bientôt, Agésilaos arriva en Boiotie, après avoir battu les Thessaliens qui essayaient de l'arrêter au passage. Les confédérés vinrent à sa rencontre ; un combat furieux s'engagea dans les plaines de Coronée ; les lances étant brisées, on se battit à coups de poignards. Xénophon, qui prit part à la bataille dans les rangs des ennemis de sa patrie, décrit l'acharnement des combattants : « Les boucliers s'entrechoquent ; on se bat, on tue, on meurt. Pas de cris ; ce n'est pourtant pas le silence, c'est ce murmure confus que font la colère et la lutte. » Agésilaos resta maître du champ de bataille, mais les Thébains avaient dispersé l'aile qui leur était opposée, et devant leur résistance, il n'osa pas entrer en Boiotie : il licencia son armée, se fit porter à Delphes pour soigner ses blessures et revint par mer dans le Péloponnèse (394).

Bataille de Cnidos ; Conon relève les murs d'Athènes.

— La veille de la bataille de Coronée, Agésilaos avait reçu la nouvelle d'un grand désastre : Conon et Pharnabaze avaient détruit la flotte lakédaimonienne à la hauteur de Cnidos. Peisandros, beau-frère d'Agésilaos, abandonné par ses alliés avant le combat, n'avait pas voulu quitter son vaisseau et s'était fait tuer. Cinquante trirèmes avaient été prises : c'était la revanche d'Aigos-Potamoi et la ruine de la puissance maritime de Sparte. A cette nouvelle toutes les villes de la Grèce d'Asie chassèrent leurs harmostes et les garnisons lakédaimoniennes ; les unes rétablirent un gouvernement libre, les autres s'attachèrent à Conon dont elles reconnaissaient l'autorité. Seules, les villes d'Abydos et de Sestos furent maintenues par Derkyllidas dans l'alliance de Sparte. Au printemps de l'année suivante (393), la flotte victorieuse de Conon et de Pharnabaze parcourut l'archipel et se dirigea vers les côtes de Laconie ; Kythéra fut prise sans résistance et Conon y mit une garnison. Pharnabaze vint conférer avec les députés de la ligue réunis à l'isthme de Corinthe et leur fournit de l'argent pour continuer la guerre. Comme il

allait repartir pour l'Asie, Conon sut lui persuader que le plus sûr moyen de contenir l'ambition de Sparte c'était de relever les murs d'Athènes et du Pirée. Tout l'équipage de la flotte perse fut employé à ce travail. Les Thébains voulurent s'y associer en envoyant des ouvriers. En moins d'un an, Conon avait refait, avec l'argent des Perses, l'ouvrage de Thémistocle, de Kimon et de Périclès.

Guerre autour de Corinthe. — La guerre qui s'était faite d'abord en Boiotie se concentra dans les années suivantes autour de Corinthe. Comme toutes les guerres entre Grecs, elle se compliquait de dissensions civiles. Les riches propriétaires corinthiens, fatigués de la dévastation de leurs champs, auraient voulu renouveler l'ancienne alliance avec Sparte. Les démocrates alarmés introduisirent un corps d'Argeiens dans la ville pendant la célébration d'une fête, et massacrèrent les aristocrates sur la place du marché, dans les théâtres et jusque dans les temples. Les aristocrates à leur tour appelèrent les Lakédaimoniens, qui coupèrent les longs murs joignant Corinthe à son port du Léchaion. Une des routes de l'isthme était rouverte : Athènes et Thèbes demandèrent la paix qu'Agésilaos refusa. Les deux partis engagèrent des mercenaires, et le général athénien Iphicrate introduisit un changement important dans la tactique militaire, en organisant les Peltastes, qui réunissaient les avantages des hoplites à ceux des troupes légères. Les Peltastes, ainsi appelés à cause de leur petit bouclier, *πίλτη*, portaient des cuirasses de toile, de longues lances et de longues épées, ne s'exposaient jamais au choc de la grosse infanterie, et la fatiguaient par la rapidité de leurs évolutions. Ils faisaient, sous la conduite d'Iphicrate, des incursions dans le Péloponnèse, et réussirent même une fois à détruire une Mora, ou bataillon de 259 Lakédaimoniens (392). D'autres part, Agésilaos obligea les Acarnanes à entrer dans l'alliance de Sparte, et son collègue Agésipolis ravagea l'Argolis, sans égard pour la célébration des jeux isthmiques. La guerre se prolongeait ainsi sans résultats importants. Les Spartiates résolurent d'en finir en traitant avec le grand roi, qui était désormais l'arbitre de la Grèce.

Mort de Conon et de Thrasybule. — Le seul moyen

d'obtenir son alliance ou sa neutralité, c'était de lui abandonner les Grecs d'Asie. Sparte aimait encore mieux les voir soumis aux Perses qu'aux Athéniens. En 393, Antalkidas avait été chargé de négocier en ce sens avec Tiribaze, satrape d'Ionie, qui avait remplacé Tithraustès. Ces négociations n'aboutirent pas : le souvenir de l'expédition d'Agésilaos était encore trop récent. Mais les Athéniens s'étaient si vite relevés après la victoire de Cnidos, qu'ils devinrent bientôt plus dangereux pour la Perse que les Spartiates. Après avoir rebâti les murs d'Athènes, Conon essayait de lui rendre son empire maritime. Sur sa flotte, construite avec l'argent des Perses, il parcourait la mer Egée, vantant l'état florissant d'Athènes et cherchant à ramener les Grecs d'Asie et les insulaires sous l'autorité de leur ancienne métropole. A l'instigation d'Antalkidas, Tiribaze attira Conon à Sardes, lui reprocha de trahir les intérêts du grand roi, et le jeta en prison. Isocrate dit même qu'il fut mis à mort ; mais, selon Lysias, il se réfugia à Kypros, près d'Eva-goras, où il mourut peu de temps après. La reconnaissance des Athéniens lui éleva une statue de bronze, honneur qui n'avait pas encore été accordé à un citoyen depuis Harmodios et Aristogeiton (392).

Thrasybule ne lui survécut pas longtemps. Il était parti d'Athènes avec une escadre de 40 galères, pour soutenir la révolution démocratique qui venait d'éclater à Rhodes. Il commença par naviguer vers l'Hellespont, fit rentrer Byzance et Lesbos dans l'alliance d'Athènes, et rétablit l'impôt d'un dixième sur les vaisseaux venant du Pont-Euxin. Puis, comme il lui fallait de l'argent pour la flotte, il alla lever des contributions sur la côte de Pamphylie, et fut tué dans une attaque nocturne par les habitants d'Aspendos (389).

Traité d'Antalkidas : la Grèce d'Asie livrée aux Perses. — Ce pillage de la Pamphylie, et surtout le secours envoyé par les Athéniens à Evagoras, qui essayait de se soustraire à la suzeraineté des Perses, ne pouvaient laisser aucun doute à la cour de Suse sur les dispositions hostiles d'Athènes. Les propositions d'Antalkidas ayant été renouvelées obtinrent cette fois un plein succès, et Tiribaze fit connaître aux députés des États belligérants, les termes de la paix dictée par le roi de

Perse : « Le roi Artaxerxès trouve juste que les villes d'Asie, et les îles de Kypros et de Clazomène lui appartiennent, et que les autres villes grecques, grandes et petites, soient indépendantes, à l'exception de Lemnos, Imbros et Skyros, qui appartiendront, comme par le passé, aux Athéniens. De concert avec ceux qui accepteront cette paix, je ferai la guerre à ceux qui la refuseront, et les combattrai sur terre et sur mer avec mes vaisseaux et mon argent. » Ce traité, qui était pour la Perse une revanche des guerres médiques, a été justement flétri par Plutarque au nom du sentiment panhellénique, mais peut-être n'y avait-il pas d'autre solution possible. La Grèce d'Asie n'avait pas de force militaire capable d'assurer son indépendance ; les Athéniens et les Spartiates l'avaient soumise tour à tour sous prétexte de la protéger, et leur domination alternative était une source de guerres interminables. En abandonnant au roi de Perse cette possession toujours disputée, Sparte laissait aux Athéniens trois îles, et ils n'étaient pas de force à revendiquer le reste contre les Spartiates unis aux Perses. Les Grecs d'Asie durent subir le sort des peuples qui ne savent pas se défendre eux-mêmes : ils rentrèrent sous le joug des Perses, qui d'ailleurs n'était guère plus onéreux que celui d'Athènes, et l'était peut-être moins que celui de Sparte (387).

Autonomie et isolement des cités. — Quelqu'un disait à Agésilaos, à propos du traité d'Antalkidas : « Malheur à la Grèce si nos Spartiates *persistent*. » Il répondit : « Non, ce sont les Perses qui *laconisent*. » L'un était vrai comme l'autre, et le traité était aussi avantageux pour Sparte que pour la Perse. Sparte était la capitale incontestée d'un territoire comprenant la Laconie et la Messénie, c'est-à-dire les deux cinquièmes du Péloponnèse ; elle ne permettait pas qu'il y eût en dehors d'elle une capitale : elle avait toujours combattu la prétention d'Argos à dominer les autres cités de l'Argolis, et récemment encore, elle avait forcé Elis à reconnaître l'indépendance de la Pisatis et de la Triphylie. La clause du traité d'Antalkidas relative à l'autonomie des cités, grandes et petites, était surtout dirigée contre Thèbes, qui s'arrogeait une suprématie sur les autres villes de la Boiotie. Cette suprématie avait été quelquefois subie, mais jamais acceptée, et dans la dernière guerre,

Orchomène, l'ancienne rivale de Thèbes, avait pris parti pour les Spartiates. Quand les Thébains voulurent jurer la paix d'Antalkidas au nom de la confédération boiotienne, Agésilaos s'y opposa en les menaçant de la guerre, et ils furent obligés de céder, car la Boiotie, appuyée par Sparte, se serait retournée contre eux. Sous prétexte de protéger l'indépendance d'Orchomène et de Thespies, les Spartiates y mirent des garnisons ; ils relevèrent même Platée, qu'ils avaient sacrifiée quarante ans auparavant à l'animosité des Thébains.

Les Argéiens furent obligés de retirer la garnison qu'ils avaient à Corinthe, et le rappel des exilés corinthiens y rétablit l'influence du parti oligarchique favorable aux Spartiates. A Phlious, on ne se contenta pas de rappeler les exilés : Agésilaos, pour leur rendre le pouvoir, fit condamner à mort les chefs du parti populaire. Mantinée, dont la constitution était démocratique, penchait depuis longtemps du côté d'Argos ; elle avait montré peu de zèle à fournir son contingent de soldats aux Spartiates dans la dernière guerre, et avait donné aux Argéiens une provision de blé. La trêve conclue en 418 avec les Mantinéens étant expirée, Sparte les somma de démolir leurs murailles. Sur leur refus, Agésipolis envahit leur territoire et détourna le cours du fleuve Ophis, ce qui fit crouler les murs de la ville construites en briques crues. Les Mantinéens, obligés de capituler, furent dispersés dans quatre villages ; mais les démocrates ne furent pas mis à mort comme à Phlious : la médiation de Pausanias, le roi détrôné, qui vivait retiré à Tégéa, obtint pour eux la permission de se retirer à Argos. Mantinée perdit son existence politique, mais les aristocrates se félicitèrent, dit Xénophon, d'un changement qui les délivrait des démagogues, et fournirent avec joie leur contingent aux armées de Sparte.

Fédération des villes de la Chalkidique. — L'autonomie des cités avait contribué au développement rapide de la civilisation, mais l'absence de lien fédéral entre les cités autonomes les rendait impuissantes devant l'étranger. De là ces fédérations de villes qui tendaient partout à se former, et que Sparte voyait avec défiance, même en dehors du Péloponnèse, parce qu'elle les regardait comme un danger pour son hégé-

monie. Une ligue de ce genre s'était formée dans la Chalkidique sous la direction d'Olynthe ; chaque ville gardait sa constitution, et les alliés avaient les uns chez les autres le droit d'acquérir des propriétés et de contracter des mariages. Cette ligue, dans laquelle étaient entrées Potidée et la ville macédonienne de Pella, disposait de 8,000 hoplites, de 1,000 cavaliers, tirait de la Thrace un nombre considérable de peltastes, des bois de construction pour la marine, et avait dans son voisinage les mines du mont Pangée. Le roi de Macédoine Amyntas s'inquiéta des progrès de cette confédération qui semblait dirigée contre lui et qui avait lié des rapports d'amitié avec Thèbes et Athènes. Deux villes chalkidiennes, Acanthos et Apollonie, ne voulant pas reconnaître la prééminence d'Olynthe, avaient refusé d'entrer dans l'alliance. Craignant d'y être forcées, elles envoyèrent à Sparte une ambassade appuyée par le roi de Macédoine. Sous prétexte de protéger l'autonomie communale garantie par le traité d'Antalkidas, les Spartiates saisirent l'occasion d'appliquer une fois de plus leur principe politique : diviser pour régner. Ils promirent une armée de 10,000 hommes, et en attendant qu'elle fût prête, ils envoyèrent en toute hâte, 2,000 hoplites Néodamodes et Péricœkes, sous la conduite d'Eudamidas. Il arriva à temps pour défendre Acanthos et Apollonie, détacha Potidée de la fédération olynthienne, y établit son quartier général, et avec l'aide des troupes d'Amyntas, commença la guerre contre Olynthe. Son frère Phoibidas devait lui amener le plus tôt possible un second corps d'armée.

Surprise de la Cadmée par les Spartiates. — Phoibidas partit en effet peu de temps après et vint camper près de Thèbes. A Thèbes comme partout, le parti oligarchique était favorable aux Spartiates. Léontiadès, chef de ce parti, vint trouver Phoibidas et offrit de lui livrer la Cadmée, ou acropole de Thèbes, en profitant de la fête des Thesmophories. Cette fête qui, chez les Thébains comme chez les Athéniens, était exclusivement réservée aux femmes, se célébrait dans la Cadmée où aucun homme n'était admis ce jour-là. Phoibidas leva le camp et fit semblant de continuer sa route, mais il tourna seulement autour des murs et pénétra dans Thèbes pendant les heures

chaudes du jour, où il n'y avait personne dans les rues. Léontiadès l'introduisit dans la Cadmée ; les femmes qui s'y trouvaient furent gardées comme otages pour empêcher le peuple de se soulever. Aussitôt, Léontiadès fit saisir le chef des démocrates, Isménias, le même qui avait aidé Thrasybule à combattre les Trente tyrans d'Athènes. Isménias, mis en jugement comme séditieux et partisan des Perses, fut condamné à mort et exécuté. Ses partisans se retirèrent à Athènes au nombre de quatre cents. Les Spartiates, pour donner une satisfaction apparente à l'opinion publique, firent un procès à Phoibidas, mais Agésilaos prit sa défense : « On ne peut pas, dit-il, condamner un citoyen pour un acte utile à la patrie. » Les Spartiates désavouèrent Phoibidas, lui retirèrent son commandement et le mirent à l'amende, mais ils gardèrent la Cadmée. Cette injustice leur fit perdre quelques années après l'hégémonie de la Grèce, et Xénophon, malgré sa prédilection pour Sparte, s'incline ici devant la Némésis de l'histoire : « On pourrait citer bien des faits de ce temps, dit-il, qui prouvent que les Dieux ont l'œil ouvert sur les actions impies : ainsi les Lakédaimoniens avaient juré de laisser les villes autonomes, et néanmoins ils gardèrent la citadelle de Thèbes : invincibles jusqu'alors, ils furent punis par ceux-là mêmes qu'ils opprimaient (382). »

Soumission d'Olynthe. — Le nouveau gouvernement de Thèbes fournit un contingent de soldats aux Spartiates pour la guerre contre Olynthe. Cette guerre se prolongea pendant trois ans malgré les secours que les Spartiates recevaient des rois de Macédoine et d'Elymée, car les Olynthiens avaient une excellente cavalerie qui battit plusieurs fois les troupes lakédaimoniennes. Après avoir perdu deux de leurs généraux et leur roi Agésipolis, les Spartiates réduisirent Olynthe par la famine et l'obligèrent à reconnaître l'hégémonie de Sparte. Amyntas, pour prix de son concours, reçut la ville de Pella, qui devint la résidence des rois de Macédoine. La confédération olynthienne, qui pouvait seule servir de contre-poids à la puissance macédonienne, fut dissoute, et c'est ainsi que Sparte, après avoir livré la Grèce d'Asie au roi de Perse, contribua sans le savoir au développement d'une autre monarchie qui, dans un avenir prochain, devait dominer la Grèce d'Europe (379).

§ II.

Puissance de Thèbes.

Délivrance de Thèbes. — Alliance des Athéniens et des Thébains. — La guerre thébaine. — Paix entre Athènes et Sparte. — Bataille de Leuctres. — Ligue arcadienne; Mégalopolis. — Epaminondas en Laconie; fondation de Messène. — Pélopidas en Thessalie. — Négociations avec la Perse. — Mort de Pélopidas. — Lutte des Arcadiens et des Eléiens. — Bataille de Mantinée; mort d'Epaminondas. — Expédition d'Agésilaos en Égypte; sa mort. — Décadence d'Athènes; guerre des alliés.

Délivrance de Thèbes. — La Cadmée était occupée depuis trois ans par une garnison lakédaimonienne. Le gouvernement oligarchique de Thèbes s'était montré aussi violent que les autres tyrannies installées et protégées par les Spartiates. Les exilés Thébains réfugiés à Athènes entretenaient des intelligences dans la ville et jusque parmi les fonctionnaires des tyrans. Le greffier des polémarques, Phyllidas, s'entendit avec Pélopidas et quelques autres bannis, pour organiser une conspiration, que Xénophon et Plutarque ont racontée d'une manière un peu différente, et qui fut très habilement conduite. Au jour convenu, les conjurés, au nombre de sept ou douze, entrèrent le soir dans la ville avec des chiens et un attirail de chasse et se réunirent chez un riche citoyen nommé Mellon, qui était du complot. Phyllidas donnait à dîner ce jour-là à deux polémarques, Archias et Philippe. Pendant le repas, on apporta à Archias une lettre d'un de ses amis d'Athènes qui lui dévoilait la conspiration; le messenger était chargé de l'inviter à lire sur-le-champ, parce qu'il s'agissait d'une affaire importante; il la mit sous son chevet, en disant : « A demain les affaires. » Les conjurés, introduits par Phyllidas sous des habits de courisanes, avec de larges couronnes qui leur couvraient le front, tuèrent sans peine ces hommes déjà ivres. Léontiades, qui n'assistait pas au banquet, fut surpris dans son lit et tué par Pélopidas. Puis les conjurés courent aux prisons, délivrent les patriotes qui y étaient renfermés et appellent le peuple à l'in-

surrection. Le lendemain, les autres exilés arrivent d'Athènes avec de nombreux volontaires athéniens. Le peuple s'assemble ; Pélopidas, Charon et Mellon sont nommés boiotarques ; ce titre seul annonçait que Thèbes entendait reprendre son rang de capitale de la Boiotie, sans tenir compte du traité d'Antalkidas. La garnison lakédaimonienne put sortir de la Cadmée avec armes et bagages, mais les partisans de Sparte qui s'y étaient réfugiés furent massacrés avec leurs femmes et leurs enfants.

Alliance de Thèbes et d'Athènes. — A la nouvelle de cette révolution, les harmostes, qui avaient abandonné sans combat la citadelle de Thèbes furent condamnés à mort, et une armée fut envoyée en Boiotie sous le commandement du roi Cléombrotos, fils d'Agésipolis. Les Athéniens craignaient d'être engagés dans la guerre qui se préparait ; parmi les volontaires qui avaient pris part à l'affaire se trouvaient deux généraux, et Sparte demandait leur punition. Le parti de la paix réussit à les faire condamner à mort ; l'un des deux fut exécuté, l'autre s'exila. Mais peu de temps après, Sphodrias, l'harmoste établi par Cléombrotos à Thespies essaya de surprendre le Pirée. Ce guet-apens, qui échoua, lui avait été suggéré, dit-on, par des émissaires secrets des Thébains. Les Athéniens demandèrent à leur tour une satisfaction ; mais l'influence d'Agésilaos fit acquitter Sphodrias. Athènes entra dès lors résolument dans l'alliance de Thèbes. Elle compléta les fortifications du Pirée, équipa une nouvelle flotte et s'efforça de reconquérir sa suprématie maritime. Depuis qu'elle l'avait perdue, personne ne faisait la police des mers, et les pirates se multipliaient. Les insulaires commençaient à s'apercevoir qu'il était de l'intérêt de leur commerce de se rapprocher d'Athènes. Chios et Byzance, puis Rhodes, Mytilène et presque toute l'Euboia demandèrent son alliance. Soixante-dix villes entrèrent dans une confédération établie par Timothéos, fils de Conon, sur les principes égalitaires de l'ancienne ligue de Dèlos. Toutes les villes fédérées, gardant leur constitution intérieure, envoyèrent des députés à un congrès tenu à Athènes pour voter et répartir les dépenses nécessaires, sous forme d'une contribution, σύνταξις, et non d'un tribut, φόρος, car chaque cité, petite ou grande, eut

une voix dans le congrès. Athènes fut chargée du commandement militaire, mais renonça aux clérouchies et s'engagea à n'en plus établir; une loi interdit aux Athéniens d'acquérir des domaines hors de l'Attique. L'admission des Thébains dans la confédération lui ôta son caractère exclusivement maritime. Le congrès vota la formation d'une armée de 20,000 hoplites et de 500 cavaliers, et l'équipement d'une flotte de 200 galères.

La guerre thébaine. — La guerre thébaine commença comme la guerre du Péloponnèse par des invasions périodiques de l'armée lakédaimonienne, sans résultat décisif. En 378, Agésilaos ravagea le territoire de Thèbes, fortifia Thespies et y laissa une garnison sous les ordres de Phoibidas. Mais celui-ci, dans une excursion de côté de Tanagra, fut tué de la main de Pélopidas. L'année suivante, dans un combat livré près de Thèbes, Agésilaos allait remporter la victoire, quand Chabrias, qui commandait les hoplites athéniens, leur ordonna de mettre un genou en terre, de se couvrir de leurs boucliers et de présenter leurs piques à l'ennemi. Agésilaos, étonné de cette manœuvre, qui lui opposait une muraille d'airain hérissée de lances, fit sonner la retraite. Les Athéniens élevèrent à Chabrias une statue dans l'attitude qu'il avait donnée à ses soldats. L'expédition conduite en 376 par Cléombrotos ne put même pas franchir les défilés du Kithairon; les Spartiates essayèrent d'agir sur mer et furent battus près de Naxos par Chabrias qui leur prit cinquante vaisseaux. A la suite de cette victoire, dix-sept villes entrèrent dans l'alliance athénienne. Puis Timothéos, à la tête d'une flotte de soixante vaisseaux, alla ravager les côtes de Laconie, battit près de Leucas une flotte péloponnésienne et attacha à la ligue athénienne les îles de Kerkyra et de Képhallénie, les Acarnanes et plusieurs tribus de l'Épire. Iphicrate, qui le remplaça dans le commandement, s'empara des vaisseaux que Denys, tyran de Syracuse, envoyait au secours des Spartiates.

Pendant qu'Athènes reprenait l'empire de la mer, les Thébains, sans risquer une bataille rangée, s'habituèrent par de fréquentes escarmouches à regarder les Spartiates en face. Agésilaos ayant été blessé dans une rencontre, Antalkidas lui dit : « Voilà le fruit de tes leçons. » Pélopidas avait organisé

une troupe de trois cents hommes d'élite unis entre eux par des liens d'amitié, qu'on nomma le bataillon sacré. Apprenant que la garnison lakédaimonienne d'Orchomène était sortie pour aller en Locris, il marcha de ce côté pour surprendre la ville, mais il rencontra près de Tégyre les Lakédaimoniens qui revenaient. « Nous sommes tombés, lui dit-on, dans les mains des ennemis. — Non, répond-il, ce sont eux qui tombent dans les nôtres. » Il attaque résolument, et enfonce le centre à la tête du bataillon sacré pendant que sa cavalerie charge les ailes et les met en déroute. C'était la première fois que les Spartiates étaient battus par des ennemis inférieurs en nombre. « Cette victoire apprit aux Grecs, dit Plutarque, que ce n'était pas seulement sur les bords de l'Eurotas qu'il naissait des hommes intrépides. »

Paix entre Athènes et Sparte. — Les Spartiates, occupés par la guerre maritime, avaient cessé leurs invasions en Boiotie; les Thébains en profitèrent pour attaquer les villes boiotiennes qui refusaient de reconnaître leur domination. Platée, Thespies, Orchomène, furent prises et détruites. Mais la ruine de Platée, qui avait toujours été l'alliée des Athéniens, les irrita profondément; ils en recueillirent les habitants comme au temps de la guerre du Péloponnèse. D'ailleurs leurs finances s'épuisaient; ils avaient demandé à leurs alliés une nouvelle contribution et les Thébains refusaient d'en payer leur part. Athènes se décida à faire la paix avec Sparte. On reconnut tacitement de part et d'autre la prépondérance de Sparte dans le Péloponnèse, celle d'Athènes sur les îles, mais les alliés de Sparte et ceux d'Athènes étaient libres de renoncer au lien fédéral qui les unissait à ces deux villes, tandis que Thèbes prétendait imposer aux villes boiotiennes une sujétion obligatoire contraire au traité d'Antalkidas. Les Spartiates jurèrent la paix pour eux et leurs alliés; les Athéniens et leurs confédérés prêtèrent le même serment, chacun pour sa ville. Les Thébains étaient inscrits dans le traité comme alliés d'Athènes; mais Épaminondas, qui les représentait au congrès, voulait signer au nom des Boiotes: Agésilaos refusait de considérer la Boiotie comme une banlieue de Thèbes: « Reconnaissez-vous, dit-il, l'autonomie des villes boiotiennes? — Non, répondit Épami-

nondas, à moins que vous ne reconnaissez celle des villes de la Messénie et de la Laconie. »

Agésilaos raya du traité de paix le nom des Thébains. C'était une déclaration de guerre, mais Thèbes était dans de bonnes conditions pour la soutenir : elle avait une armée bien disciplinée et pas de dissensions à l'intérieur. Deux hommes qui méritaient sa confiance la servirent sans rivalité, avec un zèle égal. On a souvent célébré l'amitié qui unissait Pélopidas et Épaminondas, malgré le contraste de leurs situations et de leurs caractères : l'un était riche et libéral, l'autre pauvre et désintéressé ; à la guerre, Pélopidas avait déjà montré la bravoure audacieuse d'un soldat : Épaminondas allait y déployer la science d'un grand général.

Bataille de Leuctres. — Le roi Cléombrotos, qui campait en Phokis avec 10,000 hoplites et 1,000 cavaliers reçut l'ordre d'envahir la Boiotie. Au lieu d'y entrer par le défilé de Coroneia qui était gardé, il tourna l'Hélicon par le sud, s'empara du port de Creusis et parut à l'improviste dans la plaine de Leuctres. Les Thébains n'avaient que 6,000 soldats, mais leur cavalerie était meilleure que celle des Spartiates. Trois des sept Boiotarques étaient d'avis de retourner à Thèbes et de s'y renfermer après avoir envoyé les femmes et les enfants à Athènes. Mais Épaminondas, dont l'attitude au congrès de Sparte avait rendu la guerre inévitable, montra la même décision en présence de l'ennemi et vota pour une bataille malgré l'infériorité du nombre. Pélopidas, qui commandait le bataillon sacré, appuya cet avis et le fit adopter. On s'accorde à attribuer à Épaminondas, malgré le silence de Xénophon, qui ne le nomme même pas, l'invention d'une manœuvre que Napoléon a souvent employée avec succès : concentrer l'action sur un point de la ligne ennemie. Il forma son aile gauche en masse compacte de cinquante hommes de profondeur, pour écraser l'aile droite de Cléombrotos, où étaient les Spartiates. En établissant obliquement sa ligne de bataille, il déroba son centre et sa droite. La cavalerie thébaine commença par culbuter celle des Spartiates qui mit la confusion dans leur infanterie. Puis la gauche thébaine se rua sur la droite lakédaimonienne profonde de douze hommes seulement. Le choc fut terrible ; quand Cléom-

brotes voulut tourner et envelopper ce coin de fer, il se heurta au bataillon sacré des Thébains et se fit tuer au milieu de ses plus braves soldats; 1,000 hommes périrent, dont 400 Spartiates, sur 700 qu'ils étaient. Les alliés, qui formaient le centre et l'aile gauche, et qui avaient à peine pris part à l'action, s'enfuirent devant la cavalerie thébaine. Les Lakédaimoniens avouèrent leur défaite en demandant la permission de relever leurs morts.

La nouvelle fut apportée à Sparte pendant qu'on célébrait la fête des Gymnopaïdies, ou fête de l'éducation : elle ne fut pas interrompue. Le lendemain, les parents des morts parurent en public avec une contenance joyeuse, les familles de ceux qui avaient pris la fuite s'enfermèrent et prirent le deuil. Cependant Agésilaos proposa de laisser dormir la loi qui frappait les fuyards d'infamie. Tout ce qui restait de troupes disponibles, en y comprenant les vieillards, partit sous le commandement d'Archidamos, fils d'Agésilaos et se réunit à l'armée vaincue que les Thébains, malgré leur victoire, n'osèrent pas attaquer dans son camp. Ils avaient appelé à leur aide Jason, tyran de Phères, qui disposait d'une force considérable, car il était parvenu à réunir toutes les villes thessaliennes sous son commandement, avec le titre de Tagos. Les Thébains l'invitaient à se joindre à eux pour détruire la puissance de Sparte, mais Jason s'effrayait déjà de celle de Thèbes, car il aspirait pour son compte à l'hégémonie de la Grèce. Il se posa en médiateur et ménagea entre les deux partis une trêve qui permit aux Péloponnésiens de retourner chez eux.

Ligue arcadienne. Agitation générale en Grèce. — La bataille de Leuctres produisit un effet moral plus funeste à l'hégémonie de Sparte que la défaite elle-même. Les Mantinéens relevèrent leurs murailles malgré l'opposition d'Agésilaos. Plusieurs villes arcadiennes leur envoyèrent des ouvriers; les Eléiens leur fournirent trois talents. Une insurrection populaire éclata à Tégéa et les aristocrates s'enfuirent à Sparte au nombre de huit cents. Les Arcadiens qui, depuis longtemps formaient la plus grande partie des armées lakédaimoniennes, commençaient à se lasser de combattre pour d'autres. Ils n'avaient formé jusqu'alors qu'une race, ils voulaient devenir une nation.

Un riche patriote de Mantinée nommé Lycomède leur persuada de s'unir en une confédération et de bâtir une ville qui en serait le centre et la capitale. Ils la construisirent sur un affluent de l'Alphéios, près des confins de la Laconie, et la nommèrent la grande ville, Mégalopolis. Les habitants de quarante villes ou villages y furent rassemblés de gré ou de force. La ligue arcadienne eut un conseil général appelé les Dix mille, pour voter la paix et la guerre, les alliances, les impôts et le contingent de chaque canton. Cinq mille hommes nommé les Éparites composèrent une armée à la solde de la confédération. Les Spartiates essayèrent de s'opposer à la formation de ce nouvel État ; mais les Arcadiens étaient assurés d'avance de l'appui de Thèbes.

La nouvelle de la bataille de Leuctres, apportée à Athènes par une ambassade thébaine, y avait été reçue très froidement. Les Athéniens comprenaient que cette puissance nouvelle qui s'élevait à leurs portes pouvait devenir plus dangereuse que Sparte, trop occupée dans le Péloponnèse pour leur disputer l'empire de la mer. Le moment leur semblait favorable pour faire exécuter à leur profit le traité d'Antalkidas : l'autonomie des cités, grandes ou petites, offrait le prétexte d'une ligue qui pouvait être dirigée, suivant l'occasion, contre Sparte ou contre Thèbes. Il y avait maintenant en Grèce trois centres politiques autour desquels pouvaient se grouper les villes de second ordre. L'effervescence était générale, et, suivant une habitude invétérée chez les Grecs, elle se traduisait par une lutte de classes dans l'intérieur de chaque cité. Des guerres civiles éclatèrent à Corinthe, à Mégare, à Sikyone, à Phlious et surtout à Argos, où la victoire du parti populaire fut accompagnée de telles violences que les Athéniens, pour écarter la souillure qui rejaillissait sur toutes les démocraties, eurent recours à des cérémonies expiatoires.

Épaminondas en Laconie. — Un an après la bataille de Leuctres, Épaminondas envahit le Péloponnèse à la tête d'une armée recrutée dans toute la Grèce septentrionale, excepté en Attique, et à laquelle se joignirent bientôt les Arcadiens, les Argéiens et les Éléiens. L'ensemble de ses troupes montait, selon Plutarque, à 70,000 hommes. Épaminondas hésitait à pénétrer en Laconie ; mais en apprenant que les défilés n'étaient pas gardés, il y entra par quatre passages à la fois, passa l'Eurotas

en face d'Amyclai et campa sur la rive droite dans le voisinage de Sparte. Les Arcadiens couraient le pays, brûlant les fermes, pillant les campagnes. C'était la première fois que les femmes spartiates voyaient la fumée d'un camp ennemi ; elles couraient dans la ville comme des folles et répandaient partout la confusion. Sparten'avait pas de remparts et peu de soldats pour la défendre. Déjà beaucoup d'Hilotes avaient été rejoindre l'armée thébainè. Les Éphores offrirent la liberté à ceux qui voudraient s'armer pour Sparte ; il s'en présenta 6,000, et déjà ce nombre inspirait des craintes, car on ne comptait guère sur leur fidélité. Heureusement il arriva des troupes soldées d'Orchomène, la seule ville d'Arcadie qui restât fidèle aux Spartiates ; d'autres renforts vinrent par mer de Corinthe, de Sikyone, d'Épidaure et de Pellène. Épaminondas espérait forcer ses adversaires à une bataille en ravageant la plaine sous leurs yeux, mais il n'osait pas risquer la guerre des rues. Un jour, toute sa cavalerie, s'étant avancée jusque dans la ville, fut repoussée par un corps d'hoplites postés dans le temple des Tyn-darides. Agésilaos de son côté refusait de faire des sorties, craignant des désertions et des trahisons. Une troupe de deux cents hommes s'était saisie d'une hauteur, et on soupçonnait que c'étaient des traîtres ; on voulait les attaquer, une guerre civile allait éclater en présence de l'ennemi. Agésilaos va vers eux seul et sans armes : « Vous avez mal compris mes ordres, leur dit-il ; ce n'est pas ici que je vous ai envoyés. » Et il leur désigne les quartiers où ils doivent se disséminer. Ils obéissent, ne se doutant pas que leur complot est découvert. Le lendemain, Agésilaos en fit mourir quinze ; d'autres suspects furent arrêtés et exécutés sommairement.

Fondation de Messène. — L'important, pour Agésilaos, était de gagner du temps en attendant la dispersion de l'armée ennemie. Ce qu'il avait prévu arriva : les Arcadiens, les Eléiens et les Argéiens, qui s'étaient gorgés de butin, rentrèrent chez eux pour le mettre en sûreté. Épaminondas descendit la vallée de l'Eurotas, essaya inutilement de prendre Gythion, le port de Sparte, et dut songer à quitter un pays ravagé qui ne pouvait plus nourrir ses troupes. Mais avant de partir, il voulut ruiner à jamais la puissance de Sparte dans le Péloponnèse. Il avait

aidé les Arcadiens à fonder Mégalopolis ; pour achever d'enfermer les Spartiates dans leurs montagnes, il voulut donner aussi à la Messénie une capitale, un centre de résistance. Il en choisit l'emplacement aux pieds du mont Ithôme, l'antique forteresse d'Aristodèmos. Pendant qu'on élevait les murailles dont il reste encore d'admirables ruines, il appela tout ce qui restait de Messéniens réduits à la condition d'Hilotes ou dispersés en Grèce, en Italie, en Sicile, donna à la nouvelle ville le nom de Messène et offrit le droit de cité aux étrangers qui voudraient s'y établir. Les Arcadiens renouvelèrent l'antique alliance de leurs ancêtres avec ceux des Messéniens et s'associèrent aux sacrifices offerts à Zeus Ithomate. Après cet acte de haute politique, qui valait mieux qu'une victoire, Épaminondas pouvait rentrer à Thèbes. Iphicrate, posté à l'isthme de Corinthe à la tête d'une armée envoyée d'Athènes au secours de Sparte, n'osa pas lui barrer le passage. A son retour, Épaminondas fut mis en jugement avec Pélopidas et les autres boiotarques pour avoir gardé le commandement quatre mois de plus que la loi ne le permettait. Il prit la faute sur lui seul et fut absous avec ses collègues par acclamation.

Pélopidas en Thessalie. — Jason de Phères avait été assassiné peu de temps après la bataille de Leuctres, au moment où la Thessalie, unie sous sa domination, allait peut-être jouer le rôle qui fut réservé plus tard à la Macédoine. Une suite de fratricides fit passer successivement le pouvoir aux mains de ses deux frères, puis de son neveu Alexandre, contre lequel les habitants de Larissa invoquèrent le secours des Thébains. Pélopidas, envoyé pour les protéger, réduisit Alexandre à la possession de Phères, établit une ligue défensive entre les villes thessaliennes et profita de l'occasion pour intervenir dans les affaires de la Macédoine, troublée par des querelles de famille comme on en voit si souvent dans les monarchies. Il fit entrer le régent Ptolémée dans l'alliance de Thèbes et ramena comme otage un frère du roi Amyntas, le jeune Philippe, qui devait un jour soumettre la Grèce.

Pendant ce temps, Épaminondas, forçant le passage de l'isthme malgré les Athéniens et les Spartiates, faisait dans le Péloponnèse une seconde campagne qui n'eut pas beaucoup de résu-

tats. Il parvint à faire entrer Sikyone dans l'alliance de Thèbes, mais il échoua dans ses tentatives sur Corinthe et subit quelques échecs de la part des mercenaires Keltés et Ibères que Denys, tyran de Syracuse, avait envoyés au secours de Sparte. Les Arcadiens, que Thèbes avait aidés à conquérir leur autonomie, se croyaient assez forts pour se passer de sa protection. « Le Péloponnèse vous appartient, leur disait Lycomède, puisque vous êtes seuls autochtones. Jamais, sans votre appui, les Lakédaimoniens n'auraient pu envahir le territoire d'Athènes, ni les Thébains celui de Sparte. Si vous marchez toujours derrière les Thébains, ils deviendront pour vous de nouveaux Spartiates. » Quelques succès justifèrent d'abord les espérances des Arcadiens; mais peu de temps après, Archidamos, fils d'Agésilaos, remporta sur eux, sans perdre un seul de ses soldats, une victoire éclatante que les Spartiates nommèrent la victoire sans larmes. Épaminondas envahit une troisième fois le Péloponnèse (367), et obtint pour Thèbes l'alliance des villes d'Achaïe. Mais il leur laissa leurs gouvernements oligarchiques. Les Arcadiens s'en plaignirent à Thèbes, accusant Épaminondas d'avoir préparé des alliés à Sparte; le peuple lui montra son mécontentement en lui refusant la stratégie. Des gouvernements populaires furent établis en Achaïe, mais au bout de peu de temps, les aristocrates reprirent le dessus, et les Achaïens rentrèrent dans la ligue lakédaimonienne.

Négociations avec la Perse. — Les Spartiates avaient perdu l'hégémonie de la Grèce, mais l'alliance de la Perse pouvait la leur rendre, et des négociations entamées pour renouer cette alliance semblaient sur le point d'aboutir; il fallait leur ôter cette ressource; les Thébains envoyèrent Pélopidas à la cour de Suse. Ils s'y rencontra avec des envoyés d'autres villes grecques; mais il avait sur eux un grand avantage : Thèbes n'avait jamais été en lutte avec la Perse; elle avait même été son alliée dans la guerre médique. Ce souvenir, si honteux au temps du patriotisme panhellénique, devenait précieux maintenant que tous les Grecs se disputaient la faveur du grand roi. Ce fut Pélopidas qui l'emporta, et les Thébains furent chargés à leur tour de faire exécuter la clause du traité d'Antalkidas sur l'autonomie des cités. Mais ils ne purent tirer aucun avan-

tage de cette victoire diplomatique : Sparte refusait de reconnaître l'indépendance de Messène ; Athènes gardait ses prétentions sur Amphipolis, les Éléiens ne voulaient pas renoncer à la Triphylie, Corinthe déclarait nettement qu'elle se souciait peu du grand roi, et l'envoyé arcadien, que le luxe de la cour de Suse n'avait pas ébloui, disait dédaigneusement qu'il n'y avait vu que des cuisiniers, des pâtisseries, des échantons et des huisseries, mais pas un homme, et que le fameux platane d'or ne donnerait pas d'ombre à une cigale. Pélopidas, envoyé en Thessalie pour y faire reconnaître le traité dicté par la Perse, fut saisi et mis en prison par Alexandre de Phères. Les Thébains envoyèrent une armée pour le délivrer, mais elle fut battue, et attribuant cet échec à ses généraux, donna le commandement à Épaminondas, qui servait comme simple soldat. Il conduisit la retraite, et l'année suivante, ayant été élu boiotarque, il obtint la délivrance de son ami en échange d'une trêve et de l'évacuation de la Thessalie (366).

Athènes, cependant, n'ayant plus rien à craindre du côté de Sparte, arrivait peu à peu à reconstituer sa domination maritime. Timothéos avait repris Samos, quelques villes de la Chersonnèse de Thrace, et fait rentrer les villes de la Chalkidique dans l'alliance des Athéniens qui, malgré leurs engagements, recommençaient à fonder des Clérouchies. Épaminondas craignait de n'avoir renversé la puissance de Sparte qu'au profit d'Athènes. « Il faut, disait-il, transporter les Propylées de l'Acropole d'Athènes sur la Cadmée. » Il persuada aux Thébains de construire une flotte de cent trirèmes et il en prit le commandement. Il parcourut l'Hellespont et la mer Égée, essayant de détacher les villes de l'alliance d'Athènes et de les faire entrer dans celle de Thèbes ; mais cette expédition ne paraît pas avoir produit de résultats importants. Pendant son absence, les Thébains, sous prétexte d'un complot, rasèrent la ville d'Orchomène et s'en partagèrent le territoire, après avoir tué toute la population mâle et vendu les femmes et les enfants.

Mort de Pélopidas. — Dans la même année (363), Pélopidas, sollicité par les Thessaliens de les protéger contre Alexandre de Phères, saisit avec empressement l'occasion de punir le tyran qui l'avait retenu prisonnier et de rétablir l'influence

thébaine en Thessalie. Dans une plaine appelée Kynosképhales, les têtes de chiens, à cause des buttes dont elle était parsemée, il rencontra Alexandre à la tête d'une armée supérieure en nombre à la sienne, et n'hésita pas à l'attaquer. Déjà la victoire commençait à se déclarer pour les Thébains, quand Pélolidas, apercevant son ennemi, s'élança en avant pour l'atteindre au milieu de ses gardes et tomba percé de coups. Les Thessaliens firent de magnifiques funérailles à celui qui était venu les délivrer, et les Thébains, pour venger sa mort, envoyèrent sept mille hommes contre Alexandre, qui fut contraint de rendre la liberté aux villes qu'il avait prises et de reconnaître la suprématie de Thèbes.

Lutte des Arcadiens et des Éléiens. — Les Thébains avaient réussi à renverser l'hégémonie de Sparte, mais ils ne parvenaient pas à s'en saisir. A défaut d'un lien fédéral, plus impossible à établir que jamais, il se formait, suivant les intérêts du moment, des alliances particulières, qui n'étaient ni solides ni durables. Quelques villes, Corinthe, Épidaure; Phlious, s'étaient retirées de la lutte, mais on ne pouvait arriver à une paix générale. Sparte refusait de reconnaître l'indépendance de Messène et n'était pas assez affaiblie pour qu'on pût l'y contraindre. Un conflit avait éclaté entre les Arcadiens et les Éléiens à l'occasion d'un canton limitrophe. Archidamos, venu au secours des Éléiens, fut battu à Cromne. Les Arcadiens s'emparèrent d'Olympie et donnèrent la présidence des jeux aux Pisates (364). Les Éléiens, appuyés par les Achaiens, essayèrent de troubler la fête, mais les Arcadiens se rangèrent en bataille, ayant avec eux deux mille hoplites d'Argos et quatre cents cavaliers d'Athènes. Les Éléiens se retirèrent, et dans la suite rayèrent la fête de cette année du nombre des olympiades. Mais les Arcadiens restèrent en possession d'Olympie; ils firent frapper des monnaies représentant d'un côté la tête de Zeus couronné de lauriers, de l'autre le Dieu arcadien Pan assis sur l'Olympe (page 25).

Il y avait à Olympie des offrandes et des dépôts placés sous la garde du Dieu par des États ou des particuliers. Ces trésors, qui avaient toujours été respectés, furent employés par les Arcadiens à la solde de leurs Éparites. Les Mantinéens, saisissant

l'occasion de faire éclater leur jalousie contre Tégéa et Mégalo-
polis, refusèrent de s'associer à ce sacrilège, mais offrirent
de payer leur part de la somme nécessaire pour l'entretien de
l'armée fédérale. Une scission menaçait de se produire dans la
ligue arcadienne ; les Dix mille traitèrent avec les Éléiens et
des députés s'assemblèrent à Tégéa pour régler les conditions
de la paix. Mais l'harmoste boiotien qui commandait une gar-
nison de 300 hommes, feignant de croire à un complot pour
livrer la ville aux Spartiates, saisit les députés et les mit en pri-
son. L'indignation publique le força à les relâcher, et les Manti-
néens envoyèrent une ambassade à Thèbes pour demander sa
punition. Mais Épaminondas, irrité de voir l'Arcadie se sous-
traire à l'influence de Thèbes, prit la défense de l'harmoste et
annonça qu'il allait conduire une armée dans le Péloponnèse.
Les Mantinéens et leurs partisans se préparèrent à la guerre
et demandèrent l'assistance de Sparte.

Bataille de Mantinée ; mort d'Épaminondas. — Dans
l'été de 362, Épaminondas envahit le Péloponnèse pour la qua-
trième fois, à la tête d'une armée thébaine grossie de troupes
fournies par la Thessalie et l'Euboia. Il fut rejoint par les
Argéiens, les Messéniens et les Arcadiens de Tégéa, de Mégalo-
polis et de Pallantion. Sparte avait pour alliés le reste
des Arcadiens, les Achaiens, les Éléiens et les Athéniens. Ils
campèrent devant Mantinée, et Agésilaos se mit en marche
pour les rejoindre. En apprenant son départ, Épaminondas,
qui s'était établi à Tégéa, sortit pendant la nuit, se dirigeant
vers Sparte, et la ville restée sans défense allait être prise
comme un nid d'oiseaux, dit Xénophon, si un déserteur cré-
tois n'eût couru avertir Agésilaos, qui revint à marches forcées.
Comme la première fois, Épaminondas craignit d'engager le
combat dans les rues. Il se hâta de revenir à Tégéa, et espérant
surprendre Mantinée, y envoya sa cavalerie ; mais un corps de
cavaliers athéniens venait d'y arriver : sans prendre le temps
de se reposer, ils sortirent au-devant de l'ennemi et sauvèrent
la ville ; un fils de Xénophon périt dans cette affaire. Alors,
comme le terme de son commandement approchait, Épami-
ondas résolut de livrer bataille. Il avait 33,000 hommes,
Agésilaos 22,000 ; jamais Grecs contre Grecs ne s'étaient ren-

contrés en si grand nombre. Épaminondas suivit à *Matinée* la même tactique qu'à *Leuctres* ; il plaça ses meilleures troupes à l'aile gauche en masses profondes et concentra l'attaque sur un point, dirigeant son armée, dit Xénophon, comme un vaisseau, la proue en avant. Déjà le choc de cette irrésistible phalange avait enfoncé la ligne ennemie, quand Épaminondas, qui combattait au premier rang, tomba frappé d'un coup de lance ; les médecins déclarèrent qu'il mourrait quand on retirerait le fer de la blessure. Il demanda de quel côté était la victoire ; on lui dit que les ennemis étaient en fuite : « C'est bien, dit-il, je puis mourir. » Puis, apprenant que deux officiers auxquels il voulait confier le commandement étaient morts, il dit : « Faites la paix », et il ordonna d'arracher le fer.

Paix générale. — Il mourut, croyant à sa victoire ; mais la nouvelle qu'on lui avait donnée était prématurée. Les Thébains, hoplites et cavaliers, consternés par sa mort, n'avaient pas achevé la défaite des Lakédaimoniens à l'aile gauche, tandis qu'à l'aile droite, les troupes légères de Thèbes étaient battues par la cavalerie athénienne, de sorte que de part et d'autre on éleva des trophées en même temps qu'on envoyait demander la permission de recueillir les morts. « Ce combat, dit Xénophon, laissait autant de confusion en Grèce qu'il y en avait auparavant. » Une paix générale fut conclue l'année suivante par la médiation d'Artaxerxès ; chaque peuple conserva la situation qu'il avait avant la guerre. Le traité reconnaissait l'autonomie de Messène ; les Spartiates refusèrent seuls de le signer : ils pouvaient bien se résigner à admettre une ligue arcadienne, parce que les Arcadiens avaient été alliés et non sujets de Sparte, mais ils ne pouvaient renoncer à la possession de la Messénie qui, depuis des siècles, faisait partie de leur territoire. Thèbes était reconnue comme capitale de la Boiotie : c'était tout ce qu'elle pouvait demander, et elle n'eût pas obtenu davantage alors même qu'Épaminondas aurait remporté à *Mantinée* une victoire décisive. C'était beaucoup d'avoir brisé la suzeraineté de Sparte sur le Péloponnèse ; recueillir son héritage était impossible : les Péloponnésiens, une fois leur indépendance reconnue, n'avaient pas besoin de la tutelle

de Thèbes, et avaient intérêt à n'avoir pas les Spartiates pour ennemis. Il n'y avait plus en Grèce de puissance prépondérante : la bataille de Leuctres avait mis Thèbes sur le même niveau que Sparte et Athènes ; l'établissement de la ligue arcadienne et la fondation de Messène avaient achevé d'établir entre ces trois villes une sorte d'équilibre. Cette situation, que Thèbes devait surtout à l'habileté militaire et politique d'Épaminondas, elle ne la perdit pas aussitôt après sa mort, quoiqu'on l'ait souvent répété : elle la garda jusqu'à la bataille de Chéronée où elle défendit, seule avec Athènes, la liberté de la Grèce.

Agésilaos en Égypte ; sa mort. — Les Spartiates ne pouvaient pardonner au grand roi l'appui prêté à Thèbes et la conclusion d'une paix qui leur enlevait la Messénie. Ils résolurent de l'en punir en soutenant la révolte de l'Égypte. Le vieil Agésilaos s'y fit envoyer malgré ses quatre-vingts ans, heureux de finir sa carrière comme il l'avait commencée, par une lutte contre les Perses. Lui seul peut-être à cette époque était encore animé du sentiment panhellénique. Xénophon, son admirateur et son ami, dit qu'il regardait comme un malheur une victoire sur les Grecs. Personne ne connaissait mieux que lui la faiblesse des Perses. Le grand roi, si habile à exploiter la rivalité des républiques, était constamment menacé par les révoltes de ses satrapes. Ce qui le sauvait, c'était la jalousie réciproque des révoltés, parmi lesquels il y avait toujours des traîtres. Ainsi, en 362, tous les satrapes des provinces occidentales et maritimes se soulèvent et forment une alliance avec l'Égypte, où l'insurrection était à peu près permanente. Une défection si générale avait diminué de moitié les revenus de l'empire, et ce qui restait était insuffisant pour subvenir aux dépenses de la guerre. Mais l'entreprise échoua par la trahison d'Oronte, satrape de Mysie, que les révoltés avaient pris pour chef.

Agésilaos reçut le commandement des 10,000 mercenaires grecs que Tachos, prince d'Égypte, avait pris à sa solde ; l'Athénien Chabrias était à la tête de la flotte. Tachos, qui commandait en chef, conduisit ses troupes en Syrie. Mais en son absence, son neveu Nectanébo fut proclamé roi par les Égyptiens et

demanda l'appui de Chabrias et d'Agésilaos. Chabrias resta fidèle aux engagements qu'il avait pris avec Tachos, mais Agésilaos, ne consultant que l'intérêt de Sparte, et mécontent d'ailleurs de l'insolence de Tachos, prit parti pour Nectanébo. Tachos effrayé se réfugia chez les Perses et essaya, avec leur secours, de renverser son rival. Mais Agésilaos fit gagner deux victoires à Nectanébo et l'affermir sur le trône d'Égypte. Il en fut magnifiquement récompensé et se mit en route pour rapporter à Sparte les trésors qu'il avait reçus pour prix de ses services, et qu'il comptait employer à la réduction de Messène. Mais il tomba malade en mer et mourut dans un port de la Kyrénaïque. Son corps, embaumé dans la cire, fut rapporté à Sparte (361).

Guerre des alliés. — Athènes ne garda pas longtemps l'hégémonie maritime qu'elle avait pu ressaisir grâce à la rivalité de Thèbes et de Sparte. Il est probable qu'elle avait fini par traiter ses alliés comme des sujets, et employé leurs contributions de guerre à son profit ; du moins Isocrate assure que l'argent fourni par les alliés était dépensé en spectacles aux fêtes de Dionysos. C'est le reproche qu'on avait autrefois adressé à Périclès, à propos du fonds théorique et du Parthénon. Pendant la guerre du Péloponnèse, Sparte avait exploité à son profit le mécontentement des alliés d'Athènes. Maintenant, ils ne pouvaient plus compter sur l'appui de Sparte, mais ils trouvèrent dans Mausole, prince de Carie, un allié intéressé. La Carie était un pays presque grec ; Mausole régnait dans la ville grecque d'Halicarnasse, et rêvait un empire maritime. Pour étendre sa domination sur les îles grecques du voisinage, Cos, Rhodes, Chios, il y provoqua des révolutions oligarchiques et les détacha de l'alliance athénienne. Byzance s'associa à cette défection et les Athéniens furent engagés dans une guerre que nous appellerons guerre des alliés, parce que le nom de guerre sociale, qu'on lui donne ordinairement, pourrait être pris dans le sens d'une lutte de classes (358). Chabrias et Charès vinrent assiéger Chios avec soixante galères ; mais une attaque contre le port ne réussit pas, et Chabrias, se trouvant seul au milieu des ennemis, se fit tuer plutôt que d'abandonner son vaisseau. Les alliés, après avoir saccagé

Lemnos et Imbros, assiégèrent Samos. Les Athéniens envoyèrent contre eux Timothéos et Iphicrate, avec une nouvelle flotte qui vint se joindre à celle de Charès, et tous trois cinglèrent vers l'Hellespont, où la flotte des alliés les suivit en abandonnant le siège de Samos. Mais il y eut un dissentiment entre les généraux athéniens : Charès voulait livrer bataille malgré une tempête ; Iphicrate et Timothéos s'y refusèrent. Charès les accusa de trahison devant le peuple. Timothéos, condamné à une amende de 100 talents qu'il ne pouvait payer, alla mourir en exil ; Iphicrate se sauva en intimidant ses juges, mais il quitta également Athènes, qui perdit ainsi ses meilleurs généraux.

Charès demeura seul chargé de la guerre ; mais il ne recevait pas d'argent pour payer son armée, composée de mercenaires. Pour n'être pas forcé de la congédier ; il se mit à la solde du satrape de Bithynie, Artabaze, révolté contre le roi de Perse Ochos, qui venait de succéder à Artaxarxès. Ochos, irrité de cet acte d'hostilité, de la part des Athéniens qui étaient en paix avec la Perse, les menace d'envoyer au secours des alliés la flotte phénicienne forte de trois cents vaisseaux. Les affaires d'Athènes commençaient en ce moment à s'embrouiller du côté de la Macédoine, dont le roi Philippe devenait pour elle un adversaire redoutable. Elle ordonna à Charès, qui avait déjà battu les troupes du roi de Perse, de quitter le service d'Artabaze, et crut prudent de faire la paix avec les confédérés. Elle leur reconnut le droit de sortir de la ligue athénienne et perdit ainsi la plus grande partie de ses revenus, qui furent réduits à 45 talents. Les alliés n'y gagnèrent rien : ils tombèrent sous la dépendance de Mausole qui, d'après Démosthènes, avait été l'instigateur de la guerre. Mausole est resté célèbre par les regrets que sa mort inspira à sa veuve Artémisia ; on dit qu'elle but les cendres de son mari pour n'en être pas séparée. Elle lui éleva un magnifique tombeau, qu'elle fit décorer de statues et de bas-reliefs par Scopas, Bryaxis et Léocharès, les plus célèbres sculpteurs de l'époque ; de là vint le nom de *Mausolée*, qu'on a étendu à toutes les riches sépultures. Les ruines du Mausolée ont été retrouvées en 1856 par M. Newton ; plusieurs statues, entre autres celle de Mausole, et

près de 80 pieds de frise figurent aujourd'hui au British Museum.

La Perse et les mercenaires grecs. — Artaxerxès Mnémon était mort en 361. La fin de son règne fut troublée, comme l'avait été le commencement, par des rivalités de famille. Deux de ses fils, Dareios et Ochos, se disputaient d'avance sa succession. Il donna le titre de roi à Dareios et lui permit de porter la tiare droite; mais Dareios, pressé d'entrer en fonctions, se révolta contre son père, à l'instigation de Tiribaze, et fut mis à mort. Ochos était débarrassé de ce concurrent, mais il lui restait deux frères : il persuade à l'un que son père veut le faire mourir et le pousse ainsi au suicide, puis il fait assassiner l'autre. Artaxerxès meurt de chagrin, ou peut-être de vieillesse, car il avait quatre-vingt-douze ans. Ochos, devenu roi, sous le nom d'Artaxerxès III, ne se croit pas solidement assis sur le trône tant qu'il restera un seul des membres de la famille royale; il les fait massacrer au nombre de cent quatre-vingts.

Le règne d'Ochos ressemble à celui de son père : au dedans, des révoltes de satrapes, au dehors, une véritable suzeraineté sur les Grecs, malgré leur supériorité militaire, avouée par les Perses eux-mêmes, qui les enrôlent dans leurs armées. Ce n'est pas par amitié pour les Grecs que le grand roi se fait médiateur de leurs querelles : c'est parce qu'il a besoin de mercenaires grecs. Au temps des guerres médiques, les Grecs étaient à la fois citoyens et soldats; maintenant les rôles sont distincts : le citoyen reste sur l'agora et s'occupe des affaires publiques, le soldat passe sa vie dans les camps. La guerre est devenue le seul métier lucratif; le roi de Perse, qui a de l'argent, peut se payer de braves soldats et d'habiles généraux, qui ont fait leur apprentissage au milieu des guerres continuelles entretenues par les rivalités des républiques. Dans les guerres entre le roi et ses satrapes, il y a toujours des mercenaires grecs des deux côtés. En 354, la Phénicie et l'île de Kypros se soulèvent à la fois et s'allient aux Égyptiens; Tennès, roi de Sidon, prend à sa solde en Égypte 4,000 mercenaires grecs commandés par le Rhodien Mentor. Mais la trahison de Mentor livre Sidon à Ochos, qui incendie la ville et la flotte; 40,000 habitants furent la proie des flammes. En même temps, 8,000 mercenaires grecs commandés par l'Athénien Phokion

ramènent Kypros sous la domination des Perses. Ochos, qui veut conduire une expédition contre l'Égypte, demande aux Grecs des soldats. Thèbes lui envoie 1,000 hoplites, Argos 3,000, la Grèce d'Asie 6,000. Le roi d'Égypte Nectanébo avait aussi des Grecs dans son armée; mais il fut battu devant Péluse, et la défection de ses mercenaires l'obligea à abdiquer la royauté. Il se réfugia en Éthiopie avec ses trésors; Ochos pille les temples et renouvelle les impiétés de Cambysès. L'Égypte rentre, jusqu'à l'arrivée d'Alexandre, sous le joug de la Perse.

§ III.

Les Tyrans de Sicile.

Progrès des Carthaginois en Sicile. — Usurpation de Denys à Syracuse. — Tyrannie de Denys. — Guerres de Denys; sa puissance. — Anecdotes sur Denys; sa mort. — Denys le Jeune et Dion. — Timoléon à Syracuse. — Timoléon détruit la tyrannie en Sicile.

Progrès des Carthaginois en Sicile. — L'absence de lien fédéral qui, malgré la supériorité militaire des Grecs, avait rendu le roi de Perse maître de la Grèce d'Asie et arbitre de la Grèce d'Europe, fut sur le point de livrer la Sicile entière aux Carthaginois. Égeste, toujours en querelle avec Sélinonte, les appela à son aide en 410, comme elle y avait appelé, quelques années auparavant, les Athéniens. Carthage était alors à l'apogée de sa puissance; elle leva une armée de 100,000 mercenaires, et les envoya en Sicile sous le commandement d'Hannibal, fils de cet Amilcar, qui avait été tué soixante-dix ans auparavant à la bataille d'Himère. Il commença par prendre possession d'Égeste au nom de Carthage, puis enveloppa Sélinonte qui fut prise en 409, après une résistance héroïque. Tous les habitants, hommes, femmes, enfants et vieillards, furent massacrés. La ville fut rasée; on voit encore les ruines éparses de ses temples. Himère fut également détruite de fond en comble. La plupart des habitants avaient pu s'échapper avant le dernier assaut; il y restait environ 3,000 personnes qu'Hannibal fit mourir dans les tortures à la place même où était tombé son aïeul (409).

Deux ans après, il revint en Sicile avec Himilcon, à la tête de 180,000 mercenaires, Libyens, Numides, Ibères et Campaniens, et mit le siège devant la grande ville commerçante d'Agrigente, la plus importante de la Sicile après Syracuse. Il fit démolir les tombeaux pour construire une terrasse; la peste qui se mit dans son armée et dont il mourut lui-même fut regardée comme une vengeance des Dieux. Son collègue Himilcon, immola des enfants à Moloch en sacrifice expiatoire. Les Syracusains venus au secours d'Agrigente, battirent complètement un corps de 40,000 Ibères et Campaniens. Mais la ville commençait à souffrir de la disette; un grand convoi de blé fut enlevé par les Carthaginois. Les Agrigentins, amollis par le luxe et incapables de supporter les fatigues de la vie militaire, avaient pris à leur solde des mercenaires qui les trahirent et passèrent à l'ennemi. Au bout de six mois de siège, la plus grande partie de la population sortit pendant la nuit et se sauva à Géla. Himilcon entra aussitôt dans la ville, la livra au pillage, massacra ce qui restait d'habitants et détruisit les monuments bâtis autrefois par les prisonniers carthaginois, après la bataille d'Himère. De magnifiques ruines attestent encore aujourd'hui la grandeur d'Agrigente, la plus riche des cités grecques, et une des plus belles du monde (406).

Usurpation de Denys à Syracuse. — Depuis sa victoire sur les armées et les flottes d'Athènes, Syracuse était devenue la capitale de la Sicile. Un nouveau code de lois, rédigé par Dioclès, avait rendu sa constitution encore plus démocratique; les magistrats étaient désignés par le sort. Nous savons peu de chose de cette législation, qui fut adoptée, dit-on, par d'autres villes sikéliotes. Le chef du parti aristocratique, Hermocratès, qui s'était distingué dans la guerre contre les Athéniens, commanda la flotte envoyée par Syracuse au secours des Péloponnésiens et fut battu avec eux à Kyzicos. Les Syracusains se retirèrent d'une guerre où ils n'avaient rien à gagner et exilèrent Hermocratès. Il essaya de rentrer à main armée dans sa patrie et périt dans cette tentative. Parmi ceux qui avaient combattu avec lui, était un greffier nommé Dionysios (Denys), qui fut blessé et laissé pour mort; cette circonstance le préserva du bannissement qui fut prononcé contre les partisans d'Hermocratès.

L'invasion des Carthaginois raviva les dissensions à Syracuse; la ruine d'Agrigente y jeta l'effroi. Dans l'assemblée du peuple, Denys accusa les généraux d'avoir causé, par incapacité ou par trahison, les malheurs de la Sicile. Il fut mis à l'amende comme factieux; mais un riche citoyen, l'historien Philistos, lui promit de payer toutes les amendes dont on le frapperait. Il continua à agiter le peuple et le décida à nommer un nouveau gouvernement dont lui-même fit partie. Il ne lui restait plus qu'à se débarrasser de ses collègues. « Eux aussi trahissent la République, dit-il, et sont vendus aux Carthaginois. » Il fit rappeler les bannis pour se faire des partisans. On l'envoie à Géla pour délivrer le peuple de l'oppression des riches : il fait condamner à mort quelques aristocrates et distribue leurs biens à ses soldats. De retour à Syracuse, il voit le peuple sortant du théâtre : « Voilà comment on vous trompe, s'écrie-t-il; on vous amuse avec des fêtes, quand le soldat manque de tout et quand l'ennemi est à nos portes. Reprenez le pouvoir que vous m'avez confié; je ne veux pas le partager avec des traîtres. » Ses amis disaient : « Quelle honnêteté ! Il n'y a que lui d'incorruptible. » Et on le nomme généralissime des troupes, dont il fait doubler la solde. Puis, comme Pisistrate et tant d'autres, il dit qu'on veut l'assassiner parce qu'il aime le peuple. On lui donne une garde de six cents hommes qu'il porte à mille et qu'il choisit parmi les plus pauvres. Il enrôle des mercenaires, affranchit les esclaves, fait occuper toutes les fonctions publiques par des hommes dévoués à sa fortune, et s'établit dans l'île d'Ortygie où étaient les arsenaux et qui commandait le grand port (403).

Tyrannie de Denys. — Devenu tyran par la sottise du peuple, Denys combattit les Carthaginois sans plus de succès que les généraux qu'il avait accusés de trahison. Il ne put sauver ni Géla ni Camarine, et toute la population de ces deux villes chercha un refuge à Syracuse. Mécontents de ces échecs, les Syracusains essayent trop tard de se soulever contre lui; appuyé sur ses mercenaires, il étouffe la révolte, fait mourir quelques-uns de ses ennemis, chasse les autres et maintient son pouvoir par la terreur. Une peste arrête les progrès des Carthaginois et les décide à faire la paix, mais ils

gardent toutes leurs conquêtes, c'est-à-dire plus des deux tiers de la Sicile, contre un article du traité reconnaissant Denys comme tyran de Syracuse. Il fortifia l'île d'Ortygie dont il fit sa citadelle après en avoir expulsé les habitants pour y installer ses mercenaires. Puis il donna la meilleure partie du territoire de Syracuse à ses amis et aux magistrats; le reste fut distribué par portions égales entre les citoyens, les esclaves affranchis et les étrangers domiciliés. Ce remaniement de la propriété excita une insurrection; il s'enferma dans sa forteresse d'Ortygie et ses mercenaires rétablirent son autorité. Quelques jours après, pendant que les habitants étaient dans les champs, occupés à faire la moisson, il fit visiter toutes les maisons et enlever toutes les armes. Quand il se crut maître assuré de Syracuse, il voulut étendre sa domination sur toute la côte orientale de la Sicile. Il s'empara d'Aitna et d'Enna, détruisit Naxos et Catane qui lui avaient été livrées par des traitres, et dont il vendit les habitants pour donner leurs terres aux Sikels du voisinage et à ses mercenaires campaniens. Les Léontins effrayés lui ayant ouvert leurs portes, furent transportés à Syracuse. Les Rhègiens, inquiets de ses progrès, firent passer une armée en Sicile; mais, abandonnés des Messaniens qui s'étaient d'abord joints à eux, ils firent la paix avec Denys et retournèrent en Italie.

Guerres de Denys; sa puissance. — En même temps Denys préparait une revanche contre les Carthaginois. Syracuse fut entourée de remparts qui la rendaient imprenable. Des ouvriers attirés de tous les pays voisins par l'appât d'un salaire très élevé, furent employés à fabriquer une immense quantité d'armes et de machines de guerre; c'est alors que fut inventée la catapulte, pour lancer des pierres et des dards. On construisit de nombreux bâtiments de guerre, dont quelques-uns d'un nouveau modèle à quatre et à cinq rangs de rameurs. Quand il eut achevé ses préparatifs et appelé de tous côtés des mercenaires, Denys déclara la guerre aux Carthaginois, et à la tête d'une armée de 80,000 hommes, reprit successivement toutes les villes qu'ils avaient conquises sept ans auparavant, Géla, Camarine, Agrigente, Sélinonte, Himère, assiégea leur principale forteresse dans l'île de Motyè, à la

pointe occidentale de la Sicile, et la prit à l'aide de ses machines de guerre (397). Mais l'année suivante, Himilcon débarqua à Panormos avec 100,000 hommes, reprit Motyè et toutes les conquêtes de Denys, détruisit Messane, et après une victoire navale en vue de Catane, assiégea Syracuse par terre et par mer. Denys fut obligé de rendre aux citoyens les armes qu'il leur avait enlevées, et bientôt des signes de rébellion commencèrent à se produire. Mais cette fois encore la peste se déclara dans l'armée carthaginoise. Himilcon acheta pour 300 talents la permission de se retirer avec les citoyens de Carthage qui étaient dans son armée, abandonnant tous ses mercenaires qui furent pris et vendus comme esclaves. Les hostilités continuèrent encore pendant deux ans et les Carthaginois finirent par faire la paix en cédant Tauromenion (392).

Ce traité permit à Denys de tourner ses armes contre la Grande Grèce, dont il méditait depuis longtemps la conquête. Il prit Caulonia, Hipponion, Skylakion, et donna leur territoire aux Locriens qui avaient accepté son alliance. Crotone tomba aussi en son pouvoir, malgré une vigoureuse résistance. Rhègion, qu'il assiégeait depuis onze mois, finit par se rendre : il détruisit la ville et vendit tout les habitants. Les exilés syracusains cherchèrent un refuge sur la mer Adriatique et s'établirent à Ancône (387). Denys ravage ensuite les côtes du Latium et de l'Étrurie, où il vole mille talents dans le temple d'Agylla, fait alliance avec les Gaulois qui venaient de prendre Rome, en enrôle un grand nombre parmi ses mercenaires et les envoie au secours de Sparte qui venait de renouveler son alliance avec Syracuse et qui était alors en guerre avec les Thébains. Il fonda la ville de Lissos en Illyrie et rétablit en Épire un prince exilé. En 383, il fit une troisième guerre aux Carthaginois ; après une alternative de succès et de revers, un traité fixa la limite de leurs possessions au fleuve Halycos. Dans une quatrième guerre, il reprit Sélinonte, Entella, Eryx, mais sa flotte ayant été détruite devant Lilybée, il ne parvint pas à les chasser de l'île, et la guerre se termina encore par un traité.

Anecdotes sur Denys ; sa mort. — Denys était pour les anciens le type du tyran impie, avide et soupçonneux. Dans le temple de Zeus, à Syracuse, il remplaça par un manteau de

laine le manteau d'or du Dieu qui, disait-il, était trop froid en hiver et trop chaud en été. Il enleva la barbe d'or d'Asclépios, disant que le fils ne devait pas avoir de barbe quand son père, Apollon, n'en avait pas. Comme il revenait par un vent favorable d'une expédition où il avait pillé des temples : « Voyez, dit-il, comme les Dieux protègent les impies. » On a raconté une foule d'anecdotes sur ses continuelles terreurs : il portait toujours une cuirasse sous ses vêtements ; sa chambre était entourée d'un fossé qu'on ne franchissait qu'à l'aide d'un pont-levis ; quand il parlait au peuple, c'était du haut d'une tour ; il n'osait pas se faire raser, et ses filles lui brûlaient la barbe avec des coquilles de noix ardentes ; les prisons des Latomies étaient disposées de telle sorte qu'il pût entendre les moindres sons. Un de ses courtisans nommé Damoclès vantait le bonheur des rois : Denys dit qu'il le lui ferait goûter pendant une heure ; il le fit coucher sur un lit d'or et de pourpre, devant une table bien servie, et tout à coup Damoclès aperçut au-dessus de sa tête une épée suspendue à un crin de cheval. Cette anecdote a bien l'air d'un apologue philosophique. Celles qu'on a racontées sur les prétentions littéraires de Denys ne sont guère moins suspectes. On dit qu'il avait envoyé aux carrières Philoxénos qui trouvait ses vers mauvais ; quelque temps après, il l'en fit sortir et lui lut d'autres vers qu'il croyait meilleurs ; Philoxénos se leva en disant : « Qu'on me ramène aux carrières. » Denys avait souvent présenté des tragédies aux concours d'Athènes et avait eu peu de succès ; mais comme, à l'époque de la guerre Thébaine, il avait envoyé des mercenaires au secours des Spartiates, alors alliés des Athéniens, ceux-ci donnèrent le prix à une de ses tragédies intitulée « la Rançon d'Hector ». Il célébra cette victoire par un repas somptueux où il but avec excès, il fut pris de fièvre et en mourut. D'autres disent qu'il fut empoisonné par son fils ; il avait régné trente-huit ans (367).

Denys le Jeune et Dion. — Denys était bigame, il avait épousé le même jour une Locrienne et une Syracusaine, fille d'un de ses partisans les plus actifs. Le fils de la première, nommé comme lui Dionysios, et que nous appelons Denys le Jeune, lui succéda sans difficulté. Dion, frère de la seconde, n'eut pas

de peine à prendre la direction des affaires, car le nouveau tyran n'était occupé que de ses plaisirs. Dion, grand admirateur de Platon, l'avait fait venir à Syracuse du vivant de Denys l'Ancien, qui reçut assez mal le philosophe et le fit même, dit-on, vendre comme esclave. Cela aurait dû apprendre à Platon que la place d'un philosophe n'est pas à la cour d'un roi; cependant, après la mort de Denys et l'avènement de son fils, il y revint à la prière de Dion et fut très bien accueilli par Denys le Jeune, qui prit des leçons de géométrie et diminua la somptuosité de sa table, mais n'essaya pas d'appliquer à Syracuse les théories communistes de Platon. Bientôt, cependant, il soupçonna que Dion ne l'occupait de philosophie que pour le détourner des affaires publiques. Il intercepta une lettre que Dion avait écrite aux généraux carthaginois pour les inviter à n'adresser qu'à lui leurs communications. Denys montra la lettre à Dion, l'accusa de trahison et le fit embarquer pour l'Italie. Platon ne put obtenir le rappel de son ami. Denys força même sa sœur Arète, femme de Dion, à en épouser un autre (360). Dion revint trois ans après avec 800 hommes recrutés en Grèce et se présenta devant Syracuse pendant une absence de Denys. La population l'accueillit avec enthousiasme, mais il ne put s'emparer de la citadelle d'Ortygie (357). Denys, battu dans un combat naval, se retira à Locres avec ses trésors; mais son fils Apollocratès restait dans la citadelle dont la garnison fit une longue résistance. Il y avait des discussions dans la ville; on demandait une loi agraire. Dion fut chassé, puis rappelé, et la famine ayant forcé la garnison d'Ortygie à capituler, il resta maître de Syracuse. C'était le moment de rétablir la république comme il l'avait promis: mais il ne poussait pas l'amour de la philosophie jusqu'à renoncer au pouvoir. Il fit même assassiner un démagogue qui demandait la démolition de la citadelle d'Ortygie, élevée uniquement pour protéger la tyrannie contre le peuple. Quelques temps après, il fut assassiné lui-même par l'Athénien Callippos, son ami intime (354).

Timoléon à Syracuse. — Après deux ans de règne, Callippos fut renversé par Hipparinos et Nysaios, frères de Denys et neveux de Dion, qui régnèrent l'un après l'autre. Puis,

Denys, revenant après dix ans d'absence, s'empara de la ville par surprise. Mais Ikétas, tyran des Léontins, le força à se renfermer dans l'île d'Ortygie. Au milieu de cette anarchie, menacés en outre d'une attaque des Carthaginois, les Syracusains implorèrent l'assistance de Corinthe qui envoya un de ses citoyens, Timoléon, au secours de sa colonie. Timoléon avait autrefois sauvé la vie de son frère Timophane dans une bataille. Plus tard, Timophane ayant essayé d'usurper la tyrannie à Corinthe, Timoléon s'associa à ses meurtriers. Maudit par sa mère, et la conscience troublée, il vivait dans la retraite quand les Corinthiens lui confièrent la mission de délivrer Syracuse de la tyrannie. Il partit avec douze cents hommes, et après avoir échappé à la flotte carthaginoise débarqua à Tauroménion, sur la côte orientale de la Sicile. Quand il arriva devant Syracuse, Denys, assiégé dans sa citadelle par Ikétas, comprit qu'il ne pouvait pas se défendre contre deux ennemis à la fois, et plutôt que de traiter avec Ikétas, offrit à Timoléon de lui livrer Ortygie à condition qu'on le transporterait à Corinthe avec ses trésors. Il y vécut quelques années, et ouvrit, dit-on, une école d'enfants, pour avoir au moins un simulacre de royauté.

Timoléon occupa Ortygie ; mais sa position était difficile, car Ikétas avait appelé à son aide les Carthaginois qui, sous les ordres de Magon, occupèrent le port avec cent cinquante vaisseaux, et la ville avec soixante mille hommes. Heureusement il reçut de Corinthe un renfort de dix vaisseaux chargés de troupes. Catane et d'autres villes grecques de la côte se déclarèrent pour lui. Magon, en apprenant que la garnison corinthienne avait réussi à s'emparer de l'Achradine, le principal quartier de Syracuse, se crut trahi par Ikétas, et craignit de voir tous les Grecs s'unir contre lui. Il fit embarquer ses soldats et mit à la voile pour Carthage. Ikétas, réduit à ses seules forces, ne pouvait plus résister : il retourna à Léontinoi avec son armée, et Timoléon sans avoir perdu un seul homme, se trouva maître de Syracuse.

Timoléon détruit la tyrannie en Sicile. — Il commença par faire ce que Dion n'avait pas voulu faire : il démolit la forteresse d'Ortygie, bâtit des tribunaux sur son emplacement et

remit en vigueur la législation démocratique de Dioclès. La ville était à moitié déserte ; il rappela les exilés et fit proclamer aux jeux publics de la Grèce que Syracuse demandait des colons. Soixante mille hommes répondirent à cet appel. Pour soulager la misère du peuple, il distribua aux pauvres les terres vacantes et vendit les statues des tyrans, excepté celle de Gélon, le vainqueur des Carthaginois. Il s'occupa ensuite de renverser la tyrannie dans les autres villes sikéliotes, en commençant par contraindre Ikétas à vivre en simple particulier. Leptine, tyran d'Engyon, consentit à partir, comme Denys, pour le Péloponnèse, car Timoléon était empressé de montrer aux Grecs les tyrans qu'il avait chassés de Sicile. Il s'empara aussi d'Apollonie et d'Entella, auxquelles il rendit leur liberté. Toutes les villes grecques se rangèrent de son parti, parce qu'il les laissait se gouverner selon leurs goûts. A leur exemple, plusieurs villes des Sicanes et de Sikels demandèrent à être reçues dans son alliance.

Effrayés de ce commencement d'union entre les villes et de la prospérité croissante de Syracuse, les Carthaginois débarquèrent soixante-dix mille hommes à Lilybée. Timoléon, qui n'avait pu réunir qu'une armée de onze mille hommes, alla cependant au-devant de l'ennemi qu'il surprit aux bords du petit fleuve Crimissos, sur le territoire de Sélinonte. Il s'établit dans une forte position, attaqua les Carthaginois à mesure qu'ils passaient la rivière et leur tua dix mille hommes, dont trois mille citoyens de Carthage. Il ne leur imposa pas des conditions onéreuses, car Syracuse n'était pas de force à soutenir une lutte prolongée : les limites de leur territoire furent fixées au fleuve Halycos, à l'ouest d'Agrigente, et ils s'engagèrent à ne plus soutenir les tyrans (338). Timoléon renversa ceux qui restaient encore ; Ikétas, qui avait ressaisi le pouvoir, fut mis à mort, ainsi que Mamercos, tyran de Catane, Hippon, tyran de Messane et quelques autres. Puis Timoléon aida au relèvement et au repeuplement des villes détruites par les Carthaginois, comme Géla et Agrigente, chassa d'Aitna une bande de Campaniens, anciens mercenaires de Denys, qui avaient fait de cette ville un repaire de brigands. Enfin, son œuvre étant achevée, il abdiqua le pouvoir. Mais il conservait

toujours une grande autorité morale : vers la fin de sa vie, comme il était devenu aveugle, on le portait sur la place publique chaque fois qu'il y avait une délibération importante et son avis était toujours exécuté. Il mourut huit ans après son arrivée en Sicile (337), et fut enseveli aux frais du trésor public. Les Syracusains instituèrent des jeux annuels en son honneur « parce que, disait le décret, il avait chassé les tyrans, battu les barbares, repeuplé les villes et rendu aux Sikéliotes leurs lois et leurs institutions ».

CHAPITRE XVI

SUZERAINETÉ DES ROIS DE MACÉDOINE.

La Macédoine et ses habitants. — Les rois de Macédoine. — Philippe. — La phalange. — Monarchie militaire. — Progrès de Philippe. — La guerre sacrée. — Philippe en Thessalie. — Démosthènes; première Philippique. — Les Olynthiennes. — Prise d'Olynthe. — Négociations des Athéniens avec Philippe. — Fin de la guerre sacrée. — Lutte de Démosthènes contre Philippe. — Échec de Philippe en Thrace. — Politique de Démosthènes. — Seconde guerre sacrée. — Alliance des Athéniens et des Thébains. — Bataille de Chéronée. — Prise de Thèbes; paix offerte aux Athéniens. — Philippe, généralissime des Grecs. — Querelles dans la famille royale. — Assassinat de Philippe. — Avènement d'Alexandre. — Soulèvement des Grecs; Ruine de Thèbes. — Ménagements avec Athènes et Sparte. — Hégémonie intellectuelle d'Athènes. — Littérature et philosophie. — La sculpture après Phidias. — Rôle théologique de la sculpture. — La peinture. — L'art antique et l'art moderne.

La Macédoine et ses habitants. — Les Macédoniens (Makednes ou Makédones) habitaient originairement le territoire de l'Aimathie, entre l'Axios et l'Haliacmon, deux fleuves qui se jettent dans le golfe Thermaïque. Ils se rattachaient à la souche pélasgique et paraissent avoir été quelque temps associés avec les Doriens. Quoique leur langue soit un dialecte du grec, on les regardait, du temps d'Hérodote comme des

barbares. Cependant, la famille royale qui les gouvernait prétendait descendre des Héracléides d'Argos, et les Grecs qui, à la vérité, étaient faciles à contenter en fait de généalogie, les admettaient, en cette qualité, à concourir aux jeux Olympiques. La royauté, chez les Macédoniens, comme chez les Grecs de l'âge héroïque, se bornait au commandement militaire et à l'administration de la justice, et le roi n'entreprenait rien qui n'eût été délibéré avec les principaux chefs et sanctionné par le peuple. Mais, tandis qu'en Grèce la royauté fut remplacée de bonne heure par des gouvernements oligarchiques, elle subsista toujours en Macédoine, comme dans tous les pays où la race grecque était mêlée d'éléments étrangers. Les Macédoniens, en effet, n'étaient que le noyau d'une nation formée en grande partie de tribus thraces et illyriennes. Le royaume de Macédoine sortit peu à peu des limites de l'Aimathie; à l'époque historique, il s'étendait au sud jusqu'aux monts Cambuniens qui le séparaient de la Thessalie, à l'ouest jusqu'au Pindos qui le séparait de l'Épire et de l'Illyrie. Il avait pour limites à l'est, le Strymon, plus tard les monts Rhodope. Au nord, ses limites furent d'abord assez vagues, et c'est seulement après la soumission des Païones et autres peuples illyriens, que la Macédoine s'étendit jusqu'aux monts Orbelos et Scomion. Jusqu'à l'époque où nous sommes arrivés, la Chalkidique était restée indépendante de la Macédoine, qui ne s'étendait pas encore jusqu'à la mer.

Les rois de Macédoine. — L'histoire des premiers temps du royaume de Macédoine est obscure et sans intérêt. Perdikkas, généralement regardé comme le fondateur de la monarchie, établit sa résidence à Edesse ou Aigai. Sous le règne d'Amyntas, les Macédoniens devinrent sujets du roi de Perse Dareios, et Alexandre, fils et successeur d'Amyntas (490-454), fut du nombre des vassaux qui accompagnèrent Xerxès dans son expédition contre la Grèce, comme on l'a vu au chapitre XI. Quoiqu'il cherchât à prouver aux Grecs qu'il n'était que malgré lui du côté des barbares, il sut se concilier la faveur de Mardonios, qui lui donna la Thrace jusqu'au mont Haimos. Cette acquisition fut perdue par la révolte des tribus indigènes, mais, par compensation, la victoire des Grecs à Platée affran-

chit la Macédoine de la suzeraineté des Perses. Pendant la guerre du Péloponnèse, Perdicas, fils d'Alexandre (454-413), prit parti contre les Athéniens qui soutenaient son frère Philippe, et le royaume de Macédoine fut menacé dans son existence par le roi des Thraces, Sitalkès, allié d'Athènes. Il se tira habilement de ce danger, se vengea des Athéniens en provoquant la fondation d'Olynthe, pour soustraire la Chalkidique à leur influence, et l'expédition de Brasidas leur fit perdre Amphipolis. Après lui Archélaos (413-400), parvenu au trône par le meurtre de son frère, de son oncle et de son cousin, se montra un roi fort habile. Il rendit la royauté absolue en abaissant l'aristocratie, établit une armée régulière, fortifia plusieurs villes, ouvrit des routes, institua des jeux publics, fit décorer son palais par Zeuxis et appela Euripide à sa cour.

Le règne d'Archélaos, qui mourut assassiné en 400, fut suivi d'une suite d'usurpations et de meurtres de famille qui se répètent pendant quarante ans avec une fatigante monotonie. Tous les princes du sang royal se disputent le trône, implorant tour à tour l'assistance des Thraces, des Illyriens, des Thessaliens, de la ligue Olynthienne, d'Athènes, de Sparte et de Thèbes. Pendant qu'ils luttent avec fureur les uns contre les autres, la Macédoine devient tributaire d'un chef de brigands nommé Bardyllis, qui, par son habileté à piller et son équité à partager le butin, s'était élevé au rang de roi d'Illyrie. Vers ce temps-là, Denys régnait à Syracuse, et Xénophon écrivait un roman pour convertir les Grecs à la monarchie. Dans cette foule de scélérats couronnés ou aspirant à l'être, la reine Eurydikè mérite d'être mentionnée, car dans la plupart des familles royales, les femmes ne suivent guère le conseil de Périclès, de ne pas faire parler d'elles. Cette Eurydikè commence par conspirer contre son mari, le roi Amyntas IV, pour offrir le trône avec sa main à l'époux de sa fille, Ptolémée Aloros, fils bâtard de son mari. Le complot échoue, elle fait mourir l'aîné de ses fils, Alexandre II, pour que Ptolémée puisse avoir au moins la régence pendant la minorité des deux plus jeunes. Mais alors surgit un autre prétendant nommé Pausanias, appuyé par les Thraces et par un corps de mercenaires grecs. Eu-

rydikè va trouver l'amiral athénien Iphicrate qui était près d'Amphipolis avec une armée. Elle lui rappelle l'amitié de son mari pour les Athéniens, lui met entre les bras l'aîné de ses deux fils, Perdiccas, et place l'autre sur ses genoux. Iphicrate accorde sa protection aux orphelins et assure le trône à Perdiccas sous la tutelle de Ptolémée. Devenu homme, Perdiccas tua son tuteur, pour venger le meurtre de son frère aîné et la honte de sa mère. Son jeune frère, celui qu'Iphicrate avait tenu sur ses genoux, était alors à Thèbes, où Pélopidas l'avait emmené comme ôtage. Il s'appelait Philippe ; ce fut lui qui renversa la puissance d'Athènes et détruisit la liberté de la Grèce.

Philippe. — Perdiccas fut tué avec quatre mille hommes dans un combat contre les Illyriens, laissant un fils au berceau, nommé Amyntas. Philippe, âgé de vingt-trois ans, prit la régence du royaume (360). Les difficultés étaient grandes : à l'ouest les Illyriens vainqueurs menaçaient la Macédoine, les Païones l'attaquaient au nord. En même temps, deux compétiteurs, Pausanias et Argaios, réclamaient le trône ; Pausanias était soutenu par Cotys, roi de Thrace, Argaios par les Athéniens, qui avaient envoyé à son aide trois mille hoplites. Philippe acheta par des présents la retraite des Illyriens, des Païones et des Thraces. Argaios, qu'il rencontre près de Méthonè, est battu et tué. Parmi les prisonniers, se trouvaient des Athéniens : il leur rend tout le butin fait sur eux et les renvoie sans rançon à Athènes en leur payant le voyage. Derrière eux arriva une ambassade portant une lettre de Philippe aux Athéniens. Il savait que l'espoir de recouvrer Amphipolis les avait engagés à soutenir Argaios : il déclare qu'il reconnaît l'autonomie d'Amphipolis et en retire la garnison macédonienne que Perdiccas y avait placée. La paix fut bientôt conclue. Libre de ce côté, Philippe profite du désordre où se trouvaient les Païones par suite de la mort de leur roi pour les soumettre à sa suzeraineté. Puis il marche contre les Illyriens avec dix mille hommes. Le vieux roi Bardyllis lui oppose une armée à peu près d'égale force. Mais Philippe avait étudié la tactique d'Épaminondas : en concentrant ses forces sur un point de la ligne ennemie, il remporte une victoire complète ;

Bardyllis est tué avec sept mille de ses soldats. Par cette victoire, non seulement la Macédoine s'affranchit du tribut qu'elle payait aux Illyriens, mais, pour leur fermer les passages des montagnes, elle étend son territoire jusqu'au lac Lychnitis. Deux ans avaient suffi à Philippe pour assurer la tranquillité du royaume au dedans et sa sécurité au dehors : les Macédoniens l'en récompensèrent en lui donnant le titre de roi. D'autres avant lui avaient usurpé le pouvoir et avaient fait mourir l'héritier légitime : Philippe laissa vivre son neveu Amyntas, l'éleva à sa cour, et plus tard lui donna sa fille en mariage.

La Phalange. — Les Spartiates avaient créé une tactique, c'est-à-dire une ordonnance militaire qui fut adoptée par tous les autres Grecs. Les Thébains y ajoutèrent le système des masses compactes, dont les avantages furent démontrés par la victoire de Leuctres. Philippe, formé à l'école d'Épamirondas, perfectionna ce système et en fit la phalange macédonienne, que Plutarque compare à une bête monstrueuse, hérissée de fer. C'était une masse d'hoplites serrés les uns contre les autres sur seize files de profondeur et armés d'une pique de six mètres de long appelée *sarisse*. Les hommes des cinq premiers rangs la tenaient à deux mains, tournée vers l'ennemi ; les piques du premier rang s'avançaient de cinq mètres en avant du front de bataille, celles du second de quatre, et ainsi de suite jusqu'au cinquième rang, dont les lances dépassaient encore d'un mètre la poitrine des premiers phalangites. Les autres rangs pressant les premiers et les empêchant de reculer, tenaient leurs sarisses la pointe en haut, appuyées sur les épaules de ceux qui les précédaient, et cet amas de piques arrêtait les traits lancés par l'ennemi. Cette lourde infanterie, irrésistible en plaine, mais sans souplesse, et ne pouvant changer de front ni évoluer rapidement, était appuyée sur les flancs et en arrière par une infanterie légère de peltastes qui commençaient le combat. En avant et à l'entour, couraient les archers et les frondeurs, troupe irrégulière et composée d'étrangers, qui se repliait au besoin derrière les ailes. La cavalerie des hétaires, ou compagnons du roi, armée d'un sabre et d'une javeline, et formée de jeunes gens des plus nobles familles, constituait, avec la pha-

lange, la principale force des armées macédoniennes. Il y avait en outre une cavalerie légère et un corps d'ingénieurs attachée au service de l'artillerie de siège, qui consistait en balistes et catapultes, machines d'invention récente, pour lancer des traits contre l'ennemi et des quartiers de rocs contre les remparts des villes.

Monarchie militaire. — L'établissement d'une armée permanente fut la plus importante innovation militaire de Philippe. Cette armée, d'abord de 10,000 hommes, fut portée peu à peu à 30,000. Philippe y fit régner une rigoureuse discipline. Il habitua ses troupes à faire, avec armes et bagages, des marches de 300 stades (55 kilom.) par jour. Toute désobéissance était sévèrement punie, même sur les officiers. Sous les faibles prédécesseurs de Philippe, la multiplicité des prétendants au trône avait rendu la noblesse factieuse et à peu près indépendante. Mais elle n'avait sous elle ni Pénestes comme en Thessalie, ni Hilotes comme à Sparte. Sans abolir ouvertement les anciens privilèges, Philippe sut les rendre inoffensifs en les transférant à l'armée, où il y eut toujours un conseil militaire et politique. Les nobles furent peu à peu tirés de leurs terres, appelés et fixés à la cour par l'attrait des plaisirs et des places. Ils se firent honneur de faire recevoir leurs enfants dans le corps des hétaires, et ces jeunes gardes du corps, remplissant près du roi des fonctions domestiques, devinrent des otages entre ses mains. « Jamais, dit Tite Live, on ne vit d'esclaves plus rampants en présence du maître, ni d'hommes plus insolents partout ailleurs. » Quand au peuple, il n'y eut rien de changé à sa condition. Il n'avait jamais formé, comme en Grèce, un corps politique : il n'y avait pas de cité macédonienne. En apparence, tout se faisait avec l'assentiment populaire, mais le peuple macédonien, c'était l'armée. Philippe haranguait souvent ses troupes : cela n'offrait aucun danger : sous un chef belliqueux, les soldats ne refusent jamais leur approbation. La Macédoine était une nation de soldats ; son gouvernement, avec une armée permanente et des guerres continuelles, ne pouvait être qu'une monarchie militaire.

Progrès de Philippe. — Dès qu'il eut délivré son royaume des attaques des barbares, Philippe voulut s'étendre

jusqu'à la mer, dont l'accès lui était fermé par des colonies grecques. Les unes s'étaient rangées sous le patronage d'Athènes, les autres sous celui d'Olynthe. Amphipolis était indépendante; Olynthe et Athènes avaient un intérêt égal à soutenir cette indépendance, et Philippe même l'avait formellement reconnue; mais il était décidé à ne pas tenir compte de cet engagement et à s'emparer d'Amphipolis. Il fallait empêcher les Olynthiens et les Athéniens de s'unir pour la défendre. Philippe usa d'adresse, car il savait, mieux encore que Lysandre, coudre la peau du renard à celle du lion. Il persuada aux Athéniens qu'il ne voulait prendre Amphipolis que pour la leur livrer en échange de Pydna, ville macédoienne qui s'était placée sous leur protection. En même temps, il s'assura la neutralité des Olynthiens et en obtint même quelques secours en leur livrant Anthémous et en leur promettant Potidée qui appartenait aux Athéniens. Ceux-ci, trop confiants dans sa parole, n'envoyèrent pas de secours à Amphipolis qui leur en demandait. Philippe la prit, entra ensuite à Pydna par trahison et les garda toutes les deux. Les Athéniens avaient été joués, mais ils ne pouvaient tirer vengeance de cette perfidie, car ils étaient engagés en ce moment dans la guerre des alliés et avaient besoin de toutes leurs forces pour la soutenir. Cela encouragea Philippe à faire un pas de plus: il s'empara de Potidée occupée par une garnison athénienne, renvoya poliment la garnison à Athènes et livra la ville aux Olynthiens, qu'il voulait mettre en opposition d'intérêt avec les Athéniens (357).

Maître d'Amphipolis, Philippe passa le Strymon pour s'emparer de la région minière du mont Pangée. Il y fonda, sur l'emplacement de l'ancienne ville thasienne de Crenidai, une ville nouvelle qu'il appela Philippoi et dont la monnaie prit pour empreinte la tête d'Héraclès, ancêtre des rois de Macédoine (1). La ville de Philippoi était à la fois un poste militaire à l'entrée de la Thrace et un centre d'exploitation des mines d'or du mont Pangée. Ces mines, beaucoup mieux exploitées

(1) Cette monnaie est représentée à la page 102 où, par une erreur que le lecteur est prié de corriger, la ville de Philippoi a été placée en Thessalie.

qu'elles ne l'avaient été par les Thasiens et les Athéniens, fournirent à Philippe un revenu annuel de mille talents par an, dont il fit les belles monnaies d'or qui portent son nom. Cette source de richesse, qui lui permit d'entretenir son armée et d'acheter des traitres dans les villes grecques, contribua à sa grandeur au moins autant que la phalange. Il disait qu'une ville n'était pas imprenable quand on pouvait y faire entrer un mulet chargé d'or.

La guerre Sacrée. — Depuis le temps de Solon et de Cleisthènes de Sikyone, on n'avait guère entendu parler du Conseil amphictionique ; après la bataille de Leuctres, les Thébains, sûrs de l'appui des Thessaliens, crurent pouvoir l'utiliser. Ils firent mettre à l'amende les Spartiates, pour avoir occupé la Cadmée, et les Phokiens pour avoir cultivé une partie du territoire consacré à Apollon. Ces amendes ne furent pas payées. Le Conseil n'était guère en état de faire exécuter ses décrets contre les Spartiates, mais il crut avoir facilement raison des Phokiens, également détestés par les Thessaliens et par les Thébains. Selon la règle établie par les Amphictions, l'amende, en cas de non-paiement, augmentait chaque année ; elle avait fini par s'élever à 500 talents. Les Phokiens étaient hors d'état de payer une pareille somme ; ils étaient si pauvres qu'ils n'avaient même pas d'esclaves, selon Athénée. Une nouvelle sentence des Amphictions les menaça, s'ils ne s'acquittaient pas sans retard, de voir leur territoire consacré à Apollon, c'est-à-dire voué à la stérilité, comme l'avait été celui de Crissa. Dans cette extrémité, un des principaux citoyens, nommé Philomèlos, leur conseilla de s'emparer du temple de Delphes, qui d'ailleurs leur appartenait, comme il le leur prouva par un vers d'Homère. Quand ils seraient maîtres de l'oracle, ils pourraient, disait-il, faire trancher la question en leur faveur. Les Phokiens le nommèrent général avec des pouvoirs illimités. Il demanda l'appui des Spartiates, qui avaient été comme eux frappés d'une amende et ne l'avaient pas payée. Archidamos lui promit des troupes et lui donna 15 talents avec lesquels Philomèlos leva une armée de mercenaires. Alors il s'empara du temple de Delphes, battit les Locriens accourus pour le défendre, et arracha des colonnes

le décret des Amphictions contre les Phokiens. Il envoya des ambassadeurs dans toutes les villes pour déclarer que les Phokiens se bornaient à revendiquer leur ancien droit de protection sur le temple, sans toucher aux trésors et aux offrandes, dont il offrait d'établir le compte exact. Comme la Pythie lui refusait son ministère, il l'intimida par ses menaces ; elle lui répondit : « Fais ce que tu voudras. » Il feignit de prendre cette réponse pour un oracle du Dieu, entoura le temple d'une enceinte fortifiée ; et attirant à lui des mercenaires par l'appât d'une paye plus forte, il porta ses troupes à cinq mille hommes.

Les Thessaliens et les Thébains, qui avaient la majorité dans le conseil amphictionique, firent rendre un décret déclarant la guerre aux Phokiens comme sacrilèges. Une vaste ligue se forma contre eux ; les Spartiates, les Athéniens et quelques villes du Péloponnèse refusèrent d'y entrer. Telle fut l'origine d'une guerre qu'on nomma la guerre Sacrée et qui se poursuivit pendant plusieurs années avec une férocité inouïe jusqu'alors : les prisonniers étaient mis à mort de part et d'autre. Philomèlos ne pouvait espérer de secours efficace des Athéniens, engagés dans la guerre des alliés, ni des Spartiates, toujours en querelle avec leurs voisins de Messène et de Mégalopolis. Il porta à 10,000 le nombre de ses mercenaires, et les paya d'abord avec un tribut qu'il imposa aux Delphiens ; puis il fut réduit, malgré ses engagements, à prendre l'argent du trésor sacré. Après deux victoires sur les Locriens et les Thessaliens, il fut battu par les Thébains près de Tithoréia, et pour ne pas tomber vivant entre leurs mains, il se tua en se jetant du haut d'un rocher. Son frère Onomarchos prit le commandement des Phokiens et puisa sans scrupule dans le trésor d'Apollon, non seulement pour payer ses mercenaires, mais pour acheter des partisans et mettre la division parmi ses ennemis. Il poursuivit la guerre avec vigueur, ravagea la Locris et la Doris, s'empara d'Orchomène et assiégea Chéronée ; mais l'approche d'une armée thébaine le força à rentrer en Phokis, et, peu de temps après, son intervention en Thessalie fournit à Philippe un prétexte pour prendre part à la guerre Sacrée.

Philippe en Thessalie. — Alexandre, tyran de Phères, avait été assassiné en 359 par ses beaux-frères à l'instigation de sa femme Thèbè; elle avait eu soin de lui enlever son épée pendant son sommeil, et d'écarter les chiens molosses qui veillaient à l'entrée de sa chambre. Alors elle y introduisit ses frères, et comme ils hésitaient à le frapper, elle les menaça de l'éveiller. Les meurtriers s'emparèrent de la tyrannie, et l'un d'eux, Lycophron, régna en 353 quand Philippe fut appelé contre lui par la puissante famille des Aleuades de Larissa qui prétendaient, comme les rois de Macédoine, descendre d'Héracles. Philippe faisait alors le siège de Méthonè, la seule ville du golfe Thermaïque qui fit encore partie de la fédération athénienne. Après avoir reçu une blessure qui lui fit perdre un œil, il prit la ville, la rasa et saisit alors l'occasion qui lui était offerte d'entrer en Thessalie. Lycophron ayant fait alliance avec les Phokiens, Phayllos, frère d'Onomarchos, vint à son aide avec sept mille hommes. Philippe battit Phayllos, mais fut lui-même battu par Onomarchos qui le rejeta en Macédoine et revint en Boiotie s'emparer de Coroneia. Mais Philippe reparut bientôt avec une nouvelle armée; ses forces, unies à celles des Thessaliens, étaient de 20,000 hommes et 3000 chevaux. En face des Phokiens, qui pillaient le trésor du temple de Delphes, il prenait le rôle de vengeur d'Apollon, et tous ses soldats portaient des couronnes de lauriers de Tempè.

La rencontre eut lieu près du golfe de Pagase, où stationnait une flotte athénienne. Philippe remporta une victoire complète, due principalement à la cavalerie thessalienne. Les Phokiens perdirent six mille hommes; trois mille prisonniers furent jetés à la mer comme sacrilèges; quelques-uns purent gagner à la nage les vaisseaux athéniens. Onomarchos avait été tué dans la bataille: son corps fut mis en croix. Lycophron acheta la permission de se retirer dans le Péloponnèse avec ses troupes, en livrant la ville de Phères à Philippe, qui saisit le port de Pagase et la flotte construite par Alexandre. Comme indemnité de guerre, Philippe se fit céder par ses alliés thessaliens une forte part des revenus du pays. Il voulait aller plus loin, et sous prétexte de pénétrer en Phokis, il marcha vers les Thermopyles pour s'établir dans une position qui était la

clé de la Grèce : mais un corps athénien commandé par Diophante occupait le défilé : Philippe dut rebrousser chemin (352).

Démosthènes. — C'est à cette époque que Démosthènes prononça devant le peuple d'Athènes sa première *Philippique*. Les Grecs étaient si absorbés par leurs rivalités qu'ils n'avaient prêté aucune attention aux progrès incessants et rapides de la monarchie macédonienne. Un seul homme vit le danger ; il n'avait pour armes que son patriotisme et son éloquence : il lutta jusqu'à la mort, et s'il ne put sauver la liberté, il sauva du moins l'honneur de son pays. La lutte inégale qui va s'engager entre Démosthènes et Philippe n'est pas seulement le duel du plus habile des hommes politiques et du plus grand des orateurs ; c'est un duel à mort entre deux principes, la monarchie et la république. Ces deux principes ont été une fois déjà en présence l'un de l'autre, à l'époque de Xerxès. Mais alors les Grecs avaient su oublier leurs rivalités devant le danger commun ; à la supériorité du nombre ils avaient opposé non seulement l'héroïsme, qui ne suffit pas toujours pour vaincre, mais la tactique militaire. Rien de pareil aujourd'hui : Philippe a emprunté aux Grecs leur tactique et l'a même perfectionnée ; la Grèce est plus divisée que jamais, et Philippe sait tirer parti de ses divisions. Elle ne retrouvera pas cette unité de direction militaire si nécessaire en présence de l'ennemi. L'hégémonie de Sparte, qu'Athènes acceptait noblement dans la guerre médique, est détruite à jamais, et Sparte, qui se débat en vain contre ses deux entraves, Mégalo polis et Messène, ne s'occupe pas des progrès de Philippe. Thèbes, qui a brisé la puissance de Sparte, n'est pas de force à prendre sa place ; c'est elle qui, follement, va appeler l'ennemi, sauf à s'en repentir trop tard, et à mourir pour expier sa faute. Reste encore Athènes ; mais qu'elle est loin de son active énergie d'autrefois ! C'est en vain que Démosthènes la secoue ; elle ne demande qu'à s'endormir du lourd sommeil des races fatiguées. « Quand donc, Athéniens, s'écriait le grand démagogue, quand donc ferez-vous votre devoir ? Qu'attendez-vous ? quelque événement nouveau, quelque nécessité pressante ? Qu'y a-t-il de plus pressant pour des hommes

libres que le danger du déshonneur? Voulez-vous, dites-moi, aller toujours sur la place publique, vous demandant les uns aux autres : Eh bien ! qu'y a-t-il de nouveau? — Et quoi de plus nouveau qu'un homme de Macédoine vainqueur d'Athènes et dominateur de la Grèce? — Philippe est-il mort? — Non, il n'est que malade. — Mort ou malade, que vous importe? Si le ciel vous en délivrait, vous feriez bientôt surgir un autre Philippe, car celui-ci doit ses progrès bien moins à sa force qu'à votre inertie. »

La guerre des alliés avait tari la principale source des revenus d'Athènes, et, comme il arrive souvent aux prodigues obligés de faire des économies, Athènes aimait mieux se priver du nécessaire que du superflu ; le peuple souverain ne voulait rien supprimer de sa liste civile. Quand Périclès avait institué le fonds théorique, il ne prévoyait pas qu'un jour les Athéniens préféreraient les spectacles au salut de la patrie. « Comment s'étonner des succès de Philippe, dit Démosthènes, quand toutes les sommes allouées autrefois pour les frais de la guerre sont maintenant dépensées dans des fêtes inutiles, et qu'un décret menace de la peine de mort quiconque proposera de les rendre à leur première destination ? » Il revient souvent sur cette incurable plaie du dilettantisme athénien ; il oppose la régularité ponctuelle des fêtes publiques aux lenteurs administratives dans tout ce qui touche à la marine et à la guerre : « Dites-moi pourquoi vos Panathénées, vos Dionysies, ces fêtes si pompeuses, qui vous coûtent plus cher que l'armement d'une flotte, sont toujours célébrées au temps marqué, tandis que partout vos flottes arrivent trop tard, ainsi à Méthonè, ainsi à Pagase, ainsi à Potidée? C'est que pour ces fêtes la loi a tout réglé. Chacun de vous connaît d'avance le chorège, le gymnasiarque de sa tribu ; il sait ce qu'il doit recevoir, de qui, à quel moment ; rien n'est incertain, imprévu, négligé. Pour la guerre, au contraire, et les préparatifs qu'elle demande, nul ordre, nulle prévoyance, la confusion partout. A la première alarme, on nomme des triérarques, on procède aux échanges, on s'enquiert des subsides. Ensuite on appelle sur les vaisseaux, d'abord le métœke, puis l'affranchi, puis le citoyen, puis enfin... Mais durant tous ces apprêts, ce que

notre flotte devait sauver a péri... Tout cela, citoyens, est sans doute fort peu agréable à entendre ; mais si en supprimant d'un discours ce qui peut vous déplaire on supprimait l'affaire elle-même, il faudrait ne parler que pour le plaisir de vos oreilles. » C'est ce qui arrivait en effet : on l'écoutait parce qu'il parlait bien ; on écoutait ensuite les orateurs du parti opposé, et quand on avait assisté à une belle joute oratoire, on s'était autant amusé qu'au théâtre ou à l'Odéon.

Les Olynthiennes. — Philippe s'efforçait de faire oublier aux Athéniens, par une inaction apparente, sa tentative contre les Thermopyles, qui justifiait les craintes de Démosthènes. Mais il ne perdait pas son temps ; il l'employait à se faire des partisans ; il s'en faisait même parmi ceux qui avaient participé au pillage du temple de Delphes : il recevait leur argent en dépôt, et les attachait ainsi à ses intérêts. Il avait établi ou soutenu des tyrans dans l'île d'Euboia ; deux d'entre eux, feignant de se tourner contre lui, appelèrent les Athéniens à leur aide, pour les trahir dès qu'ils eurent répondu à cet appel ; Phokion eut beaucoup de peine à sauver l'armée athénienne. Pour s'emparer d'Amphipolis, Philippe avait détaché les Olynthiens de l'alliance d'Athènes en leur cédant Potidée : ils ne tardèrent pas à regretter cette alliance, quand ils s'aperçurent que leur indépendance était menacée. Philippe les accusa d'avoir donné asile à des conspirateurs macédoniens et prit successivement plusieurs villes de la fédération olynthienne, Apollonie, Stagira, Mykiberne, Toronè. Les Olynthiens demandèrent le secours d'Athènes, et Démosthènes, appuyant leur demande, prononça à cette occasion trois de ses plus célèbres discours qu'on nomme *les Olynthiennes*. Il montre d'abord aux Athéniens le danger qui les menace, car si Philippe se rend maître d'Olynthe, il ne manquera pas de tomber sur Athènes avec toutes ses forces. Puis il indique le remède : un meilleur emploi des finances ; ne pouvant attaquer directement le fonds théorique, il tourne la difficulté, en demandant une réforme des lois.

« Ne soyez pas surpris, Athéniens ; je vais parler contre l'opinion du plus grand nombre. Établissez des Nomothètes, non certes pour créer de nouvelles lois, vous n'en avez que trop, mais

pour abolir celles qui vous nuisent, et celles-là, je les désigne nettement : ce sont les lois sur le théâtre, et quelques-unes sur le service militaire. Les unes sacrifient aux oisifs de la ville nos ressources de guerre, les autres assurent l'impunité aux lâches. Nous étions sans rivaux, maîtres chez nous, arbitres chez les autres. Sparte était abattue, Thèbes occupée ailleurs ; personne devant nous qui pût nous disputer l'empire. Qu'avons-nous fait ? Nous avons perdu nos provinces, dissipé sans fruit plus de 1,500 talents. La guerre nous avait rendu nos alliés : nos habiles conseillers nous les ont fait perdre dans la paix, et nous avons laissé grandir notre ennemi. Qu'on me dise, en effet, si ce n'est pas par nous qu'il s'est tant élevé, ce Philippe ? Sans doute, allez-vous dire, les choses vont mal au dehors, mais au dedans, que de merveilles ! Et lesquelles ? Des murs recrépis, des chemins réparés, des fontaines rebâties et autres bagatelles ! Mais jetez les yeux sur les auteurs de tant de beaux ouvrages : ils étaient pauvres, les voilà riches ; et autant leur fortune a grandi, autant a baissé celle de l'État. Les grâces sont dans leurs mains, rien ne se fait que par eux, et vous, Athéniens, on vous enlève tout, argent, alliés ; vous faites nombre, vous êtes traités comme des valets ; heureux que vos maîtres vous distribuent l'obole du théâtre, la pitance du jour. Quelle honte ! ils vous donnent votre bien, et vous les en remerciez comme d'une grâce ! Je sais bien qu'il peut m'en coûter cher de vous parler ainsi de vos misères, plus cher qu'à ceux qui les ont faites. Car la franchise n'est pas toujours de saison avec vous, et je m'étonne aujourd'hui de votre patience. »

Prise d'Olynthe. — On ne trouverait pas ailleurs que dans une démocratie un souverain supportant des reproches si sévères. Les Athéniens sentaient qu'il avait raison ; mais renoncer aux spectacles, c'était bien dur ; réformer les finances, c'était bien long. On alla au plus pressé : on envoya successivement deux armées au secours d'Olynthe, qui se défendait avec énergie. Mais c'étaient des armées de mercenaires, commandées par Charès, un mauvais général qu'on employait partout. De telles troupes mécontentaient les assiégés par leurs désordres et leurs exigences, sans rendre aucun service. On se décida enfin à envoyer une véritable armée de citoyens, mais

il était trop tard : deux traîtres avaient livré la ville à l'ennemi (347). Il y eut un moment de stupeur à Athènes et dans toute la Grèce, quand on apprit que Philippe avait détruit Olynthe et vendu tous les habitants ; mais cette pitié ne fut pas de longue durée : « Chacun, dit Démosthènes, semblait regarder comme gagné pour soi le temps que Philippe employait à la destruction d'un autre. » Cependant la possession de la Chalkidique le rendait maître de la mer Égée et le rapprochait de la Chersonnèse de Thrace, cédée aux Athéniens par le roi Kersobleptès. Sa flotte, déjà plus nombreuse que celle d'Athènes, menaçait Imbros, Skyros, Lemnos et l'Euboia, faisait une descente en Attique, enlevait la galère paraliennne et abattait les trophées de Marathon. Les Athéniens, se lassant d'être seuls à soutenir la lutte, essayèrent de nouer contre Philippe une alliance générale, mais ses largesses lui avaient fait partout un parti nombreux. Même à Athènes, on ne parlait que des bonnes intentions du roi. Parmi ceux qui le soutenaient, il y avait surtout des hommes vendus, comme l'orateur Démade et probablement Aischine ; mais il y avait aussi d'honnêtes dupes, comme le rhéteur Isocrate, qui se laissait éblouir par le succès, et des décourageurs comme Phokion, qui prêchait toujours la paix, parce qu'il ne croyait pas la victoire possible, quoiqu'il fût le meilleur général d'Athènes. Il disait aux Athéniens : « Ayez la force militaire, ou soyez les amis de ceux qui l'ont. » Quand Démosthènes le voyait se lever pour lui répondre : « Voilà, disait-il, la hache de mes discours. »

Négociations des Athéniens avec Philippe. — La guerre Sacrée continuait toujours. Après la mort d'Onomarchos, son frère Phayllos lui avait succédé dans le commandement. A l'aide des trésors de Delphes, il put se procurer de nombreux mercenaires. Les Spartiates lui fournirent mille hommes, les Achaïens deux mille, les Athéniens cinq mille et quatre cents chevaux. Ainsi Sparte et Athènes participaient indirectement au pillage, car Phayllos payait l'entretien des troupes qu'on lui envoyait. Il envahit la Boiotie, et prit la plupart des villes de la Locris épiconnémiennne ; mais il mourut de maladie et fut remplacé par Phalaïkos, fils d'Onomarchos : le commandement de cette armée de condottieri devenait une sorte de

royauté héréditaire. Phalaicos étant très jeune, on lui adjoint comme tuteur Mnaséas, qui fut tué au bout de peu de temps. Phalaicos continua la guerre, mais le trésor de Delphes était épuisé; 10,000 talents avaient été dépensés, les Phokiens se plaignaient de dilapidations et demandaient des comptes. Les Thébains de leur côté étaient à bout de ressources, malgré un secours de 300 talents qu'ils avaient obtenu du roi de Perse : ils demandèrent l'assistance de Philippe. Mais Philippe ne voulait pas trouver encore une fois le défilé des Thermopyles gardé par les Athéniens : il fallait donc les écarter de la lutte. Ils étaient d'ailleurs disposés à se retirer d'une guerre qui durait déjà depuis dix ans sans leur rapporter aucun profit, et ils désiraient une réconciliation avec les Thébains. Il semblait même possible de conclure une paix générale entre les États grecs, car tous étaient également fatigués de cette longue et stérile guerre. Philippe fit savoir indirectement aux Athéniens qu'il était disposé à traiter. Ces avances paraissaient suspectes, et il était difficile d'en deviner les motifs. Cependant, sur la proposition de Philocrate, on décréta l'envoi de dix ambassadeurs, au nombre desquels étaient, outre Philocrate lui-même, les orateurs rivaux, Démosthènes et Aischine, et l'acteur Aristodèmos. Aischine reprocha plus tard à Démosthènes d'avoir oublié son éloquence devant Philippe, ce qui n'avait rien d'extraordinaire : pour lutter de ruse avec Philippe, il aurait fallu être Alkibiade ou Lysandre, et il n'est pas étonnant que Démosthènes, habitué à parler franchement devant un peuple libre, n'ait pas eu toute l'habileté d'un diplomate. Du moins, il ne se laissa pas séduire comme ses collègues par des paroles affables, de bons dîners et des cadeaux.

Fin de la guerre Sacrée. — Les ambassadeurs revinrent sans avoir rien obtenu de Philippe, sauf la vague promesse de respecter les possessions athéniennes en Thrace. Trois envoyés macédoniens les suivirent ; les bases d'un traité de paix furent arrêtées, et une autre ambassade, composée probablement comme la première, fut chargée d'obtenir la signature de Philippe. Mais, contre l'avis de Démosthènes, elle voyagea par terre, à petites journées, attendit un mois Philippe à Pella,

et lui donna le temps de guerroyer contre le roi de Thrace, allié d'Athènes. Il revint enfin, et mena les ambassadeurs jusqu'à Phères, sous prétexte qu'il désirait leur médiation entre deux villes thessaliennes. Arrivé à Phères, il signa enfin le traité, mais en refusant d'y inscrire le nom des Phokiens. Aussitôt que les ambassadeurs furent partis, il marcha rapidement sur les Thermopyles et s'empara du défilé qui n'était pas défendu. C'était là le but de toutes ses lenteurs calculées ; les Athéniens étaient joués : leurs ambassadeurs avaient été dupes ou complices, et plus tard Démosthènes accusa Aischine de s'être vendu à Philippe (346).

La trahison de Phalaikos est encore plus évidente. Avant la conclusion de la paix, il avait refusé l'assistance des Athéniens, puis celle des Spartiates qui offraient d'occuper les forteresses. Les Phokiens furent laissés à leur sort ; Philippe se présenta, et les forteresses lui furent livrées, à la seule condition qu'il serait permis à Phalaikos de se retirer dans le Péloponnèse avec dix mille mercenaires. Ainsi, ce chef de bande, n'ayant plus rien à voler à Delphes, abandonnait sans combat son pays à l'ennemi. Les Phokiens étaient à la merci de Philippe, qui les livra aux rancunes séculaires des Thébains. Le Conseil amphictionique décida que la Phokis cesserait de former un État, que ses vingt-deux villes seraient rasées, les habitants dispersés dans des villages de cinquante maisons au plus. Leurs chevaux furent vendus, leurs armes sacrilèges brisées et jetées au feu, leurs terres grevées d'une redevance annuelle de 60 talents, jusqu'au remboursement de tout ce qu'ils avaient pris au trésor de Delphes. Les deux voix de la Phokis dans le Conseil amphictionique furent attribuées à Philippe, qui fut chargé de faire exécuter le décret. Il transporta dix mille captifs en Thrace, pour peupler les villes de Philippopolis et de Kabyla qu'il y avait fondées. Démosthènes, qui traversa trois ans plus tard la Phokis, vit les maisons en ruines, les murailles renversées, pas d'hommes dans le pays, seulement des femmes, des enfants et des vieillards.

Puissance de Philippe. — Les villes de la Boiotie, Coroneia, Orchomène, Platée, Thespies, furent abandonnées à la vengeance des Thébains, qui renversèrent les murailles et ven-

dirent les habitants comme esclaves. Les Amphictions enlevèrent à Corinthe, qui avait pris parti pour les Phokiens, la présidence des jeux Pythiques et la donnèrent à Philippe. Les Spartiates, qui refusaient de payer l'amende prononcée contre eux, furent exclus du Conseil amphictionique. Philippe leur écrivit : « Si j'entre en Laconie, je détruirai Sparte. » Ils répondirent : « Si. » La grande cité militaire, réduite à la défensive depuis le temps d'Épaminondas, était encore redoutable dans son isolement. Philippe n'osa pas l'attaquer ; il se contenta de reprendre à son profit la politique de Thèbes, en se déclarant protecteur de Mégalopolis, d'Argos, de Messène et de Mégare. Les Athéniens, malgré leur traité de paix avec Philippe, s'attendaient à une invasion en Attique ; ils fortifièrent le Pirée et les forteresses des frontières. Philippe se contenta de leur demander de reconnaître son titre d'amphiction. Refuser, c'était déclarer la guerre, et Athènes eût été seule pour la soutenir. Démosthènes avait essayé inutilement de former une coalition contre Philippe ; c'était Philippe au contraire qui se trouvait à la tête d'une ligue puissante. Démosthènes lui-même conseilla aux Athéniens de ne pas rompre cette paix achetée aux prix de l'abandon de la Phokis et ils reconnurent le décret des Amphictions. Philippe retourna en Macédoine, mais il laissait des garnisons dans les forteresses qui défendaient le passage des Thermopyles. Il en mit aussi à Phères et partagea la Thessalie en quatre districts dont chacun fut gouverné par des hommes à lui : la Thessalie ne fut plus qu'une province de la Macédoine.

Le rôle de défenseur de la religion outragée avait donné à Philippe un singulier prestige dans toute la Grèce. On ne voyait plus en lui un barbare, mais le chef du plus puissant des États helléniques. On s'habitua à accepter son hégémonie, et cette idée trouvait des partisans même à Athènes : le vieux rhéteur Isocrate publia une lettre à Philippe, pour l'engager à rétablir la concorde parmi les Grecs et à les conduire à la conquête de l'Asie. Les modernes, énervés par douze ou quinze siècles de servitude monarchique, peuvent donner raison à Isocrate, et ne voir dans la politique de Démosthènes que l'effort stérile d'un patriotisme rétrograde : mais en Grèce,

où le sentiment de la dignité républicaine se confondait avec les traditions nationales, rien, pas même la conquête de l'Asie, ne pouvait compenser la honte, pour des citoyens libres, de devenir les sujets d'un homme.

Lutte de Démosthènes contre Philippe. — La paix dura six ans ; mais de part et d'autre on se préparait à des luttes nouvelles, car on savait que cette paix n'était qu'une trêve. Philippe, qui avait épousé Olympias, sœur du roi d'Épire Alexandre, voulait faire de ce royaume allié un point d'appui pour sa politique en Grèce. Il aida son beau-frère à soumettre quelques villes à moitié grecques et essaya de s'établir lui-même à Ambrakia pour dominer l'Acarnanie. Une surprise tentée par les Athéniens sur Magnésie le força à quitter l'Épire. De même en Euboia et à Mégare, il trouva devant lui les Athéniens commandés par Phokion. Sur le bruit d'une expédition de Philippe dans le Péloponnèse, Démosthènes parcourut les villes, montrant aux Argeiens et aux Messéniens la politique tortueuse de Philippe et cherchant à les rapprocher des Spartiates. Philippe crut nécessaire de se disculper du reproche de perfidie et envoya des ambassadeurs à Athènes. Démosthènes leur répondit par sa seconde Philippique, dirigée contre les agents secrets que Philippe entretenait dans toute la Grèce et principalement à Athènes. « Après la paix conclue, dit-il, et au retour de la seconde ambassade, quand je protestais contre la trahison, quand je m'opposais à l'abandon des Thermopyles et de la Phokis, que disaient ces traîtres ? Que j'étais un buveur d'eau, et partant un homme d'humeur revêche et morose ; que Philippe, aussitôt le défilé franchi, ne songerait plus qu'à vous plaire. Il fortifiera Thespies et Platée, disaient-ils, et il abattra l'orgueil des Thébains ; il vous donnera Oropos et l'Euboia en dédommagement d'Amphipolis. Tout cela vous a été dit à cette tribune ; vous vous en souvenez sans doute, quoique vous ayez l'habitude d'oublier toutes les trahisons. Et pour comble de honte, vous avez enchaîné à cette paix jusqu'à vos descendants, tant la fraude fut habile. » Après avoir lu ce discours, Philippe dit ; « J'aurais donné ma voix à Démosthènes pour me faire déclarer la guerre, et je l'aurais nommé général. » Philocrate et Aischine, les principaux

auteurs du traité de paix, furent mis en accusation. Philocrate échappa au jugement par la fuite; Aischine se défendit avec éloquence et ne fut absous qu'à une majorité de trente voix (343).

Cependant Philippe avait poursuivi ses conquêtes en Thrace et se trouvait déjà en contact avec les possessions des Athéniens dans la Chersonnèse. Un conflit éclata bientôt entre les troupes athéniennes commandées par Diopeithès et les habitants de Cardia qui s'étaient mis sous la protection de Philippe. Celui-ci se plaignit amèrement dans une lettre aux Athéniens, et les orateurs de son parti appuyèrent ses réclamations. Démosthènes prit la défense de Diopeithès dans son discours sur la Chersonnèse, bientôt suivi d'une troisième et d'une quatrième *Philippiques*. Il demande, avec une énergie toujours croissante, des mesures promptes pour arrêter les empiètements de Philippe : « Vos orateurs vous crient sans cesse qu'il faut opter entre la paix et la guerre; Philippe ne vous laisse pas le choix, lui qui, tous les jours, forme de nouvelles entreprises contre nous. Peut-on douter qu'il ne soit l'infracteur de la paix, à moins qu'on ne prétende que nous n'aurons pas à nous plaindre de lui, tant qu'il n'attentera rien sur l'Attique ni sur le Pirée? Mais alors, il ne sera plus temps de nous y opposer. Auriez-vous la simplicité de croire que c'est pour Drongyle, Cabyla, Mastyra et autres bicoques, qu'il brave la fatigue, les frimas et les dangers? Que ce soit pour le millet et le seigle de Thrace qu'il passe l'hiver dans cette affreuse contrée? Persuadez-vous bien que c'est à vous qu'il en veut, qu'il vous regarde comme ses plus dangereux ennemis, que votre ruine peut seule le mettre en repos et assurer ses conquêtes... Loin de dissiper l'armée que nous avons en Thrace, il faut l'augmenter par de nouvelles levées, afin que, si Philippe en a toujours une toute prête pour opprimer et asservir la Grèce, nous en ayons une toute prête pour la défendre et la sauver... Quand tous les autres Grecs présenteraient la tête au joug, vous, Athéniens, vous devriez toujours combattre pour la liberté. Excitons tous les autres peuples à nous seconder, notifions partout nos résolutions, envoyons des ambassadeurs dans le Péloponnèse, à Rhodes, à Chios, et surtout au roi de

Perse, car il est de son intérêt aussi bien que du nôtre d'empêcher les progrès de cet homme. »

Échecs de Philippe en Thrace. — Philippe ayant pris Sélymbrie, assiégeait Périnthe et s'approchait de Byzance. S'il devenait maître de la Propontis, il pouvait affamer Athènes, qui vivait du blé de la Chersonnèse taurique et des poissons du Pont Euxin. Il s'était emparé de l'île d'Halonèse, qui lui offrait une station navale entre l'Euboia et la Chersonnèse de Thrace; il tenait l'Euboia elle-même par les tyrans qu'il avait imposés aux villes d'Oréos et d'Érétrie. Les Athéniens se voyaient enveloppés dans un filet dont les mailles se resserraient de plus en plus. Ils comprirent que Démosthènes avait raison de leur dire : « Philippe vous attaque, Philippe a rompu la paix, et par la prise de toutes les places qui vous environnent, il s'ouvre un chemin jusqu'à vous, parce qu'il sait bien que vous êtes seuls capables de vous opposer au dessein qu'il a de tout envahir. » Il obtint qu'on envoyât Phokion dans l'Euboia pour en chasser les tyrans établis par Philippe. L'île d'Halonèse est reprise, une escadre athénienne pille les villes de golfe Pagasétique et saisit les vaisseaux chargés pour la Macédoine. En Thrace, Périnthe résistait énergiquement aux trente mille hommes de Philippe et à ses machines de guerre. Démosthènes court à Byzance, lui fait peur de l'ambition de Philippe et réconcilie les deux villes rivales : Byzance envoie un secours aux Périnthiens ; les satrapes de la côte voisine, effrayés aussi des progrès de Philippe, envoient aux assiégés des provisions et des armes.

Périnthe était bâtie sur une série de terrasses ; quand Philippe, avec son artillerie de siège, avait abattu une muraille, il trouvait devant lui un nouveau rempart élevé à l'étage supérieur. Laissant devant Périnthe une partie de ses troupes, il met le siège devant Byzance. En même temps, il adresse aux Athéniens une lettre fort habile, où il essaie de rejeter sur eux la rupture de la paix. Démosthènes répond en faisant renverser la colonne sur laquelle était gravé le traité. Une flotte de cent vingt vaisseaux, montée par des hoplites athéniens, est envoyée au secours de Byzance ; malheureusement, elle était sous le commandement de Charès, dont les rapines avaient

rendu le nom athénien si odieux, que les assiégés refusent de le recevoir. Les orateurs à la solde de Philippe saisirent l'occasion pour dégoûter les Athéniens de la guerre. Mais Phokion se sépara cette fois de son parti : « Ce n'est pas de vous qu'on se défie, leur dit-il, mais de vos généraux ; c'est à cause d'eux qu'on ne veut pas de votre secours. » Le peuple retira immédiatement le commandement à Charès et nomma Phokion à sa place. Sa réputation de probité le fit accueillir avec empressement, et encouragea les îles de Chios, de Cos et de Rhodes à envoyer aussi des secours à Byzance. Philippe fut obligé de lever le siège de Périnthe et de Byzance et d'évacuer la Chersonnèse. Périnthe et Byzance décrétèrent que leurs députés iraient dans les quatre grands jeux de la Grèce proclamer les services d'Athènes, et firent sculpter un groupe colossal qui représentait les deux villes offrant une couronne d'or au Peuple athénien. D'autres villes de la Propontis, Sestos, Éléonte, Madytos et Alopéconnèse, envoyèrent à Athènes une couronne d'or et consacrèrent un autel à la Reconnaissance et au Peuple athénien (340).

Politique de Démosthènes. — En décidant les Athéniens à secourir Périnthe et Byzance, Démosthènes avait rétabli la fédération maritime brisée par la guerre des alliés. Comme Thémistocle et Périclès, il avait compris qu'Athènes devait diriger tous ses efforts du côté de la mer. Le plus grand obstacle au développement de la marine tenait à un abus qui s'était introduit dans la triérarchie : les riches avaient trouvé moyen de s'exempter des dépenses de cette charge et de les faire porter sur la classe moyenne. Démosthènes fit répartir la taxe d'une façon équitable, en proportion de la fortune de chacun. Ses efforts pour amener une coalition des Grecs contre Philippe n'avaient pas réussi, et Athènes ne pouvait lutter seule contre les armées macédoniennes ; mais la marine athénienne était supérieure à celle de Philippe : il fallait reprendre la politique de Périclès au commencement de la guerre du Péloponnèse : transporter la lutte sur mer. Ce plan allait peut-être sauver la liberté de la Grèce. Philippe, qui craignait de voir le commerce de la Macédoine ruiné par les corsaires athéniens, fit des propositions de paix que Démosthènes fit

repousser. Le roi fut obligé de se contenter d'une paix séparée avec Périnthe et Byzance. Il alla faire la guerre aux Scythes établis entre le mont Haimos et l'Istros, et fit un immense butin en esclaves, chevaux et bétail ; mais au retour, tout ce butin lui fut enlevé par les Triballiens, peuple de Moisie ; il y eut une bataille sanglante où il fut grièvement blessé. Cependant la trahison avait travaillé pour lui en son absence, et très probablement d'après ses instructions. Pour déjouer le plan de Démosthènes et forcer les Athéniens à combattre sur terre, il fallait pénétrer en Attique. Philippe craignait d'exciter la défiance en conduisant son armée à travers la Thessalie et la Boiotie, et de ne plus retrouver les alliances qui l'avaient aidé à écraser les Phokiens. Il avait besoin d'une nouvelle guerre Sacrée : Aischine la lui fournit.

Seconde guerre Sacrée. — Malgré leur rancune contre le Conseil amphictionique, les Athéniens avaient jugé prudent de s'y faire représenter par un pylagore, comme ils en avaient le droit. Aischine avait obtenu cette fonction peu enviée en ce moment, où on savait que le délégué d'Athènes ne serait pas entouré d'amis. En effet, dès le premier jour de la réunion, le délégué des Locriens, Ozoles d'Amphissa, chercha querelle aux Athéniens à propos d'une formalité omise dans la dédicace d'une statue. Aischine répliqua en accusant les Amphissiens d'avoir cultivé la plaine de Kirrha qui, trois cents ans auparavant, avait été consacrée à Apollon. Un pareil sujet de plainte avait donné lieu à la guerre contre les Phokiens. L'accusation venant d'un Athénien, au moment où Athènes était en guerre avec Philippe, on ne soupçonna pas qu'il fût intéressé dans l'affaire. Les Delphiens, très jaloux des privilèges du temple, allèrent, sous la conduite des Amphictions et d'Aischine, détruire les récoltes des Locriens. Mais ceux-ci se défendirent et les Amphictions furent maltraités. Le Conseil décida que les Locriens d'Amphissa seraient punis pour avoir offensé le Dieu et les Amphictions. Aischine revint à Athènes, se vanta d'avoir vengé les Athéniens des attaques dirigées contre eux, et reçut les félicitations de son parti ; mais Démosthènes s'écria : « Aischine, tu viens d'attirer la guerre sur l'Attique. » A la réunion suivante du Conseil am-

phictionique, les Athéniens ne se firent pas représenter, non plus que les Thébains, qui étaient alliés des Locriens d'Amphissa. Le Conseil, composé en grande partie de créatures de Philippe, le chargea d'exécuter le décret contre les Amphissiens. A son retour de Thrace, Philippe reçut cette nouvelle, qu'il attendait sans doute, car tout semble avoir été combiné d'avance (339). Il ne perd pas de temps, pénètre en Phokis, et sans s'occuper des Amphissiens dont il ne se souciait guère, il s'empare d'Élatée, qui commandait l'entrée de la Boiotie, et en relève les fortifications détruites dans la guerre Sacrée : c'était annoncer clairement qu'il allait envahir l'Attique.

Alliance des Athéniens et des Thébains. — La nouvelle parvint à Athènes pendant la nuit et y jeta l'épouvante. Si les Thébains, jusqu'alors alliés de Philippe, lui permettaient de traverser la Boiotie, dans deux jours il pouvait être sous les murs d'Athènes. La trompette sonna dans les rues et l'assemblée se réunit à la pointe du jour. Quand le crieur demanda à haute voix : « Qui veut monter à la tribune ? » Personne ne répondit. L'invitation est répétée plusieurs fois : même silence, quoique tous les généraux, tous les orateurs fussent présents, et qu'à cris redoublés la voix de la patrie demandât un conseil. Enfin Démosthènes se lève ; il avait trouvé une planche de salut : il fallait obtenir l'alliance de Thèbes. Cela semblait impossible, mais il comptait sur la puissance de sa parole. Le peuple, sur sa proposition, rendit un décret pour inviter les Grecs à une action commune contre « l'homme de Macédoine ». Après avoir rappelé les perfidies de Philippe et ses infractions à la paix, le décret continuait ainsi : « C'est pourquoi le Sénat et le peuple d'Athènes, se souvenant de la magnanimité de leurs ancêtres, qui préféraient la liberté de la Grèce au salut de leur propre patrie, ont résolu qu'après avoir fait des prières et des sacrifices aux dieux et aux héros protecteurs d'Athènes et de l'Attique, on mette en mer deux cents voiles ; qu'au plus tôt l'amiral de leur flotte aille croiser en deçà des Thermopyles, tandis qu'avec un bon corps d'infanterie et de cavalerie, les généraux de terre iront camper aux environs d'Éleusis ; que l'on envoie aussi des ambassadeurs aux autres Grecs, à commencer par les Thébains, car ce sont eux qui sont menacés de

plus près; qu'on les exhorte à ne pas craindre Philippe, mais à maintenir avec courage leur liberté et celle de toute la Grèce; et qu'on leur déclare que si, autrefois, quelque mécontentement a refroidi l'amitié entre eux et nous, le peuple d'Athènes, oubliant le passé, les assistera d'hommes et d'argent, et de traits et de toutes sortes d'armes, sachant que les hommes de race hellénique peuvent avec honneur se disputer entre eux l'hégémonie, mais qu'ils ne peuvent la laisser usurper par un étranger ni lui obéir, sans flétrir la gloire du nom grec et déroger à la vertu de leurs aïeux ».

L'ambassade athénienne partit pour Thèbes en toute hâte. Philippe y avait déjà envoyé des députés pour demander aux Thébains de s'unir à lui, ou tout au moins de lui ouvrir un passage pour entrer en Attique. Ils rappelèrent les services du roi qui les avait délivrés de la guerre Sacrée. Démosthènes montra aux Thébains, par l'exemple de la Thessalie, devenue une province de la Macédoine, que Philippe ne secourait les peuples que pour les asservir. Si son amitié pour Thèbes eût été sincère, pourquoi avait-il mis une garnison à Nikaia, la clef des Thermopyles? pourquoi occupait-il Élatée, la clef de la Boiotie? « Telle fut, dit Plutarque, l'éloquence de Démosthènes, que les Thébains, bannissant de leur cœur la crainte, la prudence, la reconnaissance même, s'abandonnèrent à l'enthousiasme qu'il sut leur inspirer pour le devoir. » A Thèbes comme à Athènes, il devint l'âme de toutes les assemblées populaires. L'alliance fut conclue, et les deux armées firent leur jonction. Il s'y joignit quelques troupes de l'Achaïe, de l'Euboïa, de Kerkyra et de Corinthe, de Mégare, de la Phokis et de Leucas; parmi ces derniers défenseurs de la liberté grecque, on regrette de ne pas trouver le nom des Spartiates. Jusqu'au dernier moment, les partisans de Philippe cherchèrent à semer le découragement, en citant des prédictions menaçantes de l'oracle de Delphes : « La Pythie *philippise* », répondit Démosthènes. Il fit suspendre les travaux publics et décida les Athéniens à consacrer le fonds théorique aux dépenses de la guerre. Le peuple lui vota une couronne d'or.

Bataille de Chéronée. — La bataille qui devait décider du sort de la Grèce se livra près de Chéronée. L'armée macédo-

nienne se composait de 30,000 fantassins et de 2,000 cavaliers. L'armée grecque n'était peut-être pas très inférieure en nombre, et le courage était égal de part et d'autre, mais Philippe et plusieurs de ses officiers possédaient à fond la science militaire, tandis que les Grecs n'avaient que de mauvais généraux. On se rappelle le mot d'un de nos ennemis à propos de nos soldats : « Que peuvent des lions commandés par des ânes ? » Philippe plaça à l'aile gauche de ses troupes, en face des Thébains, son jeune fils Alexandre entouré d'officiers expérimentés ; lui-même commanda l'aile droite, en face des Athéniens. Au commencement de l'action, ceux-ci eurent l'avantage, mais ils s'égarèrent imprudemment à la poursuite des ennemis qui fuyaient devant eux. « Allons, camarades, disait Lysiclès, poursuivons-les jusqu'en Macédoine. » Philippe vit le mouvement et dit : « Les Athéniens ne savent pas vaincre. » Il fait replier sa phalange sur une éminence, prend ses adversaires en queue et en flanc et les met en fuite. Démosthènes, qui, malgré ses quarante-huit ans, servait comme hoplite, fut entraîné dans la déroute. Plutarque l'accuse de lâcheté : si Plutarque eût fait la guerre, il aurait su qu'un simple soldat ne peut pas arrêter à lui tout seul la déroute d'une armée. Les Athéniens eurent 1,000 morts et 2,000 prisonniers. On ne connaît pas exactement la perte des Thébains, mais elle fut considérable ; le bataillon sacré fut détruit jusqu'au dernier homme. « On ne grava pas d'épithaphe sur leur tombeau, dit Pausanias, car la fortune les avait trahis, mais on le surmonta d'un lion, en souvenir de leur courage. » Ce lion a été retrouvé il y a quelques années.

La bataille de Chéronée fut livrée en 338. C'est une des dates les plus funestes dans l'histoire du monde : la victoire de la Macédoine sur la Grèce, c'est la victoire de la monarchie sur la république. Philippe donna le soir à ses officiers un grand banquet qui se prolongea fort avant dans la nuit. L'ivresse du vin s'ajoutant à l'ivresse du succès, il vint revoir le champ de bataille et dansa au milieu des morts en chantant le décret de Démosthènes, dont le début avait le rythme d'un vers iambique. Un des prisonniers athéniens, l'orateur Démade, depuis longtemps vendu à Philippe, eut honte pour lui de cette scène ridicule : « La Fortune t'a donné le rôle d'Agamemnon, lui dit-il,

et tu joues celui de Thersite. » Cette raillerie le fit rentrer en lui-même ; il ne songea plus qu'à tirer parti de sa victoire, et il le fit avec l'habileté qu'il avait toujours montrée dans sa conduite politique.

Athènes après la défaite. — A la nouvelle de la défaite, les Athéniens furent d'abord frappés de terreur : les riches voulaient quitter la ville ; on fut obligé d'empêcher cette émigration par une loi. Puis, la consternation fit place à la colère : on s'en prit à Lysiclès, un des généraux ; on lui attribuait la défaite, et une accusation fut portée contre lui par l'orateur Lycurgue : « Tu commandais l'armée, et mille citoyens ont péri, et deux mille ont été faits prisonniers, et un trophée s'élève contre la République, et la Grèce entière est esclave ! Tous ces malheurs sont arrivés quand tu guidais nos soldats ; et tu oses vivre, tu oses voir la lumière du soleil, te présenter sur la place publique, toi, monument de honte et d'opprobre pour la patrie ! » Lysiclès fut condamné à mort. Était-il traître ou seulement incapable ? Après une défaite, on croit souvent à la trahison, et les Athéniens prenaient au sérieux la responsabilité des chefs. Ces mœurs politiques nous étonnent ; mais les Grecs ne s'étonnaient pas moins de l'impunité d'un général convaincu d'avoir livré sans combat ses soldats avec leurs armes ; au reste, le cas ne pouvait se présenter en Grèce : les soldats n'auraient pas obéi.

La condamnation de Lysiclès n'impliquait pas un revirement dans la politique, car Démosthènes, qui avait conseillé la guerre, était plus en faveur que jamais. Lui et Hypéride, autre grand orateur du même parti, firent prendre au peuple les mesures les plus énergiques pour la défense nationale : on offrit le titre de citoyen aux métèques, la liberté aux esclaves qui voudraient s'armer, on rappela les bannis. On prit dix talents dans le trésor pour réparer les murs, car on s'attendait à un siège ; Démosthènes en fournit trois sur sa fortune privée. Les parents des morts le chargèrent de prononcer l'oraison funèbre ; ce fut sans doute alors qu'on entendit ces magnifiques paroles que nous retrouvons dans son discours *sur la couronne* : « Non, citoyens, vous n'avez pas failli, j'en jure par ceux qui sont tombés à Marathon, à Salamine et à Platée ! »

Il avait raison : quand même on aurait pu prévoir la défaite, il aurait encore fallu livrer bataille ; Athènes le devait à son nom, à son passé, à son rôle de peuple initiateur ; et sa défaite est aussi glorieuse qu'une victoire, car à Chéronée comme à Salamine elle s'est dévouée pour la liberté de la Grèce.

Prise de Thèbes ; paix offerte aux Athéniens. — Les Thébains furent traités sans ménagements : Philippe ne pouvait leur pardonner leur défection imprévue. Il les força à payer la rançon des prisonniers et même des morts. Il fit périr ses ennemis et confisqua leurs biens, rappela ses partisans exilés, leur donna le pouvoir et mit une garnison macédonienne dans la Cadmée. Sa conduite envers les Athéniens fut toute différente : il les écrasa de sa clémence ; il renvoya leurs prisonniers sans rançon, brûla leurs morts et leur fit proposer la paix à des conditions qu'ils n'auraient pas osé demander. Il les obligeait à la vérité à renoncer à leurs possessions maritimes, mais il leur donnait en échange le territoire d'Oropos, que les Thébains leur avaient enlevé. Cette générosité était fort habile : Philippe avait grand intérêt à ne pas prolonger la guerre ; Athènes était vaincue, mais elle n'avait pas perdu sa flotte comme à Aigos Potamoi ; elle pouvait soutenir un long siège et recruter des alliés dans toute la Grèce. Démosthènes n'aurait pas manqué de soulever le sentiment panhellénique contre « l'homme de Macédoine ». Or c'était précisément ce patriotisme national que Philippe se proposait d'exploiter. Il voulait justifier sa domination sur les Grecs en leur offrant la revanche des guerres Médiques. C'était le plan que lui avait proposé Isocrate. Peut-être l'idée avait-elle été suggérée à Isocrate par Philippe lui-même, mais elle pouvait aussi avoir germé spontanément dans une cervelle de rhéteur, car elle prêtait à des développements oratoires et à des antithèses littéraires. Il est probable que le naïf vieillard était de bonne foi. Il n'avait pas prévu que son rêve ne se réaliserait que par la ruine de sa patrie, et après la bataille de Chéronée il se laissa mourir de faim à quatre-vingt-dix-huit ans.

Philippe généralissime des Grecs. — Il était difficile aux Athéniens de refuser une paix offerte par le vainqueur au lendemain de sa victoire. Mais en signant cette paix si peu oné-

reuse en apparence, Athènes signait son abdication : elle reconnaissait l'hégémonie du roi de Macédoine. Philippe ne lui demandait que d'envoyer des députés à la diète qu'il allait convoquer à Corinthe ; sous quel prétexte aurait-elle pu refuser ? Tous les Grecs se firent représenter à ce congrès, excepté les Spartiates, qui semblaient se désintéresser des affaires de la Grèce depuis qu'ils ne pouvaient plus y jouer le premier rôle. « Nos ancêtres, disaient-ils, nous ont appris à conduire les autres et non à les suivre ». Pendant que la liberté grecque succombait à Chéronée, le roi Archidamos guerroyait en Italie au profit de Tarente, colonie de Sparte. Philippe exposa ses projets devant la diète de Corinthe et demanda le concours de toutes les cités helléniques pour la conquête de l'Asie. On lui accorda tout ce qu'il voulut ; on détermina le contingent à fournir par chaque cité ; la guerre fut déclarée à la Perse sans autre prétexte que l'invasion de Xerxès, et Philippe fut nommé généralissime de l'expédition. Il régla en maître les affaires de la Grèce, mit dans Ambrakia une garnison macédonienne, imposa à Byzance un traité qui était un acte de soumission, fixa les limites territoriales d'Argos, de Mégalopolis, de Messène et promena son armée dans le Péloponnèse pour constater aux yeux de tous l'impuissance des Spartiates et leur isolement. Ils ne bougèrent pas ; comme les Athéniens, ils abdiquaient toute prétention à l'hégémonie de la Grèce. Cette conquête de l'Asie qu'ils avaient entreprise du temps d'Agésilaos et qu'avait fait avorter la jalousie des autres cités grecques, elle allait s'accomplir sans eux, et avec le concours de tout le reste de la Grèce. Mais, est-ce que la Grèce existait encore ? Quand même l'autorité de Philippe aurait été plus douce que celle d'Athènes ou de Sparte, ce n'était pas l'hégémonie d'un peuple, c'était la domination d'un homme. La Grèce avait apporté au monde l'idée de la république : quand elle est soumise à un roi, il n'y a plus de Grèce : « *Manibus date lilia plenis* ».

Querelles dans la famille royale. — Philippe retourna en Macédoine pour préparer son expédition ; mais toute l'année 337 se passa en querelles de famille. Philippe n'était pas aussi heureux dans sa vie privée qu'en politique. Il avait adopté l'usage oriental de la polygamie, contraire aux mœurs des

Grecs, mais qui devint général après lui chez les princes macédoniens. Parmi ses femmes, l'orgueilleuse Olympias, fille des rois d'Épire et mère d'Alexandre, se regardait comme l'épouse principale et la seule véritable reine ; mais elle avait un caractère insupportable et il paraît que sa conduite n'avait pas toujours été sans reproche ; ce fut même sur un soupçon d'adultère, selon Justin, que Philippe la répudia pour épouser Cléopâtre, sœur ou nièce d'Attalos, un de ses généraux. Au festin des noces, le vin ayant échauffé la tête des convives, Attalos laissa voir imprudemment les espérances ambitieuses que lui inspirait l'alliance du roi : « Prions les Dieux, dit-il, que cette union donne des héritiers légitimes au trône ». A cette parole insultante pour sa mère et pour lui, Alexandre s'écria : « Et que suis-je donc, alors, misérable ? » Et il jeta sa coupe à la tête d'Attalos. Philippe, outré de colère, se leva, et, oubliant qu'il était boiteux, courut, l'épée à la main, sur son fils. Il tomba, et Alexandre dit, en éclatant de rire : « Voyez cet homme, qui veut passer d'Europe en Asie, et qui ne peut traverser une salle à manger sans risquer de se casser le cou ! » Alexandre quitta la Macédoine avec sa mère ; il alla en Illyrie pour essayer de susciter une guerre contre Philippe ; Olympias se retira chez son frère Alexandre le Molosse, roi d'Épire. Quelque temps après, Philippe, par la médiation du Corinthien Démaratos, décida son fils à revenir à Pella, et pour éviter l'hostilité de son beau-frère le roi d'Épire, il lui proposa la main d'une de ses filles nommée Cléopâtre. Olympias revint à la cour de son mari, mais elle et son fils conservèrent contre Philippe un implacable ressentiment.

Assassinat de Philippe. — Au printemps de l'année suivante, Philippe envoya en Asie quelques troupes sous le commandement d'Attalos, de Parménion et d'Amyntas, pour soulever la Grèce asiatique, et consulta l'oracle de Delphes sur le succès de son entreprise. La Pythie répondit : « Le taureau est couronné, l'autel est dressé, le sacrificateur est prêt. » Philippe interpréta cette réponse équivoque dans un sens favorable à ses projets et se disposa à passer en Asie. Mais pour assurer la sécurité de son empire en son absence, il voulut d'abord célébrer le mariage de sa fille avec son beau-

frère le roi d'Epire. Il y eut à Aigai des fêtes splendides ; les villes grecques envoyèrent des couronnes d'or. Pendant le banquet, l'acteur Néopolotème déclama des vers sur l'instabilité des grandeurs humaines, et Philippe applaudit, voyant là une allusion à la chute prochaine de l'empire des Perses. Le lendemain il y eut des jeux et des représentations dramatiques : on vit paraître une procession religieuse portant les statues des douze grands dieux, et à leur suite une treizième statue, celle du roi. Philippe arriva, vêtu de blanc, se tenant à quelques distance de ses gardes pour permettre au peuple de le contempler. Tout à coup un jeune homme sort de la foule, armé d'une épée cachée sous ses vêtements, et frappe Philippe qui tombe mort. L'assassin, poursuivi par les gardes, fut percé de coups avant d'avoir pu atteindre les chevaux préparés d'avance pour sa fuite. C'était un noble macédonien nommé Pausanias. On raconta qu'il avait reçu d'Attalos un affront sanglant et que ne pouvant obtenir justice il avait tourné sa colère contre le roi. Cette explication n'était guère satisfaisante ; il eût été plus naturel et moins dangereux de se venger sur Attalos, auteur de l'outrage. Des soupçons s'élevèrent contre Olympias et Alexandre. Olympias rendit ces soupçons très vraisemblables par les honneurs qu'elle rendit à l'assassin. Selon Justin, elle lui mit sur la tête une couronne d'or, détacha son corps du gibet, le fit brûler sur le bûcher même de Philippe et consacra à Apollon le poignard qui avait frappé le roi, « comme si elle voulait prouver aux yeux de tous que le meurtre de son époux était son ouvrage ». On n'a pas de preuves positives de la complicité d'Alexandre, quoique Niebuhr l'accuse formellement de parricide. Mais peut-être ne regardait-il pas Philippe comme son père ; l'allusion d'Attalos à l'irrégularité de sa naissance pouvait l'irriter comme une atteinte à ses droits de succession au trône, mais plus tard il confirma lui-même les bruits qui avaient couru à ce sujet, par son insistance à se faire passer pour le fils du dieu Ammon, et par sa colère contre Cleitos qui avait osé, en sa présence, faire l'éloge de Philippe.

Avènement d'Alexandre. — Alexandre, âgé seulement de vingt ans, fut proclamé roi par les partisans qu'il avait dans l'armée macédonienne. Son premier soin après les funérailles

de Philippe, fut de se débarrasser des complices, vrais ou supposés, de Pausanias. Cela se fit vite et sans bruit, peut-être pour éviter des révélations. Olympias ne perdit pas de temps ; elle fit saisir Cléopâtre et après avoir tué son enfant sous ses yeux, elle la força à se pendre ; d'autres disent qu'elle fit jeter la mère et l'enfant dans une chaudière d'eau bouillante. Attalos, oncle de Cléopâtre, fut assassiné par ordre d'Alexandre, ainsi que l'héritier légitime du trône, Amyntas, fils de Perdikkas et neveu de Philippe qui, en le dépouillant, l'avait du moins laissé vivre. Un frère d'Alexandre nommé Caranos, que Philippe avait eu de Cléopâtre et qui pouvait devenir un prétendant, fut également mis à mort. Ces horreurs se renouvelleront pendant toute la période macédonienne. La douceur que Philippe montra quelquefois, et qui prouve surtout son habileté politique, est une exception. Philippe était presque Grec ; il n'avait de barbare que sa polygamie et son penchant pour la boisson. Dans Alexandre, on trouve les défauts et les qualités d'un sauvage, le courage militaire poussé jusqu'à la témérité, le caractère impérieux de sa mère Olympias, un orgueil que développa le succès et qui, dans les dernières années, tourna presque à la folie. L'éducation qu'il reçut ne changea sa nature ni en bien ni en mal. Il montra dès son enfance un goût décidé pour les exercices physiques ; ses biographes ont fait grand bruit de l'anecdote du cheval Bucéphale, qu'il parvint seul à dompter. Il en fut si fier que Philippe lui dit, avec une ironie qu'on a prise au sérieux : « Cherche un autre royaume, mon fils ; le mien est trop petit pour toi. » La lecture d'Homère formait le fond de l'instruction chez les Grecs ; un des précepteurs d'Alexandre lui inspira une admiration passionnée pour Achille, auxquels les rois d'Épire, ses ancêtres maternels, rattachaient leur origine. Quant à Aristote, qui lui donna aussi des leçons, il ne semble pas avoir eu beaucoup d'influence sur son élève. S'il chercha à lui enseigner l'empire sur soi-même et la modération dans les désirs, il n'y réussit guère. Alexandre ne fait pas plus d'honneur à Aristote que Critias et Alkibiade à Socrate. De tels exemples prouveraient l'impuissance de la philosophie sur l'éducation, si on ne pouvait heureusement y opposer ceux de Marc-Aurèle et de Julien.

La nouvelle de la mort de Philippe fut reçue à Athènes avec des transports de joie. Démosthènes parut en habits blancs et couronné de fleurs, quoiqu'il eût perdu sa fille huit jours auparavant. Les Athéniens votèrent une couronne à Pausanias, comme au meurtrier d'un tyran. Phokion leur fit honte de cette joie inconvenante : « L'armée qui nous a vaincus à Chéronée, leur dit-il, n'a qu'un homme de moins. » Toute la Grèce s'agitait, les Ambrakiotes chassèrent leur garnison macédonienne; les Thébains se préparaient à renverser le gouvernement oligarchique imposé par Philippe et à reprendre la Cadmée; les Athéniens leur promettaient du secours; tout le Péloponnèse, excepté Mégalopolis et Messène, se disposait à secouer le joug de la Macédoine. L'activité d'Alexandre prévint un soulèvement général. Trouvant les passes de Callipeukè occupées par les Thessaliens, il gravit les hauteurs rocheuses de l'Olympe; les Thessaliens, se voyant tournés, se soumirent et reconnurent son autorité. Il franchit les passages de l'Oïta, qui n'étaient pas gardés, car on ne l'avait pas attendu si tôt. Il promit l'autonomie aux Ambrakiotes, vint camper sous les murs de Thèbes et empêcha ainsi la révolution qui allait s'accomplir. Les Athéniens effrayés lui envoyèrent une ambassade. Démosthènes en faisait partie, mais, arrivé au Kithairon, il s'échappa, ne pouvant se résoudre à une humiliation inutile. Alexandre n'imposa aux Athéniens que la promesse de paraître à la diète de Corinthe. Tous les Grecs y furent représentés, à l'exception des Spartiates, et Alexandre fut nommé généralissime pour la guerre de Perse à la place de son père. Pendant son séjour à Corinthe, ne voyant pas, parmi ceux qui venaient lui faire la cour, le philosophe cynique Diogène de Sinope, Alexandre alla le trouver et s'informa de ce qui pourrait lui être agréable. Diogène répondit : « De t'écarter un peu de mon soleil » (336).

Soulèvement des Grecs. — Quelques peuples barbares au nord de la Macédoine s'agitaient depuis la mort de Philippe, espérant profiter d'un changement de règne. Alexandre franchit l'Haimos, envahit le territoire des Triballiens et les poursuivit jusqu'à l'Istros. Ils se fortifièrent dans une île. Alexandre ne put les y forcer, malgré les vaisseaux qu'il avait fait venir de

Byzance. Il passa le fleuve, battit les Gètes, fit sur eux un immense butin et reçut dans son alliance quelques tribus keltiques. De là il marcha contre les Illyriens qu'il réduisit à reconnaître sa suzeraineté. Mais pendant son absence, le bruit de sa mort s'étant répandu en Grèce, y fit éclater le soulèvement qu'il avait prévenu l'année précédente. Démosthènes, Lycurgue et les autres démagogues d'Athènes appelèrent tous les Grecs à la liberté, disant que les traités étaient annulés par la mort du roi, et que l'or de la Perse viendrait en aide à ceux qui voudraient secouer le joug macédonien. Déjà l'orateur athénien Éphialtès avait rapporté d'Asie dix mille dariques. Les Thébains rappelèrent leurs exilés, tuèrent le gouverneur macédonien, assiégèrent la garnison qui occupait la Cadmée et demandèrent du secours à tous les autres Grecs. Les Athéniens leur en promirent sur la proposition de Démosthènes, qui leur fournit à ses frais une grande quantité d'armes. Les Aitoliens et les Eléiens s'armèrent, et un corps de troupes arcadiennes s'avança jusqu'à l'Isthme.

Ruine de Thèbes. — Alexandre arriva en douze jours d'Illyrie avec une armée de 30,000 hommes, avant qu'on eût que la nouvelle de sa mort était fausse. Aussitôt qu'il fut sous les murs de Thèbes, il offrit l'amnistie à la condition que les deux principaux chefs de l'insurrection lui fussent livrés ; les Thébains répondirent en demandant qu'Alexandre livrât deux de ses généraux. En même temps, ils adressèrent un appel plus pressant à tous les Grecs ; mais avant l'arrivée des secours, ils sortirent et présentèrent la bataille à l'ennemi. Ils combattirent avec un courage héroïque, malgré l'infériorité du nombre ; mais la garnison sortant de la Cadmée les attaqua par derrière. Alors, pris de tous les côtés, ils furent taillés en pièces ; pas un ne demanda la vie. On tua toute la journée ; il y eut six mille morts. Alexandre assembla son conseil pour décider du sort de la ville. Il y avait dans son armée des Phokiens, des Orchoméniens, des Plataiens : ils demandèrent la destruction de Thèbes qui, dans la guerre Médique, avait pris parti pour les Perses. Un des prisonniers eut la permission de répondre. Il excusa les Thébains, qui ne s'étaient soulevés que sur le bruit de la mort du roi ; il rappela que Thèbes avait été

pour Philippe une seconde patrie. Il dit qu'il ne restait plus dans la ville que des femmes et des enfants qui n'avaient eu aucune part à la révolte. La colère du roi prévalut, et la ville fut détruite, excepté la maison de Pindare, car Alexandre voulait faire preuve de culture littéraire. Tous les habitants de Thèbes, hommes, femmes, enfants et vieillards, furent vendus comme esclaves. Orchomène et Platée furent rebâties.

Ménagements avec Athènes et Sparte. — Alexandre demanda aux Athéniens de lui livrer dix des principaux démagogues, entre autres Démosthènes, Hypéride et Lycurgue. Démosthènes prouva au peuple que cette lâcheté serait en même temps une imprudence : « C'est, disait-il, comme si les moutons livraient leurs chiens aux loups ». Phokion engageait les victimes désignées à se dévouer pour la patrie et leur citait des exemples mythologiques. Démade, qui avait, dit-on, reçu cinq talents de Démosthènes, trouva un moyen de sortir d'embarras avec une apparence de dignité. Il fit voter un décret par lequel les patriotes dont Alexandre demandait l'extradition seraient jugés conformément aux lois, et punis s'ils étaient reconnus coupables. Deux d'entre eux, Ephialtès et Charidèmos, plus compromis que les autres par leurs relations avec la Perse, s'enfuirent en Asie. Le décret fut porté au roi par Démade lui-même et par Phokion, connus pour leur attachement au parti macédonien. Alexandre leur dit qu'il s'en contentait par considération pour eux, et permit même aux Athéniens de donner asile à ceux des Thébains qui avaient pu échapper au massacre. Il avait le même intérêt que Philippe à ne pas traiter les Athéniens en ennemis. Athènes, qui avait toujours sa marine, pouvait résister bien plus longtemps que Thèbes. La plupart des villes grecques seraient venues à son secours, notamment Sparte, qui n'avait pas bougé pour soutenir les Thébains, ses ennemis, mais qui n'aurait pas refusé son aide aux Athéniens, ses alliés. C'eût été une lutte générale de la Grèce contre la Macédoine, et c'est ce qu'il fallait à tout prix éviter. Héritier de la politique de Philippe, Alexandre devait justifier sa domination sur les Grecs en les conduisant à la conquête de la Perse. Au moment où on évoquait les souvenirs archéologiques de Marathon, de Salamine et de Platée pour continuer

l'œuvre de Kimon et d'Agésilaos, on pouvait traiter durement les Thébains, qui avaient pactisé avec la Perse au temps des guerres Médiques, mais il eut été maladroit de reprendre, vis-à-vis d'Athènes et de Sparte, le rôle de Xerxès. Il valait mieux traiter Athènes comme un cheval rétif qu'on caresse pour le dompter ; Sparte comme un enfant boudeur qu'on laisse dans son coin.

Hégémonie intellectuelle d'Athènes. — Ce n'étaient pas seulement les souvenirs de Marathon et de Salamine qui forçaient Philippe et Alexandre à respecter Athènes ; c'était encore et surtout l'hégémonie intellectuelle qu'elle avait acquise sous la démagogie de Périclès et qui survivait à sa puissance politique. Sous peine de passer pour des barbares, les rois de Macédoine, comme plus tard les Romains, étaient forcés de s'incliner devant cette suzeraineté pacifique et incontestée, qui faisait d'Athènes la capitale de la civilisation. Le drame se jouait sur le théâtre d'Athènes ; c'est à Athènes qu'on enseignait l'éloquence et la philosophie ; les monuments d'Athènes lui assuraient, comme l'avait annoncé Périclès, une gloire éternelle dans l'avenir. En cessant d'être une force, Athènes allait rester une lumière. Du moins, on pouvait le croire ; il semblait que l'énergie créatrice, fille de la liberté, pouvait vivre sans elle. Mais ceux qui auraient cru cela se seraient trompés : la stérilité du génie allait suivre de près la décadence politique. Depuis la défaite de Chéronée, la gloire littéraire et artistique d'Athènes appartient au passé. On n'oubliera pas ses titres à la reconnaissance du monde, on la saluera avec respect, mais comme un tombeau.

Littérature et philosophie. — Après la mort d'Euripide, il y eut encore quelques poètes tragiques, mais nous n'en connaissons que les noms. La comédie politique ne survécut pas à la chute de la démocratie. La tyrannie des Trente supprima les attaques contre les particuliers, les masques ressemblants, la parabase. Le mauvais état des finances fit renoncer aux chœurs. Le Ploutos d'Aristophane nous offre l'exemple d'une nouvelle forme dramatique qu'on nomme la comédie moyenne et qui sert de passage entre la comédie politique et la comédie de mœurs, représentée par les noms de

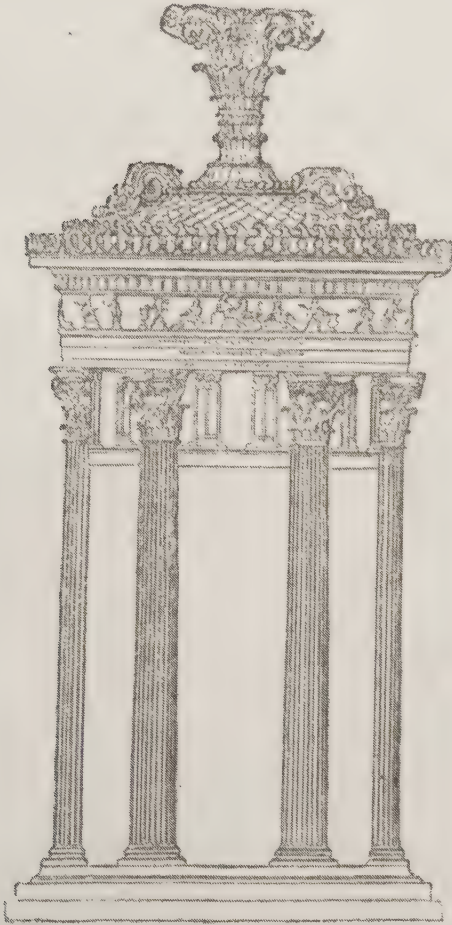
Philémon, de Diphile et de Ménandre. Cette comédie nouvelle, la dernière forme du théâtre grec, ne nous est connue que par quelques fragments et par les imitations latines de Plaute et de Térence. Entre Xénophon et Polybe, il y eut des historiens : Ctésias, Philistos, Éphore, Théopompe et quelques autres, mais ils ne nous sont pas parvenus, et pour toute cette période de l'histoire, nous en sommes réduits à des ouvrages de seconde main. L'éloquence politique, portée à sa perfection par Démosthènes et les autres grands orateurs du temps de Philippe, n'était possible que dans une démocratie puissante et libre. Il y aura encore des rhéteurs plus ou moins habiles, mais ils ne parlent pas à la foule, ils ne s'inspirent pas de ses passions, de ses intérêts, de ses colères ; ils écrivent chez eux, pour l'amusement des lettrés. Quant à la philosophie, la dernière manifestation du génie de la Grèce, elle n'avait pas à regretter un passé contre lequel elle avait toujours essayé de réagir. Dans une société polythéiste et républicaine, cette réaction devait aboutir à l'unité en religion et à l'autorité en politique, deux idées corrélatives. Tous les philosophes inclinent vers la monothéisme et la monarchie, ou vers le panthéisme et les castes. Il n'y a pas eu en Grèce de philosophe démocrate ; pas un n'a soutenu le principe de la liberté politique et religieuse : on ne sent pas le prix d'un bien dont on n'a jamais été privé. Le polythéisme et la république ont succombé en silence et n'ont pas eu de défenseurs. L'époque macédonienne, qui, dans l'histoire politique, répond à la décadence et à la vieillesse de la Grèce, est la grande époque de la philosophie ; elle s'ouvre par les noms de Platon et d'Aristote et se ferme par ceux d'Épicure et de Zénon.

La sculpture après Phidias. — Le progrès dans l'art n'est pas indéfini comme dans la science ; il y a un degré de beauté au delà duquel l'ascension n'est plus possible. Phidias et Polyclète représentent dans la statuaire, comme Sophocle dans le drame, ce point culminant de l'art. On ne peut pas dire, cependant, qu'aussitôt après eux il commence à déchoir. Scopas, Praxitèle et Lysippe, lui ouvrent des voies nouvelles, et de même qu'Euripide, à qui on peut les comparer, ils cherchent surtout à traduire les sentiments de l'âme. C'est là sans doute

un très louable effort; mais le résultat obtenu, si précieux qu'il soit, n'égale pas l'immense progrès accompli pendant le siècle de Périclès. L'expression des passions a pour condition le sacrifice partiel de qualités d'un ordre plus élevé. Le groupe de Niobé et de ses enfants, œuvre de Praxitèle d'après une épigramme de l'Anthologie, de Scopas ou de Praxitèle d'après Pline, offre un remarquable exemple de cette tendance à fixer dans le marbre les sensations fugitives, comme l'effroi et la douleur. Dans les représentations d'Éros, d'Aphrodite, de Dionysos, sujets favoris de cette nouvelle école, la gravité du sentiment religieux fait place à un caractère de beauté moins sévère. Un mouvement analogue se produit dans l'école de Polyclète. Lysippe cherche à donner plus d'élégance aux formes en augmentant la longueur des membres et en diminuant les proportions de la tête, en même temps que, par une étude plus raffinée des détails, il tend à substituer les représentations individuelles aux types généraux de la beauté athlétique. Le moulage en plâtre, inventé par Lysistratos de Sikyone, frère de Lysippe, contribue à pousser de plus en plus la sculpture dans la voie du portrait.

Les fragments du Mausolée d'Halicarnasse, aujourd'hui au British Museum sont les monuments les plus importants qui nous restent de l'art de cette époque. Outre les statues de Mausole et d'Artémisia, il y a des lions, un quadrigé sculpté par Pythios, architecte de l'édifice, et des bas-reliefs représentant des combats de Grecs contre les Kentaures et les Amazones, thème inépuisable de la sculpture monumentale. Ces compositions ont autant de mouvement que les marbres de Phigalie, mais les formes sont plus élancées. Dans les sculptures du monument lykien qu'on nomme le tombeau d'Harpagos, et qui sont aussi au British Museum, on trouve le même caractère de formes, et on croit qu'elles ont été exécutées par des artistes grecs, mais les sujets représentés dans les bas-reliefs sont empruntés à la réalité : ce sont des combats de Grecs contre des Asiatiques reconnaissables à leurs longues robes. Le monument choragique de Lysistrate à Athènes est doublement intéressant, d'abord par son exquise élégance, et ensuite parce qu'une inscription en fixe la date, ce qui est assez

rare. C'est un petit édifice circulaire dont les colonnes offrent le plus ancien spécimen connu de l'ordre corinthien. Le toit est couronné d'un fleuron qui portait le trépied consacré en 335 par le chorège Lysicrate pour les chœurs d'enfants.



Monument choragique de Lysicrate à Athènes.

Le bas-relief de la frise représente une scène empruntée à l'hymne homérique à Dionysos : les Satyres poursuivant des pirates tyrrhéniens qui sont changés en dauphins et se jettent à la mer.

On peut voir dans la galerie du Trocadéro une très belle statue d'Hermès tenant sur son bras l'enfant Dionysos. C'est



Les Satyres vainqueurs des pirates tyrrhéniens.

ΑΙ ΛΙΒΕΡΤΑΤΙΣ ΟΥΔΟΥΡ ΓΝΕΥΕ ΕΧΟΜΕΝ
ΑΚΑΜΑΙΤΙΣ ΠΑΙΔΟΝ ΕΜΙΔΟΝ ΜΥΤΑΙ,
ΑΥΤΙΩΝ ΠΟΝΗΛΟΙΣ ΟΥΔΑΡΕ ΕΥΑΙΝΕΤΟΙ ΗΡΧΕ

Bas-relief du monument éboragique de Lysistrate.



Jeune Niobide et son pédagogue.



Niobe et ses enfants (statues de la galerie de Florence).



Niobé et sa plus jeune fille.

le moulage d'une œuvre de Praxitèle trouvée par les Allemands dans les fouilles d'Olympie. A ce monument original il faut joindre plusieurs statues regardées comme des copies ou des imitations de quelques œuvres fameuses. Le groupe de Niobè et de ses enfants a été souvent reproduit dans l'antiquité.



Imitation de l'Aphroditè de Praxitèle (la Vénus du Vatican).



L'Aphroditè de Knidos (revers d'un médaillon de Caracalla).



Vénus Genetrix (revers d'un médaillon de Julia Mamaea).



Aphroditè vêtue d'après l'ancien style (la Vénus Genetrix du Louvre).

Outre les Niobides de Florence il y a dans quelques musées des statues qu'on peut rapporter à ce groupe; la plus remarquable est le torse de Munich intitulé Ilioneus. On admet généralement que l'Apollon Musagète du Vatican (page 182), est imité d'une statue de Scopas. On cite comme des imitations

de Praxitèle l'Apollon Sauroctone du Louvre et l'Apollino de Florence (page 169); le jeune Satyre au repos (page 415) et l'Eros du Vatican (page 210). Parmi les nombreuses statues d'Aphrodité qu'on désigne sous le titre de Vénus pudiques ou de Vénus marines, et qui sont caractérisées par une nudité absolue, celle du Vatican paraît la répétition la plus exacte du chef-d'œuvre de Praxitèle, qu'on connaît par des médaillons de Cnidos. Dans les statues archaïques, Aphrodité était vêtue, comme les autres déesses. Mais déjà dans le fronton occidental du Parthénon, d'après le dessin de Carrey, elle était représentée nue, assise sur les genoux de sa mère Diônè. Cette nudité n'était donc pas une innovation de Praxitèle. Cependant les habitants de Cos, qui avaient commandé la statue, la refusèrent par scrupule religieux, et Praxitèle leur en donna une autre qui était vêtue. La statue refusée fut achetée par les Cnidiens dont elle fit la fortune : on venait chez eux uniquement pour la voir. Un roi de Bithynie leur offrit de payer toutes leurs dettes s'ils voulaient la lui céder; ils refusèrent. Il y a au Louvre une très belle tête qu'on croit avoir appartenu à une copie de la célèbre statue de Cnidos.

Rôle théologique de la sculpture. — Il ne faut pas que notre enthousiasme pour les monuments de l'époque de Phidias nous rende injustes pour les artistes qui, venus plus tard, et se sentant trop forts pour n'être que des imitateurs, ont voulu chercher d'autres formes de l'idéal. Les Grecs, qui savaient comprendre tous les genres de beauté, ne croyaient pas faire injure au Zeus d'Olympie, à l'Athène du Parthénon, à l'Hèrè de Polyclète, en admirant aussi le chef-d'œuvre de Praxitèle, l'Aphrodité de Cnidos. Les modernes, au contraire, s'imaginent souvent qu'ils font preuve d'une grande pureté de goût en se montrant exclusifs. On se croit quitte envers l'antiquité quand on a rendu justice aux marbres du Parthénon. Et cependant, si nous n'avions que ces fragments, admirables sans doute, mais où les têtes manquent presque toujours, il nous serait impossible de distinguer les types divins, et par conséquent, de comprendre le rôle théologique de la sculpture grecque. En donnant aux dieux des formes visibles, en les

distinguant les uns des autres dans la langue de l'art, plus précise que la parole, les sculpteurs ont complété l'œuvre des poètes; ils ont été comme eux les théologiens du polythéisme, dont le principe fondamental est la pluralité des causes. La sculpture primitive, loin d'être, comme on le dit souvent, enchaînée à des formes hiératiques, était si peu guidée qu'elle errait à l'aventure. Dans les bas-reliefs archaïques, comme l'autel triangulaire des douze dieux au Louvre, les types divins sont vagues et indéterminés, ils se ressemblent tous. C'est entre l'époque de Périclès et l'époque macédonienne que ces types ont été distingués, non plus seulement par des attributs, mais par le caractère même des formes. Cette distinction a été une œuvre collective; la peinture, la céramique, la numismatique y ont travaillé comme la statuaire, chaque artiste cherchant, non pas, comme aujourd'hui, à être original, mais à traduire plus exactement que ses devanciers, à incarner dans le bronze et le marbre les idées divines qui flottaient, indistinctes et virtuelles dans la conscience populaire et demandaient une forme définitive et éternelle. Quand Phidias eut fixé les types de Zeus et d'Athènè, Polyclète celui d'Hèrè, Lysippe celui d'Hèracles, Alcamène celui d'Arès, Scopas et Praxitèle ceux d'Aphrodité, d'Éros, d'Apollon, de Dionysos et de tout son cortège de Satyres et de Ménades, leurs successeurs durent se conformer à ces types consacrés par le génie des maîtres, de même qu'aujourd'hui une Madone qui s'éloignerait trop du type fixé par Raphaël, ne serait pas regardée comme une représentation de la Vierge. Chaque artiste, d'ailleurs, gardait, même en imitant, cette liberté qui distingue l'art grec; ce n'étaient pas des copies, c'étaient des variantes; la tradition guidait l'art et le soutenait sans l'enchaîner ou l'asservir. Ainsi la Vénus du Capitole, la Vénus de Médicis, œuvre de Cléomène, et bien d'autres sont des imitations très libres de l'Aphrodité de Praxitèle. Chaque statue grecque est la traduction individuelle d'une pensée collective dans la langue des formes. Les types divins créés par les sculpteurs sont les radicaux de cette langue qui parle aux yeux. Ils expriment les idées générales, et il n'y a pas un des principes du monde moral et du monde physique, pas une des nuances

de la beauté humaine, qui n'ait trouvé dans l'art grec sa plus parfaite expression (1).

La peinture. — La peinture a bien plus souffert des injures du temps que la littérature et la sculpture. C'est seulement en rapprochant quelques phrases éparses dans divers auteurs qu'on a pu essayer de deviner les caractères généraux des principales écoles. Zeuxis était célèbre pour la fraîcheur de ses tons et une pureté de formes qui rappelait son contemporain Praxitèle. On vantait la sévérité de dessin de Pamphile et de l'école de Sikyone, les compositions historiques de Nikias, les fleurs de Pausias, les animaux de Strongylion. Selon Pline, Aristide de Thèbes aurait le premier cherché l'expression dans les têtes. L'histoire du tableau de Timanthe représentant le sacrifice d'Iphigénie, prouve que les peintres de cette époque cherchaient à produire des émotions vives et à traduire les sentiments par la physionomie. Mais cette série de noms, couronnée par ceux plus illustres encore d'Apelles et de Protogène, nous apprend bien peu de chose, et il est difficile de se faire une idée exacte des développements d'un art dont il ne reste pas de monuments originaux. Tout ce qu'on peut affirmer, d'après des œuvres d'une époque postérieure, comme les Noces Aldobrandines et la grande mosaïque de Pompéi, représentant une bataille d'Alexandre, c'est que les peintres grecs ne savaient pas développer une composition dans le sens de la profondeur et qu'ils traitaient leurs tableaux comme des bas-reliefs, tandis que les modernes ont presque toujours soumis la sculpture aux règles de la peinture, en donnant plusieurs plans à leurs bas-reliefs et en les composant comme des tableaux.

L'art antique et l'art moderne. — Il est probable que la peinture grecque a dû être inférieure à la peinture moderne. Dans la sculpture au contraire, la supériorité des Grecs sur les modernes est généralement reconnue, puisqu'on dit souvent que la sculpture est un art païen. Mais on se trompe quand, pour expliquer cette supériorité, on ajoute que la sculpture ne peut rendre que la forme matérielle et que

(1) Pour les exemples et les preuves, je ne puis que renvoyer à deux ouvrages déjà cités : *Du polythéisme hellénique* et *De la sculpture antique et moderne*.

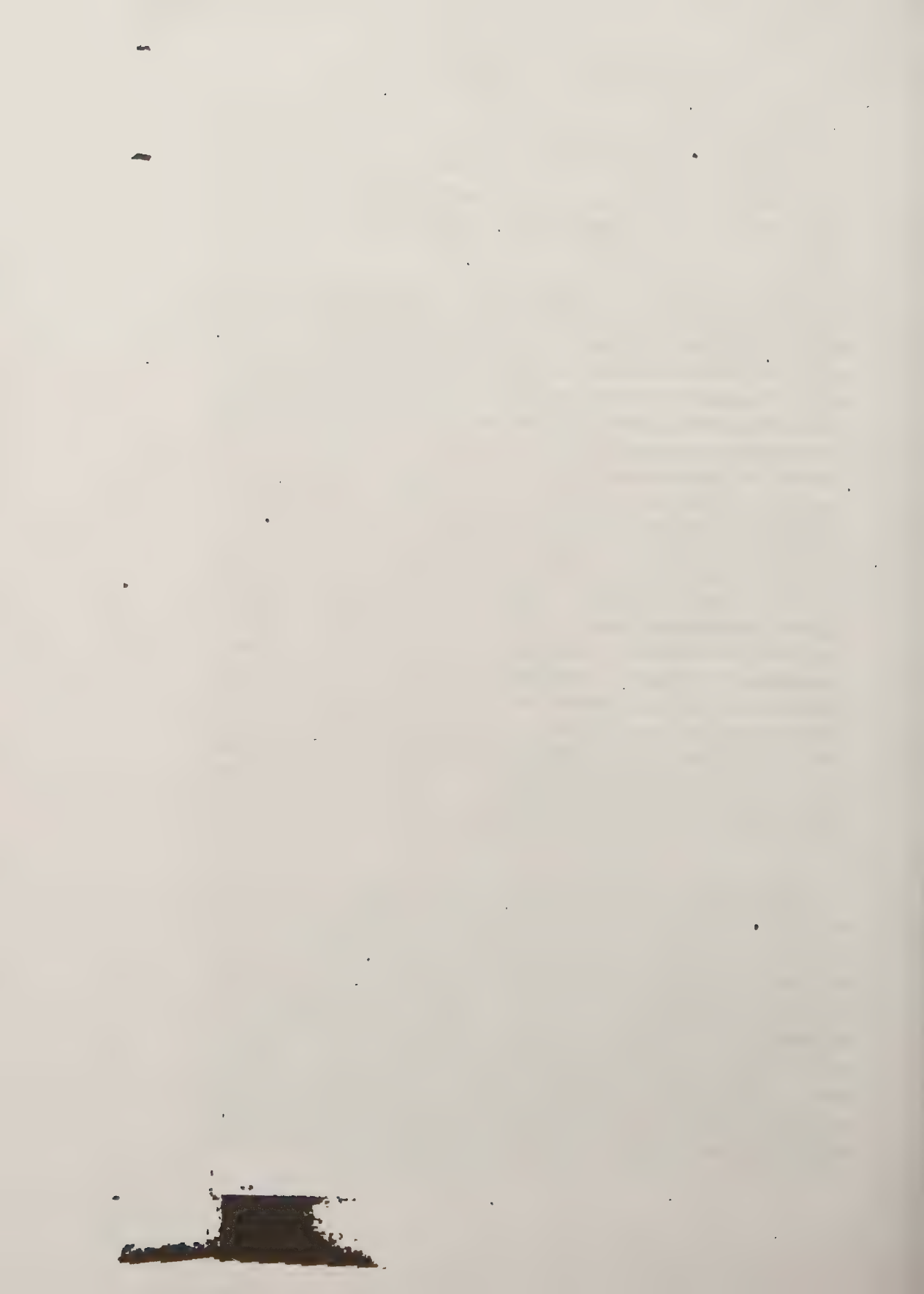
l'expression n'est pas de son domaine. Il n'y a pas de forme sans expression, ni d'expression sans forme; seulement la sculpture, n'ayant pas à sa disposition la lumière et la couleur, ne doit pas chercher à fixer l'expression fugitive des passions, qui sont des accidents passagers et mobiles, comme les jeux de la couleur et de la lumière. Elle doit s'en tenir aux attitudes et aux caractères, qui sont permanents et fixes comme la forme. La sculpture grecque exprime avec la même perfection les types généraux et universels de la beauté dans les statues des Dieux, et les caractères individuels dans les statues-portraits de l'époque macédonienne et de l'époque romaine; elle sait rendre la vie par le mouvement dans les figures d'athlètes, dans les Bacchanales, dans les combats de Kentaures, d'Amazones, mais elle observe un rythme dans les mouvements et n'oublie jamais le respect dû à la forme humaine. Les modernes, à force de chercher l'expression, arrivent souvent à la grimace. Quand on parcourt une de nos expositions, on éprouve une impression pénible à voir des statues condamnées à froncer éternellement les sourcils, obligées d'avoir toujours la bouche ouverte, de garder à jamais une position fatigante, où le modèle qui a posé devant l'artiste n'aurait pas pu rester cinq minutes. Rien de pareil dans une galerie de statues antiques; toutes ces figures sont tranquilles; on dirait qu'elles s'arrêtent pour vous regarder passer, et que du haut de leur sérénité divine, elles sourient à l'aspect des vaines agitations de la vie. Dans l'emploi de l'art à la décoration, les Grecs avaient un sens pratique et logique qui nous manque absolument. Ils savaient associer la sculpture à l'architecture et les faire valoir l'une par l'autre au moyen de la polychromie. Jamais ils n'auraient pu comprendre le rôle inutile que nous donnons aux statues dans nos édifices: tantôt nous les plaçons le long d'un mur ou dans des niches de même couleur, et il est impossible de les voir, parce qu'elles se confondent avec le fond, tantôt nous les reléguons à des hauteurs où on ne peut les découvrir qu'à l'aide d'un télescope. Nous avouons ainsi implicitement que la sculpture n'est qu'un hors-d'œuvre et une superfluité dans notre civilisation, tandis qu'elle était un organe nécessaire dans la vie intellectuelle et morale de l'antiquité.

CHAPITRE XVII

CONQUÊTE DE L'ASIE

Faiblesse de la Perse. — Mort d'Ochos. Dareios Codoman. — Alexandre en Asie. — Bataille du Granique. — Soumission de l'Asie Mineure. — Bataille d'Issos. — Soumission de la Phénicie; siège de Tyr. — Dareios demande la paix. — Siège de Gaza. — Alexandre à Jérusalem. — Soumission de l'Égypte. — L'oracle d'Ammon. — Fondation d'Alexandrie. — Expédition d'Alexandre le Molosse en Italie. — La Kyrénaïque; retour d'Alexandre en Asie. — Bataille d'Arbèle. — Occupation de Babylone et de Suse. — Entrée en Perse; incendie du palais des Achéménides. — Les ruines de Persépolis; caractère eclectique et monarchique de l'art perse. — Prise d'armes en Grèce; bataille de Mégalopolis. — Mort de Dareios. — Ce qu'aurait dû faire Alexandre. — Conséquences funestes de la conquête. — Procès et mort de Philotas. — Assassinat de Parménion. — Expédition dans les provinces orientales. — Meurtre de Cleitos. — Remords bientôt apaisés. — Mariage d'Alexandre; sa folie. — Projets d'apo théose. — Complot d'Hermolaos; supplice de Callisthènes. — Expédition en Inde. — Défaite de Poros; fin de l'expédition. — Descente de l'Indos. — Marche dans la Gédrosie; détresse de l'armée. — Bacchanales en Carmanie. — Exactions et pillages des satrapes. — Fuite d'Harpalos. — Mariages mixtes; les Asiatiques dans l'armée. — Prodigalités et débauches. — Projets de conquête; mort d'Alexandre. — La renommée d'Alexandre.

Faiblesse de la Perse. — Il y avait longtemps que le voisinage de l'empire Médo-persique n'était plus dangereux pour l'indépendance de la Grèce. La retraite des Dix-Mille et l'expédition d'Agésilaos avaient montré l'incurable faiblesse de ce grand corps sans âme, ébranlé périodiquement par les révoltes de satrapes, les intrigues de harem et tous les vices de la monarchie. Cette incohérente agglomération de peuples, fondée par la conquête, se soutenait par la force de l'habitude et surtout par la puissance de l'argent. Les immenses richesses qu'un système régulier d'impôts, de routes commerciales et





stratégiques et de postes royales faisait affluer au centre du gouvernement, servaient à entretenir la discorde entre les cités et surtout à payer les mercenaires grecs, qui formaient la principale force militaire de l'empire et qui ramenaient à l'obéissance les provinces révoltées. La dernière révolte avait été étouffée par Ochos en 354, grâce à la trahison du Rhodien Mentor qui, après s'être engagé au service des Sidoniens insurgés, avait trouvé plus avantageux de passer au service du roi. Ochos récompensa généreusement Mentor, auquel il devait la réduction de la Phénicie et de l'Égypte ; il lui donna cent talents d'argent et le nomma gouverneur de toute la côte d'Asie. Mentor profita de la faveur royale pour obtenir la grâce de son frère Memnon et du satrape de Lydie Artabaze, qui avait épousé leur sœur. Memnon s'était associé quelques années auparavant à la révolte d'Artabaze, et quand cette révolte fut comprimée, tous deux s'étaient réfugiés chez Philippe de Macédoine. Ils obtinrent leur pardon, et Memnon qui avait des talents militaires, devint plus tard l'adversaire le plus dangereux d'Alexandre.

Mort d'Ochos. Dareios Codoman. — Après avoir rétabli son autorité sur les provinces révoltées de son empire, Ochos passa le reste de sa vie dans son harem, laissant le gouvernement à l'eunuque Bagoas son favori. Bagoas, qui était né en Égypte, ne pardonnait pas à son maître d'avoir tué le bœuf Apis et de l'avoir donné à manger à ses courtisans. Il empoisonna Ochos, fit manger sa chair par des chats et fit faire des manches de couteaux avec ses os. Ensuite, il fit tuer tous les enfants d'Ochos, excepté Arsès, le plus jeune, qu'il mit sur le trône (338). Au bout de deux ans, soupçonnant Arsès de vouloir se débarrasser de lui, il le prévint en le faisant assassiner. Il ne restait plus de la famille royale qu'un neveu d'Artaxerxès nommé Codoman, qui avait fait preuve de bravoure dans une guerre contre les Cadusiens. Bagoas le fit proclamer roi sous le nom de Dareios, la même année où Alexandre monta sur le trône de Macédoine. Quelque temps après, Bagoas voulut faire empoisonner Dareios, mais celui-ci le força à boire lui-même le poison qu'il avait préparé (336).

Alexandre en Asie. — Au printemps de 334, Alexandre

partit de Pella, laissant en Macédoine Antipatros comme vice-roi avec 13,500 hommes, et s'embarqua à Sestos, à la tête de 30,000 fantassins et de 5,000 chevaux. Cette armée semble peu nombreuse, si on la compare aux masses d'hommes que l'empire des Perses pouvait lui opposer, mais elle était quatre fois plus forte que celle qu'Agésilaos avait eue à sa disposition dans ses campagnes. Les Macédoniens, tous vétérans de Philippe, commandés par d'excellents officiers, formaient à peu près le tiers de l'armée d'Alexandre; le reste se composait de Thraces, d'Illyriens et de Grecs. Dans l'armée des Perses, il y avait aussi des Grecs, et même en plus grand nombre, sous le commandement de Memnon de Rhodes. D'un côté comme de l'autre, ces Grecs étaient des mercenaires, disposés à faire consciencieusement leur métier de soldats. Le patriotisme n'était pas en cause; quoique Alexandre s'efforçât de donner à son expédition le caractère d'une guerre nationale, ce n'était en réalité qu'une guerre de conquête, entreprise par des motifs d'ambition personnelle. L'intérêt de la Grèce n'était pas engagé; la revanche de l'invasion de Xerxès n'était qu'un prétexte archéologique, comme si nous voulions prendre Rome pour venger Vercingétorix, ou faire une descente en Angleterre pour venger Jeanne d'Arc. Rien ne manqua d'ailleurs à la mise en scène : au milieu de l'Hellespont, Alexandre sacrifia un taureau à Poseidon et aux Néréides; au moment de débarquer, il lança un javelot sur la terre d'Asie pour en prendre possession, puis il sauta tout armé hors du navire et dressa sur le rivage des autels à Zeus, à Athènes et à Héraclès, qui lui avaient procuré une descente favorable. Ensuite, il alla visiter les ruines de Troie, prit des armes suspendues dans le temple d'Athènes, en y laissant les siennes, et dansa tout nu autour du tombeau d'Achille, pendant que son favori Hèphaïstion en faisait autant autour du tombeau de Patroclus. On lui montra l'autel où Priamos avait été égorgé par Néoptolème; il offrit un sacrifice à Priamos, en le priant de pardonner au descendant de son meurtrier : c'était une occasion de rappeler sa généalogie héroïque, de même que l'admiration qu'il professait pour Homère attestait son éducation grecque.

Bataille du Granique. — Memnon, le seul officier habile

qu'il y eût dans l'armée perse, avait inutilement demandé qu'on disputât aux troupes d'Alexandre le passage de l'Hellespont, ce qui eût été facile, car les Perses avaient une flotte nombreuse et des marins expérimentés. Cet avis ayant été négligé, il en donna un autre qui ne fut pas mieux écouté : connaissant la force de l'armée macédonienne, il aurait voulu qu'on évitât de livrer bataille, qu'on laissât l'ennemi s'avancer le plus loin possible, en ravageant les campagnes sur son passage, pour le forcer à la retraite, faute de vivres et de fourrage. Le satrape de Phrygie répondit : « Je ne souffrirai pas qu'on brûle une seule habitation dans le pays où je commande. » Selon Arrien, l'armée perse comprenait 20,000 fantassins et autant de cavaliers ; Diodore réduit la cavalerie à 10,000 hommes, mais il élève l'infanterie à 100,000. Justin donne un total de 600,000 hommes. Devant des témoignages si contradictoires, on peut seulement supposer que les Perses avaient la supériorité du nombre. Ils attendirent Alexandre sur la rive droite du Granique, petit fleuve qui descend de l'Ida et se jette dans la Propontis à l'ouest de Kyzikos. Cette position était bien choisie ; les bords du fleuve, escarpés et glissants, rendaient le passage difficile et dangereux. Parménion, le plus expérimenté des anciens généraux de Philippe, conseillait d'attendre au lendemain matin ; Alexandre répondit qu'après avoir passé l'Hellespont, on ne pouvait s'arrêter devant un ruisseau.

Il lança d'abord en avant un détachement de coureurs à cheval et d'infanterie pour tenter le passage, mais ces éclaireurs, accueillis par une grêle de flèches, périrent presque tous, jusqu'au moment où Alexandre vint les soutenir avec le reste de ses troupes et se jeta au plus fort de la mêlée. Un coup de sabre entama son casque, un autre allait l'atteindre par derrière quand Cleitos, abattant de son épée le bras qui tenait l'arme, sauva la vie de celui qui devait plus tard l'assassiner. Cependant la cavalerie avait passé le fleuve. « Les Perses et leurs chevaux, dit Arrien, enfoncés en avant par les piques, pressés de tous côtés par la cavalerie macédonienne, percés par les flèches des troupes légères qui étaient mêlées dans ses rangs, commencèrent à fuir. Dès que le centre plia,

les deux ailes étant déjà renversées, la déroute de cette première ligne fut complète. Environ 1,000 cavaliers périrent. Alexandre arrêta la poursuite et poussa vers l'infanterie composée des mercenaires grecs qui étaient restés à leur poste. La phalange et la cavalerie chargèrent à la fois; tout fut tué en quelques moments, il n'échappa que ceux qui se cachaient sous les cadavres; 2,000 prisonniers tombèrent au pouvoir du vainqueur. » Alexandre affecta de les traiter comme des transfuges et des traîtres; il les fit mettre aux fers et les envoya comme esclaves en Macédoine, « parce qu'ils avaient désobéi aux décrets de la diète hellénique, et s'étaient unis aux barbares contre les Grecs ». En même temps, voulant donner à sa victoire le caractère d'une revanche nationale, il fit porter à Athènes trois cents armures choisies parmi les dépouilles, pour être consacrées dans l'Acropole avec cette inscription : « Sur les barbares de l'Asie, Alexandre et les Grecs, à l'exception des Lakédaimoniens. » Un gendre de Dareios et plusieurs satrapes étaient parmi les morts; Alexandre leur rendit les honneurs funèbres. Il fit élever à Dion, en Macédoine, vingt-cinq statues de bronze, de la main de Lysippe, en l'honneur des vingt-cinq hétaires, ou gardes du corps, qui avaient péri au commencement du combat. Ces statues furent plus tard envoyées à Rome par Métellus.

Soumission de l'Asie Mineure. — La victoire du Granique entraîna la soumission de l'Asie mineure. Le gouverneur de Sardes vint au-devant d'Alexandre et lui livra la citadelle. Les Grecs d'Asie, qui ne subissaient qu'avec répugnance la domination des Perses, le reçurent comme un libérateur. Il se les attacha en rétablissant partout le gouvernement populaire. Le tribut que les Éphésiens payaient à la Perse fut assigné à la reconstruction du temple d'Artémis, qui avait été détruit par un incendie. Milet, où Memnon avait rassemblé les débris de l'armée vaincue, ne céda qu'aux puissantes machines des Macédoniens. Halicarnasse fit une résistance encore plus vigoureuse; l'orateur athénien Éphialtès y fut tué en combattant contre ceux qui l'avaient forcé à quitter sa patrie. Memnon, ayant épuisé tous les moyens de défense, fit embarquer les habitants et les transporta dans l'île de Cos, après avoir laissé

une garnison dans la citadelle. Il était maître de la mer, car Alexandre avait licencié sa flotte, ne voulant pas courir la chance d'une bataille navale. On pouvait donc porter la guerre en Europe, en soulevant les Grecs contre la Macédoine ; Alexandre, comme autrefois Agésilaos, aurait été forcé de quitter l'Asie. Déjà Memnon s'était emparé de Chios et de presque toute l'île de Lesbos, à l'exception de Mytilène qu'il assiégeait, quand il mourut de maladie. Sa mort fit abandonner un plan qui aurait pu sauver la Perse. A partir de ce moment, Alexandre poursuivit sans opposition sa promenade militaire en Asie Mineure. Il soumit successivement la Lykie et la Pamphylie, et passa l'hiver à Gordion, ancienne capitale des rois Phrygiens. On lui montra le char de Midas, dont le joug était lié par un nœud inextricable ; une vieille tradition locale promettait l'empire de l'Asie à celui qui parviendrait à le délier. Alexandre accomplit ou éluda l'oracle en coupant le nœud avec son épée. A Ankyra, des députés paphlagoniens lui apportèrent la soumission de leur province. Il franchit sans obstacle les Portes Kilikiennes, défilé très étroit où quelques hommes auraient suffi pour arrêter une armée, et qui n'était pas même gardé. A Tarse, il faillit mourir de la fièvre, à la suite d'un bain dans les eaux froides du Kydnos. Un médecin acarnane, nommé Philippe, promit de le sauver au moyen d'une potion énergique ; mais une lettre de Parménion engageait le roi à se défier de Philippe, qu'on disait gagné par Dareios. Alexandre ne voulut pas croire à la perfidie d'un médecin qui l'avait soigné depuis son enfance : il lui tendit la lettre, prit le breuvage et fut guéri en quelques jours.

Bataille d'Issos. — Cependant, Dareios avait rassemblé à Babylone une armée de 500,000 hommes qu'il voulait commander lui-même. Il aurait dû attendre l'ennemi en plaine, pour tirer parti de la supériorité numérique de ses troupes ; mais il voulait couper la retraite à Alexandre ; il tourna le mont Amanos et s'engagea dans une région montagneuse où son armée ne pouvait pas se développer. La rencontre eut lieu entre le golfe d'Issos et les montagnes de Kilikie. Comme à la bataille du Granique, Alexandre montra plutôt le courage impétueux d'un soldat que l'habileté d'un général. A la tête de sa

cavalerie placée à l'aile droite, il traversa le petit fleuve Pinaros qui séparait les deux armées, et dès le premier choc, l'aile gauche de l'ennemi céda devant les Macédoniens. « Mais dans ce mouvement rapide, dit Arrien, la phalange s'était rompue ; une partie avait suivi l'aile droite, mais le centre n'avait pu marcher aussi vite ni maintenir son front et ses rangs, arrêté par l'obstacle que présentaient les bords escarpés du fleuve. Les Grecs à la solde de Dareios en profitent, tombent sur la phalange entr'ouverte et s'efforcent de la rejeter dans la rivière. La rivalité des Grecs et des Macédoniens redouble l'acharnement. Ptolémée, fils de Séleucos, et cent vingt autres Macédoniens de distinction tombent frappés à mort. Mais bientôt l'aile droite d'Alexandre, après avoir renversé tout ce qu'elle rencontre devant elle, se retourne sur les Grecs, les écarte des bords du fleuve, les tourne, les attaque en flanc et en fait un horrible carnage. Cependant la cavalerie persane, placée en face des Thessaliens, avait, sans les attendre, passé le fleuve à bride abattue et était tombée sur leurs escadrons. De part et d'autre on combattit avec acharnement, et les Perses ne cédèrent que lorsqu'ils virent Dareios abandonner le champ de bataille et ses mercenaires taillés en pièces. Alors la déroute devint générale ; les cavaliers perses se précipitaient en foule dans les défilés et tombaient écrasés sous les pieds des chevaux. Les Thessaliens poursuivirent les fuyards et le carnage de la cavalerie égala celui de l'infanterie (333).

« Dès que Dareios avait vu son aile gauche enfoncée par Alexandre, il s'était sauvé sur un char qu'il ne quitta pas tant qu'il courut à travers la plaine. Mais, arrivé dans les gorges difficiles, il abandonna son char, son bouclier, sa robe de pourpre, son arc même, et s'enfuit à cheval. La nuit le déroba aux poursuites d'Alexandre qui, avant de le poursuivre, attendit que sa phalange ébranlée eût repris ses rangs, que les Grecs fussent terrassés et que la cavalerie perse fût mise en déroute. On évalue à 100,000 le nombre des morts, et, suivant Ptolémée, fils de Lagos, qui accompagna Alexandre dans sa poursuite, on traversa des ravins comblés de cadavres. Quand on s'empara du camp de Dareios, on y trouva sa mère, sa femme, sa sœur, son jeune fils, deux de ses filles, avec quelques femmes des prin-

cipaux officiers et seulement 3,000 talents ; le reste du trésor royal avait été envoyé à Damas avec les bagages ; Parménion fut chargé de s'en saisir. » Alexandre traita avec humanité les femmes de la famille royale et les rassura sur le sort de Dareios qu'elles croyaient mort ; mais quand Dareios lui écrivit pour demander la liberté de sa mère, de sa femme et de ses enfants, la réponse du vainqueur fut dure et hautaine : « Viens auprès de moi, qui suis le maître de toute l'Asie ; si tu crains quelque mauvais traitement, envoie de tes amis qui recevront ma parole. Quand tu seras venu, demande ta mère, ta femme, tes enfants, et quelque autre chose si tu veux ; je t'accorderai ce que tu désireras. Mais si tu m'envoies une députation, que ce soit comme au roi d'Asie ; ne m'écris plus d'égal à égal, adresse-moi tes prières comme au maître de tous tes États : sinon, j'aviserai au moyen de punir une pareille insulte. En cas que tu veuilles encore me disputer l'empire les armes à la main, tu ne m'échapperas pas, je t'atteindrai partout où tu seras . »

Soumission de la Phénicie ; siège de Tyr. — Après la bataille d'Issos, Dareios s'était hâté de gagner l'Euphrate avec les débris de son armée. Ils attendait probablement à être poursuivi et voulait rassembler de nouvelles troupes ; mais Alexandre savait qu'une diversion du côté de la Grèce et de la Macédoine, comme celle qu'avait essayée Memnon, pouvait lui faire perdre le fruit de ses victoires. Pour rendre cette diversion impossible, il fallait occuper les provinces maritimes : il continua sa route vers le sud, le long des côtes de la Phénicie. Les Sidoniens, si cruellement traités par Ochos, gardaient une haine implacable contre les Perses : ils reçurent Alexandre avec enthousiasme. Les Tyriens lui envoyèrent une couronne d'or, mais, quand il annonça qu'il irait offrir un sacrifice à leur Dieu national, Melqarth, que les Grecs confondaient avec Héraclès, ils refusèrent de le laisser entrer dans la ville. Reconnaître l'indépendance de Tyr, c'était laisser les Perses maîtres de la mer : Alexandre n'hésita pas à assiéger la ville. La forte position de Tyr, dans une île à un quart de lieue de la côte, ses murailles de cinquante pieds de hauteur, rendaient l'entreprise difficile. Les habitants étaient bien armés, bien approvisionnés, ils comptaient sur les secours de Carthage, et le souvenir

des longs sièges que leur ville avait soutenus autrefois la faisait regarder comme imprenable. Alexandre fit bâtir une digue pour joindre l'île au continent ; les Tyriens la détruisirent lorsqu'elle touchait presque à leurs murs. On en construisit une nouvelle, tellement solide qu'elle subsiste encore. Sur cette chaussée on éleva des tours de bois et on y plaça des machines de guerre. Les Tyriens, du haut des remparts, répandaient du sable brûlant sur les travailleurs, et à l'aide de leur flotte, mettaient le feu aux machines et aux tours. Alexandre voyant qu'il n'arriverait à rien tant que les assiégés tiendraient la mer, fit rassembler les vaisseaux de Sidon et des autres villes phéniciennes qui s'étaient soumises. Les Kypriotes, les Rhodiens, les Kilikiens lui offrirent spontanément le secours de leur marine. Il eut ainsi une flotte de deux cents vaisseaux et bloqua les deux ports de Tyr. Après sept mois de résistance, la ville fut prise ; 8,000 Tyriens furent égorgés dans les rues, 2,000 furent mis en croix sur le rivage, 30,000 furent vendus comme esclaves.

Dareios demande la paix. — Quand Dareios apprit que la flotte s'était donnée à l'ennemi, il perdit l'espoir de prolonger la lutte et demanda la paix. Il offrait à Alexandre la main de sa fille, 4,000 talents pour la rançon des princesses, et l'abandon de tout le pays entre l'Euphrate et la mer. Certes, Philippe eût accepté de telles offres : avec son intelligence pratique, il aurait compris dans quelles limites et à quelles conditions on pouvait fonder un empire solide et durable. Alexandre ne songeait qu'à acquérir, sans s'occuper de savoir comment il pourrait conserver. Quand Parménion lui dit : « J'accepterais, si j'étais Alexandre », il répondit : « Et moi aussi, si j'étais Parménion ». Il se croyait très supérieur au vieux confident de Philippe et sans doute à Philippe lui-même. Il répondit à Dareios : « J'aurai tes trésors, ta fille et ton royaume tout entier, quand je voudrai. » Il ajouta même cette phrase emphatique : « Le monde n'a pas deux soleils, l'Asie ne peut avoir deux maîtres. » Ne pouvant plus espérer d'accommodement, Dareios dut se préparer à défendre la partie orientale de son empire.

Siège de Gaza. — Alexandre continua sa route vers l'Égypte ; mais, avant d'y pénétrer, il trouva une résistance imprévue et

fut arrêté devant la forte place de Gaza. Il n'y avait, selon Quinte-Curce, qu'une petite garnison, mais elle lutta avec un courage héroïque. L'eunuque Batis qui la commandait resta fidèle à son maître, et défendit bravement le poste qui lui avait été confié. Il fallut employer, comme à Tyr, toutes les ressources de l'artillerie de siège. Au bout de deux mois, la forteresse se rendit à discrétion ; mille hommes furent passés au fil de l'épée, les femmes et les enfants furent vendus. Deux blessures qu'Alexandre avait reçues et le dépit de se voir arrêté si longtemps n'excusent pas l'atrocité d'une vengeance dont ses admirateurs suppriment le récit, parce qu'on ne le trouve que dans Quinte-Curce. D'après cet historien, Batis ayant été amené, couvert de blessures, devant Alexandre, celui-ci, au lieu d'admirer son courage et sa fidélité, s'indigna de la fierté de son attitude : « Voyez cette arrogance ! a-t-il fléchi le genou, a-t-il demandé grâce ? Je vaincrai ce silence obstiné, et j'en tirerai au moins un gémissement. » Il lui fit percer les talons et le fit attacher à un char que les chevaux traînèrent autour de la ville. C'était sans doute pour imiter Achille, mais avec cette différence qu'Achille n'insultait qu'un cadavre, et qu'Alexandre torturait un vivant. D'après Homère, d'ailleurs, la vengeance d'Achille excita l'indignation des dieux. Alexandre avait mis l'*Iliade* dans une belle boîte : il aurait mieux fait de la lire et d'en profiter.

Alexandre à Jérusalem. — Justin raconte qu'après la bataille d'Issos, quand Alexandre marcha vers la Syrie, plusieurs rois d'Orient vinrent à sa rencontre avec des bandes sacrées. Les grands-prêtres de Jérusalem et de Samarie étaient peut-être au nombre de ces rois d'Orient, mais les Juifs et les Samaritains avaient alors si peu d'importance que les historiens grecs ont négligé de les nommer. Joseph seul en parle ; il oppose la conduite du grand-prêtre juif, fidèle au serment prêté à Dareios et bravant la colère d'Alexandre, à celle du Samaritain gagnant par une trahison la faveur du vainqueur. Il ajoute qu'après la prise de Tyr et de Gaza, Alexandre marcha sur Jérusalem pour punir les Juifs. Mais le grand-prêtre Jaddos, averti par une vision, vu au-devant d'Alexandre avec tous les lévites en grand costume. Le conquérant s'avance

vers lui et s'incline avec respect ; Parménion s'en étonne : « Quoi, lui dit-il, toi qui es adoré de tous, tu adores le prêtre des Juifs ! » — « Ce n'est pas le prêtre que j'adore, dit Alexandre, c'est le Dieu dont il est le ministre ». Et il raconte qu'avant de quitter la Macédoine, il a vu en songe un homme vêtu de ce même habit, qui lui annonçait la conquête de l'Asie. « Je crois maintenant que j'ai entrepris cette expédition par une mission divine. » Il tend la main à Jaddos, visite le temple et y sacrifie selon l'indication des prêtres, exempte les Juifs d'impôts pendant l'année sabbatique et leur accorde la liberté de suivre partout leurs coutumes. Jaddos lui montre les prophéties de Daniel où ses victoires et la chute de l'empire des Perses étaient prédites avec une admirable précision. « Ce fait, dit M. Munk, est évidemment inexact ; car c'est justement cette précision historique de diverses prophéties de Daniel qui prouve contre leur authenticité, et il est certain pour le critique impartial que le livre de Daniel n'a pu exister à cette époque. »

Soumission de l'Égypte ; l'oracle d'Ammon. — Sans accepter, dans le récit de Joseph, les détails imaginés par l'orgueil national des Juifs, on peut admettre qu'Alexandre visita en passant le temple de Jérusalem et y offrit un sacrifice à Iahweh selon les rites juifs, de même qu'en arrivant à Memphis il sacrifia au bœuf Apis selon les rites égyptiens. Les Macédoniens avaient la même religion que les Grecs et croyaient comme eux que les dieux étaient les mêmes partout, mais que le culte qu'on leur rendait était différent selon les pays. De là une tolérance universelle, qui n'était pas particulière à Alexandre, mais qui servait d'autant mieux ses intérêts que les Perses ne l'avaient pas toujours pratiquée ; c'était même la principale cause des révoltes continuelles des Égyptiens. Pour eux comme pour les Sidoniens, Alexandre était un sauveur. Ils l'auraient volontiers rattaché à leurs dynasties nationales ; ils imaginèrent même une rencontre impossible entre Olympias et Nectanébo, leur dernier roi indigène. Mais cela ne pouvait suffire à Alexandre : il lui fallait une origine divine officiellement constatée, pour faire prendre à la lettre le titre de fils d'Ammon que les Égyptiens donnaient à leurs rois dans les

protocoles, et surtout, pour faire tourner au profit de sa vanité les bruits qui avaient couru sur Olympias, et que Philippe avait confirmés. Il se rendit donc au temple d'Ammon, que les Grecs confondaient avec Zeus, afin de consulter l'oracle sur sa destinée et sur le secret de sa naissance. « Voulant, dit Justin, s'attribuer une origine immortelle, et réparer en même temps l'honneur de sa mère, il se fait précéder par des émissaires chargés de corrompre les prêtres et de leur dicter d'avance les réponses qu'il désire. A son entrée dans le temple, tous le proclament fils d'Ammon ; et lui, joyeux de cette adoption, ordonne qu'on le regarde comme issu d'un Dieu. Il demande ensuite si les meurtriers de son père ont tous été punis. On lui répond que son père ne peut ni être tué ni mourir, mais que Philippe a été pleinement vengé. Enfin l'oracle, interrogé sur le succès de ses armes, lui promet de perpétuelles victoires et l'empire de l'univers, et ordonne à ses compagnons de le révéler, non plus comme roi, mais comme dieu. Dès ce moment, son orgueil n'eut plus de bornes, et une arrogance inouïe remplaça l'affabilité qu'il devait à la littérature grecque et à l'éducation macédonienne. »

Fondation d'Alexandrie. — Avant de quitter l'Égypte, Alexandre voulut la rattacher à la Grèce en lui donnant une capitale maritime. Il avait pensé à l'île de Pharos, parce qu'elle est nommée dans Homère, mais cette île était trop petite. La côte voisine, à une distance de sept stades, était une langue de terre formant une sorte d'isthme entre le lac Maraiotis et la mer, à l'extrémité de la branche la plus occidentale du Nil. C'était un des meilleurs ports de la côte libyque. Il y avait là un village égyptien nommé Rhacotis, où les rois d'Égypte avaient établi un poste militaire. Alexandre choisit cet emplacement pour y bâtir la ville à laquelle il voulait donner son nom. L'architecte Dinocrate, qui avait rebâti le temple d'Éphèse, traça le plan sous les yeux d'Alexandre et marqua la place des temples à élever aux dieux grecs et à la déesse égyptienne Isis. La ville devait être peuplée d'Égyptiens et de Grecs ; il s'y établit aussi un grand nombre de Juifs (332). Placée dans le voisinage de la Grèce et de l'Asie, Alexandrie devint la ville la plus commerçante du monde. De toutes les

viles fondées par Alexandre, c'est la seule qui acquit par la suite une importance considérable ; elle la dut surtout aux princes de la dynastie des Lagides, qui en firent un centre d'activité littéraire et scientifique. Mais attribuer au génie d'Alexandre une série de développements qu'il était impossible de prévoir, c'est à peu près comme si on félicitait Romulus d'avoir préparé l'avènement de la papauté. En agrandissant le poste militaire de Rhacotis pour y installer une garnison macédonienne, Alexandre ne pensait qu'à s'assurer la possession de l'Égypte au moyen de communications faciles et permanentes. S'il avait voulu faire d'Alexandrie un entrepôt commercial entre l'Orient et l'Occident, et faire passer des Phéniciens aux Grecs le commerce de la Méditerranée, il n'aurait pas laissé Carthage debout après avoir ruiné Tyr. La grande colonie phénicienne était bien plus dangereuse pour la race grecque que ne l'avait jamais été sa métropole. La conquête de Carthage aurait délivré la Sicile d'une perpétuelle menace, et toute la Grèce occidentale aurait acclamé son protecteur.

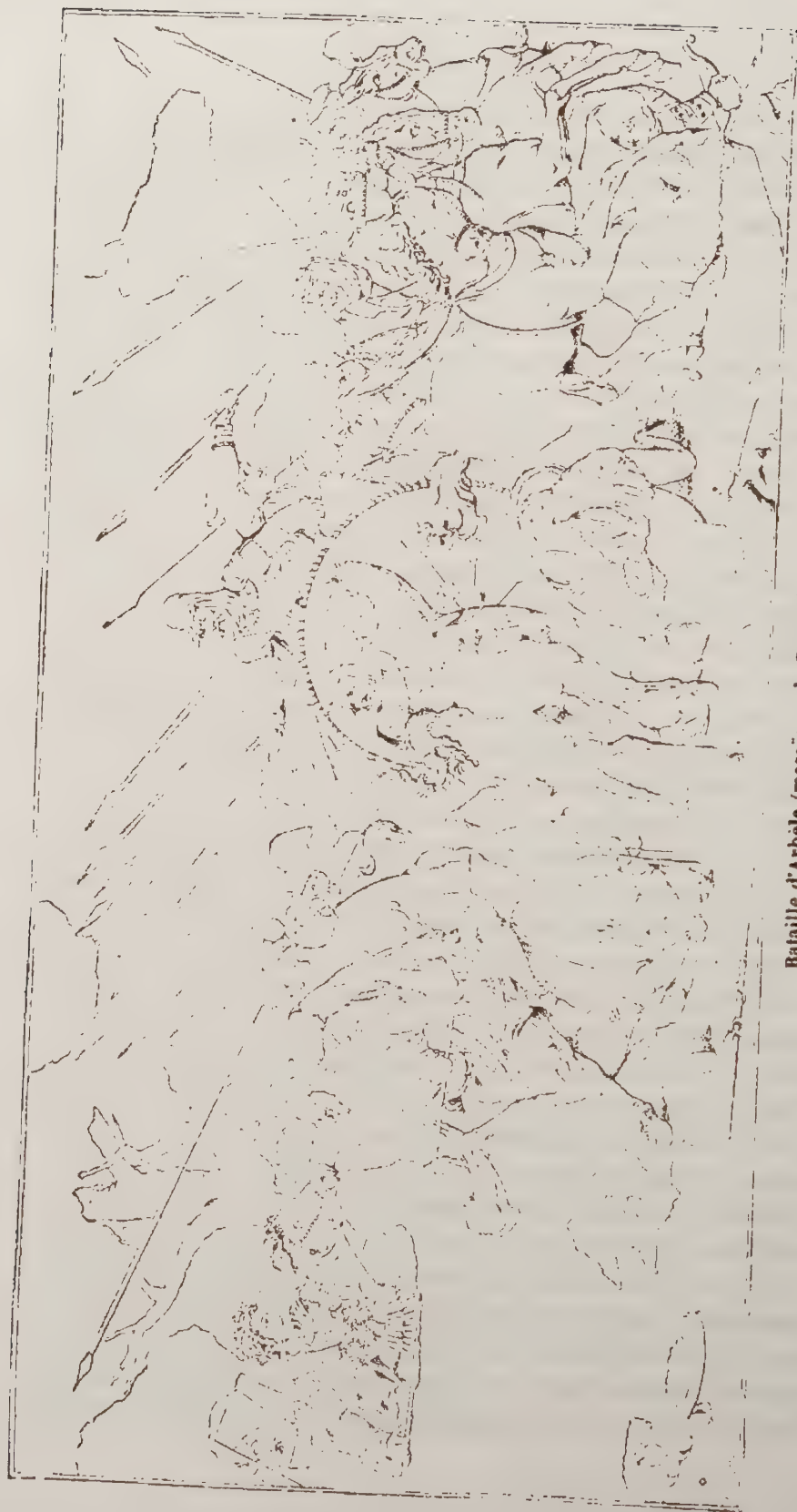
Expédition d'Alexandre le Molosse en Italie. — Si Alexandre avait compris et continué la politique de Philippe, cette politique unitaire qui était la seule excuse possible de la monarchie en Grèce, après avoir affranchi les Grecs d'Asie de la domination des Perses il aurait tourné les yeux vers l'Occident, et aurait fait entrer la Sicile et la Grande-Grèce dans l'unité de l'empire macédonien. Une excellente occasion s'offrait à lui. Pendant qu'il soumettait l'Asie Mineure, le frère de sa mère Olympias, Alexandre le Molosse, roi d'Épire, était appelé en Italie par les Tarentins. Il accepta avec joie, rêvant déjà la conquête de l'Occident pendant que son neveu faisait celle de l'Orient. Il attaqua d'abord les Apuliens, puis traita avec eux et se tourna contre les Lucaniens et les Brettians ou Brutiens qu'il battit plusieurs fois. Faisant allusion à la mollesse des Perses, « mon neveu, disait-il, est bien heureux de n'avoir à combattre que des femmes ». Les rudes montagnards de l'Apennin étaient des voisins redoutables pour les riches cités de la Grande-Grèce. Le roi d'Épire délivra successivement Métaponte, Térina, Thourioi, Héraclée, Cosentia et Paistum.

Il battit les Samnites, qui s'étaient unis aux Lucaniens, envoya en Épire trois cents familles qu'il s'était fait livrer comme otages et fit un traité d'alliance avec la République romaine. Après des guerres dont nous ne savons pas le détail, et qui se prolongèrent pendant trois ans, il fut tué par trahison près de Pandosia, capitale des Brettians. Son corps, tombé dans le fleuve Achéron, fut mis en lambeaux et servit de jouet aux vainqueurs. Il se trouvait là une femme dont le mari et les enfants étaient prisonniers du roi ; pour les racheter, elle recueillit les débris de son cadavre qui furent renvoyés en Épire. Selon Justin, les Thouriens rachetèrent le corps et lui rendirent les honneurs funèbres. Tite-Live place ces événements dans l'année de la fondation d'Alexandrie. Rien n'empêchait Alexandre de faire une descente en Italie pour venir en aide à son oncle ou pour le venger. Il aurait été le protecteur des cités grecques en Occident comme en Orient. Ce rôle aurait tenté Philippe, qui était un véritable homme d'État, tandis qu'Alexandre ne fut qu'un aventurier théâtral.

La Kyrénaïque. — Retour d'Alexandre en Asie. — Kyrène était la plus lointaine des colonies grecques soumises à la suzeraineté des Perses. Cette suzeraineté, qui datait de Cambyès, était probablement peu onéreuse pour les Kyrénaïens, mais ils n'avaient pas de raisons pour la regretter, et quand Alexandre passa dans le territoire pour visiter l'oasis d'Ammon, ils lui envoyèrent de riches présents en le priant de visiter leur pays. Si son but avait été de fonder un empire panhellénique, circonscrit dans les limites où s'étendait le rayonnement de la race grecque, il aurait compris l'importance de cette belle et riche province gréco-libyenne, placée entre l'Égypte et Carthage, à égale distance de la Crète et de la Sicile. Mais son ambition n'ayant rien de national, les Grecs occidentaux lui étaient indifférents et il n'aspirait qu'à échanger son petit royaume de Macédoine contre l'immense et riche empire des Perses. Il tourna le dos à la Kyrénaïque, et dès qu'il eut reçu les renforts qu'il avait demandés à Antipatros pour combler les vides de son armée, il s'empressa de quitter l'Égypte en laissant l'administration à des indigènes sous la surveillance de garnisons macédoniennes.

Il avait reçu des nouvelles rassurantes ; à Cos, à Chios, à Lesbos le peuple, assuré de l'appui de la Macédoine, avait chassé les oligarchies favorables aux Perses. Sans avoir eu à livrer une seule bataille navale, Alexandre était maître de la mer. Il ne songa pas même à organiser les provinces conquises, à faire pénétrer dans l'intérieur des terres la civilisation grecque qui ne s'étendait guère au delà des côtes. Il se contenta de remplacer les fonctionnaires perses par des fonctionnaires macédoniens ; souvent même il laissait en place les satrapes qui se déclaraient pour lui ; c'était une prime offerte à la trahison. Il n'y avait pas de soulèvement national à redouter chez ces races habituées à l'obéissance, et qui n'avaient jamais su dire non. Il pouvait marcher vers l'Asie centrale et en finir avec Dareios. Au lieu de traverser l'Arabie pour se rendre à Babylone, il fit un grand détour, pour n'avoir à parcourir qu'un territoire bien arrosé et abondant en vivres et en fourrages. Il célébra des jeux scéniques sur les ruines de Tyr, passa l'Euphrate au gué de Thapsaque, traversa la haute Mésopotamie sans rencontrer d'ennemis, et franchit le Tigre au-dessus de l'emplacement de l'ancienne Ninive (331).

Bataille d'Arbèle. — Dareios avait eu le temps de rassembler une nouvelle armée qu'Arrien porte à un million de fantassins et quarante mille cavaliers. Diodore élève le chiffre des cavaliers à deux cent mille hommes. On est habitué à ces évaluations exagérées et contradictoires, mais il est certain que l'armée de Dareios était très nombreuse. Pour ne pas perdre, comme à Issos, l'avantage que lui donnait la supériorité du nombre, il s'était établi dans la vaste plaine de Gaugaméla, à quelque distance d'Arbèle, et pour faciliter les évolutions de sa cavalerie, il avait fait niveler le terrain. Outre cette cavalerie, recrutée dans la Bactriane, l'Inde et la Scythie, Dareios comptait beaucoup sur des chars armés de faulx et sur des éléphants, que les Macédoniens allaient voir pour la première fois. Quant à l'infanterie, c'étaient les mercenaires grecs qui en formaient, comme à l'ordinaire, la partie la plus solide. Alexandre avait quarante mille fantassins et sept mille cavaliers, mais c'étaient des troupes bien armées et bien disciplinées, habituées à la guerre, tandis que l'immense armée de Dareios



Bataille d'Arbèle (mosaïque de Pompéi).

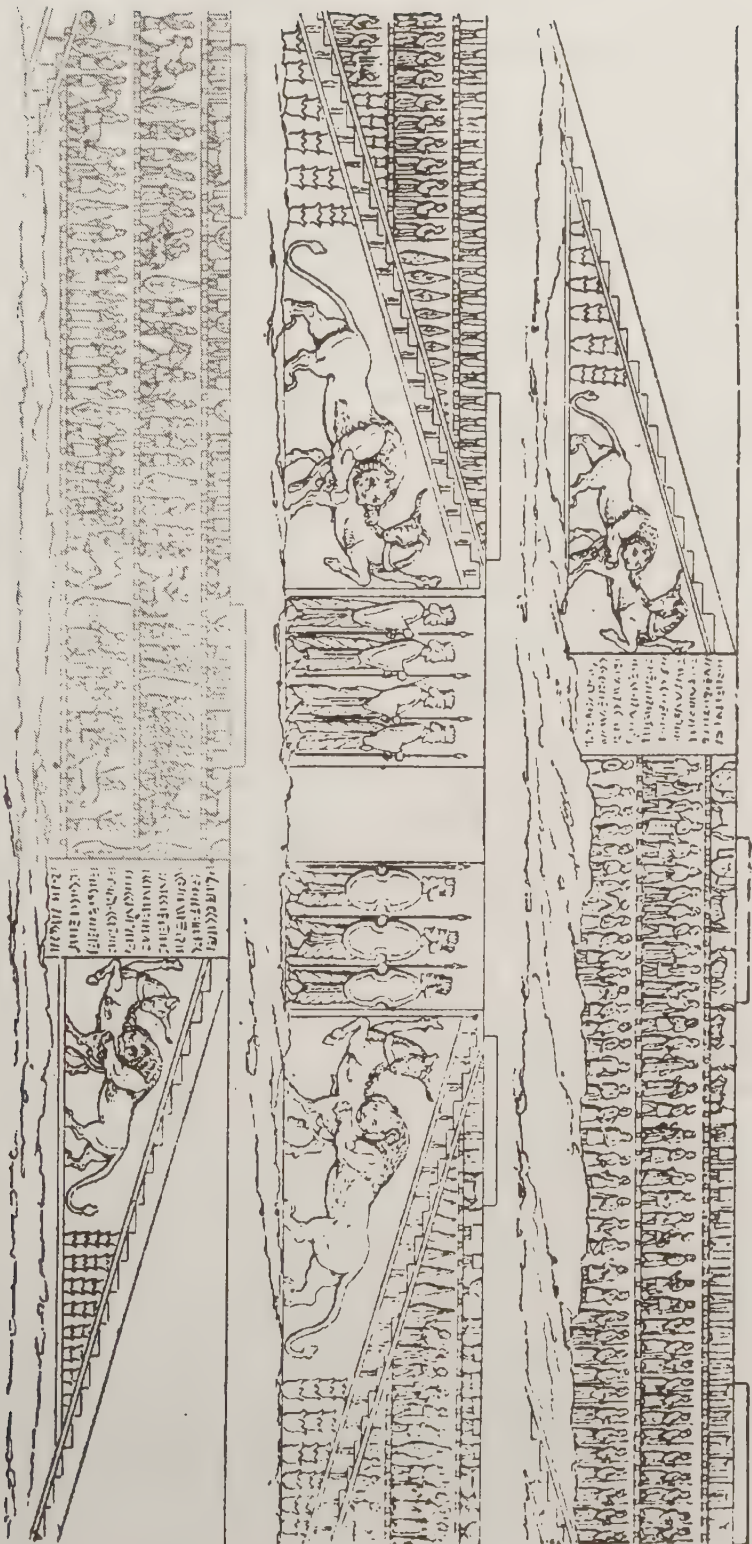
se composait presque entièrement de nouvelles recrues, qui n'avaient pas eu le temps de s'exercer et qui n'avaient jamais vu l'ennemi. La lutte cependant fut plus longue qu'à Issos et la victoire plus disputée. Pendant qu'à l'aile droite la cavalerie macédonienne pénétrait comme un coin dans les rangs de l'armée ennemie, l'aile gauche était prise en flanc par la cavalerie perse qui se fit jour jusqu'aux bagages. Parménion envoya deux messages à Alexandre pour demander du renfort. Mais la lâcheté de Dareios, qui s'enfuit au milieu du combat, comme à la bataille d'Issos, entraîna la déroute de l'armée perse. Quand Alexandre arriva pour soutenir l'aile gauche, la cavalerie thessalienne avait repris l'avantage. Il laissa Paménion s'emparer du camp ennemi et se mit à poursuivre Dareios. Mais quand il arriva à Arbèle, Dareios en était déjà parti. Arrien prétend que les Macédoniens n'avaient perdu que cent hommes. Du côté des barbares, il donne le chiffre invraisemblable de trois cent mille morts.

Occupation de Babylone et de Suse. — Dareios avait pris le chemin de la Médie, pensant bien qu'avant de le poursuivre, Alexandre voudrait mettre la main sur les trésors renfermés dans les capitales de l'empire. En effet, aussitôt après la bataille d'Arbèle, Alexandre envoya un de ses officiers pour se saisir de Suse pendant que lui-même marchait sur Babylone. La grande ville chaldéenne avait toujours été hostile aux Perses et s'était plusieurs fois révoltée. Là comme en Egypte, des haines religieuses s'ajoutaient à l'antipathie des races. Xerxès, probablement à l'instigation des Mages, avait détruit le temple de Bel. Alexandre fut accueilli à Babylone comme il l'avait été à Memphis. Toute la population, les prêtres en tête, vint à sa rencontre et sema des fleurs sur son passage. Il promit de relever les sanctuaires détruits, et comme à Memphis sacrifia sous la direction des prêtres et selon les rites du pays. Il fit des distributions d'argent à ses soldats et pendant un mois les laissa se gorger de plaisirs dans la ville la plus dépravée de l'univers. Puis il alla à Suse prendre possession du trésor royal. Il y avait quarante mille talents en lingots et neuf mille en dariques. Xerxès avait apporté à Suse les dépouilles de la Grèce, parmi lesquelles on trouva les statues

d'Harmodios et d'Aristogeiton. Fidèle à son système de flatteries envers les Athéniens, Alexandre leur envoya ces deux statues, qu'on voyait encore dans le Céramique du temps d'Arrien.

Entrée à Persépolis; incendie du palais des Achéménides. — Les satrapes de Suse et de Babylone étaient allés au-devant du vainqueur pour conserver leur place; mais quand Alexandre se présenta devant le défilé qui sépare la Susiane de la Perse, il le trouva gardé par Ariobarzane à la tête de quarante mille hommes. Il essaya de forcer le passage et fut repoussé. Mais, pendant la nuit, sur les indications d'un prisonnier, il tourna les Portes Susiennes comme Xerxès avait tourné le défilé des Thermopyles, et les derniers défenseurs de la Perse furent massacrés comme les compagnons de Léonidas. Alexandre marcha sur Persépolis. Depuis Kyros, c'était la capitale de l'empire Médo-persique; c'était là que s'accumulaient les revenus des provinces vassales. Alexandre trouva dans le trésor royal la somme énorme de cent vingt mille talents (sept cents millions). La ville fut abandonnée aux soldats qui la pillèrent. Les femmes et les enfants furent vendus, les hommes passés au fil de l'épée. Alexandre mit lui-même le feu au palais des rois Achéménides, pour venger l'incendie d'Athènes, selon Arrien, et malgré l'avis de Parménion. Plutarque, Diodore et Quinte-Curce mettent cet acte insensé sur le compte de l'ivresse; ils disent qu'il fut accompli dans une orgie, à l'instigation de la courtisane Thaïs, maîtresse de Ptolémée, qui fut depuis roi d'Égypte. Parmi les ruines de Persépolis, au sud de la grande colonnade qu'on nomme Tchil-minar, il y a un espace de 300 pieds couvert de débris informes; d'après les conjectures de Ker Porter, cet amas de ruines marque l'emplacement du palais brûlé par Alexandre. Il n'est pas certain que l'incendie se soit étendu aux autres édifices placés dans le voisinage, car Alexandre, revenu de son ivresse, avait donné ordre d'éteindre le feu.

Les ruines de Persépolis. — Les voyageurs modernes ont retrouvé les restes des palais de Persépolis dans la plaine de Mardascht, à douze lieues de Schiraz. Ces ruines s'élèvent sur une plate-forme presque quadrangulaire, dont les faces répondent aux quatre points cardinaux. Elle est taillée dans le roc



Le grand escalier de Tchil-minar.

au pied d'une montagne qui en enveloppe une partie, tandis que le reste s'avance dans la plaine sur des substructions artificielles. Le sol de cette vaste plate-forme est inégal; on peut y distinguer plusieurs terrasses s'élevant en retraite les unes sur les autres, et dont chacune est circonscrite par une muraille à pic construite entièrement de grands blocs de marbre taillés et appareillés avec une rigoureuse précision, sans chaux ni ciment. C'était une citadelle à plusieurs enceintes, dont la plus extérieure a 4,150 pieds de circonférence. L'ensemble des monuments élevés sur ces terrasses échelonnées devait présenter l'aspect d'un vaste amphitéâtre. On ne peut arriver sur la plate-forme que par son côté occidental. Là, se trouve un double escalier de 22 pieds de largeur, à rampes opposées et parallèles, interrompu à moitié de sa hauteur par un vaste palier. Sur la plate-forme, en face de l'escalier, on voit les restes de deux portiques; les piliers de l'un sont formés de licornes, ceux de l'autre de taureaux ailés à tête humaine, comme dans les palais assyriens. A droite, trois escaliers à double rampe conduisent à une seconde terrasse. Les murs sont couverts de bas-reliefs. Sur la partie saillante, qui forme l'escalier du milieu, on voit de grandes figures de doryphores, ou lanciers de la garde royale, et dans les deux angles, un lion dévorant un taureau, groupe répété aux angles des escaliers latéraux. Puis il y a trois rangs de bas-reliefs représentant les délégués des provinces apportant au roi leur tribut annuel. Chaque groupe a pour introducteur un satrape portant soit le costume des Mèdes soit le costume des Perses.

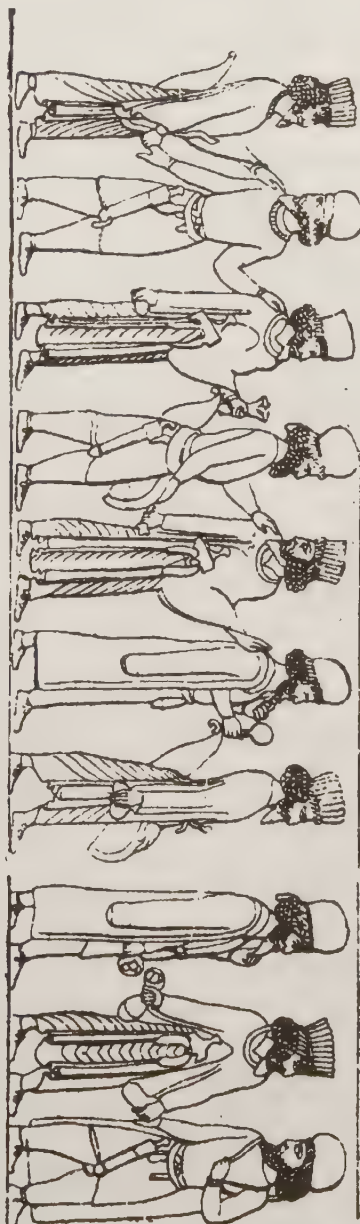
Caractère éclectique et monarchique de l'art perse. —

Sur la seconde terrasse on voit les ruines d'un palais bâti, d'après les inscriptions, sous le règne de Xerxès. Ce sont ces ruines qu'on nomme Tchil-minar, c'est-à-dire les quarante colonnes; mais c'est un nombre employé vaguement dans le langage oriental; les colonnes du palais de Xerxès étaient au nombre de soixante-douze, dont quinze seulement sont encore debout, les unes entières, les autres mutilées. Ces colonnes étaient disposées en quatre groupes; trente-six formaient, du côté du sud, une salle hypostyle carrée, flanquée au nord, à l'ouest et à l'est par une double rangée de six colonnes cha-

cune. Il y a toujours, dans les palais d'Orient, une grande salle à colonnes pour les audiences royales ; les appartements, les

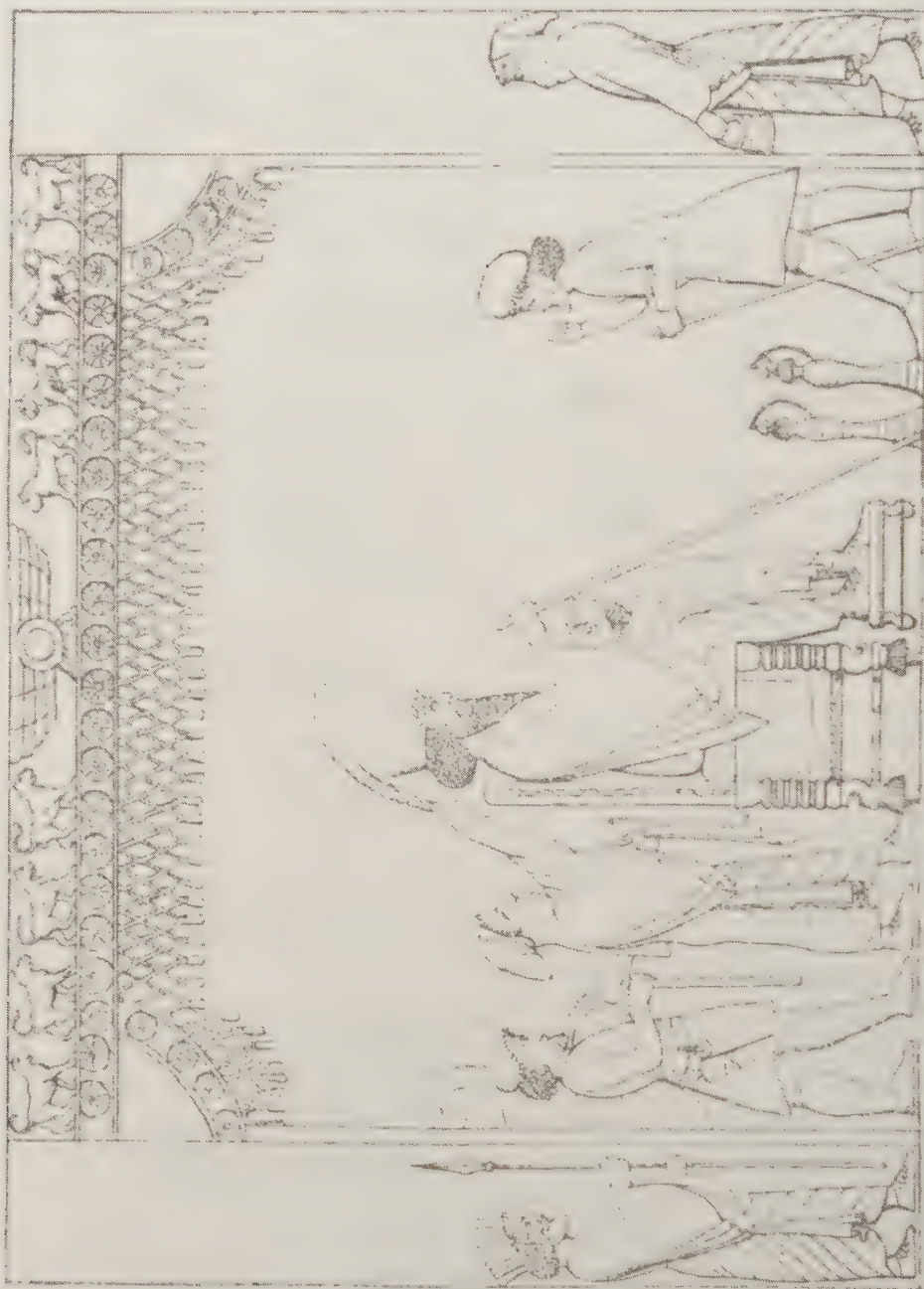


Satrapes et hauts fonctionnaires.



bains, le harem, sont dans d'autres bâtiments séparés par des jardins. D'autres édifices dont les ruines couvrent la plate-forme

s'élèvent sur des terrasses de différentes hauteurs auxquelles on



arrive également par de grands escaliers. Tous ces monuments

étaient des palais destinés à contenir, outre le roi et la famille royale, toute une armée de fonctionnaires, d'eunuques et de domestiques. Cette destination explique le caractère des bas-reliefs qui décorent les murs et les escaliers. Ce sont des hymnes à la gloire de la monarchie ; quand le roi se promenait dans son palais il y retrouvait partout son image au milieu de ses vassaux et de ses sujets ; tout lui rappelait sa grandeur, comme à ce roi d'Espagne qui avait un perroquet dressé à lui répéter à toute heure : « Philippe est grand. »

Les monuments de Persépolis ne sont pas, comme ceux de l'Égypte, de l'Assyrie et de la Grèce, les produits spontanés d'un art indigène. Quand les rois voulaient se faire bâtir des palais, ce n'est pas parmi les tribus guerrières et à demi sauvages de la Perse qu'ils pouvaient trouver des architectes et des sculpteurs ; ils les faisaient venir des provinces les plus civilisées de leur empire. De là le caractère éclectique de l'art perse ; on y voit des détails de provenance égyptienne ; d'autres sont empruntés aux Lykiens et aux Grecs d'Asie. Dans son ensemble, l'art perse se rattache à l'art assyrien, mais il est plus pompeux et moins vivant. La sculpture assyrienne pouvait développer dans ses sujets favoris, scènes militaires et chasses royales, des qualités de mouvement qu'on ne peut trouver dans les processions de gardes du corps et de courtisans solennels si souvent reproduites dans les bas-reliefs de Persépolis. Si, d'autre part, on veut comparer ces processions persépolitaines à celle des Panathénées sur la frise du Parthénon, on pourra mesurer la distance entre l'art monarchique et réaliste de l'Orient et l'art idéaliste et républicain de la Grèce (1).

Prise d'armes en Grèce. Bataille de Mégalo polis. — Après la bataille d'Arbèle, Daireios s'était retiré à Ecbatane pour attendre les événements. Il espérait qu'un soulèvement des Grecs forcerait Alexandre à quitter l'Asie. Les Spartiates n'avaient pas pris part au congrès de Corinthe, et leur alliance avec la Perse subsistait toujours. Agis, fils d'Archidamos, s'était mis à la tête d'une coalition comprenant les Eleiens, les Achaïens

(*) On trouvera dans mon *Histoire des anciens peuples de l'Orient* une description plus complète des monuments de Persépolis.



Doryphore.



Doryphore.



Chapiteaux de Persépolis.



Echansons et domestiques.

et les Arcadiens, à l'exception de Mégalopolis. Il s'y joignit quelques Thébains qui, lors de la ruine de leur patrie avaient pu échapper au massacre et à l'esclavage. Après la bataille d'Issos, huit mille mercenaires grecs de l'armée vaincue avaient abordé au cap Tainaros ; Agis, aidé d'un subside des satrapes qui avaient succédé à Memnon, les prit à sa solde. Apprenant qu'Antipatros était occupé en Thrace, où le gouverneur s'était révolté, Agis crut l'occasion favorable et vint mettre le siège devant Mégalopolis. Mais Antipatros, ayant reçu d'Asie 3,000 talents, réunit une armée de 40,000 hommes, et après avoir mis en ordre les affaires de Thrace, courut en Arcadie pour dégager Mégalopolis. Agis, obligé de combattre une armée deux fois plus nombreuse que la sienne, se plaça dans les défilés et conserva quelque temps l'avantage. Mais Antipatros, par une fuite simulée, parvint à l'attirer en plaine. Alors, les Spartiates furent écrasés par le nombre : il en périt plus de cinq mille. Agis, grièvement blessé et ne pouvant plus se tenir debout s'accroupit par terre, et la lance d'une main, le bouclier de l'autre, combattit jusqu'à la mort (330).

Le congrès de Corinthe imposa aux alliés de Sparte une amende de 120 talents au profit de Mégalopolis, restée fidèle à l'alliance macédonienne. Quant aux Spartiates, Antipatros n'osa rien décider sur leur sort ; il les obligea seulement à livrer des otages et à envoyer une députation à Alexandre pour recevoir ses conditions. La lettre qu'il lui écrivit était conçue dans les termes les plus modestes, pour ne pas exciter la jalousie du roi, qui regardait la gloire d'autrui comme un vol fait à la sienne. Lorsque Alexandre apprit la victoire de son lieutenant sur un ennemi autrement redoutable que Dareios, il en parla à ses généraux avec un dédain affecté : « Il paraît, dit-il, que pendant que nous étions occupés à conquérir l'Asie, il se livrait en Arcadie une bataille de rats ».

Mort de Dareios. — Quatre mois s'étaient écoulés depuis la bataille d'Arbèle. Alexandre était maître du trésor royal ; mais la position de Dareios n'était pas encore désespérée. Il avait eu le temps de rassembler à Ecbatane les débris de son armée, et il pouvait organiser la résistance dans les provinces orientales de l'empire. Alexandre se mit enfin à sa poursuite

et essaya, par la rapidité de sa marche, de réparer le temps perdu ; mais, quand il arriva à Ecbatane, il apprit que Dareios était parti depuis cinq jours pour l'Hyrkanie. Les trésors trouvés à Suse et à Persépolis furent déposés dans la citadelle d'Ecbatane sous la garde de Parménion, et Alexandre se remit à poursuivre Dareios à marches forcées. A Rhagai il sut que Dareios avait passé le défilé des Portes Caspiennes, mais qu'il était prisonnier de ses principaux officiers, Nabarzane, chef de la cavalerie, Bessos, satrape de Bactriane et quelques autres, qui voulaient profiter de la ruine de l'empire des Perses pour se créer dans leurs provinces des principautés indépendantes. Alexandre laisse son infanterie en arrière, et à la tête de sa cavalerie atteint enfin les fugitifs. Mais à son approche, Bessos avait frappé Dareios d'un coup de poignard, et, laissant le cadavre sur la route, fuyait vers la Bactriane. Alexandre jeta son manteau sur le corps du dernier roi de Perse et donna ordre de l'ensevelir dans le tombeau de ses ancêtres.

Ce qu'aurait dû faire Alexandre. — Ainsi finit la monarchie des Perses après deux siècles de durée. Cette construction artificielle, depuis longtemps vermoulue à l'intérieur, devait s'écrouler au premier choc venu du dehors. Quand on se rappelle la retraite des Dix-Mille et les rapides succès d'Agésilaos en Asie, au lieu d'admirer la rapidité des conquêtes d'Alexandre, on devrait s'étonner, qu'avec l'irrésistible armée que lui avait léguée Philippe, il ait eu besoin de trois ans pour arriver jusqu'à Ecbatane. Cette première partie de son expédition, jusqu'à la mort de Dareios, n'avait été qu'une promenade militaire. Il ne trouva de résistance sérieuse que chez les populations à demi sauvages de la Bactriane, de la Sogdiane et de l'Inde. La conquête de ces provinces lointaines était d'ailleurs bien inutile : il n'en est resté que quelques médailles pour l'amusement des antiquaires et quelques sujets de composition pour les rhéteurs et les peintres classiques. Si Alexandre avait eu le génie civilisateur que les écrivains monarchiques lui attribuent, ou si seulement il avait été Philippe au lieu de n'être qu'Alexandre, il aurait laissé là les Scythes, les Oxydraques et les Indiens, et serait revenu protéger la Grèce du côté de l'Occident. L'Europe aurait été civilisée par les Grecs

au lieu de l'être par les Romains. Cela aurait-il mieux valu pour nous, je n'en suis pas sûr ; mais un Grec devait le croire, et je m'étonne que pas un des historiens d'Alexandre ne lui ait reproché de n'avoir pas fait un meilleur usage de l'admirable instrument militaire qu'il avait entre les mains. Les auteurs grecs n'ont vu qu'une chose : c'est que les Romains se sont arrêtés à l'Euphrate, tandis qu'Alexandre était allé jusqu'à l'Indos. Seulement, la conquête romaine a duré des siècles : l'empire éphémère d'Alexandre n'est qu'un intermède entre la domination des Achéménides et celle des Parthes.

Conséquences funestes de la conquête. — Ce qui m'étonne encore davantage, c'est que pas un historien n'ait reconnu que l'invasion d'Alexandre était injuste. Ils ont tous répété ce mensonge d'une revanche des guerres médiques, sans voir que c'était un prétexte dont se couvrait l'égoïste ambition d'un homme. L'invasion de Xerxès avait été punie par la destruction de sa flotte et de son armée. Après Salamine et Platée, la justice était satisfaite. Quand la victoire de l'Euryvédon eut affranchi l'Ionie, Athènes ne demanda rien de plus, et ce n'est pas elle qui eût chargé Alexandre de la venger en brûlant Persépolis. Démosthènes avait plus de droits que la courtisane Thaïs pour parler au nom du peuple athénien, et il avait dit que la Perse n'était ni une menace ni un danger, que le seul ennemi de la liberté grecque c'était le roi de Macédoine. L'empire médo-persique est d'ailleurs peu regrettable, et ses vices sont bien suffisants pour justifier sa chute ; mais l'empire macédonien qui prétendait le remplacer n'a pas mérité de vivre et n'a pas vécu.

Ce n'est ni l'aveugle Nécessité ni la capricieuse Fortune qui règle les événements humains ; il y a une Némésis dans l'histoire. Toute déviation à la loi morale doit être punie. Le premier châtiment d'une conquête injuste, c'est la corruption du vainqueur par le vaincu. Les Macédoniens allaient savoir ce que c'est qu'un monarque oriental. Dès son entrée à Babylone, Alexandre subit la fascination des sensualités malsaines. Il lui fallut un harem, des eunuques et d'interminables banquets. Il se regardait comme l'héritier des rois de Perse, et il se couvrait de leurs oripeaux, la longue robe et la tiare, il se con-

formait à leur absurde cérémonial, il aimait à s'entourer d'une nuée de chambellans et de domestiques lui parlant à genoux, dans l'attitude prosternée que nous traduisons par adoration, quoique le mot grec προσκυνέειν exprime plus énergiquement encore la terreur humiliée du chien couchant qui rampe devant son maître. L'Asie acceptait sans répugnance le conquérant étranger qui adoptait ses vices ; mais les Macédoniens murmuraient de le voir abandonner les mœurs nationales pour celles des vaincus. Lui, de son côté, se détachait de plus en plus de ses anciens compagnons, auxquels il devait sa fortune. A leur fierté relative, il comparait la servilité spontanée de ses nouveaux sujets, et il se cuirassait d'ingratitude. Les objections les plus réservées, les avis les plus timides lui semblaient des insultes à sa majesté royale, et il voyait partout des conspirations. Les soldats n'étaient pas plus satisfaits que leurs chefs, mais par d'autres raisons. On leur avait dit et répété qu'ils étaient les vengeurs de la Grèce : maintenant qu'ils avaient battu les Perses, pillé le trésor royal, brûlé le palais de Persépolis et fait asseoir Alexandre sur le trône de l'Asie, il leur semblait que la Grèce était bien vengée, et qu'il était temps de retourner chez eux avec leur part de butin.

Procès et mort de Philotas. — Tout n'était pas fini cependant ; Alexandre voulait avoir l'empire de Dareios au complet, sans qu'il y manquât une province : or Bessos s'était fait proclamer roi dans la Bactriane sous le nom d'Artaxerxès. Quand les soldats apprirent qu'il fallait courir après lui dans des pays inconnus, il y eut des murmures. Alexandre les apaisa par des prières, des larmes, surtout par des gratifications. Ils le suivirent à travers l'Hyrkanie, où il combattit les Mardiens, l'Arie, où il fonda une Alexandrie qu'on croit retrouver dans la ville moderne d'Hérat. A Prophthasia, capitale de la Drangiane, il fut arrêté par un complot, vrai ou supposé de Philotas, fils de Parménion et commandant des hétaires. Depuis longtemps déjà la vanité de Philotas avait froissé celle d'Alexandre. En Égypte, il avait fait quelques plaisanteries sur le fils d'Ammon ; il avait dit que c'était à son père Parménion et à lui qu'Alexandre devait ses victoires. Ces propos, tenus devant une maîtresse, furent répétés à Cratéros qui s'empres-

d'en avertir le roi. Alexandre fit venir cette femme, lui ordonna de provoquer de nouvelles confidences et de les lui rapporter. Cet espionnage n'avait rien fait connaître de sérieux, mais Philotas était suspect. A Prophthasia, un certain Dymnos ayant conspiré, on ne sait pour quel motif, contre la vie du roi, le complot fut dénoncé à Philotas qui n'en parla pas. Alexandre, averti par une autre voie, fit saisir Dymnos qui se tua ou fut tué avant qu'on pût l'interroger. Philotas avoua qu'il avait été prévenu du complot, et s'excusa d'avoir négligé un avis venant d'une source méprisable et qu'il n'avait pas cru sérieux. Le roi lui tendit la main et le fit asseoir à sa table. Mais il y avait des rivalités parmi les généraux et les courtisans ; Héphaïstion et Cratéros détestaient Philotas. Il fut arrêté pendant son sommeil et traduit devant le conseil des généraux. Alexandre se porta son accusateur, puis se retira et se tint caché derrière une tapisserie. L'accusé fut mis à la torture. Il n'eut pas la force de supporter les tourments et avoua tout ce qu'on voulut ; il accusa même son père Parménion, selon Quinte-Curce et Diodore, mais Plutarque ne le dit pas. Arrien, qui glisse sur toute cette affaire, ne parle même pas de la torture. Philotas, condamné par le conseil de guerre, fut lapidé par l'armée. Par la même occasion on fit mourir Alexandre Lynkestes accusé de conspiration trois ans auparavant et qu'on gardait prisonnier depuis ce temps-là.

Assassinat de Parménion. — Il importait de se débarrasser de Parménion avant qu'il pût apprendre la mort de son fils, car il était à craindre qu'il n'essayât de le venger. Parménion commandait à Ecbatane ; il avait la garde du trésor royal, et il était très aimé des soldats. Afin de ne pas lui inspirer de soupçons, on choisit pour l'assassiner le plus intime de ses amis, Polydamas, dont les frères furent retenus comme otages. Monté sur un chameau de course, Polydamas arriva à Ecbatane en onze jours. Il descendit pendant la nuit chez Cléandros, commandant de la province et lui transmit les ordres du roi. Tous deux se rendirent dès le matin, avec quelques gardes, à la résidence de Parménion, qu'ils rencontrèrent se promenant dans les jardins du palais. Du plus loin qu'il aperçut Polydamas, le vieux général courut l'embrasser en lui demandant

des nouvelles du roi. « Ces lettres t'en instruiront, » répondit Polydamas; et il lui remit deux lettres, l'une d'Alexandre, l'autre écrite sous le nom de Philotas, dont on s'était procuré le cachet. Parménion lut la première : « Le roi m'annonce, dit-il, qu'il prépare une expédition contre l'Arachosie. Quel homme infatigable ! Il serait temps cependant qu'il songeât à se ménager, après avoir acquis tant de gloire. » Il ouvrit ensuite la lettre de son fils. Pendant qu'il la lisait, Cléandros le frappa d'un coup de poignard ; les gardes l'achevèrent. Sa tête fut envoyée à Alexandre. Ainsi finit, à l'âge de soixante-dix ans, le plus ancien et le plus habile des généraux de Philippe. Il avait préparé l'expédition en Asie, et dans toutes les batailles il commandait une des deux ailes. Alexandre s'était servi de lui autrefois pour assassiner Attalos : maintenant, c'était son tour.

La mort de Parménion produisit un si grand mécontentement dans l'armée, qu'Alexandre s'en inquiéta. Il fit annoncer qu'il allait envoyer quelques officiers en Macédoine pour y porter la nouvelle de ses victoires, et il engagea les soldats à profiter de cette occasion pour écrire à leurs familles ; puis il se fit livrer les lettres, découvrit ainsi ce que chacun pensait de lui, et réunit en une cohorte ceux qui l'avaient le plus maltraité. « Son projet, dit Justin, était de s'en défaire peu à peu, ou d'en former des colonies aux extrémités du monde. » Si on veut continuer à appeler Alexandre un grand homme, il ne faut plus donner ce titre à Solon, à Aristide, à Périclès : ce serait leur faire injure.

Expédition dans les provinces orientales. — Au lieu de passer directement de l'Hyrkanie et de la Parthyène dans la Bactriane, Alexandre s'était dirigé vers le sud, à travers l'Arie, la Drangiane et l'Arachosie. Il avait peut-être des raisons stratégiques, mais ses historiens ne nous les font pas connaître. En revanche, presque tous ont raconté la visite de l'amazone Thalestris à Alexandre, un conte puéril à mettre à côté des entretiens de Salomon avec la reine de Sabah. Pour passer de l'Arachosie dans la Bactriane, où s'était retiré Bessos, il fallut traverser la chaîne du Paropamisos, que les Grecs prenaient pour un prolongement du Caucase. Ces marches et contre-marches

de l'armée macédonienne à travers des montagnes et des déserts rappellent la retraite des Dix-Mille ; seulement, l'Anabase de Xénophon nous montre une poignée d'aventuriers traversant impunément un territoire ennemi, tandis qu'Alexandre avait sous ses ordres une armée nombreuse et disposait des ressources d'un immense empire. Les Alexandries qu'il semait sur son passage et dont les géographes essayent de retrouver l'emplacement, n'étaient que des stations militaires. Rien n'indique la préoccupation du commerce entre l'Orient et l'Occident, et de routes à établir pour faciliter les échanges. Il y avait longtemps que cela n'était plus à faire. Sous la domination des Perses, et déjà même sous celle des Assyriens, de grandes voies stratégiques et commerciales traversaient l'Asie dans toutes les directions. Ces routes, c'étaient les marchands eux-mêmes qui les avaient établies pour leurs caravanes, et les rois en avaient profité pour leurs expéditions militaires, leurs relais de poste et leurs voyages d'agrément.

Les Macédoniens eurent beaucoup à souffrir en traversant la chaîne du Paropamisos pendant l'hiver. Alexandre mettait son amour-propre à triompher des éléments, mais c'était aux dépens de la vie de ses soldats ; il en périt un très grand nombre par la fatigue et le froid. Enfin on atteignit la Bactriane, mais déjà l'insaisissable Bessos avait passé l'Oxos : il fallut le poursuivre en Sogdiane. On arriva à une petite ville habitée par les descendants des Branchides, famille sacerdotale de Milet, qui avait jadis livré à Xerxès le trésor du temple d'Apollon. Xerxès leur avait donné des terres dans ces contrées lointaines, pour les soustraire à la vengeance des Milésiens. Leurs descendants, qui avaient conservé l'usage de la langue grecque, vinrent au-devant de l'armée macédonienne avec de grandes démonstrations de joie. Alexandre, pour jouer son rôle de vengeur de la Grèce, punit ces malheureux d'une trahison commise cent cinquante ans auparavant par leurs ancêtres : il fit massacrer toute la population, hommes, femmes et enfants, détruisit leurs maisons et fit arracher les arbres. Peu de temps après, Bessos, trahi par Spitamène, un de ses officiers, fut amené nu et enchaîné par le cou devant Alexandre. On le battit de verges, on lui coupa le nez et les oreilles, et on le livra aux parents

de Dareios, qui le firent écarteler. Spitamène avait espéré qu'Alexandre le nommerait satrape ; trompé dans son attente, il se souleva à son tour, et il fallut le poursuivre au delà de l'Iaxarte. Alexandre s'empara de Maracanda, aujourd'hui Samarcande, capitale de la Sogdiane, combattit les Scythes, et ayant atteint de ce côté les limites de l'empire de Kyros, y fonda une ville nommée la dernière, ou la plus extrême Alexandrie. Ces contrées, qui ne s'étaient jamais révoltées contre la domination des Perses, opposèrent aux Macédoniens une résistance qui fut quelquefois heureuse. Une des colonnes volantes conduites par les lieutenants d'Alexandre fut battue par Spitamène et la cavalerie scythe. Alexandre vengea cette défaite sur les habitants des campagnes, probablement étrangers à la révolte : les terres furent ravagées, les paysans massacrés. « De tous les actes d'Alexandre, dit Thirlwall, c'est peut-être le plus difficile à excuser. »

Meurtre de Cleitos. — Revenu à Maracanda, Alexandre nomma son ami Cleitos satrape de Bactriane, et l'invita pour le soir à un banquet en l'honneur des Dioscours. On y but beaucoup, suivant l'usage des Macédoniens, qui n'avaient pas la sobriété des Grecs. Les poètes de cour célébraient la gloire du roi, l'élevant au-dessus des Dioscours et même d'Héraclès. Alexandre acceptait toutes les flatteries ; aucune ne pouvait dépasser ni même atteindre la haute opinion qu'il avait de lui-même. A l'en croire, c'était à son courage qu'était due la victoire de Chéronée, quoique Philippe, par jalousie, ne voulût pas en convenir. Cleitos se mit à fredonner un passage d'Euripide : « Quelle mauvaise coutume règne en Grèce ! Quand une armée élève des trophées, on oublie que la victoire est due aux soldats ; tout l'honneur est pour le général, qui n'a rien fait de plus que les autres. » Alexandre, se tournant vers ses voisins, demanda ce qu'il avait dit ; Cleitos se lève, et oubliant toute prudence, entame l'éloge de Philippe : qu'était la conquête de l'Asie auprès de celle de la Grèce ? Alexandre ne pouvait plus se contenir : ces louanges données au mari de sa mère ravivaient la plaie originelle, l'ulcère de sa vie, qu'il avait voulu couvrir, avec l'appui des prêtres d'Ammon, sous un masque d'apo théose. Cleitos, dont la sœur avait été nour-

rice d'Alexandre, connaissait mieux que personne le roman d'Olympias ; mais il ne pouvait supporter qu'on dépréciât la gloire de son maître et de son ami. Alexandre s'étant vanté d'avoir sauvé la vie de Philippe dans une bataille : « Et moi, fils d'Ammon, dit Cleitos, n'ai-je pas sauvé la tienne à la bataille du Granique ? Mais le sort de Parménion nous montre quelle récompense nous devons attendre de nos services. » Alexandre lui cria : « Sors d'ici ! » Il répondit : « Tu as raison de ne pas vouloir d'hommes libres à ta table : passe ta vie au milieu de tes esclaves barbares, qui adoreront ta ceinture perse et ta robe blanche. » On l'entraîne hors de la salle ; mais en partant, il lance encore une phrase où Alexandre ne distingua que le nom d'Attalos. Ce nom le brûla comme un fer rouge ; il lui rappelait sa mère répudiée, et le banquet des noces de Cléopâtre où, en présence et avec l'assentiment de Philippe, l'insulte lui avait été jetée à la face. Il se lève et cherche son épée, mais on avait eu soin de l'enlever. Il ordonna de sonner l'alarme ; Perdicas et Ptolémée essayent de le retenir ; il leur échappe, saisit la lance d'un de ses gardes, et voyant Cleitos qui allait sortir, la lui enfonce dans la poitrine en disant : « Va retrouver Philippe, Attalos et Parménion ! » Cleitos poussa un profond soupir et tomba.

Remords bientôt apaisés. — La vue du sang dissipa les fumées de l'ivresse. Les natures violentes et instinctives ont le repentir bruyant et peu durable. Alexandre se jeta sur le corps de Cleitos, se roula par terre, criant, pleurant, hurlant, trépignant, appelant sa nourrice. Il retira la lance du cadavre et fit mine de se tuer : naturellement on l'en empêcha. Il refusa de manger, ce qui n'a rien d'extraordinaire après une orgie : on feignit de craindre qu'il ne se laissât mourir de faim. Un devin expliqua tout par la colère de Dionysos dont on avait oublié de célébrer la fête. On fit intervenir la philosophie : Callisthènes, pour modérer l'excès de sa douleur, lui prêcha, un peu tard, l'empire sur soi-même. Anaxarque, en habile courtisan, sut donner à la plus abjecte servilité les allures d'une rude franchise : « Quoi, c'est là cet Alexandre sur qui tout l'univers a les yeux ? Le voilà étendu comme un esclave, fondant en larmes, craignant la loi et la censure des hommes, lui qui doit être la

loi même et la règle de toute justice ! » Et ce sophiste osait mettre ces platitudes sous la garantie d'Homère, qui représente la Justice assise auprès de Zeus et s'entretenant sans cesse avec lui : « N'est-ce pas nous faire entendre que toutes les actions des princes sont justes et légitimes ? » Cette morale monarchique rassura la conscience facile d'Alexandre ; pour achever de le consoler, les Macédoniens décrétèrent que Cleitos n'avait eu que ce qu'il méritait. On l'aurait même privé de sépulture si la clémence royale ne se fût interposée. Au bout de quelques jours, Alexandre n'y pensa plus ; l'appétit lui revint, il ne se corrigea pas de son ivrognerie, et ses généraux, instruits par l'exemple de Cleitos, évitèrent de le contredire à table.

Mariage d'Alexandre. Sa folie. — L'année 327 fut remplie, comme l'année 328, par d'obscures opérations militaires dans les contrées qui forment aujourd'hui l'Afghanistan et la Tartarie. Spitamène était aussi insaisissable que Bessos. A la fin cependant, sa femme, fatiguée de partager les dangers de sa vie errante, lui coupa la tête et la porta à Alexandre. La résistance se prolongea encore quelque temps dans des forteresses d'un accès difficile, le roc Sogdien, le roc Choriène, le roc Aornos. Les détails de cette campagne où le roi fut blessé plusieurs fois, sont racontés diversement et n'ont d'ailleurs qu'un intérêt médiocre. Dans un de ces châteaux, on avait trouvé la famille d'un seigneur perse, adhérent de Bessos. Une des filles, nommée Rhoxanè, était remarquablement belle ; Alexandre l'épousa. Ce mariage mécontenta beaucoup les Macédoniens, qui se plaignaient tout bas de voir leur roi prendre pour beau-père un de ses esclaves ; mais depuis la mort de Cleitos, personne n'osait parler, et Alexandre ne consultait personne. Il avait réussi dans toutes ses entreprises, et, attribuant à son mérite les faveurs de la fortune, il se croyait d'une espèce supérieure aux autres hommes. La continuité du succès finit par troubler la raison. La folie des grandeurs, une des formes les plus fréquentes de l'aliénation mentale, présente nécessairement des symptômes particuliers chez les individus placés au sommet de l'échelle sociale. Ne pouvant monter plus haut sans sortir de la condition humaine, ils aspirent à la divinité. Comme toute autre passion, l'ambition a besoin d'un ali-

ment. Celle d'Alexandre, comme plus tard celle des empereurs romains, était acculée à l'apothéose, conclusion extrême, mais logique de la monarchie. En se voyant adorer par leur entourage, ils arrivaient très sincèrement à se croire des Dieux. Ils ne se disaient pas : « On m'adore, ou on fait semblant, parce qu'on a intérêt à me flatter ». Ils se disaient : « Ceux qui me rendent le culte qui m'est dû sont des gens honnêtes et raisonnables, qui ont le sens du respect ; les autres sont des envieux, des ennemis de l'ordre et des impies ». Il faut se rendre compte de cet état pathologique du cerveau pour comprendre, sans l'excuser, bien entendu, celui de tous les crimes d'Alexandre qui lui a été le plus reproché par Sénèque, le meurtre de Callisthènes.

Projets d'apothéose. — Neveu et disciple d'Aristote, Callisthènes avait été appelé près d'Alexandre comme historiographe. Son ouvrage ne nous est pas parvenu ; Timée l'accuse de plates adulations, et ajoute qu'il fut justement puni par les Dieux pour avoir attribué la divinité à Alexandre. Les autres auteurs, au contraire, s'accordent à glorifier Callisthènes pour avoir seul osé protester contre le philosophe Anaxarque et les poètes de cour, qui voulaient diviniser Alexandre de son vivant. Le projet d'apothéose fut présenté dans un festin. Dès que le roi eut quitté la table, Anaxarque et les autres courtisans jouèrent le rôle convenu dans une petite comédie dont il avait probablement arrangé le plan avec eux : on éleva Alexandre au-dessus d'Héraclès, de Dionysos et des Dioscours ; on vanta surtout sa générosité envers ses amis, et on conclut qu'on ne pouvait refuser sans ingratitude de payer ses bienfaits avec quelques grains d'encens. La réponse de Callisthènes, rapportée à peu près de la même manière par Quinte-Curce et Arrien, fut excessivement respectueuse pour le roi. Il reconnaît qu'Alexandre a droit à tous les honneurs qu'un homme peut recevoir ; mais il demande qu'on ne confonde pas la nature divine et la nature humaine : « Héraclès n'a été divinisé qu'après sa mort ; qu'il en soit de même pour Alexandre, et que les Dieux retardent le plus possible l'heure de son apothéose ». Les Macédoniens avaient écouté le discours d'Anaxarque avec un silence glacial ; ils accueillirent la réponse de Callisthènes avec une

approbation manifeste. Alexandre qui avait tout écouté derrière une tapisserie, fit dire à ses gens de lettres de ne pas insister pour le moment, mais il garda rancune à Callisthènes et attendit l'occasion de se venger : elle se présenta bientôt.

Complot d'Hermolaos ; supplice de Callisthènes. — Alexandre avait emprunté aux rois d'Asie, entre autres usages, celui des chasses en champ clos qu'on voit souvent représentées sur les bas-reliefs de Ninive. Un jour qu'il se disposait à frapper un sanglier, le jeune Hermolaos, un des pages royaux, eut l'audace de porter le premier coup à l'animal. Alexandre le fit battre de verges devant toute la cour. Le jeune homme irrité forma un complot avec un de ses amis qui en entraîna d'autres. Un des conjurés ayant dénoncé ses complices, on les mit à la torture. Aucun d'eux ne chargea Callisthènes ; ils ne prononcèrent pas même son nom. Mais il s'était quelquefois entretenu familièrement avec Hermolaos : cela parut suffisant pour le faire accuser de complicité morale. Il ne fut pas même admis à se justifier, sous prétexte qu'il était Olynthien et non Macédonien. Arrien et Quinte-Curce attribuent à Hermolaos des paroles très courageuses : il avoua qu'il avait formé le projet de tuer le roi, parce qu'il ne pouvait supporter d'être traité en esclave, et qu'il aurait voulu délivrer les Macédoniens d'une odieuse tyrannie. Il rappela les crimes d'Alexandre, Philotas mis à la torture, Cleitos et Parménion assassinés. Il reprocha au roi ses nuits crapuleuses, la mascarade ridicule de ses costumes persiques, ses sottes prétentions à la divinité. Il fut lapidé avec tous les jeunes pages qui étaient entrés dans le complot. Quant à Callisthènes, les auteurs anciens ne s'accordaient pas sur son genre de mort. D'après Ptolémée, il fut torturé et mis en croix. Selon d'autres, il fut enfermé dans une cage de fer où il mourut au bout de plusieurs mois, rongé par la vermine. Justin dit qu'on lui avait d'abord coupé le nez et les oreilles et que Lysimaque, pour abréger son supplice, lui donna du poison. Le ressentiment d'Alexandre s'étendit même sur Aristote, oncle de Callisthènes ; c'est du moins ce qui paraît résulter d'une lettre citée par Plutarque, où Alexandre annonce à Antipatros qu'il châtiara le philosophe et ceux qui l'ont envoyé.

Expédition en Inde. — De toutes les provinces qui avaient fait partie de l'empire des Perses, Alexandre n'avait plus à conquérir que l'Inde. La grande presqu'île que nous désignons sous ce nom n'était pas connue des Grecs ; l'Inde n'était pour eux que le bassin de l'Indos, et ils n'avaient que des idées très vagues sur ses limites du côté de l'est. Selon Hérodote, l'Inde avait été conquise par le premier Dareios, fils d'Hystaspès, et formait la vingtième satrapie ; c'était la province la plus riche de l'empire des Achéménides : elle payait autant d'impôts que toutes les autres ensemble. Il donne quelques détails sur les mœurs des Indiens et sur la manière dont ils recueillaient l'or, mais il n'avait pas visité l'Inde et n'en pouvait parler que d'après les récits fabuleux des Perses. Ctésias, médecin grec, qui vivait à la cour du roi Artaxerxès-Mnémon aurait dû avoir sur l'Inde des renseignements plus sérieux ; cependant ceux qu'il nous donne sont aussi fantastiques que ceux d'Hérodote. Alexandre n'en savait pas plus long que ses contemporains sur la géographie de l'Asie. Pendant qu'il guerroyait en Sogdiane, il reçut une ambassade de Taxilos, prince de Taxila, entre le haut Indos et l'Hydaspe, qui l'appela contre un autre prince, son voisin, nommé Poros. Alexandre avait la passion des aventures ; il saisit avidement l'occasion de s'emparer de l'Inde et d'étendre son empire jusqu'aux limites orientales de la terre, qu'il croyait peu éloignées. Il traversa encore une fois la chaîne du Paropamisos, emmenant avec lui 120,000 fantassins et 15,000 cavaliers. Plus de la moitié de ses soldats devaient être des Asiatiques, car il avait fallu laisser des garnisons macédoniennes dans les provinces conquises. Il envoya Perdicas et Hèphaestion en éclaireurs et soumit sans grandes difficultés le pays entre le Cophès et l'Indos, habité par des populations belliqueuses, mais sans unité politique et sans discipline militaire.

Plutarque, malgré son admiration pour Alexandre, avoue qu'il n'observa pas avec les Indiens le respect des traités qui, chez tous les peuples civilisés, est la loi de la guerre : « Ils faisaient, dit-il, beaucoup de mal à Alexandre, qui finit par leur accorder une capitulation honorable, à condition qu'ils sortiraient d'une ville où ils s'étaient renfermés. Comme ils se

retiraient, il les surprit dans leur marche et les fit tous passer au fil de l'épée. Cette perfidie est une grande tache sur la vie militaire d'Alexandre qui, jusqu'alors, avait fait la guerre royalement et régulièrement. Les philosophes du pays ne lui suscitèrent pas moins d'embarras, soit en décrivant les princes qui s'étaient soumis à lui, soit en soulevant les peuples indépendants : aussi en fit-il pendre un grand nombre ». On ne sait si ces philosophes dont parle Plutarque étaient des Brahmanes ou des religieux bouddhistes ; la distinction entre les deux grandes religions de l'Inde n'est pas indiquée dans les auteurs grecs. Ceux qu'ils appellent gymnosophistes, ou philosophes nus, sont sans doute les Brahmanes, tandis que les Bouddhistes sont désignés sous le nom de Samanéens, qui paraît une corruption du mot Çramanas (1). Ce qu'Arrien nous dit des différentes classes de la population indienne ne s'accorde en rien avec la hiérarchie des castes exposée dans le Code de Manou. Il va jusqu'à prétendre que les Indiens n'ont pas d'esclaves, et qu'il n'y a pas en Inde de classe servile analogue aux Hilotes de Sparte.

Ainsi l'expédition d'Alexandre n'a rien appris aux Grecs sur les institutions politiques et religieuses de cette société si différente de la leur. Cette nuée de poètes, de rhéteurs et de philosophes qu'Alexandre traînait à sa suite, a traversé l'Inde sans la voir. Ils ne se sont intéressés ni à la religion du pays, ni aux monuments, ni aux traditions ; ils n'ont vu et voulu voir qu'Alexandre, ils n'ont cherché que des rapprochements littéraires entre lui et les autres fils de Zeus. Les historiens d'Alexandre ne nous disent pas un mot du Rig Véda ; mais quand ils racontent la prise de je ne sais quelle forteresse qu'ils appellent Aornos, ils ajoutent qu'Héraclès n'avait pas pu s'en emparer. Plus loin, à propos du mont Mérou et d'une ville qu'ils appellent Nysa, ils nous parlent de la conquête de l'Inde par Dionysos. Aujourd'hui on sou-

(1) Sur les Aryas védiques, l'Inde brahmanique, et la réforme bouddhique, voir mon *Histoire des anciens peuples de l'Orient*. Ces matières avaient été introduites dans l'enseignement de l'État par le programme de 1880 ; elles en ont été retranchées depuis, juste au moment où l'acquisition d'un empire colonial dans l'Indo-Chine met la France en rapport avec les peuples bouddhistes.

tient qu'Alexandre pensait aux intérêts du commerce, qu'il voulait abaisser les barrières entre l'Orient et l'Occident : il se peut que les caravanes qui faisaient le commerce avant lui aient continué à le faire après lui, mais elles n'ont porté ni un vase grec en Chine ni une porcelaine chinoise en Grèce. Après comme avant, l'Orient et l'Occident sont restés deux mondes étrangers l'un à l'autre. Jamais expédition militaire n'a été aussi stérile pour l'art et pour la science. Il n'en est sorti qu'un grand tableau de Lebrun et une mauvaise tragédie de Racine.

Défaite de Poros. Fin de l'expédition. — L'année suivante (326), Alexandre passa l'Indos et arriva à Taxila où il reçut l'hommage de Taxilos qui se joignit à son armée avec 6000 hommes. Le territoire compris entre l'Indos et l'Hyphasis est le pays qu'on nomme aujourd'hui Penjaub. Arrivés aux bords de l'Hydaspe, les Macédoniens virent sur l'autre rive l'armée de Poros, composée d'hommes noirs et de très haute taille : Arrien prétend qu'ils avaient cinq coudées. Poros avait en outre deux cents éléphants de guerre. Alexandre trompa la vigilance de l'ennemi et fit passer le fleuve à ses soldats pendant une nuit d'orage. Il y eut une grande bataille où la tactique macédonienne l'emporta encore une fois. Les deux fils de Poros furent tués, lui-même blessé et fait prisonnier. On dit qu'Alexandre lui demanda comment il voulait être traité, et qu'il répondit : « royalement ». Le cruel supplice de Batis après la prise de Gaza n'aurait pas fait prévoir la générosité qu'Alexandre montra pour le roi indien : il lui laissa son royaume et y ajouta de nouvelles provinces. C'est d'un grand effet comme scène de théâtre, mais on aurait pu arriver au même résultat sans bataille préalable; une ambassade suffisait, Poros n'aurait pas refusé son alliance, quand on la lui achetait par l'agrandissement de son royaume.

Alexandre bâtit deux villes, Nikaia, en souvenir de sa victoire, et Bouképhalie en souvenir de son cheval : Caligula se contentera de faire le sien consul. L'armée macédonienne passa l'Akésinès et l'Hydraote et traversa tout le Penjaub. La principale résistance vint de la tribu des Cathaiens, dont la capitale, Sangala, répond à la moderne Lahore. Alexandre se

proposait de traverser ensuite l'Hyphasis et d'atteindre la mer orientale au delà de la région du Gange, dont il ne soupçonnait pas l'étendue. Les notions géographiques qu'on avait alors étaient si confuses, qu'Alexandre, voyant des crocodiles dans les fleuves de l'Inde, se figurait qu'il approchait des sources du Nil. Après deux mois de pluies continuelles, on arriva aux bords de l'Hyphasis. Les Macédoniens refusèrent d'aller plus loin ; ils avaient assez de ces courses interminables et de ces guerres sans but, dont le seul résultat était de faire comparer Alexandre à Héracles et à Dionysos. Déjà antérieurement, quand il avait fallu poursuivre Bessos, il y avait eu des murmures et des tentatives de résistance dont Alexandre était venu à bout. Cette fois encore il employa tour à tour les menaces et les promesses, les larmes, les prières et la bouderie, mais tout fut inutile et il dut se résigner à céder. Pour marquer la limite de ses conquêtes, il éleva, sur les bords de l'Hyphasis, douze autels grands comme des tours. On dit qu'Apollonios de Tyane, dans son voyage en Inde, retrouva ces monuments et y lut l'inscription suivante : « A mon père Ammon, à Héracles, à Athènes Pronoia, à Zeus Olympien, aux Cabires de Samothrace, au Soleil de l'Inde, à mon frère Apollon ». Ainsi se termina cette inutile guerre d'ostentation et de parade, qui n'eut pas même la vaine excuse d'une extension de territoire, car tout le pays qu'Alexandre venait de parcourir fut abandonné à Poros. L'empire macédonien ne devait pas dépasser les limites de l'empire médo-persique au temps de Dareios I^{er} et de Xerxès, quand la Thrace et la Macédoine en faisaient partie. Il n'est même pas certain qu'à cette époque la suzeraineté des Achéménides ne s'étendît pas sur le Penjaub.

Descente de l'Indos. — Alexandre, ayant rassemblé une flotte considérable, s'embarqua avec une partie de son armée pour descendre les affluents de l'Indos et l'Indos lui-même jusqu'à la mer, pendant que le reste de ses troupes s'avancait sur les deux rives. Il fallut s'arrêter de temps en temps pour soumettre les peuplades indigènes, notamment les Malliens et les Oxydraques. A l'attaque d'une forteresse où il était entré le premier, Alexandre fut blessé grièvement, et pendant quelques jours sa vie fut en danger. Une Alexandrie

fut fondée au confluent de l'Indos et de l'Akésinès, un port intérieur fut établi à la pointe de l'île Pattala formée par le delta de l'Indos, et après neuf mois de navigation, on atteignit l'Océan Indien, que les anciens appelaient mer Rouge ou Érythrée. Les Macédoniens, qui ne connaissaient pas d'autre mer que la Méditerranée, furent effrayés par les alternatives du flux et du reflux qu'ils voyaient pour la première fois. Alexandre confia le commandement de la flotte à Néarchos et à Oneisicritos, en les chargeant d'explorer la côte entre les bouches de l'Indos et celles du Tigre et de l'Euphrate. Ce voyage d'exploration avait déjà été entrepris et exécuté avec succès par Skylax de Caryanda, sous le règne et par les ordres de Dareios I^{er}, fils d'Hystaspès : « Ce prince, dit Hérodote, voulant savoir en quel endroit de la mer se jette l'Indos, qui, après le Nil, est le seul fleuve dans lequel on trouve des crocodiles, envoya sur des vaisseaux des hommes sûrs et véridiques, et entre autres Skylax de Caryanda. Ils s'embarquèrent à Caspatyre, dans la Pactuikè, descendirent le fleuve à l'orient jusqu'à la mer ; de là, naviguant vers l'occident, ils arrivèrent enfin, le trentième mois après leur départ, au même point où les Phéniciens s'étaient autrefois embarqués par l'ordre du roi d'Égypte (Néko), pour faire le tour de la Libye. Ce périple achevé, Dareios soumit les Indiens et se servit de cette mer ». Le voyage de Skylax, antérieur de deux siècles à celui de Néarchos, et plus étendu, puisqu'il comprit toute la côte d'Arabie, a pu être ignoré d'Alexandre, mais il est étonnant qu'aucun de ses historiens n'en ait parlé. Leur silence ne suffit pas, cependant, pour faire révoquer en doute l'assertion d'Hérodote.

La Gédrosie. Détresse de l'armée. — En même temps qu'il ordonnait à Néarchos de conduire la flotte le long de la mer Érythrée et du golfe Persique, Alexandre avait mis une division de l'armée sous les ordres de Cratéros, chargé de gagner Persépolis par l'intérieur des terres, en traversant le plateau de l'Arachosie et la région du lac Arien ; lui-même se proposait de suivre la côte de la Gédrosie, qu'on nomme aujourd'hui le Béloutchistan. On peut s'étonner qu'au lieu de suivre la route connue, il s'engageât ainsi, avec une nombreuse armée, dans des contrées désertes et stériles, sans avoir

établi préalablement des dépôts de vivres de distance en distance, comme l'avait fait Xerxès dans son expédition en Grèce; il se contenta de faire creuser quelques puits. Il était averti cependant des dangers auxquels il allait exposer ses troupes : les indigènes lui disaient que ces mêmes déserts avaient englouti les armées de Sémiramis et de Kyros. Mais ce fut un excitant de plus pour sa vanité malade; il se fit un point d'honneur de braver les obstacles qui avaient arrêté les anciens conquérants. Il n'attendit même pas le départ de la flotte, retardé jusqu'à l'automne à cause de la mousson; il partit en août (325), par les chaleurs écrasantes de l'été. L'armée ne pouvait marcher que la nuit; on respirait une poussière impalpable et brûlante. Lorsqu'on trouvait un ruisseau ou une mare, on s'y précipitait pour boire jusqu'à la mort, et bientôt on y voyait flotter des cadavres, le ventre gonflé. Si on campait près du lit d'un torrent, il débordait quelquefois tout à coup avec une telle violence, que les femmes et les enfants s'y noyaient. Les chariots ne pouvaient avancer parmi les dunes de sable; on tua les bêtes de somme et on les mangea.

Il fallut abandonner les bagages et l'immense butin, fruit de tant de campagnes, et continuer la route à pied, sous l'ardent soleil du tropique. Pas d'arbres, à peine quelques palmiers, dont on dévorait les fruits, la seule ressource depuis qu'on avait mangé les mulets. S'il y avait çà et là quelques touffes d'herbes, elles cachaient des vipères. La peste vint s'ajouter à la famine; les malades tombaient sur la route, suppliant qu'on leur tendit la main, qu'on les aidât à marcher. Les tourbillons de sable effaçaient les chemins, on avançait au hasard, on ne trouvait plus ni puits ni ruisseaux. Quelques soldats ayant découvert un peu d'eau fangeuse, l'apportèrent à Alexandre : il la jeta à terre devant l'armée, pour montrer qu'il voulait partager les souffrances de ses troupes. Arrien dit que d'autres auteurs plaçaient cet épisode dans le passage du Paropamisos; Plutarque le place pendant la poursuite de Dareios. Il est possible qu'Alexandre ait répété plusieurs fois la même scène, voyant qu'elle avait du succès; peut-être aussi l'anecdote a-t-elle été inventée plus tard, dans les écoles de rhétorique, comme sujet de narration.

Bacchanales en Carmanie. — Après deux mois de marche dans le désert, on arriva à Pura, ville de Gédrosie située dans une oasis de palmiers, et l'on put se reposer. Il ne restait plus, selon Plutarque, que le quart de l'armée qui, au début de l'expédition, était de 120,000 hommes de pied et de 15,000 chevaux. A Athènes, un général coupable d'avoir perdu, par sa faute, les trois quarts de ses troupes, aurait été traduit en justice et condamné par le peuple; mais Alexandre était roi : il n'avait de comptes à rendre à personne, les rois étant au-dessus des lois, comme l'avait dit le philosophe Anaxarque. Cratéros, avec sa division, vint rejoindre Alexandre en Carmanie; il avait suivi la route ordinaire, sans faire d'exploration géographique, et avait exécuté sa marche sans difficulté. Les satrapes de Parthyène et d'Hyrkanie, soit spontanément, soit sur quelque ordre tardif d'Alexandre, lui amenèrent des chameaux et des provisions. Vers le même temps, Néarchos et Oneisicritos, arrivés avec leur flotte à Harmozia (Ormuz), et apprenant qu'Alexandre était campé à cinq jours de marche, vinrent lui rendre compte de leur voyage sur les côtes des Orites et des Ichthyophages, le long de la mer Érythrée. Il leur ordonna de continuer leur navigation sur les bords du golfe Persique et d'aller le rejoindre à Babylone. Puis il reprit sa marche vers la Susiane, à travers un pays fertile et bien arrosé. Cette marche fut une bacchanale. On avait bien vite oublié les compagnons morts de soif et de faim dans les sables de la Gédrosie; on ne pensait qu'à célébrer le triomphe du conquérant de l'Inde, du nouveau Dionysos. Il était traîné par huit chevaux, dit Plutarque, sur un chariot magnifique, au-dessus duquel on avait dressé un échafaud en forme de théâtre carré, où il passait les jours et les nuits en festins, avec ses courtisans et ses compagnons de débauche. D'autres chariots suivaient, ombragés de rameaux verts, et portant les autres capitaines de l'armée, couchés sur des tapis de pourpre. Les soldats imitaient leurs officiers et puisaient le vin dans des tonneaux préparés tout le long de la route. La campagne retentissait du son des flûtes et des cymbales, et des hurlements des femmes qui dansaient, déguisées en bacchantes. Si les vaincus avaient voulu se révolter, dit Quinte-Curce, mille hommes à jeun seraient venus facilement

à bout de ces triomphateurs noyés dans le vin. Il n'est pas étonnant que Ptolémée et Aristobule n'aient rien dit de cette mascarade, peu glorieuse pour l'armée macédonienne, mais leur silence ne suffit pas pour la traiter de fable, comme le fait Arrien.

Exactions et pillages des satrapes. — Aucun soulèvement ne s'était produit pendant la longue absence d'Alexandre; le prestige de la force et du succès avait maintenu les provinces dans l'obéissance. Mais à son retour, des plaintes lui furent adressées de tous côtés contre les exactions, les violences et les pillages de ses préfets. Il avait cru que, pour hériter des rois Achéménides, il suffisait d'endosser leur costume et de remplacer leurs satrapes par des officiers macédoniens. L'ouvrage d'Arrien est rempli par l'énumération fastidieuse de ces soldats de fortune qui s'étaient abattus sur l'Asie comme des corbeaux sur une proie. Devenus du jour au lendemain de puissants personnages, dévorés comme leur maître d'une insatiable avidité de jouissances, ils n'avaient pas plus de scrupule que lui à s'approprier le bien des vaincus; mais comme il avait pris pour lui le trésor royal, il ne leur restait à piller que les temples, les tombeaux et les propriétés particulières. Il fit mourir, pour l'exemple, quelques-uns des plus compromis, entre autres Cléandros et Sitalkès, les meurtriers de Parménion, qui n'avaient pas même respecté l'honneur des familles : il n'aurait pas dû s'attendre à trouver des administrateurs intègres dans les misérables qui, sur son ordre, s'était chargés d'un assassinat. Quelques autres eurent le même sort, mais bien des coupables restèrent impunis, notamment Cléomène, satrape d'Egypte, Philoxénos, satrape de Carie. D'un autre côté, s'il faut en croire Quinte-Curce, il y eut des innocents sacrifiés à des rancunes et à des intrigues de cour, par exemple, le Perse Orsinès, faussement accusé par un favori du roi, l'eunuque Bagoas, auquel il avait témoigné son mépris. Arrien avoue qu'Alexandre était trop porté à croire aux délations et à exagérer la sévérité. Ce qui l'irritait dans les abus de pouvoir, c'était moins l'injustice commise que l'usurpation d'une part de son autorité. La plupart des gouverneurs de province avaient espéré ne plus le revoir et s'étaient con-

duits comme des princes indépendants. Plusieurs s'entouraient d'une garde particulière composée de mercenaires grecs à leur solde. Alexandre leur ordonna de les licencier ; il se proposait de les envoyer dans ses colonies militaires. Selon Quinte-Curce, les satellites de Cléandros et de Sitalkès, qui avaient servi d'instruments à leurs exactions, furent mis à mort au nombre de six cents.

Fuite d'Harpalos. — Le satrape de Babylone, Harpalos, se distinguait entre tous par son luxe royal et ses dilapidations éhontées. Il exigeait que les courtisanes grecques dont il s'entourait, fussent traitées en reines. Quoiqu'il fût un des plus anciens amis d'Alexandre, dont il avait pris le parti dans sa querelle avec Philippe, il fut effrayé par les exécutions sanglantes qui avaient signalé le retour du maître et crut prudent de chercher son salut dans la fuite. Il prit cinq mille talents dans le trésor, enrôla six mille mercenaires et se sauva en Grèce. Il laissa ses mercenaires au cap Tainaros et vint à Athènes, où il croyait être bien reçu, car antérieurement il y avait envoyé une provision de blé, et les Athéniens, en récompense, lui avaient donné le droit de cité. Alexandre leur fit demander l'extradition d'Harpalos. On se trouvait dans l'alternative de livrer un suppliant ou d'accueillir un voleur. On mit Harpalos en prison et ses trésors sous séquestre pour les rendre à Alexandre. On décida de plus qu'on punirait les orateurs convaincus de s'être laissé corrompre. Mais Démosthènes, auteur de la proposition, fut condamné le premier, et ne pouvant payer l'amende, il s'exila. Plutarque, qui ne recule devant aucune invraisemblance pour amuser ses lecteurs, raconte que Démosthènes, séduit par l'offre d'une coupe d'or de vingt talents, prétexta un mal de gorge pour ne pas soutenir sa proposition, ce qui fit dire qu'il avait, non une esquinancie, mais une argyrancie. Il y a de fortes raisons pour rejeter cette anecdote, et pour attribuer la condamnation de Démosthènes aux intrigues du parti macédonien. Son innocence est prouvée par un fait rapporté par Pausanias : après la mort d'Harpalos, qui s'était échappé d'Athènes et avait été assassiné en Crète, son intendant fut pris par Philoxénos, un des officiers d'Alexandre, qui le mit à la torture pour savoir le

nom des orateurs qui avaient reçu de l'argent d'Harpalos et la somme que chacun d'eux avait touchée. Dans cette liste, que Philoxénos envoya aux Athéniens, le nom de Démosthènes ne se trouvait pas, quoiqu'Alexandre le haït mortellement et que Philoxénos fût son ennemi particulier.

Mariages mixtes. Les Asiatiques dans l'armée. — La conquête portait ses fruits : oppression des vaincus, corruption des vainqueurs ; l'un de ces maux était la revanche de l'autre. Le supplice de quelques fonctionnaires infidèles était une faible garantie contre le retour des mêmes abus ; mais Alexandre ne voulait rien changer au système administratif des Perses : c'était un instrument de domination qui convenait à son caractère despotique. Il cherchait au contraire à détruire ce qui restait encore de dignité naturelle chez les Macédoniens, et c'est pour cela qu'il tenait à leur imposer la cérémonie humiliante du salut par prosternement. Il étendait ainsi sur tous ses sujets le niveau d'une servilité uniforme. Pour effacer toute distinction de race entre les vainqueurs et les vaincus, il fit épouser à ses principaux officiers des femmes barbares, et prévint les répugnances du sentiment national en donnant lui-même l'exemple. Son mariage avec Rhoxanè avait déplu aux Macédoniens comme une mésalliance ; mais en épousant une fille de Dareios et une fille d'Ochos, il se proclamait l'héritier des rois de Perse. Il maria son favori Héphestion avec une autre fille de Dareios et distribua les jeunes filles des plus nobles familles mèdes ou perses à quatre-vingts de ses hétaires. Il célébra à cette occasion les noces de neuf ou dix mille soldats macédoniens avec des femmes barbares dont il paya la dot. Ceux qui, sur la foi de Montesquieu, admirent ces mariages internationaux comme une œuvre de profonde politique, changeraient peut-être d'avis si on les envoyait croiser les races dans les colonies en épousant des Tonkinoises ou des femmes Canaques.

Sous prétexte de fusion entre les vainqueurs et les vaincus, Alexandre s'appliquait à effacer chez ses soldats les dernières traces du sentiment de la patrie. Depuis longtemps il avait pris ses précautions contre l'esprit de révolte, qui est le danger des gouvernements militaires. Il ne voulait plus avoir à céder de-

vant une émeute, comme il y avait été obligé sur les bords de l'Hyphasis. Trente mille jeunes Perses, armés et exercés à la macédonienne, lui furent amenés à Suse par les satrapes. Il fut charmé de leur discipline et de leur bonne tenue. Il les appela Epigones, ou successeurs, et les incorpora dans sa vieille armée. La faveur qu'il témoignait aux vaincus irrita les Macédoniens, dont le mécontentement éclata quand il eut annoncé l'intention de renvoyer dans leurs foyers ceux qui n'étaient plus en état de porter les armes. « Qu'il nous renvoie tous, s'écriait-on, son père Ammon combattra pour lui. » La fermeté d'Alexandre apaisa la sédition ; il feignit de les prendre au mot, de les laisser partir et de se composer une armée entièrement persique. Humiliés, consternés, ils demandèrent grâce et il leur pardonna, mais sans rien céder : dix mille vétérans furent renvoyés en Macédoine sous les ordres de Cratéros ; des Asiatiques furent introduits dans les corps d'élite, la phalange et la cavalerie des hétaires. Ce n'était plus une armée macédonienne, c'était l'armée d'Alexandre.

Prodigalités et débauches. — Les fêtes de Dionysos furent célébrées à l'automne de cette année avec une magnificence inouïe. Sur un théâtre élevé à Ecbatane parurent trois mille acteurs et musiciens grecs. Dans l'Athènes de Périclès, les fêtes et les représentations dramatiques étaient un instrument d'éducation intellectuelle et morale ; pour Alexandre, c'était un prétexte aux extravagances du luxe, un amusement sensuel étranger à l'art. On a prétendu qu'Alexandre avait initié les barbares à la civilisation grecque : il ne l'a pas fait et ne pouvait pas le faire, pas plus que Napoléon ne pouvait, comme on l'a dit et répété il y a quelques années, porter les principes de la Révolution en Europe. La civilisation grecque est essentiellement républicaine, c'est ce qui la distingue de toutes les autres civilisations. L'art grec sous toutes ses formes est le produit spontané de l'autonomie communale, la floraison de la cité républicaine, et ne pouvait germer sur un sol monarchique. On avait beau élever des théâtres dans les capitales de la Perse, cela n'y faisait pas éclore des poètes comme Eschyle ou Aristophane. Quant à jouer des drames athéniens devant un public de courtisans et de courtisanes, on pou-

vait l'essayer, comme on peut jeter des perles aux pourceaux, mais la civilisation n'avait rien à y gagner. Les historiens d'Alexandre nous parlent souvent de la somptuosité de ses fêtes, il n'est question que de lits d'or et d'argent, de tapis de pourpre, toujours la matière, rien pour l'intelligence; il est évident que lui et ses soudards macédoniens confondaient l'art avec le luxe, comme le font toujours les esprits médiocres et les races inférieures. Il ne s'agissait plus alors du théâtre de Sophocle, qui est une école de haute moralité, ni de la sculpture de Phidias, qui élevait l'âme, par le chemin du beau à la vision du juste : le grand art était fini, avec la république et les antiques vertus.

Alexandre, comme les Césars romains qui l'ont pris pour modèle, aimait à se donner en spectacle sous des déguisements mythologiques. « Souvent, dit Athénée, on le voyait vêtu de la robe de pourpre et la tête ornée des cornes d'Ammon, ou monté sur un char dans le costume d'Artémis, avec l'arc et les flèches. D'autres fois, il se montrait dans les festins avec le chapeau ailé, les talonnières et le caducée d'Hermès, plus souvent encore avec la peau de lion et la massue d'Héraclès. » Selon la remarque d'Athénée, on ne doit pas s'étonner que Commode en ait fait autant; si l'un était fils de Marc-Aurèle, l'autre était élève d'Aristote. Mais le caractère dominant des fêtes d'Alexandre, c'est la débauche la plus crapuleuse. Dans les fragments qui nous restent du journal de sa vie, on le voit occupé alternativement à boire et à cuver son vin. A l'occasion de la mort de Calanos, un brahmane qui l'avait suivi et qui se brûla en présence de l'armée, il institue un concours d'intempérance et donne des prix aux plus intrépides buveurs. Son favori Hèphaestion, qui l'imitait pour lui plaire, tomba malade et mourut de ses excès. Il le pleura avec une douleur bruyante, fit tuer le médecin qui l'avait soigné, dépensa 12,000 talents pour ses funérailles et lui fit rendre les honneurs divins. On ne s'étonnera pas de l'apothéose d'Antinoos, favori d'Hadrien, qui nous a du moins valu quelques belles statues.

Projets de conquête. Mort d'Alexandre. — Pour faire diversion à son deuil, Alexandre alla soumettre les Cossaiens, tribu indépendante qui habitait les défilés entre la Perse et la

Médie. « Partant comme pour une chasse d'hommes, dit Plutarque, il les fit tous passer au fil de l'épée, sans distinction d'âge ni de sexe. Il appela cette boucherie le sacrifice funèbre à Hèphaïstion. » Il voulait probablement imiter Achille immolant des captifs troyens sur le tombeau de Patroclos. Il se dirigea ensuite vers Babylone, où devait s'élever l'immense bûcher d'Hèphaïstion. Les astrologues chaldéens, craignant peut-être d'avoir à rendre compte des sommes destinées à la reconstruction du temple de Bel, le firent avertir par Néarchos que, d'après les étoiles, il devait mourir à Babylone. Quoique très superstitieux, il se rendit à l'avis d'Anaxarque et de ses autres philosophes, qui l'engageaient à braver ces prédictions. Il avait chargé Néarchos de faire le périple de l'Arabie. Cette contrée, située entre l'Égypte et la Perse, lui semblait nécessaire à l'unité de son empire. Aucune ville n'était mieux placée que Babylone pour devenir la capitale de cet empire ainsi agrandi. Il fit commencer de grands travaux pour améliorer le cours de l'Euphrate, et pour fonder une ville à son embouchure. Les ambassades qu'il reçut de différents pays plus ou moins éloignés lui faisaient concevoir bien d'autres projets de conquête. Comme on ignorait alors l'étendue des pays qui bordaient la Méditerranée, l'idée d'une monarchie universelle pouvait sembler moins absurde qu'elle ne l'eût été avec des connaissances géographiques plus précises. Les historiens d'Alexandre parlent d'ailleurs d'une manière assez vague de ces projets, qui annonçaient plus d'ambition que de sens pratique. Avant d'agrandir un empire déjà trop étendu, il aurait fallu en assurer la cohésion et la durée par de bonnes lois. Mais ses admirateurs eux-mêmes ne lui ont pas attribué un seul projet d'institutions politiques ou de réformes sociales. Il respecta la vieille machine administrative des Achéménides, se bornant à en changer le personnel, comme s'il suffisait de mettre de nouveaux locataires dans une maison en ruines pour lui donner de la solidité.

A part ses colonies militaires, dont une seule a eu des destinées brillantes qu'il ne pouvait pas prévoir, Alexandre n'a rien fondé, ni des municipalités comme les Romains, ni des tribunaux ni des écoles, rien. Ce n'était pas l'argent qui lui man-

quait : il puisait à pleines mains dans les trésors accumulés par les rois de Perse. On a dit que cela faisait circuler l'argent : mais la Grèce n'en a pas été plus riche, pas plus que l'Espagne après la conquête du Pérou. Alexandre n'était pas plus financier que législateur. Il gaspillait en pure perte, sans rien produire, sans créer une valeur. Tout s'en allait en fumée, comme le bûcher d'Héphaïstion, ou dans d'interminables ripailles. Le temps ne lui a pas manqué plus que l'argent. S'il avait consacré à l'étude des intérêts sociaux, des questions administratives et financières, la moitié des journées qu'il passait à boire, il aurait pu laisser une œuvre durable, et il ne serait pas mort de débauche à trente-trois ans. La mort de son compagnon d'ivresse aurait dû l'avertir du sort qui l'attendait lui-même dans un avenir prochain ; c'était un présage plus sûr que ceux qui se multipliaient autour de lui à Babylone et qui lui faisaient si peur. Mais quand l'ivrognerie est passée à l'état de maladie chronique, on ne s'en guérit pas. Après une succession d'orgies longtemps prolongées il fut pris de fièvre et ne se releva plus. Longtemps après, le bruit courut qu'il avait été empoisonné par les fils d'Antipatros, à l'instigation de leur père ; on a même ajouté que le poison avait été préparé par Aristote, qui voulait venger Callisthènes ; mais cette explication romanesque paraît avoir été imaginée pour donner à la mort d'Alexandre un caractère plus noble ; il est bien plus probable qu'il a succombé, comme Héphaïstion, à des excès auxquels les tempéraments les plus forts ne peuvent pas résister longtemps. Voyant ses amis réunis autour de son lit de mort, il voulut manifester une dernière fois la haute opinion qu'il avait de son mérite : « Quand trouverez-vous, leur dit-il, un prince pareil à moi ? » Néron dira de même : « Quel artiste le monde va perdre ! » Les généraux d'Alexandre lui ayant demandé à qui il laissait l'empire, il répondit : « Au plus fort », et il ajouta qu'il prévoyait de grands combats pour ses funérailles. C'était une allusion aux jeux funèbres célébrés en l'honneur d'Achille, qu'il voulait imiter même après sa mort (323).

La renommée d'Alexandre. — Ainsi finit celui qu'on a nommé Alexandre le Grand : soit ; pourvu qu'on reconnaisse qu'il a dû sa grandeur, non à ses qualités personnelles, à ses

efforts ou à son génie, mais, quoi qu'en dise Plutarque, à la Fortune. Jamais il n'y eut d'exemple d'une prospérité si constante et si peu méritée. Mais la Gloire est femme : elle mesure le mérite au succès. Alexandre a fait école : sa personnalité encombrante usurpe une place énorme dans l'histoire. La décadence grecque et la décadence romaine sont remplies de ses pastiches et de ses caricatures ; même dans les temps modernes, il est resté le type et l'idéal de tous les despotes guerriers, jusqu'à Louis XIV et à Napoléon. La littérature est pour beaucoup dans cette renommée de mauvais aloi. Les Grecs de l'époque impériale, pour se consoler de la grandeur romaine, ont enflé tant qu'ils ont pu la gloire d'Alexandre. Ce héros de théâtre prête bien plus à la rhétorique qu'un législateur comme Solon, ou un homme d'État comme Périclès. Les gens de lettres de tous les pays et de tous les temps, trouvant là le thème de l'idolâtrie monarchique, ont été éblouis. Il faut savoir gré à l'honnête Rollin d'avoir fait quelques réserves. Lui qui vivait sous le roi soleil, il n'a pas craint de dire qu'il était peu flatteur pour un prince d'être comparé à Alexandre, « le moins estimable des grands hommes de Plutarque. » On ne lit plus guère Rollin aujourd'hui, et ses jugements ont peu d'autorité : on trouve qu'il manquait de critique historique. C'est possible, mais il avait une conscience droite, ce qui vaut encore mieux. Il faisait de l'histoire un enseignement moral, et c'est ainsi qu'on forme des générations saines et fortes. Nos grands-pères, qui étudiaient l'histoire dans Rollin, ont fait la Révolution française.

CHAPITRE XVIII

ANARCHIE MILITAIRE.

§ I

Les successeurs d'Alexandre.

L'héritage d'Alexandre. — Délibérations des généraux macédoniens. — Régence de Perdikkas. — Soulèvement de la Grèce. — Guerre Lamiaque. — Défaite des Grecs à Cranon. — Conditions imposées aux Athéniens. — Mort d'Hypéride et de Démosthènes. — Occupation d'Athènes; abolition de la démocratie. — Mort de Perdikkas; Ptolémée en Égypte. — Régence de Polysperchon. — Intrigues de Phokion. — Procès et mort de Phokion. — Polysperchon et Kassandros. — Eumènes et Antigonos. — Mort d'Eumènes. — Querelles de famille. — Ligue contre Antigonos. — Extinction de la famille royale. — Dèmétrios, fils d'Antigonos, à Athènes. — Victoire de Dèmétrios sur Ptolémée. — Les généraux prennent le titre de rois. — Siège de Rhodes par Dèmétrios. — Progrès de Dèmétrios en Grèce. — Dèmétrios roi de Macédoine. — Anecdote de Stratonikè. — Pyrrhos, roi de Macédoine. — Dernières aventures de Dèmétrios. — Lysimachos, roi de Macédoine; sa mort. — Assassinat de Séleucos. — Invasion des Gaulois. — Défense du temple de Delphes.

L'héritage d'Alexandre. — L'empire d'Alexandre, en y comprenant son royaume héréditaire de Macédoine et de Thrace, répondait exactement à l'empire des Perses dans le temps de sa plus grande étendue, c'est-à-dire sous les règnes de Darioios 1^{er} et de Xerxès. Refoulé en Asie par les victoires des Grecs, Xerxès avait perdu ses possessions en Europe et tout le littoral de la mer Égée. La Macédoine, affranchie depuis cette époque de la suzeraineté des Perses, leur imposa la sienne sous Alexandre, comme les Perses avaient imposé leur suzeraineté aux Mèdes et aux Chaldéens sous Kyros. Mais il était facile de prévoir que la conquête macédonienne ne survivrait pas au conquérant, car il n'avait pris aucune des mesures qui

auraient pu la rendre solide en rapprochant les éléments hétérogènes, ni l'unité de législation, ni de nouvelles divisions administratives, ni des collèges d'interprètes, comme les rois Saïtes en avaient établi en Égypte. La conquête d'Alexandre ne fut qu'un épisode de la décomposition de l'empire médopersique. Ce vieil empire, depuis longtemps à l'agonie, il l'avait fait mourir de mort violente, et ne l'avait pas remplacé : il n'y eut jamais d'empire macédonien, il n'y eut qu'un roi de Macédoine sur le trône des Achéménides. Après lui, les provinces gouvernées par des satrapes sous la suzeraineté des rois d'Asie furent remplacées par des royaumes sans lien entre eux et toujours ennemis les uns des autres. Alexandre avait rêvé l'établissement d'un empire plus vaste encore que celui des Perses : il ne fit qu'émietter cette agglomération artificielle de peuples. Jamais on ne fut plus loin de l'unité qu'après ce rêve de monarchie universelle.

Mais, si l'empire d'Alexandre ne lui survécut pas, son rêve lui survécut, malheureusement. Avant d'en venir à des groupements politiques imposés par la géographie et les affinités de race, il fallut traverser un demi-siècle de guerres inutiles, où l'intérêt des peuples n'était jamais consulté. L'histoire des successeurs d'Alexandre donne un cruel démenti aux théoriciens de la monarchie, qui représentent l'hérédité du pouvoir comme une garantie contre les révolutions. L'assassinat tient la première place dans cette histoire. Les membres de la famille royale sont égorgés dès le début les uns par les autres, les généraux massacrent leurs princes, les soldats trahissent leurs chefs. Partout règne l'esprit d'aventures, en Asie, en Grèce, en Sicile, car les succès faciles d'Alexandre lui donnent partout des imitateurs. Les royaumes se font et se défont, les armées sans patrie passent d'un camp à l'autre. La Grèce, engagée dans les querelles des princes macédoniens, achève d'y perdre ce qui lui restait de vertus républicaines. Elle croyait avoir conquis l'Orient, c'est l'Orient qui a conquis la Grèce, en lui imposant ses vices, sa superstition et sa servilité. Les tyrans s'installent dans les villes libres, les petites intrigues des monarchies remplacent la virile activité des républiques. Enfin, après une suite de crimes et de bassesses dont on n'avait pas

encore vu d'exemples, le monde grec tout entier, républiques et monarchies, tombe, presque sans résistance, sous la forte main d'un peuple nouveau, dont Alexandre n'avait pas même entendu prononcer le nom. Tel fut le résultat final de cette conquête éphémère. Quand on la compare aux conquêtes durables, fécondes et civilisatrices des Romains, on a peine à comprendre l'admiration de Montesquieu pour Alexandre.

Délibération des généraux macédoniens. — La nouvelle de la mort d'Alexandre fut reçue par les vaincus avec une douleur qu'on peut croire sincère. Au lieu de les massacrer et de les réduire en esclavage, comme il avait fait à Thèbes, le conquérant avait adopté leurs mœurs, leurs vices surtout, ce qui est la meilleure manière de plaire aux peuples dégradés. Il était de tradition en Orient d'exterminer la famille royale à chaque nouveau règne : Alexandre avait épargné la famille de Dareios et récemment avait épousé une de ses filles. Toutes ces sultanes devaient regretter celui qui leur conservait le luxe, le bien-être et la vie tranquille du harem. On dit que Sisygambis ne voulut pas lui survivre et se laissa mourir de faim. Les Macédoniens au contraire se sentaient délivrés d'un joug qui était devenu de plus en plus lourd. Il leur semblait que c'était assez de conquêtes, et qu'il était temps de partager la proie. Cinquante mille talents dans les coffres, trois mille de tribut annuel, c'était de quoi enrichir tous les soldats. Les généraux se disaient que dans ce vaste empire ils pourraient se tailler des royaumes. Les plus ambitieux trouvaient qu'au lieu de partager l'héritage, il serait plus conforme aux dernières volontés d'Alexandre de le laisser tout entier au plus digne, et chacun d'eux espérait que la faveur du sort tomberait sur lui.

Perdiccas, à qui le roi mourant avait remis son anneau, se croyait désigné par là comme légataire universel, mais il fallait faire partager cette opinion aux autres. Il fit appel à leur fidélité au sang royal : Rhoxanè, une des femmes d'Alexandre, était enceinte ; le ciel voudrait sans doute qu'elle accouchât d'un garçon ; les fidèles serviteurs de la monarchie gouverneraient les provinces et Perdiccas prouverait son désintéressement en ne se réservant que la tutelle du petit roi. Cette com-

binaison parut satisfaisante aux généraux, qui espéraient se rendre indépendants, chacun dans sa province, et ils la firent accepter par la cavalerie des hétaires, ou gardes du corps. Mais la phalange, c'est-à-dire l'infanterie, fut mécontente de n'être pas consultée. Elle trouva qu'Arrhidaïos, frère d'Alexandre, quoique bâtard et imbécile, valait encore mieux qu'un roi à naître, et elle le proclama sous le nom de Philippe, son père. On envoya Attalos et Méléagros en députation aux phalangites pour leur faire accepter la décision de la cavalerie ; mais ils aimèrent mieux se mettre à la tête des mécontents. On s'arma de part et d'autre, et pendant plusieurs jours on fut sur le point de se battre autour du corps d'Alexandre. On finit par convenir qu'Arrhidaïos partagerait la royauté avec le fils possible de Rhoxanè sous la régence de Perdikkas et de Méléagros, qui eurent le commandement de l'armée royale. Les autres généraux se partagèrent les provinces ; les plus orientales furent laissées aux satrapes qui les gouvernaient, et qui, pour la plupart étaient des indigènes.

Régence de Perdikkas. — Le cadavre d'Alexandre restait depuis huit jours sur le trône où on l'avait déposé, revêtu de ses habits royaux. Sous le soleil ardent de Babylone, il se desséchait sans se pourrir. On le fit embaumer par des Égyptiens et on l'envoya au temple de son père Ammon sur un char magnifique. Mais Ptolémée qui, dans le partage des provinces s'était fait donner le gouvernement de l'Égypte, le fit déposer à Alexandrie. Puis Perdikkas fit connaître aux généraux les projets laissés par Alexandre : il s'agissait de sommes énormes à dépenser pour les honneurs à rendre à Hèphaïstion, de mille vaisseaux à construire pour conquérir les côtes de l'Afrique et de l'Espagne, de six grands temples à élever dans différents pays. On décida qu'il ne serait pas donné suite à ces projets dispendieux. Il était aussi question dans ces mémoires de transporter des Asiatiques en Europe et des Grecs en Asie, et de fondre les peuples en un seul par des mariages mixtes. Ce système de transportation en masse, qui supprimait la patrie au profit de l'unité monarchique, a été regardé par les admirateurs d'Alexandre comme un trait de génie, mais il n'était pas de son invention ; il avait été pratiqué par les rois

d'Assyrie, par Nabuchodorosor et par quelques rois de Perse. Alexandre n'avait fait que les imiter en peuplant ses colonies militaires de mercenaires grecs. Il en avait dispersé trente mille dans la haute Asie. Ils n'eurent pas plutôt reçu la nouvelle de sa mort qu'ils se rassemblèrent et voulurent retourner dans leur patrie. Perdikkas envoya contre eux Pithon avec une armée. Pithon aurait voulu les réunir aux troupes qu'il avait déjà et se créer un royaume ; mais les Macédoniens à qui Perdikkas avait promis les dépouilles des Grecs révoltés, se jetèrent sur eux aussitôt qu'ils eurent déposé les armes, et les massacrèrent malgré les serments.

Au bout de trois mois, Rhoxanè accoucha d'un fils qu'on nomma Alexandre. Comme elle craignait qu'une autre femme du conquérant, Statira, fille de Dareios, ne fût également enceinte, elle l'attira à Babylone et la fit mourir. Perdikkas se débarrassa de même de Méléagros, qu'il avait été forcé d'associer à la régence, et fit écraser sous les pieds des éléphants trois cents phalangites qui avaient dirigé la sédition. Il savait que les autres généraux ne se soumettraient pas facilement à l'autorité qu'il voulait exercer comme tuteur des deux rois ; il ne pouvait s'appuyer que sur l'ancien secrétaire de Philippe et d'Alexandre, le Thrace Eumènes, qui, dédaigné des Macédoniens, s'attachait aux intérêts de la famille royale. Dans le partage des satrapies, la Cappadokie avait été attribuée à Eumènes, mais il fallait la conquérir sur un prince indigène nommé Ariarathe. Il en était ainsi dans la plupart des provinces de l'Asie Mineure ; Alexandre n'ayant rien fait pour asseoir et organiser sa conquête, une foule de petits princes se trouvaient affranchis de la suzeraineté des Perses sans reconnaître celle des Macédoniens. Perdikkas chargea Antigonos et Léonnatos, gouverneurs des deux Phrygies, de mettre Eumènes en possession de la Cappadokie ; mais ils ne tinrent aucun compte de ses ordres. Perdikkas fut obligé d'aller en Cappadokie avec l'armée royale. Il battit Ariarathe, le fit mourir avec toute sa famille et livra le pays à Eumènes. Il soumit aussi la Pisidie qui s'était révoltée contre son gouverneur macédonien. La ville de Laranda fut détruite et tous ses habitants massacrés. Ceux d'Isaura mirent eux-mêmes le feu à leur ville, et après avoir

tué le plus d'ennemis qu'ils pouvaient, se précipitèrent dans les flammes avec leurs femmes et leurs enfants. Les Macédo niens, qui avaient compté sur de riches dépouilles, cherchèrent l'or et l'argent fondus dans les cendres de la ville. Le même fait s'est reproduit plusieurs fois dans l'histoire des héroïques populations de ces contrées.

Soulèvement de la Grèce. — La mort d'Alexandre annoncée en Grèce y produisit une fermentation générale. Athènes, quoique bien affaiblie depuis le désastre de Chéronée, crut que l'occasion était venue de secouer le joug de la Macédoine. Les aristocrates étaient, comme toujours, partisans de la paix, et ne trouvaient de garantie pour leur bien-être et pour leur sécurité que dans l'abaissement de la patrie. Leur chef, Phokion, essayait de calmer l'effervescence populaire : « Si la nouvelle est vraie aujourd'hui, disait-il, elle le sera demain ; nous avons le temps de délibérer. — Quand donc conseilleras-tu la guerre, lui demanda Hypéride ? — Quand je verrai les jeunes gens observer la discipline, les riches contribuer aux dépenses, et les orateurs s'abstenir de voler les deniers publics. » Mais le parti démocratique commençait à reprendre courage. Il y avait au cap Tainaros huit mille vétérans des guerres d'Asie, congédiés par les satrapes ; on chargea Léosthènes de les enrôler en son nom, sans compromettre la république. En même temps des orateurs furent envoyés dans les villes pour les engager à former une ligue. Démos thènes, qui était en exil depuis l'affaire d'Harpalos, se joignit aux députés d'Athènes, et son éloquence eut tant de succès que le peuple le rappela, lui fournit de quoi payer son amende et le ramena en triomphe.

Les Aitoliens furent les premiers et les plus ardents à entrer dans la ligue. Ce peuple, nouveau dans l'histoire de la Grèce, avait gardé dans ses montagnes les mœurs à demi sauvages de l'âge héroïque. Léosthènes se rendit en Aitolie avec les mercen naires qu'il avait ramenés du cap Tainaros et qu'il paya avec l'argent laissé par Harpalos à Athènes. Outre les Aitoliens, plusieurs peuples grecs au nord de l'isthme se joignirent à la confédération athénienne. Les Thessaliens, que la crainte avait d'abord retenus dans l'alliance de la Macédoine, passèrent

bientôt du côté des Grecs, auxquels ils rendirent de grands services par leur cavalerie. Mais les Boiotes, auxquels Alexandre avait donné le territoire des Thébains et qui craignaient d'être forcés de le rendre, restèrent attachés au parti macédonien. Les Spartiates, récemment écrasés par Antipatros, ne prirent aucune part à la lutte. L'abstention des Arcadiens et des Achaïens est moins excusable. Les autres Péloponnésiens, excités par Démosthènes, promirent leur appui. Les Athéniens enrôlèrent tous les hommes au-dessous de quarante ans, et pendant que le contingent de trois tribus restait pour défendre l'Attique, le reste partit sous la conduite de Léosthènes, dont l'armée monta bientôt à trente mille hommes.

Guerre Lamiaque. Défaite des Grecs à Cranon. — Antipatros, qui n'avait que treize mille fantassins et six cents cavaliers, fut battu par les Grecs confédérés et obligé de se renfermer dans Lamia; de là vient le nom de Lamiaque donné à cette guerre où le sort de la Grèce allait se décider. Antipatros demanda à traiter; mais les Grecs, aveuglés par leur succès, exigeaient qu'il se rendît à discrétion. Il avait écrit à Léonnatos et à Cratéros pour leur demander de lui amener des secours d'Asie. En les attendant, il était en mesure de soutenir un long siège dans Lamia. Malheureusement pour les Grecs, leur chef Léosthènes fut tué dans une sortie que firent les Macédoniens. Hypéride prononça son oraison funèbre; on l'a retrouvée, il y a quelques années; c'est le dernier monument de l'éloquence politique à Athènes, comme la guerre Lamiaque fut le dernier effort pour la liberté de la Grèce. La plupart des alliés étaient retournés chez eux après la première victoire, croyant la guerre finie. Pendant ce temps, Léonnatos arrivait avec trente mille hommes. Il fut battu et tué par la cavalerie thessalienne, mais les Grecs avaient été obligés de lever le siège de Lamia. Antipatros put rassembler les soldats de Léonnatos, et bientôt après Cratéros lui amena un nouveau renfort qui porta l'armée macédonienne à plus de cinquante mille hommes. Les Grecs, obligés d'accepter le combat malgré l'infériorité du nombre, furent battus à Cranon. Les pertes étaient moins considérables qu'à la bataille de Chéronée, mais la flotte des Athéniens fut battue dans le même temps près des îles

Échinades par la flotte macédonienne deux fois plus nombreuse. Athènes, n'étant plus maîtresse de la mer, ne pouvait soutenir un siège. La situation était aussi désespérée qu'après la défaite d'Aigos-Potamoi. Le peuple effrayé demanda la paix; Antipatros, pour isoler Athènes et rompre la ligue, ne voulut traiter que séparément avec les villes confédérées. Il n'avait pas le même intérêt que Philippe et Alexandre à ménager les Athéniens; il les traita encore plus durement que n'avait fait Lysandre.

Conditions imposées aux Athéniens. — On crut obtenir de meilleures conditions en envoyant comme ambassadeurs les deux chefs du parti macédonien, Phokion et Démade. Le premier obéissait à ses convictions, le second à ses intérêts. Antipatros disait que de deux amis qu'il avait à Athènes, il n'avait jamais pu rien faire accepter à l'un ni satisfaire l'avidité de l'autre. Pour négocier une paix humiliante, ils se valaient; Démade avait été plusieurs fois condamné, noté d'infamie et privé du droit de parler en public. Le désintéressement de Phokion n'a pas été contesté, mais cela ne suffit pas pour justifier sa conduite politique et nous faire partager l'admiration de Plutarque, et autres gens de lettres de l'antiquité. La première condition imposée par le vainqueur, c'était l'extradition de Démosthènes, d'Hypéride et des autres orateurs patriotes. Déjà Alexandre avait fait la même demande et on était parvenu à l'éluder par un jugement. Cette fois encore, une condamnation à mort, à laquelle les accusés pouvaient échapper par un exil volontaire, était peut-être le seul moyen de les dérober à la vengeance d'Antipatros. Cependant Cornélius Népos juge sévèrement la conduite de Phokion dans cette circonstance : « Il s'attira la haine de ses concitoyens en consentant avec Démade à livrer la ville à Antipatros et en appuyant de ses avis l'exil prononcé contre Démosthènes et les autres amis de la république. En cela, il offensa à la fois la justice et l'amitié, car Démosthènes l'avait élevé au rang qu'il occupait en l'opposant à Charès, et plusieurs fois, dans des causes capitales, il l'avait défendu et sauvé. Et quand Démosthènes fut en péril à son tour, non seulement Phokion ne le défendit pas, mais il le livra. »

Le philosophe Xénocratès accompagna l'ambassade, quoiqu'il ne fût pas citoyen d'Athènes. On avait cru que sa haute réputation en imposerait à Antipatros; mais celui-ci ne le salua même pas, interrompit plusieurs fois son discours avec humeur et l'obligea enfin à se taire. Le vainqueur fit connaître ses conditions. Il fallait avant tout livrer Démosthènes, Hypéride et les autres démagogues; puis renoncer à la constitution démocratique et revenir à trois siècles en arrière, au temps où le pouvoir était réglé sur le revenu; enfin, payer une amende, outre les frais de la guerre et recevoir une garnison macédonienne dans le fort de Munychia. Les ambassadeurs acceptèrent ces conditions, qui les débarrassaient de la démocratie. Comme au temps de Lysandre et des Trente tyrans, les aristocrates préféraient la servitude de la patrie à une liberté dont le peuple aurait eu sa part. Phokion fit, par pudeur, une objection contre la garnison macédonienne. « Je t'accorderai tout, dit Antipatros, excepté ce qui causerait la perte et la nôtre. » Phokion n'insista pas; Xénocratès seul, protesta, quoique étranger, au nom de l'honneur d'Athènes: « Ces conditions, dit-il, sont douces pour des esclaves, mais bien dures pour des hommes libres. » Pausanias parle vaguement d'une trahison; on ne peut s'expliquer autrement, selon lui, qu'après la défaite de Cranon, où les pertes avaient été minimes, le peuple ait subi des conditions bien plus dures qu'après la bataille de Chéronée. Mais nous savons combien l'esprit public est abaissé dans les réactions qui suivent la défaite.

Mort d'Hypéride et de Démosthènes. — Hypéride s'était réfugié à Aigine, dans le temple d'Aias, avec d'autres pros crits; Démosthènes à Calauria, dans le temple de Poseidon. Antipatros envoya pour les prendre quelques soldats thraces conduits par un ancien acteur nommé Archias, qu'on nommait le chasseur des bannis. Il saisit Hypéride et ceux qui l'accompagnaient et les envoya à Antipatros qui les fit mourir; on dit qu'Hypéride eut d'abord la langue arrachée, et que son corps fut jeté aux chiens. Archias alla ensuite à Calauria et essaya de faire sortir Démosthènes de son asile en lui disant qu'il n'avait rien à craindre. « Tu ne me persuaderas pas plus ici qu'au théâtre », répondit-il; et comme Archias employait la

menace, il ajouta : « Ce n'est plus de la comédie, c'est de la tragédie. » Alors il prit ses tablettes, comme s'il avait quelque chose à écrire, mordit son poinçon et s'enveloppa la tête dans son manteau. « Le lâche, disaient les soldats, il a peur. » Quand il sentit que le poison qu'il venait de prendre commençait à agir, le grand démagogue rejeta son manteau en arrière et se tourna vers la statue du Dieu : « O Poseidon, dit-il, si ma mort souille ton sanctuaire, que le sacrilège retombe sur Antipatros et les Macédoniens. » Il fit quelques pas en chancelant et tomba devant l'autel (322).

Occupation d'Athènes. Abolition de la démocratie. — Diodore, si prodigue de détails inutiles, ne fait pas même allusion à ce double meurtre ; pas un mot pour saluer en passant les derniers grands hommes d'Athènes. Il trouve qu'Antipatros traita les Athéniens avec douceur, en ne les dépouillant pas de leur argent et de leurs terres ; cela n'est pas bien étonnant, puisque les riches formaient le parti macédonien. Ils purent jouir en paix de leurs richesses sous la protection d'une garnison étrangère. Mais ceux qui possédaient moins de deux mille drachmes de revenu furent privés du droit de suffrage et exclus de toute participation au gouvernement, « comme étant des gens turbulents et amis de la guerre. » Antipatros leur offrit des terres dans la Thrace. C'était une répétition de ce qui s'était passé après la prise d'Athènes par Lysandre. Comme sous le gouvernement des Trente, on supprimait le peuple, ce qui était le meilleur moyen d'abolir la démocratie. Plutarque porte à douze mille le nombre de ceux qui perdirent les droits de citoyens à cause de leur pauvreté ; « les uns restèrent, dit-il, réduits à une situation misérable et sans dignité, les autres émigrèrent comme si leur ville eût été prise d'assaut. » Selon Diodore, plus de vingt mille citoyens furent exilés de leur patrie ; les neuf mille qui avaient le cens exigé restèrent maîtres de la ville « et furent administrés d'après les lois de Solon. » Même ces privilégiés n'inspiraient pas une confiance absolue, et comme l'avait dit Antipatros, la sécurité de Phokion et de son parti exigeait la présence d'une garnison macédonienne pour empêcher une révolution (νεωτερισμῶν). Plutarque dit que Menyllos, qui commandait

cette garnison, était un homme modéré et ami de Phokion ; il ajoute que Phokion gouverna avec douceur ceux qui étaient restés à Athènes : « Il ne confiait les emplois qu'à des hommes aimables et bien élevés ; quant aux brouillons et aux révolutionnaires, en les empêchant de gouverner et de troubler l'État, il leur apprit à aimer la campagne et l'agriculture. » Si les Trente s'étaient abstenus de pressurer les riches, ils auraient sans doute obtenu, comme Phokion, la bienveillance de Diodore et de Plutarque.

Antipatros renvoya aux rois, c'est-à-dire à Perdikkas qui gouvernait en leur nom, la question des clérouques athéniens établis à Samos. Philippe avait laissé Athènes en possession de cette colonie ; mais Alexandre, vers la fin de son règne, avait ordonné le rappel des bannis dans toutes les villes grecques. Conformément à ce décret, Perdikkas décida que les Samiens rentreraient en possession de leurs terres, dont ils étaient dépossédés depuis plus de quarante ans. Après en avoir fini avec Athènes, Antipatros et Cratéros marchèrent contre l'Aitolie avec trente mille fantassins et deux mille six cents cavaliers. Les Aitoliens, qui ne pouvaient réunir plus de dix mille hommes, transportèrent les femmes, les enfants et les vieillards dans les montagnes, mirent des garnisons dans les villes fortes, abandonnèrent les autres et attendirent. L'armée macédonienne éprouva de grandes pertes en attaquant des positions inaccessibles. Cependant l'hiver approchait, la neige couvrait les montagnes, les Aitoliens allaient être pris par la famine. Mais Antigonos, qui arrivait d'Asie, parla des projets menaçants de Perdikkas ; Antipatros et Cratéros se décidèrent à laisser les Aitoliens tranquilles pour le moment, en se promettant de les transporter plus tard dans les déserts de la Haute Asie. Ce moyen de civilisation, emprunté aux rois d'Assyrie par Alexandre, plaisait beaucoup à ses successeurs.

Mort de Perdikkas. Ptolémée en Égypte. — Perdikkas avait voulu s'assurer l'appui d'Antipatros en demandant sa fille en mariage. Bientôt il crut plus utile à ses intérêts d'épouser la veuve d'Alexandre le Molosse, roi d'Épire, fille de Philippe et sœur d'Alexandre. Pour déjouer ces intrigues, An-

tigonos engagea Antipatros et Cratéros à former une ligue où il ne fut pas difficile de faire entrer Ptolémée. Perdikkas chargea Eumènes de combattre ses rivaux en Asie et vint lui même en Égypte. Mais il s'était fait détester de ses troupes. Après avoir inutilement assiégé Péluse, il voulut traverser le Nil. Les mesures avaient été mal prises; plus de deux mille hommes se noyèrent. Il y eut une sédition dans l'armée; les soldats disaient qu'ils ne voulaient pas être la proie des crocodiles; ils envahirent la tente de Perdikkas et le massacrèrent. Il eût été facile à Ptolémée de prendre la régence; l'armée l'aurait soutenu. Mais il aima mieux s'établir solidement en Égypte. Il avait déjà ajouté à son gouvernement la ville et le territoire de Kyrène, à la suite de discordes civiles entre les Kyrénaïens. Il y ajouta bientôt la Phénicie, la Palestine et l'île de Kypros.

Régence de Polysperchon. — Deux jours après la mort de Perdikkas, on reçut la nouvelle des victoires de son allié Eumènes en Asie mineure. Les généraux coalisés le déclarèrent ennemi public. Ils firent un nouveau partage des provinces à Trisparadisos en Syrie; Eumènes en fut exclu, et Antigonos, général des troupes d'Asie, fut chargé de le réduire. Antipatros, qui avait été chargé de la régence, mourut peu de temps après, en désignant pour lui succéder Polysperchon, le plus vieux des compagnons d'Alexandre, au détriment de son propre fils Cassandros (319). Celui-ci, fort irrité, se fait donner des soldats et des vaisseaux par Antigonos, qui songeait déjà à se rendre indépendant, et qui saisit cette occasion pour occuper le nouveau régent en Europe, pendant que lui-même combattait Eumènes en Asie. De son côté, Polysperchon investit Eumènes du commandement des troupes royales et du gouvernement général de l'Asie, mais il était fort inquiet d'avoir à lutter contre Cassandros. Après la guerre Lamiaque, Antipatros avait établi des gouvernements oligarchiques dans les villes grecques; il était à croire que ces gouvernements soutiendraient son fils. Le seul moyen de lutter avec avantage, c'était de relever les espérances du parti démocratique. Polysperchon publia, au nom des rois, un décret qui rappelait les bannis et leur rendait leurs droits de citoyens. Il écrivit à Argos et aux autres républiques, pour les engager à frapper de l'exil,

de la confiscation ou même de la peine capitale ceux qui avaient occupé le pouvoir sous Antipatros. Il annonça aux Athéniens que le roi leur rendait leur démocratie et les lois de leurs pères.

Intrigues de Phokion. — Avant que la mort d'Antipatros fût connue à Athènes, Cassandros avait envoyé Nicanor renforcer la garnison macédonienne de Munychia. Phokion fut prévenu que Nicanor se préparait à occuper le Pirée ; on lui demanda de prendre des mesures pour défendre ce port, nécessaire à l'approvisionnement d'Athènes. Il répondit qu'il n'y avait aucun danger et qu'il s'en portait garant : peu de jours après, Nicanor était maître du Pirée. Les Athéniens voulaient prendre les armes ; Phokion s'y opposa et refusa de les commander. Alexandre, fils de Polysperchon, entra en Attique avec une armée ; on crut qu'il venait pour faire exécuter le décret des rois. Mais Phokion, qui voulait à tout prix une occupation étrangère, lui persuada de garder le Pirée et le fort de Munychia, et de ne pas les rendre aux Athéniens avant d'avoir vaincu Cassandros. Alexandre eut avec Nicanor des entrevues auxquelles les Athéniens n'étaient pas admis ; il était évident qu'il s'y tramait quelque chose contre eux, et que les deux partis macédoniens ne pouvaient s'entendre qu'aux dépens de la liberté d'Athènes. Le peuple était de plus en plus irrité. Les bannis, rappelés par le décret de Polysperchon, étaient rentrés à la suite de l'armée d'Alexandre. Phokion et les autres aristocrates qui avaient exercé la tyrannie sous la protection d'Antipatros, furent déposés et accusés de trahison. Ils se réfugièrent auprès d'Alexandre, qui les reçut amicalement et leur donna des lettres de recommandation pour son père. Les Athéniens envoyèrent de leur côté une ambassade à Polysperchon pour réclamer l'exécution du décret royal. Polysperchon était bien embarrassé ; la possession d'Athènes lui aurait été fort utile, mais en violant si tôt ses promesses, il pouvait nuire à sa cause. Il fit une réponse évasive au sujet du Pirée, et, pour donner une satisfaction aux Athéniens, il leur livra les accusés qui étaient venus implorer son appui.

Procès et mort de Phokion. — Le peuple s'assembla pour les juger. La réunion fut très orageuse ; on dit qu'outre les bannis, il s'y trouvait des étrangers et des esclaves ; il est pro-

bable en effet qu'on n'avait pas eu le loisir de faire un recensement exact des citoyens. L'oligarchie avait privé les deux tiers du peuple de tout droit politique : elle recueillait ce qu'elle avait semé. Les accusés ne pouvaient se faire écouter : « Athéniens, dit Phokion, est-ce justement ou injustement, que vous voulez nous condamner? — C'est justement, lui répondit-on. — Comment pouvez-vous le savoir, puisque vous ne voulez pas nous entendre? » Il vit qu'il était perdu ; il essaya de sauver les autres accusés. « Je reconnais, dit-il, que j'ai mérité la mort, mais ceux-ci, pourquoi les condamnez-vous? » On lui cria : « Parce qu'ils sont tes amis. » Alors il ne dit plus rien, comprenant que les accusés étaient condamnés d'avance comme dans tous les procès politiques. Tous les suffrages furent pour la mort. Démétrios de Phalère et quelques autres, qui avaient pu s'enfuir, furent condamnés par contumace. Phokion et ses amis burent la ciguë. Comme ils avaient été déclarés coupables de haute trahison, il n'était pas permis de les ensevelir dans le sol de l'Attique. Aucun homme libre n'osa toucher à leurs corps : des esclaves les brûlèrent hors du territoire. Les os de Phokion furent recueillis par une femme de Mégare qui les enterra sous son foyer.

Cassandros et Polysperchon. — Cassandros prit possession du Pirée avec trente-cinq vaisseaux, que lui avait fournis Antigonos. Polysperchon, laissant un corps de troupes devant la ville, passa avec le reste de son armée dans le Peloponnèse, engageant les villes à se délivrer des gouvernements oligarchiques établis par Antipatros. Dans la plupart, les aristocrates furent condamnés à la mort ou à l'exil. Mégalopolis seule resta attachée au parti de Cassandros. Polysperchon en fit le siège. Il comptait sur ses machines de guerre, et surtout sur ses éléphants ; c'était la première fois qu'on en voyait en Grèce. Mais un certain Damis, qui avait fait les guerres d'Asie, dressa un piège aux éléphants ; quand ils pénétrèrent dans la ville par une brèche faite aux remparts, ils se blessèrent les pieds à des pointes de fer, se retournèrent contre ceux qui les conduisaient et mirent le désordre dans l'armée macédonienne. Polysperchon abandonna le siège. Il chargea Cleitos, chef de la flotte royale, de se porter vers l'Hellespont pour empêcher le passage des

troupes en Europe. Cleitos remporta d'abord une victoire sur Nicanor qui commandait les vaisseaux de Cassandros, mais bientôt après, toute sa flotte fut détruite. A cette nouvelle, les villes grecques, voyant la faiblesse de Polysperchon, traitèrent avec Cassandros. L'occupation du Pirée et de Munychia réduisait les Athéniens à une impuissance absolue. Ils purent garder leurs champs, leurs revenus et leurs vaisseaux, mais les droits politiques furent réservés à ceux qui possédaient plus de dix mines. La tyrannie fut confiée par Cassandros au rhéteur Démétrios de Phalère, ami de Phokion. Il gouverna pendant dix ans avec une étonnante sagesse, si l'on en croit Cicéron, qui n'a pas d'autre idéal politique que le gouvernement d'un homme de lettres (317).

Eumènes et Antigonos. — En Asie Mineure, Eumènes, que Polysperchon avait nommé commandant des troupes royales, déployait, dans sa lutte contre Antigonos, toutes les qualités d'un général habile ; mais les Macédoniens ne lui obéissaient qu'avec répugnance, parce qu'il était Thrace. Ces phalangites si fiers d'avoir conquis l'Asie, les Boucliers d'argent, comme on les appelait, étaient aussi indisciplinés que le furent plus tard les prétoriens, les janissaires et les mamelucks : l'esprit de révolte est une des plaies inévitables du régime militaire. Eumènes ménageait leur orgueil ; il se regardait, disait-il, moins comme leur chef que comme leur compagnon d'armes. Dans une tente magnifique, sur un trône d'or, il avait placé le sceptre d'Alexandre et les habits royaux ; c'était là qu'il assemblait le conseil des officiers. Le héros lui était apparu en songe et lui avait promis de diriger les délibérations. L'armée ne recevait d'ordres qu'au nom d'Alexandre. Un jour, on trouve dans le camp des proclamations d'Antigonos, invitant les soldats à désertier : Eumènes leur dit que c'est lui-même qui les a écrites, pour avoir la preuve de leur fidélité. Il empruntait de l'argent à ses officiers, pour les intéresser à sa conservation, mais il n'en manquait pas, car il avait été mis en possession du trésor royal ; aussi avait-il beaucoup de volontaires grecs. Il réunit vingt-cinq mille hommes dans la Haute-Asie et se trouva supérieur en forces à Antigonos. Les ruses de guerre de ces deux habiles capitaines, détaillées par Diodore, sont très curieu-

ses pour l'étude de la tactique militaire dans l'antiquité.

Mort d'Eumènes. — Après deux batailles sans résultats et une suite de marches et de contre-marches où les deux chefs cherchaient à se tromper mutuellement, il se livra en Perse une bataille où Eumènes fut vainqueur ; mais Antigonos s'était emparé des bagages de l'ennemi, grâce à la fuite ou peut-être à la trahison de Peukestès, qui commandait la cavalerie. Les Boucliers d'argent redemandèrent leurs bagages ; Antigonos répondit qu'il les leur rendrait s'ils voulaient lui livrer leur général. Il faut se rappeler qu'Alexandre avait marié ses soldats à des femmes persanes, pour créer une pépinière d'enfants de troupe ; c'est une des idées que ses admirateurs vantent le plus. Il en résultait que l'armée trainait après elle un nombre considérable de femmes, d'enfants et de nourrices. Tout cela était mis aux bagages. La plupart des vétérans avaient maintenant plus de soixante ans ; ils trouvaient qu'il était temps pour eux de se reposer dans la vie de famille. Ils entourèrent Eumènes comme pour lui faire escorte, et tout à coup le saisissent et le chargent de chaînes. Il leur reprochait leur trahison, leur rappelait les serments militaires prêtés entre ses mains. Il les suppliait de ne pas livrer leur général vainqueur à l'ennemi vaincu, mais de le tuer plutôt de leurs lances ou de lui ôter ses chaînes et de lui donner une épée. Le reste de l'armée s'attendrissait, mais les Boucliers d'argent étaient furieux : « Le beau malheur, disaient-ils, que ce maudit Chersonnésien soit puni de nous avoir fatigués par tant de guerres ! Cela vaut mieux que de voir les braves soldats de Philippe et d'Alexandre, après une vie de fatigues et de combats, obligés de mendier leur pain dans leur vieillesse. Voilà déjà trois nuits que nos femmes sont au pouvoir des ennemis. — Soyez donc maudits, s'écria-t-il, et que les Dieux vengeurs du parjure vous regardent, et vous traitent comme vous traitez vos chefs. Vous êtes encore souillés du sang de Perdikkas ; puissiez-vous finir dans la misère et dans l'exil des camps, dévorés par vos armes, sous le poids de mes dernières imprécations ! »

Il marcha les mains liées, suivi de toute son armée, vers le camp d'Antigonos, qui ne voulut pas le voir, de peur de céder au souvenir d'une vieille amitié. Il donna ordre de le garder

étroitement, « comme un éléphant ou un lion, » et de le laisser mourir de faim. Mais la mort tardait trop, Antigonos était pressé de partir; il le fit égorger dans sa prison. Puis, selon Plutarque, il se chargea d'accomplir les malédictions d'Eumènes contre ceux qui l'avaient trahi : il les envoya au satrape d'Arachosie avec ordre de les exterminer n'importe comment, de façon que pas un seul ne pût retourner en Macédoine (316).

Querelles de famille. — Pendant que la légitimité perdait son unique défenseur, elle détruisait elle-même son prestige par ces haines de famille, si communes dans les monarchies. La vieille Olympias s'était retirée en Epire, avec le fils de Rhoxanè, pendant la régence d'Antipatros. Polysperchon l'engagea à revenir en Macédoine; mais ce retour ruinait les espérances d'Eurydikè, femme de Philippe Arrhidaïos, qui prétendait régner sous le nom de son mari. Eurybikè écrit à Polysperchon de livrer le commandement à Cassandros, qu'elle appelle à son aide, et rassemble des troupes pour s'opposer au retour d'Olympias. Celle-ci arrive cependant, avec une armée d'Epirotes conduits par son neveu Aiakidès. Les Macédoniens, subjugués par l'ascendant de la mère d'Alexandre, passent de son côté et lui livrent Eurydikè et son mari. Elle les fait enfermer dans une prison très étroite, où ils pouvaient à peine se tenir. Au bout de quelques jours, voyant que ce traitement provoquait une réaction de pitié en leur faveur, elle fit tuer Philippe Arrhidaïos par des soldats thraces et envoya une corde, du poison et un poignard à Eurydikè, qui s'étrangla en demandant aux Dieux de réserver une fin pareille à Olympias. Celle-ci fit mourir ensuite Nicanor, frère de Cassandros, et trente de ses amis. Un autre fils d'Antipatros, Iolaos, était mort; c'était lui qu'on avait soupçonné d'avoir empoisonné Alexandre. Olympias renversa son tombeau et jeta ses cendres au vent.

Cassandros, qui assiégeait Tégée, quitta précipitamment le Péloponnèse. Les Aitoliens, prenant parti pour Olympias, fermèrent à Cassandros le passage des Thermopyles. Mais il passa en Thessalie sur des vaisseaux. Olympias s'enferma dans Pydna avec Rhoxanè et son fils. Elle n'avait qu'un petit nombre de soldats, mais elle comptait sur son neveu Aiakidès et sur Polysperchon. Cassandros leur oppose ses lieutenants et assiège

Pydna. Polysperchon, abandonné par la plupart de ses soldats, se retire en Perrhaïbie; Aiakidès est déposé et exilé par les Épirotes, qui font alliance avec Cassandros. Pydna, assiégée par terre et par mer, fut bientôt réduite à la plus cruelle famine; quelques soldats mangèrent de la chair humaine; l'air était empesté de l'odeur des cadavres. Les amis d'Olympias l'engagèrent à se rendre. Elle essaya de s'enfuir sur un vaisseau, et n'ayant pu y réussir, elle se remit entre les mains de Cassandros. Les soldats envoyés pour la tuer n'osèrent porter la main sur la mère d'Alexandre; alors Cassandros la livra aux parents de ceux qu'elle avait fait périr, et ils l'étranglèrent. Puis il fit garder Rhoxanè et son fils à Amphipolis, en attendant le moment de s'en débarrasser, et pour se donner une apparence de droit à la succession au trône il épousa Thessalonikè fille de Philippe et d'une autre femme qu'Olympias. Enfin, voulant fortifier son parti en Grèce, il rebâtit Thèbes et y fit revenir ce qui restait des anciens habitants. Il fut aidé par les Athéniens et par la plupart des Grecs, même de la Sicile et de l'Italie.

Ligue contre Antigonos. — La légitimité, représentée par un enfant captif, n'opposait plus d'obstacle sérieux à l'ambition des satrapes; mais Antigonos, le plus puissant de tous, essaya de rétablir à son profit l'unité de l'empire. Depuis la mort d'Eumènes, il tranchait du monarque, faisait mourir Pithon, satrape de Médie, qui lui semblait hostile, ôtait le gouvernement de la Perse à Peukestès, puisait à pleines mains dans les caisses royales d'Ecbatane et de Suse. Arrivé à Babylone, il est reçu comme un roi par Séleucos, auquel il demande des comptes. Séleucos répond qu'il tient sa satrapie des Macédoniens et n'a pas de comptes à rendre. Mais, craignant le sort de Pithon, il s'enfuit chez Ptolémée, satrape d'Égypte. Antigonos fait courir après lui, car les Chaldéens avaient prédit que si Séleucos quittait Babylone, il deviendrait roi d'Asie, mais on ne put le saisir. Il fit peur à Ptolémée des projets d'Antigonos; Ptolémée à son tour donna l'éveil à Cassandros et à Lysimachos, gouverneur de Thrace, et une ligue se forma contre Antigonos. Celui-ci s'allia avec Polysperchon, qui s'était retiré en Aitolie, et avec son fils Alexandre qui occupait

encore quelques villes du Péloponnèse. Il cherche à se concilier les Macédoniens en annonçant qu'il veut venger Olympias et délivrer le fils de Rhoxanè, les Grecs en promettant de les affranchir : cette promesse, souvent renouvelée par tous les ambitieux qui voulaient se faire des partisans, engageait la Grèce dans ces guerres stériles, suscitées et entretenues par des intérêts individuels. Elle en souffrait bien plus que l'Asie, qui laissait les armées mercenaires vider les querelles des satrapes.

Malgré ses richesses et sa puissante armée, dans laquelle il avait incorporé beaucoup de soldats d'Eumènes, Antigonos comprit qu'il ne pourrait lutter avec avantage contre ses ennemis s'il leur laissait la mer. Il s'empara de Tyr et de la Phénicie, et fit couper les cèdres du Liban pour construire des vaisseaux à Tripolis, à Byblos et à Sidon. Il fit construire une autre flotte en Kilikie avec les bois du Tauros et obtint des Rhodiens la permission d'établir aussi un chantier dans leur île. Il attira dans son parti quelques-uns des rois de Kypros et envoya un de ses lieutenants délivrer Chalkis et d'autres villes grecques de leurs garnisons macédoniennes. En même temps il soutenait Seuthès, roi indigène de Thrace, qui avait pris les armes contre Lysimachos ; mais celui-ci, ayant battu les soldats envoyés par Antigonos, les fit entrer dans son armée. Ptolémée battit près de Gaza le jeune Dèmètrios, fils d'Antigonos, qui faisait ses premières armes ; Séleucos, à l'aide d'une armée que lui fournit Ptolémée, rentra en possession de Babylone ; le satrape de Médie vint l'attaquer avec 12,000 hommes, mais la plupart passèrent du côté de Séleucos qui se trouva ainsi à la tête d'une armée considérable, et put se rendre maître en peu de temps de la Médie et de la Susiane. Pendant cette expédition, Dèmètrios était entré à Babylone, mais la garnison qu'il y laissa fut chassée par Séleucos. C'est de cette année (311) que date l'ère des Séleukides.

Extinction de la famille royale. — Une paix conclue à cette époque laissa à chacun ce qu'il possédait et reconnut la liberté des villes grecques. D'après le traité, Cassandros devait garder la Macédoine jusqu'à l'avènement du fils de Rhoxanè : son premier soin fut de le faire mourir avec sa mère. Comme

ce meurtre était également utile à tous les belligérants, on a supposé qu'il avait été secrètement convenu entre eux; ce qui est certain, c'est qu'aucun d'eux ne réclama. Mais Polysperchon, auquel on ne pensait plus, voyait ses espérances ruinées par l'extinction de la famille royale. Il se rappela qu'il y avait à Pergame un bâtard d'Alexandre nommé Héraclès; il le fit venir avec sa mère Barsine et voulut le faire proclamer roi avec l'appui des Aitoliens. Cela gênait Cassandros, qui fit offrir à Polysperchon de lui laisser prendre le Péloponnèse, s'il voulait sacrifier son prétendant. Polysperchon accepta le marché et fit mourir Héraclès et sa mère. Mais il ne profita pas de cette lâcheté; malgré les troupes que lui fournit Cassandros, il ne put s'établir dans le Péloponnèse, et il finit obscurément. Il ne restait plus de la famille d'Alexandre que ses deux sœurs, Thessalonikè, mariée à Cassandros, et Cléopâtre, veuve d'Alexandre d'Epire. Ptolémée aurait voulu épouser Cléopâtre, et elle y consentait; mais Antigonos la fit tuer par ses femmes, qu'il mit à mort ensuite, pour éviter le soupçon de complicité.

Démétrios, fils d'Antigonos, à Athènes. — Le traité conclu entre Antigonos et les autres satrapes avait stipulé l'indépendance des villes grecques. C'était pour les contractants le seul moyen d'empêcher l'un d'entre eux de s'y établir; c'est par la même raison qu'aujourd'hui les puissances européennes laissent le sultan maître de Constantinople. Chacun se promettait de faire respecter cette clause par les autres et de s'y soustraire pour son compte. Ptolémée voulait affranchir les villes grecques d'Asie soumises à Antigonos, pendant que celui-ci chassait les garnisons installées par Cassandros dans les villes grecques d'Europe. Les Athéniens avaient déjà envoyé une ambassade à Antigonos, à l'époque où un de ses lieutenants délivrait Chalkis. Il donna deux cent cinquante vaisseaux à son fils Démétrios, qui entra dans le Pirée en annonçant qu'il venait rétablir la démocratie. Malgré les instances du peuple, il ne voulut pas entrer dans Athènes avant d'avoir chassé la garnison macédonienne. Démétrios de Phalère, qui craignait le sort de Phokion, obtint une escorte pour se retirer à Thèbes; les trois cents statues qu'il s'était fait élever pen-

dant les dix ans de sa tyrannie furent abattues en un jour. Après avoir préparé le siège du fort de Munychia, le fils d'Antigonos s'embarque pour Mégare, chasse la garnison et rend la liberté à la ville. Puis il revient devant Munychia, s'en empare et rase la forteresse. Alors seulement il entre dans Athènes et proclame le rétablissement de la liberté (307).

Il y avait quinze ans que la démocratie avait été abolie ; le peuple, qui n'avait pas su la reconquérir, montra bientôt qu'il avait perdu la dignité en même temps que l'énergie. Sa reconnaissance pour son libérateur atteignit les dernières limites de l'adulation. On décréta, sur la proposition d'un certain Stratoclès, que des statues d'or d'Antigonos et de Dèmétrios seraient placées près de celles d'Harmodios et d'Aristogéiton. On leur donna le titre de Sauveurs, on leur éleva des autels, on institua des sacrifices en leur honneur, on créa deux nouvelles tribus auxquelles on donna leurs noms, on fit broder leur image sur le péplos d'Athènes ; ce péplos fut déchiré par un ouragan, et les Dieux montrèrent ainsi, dit Plutarque, combien ils étaient irrités des honneurs sacrilèges rendus à des mortels. Alexandre avait donné l'exemple de ces serviles apothéoses, mais la servilité est encore plus choquante dans une république que dans une monarchie. Dèmétrios pratiquait la polygamie comme tous les princes macédoniens ; quoique déjà marié à une fille d'Antipatros, il épousa, pendant son séjour à Athènes, une descendante de Miltiade qui était veuve d'Ophellas de Kyrène. Les Athéniens regardèrent cette alliance comme un honneur pour eux. Antigonos, à qui ils envoyèrent une ambassade pour lui faire connaître les honneurs qu'ils avaient décernés à lui et à son fils, fit donner au peuple d'Athènes cinq cents médimnes de blé, et des matériaux suffisants pour construire cent vaisseaux. On ne sait si cette flotte fut construite : les Athéniens de ce temps-là ne s'inquiétaient guère de relever leur puissance maritime. Ce n'était plus le même peuple ; à force de donner le droit de cité aux esclaves, on avait fait un peuple nouveau, qui ne comprenait plus les devoirs de la démocratie.

Victoire de Dèmétrios sur Ptolémée. — Ptolémée avait établi sa domination sur l'île de Kypros en châtiant par la

mort ou l'exil les petits rois qui avaient pris parti pour Antigonos. Nicoclès, roi de Paphos, fut forcé de se donner la mort. Sa femme Axiothéa ne voulut pas lui survivre; elle tua ses deux filles, pour les préserver du déshonneur, et se tua ensuite en engageant ses belles-sœurs à l'imiter. Les frères de Nicoclès mirent le feu à la maison et s'entr'égorgèrent; ainsi finirent les rois de Paphos. L'île entière était au pouvoir de Ptolémée; mais Antigonos chargea son fils Dèmétrios de lui enlever cette conquête. Dèmétrios battit Ménélaos, frère de Ptolémée, qui s'enferma dans Salamine, capitale de Kypros. Dèmétrios en fit le siège et employa pour la première fois une machine de son invention qu'il appela Hélépole, preneuse de villes. Il parvint à abattre une partie des murs, mais, pendant la nuit, les assiégés mirent le feu à ses machines. Bientôt Ptolémée arriva au secours de son frère avec une flotte très considérable. Dèmétrios vint à sa rencontre, après avoir laissé quelques vaisseaux à l'entrée du port pour empêcher Ménélaos de faire sortir les siens. Il se livra près de Leucolle une grande bataille navale où Dèmétrios remporta une victoire complète. Ptolémée s'enfuit avec huit vaisseaux, les seuls qui lui restaient sur les cent cinquante qui composaient sa flotte; le reste fut pris ou coulé. Son argent, ses provisions d'armes, ses machines de guerre, tombèrent au pouvoir de l'ennemi, ainsi que ses domestiques, ses amis et ses femmes, entre autres la fameuse joueuse de flûte Lamia, qui devint la maîtresse de Dèmétrios et prit beaucoup d'empire sur lui, quoiqu'elle fût déjà vieille et fanée. Après la défaite de son frère, Ménélaos ne résista pas et remit Salamine aux mains du vainqueur avec son armée et ses vaisseaux.

Les généraux prennent le titre de rois. — A la nouvelle de cette victoire, Antigonos prit le titre de roi d'Asie et envoya le diadème à son fils. Une monnaie d'Antigonos et une de Dèmétrios, sur lesquelles figure l'image de Poseidon, Dieu de la mer, paraissent avoir été frappées à l'occasion de la bataille navale de Leucolle; la belle statue de la Victoire debout sur une proue de navire, trouvée à Samothrace et placée au musée du Louvre, en haut du grand escalier, se rapporte au même événement. Antigonos et son fils

combinèrent une attaque par terre et par mer contre l'Égypte. Antigonos rassembla cent mille hommes à Antigonie, ville qu'il avait bâtie en Syrie, et se dirigea vers l'isthme, pendant que Dèmétrios suivait la côte avec sa flotte. Mais cette double expédition échoua complètement. Ptolémée, qu'on croyait surprendre, avait fait garder le passage et les bouches du Nil. Pour encourager les désertions dans l'armée ennemie, il fit annoncer que chaque soldat qui passerait de son côté recevrait deux mines, chaque officier un talent ; il y eut un grand nombre de transfuges. La flotte avait souffert de la tempête, l'armée commençait à manquer de vivres ; il fallut retourner en Syrie, et Ptolémée, se croyant assuré de la possession de l'Égypte, prit le titre de roi ; Séleucos, qui venait de soumettre les satrapies de l'Asie supérieure, en fit autant, ainsi que Lysimachos. Cassandros seul ne prit pas ce titre dans ses lettres, mais on le trouve sur ses monnaies. Ce titre ne se trouve jamais sur les monnaies antérieures à cette époque.

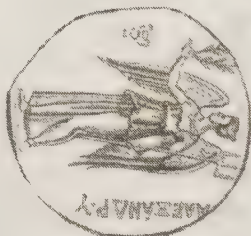
Les monnaies royales. — C'est à partir du même temps que les types divins sont remplacés sur les monnaies par des effigies royales. Ce n'était pas une innovation, mais un emprunt à la numismatique des rois de Perse, dont l'image était représentée sur des dariques, dans le costume d'un archer. Quelques monnaies de la Grèce d'Asie, à l'époque de la domination persique, portent pour empreinte la tête du roi avec la même coiffure que dans la grande mosaïque de Pompéi. C'est seulement sous les successeurs d'Alexandre que cet usage a passé dans la numismatique des Grecs. Pendant longtemps on a cru voir la tête d'Alexandre sur ses monnaies ; c'est pour cela qu'on en trouve un si grand nombre qui sont percées d'un trou : Alexandre ayant toujours été le favori de la Fortune, on croyait que ses images portaient bonheur, et on les gardait comme amulettes. En réalité, c'est la tête d'Athènè qui figure sur les monnaies d'or d'Alexandre ; sur ses monnaies d'argent, qui sont très communes, c'est la tête d'Héracles imberbe, coiffé de la peau de lion. Le portrait d'Alexandre figure sur les monnaies de Lysimachos, en qualité de Dieu protecteur, avec des cornes de bélier, comme fils d'Ammon. Ptolémée fit aussi frapper des monnaies au nom et à l'effigie d'Alexandre, les

unes en argent, avec une coiffure formée d'une tête d'élé-



Tête d'Athènes.

(Statère d'or d'Alexandre le Grand.)



La Victoire.

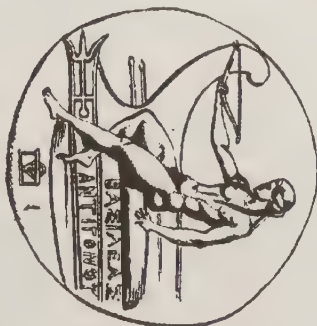


Tête d'Alexandre sur une monnaie de Lysimachos.



Tête de Poseidon.

(Monnaie du roi Antigonos.)



Apollo sur une proue de navire.



Tête de Démétrios — au revers, Poseidon.

(Monnaie du roi Démétrios.)



phant, les autres en bronze avec un diadème. Après la bataille

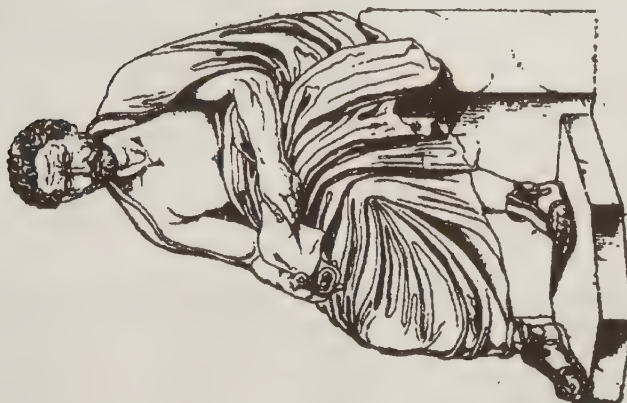
de Leucolle, quand les successeurs d'Alexandre eurent pris le titre de rois, ils commencèrent presque tous à mettre leurs effigies sur leurs monnaies. On trouve, dans les collections, des séries iconographiques à peu près complètes pour toutes les dynasties macédoniennes et pour les dynasties des différents royaumes gréco-barbares. Ces effigies royales présentent en général un caractère d'individualité très remarquable. C'est la dernière phase de l'évolution de l'art grec; il est descendu de l'idéal au réel, des types généraux aux représentations particulières.

Les statues-portraits et les bustes. — Au siècle de Périclès, on n'élevait des statues qu'aux Dieux, aux Héros et aux athlètes. Ces statues d'athlètes, où les artistes cherchaient plutôt la beauté des proportions du corps que la ressemblance des traits du visage, ne peuvent être considérées comme des portraits, non plus que celles d'Harmodios et d'Aristogeiton, honorés après leur mort comme des Héros. Rien n'empêchait d'ailleurs les particuliers de faire faire leur portrait par un sculpteur ou par un peintre, et on cite notamment celui d'Alkibiade; mais la première statue honorifique élevée à un contemporain par le peuple est celle de Conon, qui avait rebâti les murs d'Athènes. Cornélius Népos, parlant du portrait de Miltiade dans le Portique des peintures, donne comme preuve de la décadence du sentiment républicain à Athènes, les trois cents statues de Dèmétrios de Phalère. Cette décadence est incontestable, mais la preuve est mal choisie : si ce rhéteur, imposé comme tyran aux Athéniens par un ennemi victorieux, s'est fait élever des statues par ses amis les aristocrates, il n'est pas juste d'en accuser le peuple, qui les a jetées par terre à la première occasion. Les statues-portraits se multiplièrent après Alexandre, mais la plupart de celles qui sont dans nos musées appartiennent à l'époque romaine et sont loin d'offrir les mêmes garanties de ressemblance que les effigies de souverains gravées sur les monnaies. Les riches Romains aimaient à orner leurs villas et leurs bibliothèques de statues des grands hommes de la Grèce, de bustes des poètes, des philosophes, des orateurs. Les sculpteurs n'avaient pas toujours de modèles authentiques à copier; il n'était pas possible

de connaître les traits d'Hômère, des Sept sages de la Grèce, ni d'aucun des hommes célèbres qui avaient vécu avant la sculpture, ou quand les sculpteurs ne faisaient que des statues de Dieux et d'athlètes. On cherchait à rendre l'idée qu'on se



Aischine
(Musée de Naples).



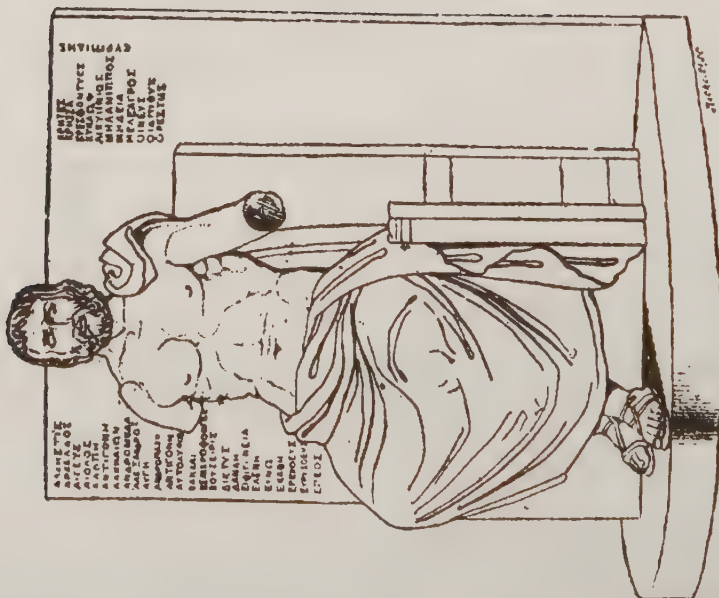
Démosthènes
(Musée du Louvre).



Sophocle
(Musée du Vatican).

formait de chaque personnage d'après ses œuvres ou ce qu'on savait de son caractère ; ainsi la tête de Socrate est imitée du type de Silène, auquel il est comparé dans le Banquet de Platon. On gravait des noms au-dessous des bustes, et cela

passait pour des portraits. Les modernes ont accepté ces désignations en toute confiance; quand elles manquaient, on y



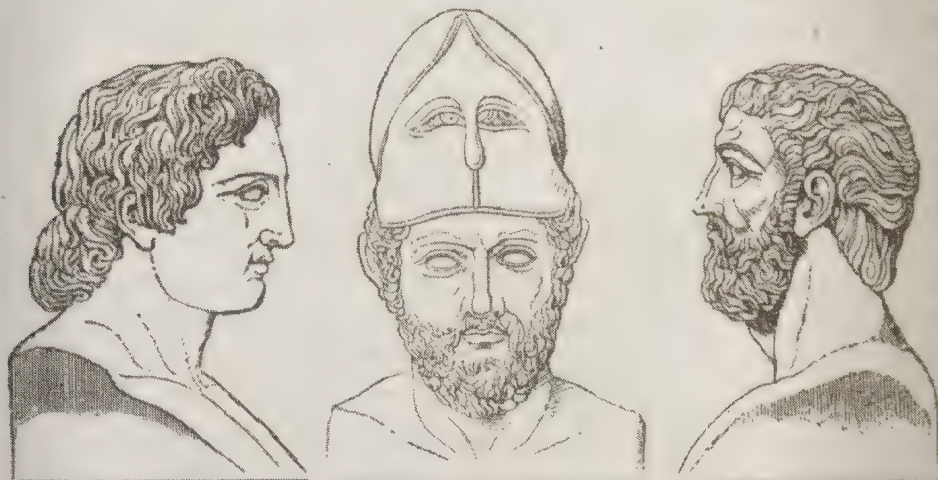
Euripide (Musée du Louvre).



Ménandre (Musée du Vatican).

suppléait par des attributions de fantaisie, par exemple pour le soi-disant Phokion du Vatican, qui représente un héros du

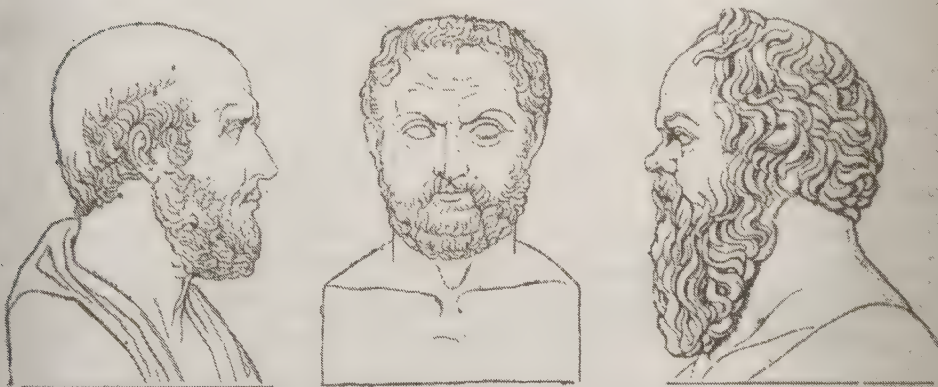
cycle épique, Odysseus ou Adrastus. Il y a à Naples une très belle statue qu'on a longtemps appelée Aristide; on veut maintenant que ce soit un Aischine. Toutes les galeries de l'Europe sont pleines de statues-portraits et de bustes; il faut bien leur



Alexandre.

Périclès.

Alkibiade.



Hippocrate.

Thucydide.

Socrate.

donner des noms pour les inscrire dans les catalogues et les désigner quand on en parle. Presque toujours il aurait été plus prudent de s'en tenir à l'étiquette banale *personnage inconnu*; mais si on était trop scrupuleux sur l'authenticité des portraits, il n'y aurait pas d'iconographie possible.

Siège de Rhodes par Démétrios. — Les Rhodiens, qui faisaient un grand commerce avec l'Égypte, avaient refusé d'aider Antigonos dans sa guerre contre Ptolémée; il résolut de les en punir. Son fils Démétrios partit pour Rhodes avec deux cents vaisseaux de guerre sans compter les bâtiments de transport et plus de mille barques de pirates qui comptaient sur le pil-



Alexandre combattant (bronze d'Herculanum).

lage de la ville. Les Rhodiens de leur côté armèrent des croiseurs pour capturer les pirates et intercepter les convois destinés à l'ennemi. Ce siège, qui dura un an, valut à Démétrios le surnom d'*assiégeur*, *πολιορκητής*. Il y employa toutes les ressources de l'artillerie de cette époque, avec les perfectionnements que lui suggérait son esprit inventif : des tours blindées à quatre

étages portées sur deux vaisseaux liés ensemble ; des toits mobiles ou tortues, pour protéger les soldats contre les projectiles ; des barrières flottantes pour garantir les vaisseaux contre les éperons des navires ennemis. Il y eut autant d'énergie dans la défense que dans l'attaque. La république arma les citoyens et les étrangers, enrôla les esclaves, en leur promettant la liberté s'ils la méritaient par leur courage. Elle annonça qu'elle nourrirait les pères, mères, femmes et enfants de ceux qui mourraient pour la patrie, qu'elle fournirait une dot aux filles et une armure aux garçons. Toutes les classes rivalisaient de dévouement et de zèle : les riches donnaient leur argent, les pauvres leurs bras pour la fabrication des armes ; tout le monde travaillait à élever des balistes et des catapultes, à réparer les brèches des murs. De part et d'autre on lançait des brûlots pour mettre le feu aux machines de guerre. Mais ni les Rhodiens ni les ennemis ne réussissaient dans leurs attaques ; le siège se prolongeait inutilement avec des pertes égales des deux côtés. Et malgré l'acharnement de la lutte, il y avait une courtoisie réciproque : en même temps que Dèmétrios donnait ordre de respecter l'atelier du célèbre peintre Protogène, situé dans un des faubourgs de la ville, les Rhodiens repoussaient la proposition faite dans l'assemblée du peuple d'abattre les statues élevées autrefois à Antigonos et à Dèmétrios.

Voyant qu'il ne pouvait réussir à prendre la ville par mer, Dèmétrios l'assiégea par terre. Il fit construire une Hélépole (preneuse de ville), énorme tour carrée dont les côtés avaient soixante-quinze pieds. Elle avait neuf étages et roulait au moyen de huit grosses roues ; trois mille quatre cents hommes la mettaient en mouvement. Du côté où elle battait les remparts, les Rhodiens construisirent une seconde, puis une troisième muraille avec les pierres des monuments publics, du théâtre, des temples. Dèmétrios fit creuser une mine et essaya de corrompre Athénagoras, capitaine des gardes. Celui-ci feignit de se laisser gagner et dévoila l'intrigue au sénat ; la troupe envoyée dans la mine fut massacrée : le peuple décerna une couronne d'or à Athénagoras. Cependant Cassandros, Lysimachos, et surtout Ptolémée fournirent aux Rhodiens des

renforts et des provisions de grains. Les Athéniens, les Cnidiens, les Aitoliens envoyèrent des ambassades à Démétrios pour lui rappeler qu'il avait promis d'affranchir les Grecs et pour lui demander d'accorder la paix aux Rhodiens. Mais un échec qu'il éprouva rendait les négociations difficiles ; un détachement qui avait pénétré par la brèche avait été écrasé ; Démétrios résolut de donner un assaut général. Heureusement pour les Rhodiens, Antigonos lui écrivit de revenir au plus vite. Ptolémée de son côté, tout en promettant de nouveaux renforts aux Rhodiens, leur conseillait de traiter. Il fut convenu que la république garderait ses droits et ses libertés : que son alliance avec Antigonos serait renouvelée, et qu'elle l'aiderait dans toutes ses guerres, excepté contre Ptolémée. Démétrios fit présent aux Rhodiens de toutes ses machines de siège. Ils les vendirent pour trois cents talents, avec lesquels ils firent élever à l'entrée de leur port, par Charès de Lindos, une statue colossale du Soleil, leur Dieu protecteur, qui passa pour une des merveilles du monde. Puis ils votèrent des statues à Cassandros et à Lysimachos et demandèrent à l'oracle d'Ammon s'ils pouvaient honorer Ptolémée comme un Dieu ; l'oracle n'eut garde de les en empêcher. Ils lui consacrèrent un temple et lui donnèrent le titre de Sôter, sauveur, sous lequel on le désigne dans l'histoire, pour le distinguer de ses successeurs appelés comme lui Ptolémée (305).

Progrès de Démétrios en Grèce. — Dès qu'il eut conclu la paix avec les Rhodiens, Démétrios passa en Grèce avec toutes ses troupes pour s'opposer à Cassandros. Les Aitoliens et les Spartiates étaient les seuls peuples grecs qui eussent conservé leur autonomie pendant les troubles des dernières années ; partout ailleurs, les villes avaient reçu des garnisons de Polysperchon et de son fils Alexandre, de Ptolémée ou de Cassandros. Ces occupations, acceptées ou demandées par un parti, subies par l'autre, se déguisaient sous le titre d'alliances. Sous prétexte de délivrer les Grecs, Démétrios voulait substituer sa domination à celle des autres. Appelé par les Athéniens, qui ne savaient plus se défendre eux-mêmes, il força Cassandros à lever le siège d'Athènes, le poursuivit jusqu'aux Thermopyles, entra dans Héraclée qui lui ouvrit ses portes ; il reçut six mille

Macédoniens qui passèrent dans son camp. Puis il reprit les forts de Phylè et de Panactè, deux boulevards de l'Attique, et les donna aux Athéniens. Ce peuple, qui semblait avoir épuisé toutes les formes de l'adulation, trouva moyen de se surpasser lui-même ; le Parthénon, la maison de la Vierge, fut donné pour demeure à Dèmètrios ; il y amenait chaque soir des débauchés et des courtisanes. On décréta que tout ce qui plaisait à Dèmètrios était saint devant les Dieux et juste devant les hommes. Ces fils d'esclaves, qui se disaient Athéniens, ne respectaient pas même le nom qu'ils avaient usurpé. Dèmètrios, choqué de leur bassesse, comme Tibère de celle du sénat romain, ne se donna pas la peine de les ménager : il leur extorqua cinquante talents, qu'il donna à Lamia, pour payer son fard et ses pommades, ce qui fit dire que cette femme était une Hélépole, preneuse de villes.

Dèmètrios passa dans le Péloponnèse et enleva Sikyone à un lieutenant de Ptolémée, Corinthe à un lieutenant de Cassandros, en donnant cent talents aux soldats de la garnison. Il prit les villes de l'Arcadie et de l'Achaïe sur les mercenaires de Polysperchon qu'il incorpora dans son armée, après avoir mis en croix Strombichos, leur chef et quatre-vingts de ceux qui lui résistaient. A Argos, il présida les jeux célébrés en l'honneur d'Hèrè, et pendant la fête épousa une femme de plus, Déidamia, sœur de Pyrrhos, roi d'Épire. Puis une assemblée réunie à Corinthe le proclama général de tous les Grecs ; c'était le titre qu'avaient reçu Philippe et Alexandre. Au milieu d'événements qui mettaient en jeu les intérêts du Péloponnèse et la liberté de toute la Grèce, Sparte ne donna pas signe de vie. Son roi Cléonymos guerroyait alors en Italie, où il avait été appelé par les Tarentins, préparait une expédition contre Agathoclès, tyran de Syracuse et mettait une garnison à Kerkyra. Ainsi Sparte, qui avait eu, presque seule, le bonheur d'échapper à la domination macédonienne, restait étrangère aux affaires de la Grèce et courait les aventures au dehors. Telle était la décadence de l'esprit politique à cette époque (303).

Ligue contre Antigonos. — Cassandros, effrayé des progrès de Dèmètrios en Grèce, renouvelle son alliance avec Lysi-

machos, Séleucos et Ptolémée. Il se met en marche pour la Thessalie et confie une partie de son armée à Lysimachos. Celui-ci passe l'Hellespont, proclame la liberté des villes grecques qui se rangent de son côté, prend celles qui lui résistent, y met des garnisons et s'empare de toutes les provinces orientales de l'Asie Mineure. Antigonos rappelle aussitôt son fils, qui se hâte de traiter avec Cassandros, passe en Asie avec toutes ses troupes et reprend les villes qui avaient fait défection. Il était important pour Antigonos et pour son fils de ne pas donner à leurs ennemis le temps de se réunir. Séleucos était engagé dans une expédition lointaine. Après avoir soumis les provinces au delà de l'Euphrate, il avait passé l'Indos et s'était avancé jusqu'à la Yamouna. On n'a aucun détail sur cette campagne; on sait seulement qu'elle n'eut pas plus de résultat que celle d'Alexandre. Il y avait alors en Inde un roi très puissant appelé Tchandragouta, dont les auteurs grecs ont fait Sandrocottos. Séleucos, qui avait laissé derrière lui des rivaux toujours menaçants, ne pouvait tenter la fortune comme Alexandre; il traita avec Sandrocottos, qui lui donna sa fille en mariage et lui fit présent de 500 éléphants de guerre. La domination de Sandrocottos sur l'Inde et même sur le territoire entre l'Indos et les montagnes fut reconnue par Séleucos qui hâta son retour à travers la Haute-Asie pour joindre ses troupes à celles de Lysimachos. Pendant ce temps Ptolémée avait repris la Syrie creuse, la Palestine et la Phénicie, à l'exception des villes de Sidon et de Tyr, défendues par de fortes garnisons. Mais sur la nouvelle d'une victoire d'Antigonos, il conclut une trêve avec les Sidoniens et retourna en Égypte.

Bataille d'Ipsos. — Cette nouvelle était fausse; au lieu d'être battus, Lysimachos et Séleucos avaient fait leur jonction. Une grande bataille se livra bientôt près d'Ipsos en Phrygie. Antigonos avait 60,000 hommes de pied, 10,000 chevaux et 75 éléphants. Du côté des alliés, il y avait à peu près le même nombre de fantassins et de cavaliers, mais Séleucos avait amené 120 chars armés de faux et les 500 éléphants que lui avait donnés Sandrocottos. Dès le commencement de l'action, Dèmétrios, à la tête de sa cavalerie, et ayant à ses côtés Pyrrhos, roi d'Épire, chargea Antiochos,

fils de Séleucos et le mit en fuite, mais il s'acharna à la poursuite des fuyards, et quand il voulut se rallier à l'infanterie, les éléphants de Séleucos lui barrèrent le passage. L'emploi des éléphants de guerre introduisait dans la tactique un changement qui fut le seul résultat des expéditions d'Alexandre et de Séleucos dans l'Inde. Protégé par ses éléphants contre la cavalerie ennemie, Séleucos, au lieu de charger l'infanterie, feignit de l'attaquer tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, pour lui donner le temps de passer dans ses rangs ; en effet, le plus grand nombre des fantassins se rendit, le reste prit la fuite. Antigonos entouré par une division de Séleucos, soutint longtemps le choc de l'ennemi, espérant toujours que son fils viendrait à son secours. Enfin, il tomba percé de coups. Il avait plus de quatre-vingts ans. Démétrios rassembla ce qu'il put de ses troupes et se retira à Éphèse, d'où il s'embarqua bientôt après pour la Grèce. Il ne lui restait que l'île de Kypros, Tyr et Sidon en Phénicie et quelques villes de l'Hellespont.

La bataille d'Ipsos marque une étape dans la décomposition du royaume d'Asie. Ce ne fut pas la dernière, mais personne, après la mort d'Antigonos, n'essaya de reconstituer, au profit d'une dynastie macédonienne, l'unité de l'empire médo-persique : la chimère d'Alexandre s'évanouit à jamais. Les vainqueurs d'Antigonos se partagèrent ses dépouilles. Séleucos prit la Syrie qui devint le siège principal de son vaste royaume. Ptolémée garda la Phénicie et la Palestine, qu'il avait conquises. Lysimachos annexa à son royaume de Thrace les provinces occidentales de l'Asie Mineure. Cassandros resta maître de la Macédoine avec la suzeraineté toujours précaire que la Macédoine s'arrogeait sur la Grèce ; son frère Pleistarchos reçut la Kilikie. Quant aux autres provinces de l'Asie Mineure autrefois soumises à la suzeraineté des rois de Perse, elles avaient profité de la conquête d'Alexandre pour s'en affranchir. Au milieu des querelles de ses successeurs, elles affermissaient sans bruit leur indépendance sous des dynasties indigènes (301).

La fortune de Démétrios se relève. — Maître de la mer, puisqu'il avait toujours sa flotte, Démétrios espérait bien

l'initiative de la résistance. Leurs vaisseaux furent très utiles à l'armée grecque ; ils s'approchaient du rivage, malgré la difficulté de naviguer au milieu des marais, et envoyaient une grêle de flèches à l'ennemi. Le combat fut très meurtrier pour les barbares ; la supériorité du nombre ne leur servait à rien dans cet étroit passage. Alors, pour forcer les Aitoliens à regagner leur pays, le Brenn détacha 40,000 hommes qui repassèrent le Sperchios et mirent l'Aitolie à feu et à sang. Ce fut une guerre comme la font les sauvages ; rien ne fut épargné, ni l'âge, ni le sexe. Comme le Brenn l'avait prévu, les Aitoliens quittèrent aussitôt les Thermopyles pour secourir ou venger leurs femmes et leurs enfants. Mais déjà un corps de troupes venu de Patrai, la seule ville du Péloponnèse qui eut songé à secourir les Aitoliens, avait rencontré les barbares et en avait fait un tel carnage qu'il n'en revint pas la moitié au camp des Thermopyles.

Défense du temple de Delphes. — Les Ainianes et les Héracléotes, se délivrant par une trahison du voisinage des barbares, indiquèrent au Brenn le sentier par lequel les Perses avaient autrefois tourné le mont Oita. Les Phokiens qui le gardaient furent culbutés et l'armée des Grecs aurait eu le sort des soldats de Léonidas, si elle n'eût heureusement trouvé un refuge sur les vaisseaux athéniens. Les Galates se dirigèrent aussitôt sur Delphes : ils avaient entendu parler des richesses du temple, et c'était surtout pour cela qu'ils avaient envahi la Grèce. Les Delphiens demandèrent à l'oracle s'il fallait mettre en sûreté le trésor sacré : « Le Dieu, répondit la Pythie, ordonne de laisser en place les anathèmes ; il défendra lui-même son sanctuaire avec les Vierges blanches. » La Pythie désignait ainsi Artémis et Athènè, la lune et l'éclair. Ce furent en effet les terreurs nocturnes qui triomphèrent des barbares. Les bruits de la foudre, répétés par les grands échos du Parnasse, les frappèrent d'épouvante. D'énormes quartiers de rocher se détachaient de la montagne et les écrasaient par milliers. Dans l'horreur des bois sacrés, en proie au mystérieux vertige qu'on attribuait à Pan, ils se ruaient les uns contre les autres. Enveloppés d'un tourbillon de grêle et de neige, ils fuyaient éperdus, traqués comme des bêtes fauves dans les

gorges profondes, sous les flèches irrésistibles de l'Archer qui frappe de loin. Le Brenn leur ordonna de brûler leurs charriots et de tuer leurs 10,000 blessés qui retardaient la fuite. Lui-même, s'étant gorgé de vin, se perça de son épée. Ce qui restait de cette innombrable armée fut achevé par la faim, la fatigue et les attaques des Aitoliens et des Dardanes. Selon Justin, Diodore et Pausanias, pas un n'échappa.

D'autres bandes de Galates furent détruites vers le même temps par Antigonos de Goni qui, depuis la mort de Sosthènes, était revenu en Macédoine. Il leur avait abandonné son camp, après avoir distribué ses soldats dans les bois et sur les vaisseaux. Quand les barbares furent bien repus de vin et de viande, il tomba sur eux à l'improviste et en fit un grand carnage. Comme ces Galates étaient forts et braves, il en prit beaucoup à sa solde et eut bientôt occasion de les employer. Sur les monnaies frappées en souvenir de cette victoire, on voit le Dieu Pan, auteur des terreurs paniques élevant un trophée d'armes (278).

§ II.

Agathoclès, tyran de Syracuse.

Jeunesse d'Agathoclès. — Il usurpe la tyrannie. — Acrotatos de Sparte à Agrigente. — Siège de Syracuse par les Carthaginois. — Agathoclès en Afrique. — Effroi des Carthaginois; sacrifices humains. — Ophellas de Cyrène. — Retour d'Agathoclès à Syracuse. — Revers des Grecs en Afrique. — Le spartiate Cléonymos en Sicile. — Dernières campagnes d'Agathoclès. — Sa mort. — Les Mamertins à Messane.

Jeunesse d'Agathoclès. — Pendant que la Grèce et la Macédoine étaient déchirées par les querelles des successeurs d'Alexandre, la Sicile était en proie à un tyran qui, par son énergie, son audace et son absence complète de sens moral, serait digne d'être placé à côté d'eux. C'est le siècle des aventuriers et des soldats de fortune. Agathoclès, fils d'un ouvrier potier, se fit remarquer dès sa jeunesse par sa beauté, sa force, son courage et ses mauvaises mœurs. Il s'engagea

comme soldat, et on admira sa haute taille et la pesanteur de ses armes. Il obtint un commandement par la protection d'un citoyen puissant auquel il avait plu, et dont, bientôt après, il épousa la veuve. Ce mariage le rendit riche, mais son ambition ne s'arrêtait pas à l'argent. Il voulut gagner la faveur du peuple par son éloquence, comme il avait obtenu l'affection des soldats par sa témérité. La tyrannie, conséquence naturelle de l'antagonisme des classes dans la cité, avait reparu à Syracuse après la mort de Timoléon. Le tyran, nommé Sosistratos, s'appuyait sur les aristocrates : Agathoclès se fit l'avocat des revendications du peuple. Il avait aussi un grief personnel contre Sosistratos qui, après une expédition contre les Brettians, lui avait refusé le prix du courage qu'il méritait. Chassé de Syracuse, il recrute une armée parmi les bannis, dont le nombre était toujours fort grand, au milieu des révolutions continuelles de la Sicile et de la Grande-Grèce. Il essaie inutilement de s'emparer de Croton, puis se met au service des Tarentins, qui le chassent bientôt, parce qu'il voulait diriger leurs affaires.

Quelque temps après, une révolution éclate à Syracuse. Sosistratos est exilé avec six cents hommes de sa faction et demande l'appui des Carthaginois. Agathoclès revient, se signale dans la guerre par son courage et son habileté, et devient si populaire que le Corinthien Akestoridès, général de la république, le soupçonne d'aspirer à la tyrannie et veut le faire assassiner. Il échappe au danger en changeant d'habits avec un esclave, et on apprend bientôt qu'il lève des troupes. On fait la paix avec les Carthaginois qui ramènent Sosistratos et ses partisans. Agathoclès obtient de rentrer également et jure, dans le temple de Déméter, de respecter la constitution.

Agathoclès s'empare de la tyrannie. — Bientôt le peuple, charmé de ses discours, le nomme gardien de la paix, et le charge d'établir la concorde entre les partis. Selon Justin, qui est rarement d'accord avec Diodore, l'usurpation d'Agathoclès fut le résultat d'un traité avec Hamilcar, général des Carthaginois, qui lui fournit des soldats africains. Quoi qu'il en soit, le premier usage qu'il fit du pouvoir fut de massacrer les six cents sénateurs, leurs parents et leurs amis. La

ville fut livrée aux soldats, qui pillaient les maisons, enlevaient les femmes et tuaient au hasard. Ceux des partisans de l'oligarchie qui avaient pu échapper au massacre se réfugièrent à Agrigente. Alors Agathoclès convoque le peuple et déclare qu'il n'a voulu que l'affranchir, et qu'il rentre dans la vie privée. Ses partisans, surtout ceux qui avaient pris part au pillage, le supplient de rester au pouvoir. Il y consent, mais à la condition d'être seul, car les collègues qu'on lui donnerait tenteraient peut-être de violer les lois, et il ne veut être responsable que de ses actes. On vote, et comme les riches étaient glacés de terreur et qu'il avait promis aux pauvres d'abolir les dettes et de partager les terres, il réunit tous les suffrages. Mais il ne prit ni le diadème ni aucune des marques extérieures du pouvoir : la réalité lui suffisait ; il ne voulut même pas avoir de gardes. N'ayant plus d'ennemis à craindre, il se donne le luxe de la clémence, tactique imitée depuis par Auguste et recommandée par Machiavel. Puis, il règle les finances, le matériel de la guerre et celui de la marine, et ajoute au domaine de Syracuse des villes et des territoires de l'intérieur (316).

Le Spartiate Acrotatos à Agrigente. — Les exilés syracusains réfugiés à Agrigente engageaient le peuple à faire la guerre à Agathoclès avant que sa domination s'étendit sur toute la Sicile. Les Agrigentins reconnurent le danger, et s'étant alliés avec ceux de Géla et de Messane, envoyèrent demander un général aux Spartiates, car il craignaient de confier le commandement à un de leurs citoyens, qui pourrait s'en servir pour usurper la tyrannie. Acrotatos, fils du roi Cléomène, était détesté à Sparte ; il saisit l'occasion de guerroyer au dehors. Mais arrivé à Agrigente, il se rendit insupportable à tout le monde par son insolence, son gaspillage des deniers publics, ses mœurs dissolues et son luxe, plus digne d'un Perse que d'un Lakédaimonien. Il assassina dans un repas Sosistratos, chef des bannis de Syracuse. On le chassa, on voulait même le lapider ; il se sauva pendant la nuit. Les Agrigentins firent la paix avec Agathoclès qui n'ayant plus d'hostilités à craindre au dehors, put affermir et étendre son autorité. Les exilés de Syracuse, forcés de quitter Agrigente,

s'étaient réfugiés à Messane, mais les Messaniens craignaient la colère d'Agathoclès : il leur offrit son alliance et les engagea à donner à ces proscrits le droit de cité. On s'étonnait d'une telle grandeur d'âme, mais quelque temps après, il trouva moyen de les attirer hors de Messane au nombre de plus de six cents, et les fit périr. Il parvint à faire reconnaître sa domination dans la plupart des villes de la Sicile, et partout il fit mourir ceux qui lui inspiraient des craintes.

Siège de Syracuse par les Carthaginois. -- Les progrès toujours croissants d'Agathoclès éveillèrent l'inquiétude des Carthaginois, qui envoyèrent en Sicile une nombreuse armée sous le commandement d'Hamilcar, fils de Giscon. Une bataille se livra près du fleuve Himère, entre Gela et Agrigente. C'était là, disait-on, qu'un ancien tyran d'Agrigente, nommé Phalaris, faisait mourir ses ennemis en les enfermant dans un taureau de bronze sous lequel on allumait du feu ; la colline où se trouvait le château de Phalaris avait gardé le nom de Scélérate. La bataille semblait gagnée par Agathoclès, quand un secours inattendu arrivé aux Carthaginois leur assura la victoire. Alors, les villes qui avaient accepté ou subi la suzeraineté de Syracuse se soumirent successivement aux Carthaginois, et Hamilcar, maître de tout le reste de la Sicile, vint assiéger Syracuse. Agathoclès répara les fortifications de la ville et la mit en état de défense, mais ces précautions ne pouvaient que retarder une ruine certaine, car il n'y avait aucun secours à attendre du dehors. Agathoclès conçut alors un projet d'une singulière audace : il résolut de porter la guerre en Afrique. C'est ce que fit plus tard Scipion, mais dans des circonstances moins difficiles, car pour Agathoclès, il s'agissait d'abord de sortir d'une ville assiégée par terre et par mer.

Il avait peu de soldats : il affranchit et enrôla les esclaves et leur fit prêter serment. Quoiqu'il n'eût pas épargné ses adversaires politiques, il savait qu'il en restait encore, et qu'ils étaient prêts à capituler avec l'ennemi. Il ne communiqua son plan à personne. Il dit aux Syracusains qu'il ne leur demandait qu'un peu de patience, et qu'il avait un moyen sûr de les délivrer. Il ne laissa dans la ville que le nombre de soldats

nécessaire pour la défendre et fit embarquer tout le reste, en ayant soin de prendre comme ôtages un membre de chacune des familles dont il se défiait. Il engagea les riches à éviter les fatigues et les privations du siège en se retirant dans leurs terres, et quand ils furent dispersés, il les fit tuer par ses soldats et s'empara de leur argent. Le port était bloqué par la flotte carthaginoise; mais on aperçut des vaisseaux marchands qui apportaient des provisions aux assiégés. Les Carthaginois allèrent à leur rencontre pour les capturer. Agathoclès saisit cette occasion pour sortir du port. Les vaisseaux marchands purent y entrer, pendant que les Carthaginois poursuivaient la flotte d'Agathoclès. Il leur échappe à force de rames et débarque avec son armée sur la côte d'Afrique.

Agathoclès en Afrique. — Alors, ayant offert un sacrifice, il déclare à ses soldats qu'il avait fait vœu, si ses vaisseaux échappaient à l'ennemi, d'en faire des torches pour les grandes Déesses de la Sicile, Déméter et Corè, et prenant un brandon sur l'autel, il met le feu à sa flotte. Les soldats, perdant tout espoir de retour, n'avaient plus de ressource que dans la victoire. Cet acte de témérité, qui est devenu proverbial, était peut-être nécessaire : Agathoclès avait trop peu de soldats pour en employer une partie à garder sa flotte; elle aurait été prise par les Carthaginois, qui étaient maîtres de la mer. L'armée acclama d'abord cet holocauste, mais la stupeur succéda peu à peu à l'enthousiasme. Agathoclès expliqua pourquoi il avait porté la guerre sur le territoire ennemi : « c'était le seul moyen de délivrer Syracuse, dit-il. Le joug de Carthage est détesté : tous ses alliés vont se joindre à nous. Ces marchands vont apprendre ce que c'est que d'avoir la guerre chez soi. Ils ne savent pas se battre, ils rappelleront leurs troupes de Sicile, mais d'ici là, nous serons maîtres de l'Afrique. » Et il leur montra ces belles campagnes, qui n'avaient jamais été ravagées, des prairies pleines de bœufs, de moutons et de chevaux, des champs de vignes et d'oliviers, des jardins couverts de fruits et de fleurs, et les magnifiques villas où s'entassait le luxe carthaginois. Tout ce riche butin était pour eux. Ils prirent une ville de plaisance, que Diodore nomme la grande ville, et Tunis la blanche. Agathoclès n'avait pas assez

de soldats pour y laisser des garnisons ; il la rasa et vint camper sous les murs de Carthage.

Effroi des Carthaginois. Sacrifices humains. — Les Carthaginois, voyant piller leurs campagnes, crurent que leur armée de Sicile avait été détruite. Ils n'avaient pas le temps de rassembler des mercenaires ; ils s'armèrent au nombre de quarante mille et mirent à leur tête Hannon et Bomilcar, qui appartenaient à deux familles rivales : c'était une précaution qu'ils prenaient souvent pour se garantir d'une usurpation. Mais cette foule de soldats nouveaux et mal exercés ne put résister à la petite armée d'Agathoclès. Hannon fut tué, et Bomilcar, qui aspirait à la tyrannie, ramena les troupes dans la ville. Les Carthaginois épouvantés attribuèrent leur malheur à la colère des Dieux. Depuis longtemps, ils n'immolaient à Moloch que des enfants achetés ; ils crurent qu'il exigeait des victimes plus précieuses, et lui offrirent deux cents enfants des plus riches familles. Trois cents citoyens se dévouèrent pour compléter le sacrifice. On les plaçait sur les mains de la statue de bronze, et on allumait un grand feu ; les victimes tombaient dans la fournaise. Diodore pense que ces sacrifices humains, en usage chez les populations phéniciennes, ont pu donner lieu à la fable de Cronos dévorant ses enfants, car les Grecs identifiaient leur Cronos avec le Moloch des Phéniciens.

Ophellas de Kyrène. — Les Carthaginois ordonnèrent à Hamilcar de leur envoyer une partie de ses troupes ; mais ne voulant pas lâcher la Sicile, ils annoncèrent la ruine complète d'Agathoclès et, pour preuve, envoyèrent à Syracuse les épaves de ses vaisseaux brûlés. Antandros, frère d'Agathoclès, voulait capituler ; l'Aitolien Eurymnon l'engagea à ne pas désespérer, et peu de temps après, on reçut la nouvelle des succès des Grecs. Le courage revint aux assiégés ; Hamilcar voulut tenter un assaut ; il fut pris, on lui coupa la tête qu'on envoya à Agathoclès : il la jeta dans le camp des Carthaginois. Ses succès attirèrent dans son alliance les populations Libyennes et Numides. Il écrivit à Ophellas, gouverneur de Kyrène, qui avait fait la guerre sous Alexandre, pour l'engager à envahir le territoire de Carthage, qu'on partagerait après la

vicioire; il laisserait l'Afrique à Ophellas, et se contenterait de la Sicile. Ce projet séduisit Ophellas; il avait des relations avec les Athéniens, parce qu'il avait épousé une descendante de Miltiade. Il leva des mercenaires en Grèce et se mit en marche à travers le désert avec une armée nombreuse, trainant après elle des femmes et des enfants, car on espérait fonder des colonies. L'armée souffrit beaucoup de la chaleur, de la soif, de la morsure des serpents. Agathoclès reçut ses alliés à bras ouverts, leur donna à boire et à manger, puis il assassina Ophellas, dont il incorpora les soldats dans son armée; les femmes et les enfants furent expédiés en Sicile et périrent dans une tempête. Kyrène rentra sous la domination de Ptolémée.

Retour d'Agathoclès en Sicile. — Vers le même temps, les Carthaginois mirent à mort Bomilcar qui avait essayé de s'emparer de la tyrannie. Agathoclès aurait pu tirer parti de la confusion que cet événement produisit à Carthage, mais il avait reçu des nouvelles inquiétantes. Les Agrigentins avaient voulu profiter de la mort d'Hamilcar pour affranchir la Sicile, à la fois de la domination des Carthaginois et de celle des Syracusains. Agathoclès, laissant le commandement de son armée à Archagathos, l'ainé de ses fils, s'embarqua sur des vaisseaux non pontés construits à la hâte. En débarquant à Sélinonte, il apprit que ses lieutenants venaient de battre l'armée des Agrigentins. Il fit rentrer sous sa domination Héracle, Thermai, Kentoripa, Képhaloidion, Apollonia. C'est vers ce temps, qu'à l'exemple des successeurs d'Alexandre, il prit le titre de roi et le mit sur ses monnaies (307). Cependant, il ne portait pas le diadème, et au lieu d'imiter la défiance de l'ancien Denys, il allait à l'assemblée sans gardes. Quand il donnait des banquets, il se faisait souvent servir dans une coupe de terre, et rappelait volontiers qu'il avait commencé par être ouvrier potier. Il se montrait affable et jovial, pour encourager la liberté de la parole chez ses convives, mais il prenait note de tout ce qu'il entendait, et quand il avait appris par ce moyen quels étaient ceux dont il devait se défier, il les invitait séparément et les faisait mourir.

Revers des Grecs en Afrique. — En Afrique son fils Archagathos avait eu d'abord quelques succès. Il avait soumis

des villes et des pays de l'intérieur des terres. Diodore parle d'une montagne toute couverte de chats, ce qui faisait qu'on n'y voyait aucun oiseau ; il parle aussi de trois villes où on adorait les singes. En étendant ainsi leurs conquêtes, les Grecs dispersaient leurs forces, tandis que les Carthaginois rassemblaient les leurs. Les peuplades indigènes commençaient à rentrer sous l'autorité de Carthage. Quand Agathoclès revint en Afrique, il trouva son armée affaiblie par des désertions, manquant de tout et disposée à la révolte. Les soldats se plaignaient de n'être pas payés. Il risqua une bataille et fut vaincu. Alors il résolut de quitter son armée, comme le fit plus tard Bonaparte en Egypte. On soupçonna ses projets et on le fit garder ; mais une attaque des Carthaginois lui permit de s'échapper. Les soldats, furieux de se voir abandonnés par leur général, massacrèrent ses deux fils et se livrèrent aux Carthaginois qui les firent entrer dans leur armée. De retour en Sicile, Agathoclès exhala d'abord sa colère contre la ville d'Égeste qui lui refusait des subsides. Cette expédition fut marquée, selon Diodore, par d'atroces cruautés : des hommes brûlés vifs, des avortements de femmes enceintes, les jeunes filles et les enfants vendus aux Brettiens, et la ville d'Égeste peuplée de nouveaux habitants et recevant le nom de Dikaïopolis, ville de la vengeance. En même temps, Agathoclès chargeait son frère Antandros d'égorger les parents, les femmes et les enfants des soldats de l'armée d'Afrique, en représailles du meurtre de ses fils. Diodore ajoute que ces exécutions sauvages produisirent une telle horreur qu'Agathoclès, désespérant de garder le pouvoir, proposa à Deinocrates, général des exilés, de rétablir la république à Syracuse. Mais Deinocrates n'en avait nulle envie ; depuis vingt ans qu'il était chef de bandes, il avait pris goût à cette espèce de royauté. L'accord n'ayant pu se faire, Agathoclès acheta le secours des Carthaginois en leur livrant quelques villes et battit Deinocrates, dont les troupes se rendirent. Il les fit massacrer, mais il épargna Deinocrates, et comme ils étaient dignes de s'entendre, il en fit son lieutenant.

Le Spartiate Cléonymos. — Justin ne parle pas des cruautés d'Agathoclès. Il dit seulement qu'après avoir traité

avec les Carthaginois et soumis les villes révoltées, il entreprit, à l'exemple de Denys, la conquête de l'Italie méridionale. Il commença par s'emparer des îles Aioliennes, pour se procurer de l'argent en pillant le trésor consacré à Aiolos et à Héphestos dans le prytanée de Lipari ; puis il se disposa à passer en Italie. Ses préparatifs excitèrent les craintes des Tarentins, déjà menacés d'un autre côté par les populations indigènes. Ils s'adressèrent aux Spartiates, dont le roi Cléonymos enrôla des mercenaires au cap Tainaros. En y joignant les forces de Tarente et celles des Messapiens, avec lesquels il fit alliance dès son arrivée, il réunit une armée considérable. Les Lucaniens effrayés firent leur paix avec Tarente, et Cléonymos, ne voulant pas être venu pour rien, se tourna contre Métaponte, où cependant il n'était entré qu'en allié. Il imposa à la ville un tribut de six cents talents et prit deux cents jeunes filles comme otages, ce qui le rendit suspect, car il avait, quoique Spartiate, la réputation d'un débauché ; au reste il en fut puni plus tard par la mauvaise conduite de sa femme Chélidonis. Ensuite, au lieu de délivrer la Sicile de la tyrannie d'Agathoclès, comme il en avait annoncé l'intention, il se jeta sur Kerkyra, qui lui parut une station commode pour surveiller les affaires de la Grèce, y leva un tribut et y laissa une garnison. Revenant alors en Italie, sans s'inquiéter ni des Tarentins qui l'avaient appelé, ni des Messapiens dont il avait demandé l'alliance, il se mit à guerroyer et à piller au hasard, sous prétexte de châtier ceux qu'il appelait des rebelles. Il poussa cette guerre de pirate jusqu'au fond de la mer Adriatique. Les Italiens tuèrent une partie de ses troupes, une tempête détruisit une partie de sa flotte, mais il en réchappa et termina la série de ses aventures en appelant Pyrrhos contre sa patrie pour se venger de ses infortunes conjugales.

Dernières guerres d'Agathoclès. Sa mort. — Agathoclès dirigea une expédition contre Kerkyra, pour y poursuivre Cléonymos ; mais il trouva Cassandros, qui assiégeait la ville par terre et par mer. Il brûla la flotte macédonienne, et s'empara de Kerkyra qu'il donna en dot à sa fille Lanassa, en la mariant à Pyrrhos, roi d'Épire. A son retour, il apprend qu'une partie de ses mercenaires s'étaient révoltés contre son petit-

filz Archagathos, qui ne leur payait pas leur solde : il en fait tuer deux mille. C'étaient, selon Diodore, des Ligures et des Etrusques, mais il faut croire qu'il y avait aussi des Brettians dans le nombre, car cette exécution amena une guerre entre les Brettians et Agathoclès. Il fut battu et se vengea sur les Crotoniates, qui ne lui avaient rien fait. Il leur dit de ne pas s'inquiéter de son approche, qu'il ne faisait que traverser le pays pour mener sa fille en Epire. Ils ne firent aucun préparatif de défense ; il prit la ville, la saccagea et massacra les habitants. Puis il se jeta sur Hipponion, qui était au pouvoir des Brettians, s'en empara, et y mit une garnison qui fut massacrée peu de temps après. Devenu vieux et atteint d'une maladie articulaire très douloureuse, il vit sa succession disputée de son vivant entre son filz et son petit-filz. Celui-ci le fit empoisonner par Mainon, son favori, au moyen d'un corrosif introduit dans un cure-dents. Ce Mainon était un Egestin, devenu esclave du tyran, et qui vengeait ainsi la ruine de sa patrie. On dit qu'Agathoclès, pour mettre fin aux tortures qu'il endurait, se fit porter vivant sur le bûcher ; on vit là une punition du sacrilège qu'il avait commis dans les îles Aioliennes en volant le trésor sacré d'Héphaistos (289).

Les Mamertins à Messane. — Après la mort d'Agathoclès, son filz et son petit-filz furent tués par Mainon, qui essaya de s'emparer du pouvoir, avec l'appui des Carthaginois. Les Syracusains choisirent pour général Ikétas, et il fut convenu qu'ils donneraient des otages et rappelleraient les bannis. Mais aux premières élections de magistrats, les mercenaires d'Agathoclès se prétendirent lésés, les citoyens s'armèrent, un conflit se préparait : on finit par convenir que les mercenaires quitteraient la Sicile. C'étaient, pour la plupart, des Campaniens, connus sous le nom de Mamertins. Ce nom vient de l'usage qui existait chez les anciens peuples d'Italie, de conjurer une famine ou une épidémie en vouant au dieu Mamers ou Mars, tous les produits du printemps suivant ; c'est ce qu'on nommait un printemps sacré. Les jeunes gens compris dans ce vœu, s'appelaient Mamertins, c'est-à-dire voués à Mamers. Ils quittaient le pays et cherchaient fortune où ils pouvaient. Dans ce temps où la guerre se faisait à l'aide de troupes mer-

cenaires, les Mamertins ne manquaient pas d'occupation ; Agathoclès en avait pris un très grand nombre à sa solde. Quand il fut convenu qu'ils sortiraient de la Sicile, ils se rendirent à Messane pour s'embarquer et y reçurent l'hospitalité ; mais pendant la nuit, ils égorgèrent les habitants et s'emparèrent de leurs femmes et de leurs biens. Cet établissement des Mamertins à Messane fut pour la Sicile un nouvel élément de troubles et devint plus tard l'occasion de la première guerre entre les Romains et les Carthaginois.

§ III.

Pyrrhos et les Romains.

Rome protectrice des Grecs d'Italie. — Les Tarentins provoquent les Romains. — Pyrrhos appelé par les Tarentins. — Pyrrhos en Italie. — Négociations avec les Romains. — Bataille d'Asculum. — Pyrrhos en Sicile. — Retour de Pyrrhos en Italie. — Victoire des Romains à Bénévent. — La Grande Grèce soumise aux Romains. — Monnaies de la Grande Grèce et de la Sicile.

Rome protectrice des Grecs d'Italie. — L'absence de lien fédéral entre les cités grecques de l'Italie les rendait incapables de résister aux peuples indigènes, Samnites, Lucaniens et Brettians. Elles furent donc naturellement conduites à demander l'appui de la grande république romaine, seule capable de les protéger. Rome ne refusait jamais sa protection à ceux qui la demandaient, fussent-ils éloignés de l'Italie, comme Marseille qui put, grâce à son alliance avec les Romains, étendre librement son commerce, sans rien craindre de ses voisins barbares, les Ligures et les Gaulois. Les premières relations de Rome avec les villes grecques de l'Italie furent des relations amicales : Locres, Thourioi, Rhègion, demandèrent et obtinrent son alliance et sa protection. Tarente seule, aima mieux avoir les Romains pour ennemis que pour amis. Elle n'avait eu à souffrir ni des tyrans de Syracuse, ni des Lucaniens ou des Samnites, séparés d'elle par des populations moins fortes et moins belliqueuses. Sous l'influence des institutions démocratiques, elle avait acquis, dit Strabon, une

étonnante prospérité. Elle aspirait à jouer dans la péninsule Italique le rôle prépondérant que Syracuse avait obtenu en Sicile; aussi voyait-elle avec inquiétude et jalousie les progrès de la puissance romaine. Par une provocation insensée, les Taréntins mirent de leur côté tous les torts et rendirent la guerre avec Rome inévitable. Puis, selon leur habitude, ils appelèrent à leur aide un prince étranger, et quoiqu'ils eussent choisi cette fois le plus brave et le plus habile capitaine de l'époque, la lutte qu'ils entreprirent eut pour résultat d'établir définitivement la domination des Romains sur toute l'Italie.

Les Taréntins provoquent les Romains. — Les Lucaniens et les Brettians, ayant attaqué la ville de Thourioi, alliée des Romains, une armée commandée par le consul Fabricius fut envoyée pour la délivrer, en même temps qu'une escadre de dix galères alla croiser dans le golfe de Tarente. Les Taréntins, rassemblés dans le théâtre qui dominait la mer, aperçurent quelques-uns de ces vaisseaux à l'entrée du port. Aussitôt un orateur nommé Philocharis, auquel on donnait le nom de la célèbre courtisane Thaïs, à cause de l'infamie de ses mœurs, s'écria que la présence de ces navires était un acte d'hostilité, et que suivant un traité, les Romains ne devaient pas dépasser le cap Lakinion. Le peuple s'élance vers le port, les vaisseaux sont coulés ou pris, le duumvir qui les commandait est tué, les rameurs sont réduits en esclavage. Le Sénat romain envoya une ambassade pour demander réparation. A peine introduits dans le théâtre où le peuple était rassemblé, les ambassadeurs sont accueillis par des rires insultants. Ils veulent parler, on se moque de la manière dont ils prononcent le grec, et on les pousse dehors. Un ivrogne souille d'urine la toge du chef de l'ambassade : les rires redoublent. Le Romain se retourne et dit : « Riez ! vous pleurerez bientôt, ma robe sera lavée dans votre sang. »

Pyrrhos appelé par les Taréntins. — Ils appelèrent Pyrrhos, roi d'Epire, en lui promettant l'appui des Lucaniens et des Samnites. Il saisit avidement l'occasion de renouveler la tentative de son grand-oncle Alexandre le Molosse. Ptolémée Kéraunos, pour se débarrasser d'un concurrent dangereux, lui fournit des soldats et des éléphants. Pyrrhos fondait de

grandes espérances sur cette expédition. Il en parla à l'orateur Kinéas, disciple de Démosthènes, qu'il employait dans ses négociations. Il disait que l'éloquence de Kinéas lui avait gagné plus de villes que la force des armes. « Il paraît, Pyrrhos, lui dit Kinéas, que les Romains sont un peuple puissant et belliqueux ; si un Dieu nous donne la victoire, comment comptes-tu en profiter ? — C'est bien simple, dit Pyrrhos : nous devenons maîtres de l'Italie, dont tu connais sans doute l'importance et l'étendue. » Kinéas parut réfléchir et ajouta : « Quand nous aurons l'Italie, que ferons-nous ? — La Sicile est à côté, qui nous tend les bras, dit Pyrrhos. C'est une île riche, populeuse et très facile à prendre, car elle est livrée à l'anarchie depuis la mort d'Agathoclès. — Mais est-ce que nous nous en tiendrons là ? — Oh ! non ; que les Dieux nous aident, et tu verras de grandes choses. Qui nous empêche de prendre Carthage et l'Afrique ? Agathoclès s'en était presque rendu maître, et il était parti de Syracuse avec quelques vaisseaux. Et tu conviendras qu'arrivés là, nous ne craignons aucun de ceux qui nous gênent aujourd'hui. — Sans doute ; il sera facile de reprendre la Macédoine et de dominer la Grèce. Mais après cela, que ferons-nous ? — Oh ! alors, mon bon, nous n'aurons plus qu'à nous reposer ; nous passerons nos journées à boire et à causer tranquillement. — Eh bien ! dit Kinéas, si nous commençons par là ? » Le roi se mit à rire, mais ne fut pas converti.

Pyrrhos en Italie. — Les Tarentins n'étaient pas sans inquiétudes sur les suites de leur coup de tête. Un certain Méton se présente un jour à l'assemblée, couronné de fleurs fanées, une bouteille à la main et précédé d'une joueuse de flûte, comme s'il sortait ivre d'un repas. On applaudit et on l'invita à chanter : « Vous avez raison, dit-il, rions pendant que nous le pouvons encore ; quand Pyrrhos sera ici, nous aurons autre chose à faire. » En effet, aussitôt arrivé, il fit fermer le théâtre, les gymnases et les jardins où l'on se réunissait pour parler politique, il défendit les festins et tous les divertissements hors de saison, enrôla tous les citoyens et leur fit faire l'exercice militaire. Il y en avait beaucoup qui cherchaient à s'échapper, mais il fit garder les portes. Cela fit murmurer : il prit quel-

ques-uns des mécontents et les envoya en Epire. Il apprit bientôt que l'armée romaine approchait; il aurait voulu attendre l'arrivée des Lucaniens et des Samnites. Il offrit sa médiation au consul Laevinus; mais il lui fut répondu que les Romains ne l'acceptaient pas comme arbitre et ne le craignaient pas comme ennemi. La bataille se livra près du fleuve



Petit bas-relief de bronze trouvé près du Siris et représentant le combat d'un Grec contre une Amazone. On croit qu'il a orné la cuirasse d'un officier de Pyrrhos (British Museum).

Siris, dans le voisinage d'Héraclée. Le roi eut son cheval tué sous lui; il fut même blessé, selon Justin. Il fit avancer ses éléphants; les Romains, qui n'en avaient jamais vu, les appelaient des bœufs de Lucanie. Ce furent eux qui donnèrent la

victoire à Pyrrhos. En voyant les cadavres des Romains, tous frappés par devant, et la main sur leurs armes : « Avec de tels hommes, dit-il, j'aurais bientôt conquis le monde. » Il les fit ensevelir comme ses propres soldats (280).

Les Samnites et les Lucaniens arrivèrent après la bataille. Pyrrhos leur reprocha leur lenteur en laissant comprendre qu'il n'était pas fâché d'avoir vaincu sans eux. La garnison romaine de Thourioi avait été chassée par les Tarentins, avant l'arrivée du roi d'Epire. Les Locriens livrèrent la leur après la bataille d'Héraclée. A Rhégion, la garnison était composée de Campaniens ; ils massacrèrent les habitants de la ville et s'emparèrent de leurs femmes et de leurs biens ; puis il firent alliance avec leurs compatriotes les Mamertins, qui s'étaient emparés de Messane de la même manière. Les Romains, occupés par leur guerre contre Pyrrhos, ne purent tirer une vengeance immédiate du crime de leurs soldats, mais le chef de la légion infidèle, Jubellius, ne recueillit pas le fruit de son crime. Chassé par ses complices, qui lui reprochaient d'avoir mal fait le partage, il s'enfuit à Messane, où il fut atteint d'un mal d'yeux. Le médecin Dexicratès, qui était de Rhégion, saisit cette occasion de venger sa patrie : il lui mit des cantharides sur les yeux et le rendit aveugle.

Négociations avec les Romains. — Pyrrhos marcha sur la Campanie, mais ne put surprendre Capoue et ne fut pas plus heureux dans une tentative contre Naples. Il alla jusqu'à Préneste et aperçut Rome ; mais les Romains avaient déjà levé une nouvelle armée ; il vit que les légions renaissaient comme les têtes de l'Hydre, et, craignant d'être cerné, il retourna à Tarente. Une ambassade lui fut envoyée ; il espérait qu'il allait dicter les conditions de la paix, mais il ne s'agissait que du rachat des captifs. Pyrrhos offrit de rendre les prisonniers sans rançon. Sachant que Fabricius, chef de l'ambassade était pauvre, il crut le gagner en lui proposant de réparer les erreurs de la Fortune. Fabricius répondit simplement que sa pauvreté ne le gênait pas et ne l'empêchait pas d'être fort considéré dans son pays. Pyrrhos envoya Kinéas à Rome avec des cadeaux pour les femmes des sénateurs ; on dit que ces cadeaux furent refusés ; cela n'est pas impossible, quoique fort extraordinaire.

Les historiens ne s'accordent pas sur les conditions proposées. Le Sénat allait les accepter, mais un discours très fier du vieil aveugle Appius Claudius, entraîna l'assemblée, et il fut répondu à Pyrrhos qu'on ne pourrait traiter avec lui qu'après qu'il serait sorti de l'Italie. Kinéas, revenu de Rome, dit à Pyrrhos que le Sénat lui avait paru une assemblée de rois ; politiquement en effet, les chefs de famille qui composaient la cité romaine, peuvent être rapprochés des rois d'Homère ; mais si Kinéas voulait parler des successeurs d'Alexandre, la comparaison n'avait rien de flatteur pour d'honnêtes gens comme Curius ou Fabricius.

Bataille d'Asculum. — Il fallut continuer la guerre. Une nouvelle rencontre eut lieu près d'Asculum ; Pyrrhos, dont les



Monnaie de Pyrrhos roi d'Épire (tête de Zeus Dodonaien, couronné de chêne ; au revers Hérè ou Dionè, assise sur un trône).

auxiliaires italiens étaient armés à la romaine, avait habilement combiné l'ordonnance de la légion avec celle de la phalange. Mais un soldat romain coupa la trompe d'un éléphant : les bœufs de Lucanie n'étaient donc pas invulnérables. Selon l'Abrégé de Tite-Live, le résultat du combat fut douteux. Selon Plutarque, les Romains eurent l'avantage le premier jour, mais le lendemain, Pyrrhos ayant su les attirer sur un terrain où il pouvait déployer ses forces, les mit en fuite et les obligea à se réfugier dans leur camp. Il avait perdu ses meilleurs soldats, et comme on le félicitait de son succès : « Encore une victoire pareille, dit-il, et je retournerai seul en Épire. » Un de ses serviteurs proposa aux Romains de l'empoisonner : Fabricius lui dénonça cette trahison en l'engageant à mieux choisir ses amis. Il renvoya les prisonniers romains sans rançon ; le Sénat

lui fit remettre un nombre égal de prisonniers grecs et italiens. On conclut un armistice dont il profita pour passer en Sicile (278).

Pyrrhos en Sicile. — Depuis la mort d'Agathoclès, la Sicile avait été sans cesse troublée par les brigandages des Mamertins établis à Messane et par les guerres d'Ikétas, tyran de Syracuse, contre Phintias, tyran d'Agrigente. Après avoir régné neuf ans, Ikétas fut remplacé par Thynion, qui occupa l'île d'Ortygie, pendant que Sostratos était maître du reste de la ville. Les Carthaginois, profitant des divisions de ces deux chefs, assiégèrent Syracuse. Ce fut alors que les deux partis implorèrent le secours de Pyrrhos. Il avait des prétentions sur la Sicile, comme gendre d'Agathoclès. Il ne pouvait passer par Messane, car les Mamertins s'étaient ligués avec les Carthaginois contre lui. Il débarque à Tauroménion, où le tyran Tyndarion l'avait appelé, et se rend de là à Catane, puis à Syracuse, où il est reçu comme un libérateur. Il réconcilie Thynion et Sostratos, et, joignant les forces des Syracusains à celles qu'il avait amenées, il chasse les Mamertins et les force à se retirer dans Messane, Agrigente, Léontinoi, Sélinonte, Égeste, et bien d'autres villes lui ouvrent leurs portes. Il prend Éryx, après être monté le premier à l'assaut; il s'empare de même de Panormos, le principal port des Carthaginois, auxquels il ne reste plus de toutes leurs possessions siciliennes que Lilybée (277).

Retour de Pyrrhos en Italie. — Après deux mois de siège, il juge cette place imprenable tant que les Carthaginois seront maîtres de la mer. Il veut alors, à l'exemple d'Agathoclès, faire une descente en Afrique. Mais il lui faut des matelots; il force les villes à lui en fournir, il s'irrite des lenteurs et des résistances; on commence à trouver son joug aussi lourd que celui des Carthaginois et des Mamertins. Il se dégoûte de la Sicile, et prétexte, pour en sortir, les appels réitérés des Tarentins et des Samnites. Il échappe à grand'peine à la flotte carthaginoise qui lui coule soixante-dix vaisseaux, et tombe au milieu d'une bande de Mamertins qui l'attendaient sur la côte d'Italie. Il perd son arrière-garde et deux de ses éléphants; il est blessé, et comme il se retirait pour panser sa blessure, un grand soldat

vient le provoquer. Mais Pyrrhos avait la poigne solide et une épée de bonne trempe : il lui en assène un coup sur la tête et le coupe en deux. Les barbares frappés d'admiration le laissent continuer sa route. Il s'arrête à Locres pour châtier les habitants qui avaient chassé sa garnison, puis, comme il manquait d'argent pour payer ses troupes, il pille le temple de Corè, un des plus célèbres de l'Italie. Mais les vaisseaux qui emportaient le trésor sacré furent rejetés sur le rivage par la tempête. Pyrrhos effrayé fit remettre tout l'argent dans le trésor de la Déesse et continua sa route vers Tarente.

Victoire des Romains à Bénévent. — En son absence, les Romains avaient repris Croton, admis Héraclée dans leur alliance et battu plusieurs fois les Brettians, les Lucaniens et les Samnites. Affaiblis par ces défaites, les alliés de Pyrrhos ne lui envoyèrent que peu de soldats. Il se hâta néanmoins d'entrer en campagne pour prévenir la jonction de deux armées romaines envoyées contre lui, l'une par le Samnium, l'autre par la Lucanie. Il rencontra près de Bénévent le consul Curius, qui fut obligé de livrer bataille avant l'arrivée de son collègue. Mais les Romains n'avaient plus peur des éléphants; ils leur lançaient des étoupes enflammées. Les uns furent tués, les autres réservés pour le triomphe. La victoire des Romains fut complète (275). Ils prirent le camp de Pyrrhos, qui rentra à Tarente avec un petit nombre de cavaliers. Il fallait renoncer à ses projets du côté de l'Occident, c'était une affaire manquée, il avait hâte d'en entamer une autre. Il dit aux Tarentins qu'il avait écrit aux rois de Macédoine et d'Asie pour avoir des secours, et qu'il partait pour rassembler une nouvelle armée. Il leur laissa une garnison. Au bout de deux ans, on apprit la mort de Pyrrhos. Les Tarentins appelèrent les Carthaginois, qui envoyèrent leur flotte devant le port. Mais Milon, chef de la garnison épirote, livra la citadelle aux Romains. Ils entrèrent dans la ville, la déclarèrent tributaire de Rome, et désarmèrent les habitants.

La Grande-Grèce soumise aux Romains. — Une punition tardive, mais implacable, atteignit la légion campanienne qui s'était emparée trahitusement de Rhègion. Le consul Génutius prit possession de la ville; un grand nombre de cou-

pables furent massacrés sur place; les autres furent envoyés à Rome, condamnés à mort par le vote unanime du peuple et privés de sépulture. Les citoyens de Rhègion furent remis en possession de leurs biens, et la ville fut déclarée libre et alliée des Romains. Tous les peuples indigènes de l'Italie méridionale qui avaient accueilli Pyrrhos comme un libérateur, furent soumis définitivement à la domination de Rome. C'était une délivrance pour les villes grecques qui subsistaient encore, mais elles n'étaient plus que l'ombre d'elles-mêmes. Quoique libres sous la protection de Rome, elles disparaissent obscurément de l'histoire. Au temps de Strabon, le nom de la Grande-Grèce était déjà un vieux souvenir, et la langue grecque n'était plus parlée qu'à Naples, à Rhègion et à Tarente. Faute d'un lien fédéral entre les cités autonomes, la race hellénique avait disparu en détail du sol de l'Italie avec sa brillante civilisation. Les Romains allaient en recueillir l'héritage pour le transmettre à la Gaule et à l'Espagne. Ils repeuplèrent quelques-unes des anciennes colonies grecques devenues barbares, notamment Poseidonia et Hipponion, depuis longtemps habitées, l'une par les Campaniens, l'autre par les Brettians, et qui échangèrent leurs noms grecs contre ceux de Paistum et de Vibo-Valentia.

Monnaies de la Grande-Grèce et de la Sicile. — La paix romaine ne rendit pas aux villes grecques d'Italie l'éclat qu'elles avaient jeté dans les arts et dans les lettres, à l'époque orageuse de leur indépendance politique. Les innombrables vases peints qu'on admire dans nos musées, et des monnaies d'une infinie variété suffirent pour marquer leur place dans l'histoire de la civilisation. Non seulement la riche Tarente, mais des villes sans importance, Térina, Vélia, Métaponte, Héraclée de Lucanie, frappaient des monnaies d'une perfection inimitable. La production de ces chefs-d'œuvre s'arrêta brusquement avec l'autonomie communale, dont la monnaie était le symbole visible. En 268, Rome, qui n'avait eu jusqu'alors que des monnaies de bronze coulées, frappe pour la première fois des monnaies d'argent, et en même temps elle enlève le droit de monnayage à tous ses sujets d'Italie. Peu de mesures ont été plus désastreuses pour l'art. Sous le

rapport de l'exécution, les monnaies consulaires sont bien loin des monnaies autonomes de la Grande-Grèce. Il est probable que les Romains employaient des esclaves dans leurs ateliers monétaires; c'est ainsi qu'on peut expliquer l'immense infériorité du travail.

Les monnaies de la Sicile sont aussi belles que celles de



Médaille de Syracuse gravé par Kimon.



Médaille de Syracuse gravé par Evainétos.

l'Italie; on peut considérer les unes et les autres comme les plus parfaits modèles du genre. Le sentiment plastique, universel chez les Grecs, à l'exception des Spartiates, ne se manifestait pas partout dans la même branche de l'art. En sculpture, Athènes est au premier rang, quoique la palme lui ait été disputée : les anciens mettaient Polyclète d'Argos bien près de

Phidias, et Lysippe de Sikyone à côté de Praxitèle. Mais, chose singulière, Athènes n'a jamais eu de belles monnaies. Dans le siècle de Périclès, elle s'en tenait encore au type archaïque d'Athénè de profil avec l'œil de face. On croit qu'elle conservait ce type dans l'intérêt de son commerce, parce que les étrangers y étaient habitués et que sa monnaie avait cours partout. Cependant, vers l'époque macédonienne, elle adopta un type monétaire reproduisant la tête de l'Athénè du Parthénon ; mais cette nouvelle monnaie est très inférieure à celles de Philippe, d'Alexandre, de Pyrrhos, qui sont du même temps. Syracuse, au contraire, variait ses types monétaires presque à l'infini. Presque toutes ses monnaies, qu'elles soient d'or, d'argent ou de bronze, sont d'une beauté remarquable. Quelquefois on y découvre la signature de l'artiste gravée en caractères microscopiques. Ainsi, plusieurs des grands médaillons d'argent qu'on nomme Pentécontalitra sont signés des noms de Kimon et d'Evainetos, deux grands artistes qui vivaient, à ce qu'on croit, vers le temps de Denys. Sur ces médaillons, on voit au droit le profil de Corè entouré de dauphins, et au revers un quadrigé. Un autre, signé de Kimon, représente la tête d'Aréthosa de face, avec les cheveux épars. La tête de Corè, avec son nom en dialecte dorique, Cora, figure sur une très belle monnaie d'Agathoclès, dont le revers représente la Victoire dressant un trophée.

Les belles monnaies iconiques du roi Hiéron et de sa femme la reine Philistis, marquent la dernière période de l'autonomie de la Sicile. A la suite d'une victoire sur les Mamertins de Messane, Hiéron fut proclamé roi par les Syracusains, qui ne se sentaient plus capables de supporter les agitations de la liberté (269). Pyrrhos avait dit en quittant la Sicile : « Quel beau champ de bataille nous laissons aux Romains et aux Carthaginois ! » Cette prédiction ne tarda pas à s'accomplir, et la première guerre punique, qui éclata en 263, eut la Sicile pour théâtre. D'abord allié de Carthage, Hiéron fut battu par les Romains et embrassa leur parti. Son règne, long et paisible, fut pour les Syracusains une transition entre leur autonomie orageuse et l'inévitable domination de Rome.

CHAPITRE XIX

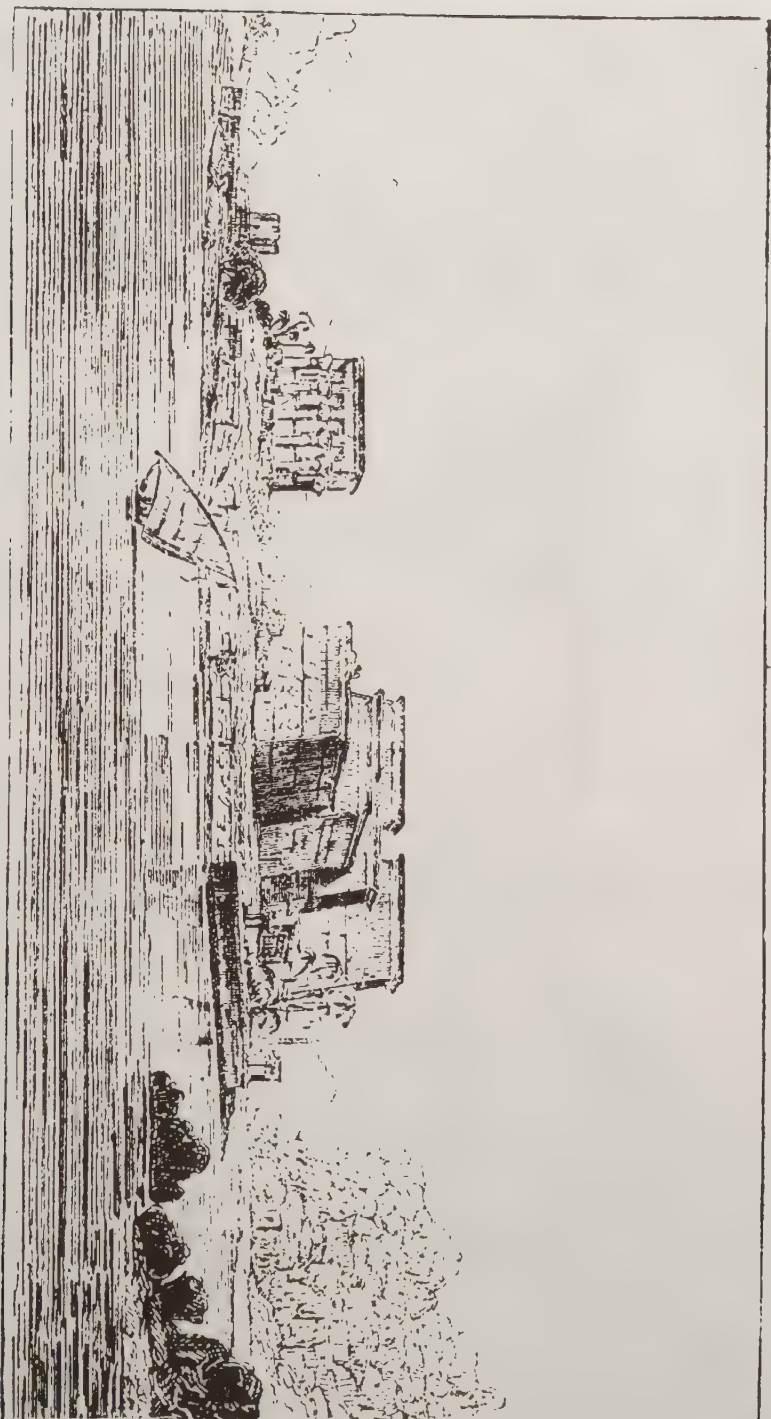
ROYAUMES ET RÉPUBLIQUES.

§ I

Prosperité de l'Égypte.

L'Égypte sous les Lagides. — Alexandrie. Commerce, industrie, religion. — La Bibliothèque et le Musée. — Poètes, grammairiens et savants. — Manéthon. L'École hermétique. — Les Juifs. Traduction grecque de la Bible. — Politique des Lagides. Alliance avec les Romains.

L'Égypte sous les Lagides. — L'Égypte avait subi la domination des Perses sans jamais s'y résigner ; ce fut la seule province de l'empire des Achéménides qui gagna quelque chose à la conquête macédonienne. On admettait généralement, à cette époque, que la Grèce avait été civilisée à l'origine par des colonies égyptiennes. Cette opinion flattait l'orgueil des Égyptiens et les empêchait de regarder les Grecs comme des étrangers : c'étaient des colons qui revenaient dans la mère patrie. Alexandre fut proclamé fils d'Ammon, c'est-à-dire successeur légitime des anciens rois d'Égypte. Le plus habile de ses généraux, Ptolémée, fils de Lagos, fonda une dynastie qui, malgré son origine étrangère, peut être considérée comme aussi nationale que celle des Rhamsès ou des rois Saïtes. Le fondateur de la dynastie des Lagides, Ptolémée Sôter, prit une part active aux querelles des successeurs d'Alexandre, mais l'Égypte n'eut jamais à en souffrir. La guerre se faisait loin d'elle, par la flotte royale et par une armée composée de mercenaires grecs. Quant au peuple égyptien, habitué depuis de longs siècles à travailler pour un maître, il lui importait peu que ce maître s'appelât Rhamsès, Psammétique ou Ptolémée. Les fellahs faisaient tous les ans leur double récolte pour le roi comme



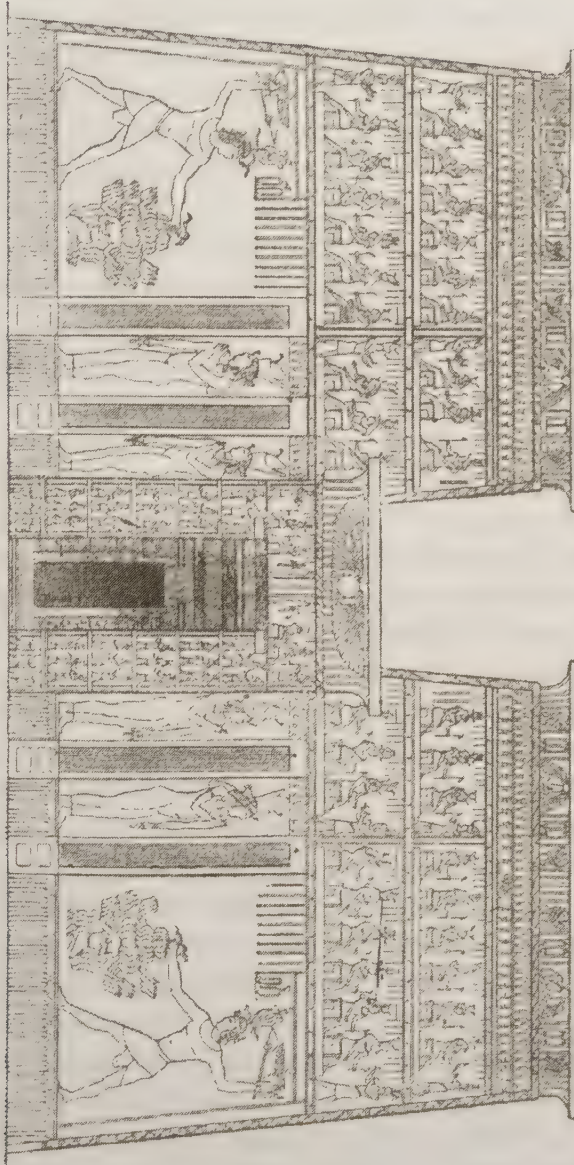
Les temples de Philai.



Portique du grand temple de Philai.

ils la font aujourd'hui pour le khédive ; on ne les tourmentait plus dans leur religion comme du temps des Perses, on réparait leurs vieux temples, on leur en bâtissait même de nouveaux,

Pylones du temple d'Aroëris à Edfou.



toujours dans le style national, et ils étaient contents. Dans les inscriptions hiéroglyphiques des temples de Philai, d'Edfou, d'Esneh, de Denderah, tous les titres divins des anciens Pha-

raons sont attribués sans aucun changement aux Ptolémées, dont les images sont toujours représentées dans le costume pharaonique. Les théocraties croient à leur éternité et vivent en dehors du temps. Les prêtres égyptiens, uniquement occupés de leurs rites traditionnels, ne s'inquiétaient pas de la civilisation grecque : à peine en soupçonnaient-ils l'existence. Ils ne se doutaient pas qu'à côté des vieilles nécropoles où ils dormaient comme des momies, surgissait une Égypte nouvelle et toute différente, concentrée dans une ville née d'hier, qui allait devenir la plus riche ville du monde, Alexandrie.

Alexandrie. Commerce, industrie, religion. — L'Égypte des Pharaons n'avait jamais été une puissance maritime ; elle ne devait sa richesse qu'à la fertilité du sol, fécondé par les inondations du Nil, et elle abandonnait le commerce à ses vassaux les Phéniciens. L'Égypte des Ptolémées eut une forte marine de guerre pour protéger sa marine marchande, et s'enrichit par le commerce. Cette transformation fut l'œuvre des trois premiers Lagides. En donnant son nom à la ville égyptienne de Rhacotis, Alexandre n'avait songé qu'à en faire une colonie militaire ; les Ptolémées firent d'Alexandrie l'entrepôt du commerce du monde. Sôter rattacha l'île de Pharos au continent par une digue de sept stades sur laquelle s'élève aujourd'hui la ville turque. Cette digue partagea le détroit en deux parties, le Grand port, en face du Bruchion, ou quartier grec, et le port Eunostos, en face du bourg égyptien de Rhacotis. De l'autre côté de la ville était un port intérieur sur le lac Maraiotis. Autour des ports s'élevaient la Bourse (ἰσπόριον), les docks, l'arsenal et les chantiers de la marine. Le canal de Néko et de Dareios, rétabli par les Ptolémées, permettait de faire passer les marchandises, sans transbordement, de la mer Rouge dans la Méditerranée. Une tour fut élevée à l'entrée du Grand port, dans l'île de Pharos, par le Cnidien Sostratos, pour guider les navigateurs au moyen de feux allumés pendant la nuit. Cette tour coûta huit cents talents et fut regardée comme une des merveilles du monde ; elle servit de modèle à tous les phares élevés à l'entrée des ports. On dit que Sostratos, après avoir gravé son nom sur la pierre, la couvrit d'un enduit de stuc où il inscrivit le nom du roi, espérant que le temps ferait tomber

l'enduit et laisserait à découvert le nom de l'architecte, ce qui arriva en effet. L'industrie ne fut pas moins florissante à Alexandrie que le commerce. On y fabriquait des tissus de laine et de lin, des bijoux, des parfums, des objets en ivoire, du verre, et surtout du papier de papyrus, dont l'usage se répandit de plus en plus avec le développement de la culture scientifique et littéraire.

Alexandrie se peupla rapidement de Grecs, d'Égyptiens et de Juifs. Le contact perpétuel, sinon le mélange de ces trois races différentes, facilitait la fusion des idées. L'Égypte étant une monarchie, l'activité intellectuelle ne pouvait se tourner vers la politique comme dans les républiques grecques ; elle se concentra sur la religion. L'esprit philosophique de la Grèce et l'esprit religieux de l'Orient se rencontrèrent à Alexandrie. La tolérance inhérente à l'Hellénisme favorisa un rapprochement d'où devait sortir, après une lente incubation, la religion du monde moderne. Les Ptolémées n'ont eu besoin ni de scepticisme ni d'habileté politique pour adopter la religion des Égyptiens sans renoncer à la leur. Les Grecs classaient facilement les croyances des autres peuples dans le large cadre de leur polythéisme. Ils admettaient volontiers que l'initiation religieuse leur était venue autrefois des Égyptiens, et ils se contentaient de traduire les noms des divinités égyptiennes dans leur langue. Depuis longtemps, par leur colonie de Kyrène, ils connaissaient le Dieu égyptien Amoun, auquel était consacrée la grande oasis entre l'Égypte et le Kyrénaïque. Ils l'appelaient Ammon, parce que cette forme rappelle le mot qui en grec signifie sable. Amoun était un Dieu solaire, ce qui aurait dû le faire confondre avec Apollon ou Héraclès ; mais comme en même temps, il était le roi des Dieux, le seigneur du ciel, les Grecs l'identifièrent avec Zeus. Ils consultaient son oracle comme celui de Dodone, et dès le temps d'Hérodote on essayait de rattacher à une même origine l'oracle de Zeus Ammon et celui de Zeus Dodonéen. Un grand temple s'éleva à Alexandrie sur l'emplacement d'une ancienne chapelle consacrée à Isis, la vie universelle, et à Sarapis, Dieu de la mort, une forme d'Osiris, dont le taureau Apis était l'incarnation visible. Alexandrie eut son Sarapéion comme Memphis. Ptolémée Sôter y

plâça une statue qu'il avait fait venir de Sinope sur la foi d'un songe. C'était probablement un simulacre d'Aïdès, ce qui explique le type purement grec de Sarapis. Il ressemble à Zeus, sauf qu'il porte sur la tête une sorte de boisseau, et qu'à ses côtés, au lieu d'un aigle est le chien tricéphale Kerbéros. Le type d'Ammon ne diffère de celui de Zeus que par les cornes de béliet. Isis fut aussi habillée à la grecque, tout en gardant quelques traits caractéristiques, une tunique à franges, nouée



Zeus-Ammon (Monnaie de Mytilène).



Isis pharia (Monnaie d'Hadrien).



Zeus-Ammon (Monnaie de Kyrène).



Sarapis (Monnaie d'Alexandre Sévère)

à la ceinture, et une touffe de cheveux sur le front rappelant la fleur du lotos. Les trois grandes divinités d'Alexandrie, Ammon, Isis et Sarapis, sont représentés sur des monnaies des Ptolémées et sur des monnaies égyptiennes de l'époque romaine.

La Bibliothèque et le Musée. — La population grecque d'Alexandrie se composait surtout de fonctionnaires royaux, de soldats mercenaires et d'une foule de poètes, de savants, de grammairiens et de rhéteurs, qui cherchaient fortune à la

cour des Ptolémées. Alexandrie eut, comme toutes les villes grecques, un hippodrome, un théâtre, des gymnases. Ptolémée Sôter, qui était lettré et qui avait écrit une histoire d'Alexandre, y fonda une bibliothèque. Ses successeurs l'augmentèrent considérablement ; sous son fils Philadelphe, elle contenait déjà cent mille rouleaux ou volumes. La fondation de la bibliothèque d'Alexandrie est un fait d'une haute importance dans l'histoire de la civilisation. Jusqu'alors les livres étaient très rares et coûtaient très cher. Les Ptolémées favorisèrent la culture du papyrus, qui leur fournit du papier en abondance. Ils entretenaient d'habiles copistes, empruntaient des livres originaux et rendaient de belles copies à la place. Ainsi le troisième Lagide, Ptolémée Évergète, emprunta aux Athéniens les œuvres d'Aischyle, de Sophocle et d'Euripide, et leur renvoya les copies, avec quinze talents pour prix des originaux qu'il garda ; on ne sait pas si les Athéniens furent satisfaits de ce procédé peu honnête.

La bibliothèque fut placée dans un vaste bâtiment construit près du palais royal et appelé Mousaïon, ou temple des Muses. Ce n'était pas un musée, dans le sens que nous donnons à ce mot ; c'était une sorte d'Université ou d'Académie. Des poètes, des grammairiens, des savants de toutes sortes y étaient logés, nourris et entretenus largement. Les uns faisaient des cours, des conférences, des lectures, qui attiraient un grand nombre d'auditeurs ; les autres comparaient les manuscrits et revisaient le texte des auteurs, pour fournir aux copistes des éditions correctes. Les livres devinrent si nombreux, qu'on en mit une partie dans le Sarapéion ; ces deux bibliothèques s'appelaient la mère et la fille. La première fut brûlée par accident pendant la lutte de Jules César contre les Alexandrins ; la seconde fut détruite par l'évêque Théophile, avec le Sarapéion dont elle faisait partie, à la suite de l'édit de Théodose ordonnant la destruction de tous les temples païens. Quelques années plus tard, le chrétien Orose contemplait les casiers vides avec un regret mêlé de honte. C'est donc à tort qu'on a accusé le calife Omar de la destruction de la bibliothèque d'Alexandrie, sur la foi d'une anecdote racontée six siècles après par Abulpharage.

Poètes, grammairiens et savants. — Alexandrie devint le centre de l'activité intellectuelle et garda ce rôle jusqu'à la dernière période de l'hellénisme. Le Musée était le paradis des gens de lettres. Ils payaient leurs bienfaiteurs en éloges emphatiques et leur prodiguaient les apothéoses. Dans les hymnes de Callimaque de Kyrène, l'île de Cos, berceau de Ptolémée Philadelphie, est glorifiée au même titre que l'île sainte de Délos, berceau d'Apollon. Théocrite de Syracuse fait une description enthousiaste de la prospérité de l'Égypte et de la puissance de Ptolémée Philadelphie : « La richesse l'accompagne ; son empire s'étend sur beaucoup de terres et de mers, sur des milliers de peuples qui font croître la moisson à l'aide des pluies de Zeus. Nulle contrée n'est aussi fertile que l'Égypte au sol bas, où le Nil déborde et amollit la glèbe ; nulle ne possède autant de villes, ouvrages d'hommes industrieux. Elle en a trois centaines, trois milliers par-dessus trois myriades, et deux fois trois, et trois fois neuf. Ptolémée règne sur toutes ces villes. Il a sa part de la Phénicie, de l'Arabie, de la Syrie, de la Libye et du pays des noirs Éthiopiens. Il règne sur tous les Pamphyliens et les Kilikiens armés de lances, et les Lykiens et les Cariens belliqueux, et sur les îles Kyclades, car les meilleurs vaisseaux sont à lui. Toute la terre, toute la mer et les fleuves retentissants obéissent à Ptolémée. Nombreux sont ses cavaliers, nombreux ses porte-boucliers, vêtus d'airain resplendissant. Il surpasse tous les rois en opulence, tant les trésors affluent chaque jour dans sa riche maison. Ses peuples travaillent en paix, car nul ennemi, franchissant le Nil plein de cétacés, ne porte la guerre dans ses campagnes, et des hommes armés ne viennent pas de la mer, sur des nefs rapides, pour enlever les troupeaux égyptiens. C'est que l'homme qui règne sur ces larges plaines est le blond Ptolémée, habile à manier la lance. Comme un brave roi, il sait garder l'héritage de son père et l'agrandir. »

Outre les idylles de Théocrite et les hymnes de Callimaque, il nous reste des ouvrages de plusieurs des poètes qui composaient la Pléiade d'Alexandrie : les Phénomènes d'Aratos, poème astronomique qui fut traduit en vers latins par Cicéron, les Argonautiques d'Apollonios de Rhodes, l'Alexandra de

Lycophron de Chalkis, poème obscur formé d'une suite d'énigmes mythologiques dont les scholies d'Isaac Tzetzés nous donnent la clef. Parmi les grammairiens de l'école d'Alexandrie, il faut citer d'abord l'ancien tyran d'Athènes, Démétrios de Phalère, qui avait été employé par Ptolémée Sôter à la fondation de la bibliothèque, et qui fut probablement le premier directeur du Musée. Mais, comme il avait engagé Sôter à transmettre le trône à Ptolémée Kéraunos, son fils aîné, il fut exilé par Ptolémée Philadelphé. Les travaux critiques d'Aristarque, de Zénodote et autres grammairiens, sur le texte d'Homère, nous sont surtout connus par les scholies du manuscrit de Venise, publiées par d'Anse de Villoison. Les mathématiques étaient représentées par Euclide, dont les *Éléments* servent encore de base à l'enseignement de la géométrie; la médecine par Érasistratos, le même qui avait fait marier Antiochos avec Stratonikè; l'astronomie par Aristarque de Samos, la géographie par Ératosthènes, dont l'ouvrage est souvent cité par Strabon.

Manéthon. — Les livres d'Hermès Trismégiste. — Au milieu de tous ces noms grecs, on ne voit qu'un nom égyptien celui du prêtre Manéthon de Sébennyti, qui écrivit en grec, par ordre de Ptolémée Sôter, une histoire générale de l'Égypte d'après les archives des temples. Il ne reste malheureusement de cet ouvrage que quelques passages cités par Joseph; mais le tableau des dynasties royales conservé par Eusèbe et Jules l'Africain, sert de base aux recherches sur la chronologie égyptienne. Quant à la philosophie, elle ne se développa à Alexandrie que plus tard. C'était encore à Athènes qu'elle était enseignée, dans les écoles des péripatéticiens, des académiciens, des épicuriens, et dans la plus illustre de toutes, celle des stoïciens. Il fallait du temps et le travail successif de plusieurs générations pour initier la population mixte d'Alexandrie aux procédés de la dialectique des Grecs. Ce n'est qu'aux environs de l'ère chrétienne qu'il y eut des écoles philosophiques à Alexandrie: l'école gréco-juive de Philon, qui, à force d'allégories, tire le platonisme des premiers chapitres de la Genèse; plus tard encore, les écoles nombreuses et très diverses de la Gnôse chrétienne, et l'école synchrétique et mystique des néo-

platoniciens. Entre toutes ces écoles, et comme pour servir de lien entre elles, s'en développe une autre qui ne se rattache à aucun nom historique, et n'est connue que par les livres portant le nom d'Hermès Trismégiste. Ces livres, les seuls monuments de la philosophie gréco-égyptienne, appartiennent à différentes époques, et il est difficile de fixer des dates extrêmes. Je suis parvenu à établir exactement celle de l'*Asclepius*, dont nous n'avons qu'une traduction latine : il est du temps de Constantin. Le *Poimandrès*, par des raisons que j'ai exposées ailleurs (1), doit être antérieur à la rédaction du quatrième évangile. Le *Livre sacré*, dont Stobée nous a conservé de longs fragments, est celui de tous les livres hermétiques où le caractère égyptien est le plus prononcé : toutefois, il y a une rhétorique pompeuse qui trahit l'éducation grecque de l'auteur.

Les Juifs. — Traduction grecque de la Bible. — Ptolémée Sôter s'était emparé sans résistance de Jérusalem, en profitant d'un jour de Sabbath. Il en ramena un grand nombre de Juifs qu'il établit à Alexandrie. Comme ils y étaient bien traités, et nullement gênés dans la pratique de leur culte, il en vint d'autres, désireux d'exercer les aptitudes commerciales de leur race dans le pays le plus riche du monde. Mais, tandis que les Grecs se trouvaient partout chez eux, les Juifs tenaient à rester étrangers partout. Ils formaient une population à part, comme aujourd'hui les Chinois à San Francisco. Ce qui les isolait des Grecs, bien plus que des Égyptiens, ce n'étaient pas leurs croyances dont personne ne s'occupait, c'était leur distinction des viandes pures et des viandes impures, et une foule de pratiques minutieuses, auxquelles ils tenaient par-dessus tout et qu'ils appelaient les œuvres de la loi. Quant à leurs livres sacrés, ils ne les lisaient guère, on le voit par l'histoire de Josiah; les livres étaient rares et chers en Judée comme partout. Dans le pays du papyrus, il était facile de s'en procurer des copies; mais comme les Juifs établis en Égypte cessèrent bientôt de parler et de comprendre la langue hé-

(1) Voir l'étude critique qui sert de préface à ma traduction d'Hermès Trismégiste (ouvrage couronné par l'Académie des inscriptions et belles-lettres 1866).

braïque, ils traduisirent leurs livres sacrés en grec. Joseph assure qu'une de ces traductions fut entreprise par ordre de Ptolémée Philadelphie. Il n'est pas impossible en effet que les Lagides aient fait placer dans la bibliothèque d'Alexandrie un livre qui contenait les traditions et les lois d'une partie de leurs sujets, mais ce livre a eu peu de lecteurs parmi les Grecs, à en juger par l'ignorance où on était encore, du temps de Tacite, de Plutarque et de Justin, sur tout ce qui concernait les Juifs. Personne n'aurait pu prévoir que les traditions d'un petit peuple barbare s'appelleraient un jour l'Écriture sainte, et que, s'il y avait un conflit entre les idées, ce serait l'Occident qui serait vaincu par l'Orient. Et pourtant, cette traduction de la Bible en grec a été, comme le fait remarquer M. Havet, un des plus grands événements de l'histoire ; car elle a rendu possible la propagation du judaïsme parmi les Gentils et l'avènement du christianisme. Les Juifs hellénistes, au temps de Philon, en comprenaient toute l'importance, car il y avait une fête et un pèlerinage dans l'île de Pharos « pour saluer le lieu où la lumière de cette traduction a éclaté, et rendre grâce à Dieu de ce bienfait ». Plus tard, quand du judaïsme hellénisé fut sorti le christianisme, ceux qui étaient restés juifs maudirent un travail qui avait abouti à ce résultat odieux, et le jour où la tradition plaçait l'accomplissement de cette œuvre devint pour eux un jour de deuil.

Politique des Lagides. Alliance avec les Romains. —

Comme les tyrans lettrés de la Renaissance italienne, les Ptolémées unissaient à un dilettantisme raffiné une profonde dépravation de mœurs. Le premier des Lagides s'était contenté de la polygamie ; son successeur emprunta aux anciens Pharaons une coutume encore plus funeste, le mariage entre frère et sœur. Son surnom de Philadelphie est probablement une allusion à son affection pour Arsinoë, sa sœur et sa femme. On a dit aussi que ce titre lui avait été donné par ironie, parce qu'il avait fait mourir deux de ses frères sous prétexte de complots et de tentatives d'usurpation. Il avait aussi un frère utérin, nommé Magas, qui, par la protection de sa mère, devint gouverneur de Cyrène après la mort d'Ophellas, tué en trahison par Agathoclès de Syracuse. Magas essaya de

se rendre indépendant, à l'instigation de sa femme Apamé, fille du roi d'Asie Antiochos. Ce fut l'origine d'une longue suite de guerres entre les Lagides et les Séleukides. Les querelles de famille et les meurtres de princes se multiplièrent de plus en plus sous les règnes suivants. Mais ce sont là des événements communs dans toutes les monarchies. Si l'Égypte, puissante et prospère sous les premiers Ptolémées, s'affaiblit et déclina de plus en plus sous leurs successeurs, les vices et



Ptolémée Sôter et Bérénikè.



Ptolémée Philadelphè et Arsinoè.

les crimes de ses princes ne sont pas la cause unique de cette décadence. L'Égypte ne pouvait garder sa prépondérance maritime et commerciale qu'à la condition d'avoir des annexes. Il lui fallait les bois de construction du Liban et du Tauros, les chantiers et les ports de la Phénicie, des stations navales à Kypros et dans les îles de la mer Égée. Il lui fallait la Palestine d'un côté, la Kyrénaïque de l'autre, pour garder les deux routes par lesquelles une armée pouvait pénétrer dans la vallée du Nil. Ces possessions, nécessaires à l'Égypte et placées hors de son territoire, pouvaient la forcer à entrer en lutte avec les rois d'Asie, les rois de Macédoine et même la république de Carthage.

Contre ces dangers, la garantie la plus efficace était une alliance avec les Romains. Peu de temps après l'expédition de Pyrrhos en Italie, Ptolémée Philadelphus envoya des ambassadeurs à Rome pour demander cette alliance. Le Sénat l'accorda et envoya à son tour des ambassadeurs à Ptolémée. Il les reçut avec magnificence et fit remettre à chacun d'eux une couronne d'or. La politesse les empêchait de refuser,

mais le lendemain matin ils allaient déposer ces couronnes sur la tête des statues du roi, qui étaient sur les places publiques de la ville. A leur audience de congé, il leur fit encore des présents considérables. Ils les reçurent, mais dès leur arrivée à Rome, ils les déposèrent dans le trésor public. Sans vouloir les blesser par un refus, la république ne crut pas de sa dignité d'accepter. Le Sénat et le peuple décidèrent qu'une somme équivalente serait donnée aux ambassadeurs en récompense des services qu'ils avaient rendus à l'État. La puissante protection du peuple romain mit l'Égypte à l'abri des ambitieuses tentatives des rois d'Asie et prolongea pendant deux siècles la dynastie des Lagides, malgré la faiblesse, les vices et les perpétuelles discordes des princes de cette famille. Mais un protecteur dont l'intervention est trop souvent réclamée finit par devenir un maître, et longtemps avant la conquête de l'Égypte elle était déjà devenue une province de l'empire romain.

§ II

Morcellement de l'Asie.

Royaumes d'Asie. Bithynie, Pont, Cappadokie, — Royaume de Pergame. — Efforts des Séleukides pour helléniser l'Asie. — L'art dans les cités grecques d'Asie mineure. — Écoles d'Éphèse, d'Antioche sur le Maiandros, de Chalkédon. — Les terres cuites, les vases ciselés, les bijoux. — La glyptique, la verrerie, la mosaïque. — République de Rhodes. — Écoles de Rhodes et de Tralles. — Les Galates en Asie mineure. — Rivalité des Lagides et des Séleukides. — Royaumes des Bactriens et des Parthes. — Trophées des Attalides. — Règne d'Antiochos le Grand.

Les royaumes d'Asie mineure. Bithynie, Pont, Cappadokie. — Le fondateur de la dynastie des Séleukides, Séleukos Nikator, avait un instant réuni sous sa domination toutes les provinces de l'empire d'Alexandre, excepté l'Égypte et la Phénicie, possédées par les Lagides. Lorsqu'il eut été assassiné par Ptolémée Kéraunos, le morcellement de son empire commença : le meurtrier se proclama roi de Thrace et

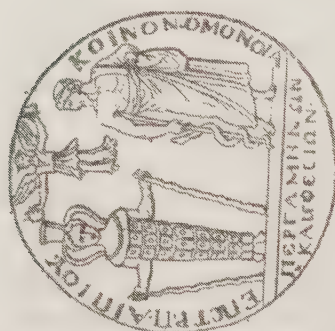
de Macédoine. On reproche à Antiochos, fils de Séleucos, de n'avoir pas vengé la mort de son père, mais il en aurait à peine eu le temps, Ptolémée Kéraunos ayant été tué l'année suivante dans un combat contre les Gaulois. La victoire d'Antigonos de Goni sur les barbares lui donnait sur le trône de Macédoine des droits qu'Antiochos n'essaya pas de contester, ayant déjà assez de peine à s'assurer la possession du royaume d'Asie. Ce royaume, plus étendu que celui d'Égypte, était loin d'avoir la même cohésion. L'empire des Perses n'avait été, comme au moyen âge l'empire d'Allemagne, qu'une suzeraineté féodale sur de grands vassaux, quelquefois héréditaires, comme le constate Memnon d'Héraclée. Affranchis par l'expédition d'Alexandre de la suzeraineté des Perses, ils ne se croyaient pas obligés de reconnaître celle des Macédoniens. Du vivant même du conquérant, un de ses lieutenants, ayant essayé de soumettre Bas, prince de Bithynie, fut battu et n'insista pas. Les petits souverains de l'Asie mineure ne se soumirent pas davantage à l'autorité des successeurs d'Alexandre, tout en se mêlant quelquefois à leurs querelles. Perdikkas, qui avait cru pouvoir comprendre la Cappadokie dans le partage des provinces, fut obligé de la conquérir, et elle reprit son indépendance à la mort d'Eumènes. Antigonos rechercha l'alliance de Mithradatès, satrape héréditaire du Pont, et le fit plus tard assassiner, mais le Pont resta soumis à ses princes indigènes, qui prétendaient se rattacher à la famille des anciens rois de Perse. Ariobarzanes, fils de Mithridatès et Zipoiètes, fils de Bas, se défendirent avec succès, l'un dans le Pont, l'autre dans la Bithynie, contre les armes de Lysimachos. Quand les généraux d'Alexandre eurent pris le titre de roi, les princes indépendants de l'Asie mineure ne tardèrent pas à le prendre également et firent frapper des monnaies à leur effigie. Les royaumes de Pont, de Bithynie, de Cappadokie, le royaume de Paphlagonie, qui fut longtemps réuni à celui du Pont, ne sont pas sortis, comme on le dit ordinairement, du démembrement de l'empire macédonien; ils n'en avaient jamais fait partie.

Le royaume de Pergame. — L'origine du royaume de Pergame est plus récente. L'eunuque Philétairos, gardien des

trésors de Lysimachos, profita de la guerre de son maître avec Séleucos pour s'approprier les richesses dont il avait la garde et se créer une petite principauté, qui ne comprit d'abord que la ville de Pergame et son territoire. Quand Séleucos fut assassiné, Philétairos racheta son cadavre, pensant bien qu'Antiochos ne voudrait pas traiter en ennemi celui qui avait rendu les derniers devoirs à son père. Il put en effet se maintenir pendant vingt ans à Pergame (283-263), aimé de ses sujets, qu'il traitait d'une façon très paternelle, ne les chargeant pas d'impôts, car le trésor de Lysimachos lui suffisait, et ne portant ombrage à aucun de ses voisins. Ses deux neveux Eumène et Attalos lui succédèrent l'un après l'autre. Eumène (263) battit Antiochos près de Sardes, et le territoire de Pergame s'étendit alors jusqu'au littoral de l'Aiolis. Attalos prit le titre de roi et fonda une dynastie, mais lui et ses successeurs laissèrent le nom et l'effigie de Philétairos sur les monnaies de Pergame, qui sont au nombre des plus belles monnaies iconiques de cette époque. La dynastie des Attalides se distingua par une politique prudente et habile et par un goût éclairé des lettres et des arts. Attalos fonda à Pergame une bibliothèque rivale de celle d'Alexandrie, et c'est à cette rivalité qu'on doit l'usage du parchemin, ou papier de Pergame, matière plus solide et plus durable que le papyrus; sans l'invention du parchemin, bien peu des œuvres littéraires de l'antiquité auraient pu arriver jusqu'à nous. Pergame eut une école de sculpteurs dont le représentant le plus célèbre, Pyromachos, paraît avoir fixé le type d'Asclépios, Dieu de la médecine. Il y a dans plusieurs musées des imitations de l'Asclépios de Pyromachos, qu'on voit reproduit sur des monnaies pergaméniennes de l'époque impériale.

Efforts des Séleukides pour helléniser l'Asie. — Les Séleukides se regardaient comme les héritiers de l'empire d'Asie, mais ils voulaient en faire un empire grec. Abandonnant le projet qu'avait formé Alexandre de prendre Babylone pour capitale, Séleucos Nicator bâtit sur le Tigre une ville qu'il nomma Séleukie et qui devait être l'entrepôt du commerce avec l'Asie orientale. Antioche, qu'il fonda ensuite sur l'Oronte, fut considérablement agrandie par ses successeurs, qui en firent

leur résidence royale ; elle était bâtie sur un plan régulier, avec des rues à colonnes se coupant à angles droits ; au nord s'élevait le grand et magnifique palais royal avec doubles galeries ornées



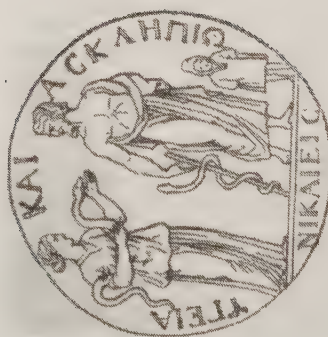
L'Asclépios de Pergame et l'Artemis d'Ephèse.



Asclépios et Télésphore.



Asclépios, statue du Vatican, d'après Pyromachos de Pergame.



Asclépios, Hygieia et Télésphore.



L'Asclépios de Pergame.

de colonnes. Antioche devint bientôt la ville la plus importante de l'Asie. Séleucos fonda ou restaura beaucoup d'autres villes auxquelles il donna son nom ou ceux de son père Antiochos,

de sa mère Laodiké, de ses femmes Apamée et Stratonikè, mais Antioche sur l'Oronte surpassait toutes les autres par la richesse et la beauté de ses édifices et ne le cédait qu'à Alexandrie. Le sculpteur Eutychidès de Sikyone, élève de Lysippe, avait fait une statue de la ville d'Antioche, ou plutôt de la Fortune de la ville, Τύχη, et cette statue, dit Pausanias, était tenue en grande vénération par les habitants du pays. Il y



Antioche sur l'Oronte (statue du Vatican d'après Eutychidès de Sikyone).

en a une copie médiocre au Vatican ; c'est une femme drapée dans un long manteau et assise sur un rocher. Sous ses pieds s'élève à mi-corps la figure du fleuve Oronte. La tête de la femme, avec son voile et sa couronne de tours est moderne, mais la restauration a été exécutée d'après une représentation de la statue d'Eutychidès sur un médaillon de Caracalla. Les autres villes fondées par les Séleukides prirent généralement

pour symbole, sur leurs monnaies, une tête de femme couronnée de tours. Le droit de monnayage, qui, dans la Grèce républicaine était le signe de l'autonomie communale, ne pouvait être, dans une monarchie, qu'un privilège illusoire ; les Antioches et les Séleukies, les Apamées et les Laodikées, avaient bien un sénat, des magistrats électifs, et les formes extérieures de la vie municipale, mais c'étaient les parties d'un État, ce n'étaient pas des unités indépendantes et souveraines, c'étaient des villes, ce n'étaient pas des cités.

Quel que fût le désir qu'avaient les Séleukides d'introduire la civilisation grecque dans leur empire, ils ne pouvaient prendre, dans cette civilisation, que ce qui n'était pas incompatible avec une royauté despotique. La langue grecque fut la langue officielle, les palais royaux et tous les édifices publics furent bâtis selon les règles de l'architecture grecque, il y eut partout des théâtres et des gymnases. Mais le caractère distinctif de la civilisation grecque, sa force et sa grandeur, c'est la morale républicaine, fruit de l'autonomie communale, qui fait de la cité une personne vivante et responsable, décidant la paix et la guerre, et n'obéissant qu'à des lois librement votées. Cette autonomie était précisément la seule chose que la conquête macédonienne ne pouvait donner à l'Asie. Les Macédoniens, qui n'étaient pas des Grecs de race pure, n'avaient jamais eu d'autre gouvernement que la monarchie. Cette forme politique convenait d'ailleurs aux races barbares, incapables de s'élever à l'idée de la république. Au-dessus de ces races habituées à l'obéissance, les armées grecques, sur lesquelles s'appuyaient les princes macédoniens, formaient comme une caste privilégiée. Il s'y joignit bientôt des troupes d'architectes, des commerçants de toutes sortes, empressés d'exploiter le champ nouveau qui s'ouvrait à leur activité ; puis des gens de lettres, des musiciens et des acteurs, et toute une nuée de courtisans se disputant les faveurs du prince et les sinécures lucratives, habiles à nouer des intrigues et toujours prêts à tirer profit des divisions de la famille royale. Il résulta de là une civilisation brillante à la surface, mais décrépite dès son berceau, sans originalité dans le présent, sans traditions glorieuses dans le passé, sans aucun élément moral, grecque par la langue et l'architecture,

orientale par les mœurs, une Grèce bâtarde et monarchique succédant à la Grèce républicaine. D'une telle société ne pouvait sortir ni un caractère ni un génie, car il n'y a pas de grands hommes là où il n'y a pas un grand peuple. Heureusement, à côté de cette fausse Grèce, il restait encore quelque chose de la Grèce authentique, non seulement en Europe, mais en Asie.

L'Art dans les cités grecques d'Asie mineure. — Les cités grecques de l'Asie mineure n'avaient eu jusqu'à l'expédition d'Alexandre qu'une liberté intermittente et précaire. Elles ne pouvaient échapper à la domination des Perses qu'à la condition de subir l'hégémonie plus ou moins onéreuse des Athéniens ou des Spartiates. Alexandre les avait déclarées libres pour les empêcher de servir de point d'appui aux satrapes du roi de Perse, mais il y mettait des garnisons macédoniennes. Ses successeurs regardaient les villes grecques comme des dépendances du royaume d'Asie dont ils se disputaient la possession. Quand Smyrne fut rebâtie par Antigonos, Éphèse par Lysimachos, ces bienfaits royaux n'étaient pas désintéressés; c'était la sollicitude d'un propriétaire pour son domaine. Mais peu à peu, au milieu des querelles des princes macédoniens, les cités grecques purent reprendre leur autonomie, comme plus tard les républiques italiennes du moyen âge profitèrent de l'antagonisme du pape et de l'empereur. L'autonomie communale ne tarda pas à porter ses fruits; la civilisation prit un développement rapide, attesté par des œuvres d'art dont quelques-unes nous sont parvenues. Pendant que les villes de la Grande-Grèce perdaient, avec leur autonomie, le droit de frapper monnaie, les villes grecques de l'Asie constataient leur indépendance par de belles monnaies autonomes. Les plus importantes eurent des écoles de sculpture; mais nos renseignements sur l'histoire de l'art sont très incomplets, et c'est surtout par la comparaison des œuvres qui nous sont parvenues qu'on peut essayer de les rapporter à des écoles différentes et de leur attribuer des dates approximatives.

Écoles d'Éphèse, d'Antioche sur le Maïandros, de Chalkédon. — Une des plus belles statues du Louvre, le *Gladiateur Borghèse*, est signée du nom d'Agasias d'Éphèse, fils de Dosithéos. Ce nom n'est mentionné dans aucun auteur ancien;

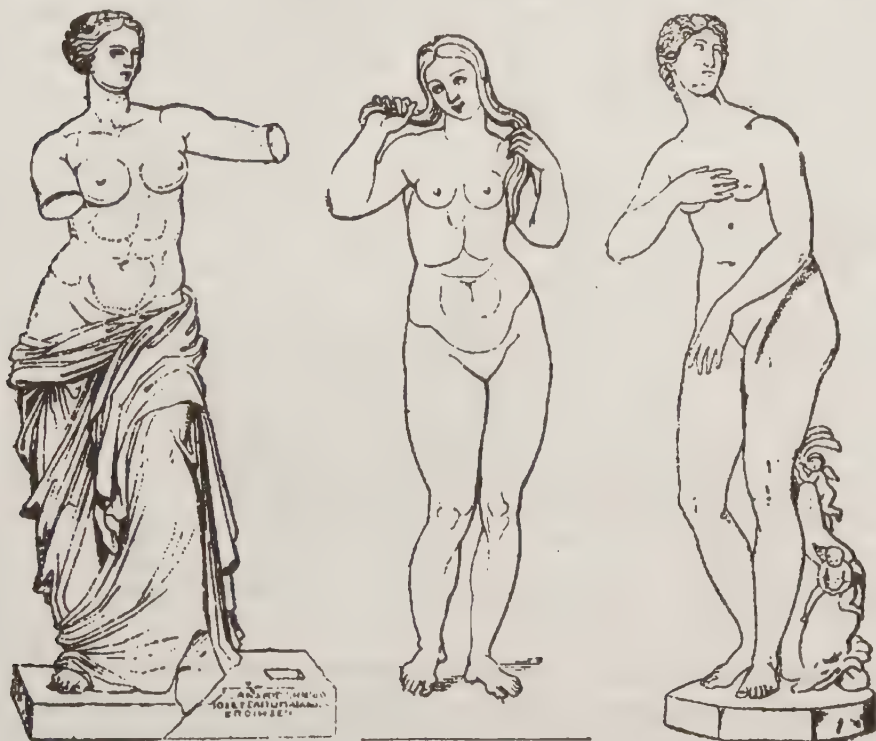
la statue d'Agasias n'en est pas moins le modèle accompli de la science myologique, et Salvage en a fait l'objet d'un traité de l'anatomie des formes. On lui avait donné le nom de gladiateur quand l'archéologie était encore dans l'enfance, mais, selon la conjecture très vraisemblable de Visconti, c'est un guerrier grec attaquant un cavalier ou une amazone à cheval.



Le gladiateur Borghèse, statue du Louvre par Agasias d'Éphèse, fils de Dosithéos.

Ainsi s'explique l'extrême tension de cette figure, qui n'était pas destinée à être isolée, et dont les lignes étaient balancées par l'autre partie du groupe. La *Vénus de Milo*, regardée avec raison comme un des chefs-d'œuvre de la sculpture, appartient également aux écoles de l'Asie mineure. Quand elle a été découverte à Mélos, il y avait sur la plinthe une inscription qui l'attribuait àandros, fils de Ménidès, d'Antioche sur le

Maiandros. Comme on ne voulait pas admettre qu'une œuvre si parfaite pût appartenir à l'époque des Séleukides, on a fait disparaître l'inscription qui gênait des théories préconçues. C'est aussi à l'Asie mineure qu'il faut restituer un autre chef-d'œuvre dans un genre tout différent, l'*Enfant à l'oie*. Les deux exemplaires du Louvre et du Capitole sont des copies en mar-



1. La Vénus de Milo, telle qu'elle a été trouvée en 1820; avec le fragment du bras gauche, qui n'existe plus, la place du cippe, et l'inscription gravée sur la plinthe :
 ****ΑΝΔΡΟΣ *ΗΝΙΔΟΥ ****ΟΧΕΥΣ ΑΠΟ ΜΑΙΑΝΔΡΟΥ ΕΠΟΙΗΣΕΝ.
2. Statuette de bronze qu'on croit imitée de l'Aphrodite Anadyomène, célèbre tableau d'Apelles.
3. La Vénus de Médicis, statue du musée de Florence, œuvre de l'Athénien Cléomène, fils d'Apollodore.

bre d'un bronze mentionné par Pline, et dont l'auteur était Boëthos de Chalkèdon. On a fait de ce Boëthos un Carthaginois, mais son nom est bien grec, et il faut certainement, comme le dit Ottfried Müller, lire Χαλκηδόνιος; dans Pausanias, au lieu de Καρχηδόνιος. L'*Enfant à l'oie* et quelques autres statues du même caractère, comme le *Tireur d'épine* de la galerie de Flo-

rence, la *Joueuse d'osselets*, dont il y a des répétitions dans plusieurs musées, nous montrent que l'art grec, si grave dans la sculpture monumentale, si idéaliste dans l'expression des types divins, savait aussi reproduire avec autant de grâce que de sincérité les aspects les plus simples de la vie réelle. Cette sculpture intime et familière peut être rapprochée des idylles de Théocrite, de Bion, de Moschos, car à chaque époque, les mêmes idées et les mêmes sentiments se traduisent sous des formes différentes dans la littérature et dans l'art.



Le tireur d'épine
(galerie de Florence).



L'enfant à l'oie, d'après
Boëthos de Chalkédon.



La joueuse d'osselets
(musée de Berlin).

Les terres cuites, les vases ciselés, les bijoux. — Il ne nous reste rien de la *Rhyparographie*, ou peinture de genre avant le temps d'Herculanum et de Pompéi; mais, depuis quelques années, on a découvert en Kyrénaïque, en Asie mineure et surtout dans le cimetière de Tanagra, en Boiotie, une énorme quantité de figurines en terre cuite, qui nous révèlent tout un côté de l'art grec très peu représenté jusqu'ici dans nos musées. Le Louvre possède aujourd'hui une très belle collection de ces statuettes; malheureusement il n'y a pas de catalogue, non plus que pour les vases peints et les autres antiquités grecques: rien n'a été fait pour l'instruction du public, et si quelque objet précieux venait à disparaître, comme les bijoux égyptiens volés en 1830, on ne le saurait même pas. Il est bien hasardeux d'attribuer une signification religieuse à ces figurines; c'étaient des souvenirs que les parents et les amis dé-

posaient dans les tombes. La plupart sont d'une tournure exquise ; quelques-unes ont un caractère comique. Le type le plus souvent reproduit est celui d'une jeune femme gracieu-



Ptolémée I^{er} et Eurydikè
(camée de Saint-Petersbourg).



Ptolémée II et Arsinoé
mée du musée de Vienne).

sement enveloppée d'un long voile et quelquefois coiffée d'un chapeau. Il reste sur la plupart des traces de couleurs et même de dorure.

En même temps que cette industrie se développait, une autre branche de la céramique, la fabrication des vases peints, était de plus en plus négligée et finissait par disparaître complètement. L'abandon de cette forme d'art, qui avait été l'objet d'un commerce important dans toutes les parties du monde grec, s'explique peut-être par les progrès du luxe, qui faisait préférer aux vases de terre les vases de métal ciselé et repoussé au marteau. Mais il ne nous en est parvenu qu'un bien petit nombre, car, pour les objets en métal, la valeur de la matière multiplie les chances de destruction. Les beaux vases d'argent ciselé trou-

vés à Bernay et à Hildesheim sont de l'époque romaine. Il en est de même des bijoux d'or du Louvre et de ceux de la Bibliothèque nationale de Paris et du musée Grégorien à Rome ; les

plus anciens appartiennent à l'art étrusque. Les bijoux de fabrication grecque se trouvent surtout dans les musées de Naples et de Saint-Pétersbourg.

La glyptique, la verrerie, la mosaïque. — La glyptique prit un grand développement à l'époque macédonienne, par suite de l'usage qui se répandit d'orner de pierres fines les ouvrages d'orfèvrerie. Ces pierres, employés comme ornements, et non plus comme cachets, furent sculptées en relief, et les camées remplacèrent les intailles. On se servait de pré-



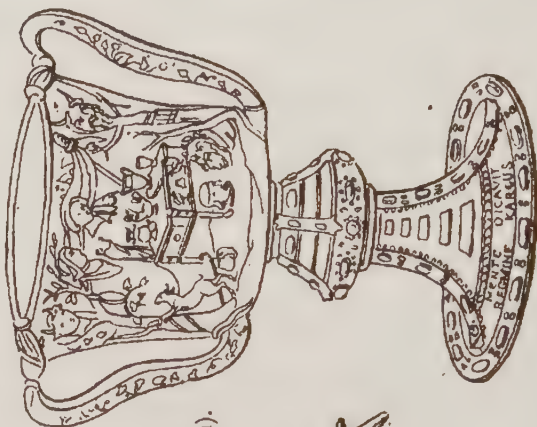
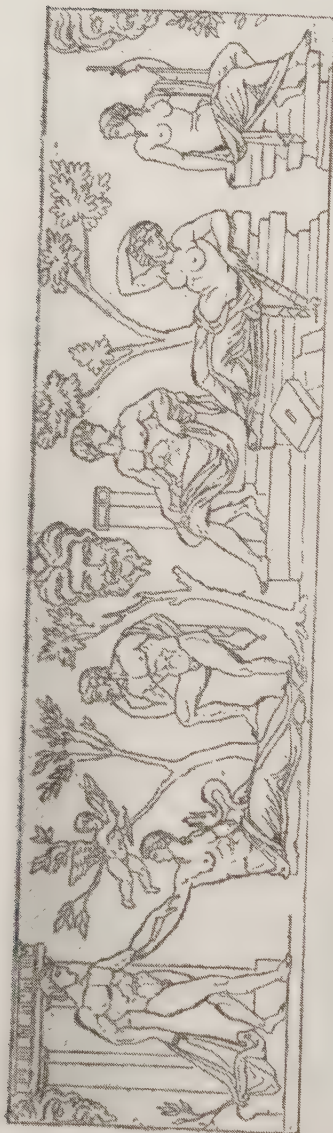
Camée de Tryphon.

férence des onyx de plusieurs couleurs. Les plus célèbres sont les grands camées de Saint-Pétersbourg et de Vienne. Tous deux représentent les profils conjugués d'un roi et d'une reine ; on admet, sans preuves suffisantes que ce sont les portraits des deux premiers Ptolémées et de leurs femmes. Il y a, à la Bibliothèque nationale, une magnifique coupe en sardoine où sont gravés en relief des masques et autres attributs dionysiaques. C'est peut-être à cause d'une confusion entre Dionysos et saint Denys que cette coupe, connue aujourd'hui sous le nom de coupe des Ptolémées, ou de Mithridate, avait été donnée

à l'abbaye de Saint-Denys par un roi de France de l'époque carolingienne ; les reines, le jour de leur couronnement, y buvaient le vin consacré. Un décret de la Convention la fit placer au cabinet des médailles. Elle fut volée en 1804, avec le grand camée de l'apothéose d'Auguste et d'autres objets précieux. La coupe et le camée furent retrouvés et restitués à la Bibliothèque, mais les montures en or avaient été enlevées et fondues. Il y a dans plusieurs musées de l'Europe de riches collections de camées, mais la plupart sont de l'époque romaine. La fantaisie des graveurs sur pierre aimait surtout à s'exercer sur le type d'Éros, symbole du Désir. Dans une foule de compositions ingénieuses et variées, Éros est mis en rapport avec Psyché, allégorie de l'âme humaine, dont le nom, en grec, signifie à la fois âme et papillon. Le célèbre camée de Tryphon qu'on croit contemporain d'Alexandre, représente une scène de mariage, dont tous les personnages sont des enfants ailés. Dans les sujets que l'art grec emprunte à la fable d'Éros et de Psyché, il y a très souvent, sous des formes légères et gracieuses, une pensée mystique ou funèbre (voir pages 211, 212 et 213).

Les camées et les intailles en pierres fines étaient des objets de luxe, inaccessibles au plus grand nombre à cause du prix de la matière et de la difficulté du travail. On en fit des imitations en pâte de verre de diverses couleurs ; il y a beaucoup de ces camées en verre dans les collections de glyptique. On fabriqua aussi de beaux vases de verre à plusieurs couches où des figures d'un blanc mat s'enlevaient sur un fond transparent de couleur foncée. Le plus fameux ouvrage qui nous soit parvenu en ce genre est le *Vase Barberini*, ou *Vase de Portland*, trouvé au dix-septième siècle dans un sarcophage romain, et qui est aujourd'hui au British Museum. Le bas-relief représente d'un côté la légende de Thétis et de Pèléus, de l'autre celle d'Ariadne et de Dionysos. La perfection de ce bas-relief indique un travail grec, mais la forme du vase le fait rapporter à l'époque romaine. C'est aussi sous les Romains que la mosaïque fut appliquée à la décoration des édifices publics ou privés, mais l'invention de ce genre de peinture appartient aux Grecs de la période macédonienne. Les premières mosaïques dont il soit fait mention sont celles de Sosos de Pergame qui, à l'aide

de petites pierres de différentes couleurs, avait représenté les débris d'un repas sur le pavé d'une salle à manger. Pline parle aussi d'une colombe qui boit et projette sur l'eau l'ombre de



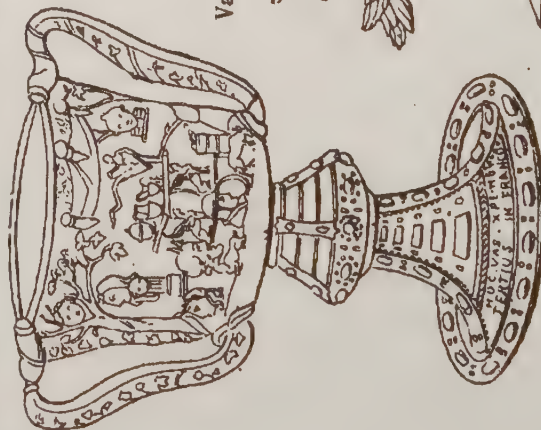
Coupe des Ptolémées.



Vase de Portland (British Museum).



Les colombes du Capitole.



Coupe des Ptolémées.

sa tête. Les fameuses *Colombes du Capitole* répondent assez bien à cette description de la mosaïque de Sosos.

République de Rhodes. — De toutes les cités grecques de

l'Asie, la plus importante, pendant toute la période macédonienne, fut la République de Rhodes. Après le siège qu'elle avait soutenu contre Démétrios, elle devint la première puissance maritime de la Grèce. Sa constitution intérieure est assez mal connue; d'après plusieurs passages de Diodore et de Polybe, elle paraît avoir été très libérale. Les Prytanes qui présidaient le Sénat, ou Conseil d'État, et l'Assemblée du peuple étaient élus seulement pour six mois. Strabon, qui ne considère pas la république de Rhodes comme entièrement démocratique, nous fait cependant connaître des institutions et des usages que les démocraties les plus radicales pourraient envier aux Rhodiens : « Quoiqu'ils ne soient pas gouvernés par le peuple, ils prennent grand soin de ses intérêts. Ils lui fournissent des vivres, et selon une coutume qui vient des ancêtres, les riches soutiennent les indigents. L'alimentation est au nombre des charges publiques (λαϊτουργίαι), de sorte que le pauvre a sa subsistance assurée et que la commune ne manque jamais de bras pour ses besoins, surtout pour ce qui regarde la marine. » On voit que le droit à l'assistance et le droit au travail ne sont pas des inventions modernes. On voudrait savoir par quels moyens ces droits étaient appliqués; ce qui est certain, c'est que les Rhodiens arrivèrent à un très haut degré de richesse par leur commerce maritime et qu'on ne trouve pas, dans ce qu'on sait de leur histoire, ces luttes de classes si communes dans d'autres cités commerçantes. Leur politique extérieure était très sage : ils entretenaient des relations amicales avec tout le monde, sans contracter d'alliance avec personne. Cette conduite, à laquelle ils ne renoncèrent qu'en faveur des Romains, leur attira la bienveillance de tous les peuples, et après le tremblement de terre de 227, qui renversa leur fameux colosse du Soleil, ils reçurent des offrandes de tous les côtés. Cette république, la dernière de toutes, puisqu'elle survécut même à celle de Rome, fut le siège des dernières écoles d'éloquence, de peinture et de sculpture dans l'antiquité.

Écoles de Rhodes et de Tralles. — Le groupe de Laocoon et de ses deux fils, trouvé en 1506 sur l'emplacement des Thermes de Titus, est cité par Pline comme l'ouvrage de trois sculpteurs rhodiens : Agésandros, Athénodoros et Polydoros.

Otfried Muller les place vers la fin de la période macédonienne, tandis que Visconti les croit contemporains des premiers Césars. Tout dépend du sens qu'on donne à une phrase de Pline, et cette incertitude sur la date du groupe empêche de décider si les artistes rhodiens se sont inspirés du récit de



Laocöon et ses fils (Musée du Vatican).

Virgile, au deuxième livre de l'Énéide, ou si c'est le poète latin qui a décrit l'œuvre des sculpteurs; au reste, la question est oiseuse, car la plastique et la poésie, comme l'a fait remarquer Lessing, procèdent par des moyens très différents. Le groupe du Laocöon, que Pline regarde comme le chef-d'œuvre de la sculpture, nous offre l'expression de la douleur sous une

forme plus dramatique que dans le groupe des Niobides, mais toujours unie, selon les principes de l'art grec, au sentiment de la beauté physique et de la dignité morale. Les lois de la composition décorative justifient le groupement pyramidal des trois



Le Taureau Farnèse (Musée de Naples).

personnages et la disproportion voulue entre les figures des enfants et celle du père.

Dans le *Kentaure Borghèse* du Louvre, la tête et le torse ressemblent d'une manière si frappante au *Laocoon*, qu'on peut rattacher ces deux statues à la même école. Ces emprunts n'étaient pas rares dans l'antiquité où on était moins scrupuleux que

nous sur l'originalité artistique. Sur le dos du Kentaure est un Eros couronné de lierre qui le tient enchaîné. La statue du Louvre est la répétition d'un des deux *Kentaures du Capitole*, par Aristéas et Papias, sculpteurs d'Aphrodisias, en Carie. On rapproche aussi de l'école de Rhodes celle de Tralles, représentée par Apollonios et Tauriscos, auteurs du groupe colossal du musée de Naples, intitulé le *Taureau Farnèse*. Le sujet de ce groupe est le supplice de Dirkè, attachée aux cornes d'un taureau par Amphion et Zétos qui voulaient venger leur mère Antiopè. Mais il n'y a d'antique que les torsos des jeunes gens et une partie du corps de Dirkè : le reste est une restauration



Supplice de Dirkè (Camée du musée de Naples).

moderne. La composition du groupe antique devait être plus simple, autant qu'on en peut juger par un camée du musée de Naples et une monnaie de Thyatire, frappée sous Alexandre Sévère.

Les Galates en Asie Mineure. — L'Asie Mineure à cette époque, avec ses villes libres, dispersées au milieu de petites principautés et n'échappant qu'avec peine à la suzeraineté des rois d'Asie, rappelle l'état politique de l'Europe à l'époque féodale. Le rôle des Normands au moyen âge fut rempli dans l'antiquité par les Galates. Le roi de Bithynie, Zipoitès, avait repoussé les attaques d'Antiochos ; son fils, Nicomède, craignant de voir ces agressions se renouveler, voulut se ménager des auxiliaires et traita avec Léonor et Luther, chefs des hordes galates qui avaient envahi la Thrace et qui ravageaient

le territoire de Byzance. Il fit entrer dans le traité les villes alliées de la Bithynie, Byzance, Héraclée, Chalkèdon et quelques autres. Les barbares s'engagèrent à n'avoir d'autres amis et d'autres ennemis que les siens. A cette condition, il les fit passer en Asie ; leur secours lui assura la possession de son royaume, que son frère lui disputait, et il paya ce service en les établissant près de ses frontières. Mais les barbares n'étaient pas venus pour se tenir en repos. Ils commencèrent à piller les côtes de la Troas et de l'Ionie, puis la Phrygie et toute l'Asie en deçà du Tauros. Ils s'étaient partagé la proie : aux Trocmes, les côtes de l'Hellespont ; aux Tolistoboïes, l'Aiolis et l'Ionie ; aux Tectosages, l'intérieur des terres. Sur vingt mille qu'ils étaient, la moitié à peine avaient des armes, mais la terreur de leur nom se répandit vite chez ces populations pacifiques, les plus doux des hommes, comme dit Tite Live. Ceux mêmes qui n'étaient pas attaqués, se soumettaient. Les femmes se tuaient pour échapper aux outrages. On trouve dans l'Anthologie une épitaphe de trois Milésiennes, par Anytè de Mytilène : « O Milet, chère patrie, nous mourons pour éviter les violences des Galates sans lois, toutes trois vierges et tes citoyennes. Le sauvage Arès nous a fait cette destinée, car nous ne voulons pas attendre le fer des Keltes, ni leur hymen impie. Aïdès ensevelira ses fiancées. »

Tite Live dit que les rois de Syrie payèrent tribut aux Galates et qu'Attalos, roi de Pergame, fut le premier qui osa leur résister. Il paraît cependant, d'après Appien, qu'Antiochos remporta sur eux une grande victoire, et on trouve dans Lucien un récit de la bataille. Il dit qu'Antiochos, n'ayant que des troupes rassemblées à la hâte et armées à la légère, désespérait du succès et se disposait à traiter, lorsqu'un Rhodien, nommé Théodotos, lui montra tout le parti qu'on pouvait tirer des éléphants. On les déroba à la vue de l'ennemi jusqu'au moment où les trompettes donnèrent le signal de l'attaque ; alors, on les lança contre la cavalerie des Galates en même temps que les chars armés de faux. Les barbares, qui n'avaient jamais vu d'éléphants, furent frappés d'épouvante et s'enfuirent en désordre ; la plupart furent tués ou faits prisonniers, le reste se sauva dans les montagnes. On glorifiait Antio-

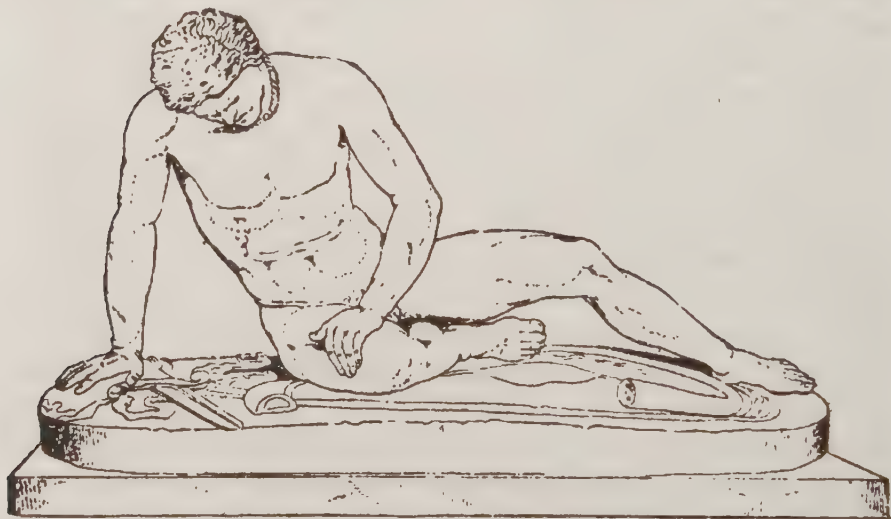
chos, on lui donnait le titre de Sôter (sauveur). « Ne nous vantons pas, dit-il, d'une victoire dont tout le mérite revient à quelques grosses bêtes. » Lucien ajoute qu'il fit graver un éléphant sur le trophée. C'est peut-être par la même raison qu'on voit un éléphant ou une tête d'éléphant sur plusieurs monnaies d'Antiochos. Cependant, comme l'éléphant figure aussi sur des monnaies des autres Séleukides, il est probable qu'il rappelle simplement leur domination sur l'Inde.

Les Galates s'établirent sur les rives du fleuve Halys et se taillèrent un territoire au centre de l'Asie Mineure aux dépens de la Paphlagonie, de la Phrygie et de la Cappadokie. Ils gardèrent leurs habitudes de pillage et on voit par la grossièreté de leurs monnaies qu'ils restèrent étrangers à la civilisation grecque. Mais les populations de l'intérieur des terres souffraient plus de leurs incursions que les villes grecques de la côte. Memnon dit même que, grâce à eux, les rois laissèrent les républiques un peu plus tranquilles. Comme les guerres se faisaient alors par des troupes mercenaires, ces barbares, qui étaient braves et forts, trouvaient partout de l'occupation. Carthage employait depuis longtemps des mercenaires gaulois ; les rois d'Asie en prirent à leur solde comme les rois de Macédoine. Il y en eut même en Égypte : Ptolémée Philadelphie en avait quatre mille et voulut les opposer à son frère Magas, qui s'était révolté en Kyrénaïque. Mais bientôt, se voyant menacé lui-même par ces auxiliaires dangereux, il s'en débarrassa en les enfermant dans une île où ils moururent de faim. Callimaque, dans son hymne à Délos, célèbre pompeusement le triomphe de Ptolémée sur les Galates, qu'il compare aux Titans insurgés contre les Dieux. Cette comparaison, depuis l'attaque du temple de Delphes, était un lieu commun littéraire. Rien ne rehaussait autant le prestige de la royauté qu'une victoire sur les Galates ; la poésie, si bien entretenue par les Ptolémées dans le musée d'Alexandrie, voulait leur payer sa dette de reconnaissance.

Rivalité des Lagides et des Séleukides. — Les mariages politiques, au lieu d'être un lien entre les familles royales, deviennent le plus souvent des occasions de querelles. Magas, qui avait épousé Apamè, fille d'Antiochos Sôter, entraîna son

beau-père dans une guerre contre l'Égypte. Les troupes égyptiennes envahirent et ravagèrent quelques provinces d'Asie. Ce fut le commencement d'une longue rivalité entre les Lagides et les Séleukides, qui fut aussi désastreuse pour les uns que pour les autres. La guerre reprit sous le fils d'Antiochos Sôter, qui s'appelait aussi Antiochos et que les Milésiens surnommèrent le Dieu (Θεός), parce qu'il les avait délivrés de leur tyran Timarchos (262). Ce Dieu était d'ailleurs un ivrogne et un débauché. Son règne fut rempli par des intrigues de femmes, comme il arrive si souvent dans les monarchies. A l'instigation de sa femme Laodikè et de sa sœur Apamè, veuve de Magas, Antiochos Théos entreprit une guerre malheureuse contre Ptolémée Philadelphie, qui, pour assurer la paix, lui fit épouser sa fille Bérénikè. Mais Philadelphie étant mort, Antiochos renvoya Bérénikè et reprit Laodikè, sa première femme. Aussitôt rentrée en grâce, Laodikè, pour écarter le danger d'une infidélité nouvelle, empoisonna son mari. On raconte qu'ayant caché sa mort, elle fit coucher sur le lit royal un individu qu'elle chargea de jouer le rôle du roi ; ce faux Antiochos prit la voix d'un mourant et désigna pour successeur Séleucos, l'aîné des fils de Laodikè, qui prit le nom de Callinicos (246). Aussitôt Laodikè fit assassiner Bérénikè avec ses deux fils ; mais Ptolémée Evergète, fils de Philadelphie, accourut pour venger sa sœur et la guerre recommença. La plupart des villes de l'Asie Mineure profitèrent de l'occasion pour se révolter, ce qui mit à la disposition de Ptolémée une flotte considérable. Il s'avança au delà de l'Euphrate et allait peut-être conquérir tout l'empire des Séleukides quand des troubles survenus en Égypte le forcèrent d'y retourner. Mais, avant de partir, il céda la Kilikie et l'Asie mineure en deçà du Tauros à un jeune frère de Séleucos, nommé Antiochos et qu'on surnomma Hiérax, l'épervier, à cause de son ambition précoce. Le roi d'Égypte espérait faire naître une rivalité entre les deux frères, ce qui arriva en effet. Il y eut une bataille près d'Ankyra, en Galatie. Séleucos fut défait et le bruit de sa mort s'étant répandu, les Galates, qu'Antiochos Hiérax avait pris à sa solda, devinrent exigeants et menacèrent même sa vie. Il fut obligé de leur donner tout son argent et de les traiter en alliés.

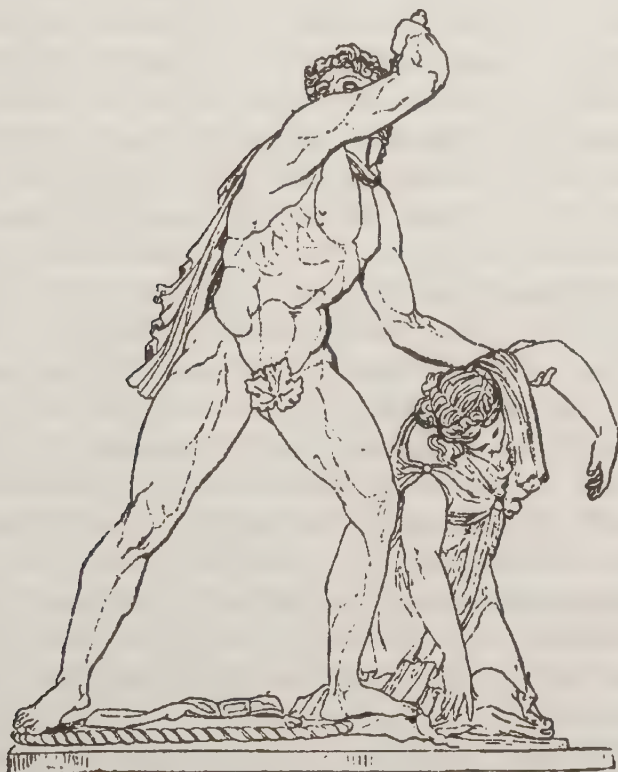
Trophées des rois de Pergame. — Eumène, dynaste de Pergame, crut l'occasion favorable pour affermir son indépendance. Il marcha avec toutes ses forces contre cette armée indisciplinée et remporta une victoire facile. Il mourut peu de temps après ; mais son cousin Attalos, qui lui succéda, acheva de réduire les Galates et les refoula au delà du Tauros. Ses succès rapides et inespérés produisirent un enthousiasme universel en Asie Mineure, et ce fut alors qu'Attalos prit le titre de roi (240). Pour consacrer le souvenir de sa victoire, il en fit le sujet d'un concours entre les artistes grecs. Une suite de sculptures où la lutte contre les Galates était rapprochée des



Gaulois mourant (Le Gladiateur du Capitole).

plus glorieux combats de la légende religieuse et de l'histoire, fut offerte aux Athéniens qui en ornèrent le mur de l'Acropole, au-dessus du théâtre de Dionysos. D'après Pausanias, ces bas-reliefs représentaient la guerre des Dieux contre les Géants, celle des Grecs contre les Amazones, le combat de Marathon et la victoire des Pergaméniens sur les Galates. Des fouilles pratiquées dans ces dernières années sur l'emplacement de Pergame ont mis au jour quelques-unes des sculptures qui décoraient le gigantesque autel consacré à Zeus et à Athène par le roi Eumènes, successeur d'Attalos. L'autel reposait sur un sou-

bassement quadrangulaire et on y arrivait par un escalier ouvert sur un des côtés. Sur les trois autres côtés s'élevait une colonnade ionique doublée d'un mur. La colonnade portait des statues, le mur était orné d'une frise du côté de l'autel, et une autre frise décorait le soubassement. La première se rapportait à la fable de Téléphos, fils d'Héraclès; la seconde, à la victoire de Zeus, d'Athènè et des autres Dieux sur les Géants. Ces



Guerrier gaulois et sa femme (Groupe d'Arria et Pætus).

sculptures sont aujourd'hui au musée de Berlin. Le nom d'Isigonos a été lu sur un fragment d'inscription trouvé dans les fouilles. Pline nomme Isigonos à côté de Pyromachos, Stratonicos et Antigonos, comme ayant représenté les combats d'Attalos et d'Eumènes contre les Gaulois. La statue du Capitole intitulée le *Gladiateur mourant* est regardée comme la reproduction en marbre d'une de ces sculptures. Le type des races

du Nord, parfaitement observé dans la tête, avait fait prendre ce soldat gaulois pour un gladiateur. Le groupe de la villa Ludovisi, qu'on a intitulé *Arria et Pætus*, à une époque où on croyait voir des sujets romains dans toutes les œuvres de l'art grec, représente, d'après Raoul Rochette, un guerrier gaulois donnant la mort à sa femme et à lui-même pour échapper à l'esclavage.

Royaume des Parthes. — Royaume grec de Bactriane. — Les anciens rois de Perse avaient plusieurs capitales et résidaient tantôt dans l'une, tantôt dans l'autre ; c'était un moyen de maintenir l'unité de leur vaste empire, formé d'éléments hétérogènes. Les Séleukides, toujours occupés de leurs querelles de famille et de leurs guerres avec l'Égypte, ne quittaient guère la Syrie et laissaient leurs satrapes gouverner les provinces orientales. Ces provinces ne pouvaient rester longtemps soumises à des rois qui leur devenaient de plus en plus étrangers. Les défections commencèrent sous le règne d'Antiochos Théos. En 256, un Parthe, nommé Arsakès, tua le satrape Agathoclès qui avait outragé son frère Tiridate et, soutenu par la population indigène, jeta les fondements d'un empire qui grandit peu à peu sous ses successeurs. Presque en même temps, vers 254, un satrape de Bactriane, appelé Théodotos par Justin, Diodotos par Strabon, s'affranchit de la suzeraineté des Séleukides et fonda une monarchie indépendante. Mais cette monarchie ne fut pas, comme celle des Parthes, le résultat d'un soulèvement national ; les rois de Bactriane portent tous des noms grecs : ils devaient s'appuyer sur les colons gréco-macédoniens, qui formaient sans doute une aristocratie militaire au-dessus des populations barbares de ces contrées.

Pendant le règne de Séleucos Callinicos et sur le bruit de sa mort à la bataille d'Ankyra, l'Hyrkanie fut réunie au royaume des Parthes par Tiridate, qui avait succédé à son frère sous le nom d'Arsakès II ; tous les rois parthes prirent ce nom d'Arsakès à leur avènement, comme tous les rois d'Égypte s'appelaient Ptolémée. Aussitôt que Séleucos fut délivré des embarras que lui suscitait son frère Antiochos Hiérax, il essaya, sans succès, de ramener les Parthes à l'obéissance et fut fait pri-

sonnier par Arsakès. C'est de cette victoire que les Parthes firent dater leur indépendance (237). Les rois grecs de Bactriane ne sont connus que par les monnaies qu'on trouve en assez grand nombre dans les *stoupas*, ou tombeaux bouddhiques du Penjaub. Ces monnaies, dont quelques-unes sont fort belles, sont la seule trace que la civilisation grecque ait laissée dans l'Asie orientale. Les monnaies des rois parthes sont inférieures sous le rapport de l'art à celles des rois de Bactriane, mais elles portent également des inscriptions grecques, et la plupart des Arsakides se donnent le titre de Philhellènes, amis des Grecs. La fondation du royaume des Parthes n'est donc pas une réaction de la Perse contre la conquête macédonienne; c'est l'avènement d'un peuple nouveau, dont la suzeraineté s'étendit sur la haute Asie, d'abord aux dépens des Séleukides, puis aux dépens des rois grecs de la Bactriane. La résurrection de la Perse n'eut lieu qu'environ quatre siècles plus tard, sous la dynastie des Sassanides.

Règne d'Antiochos le Grand. — Séleucos Callinicos eut pour successeur son fils aîné, Séleucos III, Kéraunos (le tonnerre), qui malgré son surnom, était aussi faible de corps que d'esprit (226). Il entreprit une guerre contre Attalos, qui avait profité de la captivité de Callinicos pour étendre ses possessions en Asie Mineure, mais il fut empoisonné par deux de ses officiers. Son cousin Achaïos punit de mort les meurtriers et, refusant le trône que l'armée lui offrait, y fit monter le second fils de Callinicos, Antiochos III le Grand (224). Malgré ce surnom, Antiochos ne fut pas plus un grand homme que son prédécesseur n'avait été un tonnerre; cependant son règne marque un temps d'arrêt dans la dissolution de l'empire d'Asie. Les commencements furent difficiles : le Carien Hermias, profitant de la jeunesse du roi pour exercer en son nom une autorité despotique, se faisait détester de tout le monde. Le satrape de Médie, Molon, et son frère Alexandre, satrape de Perse, rejetaient ouvertement la suzeraineté des Séleukides. Achaïos lui-même, irrité de l'insolence d'Hermias, prit bientôt le titre de roi en Asie Mineure. Les Égyptiens étaient maîtres de la Syrie Creuse et, depuis qu'ils occupaient Séleukie-sur-Mer, à quelques lieues d'Antioche, leur voisinage était une per-

pétuelle menace. Antiochos, suivant aveuglément les conseils de son ministre, porta d'abord la guerre dans la Syrie Creuse, mais il fut repoussé par l'Aitolien Théodotos, qui commandait l'armée égyptienne. Pendant ce temps, la rébellion avait fait des progrès dans les provinces orientales; Molon, battant successivement les mauvais généraux envoyés pour le réduire, s'était emparé de Séleukie sur le Tigre, la seconde capitale du royaume. Antiochos se décide enfin à marcher contre lui. Le prestige de l'autorité royale met le trouble dans l'armée rebelle; les désertions se multiplient, et Molon, craignant d'être livré, se donne la mort. En apprenant cette nouvelle, son frère Alexandre se tue aussi avec toute sa famille. Après ce succès, Antiochos, encouragé par son médecin, résolut de s'affranchir de la tutelle de son ministre Hermias; mais, habitué à l'obéissance, il n'osait pas le destituer ni lui parler en maître : il le fit assassiner.

Puis il reprit ses projets contre l'Égypte, où la royauté était encore plus malade qu'en Syrie. Ptolémée Evergète avait eu pour successeur, en 222, son fils Ptolémée Philopator. Ce surnom était une ironie, car on disait que ce Philopator avait empoisonné son père, et il rendit l'accusation vraisemblable en faisant mourir successivement sa mère Bérénikè et son frère Magas. Ce précurseur de Néron était musicien et dirigeait souvent l'orchestre dans les concerts. C'était en outre un débauché uniquement occupé de ses plaisirs et laissant le gouvernement aux mains de ses courtisans et de ses courtisanes. L'Aitolien Théodotos, irrité des affronts dont ces gens-là payaient ses services, fit secrètement des ouvertures à Antiochos, dont il avait arrêté la marche deux ans auparavant, et lui livra Tyr et Ptolémaïs. Déjà la trahison de quelques officiers avait mis Antiochos en possession de Séleukie-sur-Mer; il devint bientôt maître de toute la Syrie Creuse et de la Palestine (218). Philopator demanda une trêve dont il profita pour réunir une armée de 70,000 fantassins, 5,000 chevaux et 73 éléphants. Celle d'Antiochos était un peu plus nombreuse. Les deux rois se livrèrent bataille à Raphia, près de Gaza. Les éléphants d'Afrique ne purent soutenir le choc des éléphants indiens; mais Phonidas, chef des mercenaires grecs de Ptolémée, fit lâcher

piéd aux Arabes et aux Mèdes. Antiochos, vainqueur à l'aile gauche, n'apprit que très tard la déroute de son armée. Ses pertes étaient si considérables, qu'il fut obligé d'acheter la paix en abandonnant ses nouvelles conquêtes (216). Ptolémée reprit sa vie de débauches. La reine Arsinoë, à la fois sa femme et sa sœur, avait montré une remarquable énergie pendant la guerre : il la fit assassiner. Antiochos profita de la paix avec l'Égypte pour tourner ses armes contre Achaïos, et avec l'aide d'Attalos, roi de Pergame, le bloqua dans la citadelle de Sardes. Philopator, allié d'Achaïos, donna dix talents à un Crétois nommé Bolis pour le délivrer, avec promesse d'une somme égale s'il réussissait. Bolis devait s'entendre avec un autre Crétois au service d'Antiochos pour faciliter l'évasion. Mais quand Achaïos se fut mis entre leurs mains, ils crurent plus avantageux de le livrer à Antiochos, qui lui fit couper la tête et fit mettre son corps en croix, enveloppé d'une peau d'âne (214).

A l'autre extrémité de l'empire, Arsakès s'était emparé de la Médie, dont les pâturages étaient d'un grand prix pour la cavalerie des Parthes. Antiochos, à la tête d'une armée nombreuse, entra dans Ecbatane. Cette ville avait eu des richesses immenses, mais Alexandre, Antigonos et Seleucos Nicator avaient laissé peu de chose à piller. Antiochos trouva cependant encore dans le temple d'Anaitis des lames d'or et d'argent qui couvraient les murailles et les colonnes ; il les fit convertir en monnaie. Il s'engagea ensuite dans une région déserte ; les Parthes avaient bouché les puits et les canaux souterrains qui amenaient l'eau des montagnes. La campagne fut conduite avec prudence et résolution ; les passages qui conduisaient en Hyrcanie furent forcés, et la capitale, Seringis, fut prise d'assaut. Mais Antiochos, voyant que la guerre pourrait se prolonger indéfiniment, aima mieux traiter avec Arsakès, et, satisfait d'avoir repris la Médie, lui reconnut le titre de roi, sur la promesse d'un secours contre les autres provinces révoltées (210). L'expédition contre la Bactriane n'eut pas plus de résultats, malgré une victoire d'Antiochos, qui fut blessé dans la mêlée et eut un cheval tué sous lui. Il comprit qu'il ne pourrait maintenir son autorité sur des provinces lointaines, toujours

menacées par les hordes scythiques, et qu'il serait plus utile de s'y faire un allié. Il reconnut l'indépendance d'Euthydème, roi de Bactriane, qui en fut quitte pour livrer ses éléphants (206). Pénétrant ensuite dans l'Inde, Antiochos renouvela les traités d'alliance conclus par Alexandre avec Poros et par Séleucos avec Tchandragouta. Le roi des Indiens, qui lui donna aussi quelques éléphants, était probablement Açoka, petit-fils de Tchandragouta, fameux dans les traditions bouddhiques. Antiochos traversa l'Arachosie et la Drangiane, passa l'hiver en Carmanie et revint à Antioche par la Perse et la Babylonie. Son absence avait duré sept ans et il n'avait tiré d'autre profit de sa campagne que cent cinquante éléphants, mais les campagnes d'Alexandre et de Séleucos dans l'Inde n'avaient pas eu plus de résultats. Cette expédition lointaine rehaussa la renommée d'Antiochos et parut justifier le nom de Grand qu'il prit à son tour. Mais s'il se fit illusion sur sa puissance réelle, il fut détrompé quelques années plus tard, quand il eut à lutter contre les Romains.

§ III.

Les dernières républiques.

Retour de Pyrrhos en Macédoine. — Expédition de Pyrrhos contre Sparte. — Défense de Sparte. — Mort de Pyrrhos. — Antigonos de Goni. — République aitolienne. — Fédération achaienne. — Aratos de Sikyone. — Délivrance de Corinthe. — Extension de la ligue achaienne. — Projets de réforme à Sparte. — Un roi socialiste. — Intrigues des riches. — Réaction à Sparte. — Meurtre d'Agis. — Cléomène reprend les projets d'Agis. — Rivalité des Achaïens et des Spartiates. — Révolution sociale à Sparte. — Succès militaires de Cléomène. — Intrigues d'Aratos. — Antigonos dans le Péloponnèse. — Ruine de Mégalo polis. — Bataille de Sellasie. — Cléomène en Égypte; sa mort. — Guerre des deux ligues. — Mort d'Aratos. — Les tyrans de Sparte.

Retour de Pyrrhos en Macédoine. — La Macédoine n'avait retiré d'autre avantage de la conquête d'Alexandre que le stérile honneur de fournir des dynasties royales à l'Égypte et à l'Asie. Aucune partie de l'héritage du conquérant n'avait

été plus disputée entre les ambitions rivales. Dans l'espace de cinquante ans, dix rois s'étaient succédé sur le trône à la suite d'autant de révolutions militaires. Après l'invasion des Galates, Antigonos de Goni, fils de Dèmétrios, crut s'assurer la possession de la Macédoine dévastée en faisant un traité avec son concurrent Antiochos Sôter, dont il épousa la fille. Mais l'anarchie militaire n'était pas encore arrivée à son terme. Pyrrhos, revenant d'Italie et ne sachant comment payer ses troupes, cherchait une occasion de guerre. Il entra en Macédoine sans autre projet que de ramasser du butin. Ayant obtenu quelques succès, il se rappela qu'il avait été roi du pays, marcha contre Antigonos, tailla en pièces ses mercenaires galates et prit ses éléphants. Puis il s'avance vers la phalange, reconnaît quelques-uns des capitaines qui la commandaient, les appelle par leurs noms et leur tend la main. Tous les soldats passent de son côté. Fier de sa victoire sur les Galates, il consacre leurs boucliers dans le temple d'Athènè Itonienne, enrôle les barbares, dont il avait apprécié la valeur et les met en garnison dans les villes macédoniennes. A Aigai, ils pillèrent les tombes royales et dispersèrent les ossements. Cela fit crier les Macédoniens; mais Pyrrhos, qui était Epirote, s'intéressait peu aux anciens rois de Macédoine. Il n'avait pas le temps de châtier ses mercenaires et il allait avoir besoin de leurs services. Une occasion se présentait à lui de conquérir la Grèce, il voulait en profiter.

Expédition de Pyrrhos contre Sparte. — Cette occasion lui était offerte par Cléonymos de Sparte, le même qui avait fait avant lui une expédition à Tarente. Il demandait à Pyrrhos de soutenir les droits qu'il prétendait avoir au trône de Sparte. Les Ephores lui avaient préféré Aréos, fils de son frère aîné, et pour comble de disgrâce, sa femme Chélidonis, qu'il aimait beaucoup, ne cachait pas son aversion pour lui et son goût pour le fils d'Aréos, nommé Acrotatos. Ce prétexte parut suffisant à Pyrrhos pour envahir le Péloponnèse avec 25,000 fantassins, 2,000 chevaux et 24 éléphants. Il déclarait d'ailleurs n'avoir d'autre intention que de rendre la liberté aux villes qu'Antigonos tenait en servitude. Quant aux Spartiates, loin de leur vouloir du mal, il se proposait, disait-il, de leur confier ses plus jeunes fils pour les faire élever dans la disci-

pline de Lycurgue. Ses soldats s'étant mis à piller, les Spartiates lui reprochèrent sa mauvaise foi. Il répondit : « Vous n'avez pas non plus l'habitude de dire d'avance ce que vous voulez faire. » Rien n'avait fait prévoir cette agression en pleine paix ; la ville n'était pas en état de défense : toute l'armée avait suivi le roi Aréos en Crète, où il avait été appelé par les Gortyniens. Cléonymos aurait voulu attaquer sur-le-champ ; mais Pyrrhos aimait mieux attendre une capitulation qui semblait inévitable. Il établit son camp devant Sparte, se croyant sûr d'y entrer quand il le voudrait.

Défense de Sparte. — Sparte fut sauvée par les femmes. On voulait les envoyer en Crète ; elles s'en indignèrent. Archidamia, mère d'Acrotatos et la plus riche héritière de Sparte, entra au sénat une épée à la main et se plaignit, au nom des femmes, qu'on pût les croire capables de survivre à la ruine de la patrie. Les murailles élevées dans les précédentes guerres laissaient la ville ouverte sur plusieurs points : on passa la nuit à creuser un grand fossé parallèle au camp ennemi, et de chaque côté on fit des barricades avec des chariots dont les roues étaient enfoncées en terre. Les femmes se chargèrent de faire le tiers de l'ouvrage et obligèrent ceux qui devaient combattre le lendemain à se reposer. Le matin, elles armèrent les jeunes gens et les engagèrent à se faire tuer sous les yeux de leurs mères. Pendant le combat, qui dura toute la journée, elles se tenaient près d'eux, leur passant des armes, leur portant à boire et à manger, pansant les blessés. Mais, comme le fait remarquer Rollin, si les femmes de Sparte pratiquaient les vertus viriles, elles oubliaient quelquefois les vertus de leur sexe : en voyant le jeune Acrotatos qui s'était battu comme un lion, revenir couvert de sang et de poussière, elles enviaient le sort de Chélidonis. Plutarque ajoute un détail qui montre à quel point les Spartiates sacrifiaient la famille à la cité : les vieillards, dit-il, s'écriaient : « Bravo, Acrotatos ! Garde Chélidonis et qu'elle donne à la patrie des enfants braves comme toi » ! Quant à elle, ne voulant pas tomber entre les mains de son mari, elle avait préparé une corde pour se pendre si la ville était prise.

Le combat recommença le lendemain. Les Macédoniens es-

sayèrent de combler la tranchée avec des branches. Pyrrhos parvint même à la franchir et courut vers la ville; mais son cheval fut tué et le renversa sur une pente escarpée; ses amis eurent grand'peine à le secourir. Presque tous les Spartiates étaient tués ou blessés, la ville allait être prise, lorsqu'un lieutenant d'Antigonos amena un secours. Presque en même temps, Aréos arriva de Crète avec deux mille Spartiates. Pyrrhos se décida à lever le siège. Il se dirigea vers Argos, où un parti l'appelait pour l'opposer à une autre faction appuyée par Antigonos. Aréos le poursuivit dans sa retraite, le harcelant dans les défilés, et détruisit son arrière-garde composée de Galates et de Molosses. Pour venger la mort de son fils Ptolémée, qui avait été tué dans ce combat, Pyrrhos détruisit presque toute l'armée spartiate et continua ensuite sa route vers Argos.

Mort de Pyrrhos. — Antigonos occupait les hauteurs. Pyrrhos lui proposa de vider leur querelle dans un combat singulier, mais Antigonos répondit que si Pyrrhos était las de vivre, il trouverait bien des chemins qui mènent à la mort. Les Argéiens priaient les deux rois de s'éloigner et de leur permettre de rester amis de l'un et de l'autre. Ils y consentirent, mais, pendant la nuit, les partisans de Pyrrhos le firent entrer dans la ville. Ceux du parti opposé appelèrent aussitôt Antigonos. Aréos arriva en même temps avec les débris de son armée. On se battit toute la nuit dans les rues au milieu d'une confusion générale. Pyrrhos aurait voulu se retirer, mais ses Galates, venant le secourir, encombraient les rues étroites. Un de ses éléphants était tombé en travers de la porte, un autre, dont le conducteur était blessé, renversait pêle-mêle amis et ennemis. Pyrrhos reçoit un coup de javeline d'un soldat argéien et se retourne contre celui qui l'a blessé : la mère du soldat, qui regardait le combat du haut des toits avec d'autres femmes, voyant son fils en danger, saisit une tuile et la lance sur la tête du roi. Il tomba de son cheval; quoiqu'il eût enlevé l'aigrette de son casque, on le reconnut, on lui coupa la tête et on la porta à Antigonos. Celui-ci, devant cet exemple des revirements de la fortune, se souvint de son père Dèmétrios et fit chercher le corps de Pyrrhos, qu'il brûla avec la tête sur

un bûcher. Il remit les cendres à Hélénoś, fils de Pyrrhos qui retourna en Épire (272).

Antigonos de Goni. — L'histoire des vingt années qui suivirent la mort de Pyrrhos est peu connue. On n'a d'autre guide que Justin, qui n'est pas toujours très sûr, et quelques indications éparses dans Polybe et dans Pausanias. On sait seulement que ces vingt années ne furent pas pour la Grèce une époque de repos et encore moins de liberté. La liberté grecque avait été frappée à mort à la bataille de Chéronée, et l'arme était restée dans la blessure. La monarchie macédonienne s'attachait aux flancs de la Grèce comme la tunique de Nessos. Forcés de renoncer à l'héritage d'Alexandre, les rois de Macédoine restaient toujours les héritiers de Philippe, bien décidés à continuer son œuvre, l'asservissement de la Grèce. Cette politique fut suivie avec ténacité par Antigonos de Goni, qui la légua à ses successeurs. Depuis la mort de Pyrrhos il n'avait plus de concurrents au trône de Macédoine. La plus grande partie de l'armée du roi d'Épire se composait de Macédoniens et de Galates qui passèrent sans difficulté au service d'Antigonos. Sa domination s'étendait en Grèce sur la Thessalie et l'Eubœa, sur Corinthe et une partie du Péloponnèse, on ne sait pas au juste laquelle : Justin dit vaguement que les Péloponnésiens lui furent livrés par trahison. Tantôt, il mettait des garnisons dans les villes, tantôt il y établissait des tyrans : « C'est de cet Antigonos, dit Polybe, que sont venus la plupart des tyrans en Grèce. » L'isolement des cités, leurs jalousies mutuelles, la rivalité des factions politiques, suscitaient partout à l'usurpation macédonienne des complicités intéressées.

A l'exemple de ses prédécesseurs, Antigonos de Goni s'acharna surtout à la conquête d'Athènes. Il brûla le temple de Poséidon à Colone et le bois sacré qui l'entourait. La guerre dura six ou sept ans. Une révolte des mercenaires galates d'Antigonos interrompit à peine les hostilités ; le roi de Sparte Aréos et un lieutenant de Ptolémée Philadelphie, qui avaient été envoyés au secours d'Athènes et qui auraient pu profiter de cette diversion, restèrent dans une inaction inexplicable, et les Athéniens, abandonnés de leurs alliés, furent obligés de recevoir une garnison macédonienne (268). Antigonos mit aussi

des garnisons à Mégare, à Salamine, au cap Sounion. Mais vers le même temps, Alexandre, roi d'Épire, pour venger la mort de Pyrrhos, son père, faisait une incursion en Macédoine, et la phalange passait de son côté, donnant ainsi un nouvel exemple de la facilité avec laquelle les monarchies militaires changent de maîtres. Antigonos était absent ; son fils, Démétrios, encore très jeune, reprit bientôt possession de la Macédoine. Alexandre, dépouillé à son tour de l'Épire, se réfugia chez les Acarnanes qui le remirent plus tard en possession de son royaume. Cela ne l'empêcha pas de traiter avec les Aitoliens pour partager l'Acarnanie, car la reconnaissance n'est pas une vertu royale. Antigonos garda jusqu'à sa mort, en 243, le trône de Macédoine, et sa dynastie s'y maintint pendant plus d'un siècle, poursuivant jusqu'à la fin la conquête de la Grèce, qui, épuisée par cette lutte sans trêve, finit par se jeter dans les bras du Peuple romain.

République aitolienne. — A une monarchie militaire il fallait opposer une république militaire. Le seul peuple en Grèce qui fût alors en état d'arrêter les progrès des rois de Macédoine, c'étaient les Aitoliens. Ils avaient pris part à la guerre des Thébains contre Alexandre, puis à la guerre lamiacque. Antipatros et Cratéros, avec une armée de 30,000 hommes, n'étaient pas parvenus à les réduire. Enfin, lorsque la Grèce, épuisée par sa lutte contre la Macédoine, fut menacée dans son existence par la formidable invasion des Galates, les Aitoliens envoyèrent dix mille hommes aux Thermopyles. Ils avaient défendu le sanctuaire national de Delphes ; ce qu'Hérodote avait dit des Athéniens au temps des guerres médiques, on pouvait le dire des Aitoliens : c'étaient eux qui, après les Dieux, avaient le plus contribué au salut de la Grèce. Un tel service semblait leur donner le droit de réclamer l'hégémonie, que Sparte avait perdue depuis la bataille de Leuctres et que les rois de Macédoine avaient usurpée.

On sait par Thucydide qu'au temps de la guerre du Péloponnèse, les Aitoliens avaient gardé dans leurs montagnes des mœurs à demi barbares. Ils étaient dispersés dans des bourgades, portaient toujours des armes et, malgré la fertilité de leur pays, vivaient surtout de brigandage. A l'époque macédo-

nienne, les mœurs étaient restées les mêmes et il n'y avait pas de ville importante en Aitolie, à l'exception peut-être de Thermos, la capitale ; mais un lien fédéral plus étroit s'était établi entre les tribus et en formait un corps de nation. La souveraineté résidait dans une assemblée générale, παναιτωλικόν, qui se réunissait tous les ans pour décider les guerres et les alliances et pour élire les magistrats : un stratège ou général, un hipparque ou chef de la cavalerie, un secrétaire ou écrivain public (δημόσιος γραμματεὺς), et des conseillers d'État appelés apoclètes. Dans l'intervalle des sessions, une commission permanente représentait l'assemblée, mais le pouvoir exécutif avait plus d'initiative et d'autorité que dans une véritable démocratie comme celle d'Athènes, où l'action du peuple était directe et continue. Cependant, on ne peut donner à la république aitolienne le nom d'aristocratie, puisque les fonctions publiques n'étaient pas réservées à une classe de citoyens. Dans la dernière période de l'histoire grecque, on voit les Aitoliens à la tête d'une fédération comprenant la plus grande partie de la Grèce continentale : la Locris, la Phokis, une portion de la Thessalie, de la Boiotie et de l'Acarnanie. Ils étaient maîtres du temple de Delphes, s'étaient emparés d'Héraclée Trachinienne et s'attribuaient la direction de l'Amphictionie des Thermopyles. Dans le Péloponnèse, les Eléiens étaient rapprochés des Aitoliens par une communauté d'origine ; les villes arcadiennes de Tégée, de Mantinée, d'Orchomène, de Phigalie, se rattachaient à la ligue aitolienne, qui s'étendait même sur l'île de Képhallénie et jusque sur les villes de Lysimachia, dans la Chersonnèse de Thrace, et de Chalkèdon en Asie mineure.

Il est probable que les rapports entre les Aitoliens et leurs alliés étaient différents selon que l'accession à la ligue avait été volontaire ou forcée ; leur alliance, protectrice pour les uns, devait être pour les autres une sujétion plus ou moins onéreuse, mais nos renseignements à cet égard manquent de précision. Les assemblées générales se tenaient dans l'origine à Thermos ; plus tard on les voit quelquefois se réunir à Naupecte, à Lamia, à Hypata, à Héraclée, près des Thermopyles, ce qui fait supposer que les citoyens de ces villes, situées hors des

limites de l'Aitolie, jouissaient des mêmes droits que les Aitoliens. Cependant, la stratégie et les autres fonctions exécutives paraissent avoir été réservées aux Aitoliens de naissance. Si la république aitolienne était fédérative, on peut croire que cette fédération, sans être aussi hiérarchisée que l'ancienne alliance des Péloponnésiens sous la suprématie de Sparte, ne reposait pas, comme la ligue achaienne, sur le principe d'une complète égalité.

Fédération achaienne. — La fédération, ou, comme disaient les Grecs, la Commune des Achaïens, τὸ κοινὸν τῶν Ἀχαιῶν, se constitua à peu près en même temps que la république aitolienne. Il y avait eu anciennement déjà une alliance entre les douze villes de l'Achaïe, mais c'était, comme l'Amphictionie des Thermopyles, une ligue religieuse plutôt que politique, car pendant la guerre du Péloponnèse, on voit Pellène dans l'alliance de Sparte, tandis que Patrai est du côté d'Athènes et que les autres villes achiennes restent neutres. Au temps de la lutte de Thèbes contre Sparte, les villes de l'Arcadie, qui firent partie plus tard de la fédération achaienne, s'étaient unies entre elles pour échapper à la domination de Sparte sans se soumettre à celle de Thèbes, mais cette ligue arcadienne disparut bientôt par suite de la rivalité qui se produisit entre Mégalopolis et les autres villes de l'Arcadie. Depuis le règne de Philippe, Mégalopolis, en haine de Sparte, resta toujours attachée au parti macédonien. Quant aux villes de l'Achaïe, c'était par impuissance qu'elles recevaient des garnisons macédoniennes ou subissaient des tyrans soudoyés par les rois de Macédoine. Quelques-unes profitèrent des révolutions qui suivirent la mort de Lysimachos pour reconquérir leur autonomie. La fédération fut renouvelée, d'abord entre Patrai et Dymè, auxquelles se joignirent successivement Tritaia, Pharai, puis Aigion, qui chassa sa garnison macédonienne et Boura, qui mit à mort son tyran. Celui de Keryna abdiqua pour avoir la vie sauve et laissa la ville se joindre aux autres.

La constitution des Achaïens ressemblait beaucoup à celle des Aitoliens, mais l'union fédérale était plus étroite, parce que le territoire était plus circonscrit. La fédération achaienne reposait sur les mêmes principes d'égalité que l'ancienne ligue

de Dèlos, au temps d'Aristide, avant l'établissement de l'empire maritime d'Athènes. Cette égalité put se maintenir, parce qu'aucune des villes achiennes n'avait assez d'importance pour s'attribuer le rang d'une capitale. Aigion avait le privilège, qui lui fut enlevé plus tard, d'être le siège du Synode, ou assemblée générale, qui se tenait deux fois par an. Tous les Achiens au-dessus de trente ans pouvaient prendre part au vote, qui se faisait par cité et non par tête : chaque ville, quel que fut le nombre de ses représentants, n'avait qu'une voix. L'assemblée ne votait que sur les propositions présentées par les Dèmiourges, qui formaient un conseil d'État. Les magistrats chargés d'exécuter les décisions du Synode portaient, comme chez les Aitoliens, les titres de Stratèges, Hipparques et Scribes publics ; leur fonctions répondaient à peu près à nos ministères de la guerre et des affaires étrangères, mais ces fonctions étaient électives et annuelles, gratuites et responsables, comme dans toutes les républiques grecques.

Polybe parle de cette constitution avec un enthousiasme patriotique. « Dès le temps passé, bien des gens avaient essayé d'amener les peuples du Péloponnèse à cette union, mais, comme c'était plutôt leur intérêt particulier que celui de la liberté commune qui les faisait agir, la division durait toujours. Maintenant, la concorde s'est si heureusement établie qu'il y a entre eux, non seulement alliance et amitié, mais, mêmes lois, mêmes poids, mêmes mesures, mêmes monnaies, mêmes magistrats, mêmes sénateurs, mêmes juges. En un mot, à cela près que tous les peuples du Péloponnèse ne sont pas renfermés dans les mêmes murailles, tout le reste est parfaitement uniforme. » Polybe cherche la cause de cette union, qui, malheureusement, n'était pas aussi solide qu'il le croyait : « C'est, dit-il, qu'il n'est pas de république où l'égalité, la liberté, en un mot la parfaite démocratie, se soit trouvée avec moins de mélange que dans celle des Achiens. Entre les peuples du Péloponnèse dont elle est composée, il y en a qui se présentèrent d'eux-mêmes ; d'autres en plus grand nombre, eurent besoin qu'on leur fît voir l'intérêt qu'ils avaient d'y entrer ; il fallut user de violence pour y attirer quelques autres qui, aussitôt après, furent bien aises d'avoir été contraints. Car les an-

ciens citoyens n'ont aucun privilège sur ceux qui sont associés nouvellement. Tout est égal pour les uns comme pour les autres. Ainsi la république est parvenue où elle aspirait, par deux puissants moyens, l'égalité et la douceur. »

Aratos de Sikyone. — Sikyone fut la première ville hors de l'Achaïe qui s'annexa à la confédération. Les tyrans s'y étaient succédé depuis le temps de Philippe et d'Alexandre, et le nombre des exilés s'était multiplié à chaque nouvelle usurpation. En 251, un de ces proscrits nommé Aratos, à peine âgé de vingt ans, résolut de délivrer sa patrie. Il enrôle quelques bandits, car, à cette époque troublée, il y en avait partout dans les campagnes, et les envoie pendant la nuit, par des chemins différents, sous les murs de Sikyone. Des échelles sont appliquées à un point où le rempart était peu élevé et presque de plain pied avec l'intérieur de la ville. Plutarque raconte, d'après les mémoires qu'avait laissés Aratos, les péripéties de cette expédition nocturne, les stratagèmes employés pour pénétrer secrètement dans la ville, les dangers que firent courir à la petite troupe les aboiements des chiens et le passage des patrouilles qui venaient relever les sentinelles. L'escalade ayant réussi, on entoure le palais du tyran, on saisit et on enchaîne ses gardes. Le jour commençait à paraître; un crieur annonce qu'Aratos, fils de Cleinias, appelle les citoyens à la liberté. Le peuple s'assemble en tumulte, on met le feu au palais du tyran qui s'enfuit par des passages souterrains. La révolution s'était accomplie sans répandre une goutte de sang.

Il était à craindre que le roi de Macédoine, déjà maître d'Athènes et de Corinthe, ne cherchât à s'emparer de Sikyone. Aratos engagea ses concitoyens à s'agréger à la ligue achaienne. Quoique plus riche et plus importante que toutes les villes de l'Achaïe, Sikyone entra dans la confédération sur le pied de l'égalité, et Aratos servit comme simple soldat dans la cavalerie des Achaïens. Le danger des discordes civiles était plus pressant encore et plus immédiat que celui d'une agression étrangère. En affranchissant Sikyone, Aratos avait rappelé tous les bannis. Il y en avait plus de cinq cents; quelques-uns étaient depuis cinquante ans en exil. Ils voulaient rentrer en possession de leurs biens; mais ces biens étaient occupés par des

gens qui, pour la plupart, les avaient acquis de bonne foi, et Aratos n'était pas assez riche pour les indemniser à ses frais. Comme il se connaissait en peinture, il rassembla tout ce qu'il put trouver de tableaux de Pamphile, de Mélanthe et des autres maîtres de l'école de Sikyone, et il les envoya à Ptolémée Philadelphie, qu'il savait grand amateur d'œuvres d'art. Puis il s'embarqua pour l'Égypte où il fut naturellement très bien reçu par le roi. Il lui fit comprendre l'intérêt qu'il y aurait à protéger la ligue achaienne contre l'ambition du roi de Macédoine. Ptolémée lui donna cent cinquante talents pour sa ville (750,000 francs). Aratos emporta d'abord quarante talents avec lesquels il retourna dans le Péloponnèse, et le roi envoya le reste en plusieurs paiements aux termes fixés. Aratos put dès lors régler les affaires des bannis, apaiser les différends entre les pauvres et les riches, et rendre à tout le peuple le repos et la sécurité.

Délivrance de Corinthe. — Les Achaïens étaient en hostilité, on ne sait à quelle occasion, avec les Aitoliens. Aratos élu stratège de la confédération achaienne en 245, ravagea la Locris et le territoire de Calydon et conduisit 10,000 hommes au secours des Boïotes attaqués par les Aitoliens; mais il arriva trop tard : les Boïotes, vaincus à Chéronée, abandonnèrent l'alliance des Achaïens pour celle de la république aitolienne. Aratos n'avait pas montré les talents d'un général; il prit sa revanche deux ans après, dans sa seconde stratégie, en s'emparant de la citadelle de Corinthe par un stratagème hardi que Plutarque compare à la délivrance d'Athènes par Thrasybule et à celle de Thèbes par Pélopidas. Un certain Erginos, qui habitait Corinthe, avait des relations d'affaires avec un banquier de Sikyone, ami d'Aratos. Dans une de leurs conversations, il raconta qu'en allant voir son frère, soldat de la garnison macédonienne de Corinthe, il avait remarqué un sentier taillé dans le roc et aboutissant à un endroit où la muraille de la citadelle était très basse. Le banquier lui demanda si lui et son frère voulaient faire fortune. Erginos comprit, parla à son frère, et peu de jours après, se chargea de conduire Aratos, sur une promesse de soixante talents si l'affaire réussissait. Aratos, pour réunir cette somme, mit en gage chez le banquier sa vaisselle d'or et d'argent et les bijoux de sa femme.

Il ordonna à ses troupes de passer la nuit sous les armes, et prenant avec lui quatre cents soldats chargés d'échelles, il les mena aux portes de la ville, le long des murs du temple d'Hèrè. Un brouillard venu de la mer couvrait heureusement les rayons de la lune. Les soldats ôtèrent leurs souliers pour faire moins de bruit et pour ne pas glisser en faisant l'escalade. Sept hommes résolus, équipés en voyageurs, se glissèrent par la porte sous la conduite d'Erginos et tuèrent la sentinelle et les gardes qui faisaient le guet. Aratos fit appliquer les échelles aux murailles, y monta avec cent de ses soldats, descendit dans la ville et marcha vers la citadelle. Une patrouille de quatre hommes vint à passer avec des torches : Aratos et les siens en tuèrent trois, mais le quatrième s'enfuit en criant au secours. Les trompettes sonnent l'alarme, les rues s'emplissent de gens qui couraient çà et là, des lumières brillent partout, dans la ville et sur les remparts. Aratos et ses cent hommes essayaient de gravir le rocher ; les autres, n'ayant pu trouver le sentier et ne sachant où se diriger, se serraient derrière une grosse pierre, au bas du précipice. Archélaos passa près d'eux sans les apercevoir, à la tête de troupes macédoniennes qui montent en courant et en criant vers la forteresse. Dès qu'elles sont passées, les Sikyoniens sortent de leur embuscade, les attaquent par derrière et les dispersent dans la ville. A ce moment arrive Erginos, envoyé par Aratos, qui était aux prises avec la garnison du château. Il conduit les Sikyoniens au secours de leur chef et les deux troupes réunies chassent les Macédoniens. Les premiers rayons du soleil éclairent la victoire d'Aratos ; il se rend au théâtre où le peuple était assemblé. Salué par des acclamations unanimes, il rend aux Corinthiens les clés de leur citadelle qui, depuis le temps de Philippe et d'Alexandre, n'était plus en leur pouvoir, et leur persuade facilement d'unir Corinthe à la ligue achaienne (243).

Extension de la ligue achaienne. — Mégare, et bientôt après Troizen et Epidaure accrurent le nombre de villes alliées. Pour assurer à la confédération un appui contre le roi de Macédoine et les subsides nécessaires à l'entretien des troupes, Aratos fit donner à Ptolémée Evergète le commandement général de l'armée achaienne sur terre et sur mer. C'était un

titre honorifique, sans danger pour la liberté des Achaïens et pour l'autorité d'Aratos. La loi ne permettant pas de l'élire stratège tous les ans, on le nommait de deux années l'une. La confiance des Achaïens perpétuait le pouvoir entre ses mains, car on voyait qu'il ne poursuivait qu'un but, l'extension de la ligue. Il essaya plusieurs fois de renverser les tyrans qui se succédaient à Argos sous la protection macédonienne, mais la trahison fit avorter sa première tentative, les suivantes échouèrent par l'apathie des Argéiens qui avaient perdu l'habitude et le goût de la vie politique : « Une fois, dit Plutarque, après avoir dressé des échelles, Aratos, avec peu de monde et beaucoup de danger, avait gagné le haut de la muraille et tué les gardes ; mais au point du jour, le tyran Aristippos l'ayant assailli de tous les côtés, les Argéiens ne firent pas le moindre mouvement en faveur d'Aratos, qui combattait pour leur liberté et restèrent spectateurs impartiaux du combat, comme s'ils eussent présidé aux jeux Néméens. » Aratos découragé retourna à Sikyone. Il essaya d'attaquer ouvertement l'ennemi en rase campagne, mais ce même homme, si habile dans la guerre de surprises et d'embuscades, perdait son assurance sur le champ de bataille. Deux fois il laissa échapper la victoire. Il répara cette faute en faisant entrer la ville de Cléonai dans la ligue achaïenne. Le tyran d'Argos, Aristippos, ayant essayé de surprendre Cléonai, fut battu et tué dans sa fuite ; mais la tyrannie ne fut pas renversée ; un autre tyran, Aristomachos, s'établit à Argos avec l'appui du roi de Macédoine. Effrayé des progrès des Achaïens, Antigonos de Goni fit alliance avec les Aitolien, qui, à son instigation, envahirent le Péloponnèse. C'est probablement dans cette incursion que, selon leurs habitudes de brigandage, ils enlevèrent et emmenèrent comme esclaves, un grand nombre de Laconiens. C'est ainsi qu'on peut s'expliquer une alliance défensive qui exista quelque temps entre Sparte et la ligue achaïenne, alliance qui devait se changer plus tard en une longue et implacable rivalité.

Projets de réformes à Sparte. — Sparte traversait en ce moment une de ces crises dangereuses qui, dans la vie des peuples comme dans celle des individus, peuvent amener la régénération ou la mort. La vieille cité aristocratique était

rongée depuis longtemps par un double ulcère, la disproportion des fortunes et la diminution du nombre des citoyens. A ce mal qui semblait mortel, on ne pouvait opposer qu'un remède héroïque, quelque chose comme cette expérience tentée quelquefois par la médecine, la transfusion d'un sang nouveau dans un corps épuisé. Pour ramener l'égalité établie jadis par Lycurgue, il fallait abolir les dettes et faire un partage des terres. Cette révolution, la plus étonnante qui soit dans l'histoire, fut l'œuvre de deux jeunes gens, Agis et Cléomène, les derniers des rois Héracléides. Avant d'imposer des mesures qui allaient bouleverser l'ordre social, il était nécessaire d'ôter tout point d'appui à l'inévitable résistance des intérêts menacés, en brisant le pouvoir des Éphores, supérieur à celui des rois. Ainsi s'explique le double caractère de la réforme tentée par Agis et accomplie par son successeur Cléomène : en même temps qu'elle affranchit le peuple par un nivellement des fortunes, elle relève et agrandit l'autorité royale. Voilà pourquoi cette révolution a été si diversement jugée par les auteurs anciens : Polybe et Pausanias appellent Cléomène un tyran, tandis que Plutarque compare les deux rois de Sparte aux deux tribuns de Rome, Tiberius et Caius Gracchus.

Agis n'avait pas vingt ans lorsqu'il devint roi de Sparte en 244. Il résolut d'employer sa puissance à rétablir les lois de Lycurgue et la forte discipline des ancêtres. Il commença par sonder les dispositions des Spartiates. Les jeunes gens entrèrent dans ses vues plus facilement qu'il ne l'avait espéré ; mais les vieillards, dit Plutarque, frémissaient au seul nom de Lycurgue « comme des esclaves fugitifs qu'on veut ramener à leur maître ». Trois seulement approuvèrent ses projets ; c'étaient son oncle Agésilaos qui, ayant beaucoup de dettes, espérait s'en débarrasser par une révolution, et deux citoyens fort estimés, Mandrocleidas et Lysandros. Agis sentait bien que la plus vive opposition viendrait des femmes qui, à cette époque, possédaient la plus grande partie des richesses de Sparte. Dans un pays où les hommes sont toujours en guerre, il y a naturellement beaucoup de riches veuves et de riches héritières. La mère du roi, Agésistrata et son aïeule Archidamia possédaient à elles seules plus de fortune que tous les Lakédaimoniens ensemble.

Lorsqu'Agis leur communiqua ses desseins, Agésistrata fut effrayée et essaya de l'en dissuader. Mais son frère Agésilaos la prit par le sentiment : il lui montra les avantages de cette entreprise pour Sparte, et la gloire qui en rejaillirait sur sa famille. Dès lors, elle fut gagnée à la cause de la révolution et essaya d'y entraîner ses amis. Mais elle eut peu de succès auprès des femmes ; l'idée de renoncer au luxe dont elles avaient l'habitude les épouvantait. Elles s'adressèrent à l'autre roi, Léonidas III, et le supplièrent de profiter de l'ascendant que lui donnait son âge pour réprimer les tentatives insensées de son jeune collègue. Léonidas, qui avait vécu longtemps dans les palais des satrapes et à la cour de Séleucos, y avait contracté le goût du faste et de la mollesse. Il ne demandait pas mieux que de favoriser les riches, mais la crainte du peuple l'empêcha d'agir ouvertement. Il se contenta d'intriguer, de parler aux magistrats, de répandre le bruit qu'Agis voulait, non pas fournir des citoyens à Sparte, mais s'assurer des satellites, et qu'il n'offrait aux pauvres les biens des riches qu'en échange de la tyrannie qu'il convoitait.

Un roi socialiste. — Agis ayant réussi à faire nommer Lysandros parmi les Ephores, présenta au sénat une loi dont les principaux articles étaient l'abolition des dettes et le partage des terres. La vallée de l'Eurotas devait être divisée en quatre mille cinq cents parts pour les Spartiates, dont le nombre serait complété par l'adjonction de paysans, ou Periœkes, et d'étrangers jeunes et robustes. Le reste des terres devait former quinze mille parts pour les Laconiens en état de porter les armes. Les tables communes devaient être rétablies avec toute l'ancienne discipline de Lycurgue. Lysandros réunit l'assemblée du peuple, des oracles furent invoqués en faveur des réformes proposées, et Agis déclara que lui-même donnerait l'exemple des sacrifices à la patrie. Les rois de Sparte n'avaient pas de liste civile, car toutes les fonctions étaient gratuites à Sparte, comme dans toutes les autres républiques grecques, mais Agis avait une grande fortune personnelle. « Je mettrai en commun, dit-il au peuple, tout ce que je possède en terres et six cents talents de monnaie. Ma mère et mon aïeule suivront mon exemple, ainsi que tous mes amis, qui sont les plus riches

des Spartiates. » Le peuple admirait : on voyait enfin un roi digne de Sparte. Mais l'opposition de Léonidas et des riches fit rejeter la loi par le Sénat à la majorité d'une voix.

Lysandros accusa Léonidas d'avoir violé une ancienne loi qui défendait aux Héracléides d'épouser des étrangères. On persuada à son gendre Cléombrotos de réclamer le trône, comme étant de la race d'Héraclès. Léonidas effrayé se réfugia dans le temple d'Athènè appelé Maison d'airain. Sa fille Chélonis, alla l'y joindre en costume de suppliante. Cléombrotos fut proclamé roi de Sparte. Mais Lysandros étant sorti de charge, les nouveaux éphores le mirent en accusation avec Mandrocleidas, pour avoir proposé l'abolition des dettes et le partage des terres. Alors les deux rois, Agis et Cléombrotos, se rendent à l'agora avec leurs amis, font lever les éphores de leurs sièges et les remplacent par d'autres, au nombre desquels était Agésilaos, puis ils arment les jeunes gens et mettent les prisonniers en liberté. Mais il n'y eut pas de sang répandu ; au contraire Agis, ayant appris que son oncle voulait faire tuer Léonidas, qui allait se réfugier à Tégéa, envoya des hommes sûrs pour protéger la fuite de son ennemi.

Intrigues d'Agésilaos. — Le triomphe de la révolution semblait assuré ; mais Agésilaos sut persuader à son neveu qu'il serait dangereux d'accomplir toutes les réformes à la fois, et que s'il commençait par abolir les dettes, il s'assurerait l'appui de tous les riches obérés. Agis se rendit à cet avis en le voyant partagé par Lysandros. Toutes les obligations furent portées sur la place publique et on y mit le feu. Les banquiers et les riches étaient consternés ; Agésilaos les plaisantait en disant qu'il n'avait jamais vu de flamme si belle. Le peuple demandait qu'on procédât au partage des terres. Déjà les deux rois avaient donné des ordres, mais Agésilaos trouva des prétextes pour en retarder l'exécution jusqu'au départ d'Agis, obligé de conduire une expédition au dehors. Cette expédition est racontée de deux façons absolument contradictoires, par Pausanias d'une part, de l'autre par Plutarque. Selon Pausanias, elle était dirigée contre les Achaiens, et après s'être emparé de Pallène, qui fut reprise peu de temps après par Aratos, Agis fut tué près de Mantinée dans une bataille sur laquelle Pausanias

donne les détails stratégiques les plus précis. Selon Plutarque au contraire, loin d'aller combattre les Achaïens, Agis allait leur porter secours contre les Aitoliens, en vertu d'un traité d'alliance conclu antérieurement. Agis était le plus jeune des soldats de son armée, dont tout le monde admirait la bonne tenue et la discipline. Il était d'avis de livrer bataille immédiatement; mais Aratos, qui commandait les Achaïens, s'y refusa et congédia bientôt ses alliés, ne voulant pas partager avec eux l'honneur de cette campagne. Agis mécontent revint à Sparte avec son armée.

Réaction à Sparte. — La ville était en proie à une violente réaction. Agésilaos avait irrité tout le monde par son despotisme et sa rapacité. Il s'entourait d'une garde et annonçait qu'il serait maintenu en charge l'année suivante. Les riches rappelèrent Léonidas, et le peuple, trompé dans l'espoir d'un partage des terres, ne fit pas de résistance. Agésilaos fut épargné à cause de son fils, dont on estimait la valeur, et parvint à s'enfuir. Cléombrotos se réfugia dans le temple de Poseidon, Agis dans la Maison d'airain. Léonidas, suivi d'une troupe de soldats, entra dans le temple de Poseidon et accabla son gendre de reproches. Mais Chélonis vint s'asseoir avec ses deux enfants près de Cléombrotos et le tint serré dans ses bras. « Mon père, dit-elle à Léonidas, j'ai pris ces habits de deuil pour te suivre quand tu étais proscrit par mon mari. Je les garde aujourd'hui que la vie de mon mari est menacée par mon père. » Léonidas dit à son gendre qu'il pouvait partir et essaya de retenir Chélonis; mais elle, ayant fait une courte prière devant l'autel, prit un de ses enfants, donna l'autre à Cléombrotos et sortit avec lui.

Agis, ne se fiant pas aux promesses de Léonidas, resta dans son asile de la Maison d'airain. Mais il en sortait quelquefois la nuit pour aller au bain; trois de ses amis intimes, Ampharès, Démocharès et Arkésilaos l'y accompagnaient et le ramenaient au temple. Ampharès avait emprunté à Agésistrata, mère d'Agis, des vases d'argent et de riches tapis; il aurait voulu n'avoir pas à les rendre. Un jour qu'il revenait du bain avec Agis, il passa à dessein devant la prison et, arrivé à la porte, il lui dit qu'il l'arrêtait en vertu de ses fonctions

d'éphore. Agis essaya de résister, mais Démocharès, qui était très vigoureux, l'enveloppa d'un manteau, pendant que des complices apostés d'avance le poussaient par derrière dans la prison.

Meurtre d'Agis. — Léonidas, les éphores et quelques sénateurs se rendent aussitôt à la prison et, se constituant en tribunal, somment le roi de rendre compte des changements qu'il a introduits dans l'État. Il se mit à rire ; Ampharès lui dit qu'il aurait bientôt sujet de pleurer. Un des éphores, comme pour lui offrir un moyen de se justifier, lui demanda s'il n'avait pas cédé aux conseils d'Agésilaos et de Lysandros. Il répondit qu'il n'avait été poussé par personne, qu'il n'avait voulu qu'imiter Lycurgue, et que, loin de s'en repentir, il s'en glorifiait. Ils donnèrent ordre de l'étrangler. Les exécuteurs hésitaient à porter la main sur le descendant d'Héraclès ; alors Démocharès le traina dans la chambre des exécutions. Cependant le bruit de l'arrestation d'Agis commençait à se répandre, et le peuple s'assemblait autour de la prison. On hâta sa mort, de peur que la foule ne l'enlevât à la faveur de la nuit. Un des bourreaux pleurait ; il lui dit : « Ne me plains pas ; je suis plus heureux que ceux qui me condamnent. » Et il présenta son cou au cordon.

Agésistrata, qui était à la porte de la prison, aperçut Ampharès et se jeta à ses pieds. Il la releva et lui dit que son fils n'avait rien à craindre. Il la fit entrer avec sa mère Archidamia et referma la porte. On étrangla d'abord la vieille grand'mère. Agésistrata aida l'exécuteur à détacher la corde, puis elle couvrit avec soin le corps de sa mère et l'étendit près du corps d'Agis. « Mon fils, dit-elle, c'est l'excès de ta modération et de ta douceur qui t'a perdu ». Ampharès répondit : « Puisque tu as partagé les sentiments de ton fils, tu partageras sa punition. » Elle mourut en disant : « Que cela soit utile à Sparte ! » (241).

Cléomène reprend les projets d'Agis. — Agiatis, femme d'Agis, fut arrachée de sa maison avec son jeune enfant. Comme elle était très riche, ayant hérité des biens de son père Gylippos, Léonidas la contraignit à épouser son fils Cléomène, qui était à peine d'âge à se marier. Elle garda toujours sa haine

contre Léonidas, mais elle fut touchée de l'affection profonde de son jeune mari. Cette affection, qui ne se démentit jamais, rend invraisemblable l'assertion de Pausanias qui accuse Cléomène d'avoir empoisonné le fils de sa femme. Elle lui parlait souvent d'Agis; il l'interrogeait sur ses plans de réforme et s'associait au culte qu'elle avait voué à sa mémoire. Elle voulait faire de son second mari le vengeur du premier. L'éducation de Cléomène le disposait à ce rôle : il avait été initié à la forte morale du Portique par Sphairos d'Olbia, disciple de Zénon et de Cléanthe. Faire de Sparte une cité de stoïciens, ce n'était pas une utopie; c'était un retour à la discipline de Lycurgue et aux mœurs des aïeux. Si les Trente tyrans d'Athènes avaient donné une triste idée d'un gouvernement de philosophes, la philosophie pouvait trouver à Sparte une occasion de se réhabiliter.

Archidamos, frère d'Agis, s'était réfugié à Messène. Cléomène, devenu roi après la mort de son père Léonidas (236), voulut associer Archidamos à la royauté à laquelle il avait droit, et le rappela d'exil : ce partage, conforme d'ailleurs aux lois de Sparte, loin de nuire à l'autorité de Cléomène, l'aurait aidé à lutter contre la puissance despotique des éphores. Mais les meurtriers d'Agis craignaient la vengeance d'Archidamos : ils l'assassinèrent. Polybe et Pausanias accusent Cléomène de ce meurtre, mais il n'y avait aucun intérêt : c'eût été se priver d'un auxiliaire utile pour la révolution qu'il méditait. Quant à poursuivre les meurtriers d'Archidamos, il n'y avait pas même à y penser; il était obligé de ménager les complices de son père. Ce n'est qu'à force de dissimulation et de prudence qu'il pouvait éviter les soupçons du parti des riches, tout-puissant depuis la mort d'Agis. Sa mère Cratésicleia, qui approuvait ses projets, lui fournissait l'argent dont il avait besoin pour augmenter son autorité. Elle s'était décidée, malgré sa répugnance pour un second mariage, à épouser Mégistonos, citoyen riche et puissant, dont l'appui fut très utile à Cléomène pour gagner les éphores et leur faire décréter une expédition dont il prit le commandement.

Rivalité des Achaïens et des Spartiates. — Pendant la période de réaction qui suivit la mort d'Agis, il s'était passé

en dehors de Sparte des événements qui eurent pour résultat de créer une rivalité entre les Spartiates et les Achaïens. Démétrios II avait succédé à son père Antigonos de Goni sur le trône de Macédoine (239). Son règne paraît avoir été rempli par des luttes, dont on ne connaît pas le détail, contre les Aitolien et les Dardanes, car on ne le voit pas intervenir dans les affaires du Péloponnèse; Aratos en profita pour donner une nouvelle extension à la ligue achaienne. Il décida Lysiadès, tyran de Mégalopolis, à déposer le pouvoir et à faire entrer sa ville dans la confédération des Achaïens. Ceux-ci récompensèrent Lysiadès en l'élevant à la stratégie. C'était un encouragement pour les autres tyrans du Péloponnèse; l'autorité légale d'un stratège des Achaïens valait mieux que la tyrannie toujours précaire d'une seule ville. Le roi de Macédoine, occupé à faire la guerre avec ses voisins, se bornait à fournir aux tyrans l'argent nécessaire à l'entretien de leurs soldats. Aristomachos, tyran d'Argos, fit dire à Aratos qu'il était prêt à abdiquer le pouvoir et à faire entrer Argos dans la fédération achaienne, pourvu qu'on lui donnât 50 talents pour solder et licencier ses troupes; l'année suivante les Achaïens le nommèrent stratège. Les tyrans de Phlious et d'Hermionè suivirent l'exemple de Lysiadès et d'Aristomachos; les Aiginètes demandèrent aussi leur annexion à l'Achaïe. Aratos avait essayé plusieurs fois sans succès de délivrer Athènes; après la mort de Démétrios (233), il persuada à Diogène, qui commandait la garnison macédonienne, de remettre aux Athéniens, pour la somme de 150 talents, le port du Pirée, la forteresse de Munychia, Salamine et Sounion. On a cru à tort qu'Aratos avait fait entrer Athènes dans la ligue achaienne; Plutarque n'en dit rien, et il n'aurait pu passer sous silence une annexion si importante. Les Athéniens sont devenus simplement les alliés de l'Achaïe, en même temps et au même titre que les Aitolien.

L'accession de Mégalopolis et d'Argos eut un résultat qu'Aratos n'avait sans doute pas prévu, et qui contrariait sa politique pacifique. Pour ces deux villes, Sparte était l'ennemi héréditaire. Lysiadès et Aristomachos cherchèrent à entraîner l'Achaïe dans une guerre qu'Aratos aurait voulu éviter. Tout

ce que sa prudence put obtenir, c'est qu'au lieu d'attaquer ouvertement les Spartiates, on se bornât à les isoler, en faisant entrer, de gré ou de force, dans la fédération achaienne, quelques villes d'Arcadie comme Orchomène, Tégéa, Mantinée, qui restaient attachées à l'alliance lakédaimonienne. Cette tentative semblait peu dangereuse, à cause de la jeunesse et de l'inexpérience de Cléomène, et il est probable que les partisans d'Agis, exilés de Sparte, poussaient à une agression dont ils espéraient profiter. On ne savait pas que rien ne pouvait être plus agréable à Cléomène qu'une guerre : il n'attendait qu'un prétexte pour préparer, par des victoires, la révolution sociale qu'il méditait. Le retour aux institutions de Lycurgue se liait, dans sa pensée, au rétablissement de l'hégémonie de Sparte sur le Peloponnèse. Aussitôt qu'il eut obtenu l'ordre des éphores, il entra en campagne. Près de Pallantion, en Arcadie, il rencontra l'armée achaienne, forte de vingt mille fantassins et de mille cavaliers. Il n'avait que cinq mille soldats, mais il leur rappela le mot d'un de leurs anciens rois : « Les Spartiates ne demandent pas combien sont les ennemis, mais où ils sont. » Aratos, malgré la supériorité du nombre, ne permit pas au général de risquer le combat ; il se retira et alla attaquer les Eléiens. Cléomène vint à leur secours et battit l'armée achaienne près du mont Lykaïos. Aratos, tirant parti de sa défaite, se jeta à l'improviste sur Mantinée, s'en empara et y mit une garnison. Bientôt après, Cléomène remporta près de Mégalopolis une seconde victoire ; Lysiadès y fut tué en combattant. Les Achaïens, très irrités contre Aratos, le rendirent responsable de la défaite ; le synode décréta qu'il ne lui serait pas fourni d'argent pour solder les mercenaires et que, s'il voulait continuer la guerre, il la ferait à ses frais.

Révolution sociale à Sparte. — Cléomène, encouragé par ses succès rapides, crut le moment venu de mettre ses projets à exécution. Mais l'exemple d'Agis lui avait appris qu'on ne fait pas une révolution par des voies légales. Convaincu de la justice du but à atteindre, il ne fut pas scrupuleux sur le choix des moyens. Pour diminuer le nombre de ses adversaires, il réunit ceux dont il craignait le plus l'opposition, les fatigua par de longues marches, et lorsqu'ils demandèrent de camper pour

prendre un peu de repos, il les quitta et revint à Sparte à la tête des troupes mercenaires. En chemin, il s'entretint avec quelques jeunes gens qui avaient été élevés avec lui et sur lesquels il pouvait compter, les envoya en avant et continua sa marche à petits pas, pour n'arriver qu'à l'heure où les éphores étaient à table. Sous prétexte de donner des nouvelles de l'armée, ils entrent dans la salle où les éphores soupaient, se précipitent sur eux et les frappent de leurs épées. Quatre éphores sont tués avec quelques citoyens qui leur portaient secours. Le cinquième, quoique blessé, put se réfugier dans le temple de la Peur. C'était Agésilaos, l'oncle d'Agis; on lui fit grâce et on lui permit de sortir de la ville. Le lendemain, Cléomène bannit quatre-vingts citoyens et convoqua l'assemblée du peuple pour expliquer sa conduite. Il avait fait enlever les sièges des éphores; il expliqua que cette magistrature n'existait pas dans la constitution de Lycurgue, qu'elle n'était d'abord qu'une délégation du pouvoir judiciaire des rois et n'avait grandi que par une suite d'usurpations. « S'ils avaient usé modérément de leur autorité, il eût mieux valu les en laisser jouir; mais qu'abusant d'un pouvoir usurpé ils aient détruit notre ancienne constitution, qu'ils aient chassé ou fait mourir les rois, cela n'était pas supportable. J'aurais voulu guérir sans douleur les maux de la patrie, extirper le luxe, les dettes, l'usure, et deux fléaux plus anciens encore, la richesse et la pauvreté. Mais Lycurgue lui-même n'avait pu établir sa constitution sans employer la violence. Cette constitution très belle et très divine, elle va revivre : les terres seront mises en commun, les dettes abolies, et un choix sera fait parmi les étrangers, afin que les meilleurs, devenus citoyens de Sparte, défendent la ville, et empêchent la Laconie de devenir la proie des Aitoliens ou des Illyriens. »

Pour éviter l'odieux nom de monarchie, Cléomène associa au trône son frère Eucleidas; c'est la seule fois qu'on ait vu à Sparte deux rois de la même famille. Les réformes promises furent réalisées : « Cléomène fut le premier, dit Plutarque, à mettre en commun tout ce qu'il possédait. Son beau-père Mégistonos, et ensuite chacun de ses amis et tous les autres citoyens suivirent son exemple. Toutes les terres furent parta-

gées. Il réserva même une portion à chacun de ceux qu'il avait bannis, en promettant de les rappeler quand la tranquillité serait rétablie. Il compléta le nombre des citoyens par les meilleurs d'entre les périœkes et en forma un corps de quatre mille hoplites qu'il dressa à se servir de longues piques à deux mains au lieu de javelines et à porter leur bouclier avec une anse et non avec une courroie. Il s'appliqua à l'éducation de la jeunesse, qu'il fit instruire dans la véritable discipline de Lakédaimon, et il y fut puissamment aidé par Sphairos, qui se trouvait dans la ville. On vit naître en peu de temps l'ancien ordre des gymnases et des repas en commun. La plupart des citoyens se plièrent volontairement à cette antique et généreuse discipline laconienne; les autres, en petit nombre, l'acceptèrent par nécessité (226). »

Succès militaires de Cléomène. — Sûr désormais de son pouvoir, ainsi que du courage et de la discipline de ses troupes, Cléomène reprend les armes contre les Achaïens, leur enlève Mantinée, Tégée, Orchomène; les force à livrer bataille et remporte sur eux une grande victoire. Il se forma bientôt dans toutes les villes un parti en sa faveur. On était séduit par les manières affables de ce jeune roi, plus simple dans sa vie, plus austère dans ses mœurs que le dernier de ses soldats. Ceux même qui s'étaient moqués de sa prétention à imiter Solon et Lycurgue reconnaissaient qu'en rendant aux Spartiates les usages de leurs pères il leur avait rendu leur antique énergie. Tous les pauvres du Péloponnèse espéraient l'abolition des dettes et le partage des terres. Il est probable cependant que Cléomène ne songeait pas à appliquer la constitution de Lycurgue en dehors de Sparte. Précisément parce qu'il croyait ce système politique excellent et qu'il y voyait une garantie de domination pour sa patrie, il voulait le lui réserver : c'était un patriote, ce n'était pas un apôtre.

Effrayés des progrès de Cléomène, les Achaïens demandent la paix. Il y met pour conditions qu'ils le nommeront stratège de la confédération achaienne. En échange de ce titre, il offre de rendre les prisonniers et promet de faire le plus grand bien aux villes. Les Achaïens étaient disposés à accepter les offres de Cléomène. Ils l'invitèrent à se rendre à l'assemblée géné-

rale qui devait se tenir à Lerne, pour y conclure un traité. Si cette entrevue avait eu lieu, les allures franches et loyales de Cléomène, le prestige que lui donnaient ses récentes victoires, lui auraient fait des amis de ses ennemis de la veille, et il aurait réalisé son rêve, le rétablissement de l'hégémonie de Sparte sur le Péloponnèse. Un accident imprévu changea le cours des choses. Cléomène qui s'était échauffé par une marche précipitée, ayant bu imprudemment de l'eau froide, fut pris d'une hémorragie violente et d'une totale extinction de voix. Il renvoya aux Achaïens leurs principaux prisonniers, et, remettant l'entrevue à une prochaine assemblée il retourna à Sparte. Aratos profita de ce retard pour essayer de détourner les Achaïens de la paix. Plutarque lui reproche d'avoir cédé à des motifs de basse jalousie : après avoir gouverné la ligue achaienne pendant trente-trois ans, il lui était dur de se voir enlever une autorité conquise au prix de tant d'efforts. Peut-être aussi croyait-il que la ligue ne pouvait, sans se détruire elle-même, remplacer son gouvernement électif et annuel par un roi héréditaire, fier du titre de descendant d'Héraclès ; qu'elle ne pouvait renoncer à l'égalité fédérale des cités pour se soumettre à l'hégémonie de Sparte. Il est probable qu'il craignait surtout que la contagion de l'exemple ne répandit dans tout le Péloponnèse la politique de nivellement inaugurée à Sparte par Cléomène. Alors, comme un médecin affolé qui applique un remède pire que le mal, il entama des négociations secrètes avec Antigonos Doson, roi de Macédoine.

Intrigues d'Aratos. — Aratos avait pris pour intermédiaire deux citoyens de Mégalopolis ; cette ville avait toujours été hostile aux Spartiates et favorable au parti macédonien : elle autorisa les négociateurs à parler en son nom. Antigonos promit ses secours, mais il y mit pour condition qu'on lui rendrait la citadelle de Corinthe. Ils rapportèrent cette réponse, vantèrent les dispositions bienveillantes du roi et engagèrent l'assemblée des Achaïens à traiter avec lui. Aratos déclara que rien ne pressait : si la république ne pouvait terminer la guerre avec ses seules forces, il serait toujours temps de profiter de la bonne volonté du roi. Mais Cléomène, qui croyait la paix conclue et ses conditions acceptées, qui avait déjà rendu les pri-

sonniers, fut profondément irrité de la mauvaise foi des Achaïens et recommença la guerre avec plus de vigueur. Il s'empara de Pellène, de Phénée, de Pentélie, puis, profitant de la célébration des jeux Néméens, il se rendit maître d'Argos, dont la soumission entraîna celle de Phlious et de Cléonai. On vit alors combien était fragile cette fédération que Polybe nous représente comme appuyée sur un accord unanime : « Plusieurs villes, dit Plutarque, songèrent à se séparer de la ligue ; le peuple parce qu'il espérait le partage des terres et l'abolition des dettes, les principaux citoyens parce qu'ils supportaient avec peine la domination d'Aratos, et que quelques-uns étaient indignés qu'il eût appelé les Macédoniens dans le Péloponnèse. »

Aratos, effrayé du mouvement socialiste qui se propage partout, se fait décerner le titre de stratège autocrate, avec un pouvoir absolu qui ressemblait singulièrement à la tyrannie ; on lui donna même des gardes. Après avoir fait mourir les révolutionnaires à Sikyone, il informait déjà contre ceux de Corinthe ; mais devant l'attitude menaçante de la population, il s'échappe de la ville, qui se rend immédiatement à Cléomène. Aratos demanda des secours aux Aitolien et aux Athéniens, qui refusèrent, n'ayant aucun motif d'hostilité contre Sparte. Cléomène s'empare de Troizen, d'Hermionè, d'Épidaure. Une garnison achaienne occupait encore la citadelle de Corinthe ; Cléomène fait une dernière proposition de paix : il offre à Aratos une pension annuelle de douze talents ; c'était le double de celle que lui envoyait tous les ans Ptolémée. Il ne demande pour cela que d'être nommé commandant des Achaïens et de garder en commun avec eux l'acropole de Corinthe. Aratos aime mieux la livrer au roi de Macédoine et lui envoie son fils comme otage. L'assemblée des Achaïens, sur sa proposition, appelle Antigonos Doson et l'investit du commandement refusé à Cléomène. L'indignation de Plutarque rappelle les colères patriotiques de Démosthènes contre l'homme de Macédoine : « Si Aratos désespérait des affaires des Achaïens, il valait encore mieux céder le commandement à Cléomène que de rendre encore une fois le Péloponnèse barbare en y faisant entrer des garnisons macédoniennes, et de remplir l'Acrocorinthe d'armes illyriennes et gauloises. Admettons que Cléo-

mène fût un homme violent et injuste : mais il descendait des Héracléides, il avait Sparte pour patrie, et il valait mieux prendre pour chef de la ligue le dernier citoyen de Sparte que le premier des Macédoniens. Voilà du moins ce que penseront tous ceux qui ont quelque souci de la noblesse des Grecs. »

Antigonos Doson dans le Péloponnèse. — A l'arrivée du roi de Macédoine, tout change de face. Obligé de défendre les passages de la Laconie, Cléomène perd à la fois toutes ses conquêtes. A Argos, le peuple, déçu dans ses espérances d'abolition des dettes et de partage des terres, laisse la faction des riches livrer la ville aux Macédoniens; Mégistonos, beau-père de Cléomène, est tué en voulant la défendre. En revenant à Sparte, Cléomène apprend la mort de sa femme Agiatis ; ce dernier coup le frappait au moment où il était abandonné de tous ses alliés. Il demanda des secours à Ptolémée, roi d'Égypte. Sa mère Cratésicleia, le voyant soucieux, l'interroge : il avoue que Ptolémée exige qu'il envoie comme otages sa mère et son fils. « N'est-ce que cela, dit-elle ? Embarque-moi vite, pendant que je puis encore servir à quelque chose. Ne sacrifie pas l'intérêt de la patrie pour une vieille femme et un enfant. » Elle monta sur le vaisseau, tenant son petit-fils par la main : « Adieu, dit-elle, que personne ne nous voie pleurer ; c'est la seule chose qui soit en notre pouvoir ; le succès dépend des Dieux. »

Antigonos reçut la citadelle de Corinthe et y mit une garnison macédonienne. Il en mit une aussi dans Orchomène, pour surveiller l'Arcadie. La ville de Mantinée, qui s'était donnée à Cléomène, fut livrée au pillage ; ses principaux citoyens furent mis à mort, et tout le reste de la population fut réduit en esclavage. La ville, repeuplée par de nouveaux habitants, reçut d'Aratos le nom d'Antigonée. On célébra des fêtes en l'honneur d'Antigonos, on lui chanta des hymnes ; on releva partout les statues des tyrans chassés autrefois par Aratos (223).

Ruine de Mégalopolis. — L'habileté militaire de Cléomène retardait l'issue de la lutte. Réduit à la Laconie, il la préservait de toute attaque et faisait de fréquentes incursions sur le territoire ennemi. Il parvint même à surprendre Mégalopolis.

Les habitants purent se réfugier à Messène; il leur fit offrir de leur rendre leur ville s'ils voulaient se séparer de la fédération achaienne : ils refusèrent, d'après l'avis du jeune Philopoimèn, qui devint plus tard général de la ligue, et Cléomène irrité livra la ville au pillage. Les tableaux et les statues furent transportés à Sparte. Ces succès relevaient la confiance des Lakédaimoniens; mais Antigonos avait sur eux l'avantage de ne pas manquer d'argent, tandis que Cléomène pouvait à peine fournir à l'entretien de ses troupes et donne une modique solde à ses mercenaires. Il offrit la liberté à tous les Hilotes qui pourraient payer la somme de cinq mines (450 f.) et il en arma deux mille à la macédonienne pour les opposer aux Boucliers blancs. Ptolémée n'envoyait pas les subsides qu'il avait promis, et engageait Cléomène à traiter avec Antigonos. S'il avait pu faire trainer la guerre en longueur, le sort de la Grèce aurait été changé, car deux jours après la dernière bataille, Antigonos reçut la nouvelle d'une incursion des Illyriens qui l'obligeait à revenir immédiatement en Macédoine.

Bataille de Sellasie. — Cette bataille décisive se livra près de Sellasie. L'armée macédonienne était de plus de trente mille hommes. Cléomène n'en avait que vingt mille et, selon Phylarchos, la trahison vint s'ajouter à l'infériorité du nombre. Trompé par un faux rapport, il s'engageait en avant quand il vit l'autre aile, commandée par son frère Eucleidas, enveloppée et taillée en pièces. Des six mille Lakédaimoniens, il ne s'échappa que deux cents. La plus grande partie des troupes auxiliaires périt également dans cette journée. « Les vaincus, dit Justin, supportèrent leur désastre avec un courage digne de Sparte, eux, leurs femmes et leurs enfants. Aucun homme n'avait ménagé sa vie, aucune veuve ne pleura. Les vieillards louaient leurs fils morts, les enfants glorifiaient leurs pères tombés dans la lutte et regrettaient de n'avoir pu partager leur sort. Toutes les maisons étaient ouvertes, on accueillait les blessés, on les pansait et on les soignait. Nul bruit, nulle agitation dans la ville; chacun déplorait, non ses malheurs, mais ceux de la patrie. Le roi Cléomène survint alors, couvert du sang des ennemis et du sien. Il ne voulut ni s'asseoir ni manger; mais, appuyé contre le mur, voyant

qu'il ne restait plus que quatre mille hommes de son armée, il leur dit de se réserver pour des jours meilleurs. » Quant à lui, sortant brusquement avec ses amis, il s'embarqua pour l'Égypte. Antigonos entra dans Sparte, rétablit l'oligarchie et rendit le pouvoir aux éphores. Mais il ne pilla pas la ville et ne commit aucune violence. Il dit qu'il avait fait la guerre à Cléomène et non aux Spartiates, et qu'il mettait sa gloire à pouvoir dire que Sparte avait été épargnée par celui qui avait



Monnaie frappée en l'honneur d'Antigonos Doson après la bataille de Sellasie. Visconti l'a prise pour une monnaie de Cléomène. Au revers est la statue d'Athène Chalkioikos ou d'Apollon d'Amyclai ; à ses côtés une chèvre et un éperon de navire. Dans le champ, les lettres AA et une couronne.

eu seul le bonheur de la prendre. Il partit le troisième jour pour la Macédoine (222).

Cléomène en Égypte; sa mort. — Ptolémée Evergète reçut Cléomène assez froidement ; puis ayant appris à le connaître, il regretta de l'avoir abandonné à Antigonos et lui promit de le renvoyer en Grèce avec une flotte et de l'argent. Mais il mourut bientôt après, et Ptolémée Philopator, qui lui succéda, ne voulut pas tenir les promesses de son père. Cléomène ne put pas même obtenir qu'on le laissât partir seul avec sa famille. Il ne sut pas cacher son mépris pour les intrigues et les débauches de la cour d'Alexandrie. Le roi, à qui on persuada qu'il voulait le détrôner, le fit enfermer avec treize de ses compagnons. Ne pouvant supporter cette captivité, il enivra ses gardiens et courut dans la ville avec ses amis en appelant le peuple à l'insurrection. Les Alexandrins, habitués à vivre sous une monarchie, ne comprenaient pas ; tout le monde se sauvait. Cléomène dit à ses compagnons : « Il n'est pas

étonnant que les femmes gouvernent dans un pays où les hommes ont peur de la liberté. » Voyant qu'il n'y avait plus d'espérance, les Spartiates ne voulurent pas être pris vivants et se tuèrent les uns les autres. Le corps de Cléomène fut mis en croix par ordre de Ptolémée, qui fit mourir ensuite ses enfants, sa mère Cratésicleia et les femmes qui l'avaient accompagnée. Les Alexandrins, après l'avoir laissé crucifier, se mirent à l'adorer. Ces Grecs bâtards ne savaient pas ce que c'est que la vie politique, mais ils avaient l'instinct religieux. En voyant cet homme sur sa croix, ils eurent une vague intuition de la grandeur morale; ils sentaient que ce n'était pas quelqu'un de la même espèce qu'eux et que leurs rois divinisés, leur Alexandre, fils d'Ammon, et tous leurs Ptolémées. Ils lui offrirent des sacrifices expiatoires comme à un héros de race divine. « Et ils avaient raison, dit Thirlwall; quand on le compare à eux, on se sent transporté dans une autre atmosphère. Quels que soient les maux qu'entraîna pour la Grèce la passion désordonnée de la liberté, il valait encore mieux y vivre qu'au milieu d'un peuple qui n'a pas même d'histoire, pas plus qu'un troupeau de bestiaux, toujours la tête basse, à moins que des coups d'aiguillon ne les fassent entrer en fureur. »

Guerre des deux ligues. Mort d'Aratos. — Antigonos Doson mourut peu de temps après son retour en Macédoine; son successeur Philippe, fils de Dèmétrios, était âgé de seize ans. Il aurait été facile aux Achaïens de reprendre leur indépendance; mais ils avaient perdu l'habitude de la guerre, « ils avaient, dit Plutarque, abandonné leurs armes pour se tapir sous celles des Macédoniens. » L'occasion sembla bonne aux Aitolien pour s'emparer du Péloponnèse. Aratos était vieux et n'avait jamais eu les talents d'un général; il fut battu près de Caphyai et la ligue achaïenne appela encore une fois à son secours le roi de Macédoine, dont elle acceptait décidément la suzeraineté (221). Cette guerre qu'on nomme *guerre des deux ligues*, dura trois ans et se termina par la défaite des Aitolien. Ils perdirent presque toutes leurs conquêtes. Thermos, leur capitale, fut prise avec tous les trésors qu'ils y avaient entassés. Les Macédonien brûlèrent le principal

temple et détruisirent plus de deux mille statues. Les Spartiates, qui avaient cru se relever du désastre de Sellasie en s'alliant aux Aitoliens, furent enveloppés dans leur ruine.

L'Achaïe n'était plus qu'une province de la Macédoine. Aratos, l'ancien ennemi des tyrans, était réduit à disputer aux courtisans la faveur du jeune Philippe. Celui-ci avait commencé par montrer quelque déférence pour ses conseils, mais il ne tarda pas à regarder ses alliés comme des sujets et à les traiter d'une façon tyrannique et hautaine ; il lui semblait que, n'ayant rien à craindre des Grecs, il n'avait pas à les ménager. Il songea à occuper Messène ; comme il avait une garnison à Corinthe, il aurait été assuré de la possession du Péloponnèse ; c'est ce qu'un de ses conseillers, Dèmétrios de Pharos, appelait tenir le bœuf par les deux cornes. Aratos voulut faire des observations et ne fut pas écouté. Philippe, qu'il avait logé dans sa maison, séduisit la femme de son fils. Aratos s'apercevait qu'il devenait importun et qu'on voulait se débarrasser de lui. A tort ou à raison, il se crut empoisonné. Comme un de ses amis le voyait cracher le sang, « Mon cher Képhalion, lui dit-il, voilà le fruit de l'amitié des rois. » Il mourut en 213, désespéré d'avoir détruit dans sa vieillesse l'œuvre qu'il avait eu tant de peine à accomplir.

Les tyrans de Sparte. — L'histoire intérieure de Sparte après la bataille de Sellasie est assez mal connue. « Il y eut, dit Polybe, de continuelles discordes civiles, des partages de terres, des bannissements et une succession de tyrannies, chez ce peuple qui autrefois ne pouvait pas même en supporter le nom. » Polybe, en qualité d'Achaïen, regarde Cléomène comme un tyran, et les rois de Macédoine comme les libérateurs et les bienfaiteurs de Sparte. Il est très malveillant pour le parti socialiste et autonomiste qui, regrettant Cléomène, aurait voulu continuer son œuvre et conservait une haine implacable contre la ligue achaienne, devenue vassale des rois macédoniens. Les chefs de ce parti, Lycurgue, Machanidas, Nabis, ont été flétris du nom de tyrans, parce qu'ils s'appuyaient sur le peuple, tandis qu'on n'ose pas donner ce titre à des hommes qui ont exercé un pouvoir tout aussi absolu, mais en s'appuyant sur les hautes classes, et avec la protec-

tion de l'étranger, par exemple Phokion et Démétrios de Phalère à Athènes. Pour juger en connaissance de cause les tyrans de Sparte, il faudrait des faits, et nous n'en avons pas. On a l'habitude d'accepter les opinions de Polybe, faute de pouvoir contrôler son témoignage, mais il est bien difficile de croire à son impartialité. Il aurait voulu voir Sparte annexée à la ligue achaienne, où elle aurait tenu à peine le même rang que Mégalo polis; mais cette annexion répugnait à l'immense orgueil de Sparte. Elle ne pouvait oublier sa grande gloire; l'autonomie communale se confondait pour elle avec le souvenir de son hégémonie, que Cléomène avait été bien près de lui rendre, et qu'elle espérait toujours reconquérir. Quand elle fut obligée de reconnaître qu'elle était trop faible pour échapper aux étreintes de cette ligue absorbante, plutôt que de céder et de se soumettre à ses odieux rivaux, elle chercha un asile dans la protection des Romains.

CHAPITRE XX

PROTECTORAT DU PEUPLE ROMAIN.

§ I.

Philippe et les Romains.

Les Romains en Illyrie. — Alliance de Philippe et d'Hannibal. — Rome fait face à tous les dangers. — Protection offerte aux Grecs indépendants. — Philippe provoque les Romains et attaque leurs alliés. — **Les Romains en Grèce.** — Les peuples grecs unis dans l'alliance de Rome. — Bataille de Kynosképhales. — Proclamation de la liberté des Grecs. — Exécution des promesses de Flamininus. — Guerre contre Nabis. — Siège de Sparte. — Politique panhellénique des Romains.

Les Romains en Illyrie. — Toute la partie occidentale du monde grec avait accepté le protectorat des Romains, sans que les rois de Macédoine, toujours occupés d'établir leur suzerai-

neté sur la Grèce, s'en fussent inquiétés. La Sicile était devenue, selon la prédiction de Pyrrhos, un champ de bataille pour les Romains et les Carthaginois. La première guerre punique eut pour résultat de chasser les Carthaginois de la Sicile et de la soumettre aux Romains, à l'exception de la partie de l'île qui obéissait à Hiéron, roi de Syracuse, leur fidèle allié. Quelques années plus tard, les Romains passèrent pour la première fois en Illyrie. Ce pays avait plusieurs petits rois qui ne vivaient que de brigandage. Les pirates illyriens infestaient les îles et les côtes de la mer Ionienne. La ville de Phoinikè, en Épire, leur avait été livrée par une trahison de sa garnison gauloise. Ils s'étaient emparés de Kerkyra et menaçaient Épidamne et Apollonie. L'intervention des Aitolien et des Achaïens n'arrêta pas les entreprises de ces pirates qui pillaient impunément les côtes de l'Élis et de la Messénie. Mais, quand ils eurent osé attaquer quelques vaisseaux marchands de l'Italie, les Romains envoyèrent deux ambassadeurs à la reine Teuta pour l'inviter à mettre fin à ces brigandages. Elle les reçut avec hauteur et leur dit que ce n'était pas la coutume des rois d'Illyrie d'empêcher leurs sujets d'aller en course pour leur utilité particulière. Un des ambassadeurs répondit : « Chez nous, reine, c'est la coutume de venger les injures faites aux particuliers, et nous ferons en sorte que tu réformes les coutumes des rois illyriens ».

La reine irritée fit tuer l'ambassadeur. Les Romains envoyèrent aussitôt une flotte et une armée en Illyrie sous le commandement de Caius Fulvius et d'Aulus Posthumius. A Kerkyra, Dèmétrios de Pharos livra la garnison illyrienne qu'il commandait. Les Kerkyraïens se donnèrent aux Romains ainsi que les villes grecques de la côte, Épidamne, Apollonie et Issa. Teuta demanda la paix qui lui fut accordée à condition qu'elle paierait un tribut, qu'à l'exception d'un petit nombre de places elle abandonnerait toute l'Illyrie et ne pourrait naviguer au delà d'Issa qu'avec deux vaisseaux non armés. Les Romains envoyèrent une ambassade aux Grecs pour leur faire connaître ce traité, qui assurait la sécurité des côtes et des navigateurs sur la mer Ionienne. Les Corinthiens admirent les Romains à la célébration des jeux Isthmiques; les Athéniens leur donnè-

rent le droit de cité et la faculté de se faire initier aux mystères d'Éleusis : c'était les accueillir dans la famille des peuples grecs.

Alliance de Philippe avec Hannibal. — La plus grande partie du royaume de Teuta fut donnée à Dèmétrios de Pharos, Mais, dès qu'il vit les Romains occupés de leurs guerres contre la Gaule Cisalpine et contre Carthage, il se mit à piller le territoire des villes qui s'étaient mises sous leur protection et ne craignit pas de naviguer au delà d'Issa. Les Romains envoyèrent contre lui le consul Aemilius, qui l'assiégea dans sa ville de Pharos. Il s'échappa avec beaucoup de peine et se réfugia chez Philippe, dont il devint bientôt le conseiller intime. Dans l'espoir de rentrer en possession de son royaume, il ne cessait d'exciter Phillippe contre les Romains, lui montrant dans la lutte entre Rome et Carthage une occasion d'arriver à cette monarchie universelle qui, depuis Alexandre, était le rêve de tous les princes macédoniens. D'après ses conseils, Philippe mit fin à la guerre des deux ligues en traitant avec les Aitoliens, pour pouvoir tourner ses regards vers l'Italie.

La destruction de Sagonte avait donné le signal de la seconde guerre punique, car Rome était la protectrice de tous les Grecs d'Occident. Le sort du monde allait se décider dans cette guerre. Si Philippe, au lieu d'écouter les avis intéressés de Dèmétrios de Pharos, avait consulté l'intérêt de la Grèce, il aurait préféré l'alliance de Rome à celle de Carthage, l'éternelle ennemie de la race hellénique. Mais les rois de Macédoine n'avaient jamais eu d'autre mobile que leur ambition personnelle. Philippe hésita d'abord sur le parti à prendre, ne sachant d'où soufflerait le vent de la Fortune, et résolu à se mettre du côté du plus fort. Mais ses préférences étaient pour Carthage ; l'intervention des Romains en Illyrie l'inquiétait : en se présentant aux Grecs comme des protecteurs, ils étaient devenus pour la Macédoine des rivaux et des ennemis. La nouvelle des victoires d'Hannibal le décida : il lui fit offrir un traité d'alliance qui fut accepté. Par ce traité, Philippe devait aider Hannibal à conquérir l'Italie, et en retour, Hannibal aiderait Philippe à achever la soumission de la Grèce, le but constant de la politique des rois de Macédoine. Ce but était bien près d'être atteint. Depuis que l'Achaïe avait demandé la protection des

armées macédoniennes contre les Spartiates et contre les Aitoliens, elle était devenue une province de la Macédoine. Il n'y avait plus de Grecs indépendants que les Aitoliens, les Spartiates et les Athéniens. Mais Athènes, si souvent et si longtemps occupée par des garnisons macédoniennes, était réduite à une impuissance absolue. Sparte n'était guère plus forte depuis la bataille de Sellasie. Les Aitoliens seuls restaient pour Philippe des rivaux dangereux. En demandant l'alliance d'Hannibal, il allait jeter l'Aitolie dans les bras des Romains.

Rome fait face à tous les dangers. — Le traité de Philippe avec Hannibal tomba entre les mains des Romains qui déclarèrent aussitôt la guerre au roi de Macédoine. Rome était menacée de tous les côtés à la fois. Capoue, qui espérait devenir la capitale de l'Italie, ouvrait ses portes à Hannibal, après avoir étouffé, dans les bains publics, tous les citoyens romains qui l'habitaient. En Sicile, Hiéron, le fidèle allié de Rome, était mort; au milieu des troubles qui suivirent le court règne de son petit-fils Hiéronyme, deux chefs des troupes mercenaires, Épikide et Hippocrate, nés de mères carthaginoises, entraînèrent Syracuse dans le parti de Carthage. Les Samnites, les Lucaniens, les Brettians se détachèrent de l'alliance romaine après la bataille de Cannes. Tarente, livrée à Hannibal par trahison, allait offrir à Philippe un port de débarquement, s'il passait en Italie. Avec le secours d'une armée macédonienne et de quelques bandes d'Illyriens et de Thraces, le génie militaire d'Hannibal aurait pu changer la destinée du monde. Philippe fit construire cent vingt vaisseaux de transport. Il s'éveillait la nuit, couvert de sueur, rêvant qu'il était maître de Rome. Mais l'énergie des Romains fit face à tous les dangers. Pendant que Philippe achevait ses préparatifs, ils avaient eu le temps, eux aussi, d'équiper une flotte. Philippe se laissa surprendre et battre près de l'embouchure du fleuve Aôos par le préteur Valérius Laevinus, et regagna précipitamment son royaume, après avoir brûlé ses vaisseaux pour les empêcher de tomber au pouvoir de l'ennemi.

En même temps, le consul Marcellus passait en Sicile et assiégeait Syracuse. La ville, où la prévoyance d'Hiéron avait amassé des provisions et des armes, fut défendue pendant deux

ans par le génie inventif du mathématicien Archimède. Il couvrit les murs de machines qui lançaient d'énormes pierres sur la flotte romaine ; d'autres enlevaient les vaisseaux par la proue et les laissaient retomber brusquement dans la mer. S'ils se tenaient au large, des miroirs concentriques y portaient l'incendie. Les soldats n'osaient plus approcher des murailles ; s'ils y voyaient paraître une poutre ou un bout de corde, ils se sauvaient en criant que c'était quelque nouvelle invention d'Archimède. Marcellus changea le siège en blocus et ne put s'emparer de la ville que par surprise, pendant la nuit d'une fête. Il fit chercher Archimède, mais le savant, absorbé par ses problèmes, ne répondit pas au soldat qui l'interrogeait et qui le tua sans le connaître. Les habitants furent épargnés, mais la ville fut livrée au pillage. Marcellus fit porter à Rome les statues et les tableaux des temples de Syracuse ; Tite Live le blâme d'avoir introduit l'usage de dépouiller les lieux sacrés (212). Agrigente restait encore au pouvoir des Carthaginois, mais la défection du Libyen Muttou, habile général qui passa du côté des Romains, amena la soumission de la Sicile, qui devint province romaine (210). L'année précédente, Capoue avait été prise, malgré les efforts d'Hannibal pour la secourir. Les Romains furent sans pitié pour cette ville, qui avait donné le signal de la défection : soixante-dix sénateurs furent condamnés à mort, tout le peuple fut vendu. Enfin Tarente, qui avait été livrée par trahison à Hannibal, fut reprise par une autre trahison. Les Romains y trouvèrent une énorme quantité d'or et d'argent, et presque autant de tableaux et de statues qu'à Syracuse ; mais Fabius, plus scrupuleux que Marcellus, ne les fit pas enlever des temples : « Il faut, dit-il, laisser aux Tarentins leurs Dieux irrités. »

Protection offerte aux Grecs indépendants. — Quoique privé de sa flotte, Philippe pouvait encore envahir l'Italie par l'Illyrie et la Gaule Cisalpine. Il fallait lui susciter des ennemis ; Rome montra autant d'habileté que de grandeur : quoique obligée de se défendre contre Hannibal, elle ne demanda de secours à personne, elle offrit le sien. Un traité d'alliance présenté à l'assemblée générale des Aitoliens par Valerius Laevinus assurait aux Grecs l'appui des armes romaines pour s'affran-

chir du joug de la Macédoine. Par ce traité, les Romains s'engageaient à fournir aux Aitoliens au moins vingt-cinq galères et à leur laisser les villes qui pourraient être prises, ne réservant pour eux-mêmes que le butin et les prisonniers. On s'interdisait de part et d'autre de conclure une paix séparée avec Philippe. Par une clause additionnelle, les Eléiens, les Lakédaimoniens, Attalos, roi de Pergame, Pleuratos et Skerdilaïdas, rois d'Illyrie, pouvaient accéder à l'alliance, ce qu'ils firent successivement, ainsi que les Messéniens, irrités des tentatives de Philippe sur la forteresse d'Ithome. Mais l'hostilité réciproque des peuples grecs maintenait la plupart d'entre eux dans la dépendance du roi de Macédoine. Il était le chef reconnu de la fédération achaienne, toujours obligée d'implorer son assistance contre les Aitoliens ou contre les Spartiates. Les Acarnanes et les Boïotes, par crainte des Aitoliens, s'attachèrent de même au parti du roi. Il n'y avait pas plus d'union entre les royaumes qu'entre les républiques. Tandis que le roi de Bithynie, en haine du roi de Pergame, devenait l'allié de Philippe, la république de Rhodes entra dans l'alliance des Romains; Athènes, attaquée par Philippe, les appelait à son secours, et le royaume d'Égypte réclamait leur protection contre les menaces de Philippe et d'Antiochos. Ainsi tous les états grecs, monarchies et républiques, se trouvèrent engagés dans une lutte générale.

Les Romains s'emparèrent de l'île de Zakynthos, et d'Oiniadai, ville d'Acarnanie (211), puis d'Antikyra en Phokis (210), et conformément au traité, les abandonnèrent aux Aitoliens. Mais, tant qu'Hannibal resta en Italie, ils n'envoyèrent à leurs alliés que de faibles secours, juste assez pour empêcher Philippe d'intervenir dans leur lutte contre Carthage. Il eut quelques succès dont il ne sut pas profiter. Cette guerre, qui se prolongea pendant six ans sans résultats appréciables, n'était qu'un prolongement de la guerre contre Cléomène et de la guerre des deux ligueurs. Dans le Péloponnèse, Philopoimèn de Mégalopolis, devenu stratège des Achaïens (208), essayait de réveiller l'esprit militaire chez ses compatriotes, pour les soustraire à l'humiliante tutelle de la Macédoine. Philippe, qui le soupçonnait de pencher vers l'alliance romaine, voulut le faire assassiner.

Mais Philopoimèn n'avait pas plus de goût pour les Romains que pour les Macédoniens. Il aurait voulu rendre la ligue achaïenne assez forte pour se passer des uns comme des autres, et pour triompher seule de ses éternels ennemis, les Spartiates. Il avait fait ses premières armes à la bataille de Sellasie et avait contribué à la défaite de Cléomène. Son principal exploit militaire fut sa victoire sur Machanidas, tyran de Sparte, qu'il tua de sa main (207). Ses aptitudes étaient plutôt militaires que politiques. Dans des circonstances où sa présence aurait pu être fort utile aux Achaïens, il s'en alla guerroyer en Crète.

Philippe provoque les Romains et attaque leurs alliés.

— Depuis deux ans, les Romains, occupés à se défendre en Italie, n'envoyaient plus de secours en Grèce. Philippe envahit l'Aitolie, prit pour la seconde fois Thermos et renouvela ses dévastations sacrilèges dans le temple d'Apollon. Les Aitoliens firent la paix avec lui sans consulter les Romains, malgré une clause expresse de leur traité d'alliance. Cette paix était à peine conclue qu'on vit arriver le proconsul Sempronius avec dix mille fantassins, mille chevaux et trente-cinq vaisseaux de guerre. Il se montra très mécontent des Aitoliens, s'empara de quelques villes, mais consentit peu de temps après à une paix générale qui permettait à Rome de tourner toutes ses forces contre Carthage. Philippe fit comprendre dans le traité le roi de Bithynie Proucias, les Achaïens, les Boïotes, les Thessaliens, les Acarnanes et les Epirotes. Les Romains, de leur côté, y firent admettre les habitants d'Ilios, d'où Rome tirait son origine, les rois Attalos et Pleuratos, le tyran de Sparte Nabis, les Eléïens, les Messéniens et les Athéniens (205). Le peuple romain s'empressa de ratifier cette paix, et dès l'année suivante Scipion fit une descente en Afrique. Hannibal fut obligé de quitter l'Italie, et la bataille de Zama mit fin pour jamais à la puissance carthaginoise. Parmi les prisonniers, se trouvaient des Macédoniens : au mépris de la paix conclue avec Rome, Philippe avait envoyé quatre mille hommes à Hannibal, secours tardif qui ne pouvait qu'irriter les Romains sans sauver Carthage. En même temps, il les provoquait par des attaques incessantes contre leurs alliés. Il assiégeait Pergame, il assiégeait Athènes, et dans ses ravages autour de ces deux villes, si riches

en œuvres d'art, il s'acharnait à la destruction des monuments sacrés et des statues, comme il l'avait déjà fait au sac de Thermos. Il attaquait aussi les Rhodiens, dont la marine le gênait. La flotte rhodienne, unie à celle d'Attalos, lui ayant fait subir, près de Chios, une perte considérable, il se tourna contre les villes grecques de la Thrace et de la Mysie. Les plaintes affluaient à Rome de tous les côtés. Il y vint des ambassades d'Attalos, des Rhodiens, des Athéniens. Il en vint aussi une d'Alexandrie. Ptolémée Philopator, usé à trente ans par ses débauches, venait de mourir et son successeur, Ptolémée Epiphane, n'avait que cinq ans. Philippe et Antiochos



Monnaie de Philippe.

voulaient profiter de cette minorité pour s'emparer de l'Égypte ; mais les Égyptiens étaient alliés de Rome depuis le règne de Ptolémée Philadelphie : ils offrirent la tutelle de leur jeune roi au Peuple romain. La victoire de Zama avait fait de la grande république l'arbitre des peuples et des rois.

Les ambassadeurs romains envoyés par le sénat pour régler les affaires d'Égypte, ayant appris à Rhodes que Philippe assiégeait Abydos, députèrent vers lui Aemilius Lépidus, le plus jeune d'entre eux. Il dit à Philippe que, s'il voulait rester en paix avec les Romains, il devait s'abstenir d'attaquer aucun peuple grec, ne rien tenter contre l'Égypte, et soumettre à un arbitrage ses griefs contre Attalos et les Rhodiens. Le roi répondit que les Rhodiens et Attalos l'avaient attaqué les premiers : « Et les Athéniens, dit Aemilius, et les Abydénien ? — Tu le prends de bien haut, répliqua Philippe ; ton âge, ta beauté

et ton nom de Romain te rendent trop fier. Je désire que les conditions de la paix soient observées, mais si on m'attaque, j'espère montrer que la Macédoine n'est pas au-dessous des Romains. » L'ambassadeur partit et Philippe continua le siège d'Abydos. Quand il entra dans la ville, il ne trouva pas d'esclaves à faire : tous les Abydédiens étaient morts, comme les Sagontins, après avoir tué leurs femmes et leurs enfants. Les Athéniens savaient maintenant quel sort les attendait. Ils envoyèrent à Rome une nouvelle ambassade, plus pressante que la première, racontant la destruction des temples et des statues, l'incendie des bois sacrés, la profanation des tombeaux, et suppliant le Peuple romain de sauver Athènes de la ruine. Mais Rome était fatiguée par sa lutte de seize ans contre Hannibal ; le peuple repoussa la proposition de guerre. Le consul insista : « Si vous tardez trop, dit-il, Athènes aura le sort de Sagonte et d'Abydos. » La guerre fut votée : Rome ne pouvait pas refuser sa protection à ceux qui la demandaient (200).

Les Romains en Grèce. — Une escadre de vingt galères, commandée par Claudius Centho, fut détachée de la flotte romaine pour protéger Athènes, qui reçut aussi des secours d'Attalos et des Rhodiens. Après avoir pourvu à la sûreté de la ville, Claudius alla surprendre Chalkis, une des places fortes de Philippe, mit le feu à l'arsenal et revint au Pirée avec un immense butin. Philippe, qui se trouvait à Démétrias, sur le golfe Pagasétique, accourut à Chalkis et ne trouva plus que des ruines fumantes. Il voulut se venger sur Athènes et en serait venu à bout, si un de ces coureurs qu'on appelait Hémérodromes n'était venu pendant la nuit donner l'alarme aux Athéniens. Philippe, arrivé avant le jour, les trouva déjà rangés en bataille devant la porte. Il les repoussa dans la ville et assouvit sa colère sur le Lycée, les gymnases et les autres monuments qui se trouvaient dans la banlieue. Puis, ayant essayé inutilement de surprendre Éleusis, il se rendit à Argos, où se tenait l'assemblée des Achaïens. On y délibérait au sujet de Nabis, tyran de Sparte, qui désolait l'Achaïe par ses incursions. Il leur offrit de se charger de la guerre contre Nabis, à condition d'emmener leurs jeunes gens pour garder ses forteresses. Les Achaïens comprirent qu'il voulait avoir des otages pour engager

l'Achaïe dans sa guerre contre les Romains, et ils évitèrent le piège. Il revint furieux en Attique, fit une nouvelle tentative contre Athènes qu'il trouva défendue par la flotte romaine, et acheva de détruire ce qui restait de temples, de statues et de tombeaux, brisant les marbres en petits morceaux, de peur qu'on ne pût réparer les ruines; ce fut son dernier exploit en Grèce.

Pendant ce temps, l'armée romaine était entrée en Dassarétie, à l'ouest de la Macédoine. Dans ce pays hérissé de montagnes et couvert de forêts, Philippe gardant tous les passages, on formait de part et d'autre des détachements pour éclairer les routes, et il n'y avait que des engagements partiels. Pendant deux ans les succès furent partagés. Sous le consul Titus Quintius Flamininus (198), la guerre fut mieux conduite. Au lieu de rester à Rome la moitié de l'année, comme ses prédécesseurs, Quintius entra en campagne au printemps. Philippe occupait un défilé dans les montagnes de l'Illyrie méridionale, sur les bords de l'Apsos, selon Plutarque, de l'Aôos selon Tite Live. Au lieu de faire un long détour pour pénétrer en Macédoine par la Dassarétie, il franchit les monts Chaoniens du côté de l'Épire. Des bergers conduisirent les Romains par un chemin qui tournait les hauteurs occupées par Philippe. Ils avaient été envoyés à Quintius par Charops, un des princes épirotes, secrètement favorable aux Romains. Les Macédoniens prirent la fuite en perdant deux mille hommes. Quintius traversa l'Épire sans y faire aucun dommage, en considération de Charops, et pénétra en Thessalie. Philippe avait pillé toute cette contrée dans sa fuite, brûlant les villages et forçant les habitants à se retirer dans les montagnes ou les grandes villes. Quintius, au contraire, défendait à ses soldats de commettre aucun dégât, et traitait les habitants des pays qu'il traversait comme s'ils eussent été ses amis. Ils ne tardèrent pas à le devenir, car il se présentait partout comme un libérateur. C'était le moyen qu'avait employé jadis le Spartiate Brasidas pour briser le faisceau de la ligue athénienne. Quintius parvint ainsi à isoler Philippe en lui ôtant successivement tous ses alliés. Déjà, après les premiers succès des Romains, l'Aitolie était entrée dans leur alliance, ainsi que le roi des Athamanes,

peuple d'Épire, qui habitait à l'ouest du Pindos. En Phokis comme est Thessalie, toutes les villes ouvrirent leurs portes, à l'exception d'Elateia, dont il fallut faire le siège. Les Locriens d'Opous, pressés par les Aitoliens, attendirent l'arrivée du consul, ne voulant se rendre qu'aux Romains et non à leurs alliés.

Les peuples grecs unis dans l'alliance de Rome. — La flotte romaine, unie à celles d'Attalos et des Rhodiens, se préparait à assiéger Corinthe. Quintius fit offrir aux Achaïens de faire rentrer cette ville dans leur confédération s'ils quittaient l'alliance de Philippe pour celle de Rome. Le Synode était réuni à Sikyone et les avis étaient partagés. Les Achaïens avaient eu tant de fois recours à l'assistance de Philippe qu'ils ne pouvaient se retourner contre lui sans mériter le reproche de trahison et d'ingratitude. Il ne leur demandait que de rester neutres ; mais avec les Romains, la neutralité n'était pas possible, et il était plus prudent de les avoir pour amis que pour ennemis. Philopoimèn, dont l'opinion aurait entraîné le vote de l'assemblée, était toujours en Crète : peut-être avait-il prolongé son absence pour n'avoir pas à choisir entre l'intérêt de la patrie et l'honneur. La Stratège Aristainos se prononça pour l'alliance romaine ; des dix Dèmiourges, cinq se rangèrent à son avis, les cinq autres protestèrent, rappelant le serment prêté à Philippe ; mais un de ceux-ci finit par céder aux prières et aux menaces de son père. Voyant que le parti des Romains allait l'emporter, les députés de Dymè, de Mégalopolis, et plusieurs de ceux d'Argos se retirèrent avant le vote. Les Achaïens entrèrent dans l'alliance de Rome ; mais Corinthe, qui devait être le prix de cette défection, fut énergiquement défendue par sa garnison macédonienne ; les Romains et leurs alliés durent lever le siège. En même temps, les partisans de Philippe à Argos livrèrent la ville à Philoclès, un de ses lieutenants.

Il eût été difficile à Philippe de défendre Argos. Se voyant trahi par les Achaïens, il se tourna vers leur ennemi, Nabis, tyran de Sparte, et lui confia la ville d'Argos, comme un dépôt que Nabis devait garder, si Philippe était vaincu ; il offrit même de donner sa fille au fils de Nabis. Celui-ci aurait voulu n'entrer dans Argos qu'après un vote des habitants, mais leurs dis-

positions étaient loin de lui être favorables; il accepta donc l'offre de Philippe, et Philoclès l'introduisit de nuit dans la ville. Il mit un impôt sur les riches, et, ayant rassemblé le peuple, proposa l'abolition des dettes et le partage des terres. Sa femme Apéga fit venir les dames les plus distinguées de la ville, leur parla du malheur des temps, de la nécessité de s'imposer des sacrifices pour l'entretien des troupes, et les amena, de gré ou de force, à lui donner leurs bijoux. Selon Polybe, cette Apéga était un automate; quand on refusait à Nabis l'argent qu'il demandait, « ma femme, disait-il, sera peut-être plus persuasive. » La mécanique ouvrait les bras et serrait les récalcitrants contre sa poitrine, garnie de pointes de fer. Polybe raconte sérieusement cette histoire, plus étonnante que celle du taureau de Phalaris. Je suis loin de blâmer Polybe de sa haine des tyrans, mais peut-être n'aurait-il pas cru si facilement à cette femme mécanique, si Nabis n'avait pas été un Spartiate et l'adversaire de Philopomén. Tite Live n'en dit rien, lui qui copie si souvent Polybe. Dès que Nabis fut maître d'Argos, il offrit son alliance à Quintius, qui s'empressa de l'accepter.

Les Boiotes tenaient encore pour Philippe. Quintius, qui venait de s'emparer d'Elatéia, traverse la Phokis, entre en Boiotie et prend la route de Thèbes, accompagné d'Attalos et de quelques députés des villes alliées. Son escorte le suivait, mais à une certaine distance. Les magistrats de Thèbes vont à sa rencontre; il les accueille gracieusement et cause avec eux tout en continuant sa route. On s'émerveillait de ses manières affables, de la pureté avec laquelle il parlait grec. La conversation continua jusqu'aux portes de la ville, qui étaient restées ouvertes. Il y entre, et son escorte, qui s'était rapprochée peu à peu, y entre avec lui. Il assemble le peuple et l'entraîne sans peine dans le parti des Romains. Seuls de tous les peuples grecs, les Acarnanes restèrent fidèles jusqu'à la fin au roi de Macédoine. Lucius, frère de Quintius, qui commandait la flotte romaine, assiégea Leucas, qui se défendit vigoureusement, et ne fut prise que par la trahison de quelques réfugiés italiens. Peu de jours après, la nouvelle de la défaite de Philippe amena la soumission de l'Acarnanie. Pour la première fois, toute la Grèce se trouva réunie en une grande confédération.

Bataille de Kynosképhales. — Le roi de Macédoine avait perdu la suzeraineté sur les Grecs, mais il pouvait la reprendre, et l'indépendance de la Grèce n'était pas assurée, tant qu'il restait des garnisons macédoniennes à Démétrias, à Chalkis et à Corinthe. Par Démétrias, Philippe tenait la Thessalie, par Chalkis, la Grèce centrale, par Corinthe, le Péloponnèse. Il avait engagé des négociations pour la paix, d'abord avec Quintius et les alliés de Rome, puis avec le Sénat; mais, pour obtenir la paix, il aurait fallu abandonner ces trois places fortes, qu'il appelait lui-même avec raison « les entraves de la Grèce ». Il aima mieux courir la chance d'une bataille. En enrôlant jusqu'aux enfants de seize ans, il réunit vingt-cinq mille soldats. L'armée romaine était de vingt-six mille hommes, dont huit mille Grecs. La rencontre eut lieu en Thessalie, dans une plaine hérissée de buttes qu'on nommait Kynosképhales, les Têtes de chien. Ce lieu, déjà célèbre par la mort de Pélolidas, allait le devenir bien plus encore par la bataille qui devait décider si la Grèce resterait vassale du royaume de Macédoine, comme elle l'était depuis le désastre de Chéronée, ou si elle serait libre sous la protection et l'hégémonie des Romains. Le roi, profitant d'un brouillard épais, avait pris position sur les hauteurs qui séparaient son camp de celui de Quintius. Une escarmouche de cavalerie s'engagea, et, le brouillard s'étant dissipé, les deux armées s'avancèrent de part et d'autre pour soutenir leurs éclaireurs. L'aile droite de Philippe eut d'abord l'avantage; les Romains ne purent soutenir le choc de la phalange, qui tombait impétueusement des hauteurs, et dont le front présentait une haie de piques. Mais à l'aile gauche des Macédoniens, les rangs se trouvaient séparés par les Têtes de chien. « Ces collines, dit Michelet, rompirent toute l'ordonnance de la phalange. Ce corps redoutable, où la force de seize mille lances se trouvait portée à une merveilleuse unité, n'était rien dès qu'il se rompait. La légion, mobile et divisible, pénétra dans les vides et décida la grande question de la tactique dans l'antiquité. » Vainqueurs de ce côté, les Romains courent sur l'autre aile, la chargent en flanc et font un grand carnage. Il y eut huit mille Macédoniens tués à cette bataille, et cinq mille prison-

niers. Les Romains perdirent environ sept cents hommes.

Aussitôt après le combat, on vit poindre des germes de division entre les alliés. Les Aitoliens, par leur excellente cavalerie, avaient beaucoup contribué à la victoire; ils eurent le tort de s'en attribuer tout le mérite, quoiqu'ils eussent failli la compromettre en pillant le camp de Philippe, pendant que les Romains achevaient la déroute de l'ennemi. Le roi ayant demandé une trêve pour enterrer ses morts, Quintius la lui accorda, et lui fit dire d'avoir bonne espérance. Les Aitoliens en furent extrêmement choqués. Ils avaient espéré substituer leur domination à celle de la Macédoine; ils auraient voulu qu'on ruinât Philippe, qu'on le chassât de son royaume. « Il n'est pas dans les habitudes des Romains, dit Quintius, d'écraser un ennemi vaincu. Il faut que la Macédoine soit trop faible pour opprimer la Grèce, mais assez forte pour lui servir de rempart contre les Thraces, les Illyriens et les Gaulois. » On savait d'ailleurs qu'Antiochos se préparait à la guerre, et Rome ne voulait pas avoir à combattre deux ennemis à la fois. Le Sénat accorda la paix à Philippe; le traité portait que toutes les villes grecques d'Europe et d'Asie seraient libres, que le roi évacuerait celles où il tenait garnison, rendrait les prisonniers de guerre, livrerait sa flotte excepté cinq vaisseaux et paierait mille talents (cinq millions), moitié comptant, moitié en dix ans. Il s'engagerait de plus à ne pas faire de guerre sans l'aveu du Sénat et donnerait comme otage son fils Démétrios (197).

Proclamation de l'affranchissement des Grecs. — C'était l'époque de la célébration des Jeux Isthmiques. On parlait beaucoup du traité, dont on ne connaissait pas encore les termes. Personne ne supposait que les Romains ne garderaient rien pour eux. Un crieur s'avança au milieu du stade et fit la proclamation suivante : « Le Sénat et le Peuple romain, et Titus Quintius Flaminius, proconsul, ayant vaincu le roi Philippe et les Macédoniens, déclarent libres, exempts d'impôts et de garnisons, et rétablis dans les lois de leurs pères les Corinthiens, les Phokiens, les Locriens, les Euboïens, les Achaïens Phitiotes, les Magnètes, les Thessaliens, les Perrhaïbes. » Ces peuples étaient ceux qui, depuis le temps de Philippe et d'Alexandre, étaient sujets des rois de Macédoine; à plus forte raison,

les autres gardaient la jouissance de leurs droits. On ne pouvait en croire ses oreilles ; on fit répéter le décret. Alors il y eut de tels applaudissements et de telles clameurs que la mer en retentit et que des oiseaux tombèrent dans le stade. Personne ne regarda les courses et les athlètes ; on se précipitait vers Quintius, on lui baisait les mains, ou l'étouffait sous les couronnes et les guirlandes de fleurs. Mais ces témoignages de reconnaissance, Polybe l'avoue, étaient encore au-dessous du bienfait. Il y avait donc sur la terre un peuple qui ne reculait devant aucune fatigue, aucun danger, aucune dépense pour la liberté des autres peuples, qui traversait les mers pour faire régner partout le droit et la justice. Une seule parole rendait la liberté aux Grecs d'Europe et d'Asie, et ceux qui avaient eu le courage de tenter une si grande chose avaient eu le bonheur d'y réussir.

Les modernes se sont beaucoup moqués de ces témoignages de reconnaissance. « Les Grecs, dit Montesquieu, se livrèrent à une joie stupide, et se crurent libres en effet parce que les Romains les proclamaient tels. » Cette joie me semble très naturelle, et je serais fâché que les Grecs eussent été ingrats. La bataille de Kynosképhales les avait affranchis du joug de la Macédoine, comme la bataille de Navarin a affranchi leurs descendants du joug des Turcs ; les Romains avaient autant de droits au titre de libérateurs de la Grèce qu'en ont aujourd'hui les nations de l'Europe moderne. On dit qu'un peuple qui a pu en affranchir un autre pourrait aussi l'asservir ; cependant l'Italie, qui n'a conquis son indépendance qu'avec l'appui des armes françaises, n'est pas devenue vassale de ses libérateurs. Il est vrai que l'Italie a su profiter de son affranchissement pour constituer son unité nationale ; à cette unité, le conquérant de la Sicile a dû sacrifier ses aspirations républicaines. La Grèce antique n'avait pas ce sacrifice à faire, les Romains ne lui imposaient pas la forme monarchique, comme les puissances européennes l'ont imposée à la Grèce moderne. Rien n'empêchait les Grecs de se constituer en fédération républicaine, et Quintius le leur conseillait. Ils n'avaient pas à s'occuper de la Macédoine, et rien ne les attachait à cette monarchie oppressive, qui avait écrasé les derniers

Athéniens à Chéronée, les derniers Spartiates à Sellasie, qui avait toujours été le mauvais génie de la Grèce, et qui, en échange de son indépendance, ne lui avait pas même donné l'unité.

Exécution des promesses de Flamininus. — Avec l'aide de dix commissaires envoyés de Rome, Quintius Flamininus s'occupa pendant deux ans de faire exécuter le traité de paix qui affranchissait la Grèce. La tâche n'était pas facile. On avait promis la liberté des Grecs d'Asie aussi bien que des Grecs d'Europe, mais Antiochos, roi de Syrie, qui rêvait, après bien d'autres, le rétablissement de la monarchie d'Alexandre, avait profité de la guerre pour s'emparer de plusieurs villes de la côte d'Asie appartenant, les unes à Ptolémée Epiphane, pupille du Peuple romain, les autres à Philippe, qui ne pouvait les garder. Il assiégeait même les villes libres de Smyrne et de Lampsacos et rétablissait Lysimachia, en Thrace, pour y placer son fils Séleucos. La marine des Rhodiens l'arrêta quelque temps, et, après la défaite de la Macédoine, les Romains l'invitèrent à renoncer à ses tentatives d'usurpation. Il répondit qu'il ne se mêlait pas des affaires d'Italie, et que les affaires d'Asie ne regardaient pas les Romains.

Dans la Grèce d'Europe, les difficultés étaient d'une autre nature. Il fallait contenter les alliés; les Aitoliens rentrèrent en possession de la Phokis et de la Locris; mais ils demandaient de plus la Thessalie, disant que, d'après les conventions, les villes prises devaient leur appartenir. Mais les conditions de l'alliance dans la première guerre contre Philippe étaient annulées par la paix qu'ils avaient conclue sans consulter les Romains; la seconde guerre n'avait été entreprise que pour affranchir la Grèce de la suzeraineté du roi de Macédoine, et non pour l'assujettir aux Aitoliens. Corinthe fut rendue aux Achaïens, qui n'avaient quitté qu'à cette condition l'alliance de Philippe. Quant à Argos, Philippe l'avait livrée à Nabis avant la guerre. Lorsque Nabis était entré dans l'alliance de Rome, on ne lui avait pas imposé pour condition la liberté d'Argos; pouvait-on l'exiger après la victoire? Les Achaïens prétendaient que la possession d'Argos rendait Nabis aussi dangereux pour la liberté grecque que Philippe lui-même. Le Sénat était fort embarrassé; il semblait dur de payer l'alliance de Nabis par

une déclaration de guerre. On s'en remit à la sagesse du proconsul, et Quintius, qui prenait au sérieux son rôle de libérateur, ne voulut pas laisser Argos esclave dans la Grèce libre. Il convoqua à Corinthe les députés des alliés et les invita à délibérer, ajoutant qu'il exécuterait leur décision, puisque les Romains n'avaient aucun intérêt dans l'affaire. Les Aitoliens, après avoir reproché à Quintius de préférer aux alliés de la première heure ceux qui, la veille encore, étaient du parti de Philippe, offrirent d'obtenir de Nabis qu'il retirât sa garnison d'Argos, et au besoin, de l'y forcer. Mais l'orateur des Achaïens s'écria avec colère : « Puisse Hère, protectrice d'Argos, préserver sa ville de tomber des mains du tyran de Sparte à celle des brigands de l'Aitolie, qui n'ont des Grecs que la langue, comme ils n'ont des hommes que la figure. » Et il adjura les Romains, quand ils auraient délivré Argos, de délivrer la Grèce des Aitoliens. Ces haines réciproques faisaient mal augurer de l'avenir. Flamininus sans répondre aux reproches des Aitoliens, rappela l'assemblée à la question, et la guerre contre Nabis fut votée.

Guerre contre Nabis. — Nabis avait établi son autorité à Sparte en s'appuyant sur le parti vaincu à Sellasie. Il reprenait l'œuvre socialiste et révolutionnaire de Cléomène, mais sous des formes plus violentes, chassait les riches et les aristocrates et distribuait leurs biens, et même leurs femmes, aux citoyens de son parti. Il en augmentait le nombre en affranchissant les serfs, en donnant des terres aux pauvres et à des soldats mercenaires. Il subvenait à la solde et à l'entretien de ses troupes par des brigandages sur terre et sur mer. Selon Polybe, l'armée de Nabis se composait de malfaiteurs et de gens sans aveu, obligés de fuir leur pays. Nous ne savons pas si les mercenaires de la ligue achaienne valaient mieux, mais cela n'est guère probable. La Crète, qui fournissait des soldats à Nabis, en fournissait aussi à d'autres. Depuis la conquête d'Alexandre, le condottierisme était général dans tous les Etats grecs et dans tous les royaumes gréco-barbares, comme en Italie à la fin du moyen âge. Au reste, l'armée aitolienne, qui se composait de troupes indigènes, nous est également représentée par Polybe comme une bande de Klephtes.

Aussitôt que la guerre eut été déclarée à Nabis par l'assemblée de Corinthe, il fortifia Sparte, y réunit tout ce qu'il avait de troupes et fit arrêter quatre-vingts citoyens, qu'il promit de relâcher quand le danger serait passé, et qui furent mis à mort la nuit suivante. On fit mourir aussi plusieurs hilotes, suspects de vouloir passer à l'ennemi. La disproportion des forces était si grande que Nabis ne voulut pas risquer une bataille. Il fit quelques sorties qui lui coûtèrent beaucoup de monde. La ville maritime de Gythion était assiégée en même temps par le frère du proconsul, commandant de la flotte romaine, à laquelle vinrent se joindre les vaisseaux des Rhodiens et ceux d'Eumènes, roi de Pergame, successeur d'Attalos. Après une vigoureuse résistance, la garnison de Gythion obtint de sortir librement en abandonnant la ville. Quand Nabis apprit la reddition de Gythion, il demanda la paix. Il rappela que les Romains, qui se donnaient comme religieux observateurs des traités, avaient fait alliance avec lui contre Philippe. Il était maître d'Argos dès cette époque, et on le savait : qu'y avait-il de changé ? On lui reprochait ses exactions, l'affranchissement des serfs, les terres distribuées aux indigents ; mais il ne serait pas juste, disait-il, d'appliquer à un peuple les usages d'un autre peuple ; à Rome, le Sénat gouverne, la multitude obéit ; à Sparte, d'après les lois de Lycurgue, tous les citoyens sont égaux en pouvoir, en richesse et en dignité. « Mais, ajouta-t-il, je me suis trop écarté du laconisme de ma nation ; j'aurais dû me borner à dire que je suis aujourd'hui ce que j'étais hier, quand les Romains ont fait alliance avec moi. »

Siège de Sparte. — La plupart des alliés voulaient continuer la guerre, pour exterminer le tyran et la tyrannie : « Traiter avec Nabis, disaient-ils, c'est encourager l'usurpation dans d'autres cités. — Soit, répondit Quintius ; assiégeons Sparte ; les troupes ne manquent pas. Mais ce sera long : il faut des machines de guerre ; il faut surtout des vivres, car le pays n'est plus qu'un désert. » Chacun fit ses réflexions, et on laissa le général romain agir comme il l'entendrait. La guerre avec Antiochos était imminente, la défection des Aitoliens inévitable ; il avait hâte d'en finir, il fit connaître ses conditions. Nabis

devait évacuer Argos, rendre aux villes maritimes les galères qu'il leur avait enlevées, s'interdire toute guerre et toute alliance en Crète, et, s'il y occupait quelque ville, la rendre aux Romains; enfin, payer une forte somme d'argent et donner son fils comme otage. On ne lui parlait pas de rappeler les bannis, on l'obligeait seulement à leur renvoyer leurs femmes, si toutefois elles y consentaient. Nabis assembla le peuple et demanda ce qu'il fallait répondre : « Rien, lui cria-t-on; la guerre à outrance. » Flamininus donna l'assaut de tous les côtés à la fois. Les Romains pénétrèrent dans la ville : on leur jetait des tuiles et des pierres du haut des toits. Ils levèrent leurs boucliers sur leurs têtes pour s'en faire un rempart; c'est ce qu'on appelait la tortue. Alors Pythagoras, gendre de Nabis, mit le feu aux maisons; les brandons enflammés tombaient sur les Romains, la fumée les étouffait et les aveuglait. Quintius fit sonner la retraite : il était clair que les défenseurs de Sparte voulaient s'ensevelir sous ses ruines. Il lui en coûtait de détruire cette noble cité. Heureusement, après une nouvelle attaque, Nabis lui fit dire qu'il acceptait ses conditions. L'argent fut payé, les otages furent remis au vainqueur (195).

Politique panhellénique des Romains. — Pendant le siège de Sparte, les Argéiens avaient chassé la faible garnison que Pythagoras avait laissée dans leur ville. Ils reçurent Quintius avec des transports de joie et lui offrirent la présidence des jeux Néméens. Au printemps, il se rendit à la diète de Corinthe pour faire ses adieux aux députés de la Grèce. Il allait retourner en Italie avec toute l'armée romaine. Les commissaires du Sénat croyaient prudent de laisser des garnisons à Chalkis, à Démétrias et à Corinthe, à cause des craintes que donnait Antiochos; mais Flamininus voulait que la délivrance de la Grèce fût complète. Les Aitoliens prétendaient qu'elle n'avait fait que changer de maîtres : il fallait montrer de quel côté était la bonne foi. Il exhorta les Grecs à user sagement de leur liberté reconquise, et surtout à éviter les querelles entre les républiques et les discussions dans chaque cité : « Si vous êtes unis, dit-il, il n'y a pas de tyran qui puisse rien contre vous; les discordes intérieures profitent toujours à l'ennemi, qui trouve un appui dans le parti vaincu. En sachant garder et

défendre votre liberté, vous montrerez que vous en étiez dignes, et que le Peuple romain a bien placé ses bienfaits. » Pendant qu'il parlait, on vit la garnison romaine descendre de l'Acrocorinthe et sortir de la ville. Il fit évacuer de même Chalkis et Dèmétrias, et quitta la Grèce sans y laisser un soldat.

« De tous les témoignages de reconnaissance qu'il reçut des Grecs, dit Plutarque, un seul parut égaler les services qu'il leur avait rendus. Les Romains faits prisonniers dans la guerre d'Hannibal avaient été vendus comme esclaves et dispersés dans différentes contrées. Il y en avait en Grèce environ douze cents, d'autant plus dignes de pitié qu'ils se voyaient enchaînés et esclaves au milieu de leurs fils, de leurs frères et de leurs amis libres et victorieux. Flamininus, tout en déplorant leur sort, ne les avait pas enlevés à leurs maîtres. Mais les Achaïens, les ayant rachetés à cinq mines par tête, les réunirent dans un même lieu et les lui offrirent au moment où il allait s'embarquer. Ils furent le plus glorieux ornement de son triomphe : ils suivaient le char, la tête rasée et portant le bonnet des esclaves affranchis. »

Si les Grecs, délivrés par les Romains de la domination des rois de Macédoine, s'étaient aussitôt constitués en fédération républicaine, non seulement, comme le leur disait Quintius, ils n'auraient eu à craindre aucune monarchie, mais la protection de Rome ne leur serait jamais devenue onéreuse ; ils n'auraient eu à la réclamer que pour les aider à l'affranchissement des villes grecques d'Asie, et elle ne leur aurait pas fait défaut. Quoi qu'en aient dit les écrivains modernes, Rome ne préparait pas, dès cette époque, la conquête de la Grèce, parce qu'elle n'y avait aucun intérêt. Il lui était bien plus avantageux d'avoir près d'elle une fédération de républiques amies, pour contenir l'ambition des monarchies orientales, pendant qu'elle-même aurait employé toutes ses forces à une œuvre bien autrement difficile, la soumission des peuples barbares de l'Occident. Malheureusement, l'hostilité réciproque des peuples grecs et l'alliance d'une partie d'entre eux avec le roi de Syrie devaient nécessairement changer les dispositions des Romains à leur égard.

II.

Antiochos et les Romains.

Intrigues des Aitoliens. — Hannibal en Syrie. — Les Aitoliens appellent Antiochos. — Antiochos en Grèce. — Défaite d'Antiochos aux Thermopyles. — Les Aitoliens continuent la guerre. — Les Romains en Asie. — Soumission des Galates. — Soumission des Aitoliens. — Querelles des Achaïens et des Spartiates. — Violences de Philopoimèn à Sparte. — Ambassade des Spartiates à Rome. — Sécession de Messène. — Mort de Philopoimèn. — Mort d'Hannibal.

Intrigues des Aitoliens. — La paix accordée à Nabis n'avait pas satisfait les Achaïens, qui auraient voulu être débarrassés d'un voisin dangereux. Les Aitoliens n'avaient pas les mêmes raisons d'être mécontents ; cependant ils disaient que cette paix était une honte pour les Romains, qui se faisaient les satellites d'un tyran. Mais en même temps, ils engageaient Nabis à reprendre Gythion, disant que les Romains ne renverraient pas pour cela leurs légions en Grèce. Il lui fallait un port de mer pour faire venir des mercenaires, recruter des matelots et se livrer à la piraterie. Il rassembla quelques vaisseaux, battit Philopoimèn, qui n'avait pas l'expérience de la guerre maritime, et s'empara de Gythion. Mais, peu de temps après, Philopoimèn prit sa revanche et détruisit les trois quarts de l'armée spartiate. Nabis demanda des secours aux Aitoliens dont les conseils l'avaient engagé dans cette affaire. Ils lui envoyèrent mille soldats avec quelques cavaliers commandés par Alexamène qui, en partant, leur fit promettre de lui obéir en toute occasion, quelque étrange que pût leur paraître sa conduite. Nabis les reçoit avec joie ; pendant qu'il les passe en revue, Alexamène le renverse et l'assassine ; aussitôt les Aitoliens se mettent à piller la ville. Les Spartiates, revenus de leur première stupeur, les massacrèrent tous sauf quelques-uns, qui se sauvèrent en Arcadie où ils furent vendus comme esclaves. Bientôt Philopoimèn apprend cette étrange nouvelle ; profitant du désordre produit par un événement si imprévu, il entre dans la ville, parle devant l'assemblée et décide les Spartiates

à s'annexer à la ligue achaienne. Ils voulaient même lui donner les biens et la maison de Nabis ; il refusa en disant : « Vous n'avez pas besoin d'acheter vos amis. »

L'assassinat de Nabis était le résultat d'un complot qui suffirait pour montrer que les Aitolien méritaient bien leur réputation de bandits. Trois de leurs principaux chefs, Thoas, Alexamène et Dioclès, avaient résolu de surprendre le même jour Sparte, Dèmétrias et Chalkis. A Sparte, le guet-apens d'Alexamène avait réussi, mais c'étaient les Achaïens qui en avaient profité ; Dèmétrias fut livrée à Dioclès par trahison ; à Chalkis, Thoas échoua complètement. Le gouvernement, prévenu du danger, mit la ville en état de défense, et adressa aux autres villes de l'Euboïa un appel qui fut entendu, car on savait que la suzeraineté des Aitolien serait encore plus onéreuse que celle de la Macédoine. N'ayant pu réussir à usurper la domination de la Grèce par des coups de main, les Aitolien s'adressèrent à Antiochos. Pour lui préparer les voies, ils envoyèrent des émissaires dans les villes et essayèrent d'attirer à eux les mécontents. Ils ne réussirent qu'en Boiotie, où le parti des Romains était détesté depuis que son chef avait assassiné le chef du parti macédonien. Ils envoyèrent des députés à Philippe pour l'engager à saisir l'occasion d'une revanche, et à Antiochos pour l'inviter à venir en Grèce, où il serait reçu comme un libérateur. Ils se croyaient si sûrs de l'appui de Philippe, qu'ils le promirent d'avance au roi de Syrie. Ils ajoutaient que, sans eux, les Romains n'auraient jamais pu vaincre le roi de Macédoine, ni même pénétrer en Grèce.

Hannibal en Syrie. — Hannibal était alors à la cour d'Antiochos. Il s'y était réfugié dans la crainte d'être livré aux Romains par les ennemis qu'il avait à Carthage. Personne ne lui semblait plus capable que le roi de Syrie de lutter contre la puissance romaine, mais il croyait qu'il ne fallait pas compter sur les promesses des Aitolien, ni choisir la Grèce pour théâtre de la guerre. Selon lui, les Romains ne pouvaient être vaincus qu'en Italie. Avec dix mille fantassins et mille cavaliers, il se chargeait de leur imposer les conditions qu'Antiochos dicterait sans avoir besoin de quitter l'Asie. Un Tyrien fut envoyé à Carthage avec une mission secrète pour les amis d'Hannibal.

Ceux de la faction opposée, en ayant eu connaissance, en donnèrent avis au sénat de Rome. Le seul nom d'Hannibal remplissait les Romains de terreur ; et puis, il y avait des prodiges. Les Romains les aimaient beaucoup, et Tite Live n'oublie jamais de nous les raconter : un bœuf avait parlé ; il avait dit : « Rome, prends garde à toi ; » c'était effrayant. On fit des prières publiques et des processions ; on mit les ports de la Sicile en état de défense, on fit marcher une armée vers Tarente, pour protéger les côtes de l'Italie. La guerre avec Antiochos ne pouvait être évitée, puisque les villes grecques d'Asie, déclarées libres par les Romains, réclamaient leur secours, mais il fallait empêcher que le roi ne trouvât des alliés dans la Grèce d'Europe : on y envoya Quintius Flaminius comme ambassadeur.

Les Aitoliens appellent Antiochos. — L'envoyé d'Antiochos fut présenté par Thoas à la diète des Aitoliens et parla en termes pompeux de la puissance de son maître, et surtout de ses richesses, « qui suffiraient, dit-il, pour acheter tous les Romains ». Il ajouta que si Antiochos avait pu intervenir avant la défaite de Philippe, la Grèce eût échappé à la domination de Rome, mais qu'il était encore au pouvoir des Aitoliens de réparer le mal en faisant alliance avec Antiochos. Les Athéniens engagèrent l'assemblée à ne pas allumer une guerre entre l'Europe et l'Asie, et à donner audience à l'ambassadeur romain. Quintius fut introduit ; il rappela l'alliance des Aitoliens avec Rome ; s'ils avaient quelque sujet de plainte, il valait mieux s'expliquer avec le Sénat que de troubler la paix du monde en mêlant Antiochos aux affaires de la Grèce. Le parti de la guerre l'emporta ; Thoas fit rendre un décret par lequel Antiochos était invité à délivrer la Grèce et à se rendre arbitre entre les Aitoliens et les Romains. Comme Flaminius demandait une copie du décret, le stratège Damocritos lui dit : « Je n'ai pas le temps de m'occuper de cela, j'ai des affaires plus pressantes ; je porterai bientôt le décret aux Romains quand j'irai camper sur les bords du Tibre. »

Antiochos avait semblé d'abord accepter le plan de campagne d'Hannibal ; mais il réfléchit qu'Hannibal aurait le mérite de la victoire et voudrait sans doute en avoir le profit. Il se rendit donc aux instances des Aitoliens qui le pressaient de

venir en Grèce. Sans même attendre que son armée fût réunie, il débarqua à Démétrias avec dix mille fantassins, cinq cents chevaux et six éléphants. Dès que les Aitoliens apprirent son arrivée, ils le proclamèrent généralissime de leurs troupes et désignèrent trente de leurs princes pour délibérer avec lui. La Thessalie ne fut pas difficile à conquérir; les peuples de ce pays, récemment affranchis par les Romains, n'avaient pas encore pu prendre les mœurs républicaines et l'habitude de se défendre eux-mêmes. Une première tentative pour s'emparer de Chalkis n'eut pas de succès, mais Antiochos revint à la charge; le parti hostile aux Romains l'emporta et la ville ouvrit ses portes. Tout le reste de l'Euboïa se soumit sans résistance.

Campagne d'Antiochos en Grèce. — Thoas avait promis à Antiochos l'alliance de la plupart des Grecs. Les Boïotes, quoique généralement hostiles aux Romains; ne voulurent pas se compromettre; ils promirent seulement de se prononcer pour le roi quand il serait chez eux. Les Épirotes l'invitèrent également à venir dans leur pays. A Athènes, un certain Apollodore essaya de séduire le peuple par l'appât des largesses royales: il fut condamné à l'exil. Les Achaiens ne pouvaient être du même parti que les Aitoliens; Antiochos leur demanda seulement de rester neutres, mais Quintius Flaminius leur fit comprendre que la neutralité les exposerait à l'animadversion des vainqueurs. Les Eléiens, au lieu d'offrir des secours au roi, lui en demandèrent contre les Achaiens. Quant aux Spartiates, ils faisaient partie maintenant de la fédération achaienne. Ce qui était bien plus important pour Antiochos, c'était d'avoir Philippe pour allié; il s'en fit un ennemi par sa maladresse. Un Mégalopolitain, qui prétendait descendre d'Alexandre le Grand, avait marié sa sœur au roi des Athamanes; pour avoir l'alliance de ce petit roi, Antiochos promit d'appuyer les prétentions de son beau-frère au trône de Macédoine, et jeta ainsi Philippe dans le parti des Romains.

Hannibal, n'ayant pas réussi à faire adopter son plan, engageait du moins le roi à s'établir sur la côte de l'Adriatique, afin que les Romains, dans la crainte d'une descente en Italie, ne pussent disposer de leurs troupes. Mais Antiochos, pen-

dant son séjour à Chalkis, devint amoureux de la fille de son hôte. Elle s'appelait Eubia et passait pour la plus jolie fille de la ville. Elle avait grande envie d'être reine, et quoique le père fût un homme de bon sens, peu désireux d'avoir un roi pour gendre, il finit par céder et consentit au mariage. Antiochos avait cinquante ans, mais les passions tardives sont les plus dangereuses. Il oublia la guerre et la politique pour s'occuper de ses noces et passa tout l'hiver en festins avec ses courtisans. Les Romains eurent le temps d'achever leurs préparatifs.

Défaite d'Antiochos aux Thermopyles. — Au printemps, pendant que la flotte romaine protège l'Acarnanie, dont quelques villes avaient déjà été livrées au roi par trahison, l'armée romaine, unie à celle de Philippe, entre en Thessalie, débloque Larissa et reprend toutes les villes qui s'étaient rendues à Antiochos. Les garnisons de ces villes se composaient surtout d'Athamanes, et Philippe eut le plaisir de voir son compétiteur au trône parmi les prisonniers. Antiochos se retrancha dans le défilé des Thermopyles, où il espérait pouvoir attendre les troupes qu'il faisait venir d'Asie. Les hauteurs qui ferment le passage furent occupées par les Aitoliens. Le consul Manius Acilius Glabrio s'établit en face de l'armée royale, et pendant la nuit, Caton, son lieutenant, chercha le sentier par lequel les Perses avaient tourné les soldats de Léonidas. Les Aitoliens, qui gardaient le Callidromos, à l'extrémité de la chaîne de l'Oïta, sont surpris avant le jour et débusqués de leurs positions, en même temps que le consul force les retranchements d'Antiochos. Le roi, blessé d'un coup de pierre qui lui brise les dents, tourne bride, et sa fuite entraîne celle de son armée, qui périt presque tout entière. Il retourne précipitamment à Chalkis, abandonne les Aitoliens à leur sort, et s'embarque avec sa femme Eubia : c'était tout ce qu'il rapportait de sa campagne en Grèce (191).

Les Aitoliens continuent la guerre. — Toutes les villes de la Phokis, de la Boiotie et de l'Euboïa ouvrirent leurs portes aux Romains. Celles dont la défection avait été volontaire craignaient la colère des vainqueurs, Chalkis surtout, la patrie d'Eubia, qui n'avait pas caché sa joie de fournir une reine à l'Asie. Quintius excusa les Chalkidiens auprès du consul et

parvint à l'apaiser. Ils en furent si reconnaissants qu'ils lui consacrèrent les plus beaux de leurs édifices. Du temps de Plutarque, le peuple chalkidien nommait un prêtre de Flamininus, et on lisait encore sur le gymnase l'inscription : « à Titus et à Héraclès », et sur le Delphinion : « à Titus et à Apollon ». En Boiotie, les soldats romains, irrités de voir une statue d'Antiochos dans le temple d'Athènè Itonia, commençaient à piller le territoire de Coronée : le consul s'y opposa, et se contenta de reprocher aux Boiotes leur ingratitude. Il alla même, selon Tite Live, jusqu'à offrir l'amnistie aux Aitoliens, mais ils ne voulurent rien entendre et s'obstinèrent à continuer la lutte. La ville d'Héraclée, aux pieds de l'Oita, fut prise après une vigoureuse résistance. Parmi les prisonniers, se trouvait Damocritos, qui avait dit qu'il irait camper sur les bords du Tibre.

Les Aitoliens demandèrent la paix ; mais Acilius reçut leurs envoyés avec hauteur et mit à la paix des conditions tellement dures que le peuple refusa de s'y soumettre. On demanda des secours à Antiochos ; il envoya de l'argent et promit de revenir en Grèce avec toute son armée. Les Aitoliens se renfermèrent dans la ville de Naupacte, qu'ils croyaient imprenable. Le siège durait déjà depuis deux mois, quand, du haut des remparts, ils aperçurent Quintius Flamininus ; ils le supplièrent de les sauver. Il dit au consul : « Depuis la victoire des Thermopyles, l'armée romaine perd son temps à faire des sièges, et Philippe reprend les provinces qu'il avait perdues. Il est déjà maître de l'Athamanie, de la Dolopie, de la Perrhaïbie, de l'Apéranthie. Cependant, ils nous importe moins d'écraser les Aitoliens que d'empêcher Philippe de redevenir dangereux ». Acilius ne pouvait lever le siège ; il accorda seulement une trêve, qui permettait aux Aitoliens d'envoyer une ambassade à Rome pour traiter de la paix. Le Sénat y mit des conditions qui ne semblèrent pas acceptables ; mais l'année suivante, à la prière des Athéniens, le consul Lucius Scipion, et son frère l'Africain, qui l'accompagnait comme lieutenant, accordèrent aux Aitoliens une trêve de six mois.

Les Romains en Asie. — Les Scipions avaient hâte de passer en Asie. Philippe les conduisit lui-même à travers la

Macédoine et la Thrace, et eut tant de soin de l'armée romaine que le consul lui remit le reste de la somme qu'il devait payer d'après le traité. En Asie, les Romains avaient pour alliés Eumènes, roi de Pergame, et la république de Rhodes, qui était la première puissance maritime de la Méditerranée. Antiochos avait une forte marine et une nombreuse armée, mais il commit la faute de retirer ses garnisons de Sestos et de Lysimachia et laissa les Romains passer l'Hellespont. Effrayé par deux défaites sur mer et par la destruction de sa flotte à Myonèse, en Ionie, il demanda la paix. Mais les conditions furent si onéreuses qu'il résolut de courir les chances d'une bataille. La rencontre eut lieu près de Magnésie du Sipyle. Malgré les éléphants, malgré l'énorme supériorité du nombre, l'armée syrienne fut entièrement défaite. Il y eut cinquante mille morts disent les historiens, et seulement trois cents du côté des vainqueurs, ce qui semble difficile à croire. Ni Hannibal ni Scipion l'Africain n'assistaient à cette bataille; l'un était bloqué à Mégiste par les Rhodiens, l'autre était malade à Elaia (190).

Les conditions imposées au roi furent celles qu'il avait refusées avant sa défaite. Il dut abandonner toutes ses possessions en Asie Mineure jusqu'au Tauros, livrer ses vaisseaux et ses éléphants et payer quinze mille talents euboïques (environ 80 millions). Pour se procurer cette somme énorme, il pilla un temple en Elymaïs et fut tué par ses sujets révoltés. La Lydie, la Mysie, la Phrygie, la Lycaonie furent ajoutées au royaume de Pergame; la Lykie et la Carie furent données aux Rhodiens. Eumènes demandait les villes grecques; les Rhodiens réclamèrent pour elles la liberté que Rome leur avait promise. On ne pouvait enlever à Eumènes celles qu'il possédait avant la guerre, mais celles qui avaient été tributaires d'Antiochos furent déclarées libres. Les Romains ne gardaient rien pour eux; ils quittèrent l'Asie comme ils avaient quitté la Grèce, sans y laisser un soldat. Leur politique vis-à-vis du monde grec était une politique d'influence et non de conquête. Leur but était d'établir la paix entre les rois et entre les peuples, *pacis imponere morem*, et ils regardaient comme un ennemi quiconque essayait de la troubler.

Soumission des Galates. — La guerre contre les Galates,

ou Gallo-Grecs, suivit immédiatement la guerre contre le roi de Syrie. Ce peuple barbare, établi depuis un siècle sur les deux rives du fleuve Halys, était resté un objet d'effroi pour les populations pacifiques de l'Asie Mineure. A la bataille de Magnésie, l'armée romaine n'avait trouvé de résistance sérieuse que dans les Galates. Le consul Manlius, qui remplaçait Lucius Scipion, résolut de les punir des secours qu'ils avaient fournis à Antiochos. Le Sénat n'avait pas ordonné cette guerre, mais, la jugeant probable, n'avait pas diminué l'armée. Le royaume de Pergame avait souvent eu à souffrir des incursions des Galates; en l'absence du roi Eumènes, qui était alors à Rome, son frère Attalos prêta son concours aux Romains. On essaya d'abord de négocier, par l'entremise d'un chef galate, qui avait seul refusé des secours à Antiochos, mais il ne put rien obtenir des barbares. Il s'établirent sur les cimes du mont Olympe, d'où ils croyaient écraser l'ennemi, s'il avait l'audace de les attaquer. Ils comptaient sur une lutte corps à corps, avec le sabre et la lance; mais le consul ne leur opposa que des archers et des frondeurs. Frappés de loin et vaincus sans avoir pu combattre, les barbares se lançaient dans les précipices; on en fit un affreux carnage. On prit leur camp, où ils avaient entassé les dépouilles de l'Asie Mineure. Ce qui restait de la nation se retira au delà du fleuve Halys et obtint la paix. Le consul leur ordonna de se renfermer dans leur pays et de ne plus attaquer leurs voisins. Cette guerre, entreprise d'une façon assez irrégulière, donna un grand prestige aux armes romaines. Tous les peuples de l'Asie Mineure remercièrent Manlius d'avoir assuré leur repos (189).

Il ramena son armée par la Chersonnèse, et comme il n'avait pas prévenu Philippe, ses troupes, chargées de butin, eurent beaucoup à souffrir dans des chemins difficiles, au milieu d'un pays sans ressources, habité par des peuples barbares. L'armée romaine, attaquée plusieurs fois, perdit beaucoup de soldats et la plus grande partie de son butin et de ses bagages. « On vit alors, dit Appien, quel service avait rendu Philippe aux Scipions en leur servant de guide, et quelle faute avait faite Antiochos en abandonnant la Chersonnèse, d'où il aurait pu empêcher les Romains de passer l'Hellespont. »

Soumission de l'Aitolie. — La trêve accordée aux Aitoliens pendant la campagne d'Asie n'avait pas été pour eux un temps de repos. Ils en avaient profité pour reprendre à Philippe l'Athamanie, où ils rétablirent le roi Amyndros, l'Amphilochie, l'Apéranthie et la même la Dolopie. Mais la trêve était arrivée à son terme, on n'avait pu s'entendre avec le Sénat pour la conclusion de la paix, et bientôt le consul Fulvius arriva en Grèce. Les Epirotes l'engagèrent à commencer la campagne par le siège d'Ambrakia, que les Aitoliens avaient détachée de l'Epire. Cette ville, l'ancienne capitale de Pyrrhos, était dans une position très forte, défendue d'un côté par le fleuve Arachthos et par de solides remparts, de l'autre par un rocher à pic. La même vigueur fut déployée dans l'attaque et dans la défense. La poix enflammée tombait sur les machines de guerre ; quand les béliers avaient renversé un pan de mur, on trouvait un autre mur intérieur ; quand les assiégeants creusaient une mine, les assiégés creusaient une contre-mine. On se battait sous terre, on asphyxiait les mineurs avec des étoupes et des plumes enflammées. Pas de secours à attendre du dehors, car l'Aitolie avait à se défendre de tous les côtés à la fois : Perseus, fils de Philippe, attaquait la Dolopie et l'Amphilochie ; Pleuratos, roi d'Illyrie, et les vaisseaux achaiens ravageaient les côtes. Les Aitoliens ne pouvaient soutenir cette triple attaque ; ils envoyèrent demander la paix à tout prix, mais les Acarnanes saisirent les ambassadeurs.

Cependant, les Athéniens et les Rhodiens, les plus fidèles alliés de Rome, suppliaient le consul d'avoir pitié d'un peuple qui avait rendu des services aux Romains dans la guerre contre Philippe. Amyndros, roi des Athamanes, qui avait été l'hôte des Ambrakiens pendant son exil, entra dans la ville, avec la permission de Fulvius, pour les engager à ouvrir leurs portes. Ils y consentirent, à la condition que la garnison Aitolienne pourrait se retirer librement. Le consul fit enlever les tableaux et les statues de bronze et de marbre qui avaient été rassemblés en très grand nombre à Ambrakia, dans le temps où cette ville était la résidence royale de Pyrrhos. Tout le reste fut épargné. Valérius Laevinus, frère utérin du consul, s'entremet pour faire obtenir la paix aux Aitoliens. Les

récriminations de Philippe avaient indisposé le Sénat ; mais les Rhodiens et les Athéniens plaidèrent la cause de l'Aitolie, attribuant tous les torts à quelques chefs ambitieux. Le Sénat accorda la paix : les Aitoliens durent reconnaître la majesté du Peuple romain, payer cinq cents talents euboïques, renoncer à toutes les villes qu'ils avaient pu prendre depuis l'arrivée de Quinlius en Grèce, et n'avoir pour amis et pour ennemis que ceux du Peuple romain (185). Ce n'était pas la servitude, mais c'était une sujétion bien dure pour ce peuple qui avait gardé son indépendance intacte pendant la domination macédonienne. L'île de Képhallénie n'était pas comprise dans le traité. Elle se soumit sans résistance ; mais bientôt, on ne sait pour quel motif, Samè, capitale de l'île, revint sur cette soumission et ferma ses portes, quoiqu'elle eût déjà livré ses otages. Après avoir courageusement soutenu un siège de quatre mois, Samè fut prise et traitée avec rigueur : tous les habitants furent vendus comme esclaves. L'île de Zakynthos, après avoir appartenu au roi de Macédoine, puis au roi des Athamanes, avait été livrée aux Achaïens ; mais les Romains, qui voulaient rester maîtres de la mer Ionienne, se firent restituer Zakynthos : « Je vous céderais cette île, dit Quintius aux Achaïens, si elle vous était nécessaire, mais il vaut mieux pour vous rester dans le Péloponnèse comme dans une forteresse : la tortue est invulnérable quand elle s'enferme dans son écaille. »

Querelles des Achaïens et des Spartiates. — L'Aitolie avait succombé pour avoir voulu s'engager sans nécessité dans une lutte au-dessus de ses forces. L'Achaïe devait finir plus tristement encore, après une lente agonie. Les auteurs modernes expliquent tous les événements de cette époque par la politique astucieuse et perfide qu'ils attribuent aux Romains ; il est plus simple de s'en rapporter aux auteurs anciens, qui expliquent la décadence et la ruine de la Grèce par ses perpétuelles divisions. Dans les querelles des partis, le plus faible faisait toujours appel à la protection des Romains, le plus fort n'osait récuser leur arbitrage, et un peuple qui fait intervenir l'étranger dans ses affaires intérieures perd nécessairement son indépendance et sa dignité. Aristainos, qui, étant général des Achaïens, les avait décidés à entrer dans l'alliance de Rome,

voulait tout sacrifier à cette alliance : « Tu es donc bien pressé, lui dit Philopoimèn, de voir le dernier jour de l'indépendance de la patrie? » Cependant, il n'y avait, entre sa politique et celle d'Aristainos, qu'une différence de forme : au lieu d'obéir sans délai aux Romains, il aurait voulu, dit Polybe, qu'on discutât d'abord ; si on n'obtenait rien, il fallait prendre les Dieux à témoin et céder. Il aurait encore mieux valu ne pas fournir aux Romains une occasion, qu'ils ne cherchaient pas, de se mêler des affaires de l'Achaïe. Philopoimèn, qu'on a nommé le dernier des Grecs, contribua plus que personne à rendre l'arbitrage des Romains continu et nécessaire. En faisant entrer Sparte dans la fédération achaienne, il avait cru fonder l'unité politique du Péloponnèse ; il n'avait fait qu'y introduire une source de querelles sans fin. Toute l'histoire de l'Achaïe, depuis cette époque, n'est qu'une revanche inutile et tardive de la longue oppression du Péloponnèse par les Doriens de Sparte. Les Spartiates, opprimés à leur tour, réclament la protection de Rome, et les Achaïens aiment mieux compromettre leur indépendance que d'oublier leurs rancunes et d'abdiquer leur domination.

Pendant la guerre d'Antiochos, les Spartiates ayant voulu se détacher de la confédération achaienne, le stratège Diophanes marcha contre eux avec Quintus Flaminius. Philopoimèn, quoique simple particulier, entra dans Sparte, en ferma les portes au stratège et au proconsul, et parvint, par la persuasion, à rattacher Sparte à la ligue. Mais cette union ne fut jamais bien solide. Les révolutions de Sparte y avaient laissé des germes de dissensions qui furent aussi funestes aux Achaïens qu'aux Spartiates. Les tyrans qui s'étaient succédé depuis Cléomène avaient exilé leurs adversaires et les avaient remplacés par des étrangers et des serfs affranchis. Après la défaite d'Antiochos, Manius Acilius et Quintus Flaminius demandèrent aux Achaïens de ramener les bannis à Sparte. Philopoimèn s'y opposa, non pas en haine des exilés, mais pour leur faire obtenir cette grâce des Achaïens et non des Romains. Ces exilés s'étaient établis dans les villes et les bourgs de la Laconie. Les Spartiates avaient besoin d'occuper la côte maritime, soit pour recevoir des marchandises du dehors, soit pour

envoyer des ambassades à Rome ou ailleurs. Ils essayèrent de prendre la ville maritime de Las; ils furent repoussés, mais les bannis et les Lacones qui habitaient la côte se plaignirent de cette agression au conseil des Achaïens. Philopoimèn exigea qu'on livrât ceux qui avaient attaqué Las. Les Spartiates irrités mirent à mort trente hommes de la faction des bannis et firent dire au consul Fulvius qu'ils étaient prêts à se donner aux Romains. Toutes les villes de la fédération achaienne déclarèrent la guerre à Sparte.

Violences de Philopoimèn à Sparte. — Si les Romains avaient eu l'avidité de conquêtes qu'on leur attribue, il leur était facile d'accepter l'offre d'annexion des Spartiates. Au lieu de cela, Fulvius se contenta d'engager les deux partis à éviter une lutte et à envoyer des ambassadeurs au Sénat. Le Sénat fit une réponse vague, que chacun interpréta comme il voulut. Philopoimèn maintint ses exigences, promettant d'ailleurs que les accusés ne seraient pas condamnés sans jugement. Le peuple ne voulait pas les livrer, mais ils se livrèrent eux-mêmes et partirent, accompagnés de quelques amis qui voulaient parler pour eux. Ils arrivèrent au camp des Achaïens, dans un endroit appelé Compasion. Les exilés, qui étaient en avant de l'armée achaienne, les accablèrent d'injures et se mirent à les frapper. Les uns furent massacrés sur place, les autres périrent le lendemain, après un simulacre de jugement. Non content de ces exécutions sommaires, Philopoimèn traita Sparte comme une ville prise d'assaut. « Il ramena les exilés, dit Plutarque, fit mourir quatre-vingts Spartiates, selon Polybe, trois cent cinquante, selon Aristocratès, démolit les remparts et donna une grande partie des terres aux Mégaloopolitains. Tous ceux qui avaient reçu des tyrans le droit de cité à Sparte, il les chassa et les transporta en Achaïe. Trois mille, qui refusèrent de s'en aller, furent vendus comme esclaves, et, pour comble d'outrage, l'argent de cette vente servit à élever un portique à Mégaloopolis. Enfin, dans sa colère contre Lakédaimon, foulant aux pieds ce peuple, qui ne méritait pas tant de maux, il détruisit, par une vengeance aussi cruelle qu'injuste, les institutions de Lycurgue, força les enfants et les jeunes gens à quitter leur éducation nationale pour celle des Achaïens,

sachant bien que, sous les lois de Lycurgue, jamais ils n'abdi-
queraient leur fierté. Alors en effet, quand Philopoimèn eut
tranché les nerfs de leur république, ils restèrent faibles et
humiliés (188). »

Ambassade des Spartiates à Rome. — Les Spartiates adressèrent leurs plaintes à Rome. Leurs orateurs, Aréos et Alkibiade, étaient du nombre des exilés ramenés par Philopoimèn à Sparte, mais ils firent passer le patriotisme avant la reconnaissance et se plaignirent des indignes traitements infligés à leurs concitoyens. Les Achaïens irrités les condamnèrent à mort ; mais peu de temps après, les députés de la ligue furent frappés de terreur en les voyant paraître au milieu de l'assemblée à côté des commissaires romains. Appius reprocha sévèrement aux Achaïens leur conduite à l'égard de Sparte. Lycortas, père de l'historien Polybe, présidait l'assemblée ; il essaya de justifier les actes de Philopoimèn. Il s'éleva contre l'ingratitude d'Aréos et d'Alkibiade et rejeta sur les exilés spartiates les exécutions sommaires de Compasion. Enfin, il rappela la proclamation de la liberté de la Grèce aux jeux Isthmiques : « Et pourtant, dit-il, nous sommes forcés de nous justifier ici, non comme des alliés, mais comme des esclaves devant leurs maîtres. Je sais que, sous ce titre d'alliés, nous n'avons qu'une liberté précaire ; mais, quelle que soit la différence entre vous et nous, ne nous mettez pas sur le même pied que nos ennemis et les vôtres. Ils veulent que, nous parjurant, nous révoquions des décrets gravés sur la pierre. Nous vous respectons, Romains, et si vous le voulez, nous vous craignons, mais nous craignons plus encore les Dieux immortels. » Appius conseilla aux Achaïens de faire spontanément ce qui pourrait leur être imposé. L'assemblée demanda que les Romains fissent ce qui leur plairait à l'égard de Sparte, sans forcer les Achaïens à revevenir sur des décrets jurés. Le Sénat décida que tous les condamnés seraient amnistiés, mais que Sparte resterait dans la ligue achaïenne ; la condamnation d'Aréos et d'Alkibiade fut révoquée.

Mort de Philopoimèn et d'Hannibal. — Les Achaïens avaient profité de la guerre contre Antiochos et contre les Aitoliens pour annexer Elis et Messène à leur confédération,

qui s'étendit ainsi sur tout le Péloponnèse : le rêve d'Aratos était réalisé. Mais cette union n'était pas très stable ; les Messéniens n'avaient voulu se rendre qu'à Flamininus. Il les avait obligés à rappeler leurs exilés et à entrer dans la ligue achaienne, en leur permettant de s'adresser à lui s'ils avaient des objections à faire ou des précautions à prendre pour l'avenir. A Messène, contrairement à ce qui se passait à Sparte, le peuple était favorable aux Achaïens, tandis que le parti aristocratique leur était hostile. Deinocratès, le chef de ce parti, était l'ennemi particulier de Philopoimèn. A son instigation, Messène se sépara des Achaïens et se prépara à leur faire la guerre.

Philopoimèn était alors stratège pour la huitième fois. Quoiqu'il fût âgé de soixante-dix ans et malade de la fièvre, il courut à Messène à la tête de quelques cavaliers. Entouré par des forces supérieures, il voulut protéger la retraite de sa troupe, mais, son cheval étant tombé au milieu des rochers, il fut pris et conduit à Messène. Le peuple se rappelait les services qu'il avait rendus aux Messéniens dans les guerres contre Nabis. Deinocratès le fit garder dans un souterrain, et, pendant la nuit, lui envoya une coupe de poison. Il demanda ce qu'étaient devenus Lycortas et les cavaliers achaiens ; l'exécuteur répondit qu'ils étaient presque tous sauvés. « C'est bien, dit-il, je vois que nous ne sommes pas malheureux en tout. » Il but le poison et mourut presque aussitôt. A cette nouvelle, Lycortas revint en Messénie avec l'armée des Achaïens et se fit livrer Deinocratès et tous ceux qui avaient pris part à la mort de Philopoimèn. Il leur ordonna de se tuer. Les cendres de Philopoimèn furent rapportées en grande pompe à Mégalopolis, sa patrie ; Polybe, fils de Lycortas, tenait l'urne. Les prisonniers messéniens furent lapidés autour du tombeau (183).

Hannibal mourut la même année. Après la défaite d'Antiochos, il s'était retiré chez Prousius roi de Bithynie, qui, bientôt après, commença la guerre contre Eumène, allié des Romains. Flamininus fut envoyé comme ambassadeur en Bithynie. Aussitôt après son arrivée, la maison d'Hannibal fut entourée de soldats. Le vieil ennemi de Rome, qui connaissait la lâcheté du roi, ne voulut pas être livré vivant : « Puisque les

Romains ne peuvent pas attendre la mort d'un vieillard, dit-il, délivrons-les de leurs terreurs. » Alors, prenant à témoin les Dieux de l'hospitalité, il prononça des exécutions contre Prousius et il but du poison.

§ III.

Perseus et les Romains.

Plaintes contre Philippe. — Rivalité des fils de Philippe. — Mort de Philippe. — Préparatifs de Persens. — Guerre de Perseus contre les Romains. — Offres de médiation. — Soumission de l'Illyrie. — Bataille de Pydna. — Fuite de Perseus. — Soumission de la Macédoine. — Les républiques de Macédoine et d'Illyrie. — Triomphe d'Aemilius Paulus.

Plaintes contre Philippe. — En s'alliant aux Romains contre l'Aitolie, Philippe avait pu reprendre la plus grande partie de ses anciennes possessions hors de la Macédoine, notamment la forte ville de Dèmétrias, avec le pays des Magnètes. Il repeuplait son royaume en y attirant des Thraces ; il se faisait un parti dans les villes libres en y appuyant partout les mécontents ; il augmentait ses revenus en favorisant l'agriculture, le commerce et l'industrie des mines. Mais il paraît que la Macédoine ne pouvait se relever sans opprimer ses voisins. Les plaintes affluaient à Rome : les Thessaliens, les Perrhaïbes, les Athamans réclamaient contre les tentatives d'usurpation et la tyrannie de Philippe ; Eumènes dénonçait ses empiètements du côté de la Thrace, les garnisons qu'il imposait aux villes grecques d'Ainos et de Maronée, l'exil des habitants qui défendaient leur liberté. Des commissaires nommés par le Sénat se réunirent à Tempè, puis à Thessalonique, et Philippe eut à répondre aux accusations portées contre lui. L'humiliation du rôle qu'on lui faisait jouer se traduisit dans l'amertume de sa défense. Il compara ses accusateurs à des esclaves affranchis, incapables de bien user de la liberté qu'on leur donne. Il rappela sa fidélité aux Romains lorsqu'Antiochos lui avait offert trois mille talents et cinquante vaisseaux armés, les ser-

vices qu'il avait rendus aux Scipions en les conduisant au milieu des populations hostiles de la Thrace. « Il faut que je sache, dit-il en terminant, sur quel pied vous voulez que je sois avec vous. Si vous avez résolu de me traiter en ennemi, continuez comme vous avez commencé ; si vous me considérez comme un roi allié et ami, épargnez-moi la honte d'être ainsi traité. »

Rivalité des fils de Philippe. — Comme on pouvait s'y attendre, les décisions des commissaires romains furent éludées. Philippe, voyant qu'il faudrait finir par céder, se vengea sur les Maronites ; un de ses officiers, Cassandros, introduisit dans la ville des bandes de Thraces qui massacrèrent les principaux citoyens. Les plaintes se renouvelèrent. Philippe voulut user du crédit de son fils Dèmétrios, qui avait passé quelques années à Rome comme otage et lui avait été rendu après la guerre de Syrie. Dèmétrios fut écouté avec une extrême bienveillance, on le renvoya en Macédoine avec des commissaires chargés de tout régler à l'amiable, mais on fit savoir à Philippe qu'on agissait ainsi en considération de son fils. Le jeune homme se montra trop fier de la faveur des Romains, qui semblait le désigner comme l'héritier du trône. Son frère Perseus, qui était l'aîné, mais de naissance illégitime, n'eut pas de peine à le rendre suspect à Philippe. En parlant des Romains avec dérision et mépris, il donnait à Dèmétrios l'occasion de prendre leur défense. Philippe s'en irritait, et sa haine contre Rome s'augmentait de jour en jour. Il se prépara activement à soutenir une nouvelle guerre. Les habitants des villes maritimes furent transportés en Paionie et remplacés par des barbares, dont la fidélité semblait plus sûre. Les familles exilées lançaient des imprécations contre Philippe. Il crut bientôt qu'il ne pourrait être en sûreté qu'en s'assurant des enfants de ceux qu'il avait fait périr. Il engagea les Gaulois Bastarnes à quitter les bords du Danube et à s'établir en Dardanie ; il espérait que ces barbares le délivreraient des Dardanes, toujours ennemis de la Macédoine, et qu'il pourrait un jour les lancer sur l'Italie.

Mort de Philippe. — La rivalité des fils de Philippe eut une issue funeste. Perseus accusa son frère d'avoir voulu le

tuer dans un tournoi, et d'avoir, la nuit suivante, assailli sa demeure avec des gens armés. Il montra une fausse lettre de Quintius Flaminius, qui semblait prouver le crime. Philippe avait l'esprit prévenu contre celui qu'il regardait comme un rival s'appuyant sur les Romains pour lui ravir le trône : il fit empoisonner Dèmétrios. Peu à peu, les remords l'envahirent ; il eut peur de s'être trompé. Antigonos, neveu de son ancien tuteur, s'aperçut de ses inquiétudes et lui fournit des preuves de l'innocence de Dèmétrios. Philippe lui dit : « Tu es le seul ami resté fidèle à sa mémoire : c'est à toi que je veux laisser le trône, comme ton oncle me l'a laissé. » Il mourut en prononçant des malédictions contre Perseus. Mais son médecin Calligénès n'avait pas attendu sa mort pour faire prévenir son fils qui, depuis quelque temps, se tenait éloigné de la cour. Perseus arriva au moment où Philippe venait d'expirer, et ayant rallié ses partisans, fit mourir Antigonos (178) :

Préparatifs de guerre de Perseus. — Aussitôt qu'il eut pris possession du trône, Perseus, qui voulait avoir le temps de se préparer à la guerre contre les Romains, demanda au Sénat de confirmer l'alliance conclue avec son père. Philippe lui laissait de grandes richesses, des arsenaux remplis, des ressources militaires en abondance. Pendant vingt-six ans de paix, il s'était formé en Macédoine une génération nouvelle, et il y avait en Thrace une pépinière de soldats. Mais il fallait se faire des alliés : Perseus donna sa sœur au roi de Bithynie ; il épousa Laodikè, fille de Séleucos, roi de Syrie, qui lui fut amenée par des vaisseaux rhodiens. Depuis quelque temps, les Rhodiens étaient mécontents des Romains, qui ne leur permettaient pas d'opprimer la Lykie ; le Sénat leur avait dit : « Rome vous a donné les Lykiens comme des alliés, et non comme des esclaves ». Perseus fournit à l'équipement de leur flotte et fit des largesses aux matelots ; il eut bientôt un parti à Rhodes, dont le commerce n'avait rien à gagner à une guerre entre Rome et la Macédoine. Il avait déjà des partisans en Boiotie. L'Aitolie et la Thessalie étaient troublées par des factions : il fit espérer aux pauvres qu'il payerait leurs dettes. Il essaya d'établir des relations avec les Achaïens en offrant de leur renvoyer les esclaves fugitifs qui avaient cherché un asile

en Macédoine; mais cette tentative ne réussit pas: le parti romain était le plus fort.

Le roi de Pergame était particulièrement intéressé à empêcher l'extension de la puissance macédonienne. Il alla dénoncer à Rome les préparatifs de guerre de Perseus, qui fut profondément irrité de cette démarche. Ayant appris qu'Eumènes devait se rendre à l'oracle de Delphes, il chargea le Crétois Évandros, chef de ses auxiliaires, de l'attaquer dans les défilés du Parnasse. Il fallait suivre un sentier très étroit, le long des rochers; dans un endroit où il ne pouvait passer qu'un homme à la fois, Eumènes fut assailli par une avalanche de pierres. On le releva évanoui, on pansa ses blessures, mais le bruit de sa mort se répandit en Asie, et son frère Attalos avait déjà proposé



Monnaie de Perseus.

à sa veuve de l'épouser, quand Eumènes reparut à Pergame. On n'avait pas pu saisir les assassins, qui s'étaient sauvés dans la montagne; un envoyé du Sénat, qui se trouvait alors à Chalkis, ne put amener à Rome qu'une femme qui les avait logés à Delphes. Il amena aussi un riche habitant de Brundisium, chez lequel s'arrêtaient tous les ambassadeurs romains, et qui déclara que Perseus lui avait offert de l'argent pour les empoisonner.

Guerre des Romains contre Perseus. — Tout confirmait le rapport d'Eumènes sur les préparatifs de Perseus. Les Dardanes demandaient des secours contre les Gaulois Bastarnes; la ville d'Issa dénonçait l'alliance du roi de Macédoine avec Gentios, roi d'Illyrie; le roi de Numidie affirmait qu'un envoyé

de Perseus avait été reçu la nuit à Carthage dans le temple d'Esmoun. En même temps, les prodiges recommençaient à Rome : une pluie de sang, un serpent à crinière, un âne à trois pieds ; cela ne manquait jamais au moment d'une guerre. Les haruspices promettaient la victoire. Cependant, rien n'était prêt, et la Macédoine était plus riche d'argent et de soldats qu'à l'époque de la première guerre. Le Sénat envoya des ambassadeurs à Perseus pour lui rappeler l'alliance conclue avec son père et renouvelée avec lui. Il se plaignit de ces continuelles ambassades qui venaient lui demander compte de toutes ses paroles et de toutes ses actions, comme s'il ne pouvait rien dire et rien faire qu'avec la permission des Romains. Il ajouta que l'alliance conclue avec Philippe ne le regardait pas ; il l'avait renouvelée par une de ces nécessités qu'on subit au début d'un règne ; si Rome voulait traiter sur des bases équitables, il verrait ce qu'il avait à faire. La guerre fut déclarée, et les ambassadeurs reçurent l'ordre de partir dans les trois jours.

Les débuts de la campagne ne furent pas brillants pour l'armée romaine. Dans la première bataille, les Thraces Odryses et leur roi Cotys se jetèrent sur la cavalerie italienne et Perseus enfonça celle des Romains, qui perdirent trois mille hommes, tandis qu'il n'y eut que soixante morts du côté des Macédoniens. Hippias et Léonatos amenèrent la phalange en ordre de bataille ; il eût été facile au roi d'écraser l'armée ennemie, mais sur l'avis d'Evandros de Crète, le même qu'il avait chargé d'assassiner Eumènes, il fit sonner la retraite. Pendant la nuit, les Romains, que Perseus ne songea même pas à poursuivre, purent passer le Pénéios et se retrancher sur l'autre rive. Après avoir négligé de rendre sa victoire plus complète, Perseus n'en profita que pour demander la paix. Le consul Licinius, qui n'avait pas fait preuve d'habileté militaire, montra du moins la fierté d'un Romain : il répondit, comme s'il eût été vainqueur, que si le roi voulait traiter, il fallait qu'il remit sa personne et son royaume à la disposition du Sénat.

Offres de médiation. — Pendant trois ans, la guerre fut aussi mal conduite d'un côté que de l'autre. Perseus ne sut profiter ni des avantages partiels qu'il remporta ni des fautes nombreuses de ses adversaires. Mais, par cela seul qu'il avait

pu prolonger la lutte, ses partisans devenaient plus hardis et les neutres inclinaient de son côté. Les Grecs se croyaient au gymnase et faisaient des vœux pour le plus faible des deux athlètes. Chalkis, et les autres villes où les Romains avaient mis des garnisons souffraient des exactions des prêteurs et adressaient leurs plaintes au Sénat. Les Rhodiens déclaraient que cette guerre nuisait à leur commerce; ils offraient leur médiation et menaçaient de se tourner contre celui des deux adversaires qui refuserait de conclure la paix. Ce rôle de médiateur tenta aussi Eumènes : si on en croit Polybe, il voulut vendre sa neutralité à Perseus pour cinq cents talents. Perseus répondit qu'une si petite somme était peu digne de deux si grands princes; il offrit quinze cents talents, qui seraient mis en dépôt dans l'île de Samothrace. Cette île appartenant à Perseus, Eumènes trouvait plus prudent de se faire payer d'avance; l'affaire n'eut pas de suites. Perseus se priva aussi par son avarice du secours des Gaulois; leur chef Clondicos, ne pouvant obtenir d'être payé comptant et ne se fiant pas à des promesses, ramena ses soldats sur les bords du Danube. Quant à Gentios, roi d'Illyrie, aussitôt qu'il apprit que l'argent qu'il demandait avait été compté en présence de ses envoyés et que les sacs étaient scellés de son cachet, il fit saisir deux ambassadeurs romains et les mit en prison. Perseus, le croyant assez compromis pour ne plus pouvoir reculer, fit courir après ceux qui portaient les sacs et remit l'argent dans sa caisse.

Soumission de l'Illyrie. — A Rome, le Sénat et le peuple commençaient à s'inquiéter de la tournure que prenait la guerre de Macédoine. Des défaites, comme les armées romaines n'en avaient pas éprouvé depuis quarante ans, témoignaient de l'incapacité des généraux. On choisit pour consul Aemilius Paulus, qui avait montré des talents militaires en Espagne. Les deux prêteurs qui avaient traité la Grèce en pays conquis furent accusés par les tribuns devant le peuple, condamnés par les trente-cinq tribus, et satisfaction fut donnée aux députés d'Abdère et de Chalkis. Quant aux Rhodiens, qui avaient voulu se poser en arbitres de la querelle entre les Romains et Perseus, on leur dit seulement qu'après la victoire, Rome traiterait ses alliés selon leur conduite; en attendant, on leur

lut un sénatus-consulte proclamant l'indépendance des Cariens et des Lykiens. On surveilla Eumènes, dont la fidélité paraissait douteuse, et pendant qu'Aemilius Paulus partait pour la Macédoine, on envoya l'autre consul, Anicius, en Illyrie. La ville de Scorda ouvrit ses portes, le roi Gentios se jeta aux pieds du consul en avouant sa folie. Il fut envoyé à Rome avec toute sa famille, et les ambassadeurs qu'il avait retenus prisonniers allèrent porter la nouvelle de la soumission de l'Illyrie. La guerre avait été finie en trente jours.

Bataille de Pydna. — Dès son arrivée en Macédoine, Aemilius Paulus réforma la discipline des troupes romaines; puis il étudia la position de l'ennemi qui paraissait inexpugnable. Le consul précédent, Marcius Paulus, avait réussi à pénétrer en Macédoine avec beaucoup de peine, mais sans aucun profit. Le roi était protégé par le mont Olympe et le fleuve Enipeus; rien ne pouvait le forcer à quitter sa position. Cependant Aemilius apprit de deux Perrhaïbes qu'il était possible de tourner l'armée macédonienne par les hauteurs. Après trois jours de marche, un détachement, commandé par Scipion Nasica, s'empara de la forteresse de Pythion et en chassa la garnison. Les fuyards répandirent l'alarme dans le camp de Perseus. Il se retira sous les murs de Pydna; le consul le suivit, et ce fut seulement après avoir laissé à ses troupes le temps de se reposer qu'il se décida à livrer bataille. Il y eut pendant la nuit une éclipse de lune; le tribun militaire Sulpicius Gallus l'avait annoncée aux Romains, mais les Macédoniens, qui n'en avaient pas été prévenus, y virent un présage funeste. Le consul attendit le milieu du jour, pour éviter que ses soldats eussent le soleil en face, et la bataille s'engagea.

Il se fit de part et d'autre des efforts prodigieux; les Romains s'efforçaient de couper avec leurs épées les longues piques macédoniennes qui s'enfonçaient dans leurs boucliers. Salius, capitaine des Pélignes, jeta l'enseigne de sa cohorte au milieu des rangs ennemis; les soldats se ruaient sur les lances pour la reprendre, mais rien ne pouvait entamer la phalange. Aemilius avoua depuis qu'il n'avait jamais rien vu de plus terrible que ce monstre qui se hérissait de toutes parts. Un moment, il se crut vaincu; il déchirait sa cotte de mailles.

Il fit charger par pelotons, et devant une pression inégale, la phalange laissa des vides ; elle perdit son unité. Le carnage fut horrible. Des quarante mille soldats de Perseus, vingt mille furent tués, onze mille faits prisonniers. C'était la plus nombreuse armée macédonienne depuis le temps d'Alexandre : elle fut détruite en trois heures (168).

Fuite de Perseus. — Perseus, qui avait promis de vaincre ou de mourir, fut pris de frayeur, selon Polybe, dès le commencement de la bataille. Poseidonios, cité par Plutarque, dit au contraire qu'il se jeta sans cuirasse au milieu de la phalange et y reçut une blessure. Ce qui est certain, c'est que l'infanterie seule soutint la réputation militaire de la Macédoine ; toute la cavalerie s'enfuit avec le roi. Il ne s'arrêta qu'à Pella où il arriva pendant la nuit. Ses deux trésoriers se permirent de lui faire des reproches : il les poignarda. Emportant ce qu'il pût de ses trésors, il se réfugia à Samothrace, dans le temple des Dioscours, fameux sanctuaire d'initiation. Evandros de Crète était avec lui ; on connaissait l'histoire de l'assassinat d'Eumènes ; le Coïès, ou hiérophante, dit au roi : « L'asile ne peut s'ouvrir pour celui dont les mains sont impures ; qu'Evandros se justifie devant le peuple : la présence d'un meurtrier souillerait l'île sainte. » Perseus fit tuer le seul ami qui lui fût resté fidèle ; puis il songea que c'était sur lui-même que retombait la souillure. Il avait profané Delphes et Samothrace, les deux sanctuaires les plus vénérés de la Grèce : tout le monde s'éloignait de lui. Il engagea un Crétois nommé Oroandès à le recevoir dans sa barque ; il y fit porter une partie de ses richesses et descendit, la nuit, par une fenêtre, avec sa femme et ses enfants. Mais il aperçut la barque qui cinglait vers la haute mer. Il confia ses enfants à Ion, son favori, et regagna son asile en longeant les murs, de peur d'être aperçu, car la flotte romaine entourait l'île. Mais il apprit que Ion avait livré ses enfants aux Romains ; alors, « comme une bête sauvage à qui on a ôté ses petits, » il se remit entre les mains du vainqueur.

Soumission de la Macédoine. — Toutes les villes de la Macédoine ouvrirent leurs portes à Aemilius ; ce grand royaume fut conquis en deux jours. Il en fut de même en

Illyrie : l'existence d'une monarchie est attachée à la personne du roi. Les Macédoniens et les Illyriens furent déclarés libres ; leurs terres leur furent rendues et il leur fut permis de se gouverner par leurs propres lois. Mais les villes de l'Épire qui avaient embrassé le parti de Perseus furent livrées au pillage. On s'étonne de voir tant de clémence d'un côté, tant de dureté de l'autre ; c'est que les Romains, aussi bien que les Grecs, considéraient les sujets d'un roi comme des esclaves, qui ne sont pas responsables de leurs actes. Les Macédoniens étaient obligés d'obéir à Perseus, les Illyriens à Gentios ; mais rien n'avait forcé les Epirotes à quitter l'alliance romaine pour s'attacher à la fortune de Perseus. Le Sénat les punit de leur défection en leur appliquant les lois de la guerre dans toute leur rigueur : soixante-dix villes furent détruites, cent cinquante mille habitants vendus comme esclaves. Les Macédoniens et les Illyriens, au contraire, furent affranchis de la domination de leurs maîtres, « afin de montrer à toutes les nations, dit le Sénat, que les armes romaines n'apportent pas la servitude aux peuples libres, mais la liberté aux peuples asservis. Ainsi, les nations qui possèdent leur liberté peuvent en jouir en paix et perpétuellement, sous la protection du Peuple romain ; quant à celles qui sont soumises à des rois, leurs maîtres deviendront plus doux et plus justes, sachant que la guerre contre les Romains c'est, pour Rome la victoire, pour les peuples la liberté. »

Républiques de Macédoine et d'Illyrie. — La puissance de la Macédoine avait duré environ cent soixante ans. La richesse de cette monarchie, sa forte organisation militaire et le souvenir toujours vivant de la conquête de l'Asie en faisaient un danger permanent pour la paix du monde. Il fallait briser son unité ; elle fut partagée en quatre provinces indépendantes les unes des autres et sans aucun commerce entre elles, chacune ayant son administration particulière avec des magistrats électifs et annuels. Une assemblée fut réunie pour nommer des sénateurs chargés du gouvernement de la république macédonienne. L'Illyrie fut partagée de même en trois districts. Pour attacher les peuples de la Macédoine et de l'Illyrie aux institutions républicaines, on réduisit les impôts à

la moitié de ce qu'ils payaient à leurs rois. On excepta même de tout tribut quelques villes illyriennes qui n'avaient pas attendu la défaite de Gentios pour passer du côté des Romains. Enfin, pour empêcher les traditions monarchiques de se perpétuer, on obligea tous ceux qui avaient reçu les faveurs de Perseus, ou occupé des emplois à sa cour, à sortir de la Macédoine et à aller en Italie. Cette mesure parut d'abord sévère, dit Tite Live, mais le peuple comprit bientôt qu'elle était prise en vue de sa liberté. « Ces hommes accoutumés à servir avec humilité, à commander avec insolence, les uns très riches, les



Monnaie de la république macédonienne.

autres voulant le paraître, tous recevant d'un roi leur nourriture et leurs vêtements, ne pouvaient avoir ni les mœurs républicaines ni le respect de la loi, de l'égalité et de la liberté. »

Triomphe d'Aemilius Paulus. — Quand Aemilius Paulus revint à Rome, ses soldats essayèrent de lui refuser le triomphe. Le pillage de l'Épire ne leur suffisait pas, ils auraient voulu se partager les dépouilles de la Macédoine qu'Aemilius avait fait verser dans le trésor public. Elles étaient si considérables, dit Plutarque, que les Romains n'eurent plus à payer d'impôts jusqu'au temps de la première guerre d'Antoine et d'Octave. Le triomphe, qui lui fut enfin accordé, dura trois jours ; c'était le plus splendide qu'on eût encore vu. Il y eut deux cent cinquante chariots pleins de tableaux et de statues, et une immense quantité d'armes précieuses et de vases d'or et d'argent. Perseus avait demandé qu'on lui épargnât la honte d'être

donné en spectacle au peuple ; Aemilius, faisant allusion à la théorie stoïcienne du suicide, lui avait fait répondre que cela était en son pouvoir. Le dernier roi de Macédoine marcha devant le char triomphal, en habits de deuil, entouré de ses enfants, qui imploraient la pitié du peuple en lui tendant leurs petites mains. Le vainqueur n'était pas plus heureux que le vaincu : un des fils d'Aemilius était mort cinq jours avant son triomphe, l'autre mourut trois jours après. Il avait deux autres enfants, mais ils avaient passé, par adoption, dans des familles étrangères ; personne ne restait pour porter son nom. Après un an de captivité, Perseus se laissa mourir de faim dans sa prison. Un seul de ses enfants lui survécut ; il s'appelait Alexandre et avait appris le métier de tourneur. Comme il avait une belle écriture, il devint greffier de la ville d'Albe. Aemilius Paulus mourut peu d'années après Perseus. Quoiqu'il eût rapporté des sommes immenses de la Macédoine, il n'avait pas augmenté sa fortune d'une drachme, et on trouva à peine chez lui de quoi payer la dot de sa femme.

§ IV

L'Achaïe et les Romains.

Juridiction des Romains en Orient. — Les rois de Syrie, de Bithynie et de Pergame. — Ambassade des Rhodiens. — Situation des partis en Grèce ; l'Aitolie. — L'Achaïe sous le protectorat des Romains. — Les exilés Achaïens. — Retour des exilés. — Troisième guerre de Macédoine. — Soulèvement à Corinthe. — Bataille de Leucopétra. — Ruine de Corinthe. — La Grèce sous les Romains.

Juridiction des Romains en Orient. — Le but de la politique romaine avait toujours été l'union des peuples sous la juridiction de Rome. Sans méconnaître l'habileté avec laquelle ce but a été poursuivi, on doit avouer que Rome réussit par la désunion des autres autant que par sa propre sagesse. La politique sénatoriale trouvait un point d'appui dans l'état perpétuel de défiance et d'hostilité réciproque de tous les États grecs,

des monarchies aussi bien que des républiques. Personne n'avait désiré la ruine de la Macédoine, car personne n'avait intérêt à voir s'établir dans le monde une puissance unique et sans contrepoids ; mais chacun s'en tenait à des vœux stériles. L'abstention des républiques est facile à comprendre : comme le fait remarquer Polybe, si, dans chaque ville, on avait dit aux partisans de Perseus : « Voulez-vous rentrer sous le joug de la monarchie macédonienne ? » ils auraient bientôt chanté la palinodie. Mais l'indifférence des rois était une faute dont ils ne devaient pas tarder à porter la peine.

Les rois de Syrie, de Bithynie et de Pergame. — Dans le même temps où Perseus entretenait des négociations avec Eumènes, il avait écrit à Antiochos Epiphane, roi de Syrie. Il lui parlait de l'opposition qui existe naturellement entre les monarchies et les républiques, et lui montrait que l'intérêt des rois était de s'unir contre les Romains. Antiochos crut que son principal intérêt était de s'emparer de l'Égypte. Il y avait une querelle entre les Ptolémées : l'occasion lui parut bonne pour intervenir, les Romains étant trop occupés de la Macédoine pour s'y opposer. Il mit le siège devant Alexandrie. Les Égyptiens envoyèrent supplier le Sénat de les secourir. Une ambassade fut envoyée à Antiochos et arriva en Syrie peu de temps après la bataille de Pydna. Le roi tendit la main à Popilius Laenas, un des légats, qu'il avait connu à Rome quand il était otage. Popilius lui présenta d'abord la lettre du Sénat qui l'invitait à laisser l'Égypte en repos. « J'y réfléchirai, dit Antiochos. » Popilius traça un cercle autour du roi avec sa canne : « Avant de sortir de ce cercle, dit-il, rends réponse au Peuple romain. » Antiochos stupéfait répondit : « J'obéirai. » Alors seulement Popilius lui donna la main comme à un allié ; puis il alla en Égypte, réconcilia les deux Ptolémées, et ordonna à la flotte d'Antiochos, qui venait de battre la flotte égyptienne, de retourner immédiatement en Syrie.

Prousius, roi de Bithynie, quoique beau-frère de Perseus, fut des premiers à féliciter les Romains de leur victoire. Ce que Polybe raconte de sa servilité est à peine croyable. Il se serait présenté la tête rasée, avec le bonnet et l'habit des affranchis, en disant aux députés chargés de le recevoir : « Vous

voyez un de vos esclaves, prêt à exécuter vos ordres. » En entrant au Sénat, il aurait embrassé le seuil de la porte, en disant : « Je vous salue, mes Dieux sauveurs. » Polybe ajoute que cette bassesse lui valut la faveur du Sénat. Selon Tite Live ce récit n'est pas conforme à celui des historiens romains. La faveur du Sénat s'expliquerait d'ailleurs sans ces détails, probablement chargés : on voulait pouvoir opposer Prousius à Eumènes, dont on était fort mécontent. Son frère Attalos, au contraire, avait toujours accompagné les généraux romains et s'était conduit en fidèle allié de Rome. Plusieurs sénateurs l'engageaient à s'emparer du trône de Pergame. Il en fut détourné par le médecin Stratios, qui le décida à rester fidèle à



Monnaie de Prousius, roi de Bithynie.

son frère. Mais Eumènes était menacé d'un autre danger : les Galates recommençaient leurs incursions. Il aurait bien voulu reconquérir les bonnes grâces des Romains. Il songea à plaider sa cause lui-même ; mais le Sénat, qui avait trop de soupçons pour le traiter en ami et pas assez de preuves pour le traiter en ennemi, se tira d'embarras en rendant un décret qui défendait qu'à l'avenir, aucun roi pût entrer dans Rome.

Ambassade des Rhodiens à Rome. — Les Rhodiens étaient dans une position encore plus difficile, à cause de l'audace qu'ils avaient eue de s'ériger en arbitres. Il y avait une grande irritation contre eux, surtout dans l'armée de Macédoine. Un préteur voulait même leur faire déclarer la guerre, espérant qu'on le chargerait de l'expédition. Ils envoyèrent à

Rome une ambassade suppliante. Les deux chefs du parti macédonien avaient été condamnés à mort. Le peuple, qui n'avait rien voté de contraire à l'alliance romaine, devait-il être puni pour la faute de quelques hommes? Caton plaida la cause des Rhodiens devant le Sénat : « Les Rhodiens n'auraient pas désiré que nous fussions vainqueurs? Je le crois bien : ils ne sont pas les seuls. Bien d'autres craignaient comme eux de perdre leur liberté si nous n'avions plus personne à craindre. Et pourtant, ils n'ont pas secouru Perseus. Voyez combien nous sommes plus avisés qu'eux dans nos affaires : quand nos intérêts sont menacés, nous les défendons de toutes nos forces. Mais, dit-on, ils ont voulu devenir nos ennemis : est-il juste de punir la volonté? On les accuse d'être orgueilleux, c'est un reproche grave ; je ne voudrais pas qu'il me fût adressé par mes enfants. Mais que nous importe l'orgueil des Rhodiens? Serait-ce que nous ne supportons pas qu'on soit plus orgueilleux que nous? » Le Sénat décida que les Rhodiens ne seraient considérés ni comme amis ni comme ennemis.

Situation des partis en Grèce; l'Aitolie. — Les succès de Perseus pendant les premières années de la guerre avaient relevé les espérances et augmenté le pouvoir des partisans de la Macédoine dans la plupart des républiques grecques. La victoire des Romains produisit une réaction qui s'étendit jusque sur les hommes indépendants. Dès lors, les sympathies populaires furent acquises au parti vaincu, qui devint bientôt le parti national. Quelques pays de la Grèce, notamment l'Aitolie, étaient dans un état perpétuel de guerre civile. Polybe, qui n'aime pas les Aitoliens, se borne à dire que, ne pouvant plus vivre de pillage depuis leur guerre avec les Romains, et ne sachant pas d'autre métier que celui de brigands, ils se tuaient les uns aux autres. Il est naturel que la misère ait été la conséquence de la guerre, en Aitolie comme ailleurs. Peu de temps avant la guerre de Macédoine, des commissaires romains avaient établi une transaction entre les débiteurs et les créanciers. Tite Live parle aussi de quatre-vingts exilés massacrés après une promesse d'amnistie. Dans la lutte des partis, les uns devaient s'appuyer sur les Romains, les autres sur la Macédoine, et il dut y avoir, là comme partout, des violences

de part et d'autre. Le consul Marcius Philippus reprocha à Perseus d'avoir favorisé le massacre des princes de l'Aitolie. Des représailles furent exercées pendant l'occupation romaine ; le Sénat aitolien fut entouré de soldats ; cinq cent cinquante citoyens furent tués, d'autres envoyés en exil. Une députation alla demander justice à Aemilius Paulus ; il renvoya l'affaire aux commissaires chargés par le Sénat de régler les affaires de la Grèce. « Mais, dit Tite Live, ils s'occupèrent moins de chercher de quel côté étaient les torts que de savoir où étaient les partisans des Romains et les partisans du roi. Les meurtriers furent absous, les exils furent confirmés ; seulement Baebius fut condamné pour avoir prêté des soldats romains comme exécuteurs du meurtre. Cette décision, connue dans toute la Grèce, enfla les partisans des Romains d'un insupportable orgueil et mit sous leurs pieds tous ceux qui pouvaient être soupçonnés d'avoir favorisé en quoi que ce fût le parti du roi. »

L'Achaïe sous le protectorat des Romains. — La domination de Rome n'était pas plus lourde que ne l'avait été celle d'Athènes, de Sparte ou des rois de Macédoine. Il est vrai que les Romains étaient des étrangers, mais leur juridiction protectrice semblait moins dure aux Spartiates, que l'autorité tracassière des Achaïens. Il est tout naturel que Polybe confonde l'intérêt particulier de la ligue achaïenne avec la cause des Grecs ; Polybe ne pouvait pas être impartial ; il était de Mégalo polis ; son père Lycortas avait été l'ami intime de Philopomèn et l'héritier de sa politique oppressive à l'égard des Spartiates. Quand le Sénat invita les Achaïens à rétablir les exilés de Sparte dans leur patrie et que Lycortas s'y refusa absolument, ce n'est pas lui qui avait le beau rôle ; mais Polybe ne peut pas donner tort à son père. Il est obligé de reconnaître, cependant que les Romains font preuve d'humanité en appuyant les plaintes des malheureux. Quand Lycortas repoussait une requête si juste, il croyait faire acte d'indépendance. Pour les Achaïens, et surtout pour ceux de son parti, la liberté c'était le droit d'opprimer les Spartiates. Le parti opposé voulut s'élever au pouvoir à force de déférence pour les Romains. Calliératès, rival de Lycortas, dit au Sénat : « C'est votre faute, Pères conscrits, si les Grecs ne se conforment pas toujours à vos in-

tentions. Il y a dans toutes les villes un parti qui vous est dévoué, un autre qui vous est contraire. Vos partisans sont calomniés et méprisés par le peuple, vos adversaires se font un mérite de leur indépendance et de leur opposition. Mais si vous déclariez hautement votre volonté, tous les magistrats seraient bien vite pour vous, et le peuple craindrait de vous désobéir. »

Les Achaïens avaient fatigué le Sénat par leurs interminables démêlés avec Sparte. Il fallait sans cesse envoyer des commissaires pour régler les affaires intérieures du Péloponnèse. On finit par trouver plus simple de confier l'autorité à des serviteurs dociles des Romains. Callicratès fut nommé stratège de la ligue achaïenne et la gouverna pour le compte de Rome, comme les harmostes de Lysandre avaient gouverné les villes grecques du temps de l'hégémonie de Sparte, comme Phokion et Démétrios de Phalère avaient gouverné Athènes pour le compte des rois de Macédoine. C'est à tort cependant que les auteurs modernes ont représenté Callicratès et ses pareils comme étant à la solde des Romains. Les rois de Perse, et après eux les rois de Macédoine avaient coutume de soudoyer des agents dans les cités grecques; mais Rome n'avait pas besoin de payer pour se faire obéir : il y a toujours des servilités spontanées à la disposition des forts. Callicratès n'en devint pas moins un objet d'horreur et de dégoût pour le peuple. On ne voulait plus aller aux bains publics quand il y était ; les enfants qui le rencontraient en revenant de l'école le poursuivaient de leurs injures et lui reprochaient sa trahison.

Les exilés achaïens. — Après la défaite de Perseus, les partisans des Romains furent élevés partout aux fonctions publiques. Ils accusèrent leurs adversaires politiques d'être vendus à Perseus. Les dix commissaires nommés par le Sénat étaient circonvenus par les flatteries et les délations. Tous les citoyens qui, entre le parti de Rome et celui du roi, avaient essayé de faire une petite place à la dignité nationale, furent représentés comme plus dangereux que des ennemis avoués. Une liste de suspects fut dressée : mille citoyens furent envoyés en Italie pour plaider leur cause. Mais le Sénat refusa de les entendre, croyant ou feignant de croire qu'ils avaient été condamnés par l'assemblée des Achaïens. Ils furent internés dans

les villes d'Étrurie. Pendant dix-sept ans, les Achaïens ne cessèrent pas de demander que les exilés fussent jugés ou renvoyés dans leur pays : Mais le Sénat, qui n'aimait ni les conspirations ni les émeutes, répondait toujours que le retour de ces hommes ne serait avantageux ni à Rome ni à la Grèce. Il est certain que la Grèce n'avait jamais été si tranquille ; mais cette tranquillité ressemblait singulièrement à la mort. Parmi les exilés était l'historien Polybe, fils de Lycortas. Il devint l'ami de Scipion Aemilien, fils d'Aemilius Paulus. Grâce à cette amitié, la cause des exilés fut portée encore une fois devant le Sénat. De mille qu'ils étaient il n'en restait plus que trois cents ; Caton interrompit la discussion en disant : « Il semble que nous n'ayons rien à faire : nous délibérons pour savoir si quelques vieillards seront enterrés par nos fossoyeurs ou par ceux de leur pays ! » Cette plaisanterie funèbre fit voter l'amnistie ; Polybe voulait demander que les amnistiés fussent réintégrés dans leurs biens et leurs dignités ; Caton lui dit : « Tu n'imites pas la sagesse d'Odysseus : il n'est pas rentré dans l'ancre du Kyclope pour reprendre quelques hardes qu'il y avait laissées. »

Retour des exilés. — Parmi ces amnistiés, il y avait sans doute des esprits froids et judicieux, comme Polybe, qui avaient profité de leur séjour en Italie pour étudier la politique romaine. Ceux-là auraient voulu s'arranger pour le mieux d'une situation inévitable, et, puisque la liberté n'était plus possible, conserver au moins la paix. Mais la plupart n'avaient rien appris et rien oublié : c'est le résultat ordinaire d'un long exil. Ils revenaient aigris par d'amers souvenirs, pleins de l'illusion d'une revanche. Le peuple, heureux de les revoir, les élevait aux honneurs. Damocritos, Diaios, Critolaos furent mis successivement à la tête de la ligue achaïenne. Polybe les appelle des hommes haïs des Dieux, la peste de leur nation ; Pausanias leur reproche leur vénalité et les traite de scélérats. C'étaient plutôt des fous. Ils ne comprenaient pas que pour prendre la Grèce, Rome n'avait qu'à étendre la main. Les persécutions contre Sparte recommencèrent : les Achaïens ne se seraient pas crus libres sans cela. Les Spartiates ne pouvaient que se plaindre aux Romains ; mais les Achaïens leur en refusaient le droit et soutenaient que les Romains n'avaient pas à intervenir

dans les affaires de la ligue achaïenne. Avant la guerre de Perseus, dans des circonstances semblables, le Sénat avait renvoyé les parties dos à dos, mais cette fois il résolut d'en finir. Il n'était pas juste de forcer les Spartiates à faire partie d'une fédération qui les traitait comme des vaincus, sous prétexte d'alliance. Pour empêcher les Achaïens de troubler la paix de la Grèce, on se décida à les réduire à leur territoire : on fit ce qu'on avait fait avec les Rhodiens, on leur ôta ce qu'on leur avait donné : Corinthe, Argos, Orchomène d'Arcadie, Héraclée des Thermopyles. C'étaient les villes qui avaient appartenu aux rois de Macédoine, à Nabis ou aux Aitolien, et que la ligue achaïenne avait reçues pour prix de son alliance avec Rome.

Troisième guerre de Macédoine. — Vers la même époque, un certain Andriscos, d'Adramyttion en Troas, qui se donnait comme un fils de Perseus et se faisait appeler Philippe, avait réussi à lever une armée en Thrace et à s'emparer de la Macédoine et d'une partie de la Thessalie. La république macédonienne, qui n'avait pas de traditions, ne put résister, même après vingt ans de paix, à cette évocation des souvenirs de la grande monarchie d'Alexandre. Les Romains commençaient alors la troisième guerre punique ; ils ne prirent pas au sérieux ce roi de théâtre. Mais il détruisit l'armée du préteur Juventius Thalna, qui avait essayé de pénétrer en Macédoine. Bientôt cependant, le faux Philippe, battu près de Pydna par le consul Caecilius Métellus, fut livré par un roi de Thrace auquel il avait demandé asile. Après avoir terminé heureusement cette guerre, qui lui valut le surnom de Macédonique, Métellus aurait voulu pacifier la Grèce. Il invita les Achaïens à suspendre les hostilités contre les Spartiates jusqu'à l'arrivée des commissaires envoyés par le Sénat pour régler le différend. Les Achaïens ne tinrent aucun compte de cet avis ; leur général Damocritos ayant battu l'armée spartiate, ils l'accusèrent de trahison parce qu'il n'avait pas profité de cette victoire pour prendre Sparte.

Soulèvement de l'Achaïe. — Quand les commissaires romains eurent fait connaître à la diète de Corinthe le décret du Sénat qui séparait plusieurs villes de la confédération achaïenne, il y eut dans le peuple une explosion de colère. On se jeta sur

les Lakédaimoniens qu'on put rencontrer dans la ville ; ceux qui se réfugièrent chez les députés de Rome furent arrachés de cet asile et les députés eux-mêmes furent insultés et obligés de s'enfuir. Une seconde ambassade n'eut pas plus de succès. Diaios et Critolaos étaient persuadés que les Romains, occupés de leur guerre contre Carthage, n'oseraient pas attaquer l'Achaïe. Ils promettaient au peuple des alliances avec les rois et les républiques : tout se borna à deux villes, Thèbes et Chalkis, qui se laissèrent entraîner par le boiotarque Pythéas. Métellus aurait voulu conclure la paix avant l'arrivée de son successeur, qui était déjà désigné ; il fit offrir l'amnistie aux Achaïens, les engageant à éviter une lutte impossible. Ses envoyés furent insultés et chassés, et la guerre fut déclarée aux Spartiates. Alors Métellus fit avancer ses troupes. Florus parle, avec peu de vraisemblance, d'une rencontre dans les plaines de l'Élis, sur les bords de l'Alphée ; selon Pausanias, la bataille se livra près des Thermopyles, à Scarphée en Locris. Les Achaïens furent écrasés, comme on devait s'y attendre. On ne sait ce que devint Critolaos ; il ne fut retrouvé ni parmi les morts ni parmi les prisonniers ; on suppose qu'il s'était noyé dans les marais.

Diaios, qui l'avait précédé dans la stratégie, prit le commandement à sa place. En armant les esclaves, en rassemblant tout ce qui restait d'hommes en Arcadie et en Achaïe, il parvint à former une armée de quatorze mille fantassins et de mille cavaliers. Cependant Métellus s'avancait vers le Péloponnèse. Quand il arriva devant Thèbes, il trouva la ville abandonnée par ses habitants ; il défendit tout acte d'hostilité. Il entra sans résistance à Mégare et se présenta devant Corinthe. Andronidès de Sikyone et le Thessalien Philon vinrent de sa part offrir une dernière fois des conditions de paix. On suppliait Diaios de les accepter : il fit mettre les négociateurs en prison, et son lieutenant Sosicratès, accusé d'avoir voulu traiter, périt au milieu des tortures.

Bataille de Leucopétra. Prise de Corinthe. — Alors arriva Mummius, le nouveau consul, chargé de la guerre d'Achaïe. Métellus dut lui céder le commandement et retourner en Macédoine. L'armée romaine était de plus de vingt-six mille hommes, avec des archers crétois, des auxiliaires envoyés par

le roi de Pergame Attalos et un corps de troupes italiennes amenées par Mummius. Un avantage remporté par les Achaïens sur l'avant-garde de l'ennemi les décida à offrir la bataille. Elle fut livrée à l'entrée de l'isthme de Corinthe, dans un endroit qu'Aurelius Victor nomme Leucopétra. Ils avaient placé leurs femmes et leurs enfants sur les hauteurs voisines. La cavalerie achaïenne prit la fuite dès le commencement de l'action ; l'infanterie soutint quelque temps le choc de l'armée romaine, mais elle céda bientôt devant la supériorité du nombre. Diaios aurait pu ressembler les débris de ses troupes, s'enfermer dans Corinthe et y soutenir un siège. Mais, dès qu'il vit que la déroute était complète, il courut à Mégalopolis, annonça à ses concitoyens la fatale nouvelle, puis il tua sa femme et but du poison. Les Achaïens, qui s'étaient retirés à Corinthe après la bataille, s'enfuirent pendant la nuit avec presque tous les Corinthiens. Les portes de la ville restèrent ouvertes ; Mummius, qui craignait un piège, n'y entra qu'au bout de trois jours. Les hommes qu'on y trouva furent tués, les femmes et les enfants vendus comme esclaves. On enleva des places publiques et des temples les statues, les tableaux et les autres œuvres d'art. Les objets les plus précieux furent envoyés à Rome, ceux d'une moindre valeur furent donnés au roi de Pergame. Un décret du Sénat avait ordonné la destruction de Corinthe, en punition de l'insulte faite aux ambassadeurs romains. Quand tout le butin eut été enlevé, on mit le feu à la ville ; l'incendie dura plusieurs jours. Les murailles furent rasées, ainsi que celles de Thèbes et de Chalkis, qui s'étaient associées à la guerre contre les Romains (146).

Il nous est difficile de pardonner la ruine de Corinthe, et Cicéron lui-même la déplore pour l'honneur de son pays. Cependant, notre reconnaissance pour la Grèce ne doit pas nous rendre injustes pour ses vainqueurs. Deux noms, ceux d'Athènes et de Sparte, résument les plus glorieux souvenirs de l'histoire grecque : c'est pour sauver Athènes que Rome avait fait la guerre à la Macédoine ; elle fit la guerre à l'Achaïe pour protéger Sparte. Autant elle fut dure, violente et hautaine envers Carthage, son ancienne rivale, autant elle montra de patience avec les Achaïens. Elle épuisa tous les moyens de con-

ciliation, et ses offres furent repoussées jusqu'à la fin. Une insulte à des ambassadeurs a toujours été considérée comme un cas de guerre, et la conquête d'Alger par les Français n'a pas eu d'autre cause. Il est déplorable, sans doute, de voir les œuvres du génie orner le triomphe de la force ; mais les soldats romains jouant aux dés sur un tableau d'Aristide ne sont pas plus barbares que les soldats français prenant pour écurie une salle décorée par Léonard de Vinci. De nos jours, l'incendie du palais d'été de Pékin a donné aux Orientaux une triste idée de notre civilisation. Mummius était fort ignorant en art ; c'est un reproche qu'on peut faire à bien d'autres généraux ; mais il a sur la plupart d'entre eux un avantage : des dépouilles enlevées à la ville la plus riche de la Grèce, il ne garda rien pour lui.

La Grèce sous les Romains. — La nation grecque n'ayant jamais eu d'unité, ne pouvait disparaître que par des amputations successives. Après la grande Grèce et la Sicile, ce fut le tour de l'Aitolie, de la Macédoine et enfin de l'Achaïe. Corinthe n'était pas la capitale de la Grèce ; sa chute n'atteignait pas directement les Rhodiens, les Athéniens, les Crétois, les Marseillais, pas plus que la destruction de Thèbes par Alexandre. La soumission de la Grèce ne fut pas officiellement constatée, mais l'expérience montrait qu'il fallait abandonner le rêve de Flamininus, une fédération de républiques sous le protectorat de Rome. On commença par supprimer les assemblées populaires et par établir partout des administrations oligarchiques, plus conformes à l'esprit de discipline des Romains. Polybe aida les commissaires du Sénat à mettre un peu d'ordre dans son pauvre pays. Plus tard, on ne sait pas exactement à quelle date, l'Achaïe devint une province romaine, comme la Macédoine, sous l'autorité d'un proconsul. La Thessalie et l'Épire faisaient partie de la province de Macédoine ; la province d'Achaïe comprenait presque toute la Grèce ; mais quelques villes, Athènes, Sparte, Delphes, Thespies, Tanagra, les îles de Dèlos et de Crète, conservaient une indépendance nominale, comme Chios, Rhodes et Marseille. Les fils des sénateurs allaient voir Athènes comme un musée ; ils achetaient le droit de cité et se faisaient initier aux mystères d'Éleusis. C'était la princi-

pale ressource des Athéniens, avec les écoles de rhéteurs et de philosophes. Il y avait aussi des ateliers de sculpture, pour ceux qui voulaient faire leur statue. Un peu avant la période romaine, l'école attique de sculpture avait jeté un dernier éclat. C'est à cette époque qu'Ottfried Müller place Glycon, auteur de l'Héraclès Farnèse, imitation libre du type créé par Lysippe (page 102); Apollonios fils de Nestor, auteur du fameux Torse du Belvédère, que Michel Ange aveugle aimait à palper de ses vieilles mains; enfin les deux Cléomènes, le père et le fils. On doit au père la Vénus de Médicis, du musée de Florence, un chef-d'œuvre qu'il est de mode aujourd'hui de dénigrer (page 788); au fils, le Germanicus du Louvre, que Thiersch regarde avec assez de vraisemblance comme un portrait de Quintius Flamininus en Hermès Logios (page 176).

Pausanias, qui nous a seul laissé le récit de la conquête de l'Achaïe, et Polybe, dans les fragments qui nous sont parvenus de lui sur le même événement, attribuent les malheurs des Achaïens à la folie de leurs chefs : pas une parole amère contre les vainqueurs. Plutarque, dont l'orgueil hellénique se soulève contre l'autorité des rois de Macédoine, ne proteste nulle part contre la conquête romaine. C'est que cette conquête était dans la logique de l'histoire. Elle allait donner aux races épuisées la paix et le sommeil dont elles avaient soif. La liberté était morte; on pouvait la regretter comme on regrette la jeunesse, mais on comprenait qu'elle ne pouvait pas renaitre. L'autonomie des cités n'était possible qu'à la condition qu'il n'y eût pas de grands empires à côté d'elles. Pour se défendre, elles avaient dû se grouper en fédérations, mais l'hégémonie d'Athènes, de Sparte, de Syracuse, n'était guère moins lourde que la domination de la Perse, de Carthage ou de la Macédoine; la ligue achaïenne semblait fort onéreuse aux Spartiates, qui réclamèrent jusqu'à la fin le droit de s'en séparer. L'autonomie communale appartenait au passé; de la magnifique civilisation qui en était sortie, Rome allait recueillir pieusement les épaves, pour les répandre à pleines mains sur l'Occident barbare, et ce sera l'excuse de sa conquête. La Grèce restera le type des peuples libres, Rome celui des peuples forts.

CHAPITRE XXI

LES ROYAUMES GRÉCO-BARBARES.

§ I

Les Maccabées.

Antinomie des Grecs et des Juifs. — La religion, forme idéale du patriotisme juif. — La Judée vassale des Achéménides et des Lagides. — La Judée sous les Séleukides. — Apostasie du sacerdoce juif. — Persécution des juifs sous Antiochos Epiphane. — Insurrection de Judas Maccabée. — Caractère national de l'insurrection. — Troubles intérieurs du royaume de Syrie. — Ambassade de Judas Maccabée à Rome; sa mort. — Les Juifs profitent des discordes des Séleukides. — Indépendance des Juifs. — Progrès du royaume des Parthes. — Querelles de famille en Égypte et en Syrie. — Les sectes juives. — Le royaume de Judée.

Antinomie des Grecs et des Juifs. — Au moment où la Grèce disparaissait de la scène du monde, la Judée allait y rentrer après une éclipse de quatre siècles. Les Grecs et les Juifs sont les représentants de deux races profondément opposées, la race indo-européenne et la race sémitique. C'est l'exemple le plus curieux de ce qu'on pourrait appeler la polarisation dans l'histoire; c'est une antinomie comparable à celle qu'on observe en zoologie entre le type des Vertébrés et celui des Articulés. Le peuple grec et le peuple juif sont exactement l'inverse l'un de l'autre. Ce contraste se manifeste dans la religion et dans la langue, dans le caractère intellectuel et dans la morale sociale, dans l'évolution des idées et dans le développement historique. N'eût-on conservé qu'une page d'Homère et une page de la Bible, on devinerait, à la prédominance de l'adjectif dans le grec, du substantif dans l'hébreu, les génies opposés des deux races, le polythéisme de l'une, le monothéisme de l'autre. Les Grecs ont distingué dès l'origine les qualités premières, véritables créatrices du

monde, car les choses n'existent que par les différences qui permettent de les connaître et de les nommer ; les Juifs, de Moïse à Spinoza, se sont enfermés dans l'unité de la substance éternelle. Les Grecs, par leur sentiment profond de la diversité, ont découvert ces lois d'ordre et d'harmonie qui se traduisent par la beauté dans la nature, par la justice dans les sociétés humaines ; l'aspiration incessante des Juifs vers l'unité leur fait réduire la loi à la volonté divine, la morale à l'obéissance. D'un côté, des citoyens libres associés pour la défense de leurs droits ; de l'autre des tribus consacrant leur communauté d'origine par une religion exclusive, sous la surveillance d'une théocratie jalouse, gardienne des révélations d'en haut. A l'époque où la république s'établissait dans toutes les cités grecques, les tribus israélites demandaient à Samuel de leur donner un roi. Pendant que la race hellénique semait ses colonies sur toutes les côtes, Israël, fuyant le contact des incirconcis, s'entourait d'une enceinte plus infranchissable que la grande muraille de la Chine, l'inflexible barrière de sa foi religieuse. Tandis que la Grèce atteignait l'apogée de l'art, posait les bases de la science et essayait toutes les formes de la liberté, la Judée proscrivait l'art au nom de l'unité du dogme, dédaignait les sciences de l'Égypte et de l'Assyrie, et tous ses efforts en politique se bornaient à concilier l'autorité monarchique avec l'autorité sacerdotale. De la rencontre de ces deux éléments contraires devait sortir la religion du monde moderne.

La religion, forme idéale du patriotisme juif. — Entre la captivité de Babylone et l'insurrection des Maccabées contre les Séleukides, on ne sait absolument rien de l'histoire des Juifs. Dans ce long intervalle, où l'histoire de la Grèce tient tout entière, il n'y a pas un événement dont ils aient gardé le souvenir. Les livres d'Esdras et de Néhémieh, notre unique source d'information pour cette époque, sont remplis par des généalogies sans intérêt et par le récit de quelques petites querelles entre ceux de Jérusalem, qui veulent rebâtir leurs murailles, et ceux de Samarie, qui essayent de les en empêcher. Joseph ne sait de l'expédition d'Alexandre que sa visite au temple de Jérusalem. Mais cette période, si vide en apparence, est remplie en réalité par un travail anonyme ou pseudonyme

d'une importance capitale, la rédaction définitive d'un livre qui devait être pour les Juifs le talisman de leur indépendance, en attendant qu'il devint la source d'une révolution religieuse pour le genre humain (1). Les Sémites ont toujours été une race de scribes : les aînés de cette race, les Phéniciens, ont inventé l'écriture ; on attribue aux Chaldéens l'invention de la lettre de change ; les deux branches cadettes, Juifs et Arabes, ont conquis le monde avec deux livres, la Bible et le Coran. La destinée de cette race, qui a poussé le patriotisme jusqu'à sa dernière limite, l'horreur de l'étranger, est de servir d'intermédiaire entre les autres peuples par l'écriture et le commerce, toujours errante et sans patrie, comme au temps où elle plantait sa tente au désert.

C'est que la patrie n'est pas seulement le coin de terre où on est né ; c'est le lien moral qui unit les membres d'une société dans une pensée commune pour en faire une seule famille. Ce petit peuple entouré, puis subjugué par des voisins plus nombreux et plus forts, dont il ne différait ni par la race ni par la langue, s'en est distingué par la religion. Cette religion est la forme idéale de son patriotisme, elle domine et remplit son histoire ; s'il regrette Jérusalem, c'est à cause du temple. Son Dieu national était la sauvegarde de son indépendance. Sa foi grandissait dans les défaites et dans les servitudes. Écrasé dans la réalité, il se retrempait dans l'idéal ; il proclamait la supériorité de son Dieu sur ceux des vainqueurs : « Qui est semblable à toi parmi les Dieux, *Iahweh*, magnifique en sainteté, terrible dans la gloire, faisant des merveilles ? » Au fond de la captivité de Babylone, il faisait de son Dieu non seulement le Dieu suprême, mais le Dieu unique : « *Iahweh*, Dieu d'Israël, assis sur les Chérubs, tu es le seul Dieu de tous les royaumes, tu as fait le ciel et la terre. » Sans ce culte exclusif de leur Dieu national, les Juifs auraient été transformés, absorbés, annulés par la grande civilisation des Grecs, qui leur étaient si supérieurs. Mais tandis que la Grèce, qui avait inondé le monde de sa lumière, se couchait

(1) Voir le chapitre sur *la Bible*, dans mon *Histoire des Israélites d'après l'exégèse biblique*.

épuisée et s'endormait dans la nuit, la Judée sortait du tombeau, obstinément vivante. Iahweh a tenu ses promesses ; il a sauvé son peuple, et ce peuple, en retour, l'a imposé à l'adoration du monde. Ce que nous appelons aujourd'hui le saint Livre, c'est le testament de l'alliance d'Israël avec son Dieu.

La Judée sous les Achéménides et les Lagides. — En 536, cinquante-deux ans après la ruine de Jérusalem par Nabucodossor, parut l'édit de Kyros permettant aux Juifs de retourner à Jérusalem et de rebâtir leur temple. Ce nom de Juifs, qui est une corruption du mot Judéens, *Iehoudim*, leur convient mieux que celui d'Israélites, puisque les émigrants revenus de Babylone appartenaient à l'ancien royaume de Juda. Délivrés par les Perses du joug babylonien, les Juifs se soumirent facilement à leur suzeraineté lointaine, protectrice et nullement oppressive. Il y avait de grands rapports entre la religion juive et la religion iranienne : toutes deux étaient iconoclastes, et la Bible n'adresse jamais aux Perses le reproche d'idolâtrie dont elle est si prodigue envers les autres nations. Pendant toute la durée de l'empire des Achéménides, la Judée, n'ayant pas d'existence politique, n'eut pas plus d'histoire que les autres provinces de la monarchie médo-persique. Les membres de la communauté juive étaient gouvernés par une théocratie vassale du roi de Perse. Les grands prêtres servaient d'intermédiaires entre le peuple et le satrape, délégué du pouvoir central. La Judée n'eut à souffrir ni de la conquête d'Alexandre ni des guerres de ses généraux. Sous la domination des Lagides, comme sous celle des Achéménides, elle fut gouvernée par ses prêtres. Les Grecs respectaient toutes les religions. Quand les Ptolémées passaient par la Judée, ils offraient des sacrifices au temple de Jérusalem selon les rites juifs. Pourvu que l'impôt fût exactement payé, le gouvernement n'intervenait pas dans les querelles des Juifs et des Samaritains, qui n'avaient pas plus d'intérêt pour lui qu'elles n'en ont pour nous. « Ceux de Jérusalem, dit Joseph, soutenaient qu'il n'y avait que leur temple qui fût saint, et qu'on ne devait pas faire de sacrifices ailleurs. Ceux de Samarie maintenaient au contraire qu'il fallait aller les offrir sur la montagne de Garizim. »

La Judée sous les Séleukides. — Placée entre le royaume d'Asie et le royaume d'Égypte, la Judée ne pouvait manquer de devenir un sujet de compétitions entre les Lagides et les Séleukides. Antiochos le Grand essaya de s'en emparer; il en fut empêché une première fois par sa défaite à Raphia. Après la mort de Ptolémée Philopator, il profita de la minorité de Ptolémée Épiphanes pour renouveler ses tentatives de conquête, battit près des sources du Jourdain, en 198, les troupes égyptiennes commandées par l'Aitolien Scopas et s'empara de Sidon et de Gaza. Les Juifs crurent de leur intérêt de se donner volontairement au vainqueur et l'aidèrent à chasser la garnison égyptienne de Jérusalem. Antiochos se montra reconnaissant : il confirma les privilèges des prêtres, leur fit fournir les objets nécessaires à leurs cérémonies, défendit d'introduire dans Jérusalem les viandes prosrites par la loi juive. Comme il y avait des troubles en Lydie et en Phrygie, il écrivit à son général Zeuxis d'y faire passer deux mille familles des Juifs de Babylonie pour leur confier la garde des places fortes, et il leur fit donner des maisons et des terres.

Cependant les Juifs n'eurent pas à se louer d'avoir échangé la domination des Lagides pour celle des Séleukides. Après la défaite d'Antiochos par les Romains, les rois d'Asie, qui n'étaient plus que rois de Syrie, eurent à payer l'énorme contribution de guerre imposée par les vainqueurs. Comme ils ne voulaient pas renoncer au luxe et aux folles dépenses des cours orientales, ils avaient toujours besoin d'argent. Ils cherchèrent des ressources dans les trésors des temples, mais c'était un procédé dangereux. Antiochos le Grand périt dans une sédition pour avoir voulu piller un temple de l'Élymaïs. Malgré cet exemple, son successeur Séleucos IV Philopator voulut piller le temple de Jérusalem. Il en chargea son ministre Héliodore, qui fut très malmené par un beau cavalier et par deux jeunes gens armés de verges; on voit la scène représentée dans une admirable fresque de Raphaël au Vatican. Le grand prêtre Onias, se doutant que le roi attribuerait le miracle à quelque méchanceté des Juifs, alla à Antioche pour se disculper. Mais, sous le règne d'Antiochos Épiphanes, frère de Séleucos Philopator, éclata une révolte qui se termina

par l'indépendance de la Judée. Le récit de cette révolte se trouve dans le 1^{er} et le 2^e livre des Maccabées. Malgré leurs titres, ces deux livres ne se font pas suite, ce sont deux ouvrages différents. Le premier seul a une véritable valeur historique; il ne contient pas de miracles, et sous le rapport littéraire, c'est un des meilleurs ouvrages de la Bible, quoique les Juifs et les protestants l'en aient retranché parce qu'on n'a pas le texte hébreu. Le second livre est très inférieur comme style et a peu d'autorité; il est rarement d'accord avec le premier dans le détail des événements.

Apostasie du sacerdoce juif. — Quoique l'insurrection ait présenté un caractère religieux, les prêtres n'étaient pas les instigateurs du mouvement. Bien au contraire, ils poussaient le roi à des violences qui finirent par provoquer la révolte. Le grand prêtre Onias était devenu suspect au gouvernement à cause de son miracle; son frère Josué, qui se faisait appeler Jason pour avoir l'air d'un Grec, crut l'occasion favorable pour prendre sa place. Il offrit à Antiochos de payer quatre cent quarante talents l'investiture de la dignité pontificale. Il ajoutait cinquante talents pour obtenir la permission d'élever un gymnase grec à Jérusalem et demandait en outre pour les habitants le titre de citoyens d'Antioche. Le roi s'empressa d'accorder des demandes si bien appuyées. Jason entra en possession de la grande sacrificature, bâtit un gymnase et apprit aux Juifs à dissimuler leur circoncision. L'année suivante, à l'occasion des jeux célébrés à Tyr en l'honneur d'Héracles, il envoya au Dieu tyrien une offrande à peine déguisée sous forme de contribution pour l'entretien des vaisseaux. Le roi vint quelque temps après à Jérusalem, où les prêtres et le peuple lui firent une magnifique réception.

Jason avait acheté la dignité de grand prêtre, mais rien ne le garantissait contre une surenchère. Il avait supplanté Onias, son frère aîné, il fut supplanté par son jeune frère Ménélaos, qui offrit au roi le double de la somme fournie par Jason. Cette somme avait été bien vite dépensée; au lieu de faire des économies pour payer le tribut aux Romains, Antiochos donnait des fêtes splendides, dont Polybe nous a laissé la description, et qui faisaient changer son nom d'Épiphanes, l'illustre, en

celui d'Épimane, le fou. Jason avait cru lui faire la cour en ouvrant un gymnase; Ménélaos alla bien plus loin : il promit de convertir les Juifs à l'hellénisme. Cette proposition était si séduisante qu'Antiochos ne put y résister. Il avait vécu à Rome en qualité d'otage; il y avait prit des idées d'autorité, de discipline, de centralisation. Il crut pouvoir assurer l'unité politique de son empire en y établissant l'unité religieuse. C'est ce que fit chez nous Louis XIV, quand il révoqua l'édit de Nantes. Il ne semblait pas bien difficile d'initier les Juifs à la civilisation grecque, puisqu'on était assuré d'avance de l'appui de la classe dirigeante. Le peuple avait l'habitude de se laisser conduire aveuglément par ses prêtres; rien ne pouvait faire supposer que, dans cette occasion, il leur désobéirait pour la première fois.

Persécution religieuse. — L'intolérance religieuse était aussi contraire aux mœurs des Grecs qu'aux principes du polythéisme qui, dans sa large synthèse, pouvait facilement faire place aux religions particulières. Si Antiochos Épiphane crut voir un danger dans le judaïsme, ce n'est pas à cause de ses dogmes, qui ne gênaient personne et dont on ne s'occupait même pas, c'est à cause de ses rites, que les Juifs appelaient les œuvres de la loi. Par la pratique barbare de la circoncision, par la distinction puérile des viandes pures et des viandes impures, les Juifs se séparaient de tous les autres peuples du royaume de Syrie, et, ce qui était encore plus grave, se rapprochaient des Égyptiens. Antiochos avait essayé de s'emparer de l'Égypte et avait été obligé de renoncer à ce projet sur un signe impérieux d'un ambassadeur romain; il voulut du moins soustraire ses sujets juifs à l'influence égyptienne. Cette influence tenait à l'analogie des pratiques religieuses; c'était une force que les Ptolémées pouvaient, un jour ou l'autre, exploiter à leur profit. Des missionnaires furent envoyés dans les campagnes, entre autres un vieillard d'Antioche, sans doute orateur et philosophe habile, pour faire comprendre à ces populations ignorantes les bienfaits de la civilisation grecque. Déjà les Samaritains commençaient à reconnaître que Zeus et Iahweh étaient un même Dieu sous deux noms différents, et qu'on pouvait bien l'invoquer sous son nom grec pour faire plaisir au

roi. Ils consacrèrent leur temple du mont Garizim au Zeus hellénique. Tout faisait espérer que Juda se montrerait aussi raisonnable qu'Éphraïm. Pour convertir les Juifs, Antiochos employa un moyen de séduction qu'il croyait infaillible : il fit placer dans le temple de Jérusalem une copie du Zeus d'Olympie. Mais les Juifs étaient aussi étrangers à l'art que le sont aujourd'hui les Turcs et les Arabes ; le chef-d'œuvre de Phidias ne fit sur eux aucune impression. Ce n'était à leurs yeux qu'une idole impure, *l'abomination du brigand*, selon l'expression du livre de Daniel, ouvrage où les événements de cette époque sont présentés sous forme de visions prophétiques.

La persécution d'Antiochos laissa une impression profonde dans les souvenirs des Juifs. Les légendes du vieil Eléazar et



Monnaie d'Antiochos Épiphanes.

des sept frères torturés et mis à mort pour avoir refusé de manger du cochon, ne sont racontées que par Joseph et le 2^e livre des Maccabées ; il faudrait des autorités plus sérieuses pour croire à des raffinements de cruauté étrangers au caractère grec. Il est peu probable que les Juifs aient été aussi maltraités à cette époque que leurs descendants l'ont été dans toute l'Europe chrétienne et le sont même encore aujourd'hui chez des peuples qui se croient civilisés. Mais c'était la première fois qu'il se produisait quelque chose de pareil dans le monde. Antiochos, cependant, n'était pas un fanatique sanguinaire comme Philippe II d'Espagne ; il ne comprenait pas la répugnance d'une partie de ses sujets pour une viande qui n'est ni malsaine ni désagréable, et en leur ordonnant d'en manger,

il ne croyait pas dépasser les limites de l'autorité royale. Des gens assez obstinés dans leur rébellion pour préférer la mort à la charcuterie devaient lui sembler trop ridicules pour être intéressants. Sans doute ces pauvres Juifs, qui mettaient leur morale dans une question de cuisine, n'étaient pas des philosophes; mais il n'en défendaient pas moins un principe sacré : la liberté de conscience. Si l'on songe à l'abaissement des caractères dans la Grèce elle-même depuis Alexandre, à la corruption universelle des hautes classes et surtout des familles royales, aux apothéoses de rois, même dans les républiques, on peut croire qu'à part quelques stoïciens, il n'y avait pas beaucoup de gens capables de sacrifier leur vie pour ce qu'ils regardaient, à tort ou à raison, comme leur devoir. Sous une forme qui nous étonne, parce qu'elle est très éloignée de nos mœurs, les Juifs insurgés représentent seuls, à cette époque, la dignité humaine. L'âme de ce peuple était dans sa religion. Il n'avait pas d'autre arme à opposer aux civilisations qui menaçaient de l'engloutir. Il s'en était servi contre Babylone, il s'en servit contre les Séleukides, puis contre les Romains, et sa vieillesse fut l'époque la plus glorieuse de son histoire.

Insurrection de Judas Maccabée. — Ce n'était pas à Jérusalem qu'une insurrection pouvait se produire; le roi y avait fait bâtir une forteresse et y avait mis une garnison. En Judée comme ailleurs, la société officielle était indifférente au bien public. Il y avait des factions, mais elles ne représentaient que des intérêts particuliers. Jason et Ménélaos se disputaient la dignité de grand prêtre, qu'ils avaient achetée l'un après l'autre, et chacun d'eux avait ses partisans. Ménélaos, installé par une armée macédonienne, ne pouvait payer les sommes qu'il avait promises, quoiqu'il eût fait vendre les vases sacrés du Temple au marché de Tyr. La plupart des Juifs acceptaient les innovations sans répugnance. « Beaucoup de ceux d'Israël, dit le 1^{er} livre des Maccabées, consentirent à l'obéissance, sacrifièrent aux idoles et violèrent le sabbat. » Il n'y avait plus de prophètes pour réveiller le sentiment national au nom d'Iahweb, car le formalisme sacerdotal avait étouffé l'inspiration. Les mécontents, les purs, qu'on appelait *Hassidim*, se retiraient dans les montagnes et les cavernes,

mais la masse du peuple se soumettait, comme partout, pour avoir la paix. On apprit cependant qu'il y avait près de Modein, sur la route de Joppé, une petite bande qui courait le pays, cherchant partout des enfants pour les circoncire, des statues pour les briser, et que ces brigands, non contents de braver les ordres du roi, tuaient ceux qui voulaient y obéir. On envoya des troupes contre eux; on croyait qu'il serait facile de les réduire en les attaquant un samedi: contre toute attente, ils se défendirent et furent les plus forts. Le succès leur attira des adhésions; la petite troupe s'augmenta rapidement et battit les soldats du roi dans toutes les rencontres. C'était une insurrection nationale et religieuse, comme celle qui fut essayée de nos jours en Algérie par Abd-el-Kader. Les insurgés étaient commandés par un vieux prêtre nommé Mathathias et par ses cinq fils. L'un d'eux, Judas, qui devint chef de la bande après la mort du père, fut surnommé Maccabée, c'est-à-dire le Marteau; c'est ainsi que chez nous, le héros Franc qui vainquit les Arabes fut appelé Karl Martel. Quoique la Bible et Joseph ne donnent le nom de Maccabée qu'à Judas, on a l'habitude de l'étendre à ses frères. On les appela aussi Asmonéens, du nom de leur bisaïeul Asmon.

Judas, à la tête d'environ six mille hommes, parcourait les montagnes de la Judée et prêchait la guerre sainte. Le gouverneur de Samarie, Apollonios, étant venu à sa rencontre, fut vaincu et tué. Judas prit son épée pour s'en servir dans les combats. Un autre général syrien nommé Séron vint l'attaquer près de Bethoron et fut écrasé avec huit cents de ses soldats; le reste s'enfuit chez les Philistins (166). En apprenant que des troupes régulières avaient été battues par une bande de brigands, Antiochos entra dans une violente colère; cette mauvaise nouvelle venait s'ajouter aux embarras pécuniaires qui lui étaient habituels: « Et il vit que l'argent manquait dans ses coffres, et les tributs ne rentraient pas, à cause des dissensions qui troublaient le pays, parce qu'il avait aboli les lois établies depuis les premiers jours. Il craignait de n'en avoir plus que pour un an ou deux à faire des dépenses et des cadeaux, qu'il prodiguait d'une main large, plus que n'avaient fait les rois qui régnaient avant lui. Il était très abattu, et il

résolut d'aller en Perse et de lever un impôt sur le pays et de rassembler beaucoup d'argent. Il laissa Lysias, homme noble, de la souche royale, à la tête du pays depuis l'Euphrate jusqu'au fleuve d'Égypte ; il lui confia la tutelle de son fils Antiochos jusqu'à son retour, et il lui laissa la moitié de son armée et des éléphants. Et il lui donna ses ordres au sujet des habitants de la Judée et de Jérusalem ; il lui dit d'envoyer une armée pour écraser et extirper la puissance d'Israël et les restes de Jérusalem, d'en effacer le souvenir, d'établir des étrangers dans leurs frontières et de partager le territoire. »

✠ Lysias envoya en Judée quarante mille hommes et sept mille chevaux, sous le commandement de Ptolémée, de Nicanor et de Gorgias. Le Maccabée rassembla à Mispah sa petite troupe, qui se prépara au combat par la prière et par le jeûne. Les nouveaux mariés, les propriétaires, tous ceux qui avaient quelque raison de tenir à la vie, furent renvoyés chez eux. Judas ne garda que les hommes résolus, et il leur dit : « Préparez vous à combattre, car il vaut mieux mourir en combattant que de voir les malheurs de notre nation et la ruine des choses saintes. » Il fut informé que Gorgias, à la tête de cinq mille hommes, voulait le surprendre pendant la nuit : il quitta son camp avec trois mille hommes et alla mettre le feu à celui de Gorgias. Il défendit à ses soldats de s'amuser au pillage, pensant bien que l'ennemi allait revenir. Le lendemain en effet, les Syriens revinrent, et voyant leur camp en flammes, furent saisis de terreur et prirent la fuite. L'année suivante (165), Lysias vint lui-même en Judée à la tête d'une armée que le 1^{er} livre des Maccabées porte à soixante mille hommes d'infanterie et cinq mille cavaliers. Judas, dont la troupe s'élevait maintenant à dix mille soldats, lui livra bataille, après s'y être, comme toujours, préparé par la prière, il lui tua cinq mille hommes. Il profita de ses succès pour reprendre possession de Jérusalem, à l'exception de la citadelle d'Acra qui avait une garnison syrienne. Pendant que ses soldats tenaient en respect cette garnison, il restaura et purifia le temple. On détruisit l'autel qui avait été profané par des sacrifices païens, on en bâtit un pareil, en pierres non taillées, selon la loi, et la fête de l'inauguration fut célébrée (164)

le même jour où, trois ans auparavant, on avait offert les premiers sacrifices au Zeus Olympien. Une muraille garnie de tours fut élevée du côté de la ville basse, pour défendre le temple contre les attaques de la garnison étrangère, et on fortifia Bethsoura, dans la crainte d'une invasion par l'Idumée.

Caractère national de l'insurrection. — Le 1^{er} livre des Maccabées célèbre, avec un enthousiasme bien légitime, les exploits du libérateur : « Il dilata la gloire de son peuple, il se revêtit de sa cuirasse comme un géant, il se ceignit de ses armes guerrières dans les combats, protégeant le camp par son glaive. Et il ressemblait à un lion dans ses œuvres, à un lionceau qui se rue sur sa proie. Il chercha et poursuivit les ennemis de la loi, il brûla ceux qui troublaient son peuple. Et les ennemis de la loi furent abattus sous sa terreur, et tous les ouvriers d'iniquité furent saisis d'épouvante, et le parfum du salut était dans sa main. Il fut amer à bien des rois, il réjouissait Jacob par ses œuvres, et jusqu'à l'éternité sa mémoire est bénie. Il parcourut les villes de Judas et y détruisit les impies et détourna la colère loin d'Israël. Il fut renommé jusqu'au bout de la terre, il a rassemblé ceux qui étaient dispersés. ».

Le caractère exclusivement judaïque de cette insurrection ne pouvait manquer de raviver les haines des populations palestiniennes, qui craignaient bien plus le joug des Juifs que celui des Grecs. Les insurgés n'eurent pas à lutter seulement contre les troupes royales ; il fallut tenir tête d'un côté aux Iduméens, de l'autre aux Ammonites. Dans la Galilée, dans la Pérée et le pays de Galaad, partout où les Juifs étaient en minorité, ils se crurent menacés d'un massacre général et demandèrent à Judas de les protéger. Il envoya trois mille hommes dans le nord sous les ordres de son frère Siméon, pendant que lui-même et son frère Jonathan passaient le Jourdain avec cinq mille hommes. Il y eut comme une répétition de ce qui s'était passé aux temps lointains de la conquête et des Juges. Judas et ses frères ne furent pas plus cléments dans la victoire que Josué ou Gédéon. Ils parcouraient le pays, pillant et brûlant les villes, les villages, les forteresses, passant partout les hommes au fil de l'épée et réduisant les femmes

en esclavage. Pour soustraire les Juifs de ces contrées à d'inévitables représailles, ils les emmenèrent tous en Judée avec leurs femmes et leurs enfants. A Jérusalem, le peuple faisait des vœux pour les insurgés, mais les gens tranquilles, ceux qui avaient quelque chose à perdre, étaient fort mécontents de cette révolte qui troublait leur repos et compromettait leurs intérêts.

Troubles du royaume de Syrie. — Antiochos Épiphane n'était pas plus heureux en Perse que ses généraux en Judée. Il était parti avec l'intention de piller les temples de l'Elymaïs, mais les habitants du pays lui opposèrent la même résistance qu'à son père Antiochos le Grand ; il fut obligé de s'enfuir et et mourut de maladie en arrivant à Babylone (164). Sa mort fut regardée par les Juifs aussi bien que par les Perses comme une punition de son impiété. Son fils, âgé de neuf ans, fut proclamé roi sous le nom d'Antiochos Eupator, et deux ministres, Lysias et Philippe, se disputèrent la régence. Les révoltés juifs espéraient profiter de cette situation pour chasser la garnison syrienne de Jérusalem, et Judas Maccabée fit le siège de la forteresse d'Acra. Mais les partisans de l'autorité supplièrent le jeune roi de ne pas abandonner ses fidèles sujets aux fureurs du parti révolutionnaire. Lysias vint à leur secours avec une armée que le 1^{er} livre des Maccabées porte à cent vingt mille hommes : « Le soleil resplendissait sur les boucliers d'or et d'airain, ils étincelaient comme des lampes de feu. » Les éléphants surtout étaient un objet d'épouvante. Il y en avait un plus grand que les autres ; on crut qu'il portait le roi. Eléazar, un des frères de Judas Maccabée, se glissa entre ses jambes, lui perça le ventre et mourut écrasé sous le poids de l'énorme bête. Mais la petite troupe des patriotes ne pouvait résister longtemps, et c'en était fait de la révolution, quand Lysias apprit que son rival Philippe s'était emparé d'Antioche. En outre l'armée manquait de vivres, car c'était une année sabbatique et les greniers étaient vides. On promit aux Juifs de respecter leur liberté religieuse et on sacrifia à leurs ressentiments le grand prêtre Ménélaos, dont l'apostasie avait été l'origine de la révolte. Mais le roi lui donna un successeur qui ne valait pas mieux ; c'était un intrus

nommé Joachim, qui s'appelait Alkimos pour plaire aux Grecs. Onias, fils d'Onias, héritier légitime de la sacrificature, se retira en Égypte, où Ptolémée Philomètor lui permit d'élever un temple rival de celui de Jérusalem.

Lysias et le roi revinrent à Antioche et s'emparèrent de Philippe, qui fut mis à mort. Mais un nouveau danger menaçait bientôt la monarchie. Dèmétrios, que son père Séleucos IV avait donné comme otage aux Romains, se croyait des droits au trône. Comme le Sénat refusait de le laisser partir, il s'échappa secrètement, d'après le conseil de l'historien Polybe, et arriva en Syrie, où il fut reconnu roi par l'armée (162). Il fit mourir son cousin Antiochos Eupator ainsi que Lysias, et envoya une ambassade à Rome pour justifier sa conduite et protester de ses bonnes intentions. Le Sénat, selon son habitude, accepta, dans l'intérêt de la paix, les faits accomplis et reconnut Dèmétrios. Ce changement de règne aurait peut-être rendu la paix aux Juifs s'ils n'avaient été divisés en deux factions ennemies ; mais le nouveau roi était à peine arrivé que le grand prêtre Alkimos et les amis de l'ordre vinrent lui demander d'en finir avec le parti révolutionnaire. Des troupes commandées par Bacchidès furent envoyées pour protéger Alkimos, qui manifestait d'ailleurs des intentions pacifiques. Le peuple le crut et vint à sa rencontre. Mais le ~~moyen~~ qu'il employa pour faire cesser les troubles fut de faire mourir soixante hommes du parti des Hassidim. Puis Bacchidès l'installa à Jérusalem et lui laissa les forces nécessaires pour s'y maintenir. Cependant il n'y avait rien de fait tant que la révolution conservait son chef, et le peuple ne voulait pas livrer Judas Maccabée. Nicanor, qui avait remplacé Bacchidès, essaya de l'attirer à une entrevue ; Judas ne tomba pas dans ce piège, sachant bien qu'avec les insurgés toutes les trahisons se croient légitimes. La guerre recommença et Judas fut vainqueur ; il fit accrocher aux murs de Jérusalem la tête de Nicanor et sa main droite qu'il avait orgueilleusement étendue contre le temple d'Iahweh (161).

Ambassade de Judas Maccabée à Rome, sa mort. — Les insurgés, malgré leur courage, auraient fini par être écrasés s'ils n'avaient pas recherché la protection de la république

romaine : « Judas entendit parler des Romains ; qu'ils étaient forts et puissants, qu'ils accordaient facilement toutes les choses qu'on leur proposait, qu'ils faisaient amitié avec tous ceux qui allaient à eux et que leur puissance était fort grande. Car on lui fit le récit de leurs batailles et des grandes actions qu'ils avaient faites en Galatie, comment ils avaient conquis les Galates et les avaient rendus tributaires, et de tout ce qu'ils avaient fait au pays d'Espagne ; comment ils avaient réduit sous leur pouvoir les mines d'argent et d'or.... Et comment ils avaient défait en guerre Philippe et Perseus, rois de Kittim et tous les autres qui s'étaient élevés contre eux. Et comment le grand roi d'Asie Antiochos, qui avait cent vingt éléphants et une multitude de cavaliers et de chars, et une fort grande armée, avait été défait par eux, et comment ils l'avaient pris vif et avaient ordonné que lui et ses successeurs payeraient un grand tribut... Et comment ils donnèrent au roi Euménès les pays des Indiens et des Mèdes et des Lydiens, qui étaient les meilleurs pays qu'ils eussent pris à Antiochos... Et qu'ils avaient gardé l'amitié à leurs amis et à ceux qui se reposaient sur eux, et qu'ils avaient conquis les royaumes voisins et éloignés, car tous ceux qui entendaient leur nom les craignaient. Et que tous ceux à qui ils voulaient donner du secours pour les faire régner, régnaient.... Et néanmoins, que nul d'entre eux ne portait la couronne et le vêtement d'écarlate pour paraître avec magnificence ; mais qu'ils avaient établi un conseil, et que, tous les jours, trois cent vingt hommes consultaient ensemble sur les affaires du peuple, pour le bien gouverner. »

Cette peinture naïve fait bien comprendre le rôle de providence des faibles, qui résume toute la politique des Romains en Orient. Les envoyés de Judas Maccabée obtinrent audience du Sénat, qui accepta l'alliance des Juifs et promit d'inviter Démétrios à respecter leur liberté. Mais, avant l'arrivée de cette bonne nouvelle, Judas avait livré sa dernière bataille. En apprenant la mort de Nicanor, le roi avait envoyé en Judée un nouveau général, Bacchidès, avec vingt mille fantassins et deux mille cavaliers. La troupe de Judas n'était que de trois mille hommes ; des désertions la réduisirent à huit cents. On le

détournait de livrer bataille avec si peu de monde contre une armée si nombreuse. Il dit : « Dieu me garde de fuir devant eux ! si notre heure est venue, mourons bravement pour nos frères, et qu'il n'y ait pas une tache sur notre gloire. » Il attaqua l'aile droite de Bacchidès et la mit en fuite, mais l'aile gauche prit par derrière la petite troupe juive ; Judas, enveloppé de toutes parts, mourut en héros, comme il avait vécu (160). Ses frères Siméon et Jonathan enlevèrent son corps et l'ensevelirent à Modein dans le tombeau de ses pères, et tout le peuple fut en deuil et le pleura pendant de longs jours, disant : « Comment est-il tombé, l'homme fort qui sauvait Israël ? » Sa mort fut suivie d'une réaction dure et impitoyable, comme les réactions le sont toujours : « Il y eut une tribulation comme on n'en avait pas vu en Israël depuis qu'il n'y avait plus de prophètes » ; mais la flamme sacrée qu'il avait allumée au cœur de la nation ne s'éteignit pas. Les Juifs ont raison d'honorer sa mémoire ; sans lui, leur nom serait effacé du monde. Il n'avait pas le miracle à ses ordres comme les héros des anciennes légendes ; il n'avait que son courage et sa foi. C'est pour cela qu'il est plus grand que Moïse soulevant les flots de la mer Rouge, que Josué arrêtant le soleil.

Les Juifs profitent des querelles des Séleukides. — Les patriotes prirent pour chef Jonathan, frère de Judas Maccabée, et se retirèrent dans les montagnes, laissant Jérusalem aux mains du parti grec. Mais Alkimos, chef de ce parti, étant mort peu de temps après, Bacchidès repartit pour Antioche sans s'occuper de nommer un nouveau grand prêtre. Une garnison syrienne occupait la citadelle de Jérusalem et gardait comme otages les fils des principaux habitants du pays. De leur côté, les insurgés s'étaient retirés dans une forteresse dont il était impossible de les déloger. Le traité conclu par Judas Maccabée avec les Romains avait dû parvenir à Dèmétrios ; il fallait ménager les Juifs, qui s'étaient mis sous la puissante protection de Rome ; ainsi s'explique la tranquillité du pays pendant sept ans. En 153, un certain Alexandre Bala, se disant fils d'Antiochos Épiphane, disputa le trône à Dèmétrios, et les deux rivaux sollicitèrent l'appui des brigands juifs. Jonathan donna la préférence à l'usurpateur. Dèmétrios fut

battu et tué, Alexandre prit possession du trône, et lorsqu'il célébra son mariage avec Cléopâtre, fille de Ptolémée Philomètor, roi d'Égypte, il invita Jonathan à ses noces, le fit asseoir à côté de lui et le nomma gouverneur de Judée. Peu de temps après, en 147, il y eut un nouveau prétendant au trône de Syrie. Un fils de Dèmètrios s'était réfugié en Crète. Il s'appelait aussi Dèmètrios ; il prit le surnom de Nicator, qui le distingue de son père surnommé Sôter. Il leva une petite armée de Crétois et voulut revendiquer l'héritage paternel. Le conflit entre les deux prétendants fut pour les Juifs une occasion de guerroyer contre leurs anciens ennemis les Philistins, qui avaient pris parti pour Dèmètrios. Jonathan s'empara de Joppé, battit l'armée syrienne près d'Asdod et brûla le temple de Dagon avec tous ceux qui s'y étaient réfugiés. Pendant ce temps, le roi d'Égypte Ptolémée Philomètor, sous prétexte de venir au secours de son gendre, entra en Syrie avec une armée nombreuse, mettait des garnisons dans toutes les villes, et, déclarant qu'Alexandre avait voulu le faire assassiner, lui reprenait sa fille Cléopâtre pour l'offrir à Dèmètrios. Alexandre se réfugia chez un chef arabe qui lui fit couper la tête et l'envoya au roi d'Égypte. Quelques jours après, Ptolémée mourut d'une blessure qu'il avait reçue en combattant Alexandre, et Dèmètrios resta maître du royaume de Syrie. Il fit massacrer les garnisons égyptiennes et congédia toute l'armée syrienne, ne gardant que les auxiliaires qu'il avait ramenés de Crète.

Jonathan essaya de tirer parti des troubles du royaume. Il assiégea la forteresse de Jérusalem ; comme les rois de Syrie avaient toujours besoin d'argent, il offrit trois cents talents à Dèmètrios qui, à ce prix, consentit à affranchir de tout tribut la Judée, avec les districts de Samarie et de Galilée. Il promit même d'évacuer la citadelle d'Acra si Jonathan l'aidait à réprimer une émeute des habitants d'Antioche qui le tenaient assiégé dans son palais. Trois mille Juifs, envoyés par Jonathan, se répandirent dans la ville, la pillèrent, y mirent le feu et massacrèrent cent mille personnes, selon le livre des Maccabées ; puis ils remirent le roi en possession de sa capitale, dont ils avaient fait un désert. Dèmètrios, trouvant sans doute

que ses auxiliaires trop zélés s'étaient assez payés eux-mêmes par le pillage, refusa de remplir ses promesses. Il eut bientôt à se repentir de cette nouvelle maladresse, ajoutée à celle qu'il avait faite en congédiant son armée. Un certain Diodote, surnommé Tryphon, était allé chercher en Arabie un jeune fils d'Alexandre Bala et l'avait proclamé roi sous le nom d'Antiochos Théos. Il n'eut pas de peine à rallier autour de ce prétendant les troupes récemment licenciées et à lui assurer l'appui du puissant chef des Juifs, dont tous les privilèges furent confirmés et augmentés. Démétrios fut battu et se retira à Séleukie. Jonathan, qui avait gagné quelque chose à toutes ces révolutions, voulut assurer l'avenir en renouvelant l'alliance conclue par son frère Judas avec le peuple romain. Joseph et le livre des Maccabées parlent aussi d'une alliance avec Sparte, alliance fondée sur une prétendue communauté d'origine entre les Juifs et les Spartiates.

Indépendance des Juifs. — Tryphon, qui avait mis sur le trône le jeune Antiochos Théos, pour gouverner sous son nom, crut plus avantageux de se mettre à sa place. Mais, pensant que Jonathan serait un obstacle à ses projets, il l'attira à une entrevue et le fit prisonnier. Siméon, le dernier survivant des fils de Mathathias, fut proclamé chef des Juifs par le peuple. Tryphon lui fit dire qu'il n'avait retenu Jonathan que pour se faire payer cent talents dus au roi, et qu'il était prêt à le mettre en liberté si on lui envoyait cette somme avec les deux fils de Jonathan comme otages. Siméon y consentit, pour ne pas s'exposer aux reproches du peuple, et Tryphon fit mourir aussitôt Jonathan et ses deux fils, comme on aurait dû s'y attendre. Le jeune Antiochos Théos mourut aussi peu de temps après, et Tryphon, qui passait aux yeux de tous pour son meurtrier, prit le titre de roi. Siméon se tourna alors vers Démétrios Nicator, qui était encore à Séleukie, et lui offrit son alliance contre Tryphon. Démétrios s'empressa d'accepter, reconnut Siméon comme grand prêtre et prince des Juifs, exempta la Judée de tout impôt et en abandonna les forteresses. C'est de cette époque, 170 de l'ère des Séleukides, 142 avant l'ère chrétienne, que les Juifs firent dater leur indépendance. Pour la première fois depuis quatre cent cinquante

ans, la Judée fut affranchie du joug étranger. On écrivit dans les actes : la première année de Siméon, grand prêtre et prince



Monnaies juives frappées sous les Maccabées.

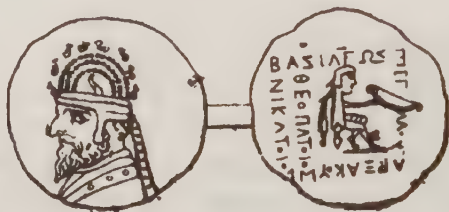
des Juifs. Une assemblée générale des prêtres et des chefs du peuple, réunie deux ans après à Jérusalem, confia solennellement à Siméon et à ses descendants la dignité de grand pré-

tre avec la souveraineté, « jusqu'à ce qu'il se lève un prophète fidèle. » Les premières monnaies juives furent frappées au nom de *Siméon, prince d'Israël*; mais il eût été contraire à la loi dite mosaïque d'y représenter l'effigie du prince; on y voit divers symboles, un vase, une coupe, une grappe de raisin, un arbre à baume, une gerbe de blé, une branche de lis à trois fleurs, une feuille de vigne, un édifice à colonnes qui est peut-être le tombeau des Maccabées à Modein. Ces monnaies sont d'un travail très grossier. Elles sont datées de *l'an 1^{er} de la délivrance d'Israël*; on y lit aussi le nom de *Jérusalem la sainte*.

Justin attribue l'affranchissement des Juifs à la protection des Romains, dont ils avaient recherché l'alliance après s'être séparés de Démétrios : « Parmi les peuples d'Orient, dit-il, les Juifs furent les premiers qui reçurent la liberté des Romains, très disposés à faire des largesses sur le bien d'autrui. » Siméon avait envoyé à Rome un bouclier d'or, pour renouveler l'alliance conclue par ses frères Judas et Jonathan; l'ambassade fut très bien accueillie et la protection des Romains fut étendue aux Juifs d'Égypte et à ceux d'Asie Mineure. Le gouvernement de Siméon est célébré comme un âge d'or par le 1^{er} livre des Maccabées : « La terre de Juda fut en paix tous les jours de Siméon; il chercha le bonheur du peuple, et le peuple était heureux de sa puissance et de sa gloire. Il possédait le port de Joppé, qui lui donnait accès aux îles de la mer. Il élargit les frontières de sa nation et les assura par des forteresses. Il fit de nombreux prisonniers et domina sur Gazara et Bethsura et la citadelle, dont il fit disparaître toute profanation, et il n'y avait pas de résistance. Chacun cultivait en paix son champ et recueillait les fruits du sol et ceux des arbres. Les anciens siégeaient sur les places et traitaient les affaires du pays; les jeunes gens étaient revêtus des armes et des honneurs. Il fournissait aux villes des provisions et en faisait des places de défense, et sa gloire s'étendait aux extrémités de la terre. Il y établit la paix, et Israël était en grande joie. Chacun était assis sous sa vigne et sous son figuier et n'avait rien à craindre. Il n'y avait plus personne pour les combattre, et les rois étaient brisés en ces jours-là. Il fortifia les humbles de son

peuple, il s'attacha à la loi, il fit disparaître l'injuste et le méchant, honora le saint lieu et multiplia les vases du sanctuaire. »

Progrès du royaume des Parthes. — En même temps que les Juifs profitaient des désordres du royaume de Syrie pour conquérir leur indépendance, les Parthes avaient établi leur domination sur toute la haute Asie. Malheureusement leur histoire est à peu près inconnue. On sait seulement qu'après la mort d'Antiochos Épiphane, le sixième Arsakide, Mi-



Arsakès VI, Mithradate, roi des Parthes.

thradate, s'était emparé de la Médie, de la Perse et de la Babylonie. Il s'était aussi agrandi à l'Orient aux dépens du royaume grec de Bactriane, de sorte que son empire s'étendait de l'Euphrate à l'Indos. Mais les colons grecs et macédoniens de ces contrées ne s'étaient soumis qu'avec répugnance à un roi barbare; ils envoyèrent des ambassades à Dèmétrios pour le prier de se mettre à leur tête, lui promettant un soulèvement général des populations. Quoique Tryphon fut maître d'une grande partie de la Syrie, Dèmétrios passa l'Euphrate, croyant qu'une fois maître de l'Orient il lui serait facile de réduire cet usurpateur. Dès son arrivée, les Élyméens, les Perses, les Bactriens se déclarèrent en sa faveur et, avec les secours qu'il en tira, il battit plusieurs fois les Parthes. Mais ils réussirent à l'attirer dans une embuscade où il fut pris et toute son armée détruite. Mithradate traita fort bien son prisonnier, dont il espérait se servir pour s'emparer de la Syrie, et lui donna en mariage sa fille Rhodogune (140).

Alors, l'Égyptienne Cléopâtre qui, après avoir été la femme d'Alexandre Bala, avait épousé Dèmétrios, offrit sa main et le trône de Syrie à son beau-frère Antiochos Sidétès. Le nouveau

roi commença par faire la guerre à Tryphon, qui fut battu et tué (139). Puis, sans tenir compte des lettres adressées à son frère par le Sénat romain en faveur des Juifs, il résolut de les faire rentrer sous la dépendance de la Syrie. Une première attaque, dirigée par un de ses lieutenants, n'eut pas de succès ; mais en 135 Siméon fut assassiné dans un festin avec deux de ses fils par son gendre Ptolémée, gouverneur de Jéricho. Jean Hyrcan, le troisième fils de Siméon, échappa aux assassins envoyés par son beau-frère et fut mis en possession du pouvoir de son père. Ptolémée implora l'appui d'Antiochos Sidétès, qui saisit l'occasion d'intervenir et mit le siège devant Jérusalem. La ville manquait de vivres ; il fallut capituler. Jean fut obligé de payer un tribut de cinq cents talents et de suivre Antiochos dans une expédition contre les Parthes ; c'est là qu'à la suite d'un brillant combat en Hyrcanie, il prit le nom d'Hyrcan, sous lequel il est connu dans l'histoire. L'expédition fut d'abord heureuse pour Antiochos ; il battit trois fois Phraatès, qui avait succédé à Mithradate, lui reprit les provinces qui avaient appartenu autrefois aux Séleukides, et le réduisit aux bornes étroites de l'ancien royaume des Parthes. Mais, pour prendre ses quartiers d'hiver, il fut obligé de disperser son armée ; elle fut écrasée en détail, et lui-même périt dans une bataille. Phraatès voulait profiter de sa victoire pour envahir la Syrie, mais les Scythes, qu'il avait appelés à son secours, et qui ne voulaient pas être venus pour rien, lui donnèrent assez d'occupation chez lui pour l'empêcher d'inquiéter ses voisins (430).

Querelles de famille en Égypte et en Syrie. — Au moment des premiers succès d'Antiochos, les Parthes avaient permis à Démétrios de retourner en Syrie, espérant susciter une rivalité entre les deux frères. Aussitôt qu'Antiochos fut mort, ils se repentirent d'avoir relâché leur prisonnier et firent courir après lui, mais il était trop tard. A peine rentré dans son royaume, Démétrios trouva une occasion d'intervenir en Égypte. Ce pays était dans un état continuel de révolution à cause des querelles de la famille royale. Les Romains avaient accepté la tutelle d'un roi mineur, mais cette tutelle se prolongeait indéfiniment, parce qu'on sollicitait leur intervention à tout propos. Pour mettre la paix entre les deux fils de Ptolémée Épiphane,

ils avaient attribué l'Égypte à Philomètor, qui était l'aîné, laissant Kyrène et Kypros comme apanage au plus jeune. Celui-ci réclama le trône après la mort de son frère. Il prenait le nom d'Évergète, mais le peuple l'appelait Physcon, le ventru. C'était un être mal bâti et d'une laideur ridicule, ce qui ne l'empêchait pas de s'habiller d'étoffes transparentes. Au moral, c'était un débauché féroce et ami des sciences et des lettres ; il avait eu pour maître le fameux critique Aristarque, et lui-même faisait des travaux philologiques. Philomètor avait laissé un fils qui fut proclamé roi sous le nom d'Eupator ; mais Physcon réclama la tutelle de son neveu, épousa Cléopâtre, veuve de son frère et leur sœur à tous deux et, dès le jour du mariage, fit mourir le petit roi. Cela causa une émeute que Physcon noya dans le sang.

Cléopâtre avait deux filles, du même nom qu'elle, ce qui rend cette histoire assez difficile à suivre. L'aînée était reine de Syrie, ayant épousé successivement Alexandre Bala, Dèmétrios Nicator et Antiochos Sidètes. La seconde n'était pas encore mariée ; elle plut à Physcon qui l'épousa et répudia la mère. Celle-ci souleva le peuple d'Alexandrie en sa faveur ; puis elle fit appel à son gendre Dèmétrios, qui venait de rentrer en Syrie. Il arriva en toute hâte ; mais Physcon, pour s'en débarrasser, lui suscita un rival. C'était un fripier nommé Zébina ; on le fit passer pour un fils d'Alexandre Bala, et il prit le nom d'Alexandre. Dèmétrios fut obligé de retourner défendre ses États, et Physcon, tranquille de ce côté, n'eut plus qu'à se venger de sa sœur et des Alexandrins qui la soutenaient. Il coupa en morceaux l'enfant qu'il avait eu d'elle et les lui envoya dans un coffre pour le jour de sa naissance. Quant à ses sujets, il les fit massacrer en masse par ses troupes, et quand il eut fait d'Alexandrie un désert, il y appela de nouveaux habitants. Il resta paisible possesseur du trône jusqu'à sa mort, enrichit la bibliothèque d'Alexandrie et encouragea les sciences. Eudoxe de Kyzique, homme hardi et habile observateur, entreprit par son ordre un voyage d'exploration sur les côtes d'Afrique et dans la mer des Indes.

L'usurpateur Alexandre Zébina s'empara facilement de la Syrie, car Dèmétrios était détesté depuis qu'il avait fait massa-

crer cent mille habitants d'Antioche par Jonathan et ses Juifs. Ne pouvant rentrer en possession de son royaume, il voulut du moins reprendre sa femme, mais elle ne lui pardonnait pas son mariage avec Rhodogune, fille du roi des Parthes ; quand il se présenta devant Ptolémaïs, où elle s'était retirée, elle lui en fit fermer les portes. Il se rendit à Tyr où il fut tué (125). Son fils aîné, Séleucos, prit le titre de roi sans la permission de sa mère ; celle-ci le perça d'une flèche et fit venir d'Athènes son second fils, Antiochos, assez jeune pour se laisser conduire, et le proclama roi ; on le surnomma Grypos à cause de son nez crochu. Presque toute la Syrie était au pouvoir d'Alexandre Zébina ; ce fripier, qui valait mieux que les Séleukides, avait réussi à se rendre populaire. Mais Physcon, qui le regardait comme sa créature, prétendait le tenir dans sa dépendance ; Zébina ayant refusé de se laisser traiter en vassal, Physcon mit une armée à la disposition d'Antiochos Grypos et lui donna en mariage sa fille Tryphène. Zébina, pour subvenir aux frais de la guerre, pillait le temple de Zeus à Antioche, le peuple se souleva et le chassa de la ville. Il fut pris et livré à Grypos qui le fit tuer (123). Grypos voulut alors se soustraire à la dépendance de sa mère ; elle résolut de se défaire de lui et de mettre sur le trône un fils qu'elle avait eu d'Antiochos Sidétès, et qu'elle faisait élever à Kyzique. Un jour que Grypos revenait de la chasse, elle lui présenta une coupe ; il eut des soupçons et l'invita à boire la première. Elle n'osa pas refuser et mourut du poison qu'elle avait préparé pour lui. C'est cette Cléopâtre qui a fourni à Corneille le sujet de sa tragédie de *Rhodogune* (122).

Ptolémée Physcon mourut en 117, laissant le trône d'Égypte à l'autre Cléopâtre, sa nièce et sa seconde femme, avec la faculté de choisir entre ses deux fils celui qui devait régner avec elle. Elle aurait préféré le plus jeune, Ptolémée Alexandre, qu'elle pouvait garder plus longtemps en tutelle, mais les Alexandrins la forcèrent à mettre l'aîné sur le trône. Il prit le nom de Sôter, mais on l'appelait Lathyre, pois chiche, à cause d'une verrue. Il revint de Kypros, que son père lui avait donné en apanage, mais sa mère l'obligea à répudier sa sœur aînée, encore une Cléopâtre, pour épouser Sélène, sa sœur cadette. La femme répudiée se maintint à Kypros et offrit sa main à

Antiochos de Kyzique, fils d'Antiochos Sidétès. Avec l'armée qu'elle lui apporta en dot, il fit la guerre à Antiochos Grypos, qui était à la fois son frère utérin et son beau-frère puisqu'il avait épousé Tryphène, fille de Ptolémée Physcon. Antiochos de Kyzique fut battu et s'enferma dans Antioche avec sa femme Cléopâtre. La ville ayant été prise, Cléopâtre se réfugia dans un temple et embrassa l'autel. Sa sœur Tryphène l'en fit arracher en lui coupant les mains et l'égorgea (113). Quelque temps après, Antiochos de Kyzique ayant eu le dessus, fit expier à sa belle-sœur le meurtre de sa femme. La guerre finit par un partage du royaume, Antiochos de Kyzique résidant à Damas, Grypos à Antioche. Tyr, Sidon, Gaza, Ptolémaïs profitèrent des divisions des Séleukides pour se rendre indépendantes. Les Juifs en profitèrent également ; non seulement ils s'affranchirent de la suzeraineté de la Syrie, mais ils soumirent les autres populations palestiniennes. Jean Hyrcan prit Sichem et détruisit le temple du mont Garizim, qui offusquait tant les Juifs. Il rasa Samarie, l'antique rivale de Jérusalem. Mais les Samaritains continuèrent à célébrer les cérémonies de leur culte sur les ruines de leur sanctuaire, et ne se rallièrent jamais au judaïsme orthodoxe. Hyrcan soumit aussi l'Idumée, dont il obligea les habitants à se faire circoncire ; ils se soumirent à cette condition pour pouvoir rester dans leur pays, qui devint dès lors une province de la Judée, et le nouveau royaume juif eut à peu près l'étendue de l'ancien royaume de David et de Salomon.

Les sectes juives. — Aussitôt qu'il ne fut plus nécessaire de s'unir contre l'ennemi commun, il se produisit chez les Juifs des sectes religieuses, dont les principales, celles des Pharisiens et celle des Sadducéens, devinrent bientôt des partis politiques. Les Pharisiens admettaient certaines doctrines étrangères qu'ils essayaient de rattacher à Moïse et aux prophètes, soit en interprétant les textes à leur manière, soit en supposant une tradition orale dont ils se disaient dépositaires. C'est ainsi qu'ils acceptaient, sinon le dogme grec de l'immortalité de l'âme, du moins le dogme égyptien de la résurrection et les opinions chaldéennes sur les Anges et les Démons. Ils avaient sur le destin ou la providence un système qui laissait peu de

place à la volonté humaine. L'importance qu'ils attachaient aux jeûnes, aux ablutions et autres pratiques extérieures leur donnait une réputation de sainteté et une grande influence sur le peuple. Les Sadducéens, qui se recrutaient surtout parmi les gens riches, représentaient le parti conservateur. Ils niaient la résurrection et la vie future, dont ils ne trouvaient aucune trace dans le Pentateuque et les prophètes. Ils rejetaient l'existence des Anges et des Démons, repoussaient aussi la croyance au destin et affirmaient le libre arbitre de l'homme; aussi réclamaient-ils la stricte application des lois pénales attribuées à Moïse.

Les Esséniens, établis dans le voisinage de la mer Morte, formaient une troisième secte, ou plutôt un ordre ascétique analogue aux Pythagoriciens ou aux moines bouddhistes. Ils pratiquaient la communauté des biens et se vouaient au célibat. « Nation étrange, dit Pline, unique dans le monde, vivant sans femmes, sans argent, parmi les palmiers; se recrutant chaque jour parmi ceux qui sont fatigués de la vie. » Joseph vante l'austérité de leurs mœurs; les opinions qu'il leur attribue sur l'incarnation des âmes et les récompenses ou punitions dans une vie future sont étrangères au judaïsme et probablement empruntées aux Grecs. On a souvent confondu à tort les Esséniens de Palestine avec les Thérapeutes d'Égypte; Philon établit entre eux d'assez notables différences : dans les monastères juifs de l'Égypte, on s'occupait de spéculations abstraites et d'allégories mystiques, tandis que les Esséniens réduisaient la philosophie à la morale et la morale à la charité. Cette distinction est importante pour l'histoire des origines du christianisme.

Jean Hyrcan, disciple et ami des Pharisiens, s'éloigna d'eux vers la fin de son règne par suite d'une injure personnelle. Après un festin auquel il avait invité leurs principaux chefs, il les engagea à lui déclarer franchement s'il s'était écarté de la bonne voie. Un d'eux, nommé Éléazar, lui dit : « Abdique la grande sacrificature et contente-toi d'être le chef du peuple. » Dans la discussion qui s'engagea, il osa élever des doutes sur la légitimité de la naissance d'Hyrcan, dont la mère avait été prisonnière des Syriens au temps d'Antiochos Épiphanes. Un

Sadducéen profita de la colère du prince pour lui insinuer qu'Éléazar n'était que l'écho des sentiments de toute sa secte et que, pour s'en convaincre, il suffirait de le faire juger par les Pharisiens eux-mêmes. Il les consulta en effet, et ils répondirent qu'Éléazar méritait seulement la prison et le fouet, parce que la médisance ne rendait pas un homme digne de mort. Cette réponse l'irrita profondément; il embrassa la secte des Sadducéens, abolit les usages des Pharisiens et punit ceux qui les observaient. Cela lui fit perdre sa popularité. Cependant il mourut en paix après un règne de trente ans. Plus tard on se souvint de son règne comme d'une époque de gloire et de prospérité; on raconta qu'il avait eu des révélations divines et qu'il lisait dans l'avenir (107).

Royaume de Judée. — A la mort de Jean Hyrcan, l'aîné de ses fils, Aristobule, rejetant ouvertement la suzeraineté de la Syrie, prit le titre de roi, qui n'avait pas été porté par les chefs des Juifs depuis la captivité de Babylone. Mais, comme si une malédiction s'attachait à ce titre, la famille des Maccabées prit aussitôt les mêmes mœurs que les autres familles royales. Le premier acte d'Aristobule fut d'enfermer sa mère en prison, où il la fit mourir de faim. Il emprisonna aussi ses frères, à l'exception d'un seul, Antigonos, qu'il associa à la royauté. Mais peu de temps après, sur une dénonciation de sa femme Salomé, en grec Alexandra, il le fit assassiner. Bientôt, il fut pris de vomissements de sang, crut voir dans cette maladie une punition de ses crimes et mourut déchiré de remords après un an de règne. Ses frères furent tirés de prison par sa veuve Alexandra, et le plus âgé, Alexandre Jannée, l'épousa et prit possession du trône. Il commença son règne par le meurtre d'un de ses frères et laissa vivre l'autre, qui ne lui portait pas d'ombrage. Puis il mit le siège devant Ptolémaïs, qui avait réussi à se rendre indépendante des Séleukides; mais les habitants de la ville appelèrent à leur secours Ptolémée Lathyre, que sa mère Cléopâtre avait chassé d'Égypte et qui était alors roi de Kypros. Le roi des Juifs, profitant de la haine de Cléopâtre contre son fils, entama avec elle des négociations. Elle lui envoya une armée commandée par deux Juifs, Hilkias et Ananias, fils d'Onias, grand-prêtre des Juifs égyptiens. Lathyre,

qui avait déjà remporté aux bords du Jourdain une grande victoire sur Alexandre Jannée, fut forcé de se retirer devant cette diversion. Cléopâtre vint elle-même en Phénicie, et s'empara de Ptolémaïs où Alexandre Jannée vint la trouver avec de riches présents. Elle eut un moment la pensée de le faire assassiner pour mettre la main sur son royaume, mais Ananias, un des deux Juifs égyptiens qui commandaient son armée, la détourna de ce projet qui aurait pu soulever tous les Juifs de la Judée et de l'Égypte. Elle fit alliance avec Alexandre Jannée et retourna à Alexandrie (101).

Elle apprit bientôt que Lathyre, resté maître de Kypros, avait traité avec Antiochos de Kyzique et, avec le secours qu'il espérait en tirer, se disposait à reprendre l'Égypte. Elle offrit alors à Antiochos Grypos la main de sa fille Sélène, qu'elle avait reprise à Lathyre, lui fournit en même temps des troupes et de l'argent et parvint à rallumer la guerre entre les deux frères. Mais son second fils, Ptolémée Alexandre, qu'elle avait mis sur le trône à la place de Lathyre, lui devint suspect à son tour ; elle résolut de s'en défaire pour régner seule. Il la prévint et la fit mourir (88). Ce parricide n'eût pas suffi pour exciter la colère du peuple d'Alexandrie, qui en avait vu bien d'autres, mais le cercueil d'Alexandre le Grand, qui était d'or, tenta la cupidité de Ptolémée Alexandre, qui voulut le remplacer par un cercueil de verre. Les Alexandrins indignés le chassèrent et rappelèrent Lathyre qui garda le trône jusqu'à sa mort. Cependant Thèbes, dans la haute Égypte, refusa de le reconnaître. Après trois ans de siège, la ville fut prise et détruite. Quand on voit les immenses ruines qui couvrent l'emplacement de Thèbes sur les deux rives du Nil, on ne sait quelle est la part respective de Cambyès, d'Ochos et de Lathyre dans cette œuvre de destruction (82).

Alexandre Jannée n'abandonnait pas son projet de détacher quelques lambeaux du royaume de Syrie. Son règne fut rempli par une suite de guerres continuelles dont les Juifs finirent par se fatiguer. Les Pharisiens exploitèrent le mécontentement du peuple. Une révolte éclata à Jérusalem le jour de la fête des Tabernacles, pendant qu'Alexandre, en qualité de grand prêtre, offrait le sacrifice. Le roi avait une garde com-

posée de Kilikiens et de Pisidiens ; il la lança contre le peuple, et six mille personnes furent massacrées dans la journée. Les Juifs payaient cher le plaisir d'avoir une dynastie nationale. Quelques-uns trouvèrent que les Séleukides valaient encore mieux que les Asmonéens et appelèrent Dèmétrios Eucaïros, fils d'Antiochos Grypos. Il y eut une guerre civile ; cinquante mille hommes furent tués. Enfin le roi de Syrie se retira à Damas, et Alexandre Jannée, à la suite d'une victoire décisive sur les rebelles, mit en croix huit cents prisonniers, après avoir fait mourir sous leurs yeux leurs femmes et leurs enfants. Lui-même assistait à leur supplice au milieu d'un festin, entouré des femmes de son harem. Puis il s'abandonna au vin et à la bonne chère et mourut des suites de son intempérance après un règne de vingt-sept ans (78). Quand les Maccabées combattaient en héros pour l'indépendance de la Judée, ils ne se doutaient guère qu'ils préparaient la route à de pareilles horreurs, et que leurs héritiers, affublés de noms grecs, égaleraient en corruption et en férocité les Ptolémées et les Séleukides. Toutes ces dynasties se valent, et il est bien temps que les Romains arrivent pour balayer ce fumier sanglant.

§ II.

Mithradate et les Romains.

Annexion du royaume de Pergame. — La province d'Asie. — Le royaume du Pont. — Mithradate. — Massacre des Romains en Asie Mineure — Sulla ; première guerre contre Mithradate. — Prise d'Athènes par Sulla. — Victoires de Sulla en Grèce. — Tyrannie de Mithradate. — Sulla traite avec Mithradate. — Exactions de Sulla en Asie. — Progrès de Mithradate. — Campagnes de Lucullus en Asie. — Défaite de Tigrane, roi d'Arménie. — Mutinerie des soldats de Lucullus.

Annexion du royaume de Pergame. — La victoire des Romains sur Antiochos le Grand à Magnésie avait soumis à leur protectorat tous les royaumes grecs d'Asie Mineure. L'hégémonie qu'Athènes et Sparte avaient exercée autre-

fois sur des cités, Rome l'appliquait à des monarchies. Sa politique n'était pas, comme celle des princes macédoniens, une politique de conquête, mais une politique d'arbitrage. Les rois de Pergame, de Bithynie, de Pont, de Cappadokie, n'étaient pas ses sujets, puisqu'ils ne payaient pas de tribut, ils n'étaient que ses alliés; mais, après avoir demandé et obtenu son alliance comme une faveur, ils ne pouvaient récuser sa juridiction. Chaque fois qu'une rivalité se produisait entre deux rois voisins ou entre deux compétiteurs au trône, des ambassades étaient envoyées à Rome et le Sénat intervenait comme juge et comme conciliateur. Le royaume de Pergame, entré le premier dans l'alliance romaine, était devenu, grâce à cette alliance, un des États les plus importants de l'Asie Mineure. Attale II, frère et successeur d'Eumène, attaqué par Prousius, roi de Bithynie, invoqua la protection des Romains, qui imposèrent à Prousius une paix onéreuse. Prousius envoya son fils Nicomède à Rome pour plaider sa cause. Voulant assurer le trône aux enfants qu'il avait d'une seconde femme, il chargea un certain Ménas d'assassiner Nicomède pendant le voyage. Nicomède, averti par Ménas, s'assura l'appui d'Attale, chassa Prousius de son palais et le fit tuer dans un temple où il s'était réfugié (148).

Attale, après avoir régné paisiblement jusqu'à l'âge de quatre-vingt-deux ans, eut pour successeur son neveu Attale III, fils d'Eumène, qui prit le nom de Philomètor (138). La douleur que lui causèrent la mort de sa mère et celle de sa femme altérèrent sa raison. Quoiqu'elles fussent mortes l'une de vieillesse, l'autre de maladie, selon Justin, il voulut les venger et fit mourir un grand nombre de ses parents et de ses amis. Puis il s'enferma dans la retraite, cultivant des plantes vénéneuses et s'exerçant au métier de fondeur pour élever à sa mère un monument de bronze. Il fut frappé d'un coup de soleil et mourut après un règne de cinq ans, laissant un testament où il instituait le Peuple romain son héritier (133). Plus tard, Mithradate Eupator, roi de Pont, dans une lettre au roi des Parthes, accusa les Romains d'avoir supposé un faux testament, mais cette accusation, venant d'un ennemi déclaré, a peu de portée. Il ne reste dans l'histoire, dit Rollin,

aucune trace de brigue secrète ni de captation de la part des Romains.

Quand le testament d'Attale fut apporté à Rome, une lutte était engagée entre le Sénat et le peuple. Tibérius Gracchus venait de présenter sa fameuse loi agraire. Il proposa une loi nouvelle, demandant que tout l'argent du trésor d'Attale fût distribué entre tous les citoyens pauvres admis au partage des terres du domaine public, afin qu'ils eussent de quoi se pourvoir d'outils nécessaires à l'agriculture. Cette proposition n'eut pas de suite, le grand tribun ayant été assassiné peu de temps après par les aristocrates. Pendant la réaction qui suivit cet assassinat, les Romains, occupés de leurs discordes civiles, ne pouvaient intervenir activement dans les affaires de l'Asie. Cela favorisa les succès rapides d'un prétendant nommé Aristonikos, se disant fils d'Eumène et d'une courtisane d'Ephèse. La plupart des villes, habituées à obéir à des rois, se soumirent sans résistance, d'autres furent prises de force, malgré les secours fournis par les rois de Bithynie, de Pont et de Cappadokie. En 131, Licinius Crassus fut envoyé de Rome avec une armée, mais il se laissa surprendre dans une embuscade et se fit tuer pour ne pas tomber vivant au pouvoir de l'ennemi. A cette nouvelle, le consul Perpenna passa en Asie; Aristonikos fut battu et fait prisonnier (130). Les trésors d'Attale furent envoyés à Rome; mais Perpenna étant mort de maladie à Pergame, son successeur Manius Aquilius se hâta de partir pour s'attribuer l'honneur d'avoir terminé la guerre. Florus l'accusa d'avoir empoisonné les sources pour réduire quelques villes qui résistaient encore. Aristonikos mourut en prison, ou fut étranglé après le triomphe. Il y eut une enquête sur la conduite des villes d'Asie, pour punir les ennemis de Rome et récompenser ses alliés. Les Phokaiens ayant pris parti contre les Romains dans cette dernière guerre et, antérieurement, dans celle d'Antiochos, le Sénat avait donné ordre de raser leur ville; mais Marseille, colonie de Phokaia et fidèle alliée des Romains, obtint la grâce de sa métropole. Ariarathe, roi de Cappadokie, étant mort dans cette campagne, on ajouta au royaume de ses enfants la Lycaonie et une partie de la Kilikie. Mithradate Evergète, roi de Pont,

reçut la grande Phrygie; pour l'obtenir, il avait acheté l'appui d'Aquilius. Le reste du royaume de Pergame fut réduit en province romaine sous le nom d'Asie (129).

Le royaume des Attalides, avec sa riche bibliothèque et sa brillante école de sculpture, était le plus complètement grec de tous les royaumes de l'Orient, plus que la Macédoine elle-même. Sa réduction en province romaine, après celle de la Grande-Grèce et de la Sicile, de la Macédoine et de l'Achaïe, achevait d'envelopper le monde grec dans la grande unité de l'empire romain. Comme des îlots épars au milieu d'un océan, surgissaient encore çà et là quelques républiques autonomes, Marseille, Athènes et Sparte, Délos, la Crète et Rhodes. Ces reliques de l'autonomie communale n'avaient pas plus d'importance que n'en ont aujourd'hui la république d'Andorre et la principauté de Monaco. Plusieurs royaumes grecs, la Bithynie, la Kyrénaïque, l'île de Kypros, allaient bientôt finir, comme le royaume de Pergame, par un legs de leurs derniers rois au Peuple romain. Ces testaments que les Romains n'avaient pas provoqués, et qu'ils n'acceptèrent que par une sorte de nécessité, inspirent à Rollin quelques réflexions sur cette forme nouvelle de la conquête. Malgré la préférence qu'il manifeste nettement pour le gouvernement républicain dans tout le cours de son ouvrage, il pense que la liberté et l'égalité, sous la garantie d'une loi abstraite, ne conviennent ni à tous les pays ni à toutes les époques, et qu'un roi sans héritier, au lieu d'affranchir ses sujets, agissait sagement en leur laissant pour protecteur un peuple puissant, respecté de tout l'univers, et capable de les défendre contre les entreprises violentes et injustes de leurs voisins : « De toutes les dominations étrangères, ajoute-t-il, aucune ne fut jamais moins à charge que celle des Romains. A peine leur joug se faisait-il sentir. La plupart des villes se gouvernaient par leurs anciennes lois, avaient toujours leurs magistrats et, à peu de chose près, jouissaient d'une entière liberté..... Il est vrai que l'avarice des gouverneurs faisait beaucoup souffrir les provinces; mais c'étaient des orages passagers, auxquels la bonté et la justice d'un successeur homme de bien apportaient un prompt remède et qui, après tout, n'étaient pas compara-

bles aux désordres qu'entraînaient les guerres des Athéniens, des Thébains, des Lacédémoniens, et encore moins aux violences et aux ravages que causèrent dans plusieurs villes l'avarice insatiable et la cruauté barbare des tyrans. Une preuve évidente de la sagesse du parti que prenaient les princes en laissant aux Romains, après leur mort, la direction de leurs États, c'est que jamais les peuples ne réclamèrent contre cette disposition et n'excitèrent de révolte de leur propre mouvement pour en empêcher l'effet. Je ne prétends pas disculper pleinement les Romains ni justifier toute leur conduite ; je dis seulement que la domination romaine, surtout par rapport à ceux qui se soumettaient volontairement, était douce, humaine, équitable, avantageuse aux peuples, et, pour eux, une source de paix et de tranquillité. »

La province d'Asie. — Rollin reconnaît, comme on le voit, que l'avarice des proconsuls formait quelquefois une ombre au tableau. L'aristocratie romaine était déjà loin, en effet, de la simplicité de mœurs et de la sévère probité qui avaient étonné Pyrrhos. On a souvent attribué la corruption des mœurs romaines aux arts de la Grèce, aux rhéteurs et aux philosophes ; cela est fort injuste. Les Romains n'auraient jamais eu, sans les Grecs, une littérature qui tient le premier rang après celle de leurs maîtres. Ils doivent à la philosophie d'Épicure le plus original de leurs poèmes, et si l'athéisme a été chez eux la conséquence du libre examen, la faute en est au caractère sacerdotal de leur religion. Le stoïcisme a donné à Rome ses derniers républicains, les Gracques, Brutus et Caton d'Utique, en attendant le saint empereur Marc-Aurèle. Quant aux tableaux et aux statues, si les Romains, au lieu de les voler par droit de conquête, avaient essayé d'en faire eux-mêmes, cela ne les aurait pas corrompus, car le travail ne corrompt personne, mais ils ne trouvaient de travaux dignes d'eux que la guerre et le gouvernement :

*Excudent alii spirantia mollius æra ;
Tu regere imperio populos, Romane, memento ;
Hæ tibi erunt artes.*

A Athènes, les artistes qui embellissaient la ville étaient les

égaux des magistrats et des généraux; Phidias était l'ami particulier de Périclès. A Rome, Sénèque se demande si la peinture et la sculpture sont des arts libéraux; Cicéron et Pline en parlent aussi en termes fort dédaigneux. Ce mépris du travail s'est conservé dans la noblesse moderne, qui n'estimait que le métier des armes; elle a produit quelques écrivains, mais pas un artiste. Les Romains n'ont pas à se plaindre de l'influence de la Grèce, mais cette influence a été, malheureusement pour eux, bien moins grande que celle de l'Afrique, de la Macédoine et surtout de l'Asie, qui les a séduits par son luxe et sa mollesse, comme elle avait séduit Alexandre. Tite Live nous dit que le luxe asiatique s'introduisit à Rome après les guerres contre Antiochos et contre les Galates. La guerre ne fut plus, pour les généraux et pour les soldats, qu'un moyen de s'enrichir. L'anarchie militaire de la période macédonienne se reproduira dans les guerres civiles de Rome qui aboutiront à l'empire. Les cruautés sauvages qui ont fait donner à la guerre de Carthage contre ses mercenaires le nom de guerre inexpiable, seront renouvelées par Marius et Sylla, par Antoine et Octave. L'avidité mercantile des Carthaginois trouvera des imitateurs dans les proconsuls et les publicains de Rome. Toute conquête réagit sur les vainqueurs : c'est une loi de l'histoire.

On a peu de renseignements sur l'administration des provinces romaines, et en particulier de la province d'Asie pendant les quarante ans qui séparent la guerre d'Aristonikos de la guerre de Mithradate; mais quelques faits permettent de croire que les habitants de l'ancien royaume de Pergame durent regretter plus d'une fois le gouvernement paternel des Attalides. Quand Manius Aquilius retourna à Rome, il fut mis en jugement sur les plaintes de la province et convaincu d'avoir reçu de l'argent de toutes mains. On ôta au roi de Pont la Phrygie, qu'il lui avait vendue; mais Aquilius fut acquitté, car le pouvoir judiciaire était entre les mains des sénateurs, et ils se soutenaient entre eux, par esprit de caste. A la suite de quelques scandales du même genre, Caius Gracchus fit décider par une loi que les juges seraient pris parmi les chevaliers. Mais il en résulta des abus aussi criants, car les riches

ne valaient pas mieux que les nobles. La perception des impôts dans les provinces était affermée à des compagnies de financiers qu'on appelait publicains, moyennant une somme qu'ils payaient d'avance et dont ils opéraient le recouvrement à leurs risques et périls. Ces publicains appartenaient presque tous à l'ordre équestre ; quand cet ordre eut obtenu le privilège de siéger dans les tribunaux, il se trouva à la fois juge et partie dans tous les procès de finances. Pour pressurer impunément les provinces, il suffisait aux publicains de s'assurer la complicité des prêteurs et des proconsuls. Il y avait cependant quelquefois des gouverneurs honnêtes, par exemple Mucius Scævola, envoyé comme proconsul en Asie en 116 ou 115, et qui prit pour lieutenant un homme aussi intègre qui lui, Rutilius Rufus. Non seulement ils s'abtenaient de toute exaction, vivaient simplement et payaient toutes leurs dépenses, mais ils empêchaient les publicains de voler, accueillaient les plaintes des contribuables, choisissaient avec soin les juges et surveillaient l'exécution de leurs arrêts. Le Sénat proposa l'exemple de Scævola à ses successeurs. Il ne semble pas cependant que cet exemple ait été beaucoup suivi, puisqu'on voit, quelques années plus tard, Mithradate soulever les Asiatiques en promettant de les délivrer de la tyrannie des publicains et des proconsuls. Leur rapacité s'étendait jusque sur les royaumes alliés ; au moment de la guerre des Cimbres, Marius ayant fait demander des troupes à Nicomède, roi de Bithynie, celui-ci répondit qu'il ne manquait pas de bonne volonté, mais d'hommes, car, grâce aux publicains et aux marchands d'esclaves, il n'avait plus pour sujets que des femmes, des vieillards et des enfants.

Mithradate, roi de Pont. — Le royaume de Pont, ou Cap-padokie maritime, eut, pendant quelques années, un rôle éclatant dans l'histoire, grâce à l'énergie d'un de ses rois, Mithradate Eupator, qui fut, après Hannibal et Jugurtha, le plus grand ennemi des Romains. Ce nom de Mithradate, selon l'orthographe des monnaies, que les textes remplacent par la forme moins correcte de Mithridate, avait été porté par plusieurs de ses prédécesseurs, et se rattache au culte de Mithra, divinité des Perses, car les rois de Pont se disaient issus de la

race des Achéménides. Les satrapes héréditaires du Pont, vassaux de l'empire médo-persique, profitèrent de l'invasion d'Alexandre pour se rendre indépendants, prirent le titre de rois, et plusieurs d'entre eux contractèrent des alliances de famille avec les Séleukides.

La civilisation grecque avait depuis longtemps pénétré dans le Pont, comme dans les autres contrées de l'Asie Mineure, par les colonies répandues le long des côtes. Les rois de Pont finirent par soumettre celles de ces colonies qui se trouvaient sur leur territoire, Amisos, Trapézonte, et en dernier lieu, l'importante ville de Sinopè, qui devint leur capitale. On peut reprocher à Mithradate tous les vices des autres rois gréco-



Mithradate Eupator, roi du Pont.

(Le graveur a écrit par erreur ΜΙΘΡΙΑΤΟΥ pour ΜΙΘΡΑΔΑΤΟΥ.)

barbares, la cruauté, la perfidie, l'absence complète des sentiments de famille : on l'accuse d'avoir fait tuer sa mère. Les parricides étaient fréquents dans les familles royales ; mais ce qui est particulier à Mithradate, c'est une volonté que rien ne pouvait abattre et qui contraste avec l'affaissement des caractères à cette époque. Seul, il osa braver la puissance de Rome, devant laquelle tout le monde était prosterné ; il réussit à la tenir en échec. Sa haine lui fit trouver des ressources inattendues. Il comprit le parti qu'il pouvait tirer des barbares qui avoisinaient ses États, et il résolut de prendre les Scythes, les Sarmates, les Bastarnes pour alliés et pour auxiliaires et de les lancer comme une meute sur le monde romain. C'était le commencement d'une réaction de l'Orient contre l'Occident.

Monté très jeune sur le trône (120), Mithradate put se garantir des pièges qui entourent la minorité des rois. Il vivait dans les forêts, s'exerçait à toutes les fatigues, s'habituant même, à ce qu'on dit, à supporter les poisons. Les Grecs de la Chersonnèse Taurique, ne pouvant résister aux continuelles attaques des Scythes, l'appelèrent à leur secours. Il battit les Scythes et devint roi du Bosphore (ou plutôt Bospore, selon l'orthographe grecque). Sa domination s'étendit même sur la Colchide. Cette expédition contre les Scythes fut peut-être la cause de la migration des Cimbres (Kimrys ou Kimmériens), qui entraînèrent avec eux des populations keltiques et teutooniques, traversèrent la Gaule, envahirent l'Espagne et menacèrent l'Italie. Pendant que les Romains se défendaient contre cette redoutable invasion de barbares, Mithradate étendit ses possessions en Asie Mineure. Les intrigues ordinaires dans les monarchies lui fournirent des prétextes pour intervenir chez ses voisins. Il prit d'abord la Paphlagonie, qu'il partagea avec Nicomède II, roi de Bithynie ; aux réclamations des Romains il répondit par l'envahissement de la Galatie, qui était aussi sous leur protection. Puis il attaqua la Cappadokie, mais Nicomède avait aussi des prétentions sur cette province, et il y eut en quelques années trois ou quatre rois du nom d'Ariarathe élevés au trône les uns par Nicomède, les autres par Mithradate et successivement renversés ou assassinés. Nicomède réclamait l'appui des Romains : le Sénat crut rétablir la paix en proclamant l'indépendance des Cappadokiens ; mais ils déclarèrent que la liberté leur serait insupportable et qu'ils aimaient mieux avoir un roi : ils choisirent Ariobarzane. Alors Mithradate se ligua avec son gendre Tigrane, roi d'Arménie, et l'excita à renverser Ariobarzane. Dans le même temps (91) Nicomède II mourut en laissant deux fils ; l'aîné, Nicomède III, lui succéda et fut reconnu par les Romains, mais le second, Socrate Chrestos, se révolta à l'instigation de Mithradate, qui le mit sur le trône. Les rois dépossédés allèrent à Rome demander justice : un décret du Sénat rétablit Ariobarzane en Cappadokie et Nicomède III en Bithynie.

Massacre des Romains en Asie. — Mithradate, qui méditait depuis longtemps une guerre contre les Romains, avait

réuni trois cent mille soldats et quatre cents vaisseaux. Il détruit la flotte romaine et écrase les troupes commandées par les commissaires du Sénat (88). Deux d'entre eux sont faits prisonniers, abreuvés d'outrages et périssent dans les supplices. Toute l'Asie Mineure reconnaît son autorité, les villes libres lui ouvrent leurs portes. Il renvoie sans rançon les prisonniers grecs et déclare qu'il veut affranchir les populations de la tyrannie des proconsuls et de la rapacité des publicains. Des ordres secrets sont expédiés aux magistrats des villes et, au jour prescrit, partout, à la même heure, tous les Romains furent égorgés à la fois. Il en périt quatre-vingts mille selon les uns, cent vingt mille selon les autres. Rien ne fut épargné, ni les enfants, ni les femmes, ni les suppliants qui embrassaient les autels. Un très petit nombre de villes restèrent fidèles aux Romains. Les Rhodiens recueillirent ceux qui étaient parvenus à s'échapper. Mithradate n'avait plus de défection à craindre parmi ses nouveaux sujets : il les avait associés à sa fortune en les rendant complices d'un tel massacre. Il s'établit paisiblement à Pergame pendant que ses généraux faisaient pour lui de nouvelles conquêtes. Archélaos, à la tête d'une flotte puissante et d'une armée de cent cinquante mille hommes, lui soumit les Kyclades et toute la Grèce qui, n'ayant pas de milices nationales, ne fit aucune résistance, tandis que les Rhodiens, assiégés par Mithradate, qui ne leur pardonnait pas leur fidélité aux Romains, se défendirent avec autant d'énergie qu'ils en avaient montré contre Dèmétrios.

Expédition de Sulla. — Jamais depuis Hannibal, la puissance romaine n'avait été si sérieusement menacée. Mithradate avait bien choisi son heure. A peine délivrée de l'invasion des Cimbres et des Teutons, Rome avait eu à lutter contre une révolte d'esclaves, puis contre une insurrection générale des peuples de l'Italie. Enfin, une effroyable guerre civile, qui couvait depuis l'assassinat des Gracques, éclata précisément à propos de l'expédition qui allait être envoyée contre Mithradate. Le commandement de cette expédition avait été confié à Sulla, mais Marius, le vainqueur des Cimbres, aurait voulu en être chargé. La rivalité de ces deux hommes mit aux prises non seulement les deux factions dont ils étaient les chefs, mais les généraux et

les armées. Il y a des lois morales dans l'histoire : Rome s'était servie de sa puissante organisation militaire pour conquérir le monde ; les armées qui avaient fait sa grandeur allaient détruire sa liberté, car une république militaire devient nécessairement dictatoriale. Le parti populaire avait le dessus et Sulla allait être mis en accusation : laissant là ses accusateurs et ses juges, il partit avec ses troupes pour la conquête de l'Asie. Il devinait qu'une armée gorgée d'or mettrait son général au-dessus de la république : c'est lui, et non César, qui est le véritable fondateur de l'empire romain.

Prise d'Athènes. — Les Grecs accueillirent l'armée romaine comme ils avaient accueilli les soldats de Mithradate. Les villes envoyèrent des ambassades à Sulla pour l'appeler dans leurs murs. Les Athéniens seuls se préparèrent à la résistance. Archélaos, lieutenant de Mithradate, les avait mis en possession de Délos et de son trésor sacré. Un philosophe nommé Aristion par Appien et Plutarque, Athénion par Athénée, d'après Poseidonios d'Apamée, souleva les Athéniens en leur parlant de la gloire de leurs ancêtres et en leur persuadant que Mithradate rétablirait leur domination sur la Grèce. Il fut bientôt investi d'une autorité qu'il exerça, disent les historiens, d'une façon très tyrannique ; cependant la plupart des mesures qu'on lui reproche sont de celles qu'on ne peut éviter de prendre dans une ville assiégée. S'il maltraitait les riches, probablement favorables aux Romains, il distribuait de l'orge aux pauvres. Sulla assiégea en même temps la ville et le Pirée, défendu par Archélaos. Pour réparer ses machines de guerre, il coupa les bois sacrés et les arbres du Lycée et de l'Académie. Pour entretenir et payer ses troupes, il dépouilla les temples de Delphes, d'Épidaure, d'Olympie. Il s'irritait de la longue et courageuse résistance des Athéniens, qui lui lançaient des sarcasmes du haut des remparts, l'appelant une mure saupoudrée de farine. Il y avait dans la ville des espions qui lui donnaient avis de tous les mouvements des assiégés, des convois de vivres qu'on attendait, des sorties qu'on préparait. Les habitants étaient réduits à manger du cuir bouilli et de la chair humaine. Enfin, grâce à des traîtres, il entra dans la ville et donna le signal du massacre, essayant sur les Athéniens le

système de répression sauvage qu'il voulait appliquer à ses compatriotes et qui a eu tant d'imitateurs. Le sang inondait tout le Céramique, débordait par les portes et ruisselait dans les faubourgs : nous connaissons ces journées-là. Peu de temps après, Sulla se rendit maître du Pirée, brûla l'arsenal, œuvre admirable de l'architecte Philon, et rasa les fortifications élevées par Périclès (86).

Victoires de Sulla en Grèce. — Archélaos fit sa jonction avec Taxilos, un des généraux de Mithradate, qui amenait de Macédoine cent mille hommes, dix mille chevaux et quatre-vingt-dix chars. Sulla quitta le maigre pays de l'Attique, où il n'aurait pu nourrir son armée, et malgré la supériorité du nombre des ennemis, remporta une grande victoire à Chéronée. Cent dix mille barbares furent tués ; Sulla a écrit dans ses Commentaires qu'il n'avait perdu que douze hommes. Mithradate, qui avait à sa disposition dans le Caucase une pépinière de soldats, envoya bientôt en Grèce une nouvelle armée aussi nombreuse que les précédentes. Elle fut détruite dans les marais d'Orchomène. On soupçonna que ces victoires, qui coûtaient si peu de monde à Sulla, avaient été achetées. Ce qui confirme ce soupçon, c'est l'étrange faveur qu'il témoigna dès lors à Archélaos. Il l'engageait à se faire roi à la place de Mithradate et lui promettait l'appui des Romains. Archélaos, de son côté, offrit à Sulla, de la part du roi, autant de troupes, de vaisseaux et d'argent qu'il en voudrait pour terminer la guerre civile. Ces tentatives réciproques de corruption furent repoussées de part et d'autre avec une indignation réelle ou simulée.

Tyrannie de Mithradate. — Mithradate avait inutilement assiégé Rhodes, qui restait fidèle à l'alliance romaine. A la nouvelle des victoires des Romains en Grèce, il y eut dans toute l'Asie une réaction en leur faveur. Pour prévenir les défections, Mithradate donnait la liberté aux villes et s'y faisait des partisans en abolissant les dettes et en donnant aux étrangers le droit de cité. Il affranchissait les esclaves et les enrôlait dans ses armées ; à la bataille de Chéronée, vingt-cinq mille esclaves avaient combattu au premier rang. Mais les conspirations se multipliaient, même dans l'entourage du roi. Il égorgea les Tétrarques de Galatie avec toutes leurs familles.

Il imposa une amende de deux mille talents aux habitants de Chios, qui avaient envoyé une ambassade à Sulla, et la somme n'ayant pu être complétée, il livra les citoyens à leurs esclaves ou les transporta en Colchide, en séparant les hommes de leurs femmes et de leurs enfants. Athénée voit dans ce désastre une vengeance tardive des Dieux contre Chios, la ville qui avait introduit la première, parmi les Grecs, l'usage d'acheter des esclaves.

Sulla traite avec Mithradate. — Le contre-coup des guerres civiles de Rome se fit sentir en Asie. Deux légions, commandées par le consul Flaccus, furent envoyées pour combattre à la fois Mithradate et Sulla, qu'un décret venait de déclarer ennemi public. En traversant la Thessalie, une partie des soldats de Flaccus se joignirent à Sulla; les autres, retenus sous les drapeaux par Fimbria, le prirent pour général et jetèrent le consul dans un puits. Fimbria lui coupa la tête, la jeta à la mer et laissa le corps sans sépulture. Puis il marcha contre Mithradate, battit son fils et ses généraux et l'obligea à quitter Pergame et à se renfermer dans Pitanè. La guerre aurait été terminée si Fimbria avait eu des vaisseaux; il demanda à Lucullus, qui commandait la flotte de Sulla, de fermer la mer au roi. Mais Lucullus, sacrifiant l'intérêt national aux haines politiques, ouvrit un passage à Mithradate qui s'empessa de traiter avec Sulla. L'entrevue eut lieu à Dardanos de Troas. Sulla s'en tint aux conditions qu'il avait signifiées à Archélaos après la bataille d'Orchomène : le roi devait abandonner toutes ses conquêtes. « Que me laisses-tu donc? demanda Mithradate. — Je te laisse la main qui a signé l'arrêt de mort de cent mille Romains ». Michelet dit à ce propos : « Par ce mot accablant, Sulla ne faisait qu'avouer sa trahison; il aurait pu prendre ce terrible ennemi de Rome et épargner trente ans de guerre à sa patrie ». Cette appréciation est plus juste que celle de Montesquieu dans son dialogue de Sulla et d'Eucrate (84).

Exactions de Sulla en Asie. — Les soldats auraient pu être mécontents d'une paix qui leur ôtait l'espoir du butin, il fallait leur donner une compensation. Sulla les logea dans les maisons les plus riches et ordonna que chacun d'eux recevrait de son hôte quatre tétradrachmes avec un souper pour lui et

autant d'amis qu'il voudrait en amener; que chaque officier recevrait cinquante drachmes par jour, avec une robe pour rester dans la maison et une autre pour paraître en public. Les soldats de Fimbria abandonnèrent leur chef, qui se perça de son épée, et vinrent se ranger du côté où l'on payait le mieux. Sulla rétablit Nicomède et Ariobarzane sur leurs trônes, donna le titre d'alliés de Rome aux Rhodiens, aux Lykiens et aux villes de Chios, d'Illium, de Magnésie, qui avaient souffert des exactions de Mithradate ou de Fimbria. Il imposa au reste de l'Asie une contribution de vingt mille talents (cent millions). Il ordonna que les esclaves affranchis par Mithradate rentrent au pouvoir de leurs maîtres; cet ordre, d'une exécution difficile, multiplia les troubles. Il avait obligé Mithradate à abandonner sa flotte; les matelots se firent pirates et, sans même attendre le départ de Sulla, prirent et pillèrent Samos, Iassos, Clazomène, Samothrace. Il ne s'en inquiéta pas; il avait hâte de retourner à Rome. Il avait enrichi ses soldats, qui ne demandaient qu'à piller l'Italie comme ils avaient pillé la Grèce et l'Asie. Il feignit de manquer d'argent pour l'expédition : ils lui offrirent d'en faire les frais. Il vit qu'il pouvait compter sur eux, et les lancer contre la patrie. Il revint sauver l'ordre et la société par ces proscriptions systématiques auxquelles son nom reste attaché dans l'histoire (82).

Progrès de Mithradate. — Mithradate profita de la paix pour raffermir sa domination sur les peuples des bords de la mer Noire. La Colchide lui demanda un de ses fils pour roi, et l'ayant obtenu, rentra dans l'obéissance. Cette prompte soumission lui rendit son fils suspect et il le fit mourir. Il équipa une flotte et rassembla une armée pour réprimer la révolte des villes du Bospore. Muréna, que Sulla avait laissé en Asie avec les légions de Fimbria, s'effraya de ces préparatifs, qui lui semblaient dirigés contre les Romains; il attaqua Mithradate et fut battu. Sulla lui envoya l'ordre de respecter les conditions du traité; mais la guerre recommença après la mort du dictateur (78). A l'instigation de Mithradate, son gendre Tigrane, roi d'Arménie, entra en Cappadokie et enleva trois cent mille habitants pour peupler une ville qu'il appela de son nom Tigranokerta. Nicomède III, roi de Bithynie, était

mort en léguant son royaume au Peuple romain (75); Mithradate s'en empara. Il ouvrit des négociations avec Sertorius, qui avait relevé le parti de Marius en Espagne. Appien dit que Sertorius lui abandonna l'Asie Mineure tout entière; selon Plutarque, il ne lui céda que la Bithynie et la Cappadokie, et Mithradate, tout en s'étonnant qu'un proscrit lui fît ses conditions, conclut un traité avec Sertorius, qui lui envoya un général appelé Marcus Marius par Plutarque, Varius par Appien. Mithradate l'emmenait partout avec lui, se tenant au second rang et laissant les insignes du commandement au lieutenant de Sertorius (74).

Campagne de Lucullus en Asie. — Le meilleur auxiliaire de Mithradate, c'était la rapacité des publicains qui avaient avancé les vingt mille talents imposés à l'Asie par Sulla. En quelques années ils avaient sextuplé cette somme par l'usure, et les populations exténuées avaient pris la domination de Rome en horreur. Lucullus, un des chefs du parti de Sulla, réussit, à forces d'intrigues, à se faire donner la mission lucrative de combattre Mithradate. Il y fit sa fortune, mais du moins il empêcha les autres de suivre son exemple : il mit un frein à l'avidité des soldats et à celle des financiers. Il ne montra pas moins d'habileté dans la direction de la guerre. Au lieu d'attaquer les innombrables armées du roi du Pont, il les réduisit par la famine. Mithradate perdait son temps à assiéger la ville imprenable de Kyzique ; Lucullus s'empara des défilés et lui coupa les vivres. Le roi, ne pouvant résister à cette tactique, se sauva sur un vaisseau ; les barbares se débandèrent. Lucullus les massacra sans peine au passage du Rhyndacos et du Granique.

Lucullus avait ordonné à Voconius, qui commandait sa flotte, de fermer le passage du Bospore de Thrace à Mithradate; Voconius s'amusa à se faire initier aux mystères de Samothrace et laissa passer le roi, faisant ainsi par négligence ce que Lucullus lui-même avait fait autrefois volontairement. La flotte royale fut assaillie par une violente tempête; Mithradate fut obligé de se confier à des pirates qui le débarquèrent à Héraclée Pontique. Il rassembla une nouvelle armée et, après plusieurs défaites successives, fut sur le point d'être

pris. Il échappa à ceux qui le poursuivaient en abandonnant derrière lui un mulet chargé d'or. Craignant que son harem ne tombât au pouvoir de l'ennemi, il envoya à ses femmes et à ses sœurs l'ordre de se tuer. Parmi ses femmes étaient deux Milésiennes, Monime et Bérénikè. Monime essaya de s'étrangler avec son diadème, qui se rompit : elle tendit sa gorge au couteau de l'eunuque. Bérénikè demanda du poison ; sa mère voulut le partager avec elle et mourut aussitôt ; Bérénikè lut-tait contre la mort, l'eunuque l'acheva. Des deux sœurs du roi, l'une mourut en le maudissant, l'autre le fit remercier de l'avoir mise à l'abri des outrages. Une troisième sœur de Mithradate était prisonnière des Romains. Varius, l'envoyé de Sertorius, était aussi tombé au pouvoir de Lucullus, qui le fit mourir, ne voulant pas traîner un sénateur derrière son char de triomphe.

Les villes grecques d'Héraclée Pontique, d'Amisos et de Sinopè, annexées au royaume de Pont, offraient seules une résistance sérieuse. Héraclée finit par être livrée à Cotta, qui l'assiégeait depuis deux ans ; il la brûla, dépouilla ses temples, enleva une foule de statues et se para du titre de Pontique. Le Sénat blâma cette dureté envers une ville qui n'avait quitté le parti des Romains que par force, et rendit aux Héracléotes leur port et leur territoire. La soumission du Pont fut complétée par la prise de Sinopè et d'Amisos ; Lucullus n'avait pu empêcher ses soldats de piller ces deux villes, mais il les rendit à leurs habitants et les déclara villes libres. Macharès, fils de Mithradate, envoya une couronne d'or au vainqueur de son père. Lucullus, apprenant que le vieux roi s'était retiré en Arménie, fit demander à Tigrane de livrer l'ennemi du Peuple romain. En attendant, pour achever de pacifier l'Asie, il employa l'hiver à réprimer l'usure ; il fixa la rente de l'argent à 4 p. 100 par mois, défendit de prendre l'intérêt de l'intérêt et abandonna aux créanciers seulement le quart des revenus du débiteur. Ces sages mesures ôtaient à Mithradate l'appui qu'il avait trouvé dans les populations asiatiques ; il ne restait plus qu'à le poursuivre en Arménie.

Défaite de Tigrane, roi d'Arménie. — Le royaume d'Arménie, qui s'était affranchi de la suzeraineté des Séleukides

après la défaite d'Antiochos le Grand par les Romains, eut un moment d'éclat dans l'histoire sous le règne de Tigrane, comme le royaume du Pont sous le règne de Mithradate. Tigrane, qui prenait le titre de roi des rois, porté autrefois par les Achéménides, pouvait passer en effet pour un des princes les plus puissants de l'Asie. Il avait enlevé le nord de la Mésopotamie aux rois des Parthes; les Syriens, fatigués des interminables querelles entre les deux branches de la famille des Séleukides, avaient fini par se donner à Tigrane. Des rois le servaient à table et couraient devant son char. Il n'avait pas aidé son beau-père à combattre les Romains, mais, quand ils lui demandèrent de le livrer, il s'étonna de tant d'audace et se prépara à la guerre. Lucullus ne se laissa pas éblouir par la puissance, plus apparente que réelle, du roi des rois; il ne prit que quinze mille hommes pour envahir l'Arménie.

Il avait vaincu Mithradate en traînant la guerre en longueur: il déconcerta Tigrane par la rapidité de l'attaque. Le messager qui annonça l'arrivée de l'armée romaine fut puni de mort; les courtisans soutenaient que Lucullus était encore à Éphèse. Le roi ordonna à Mithrobarzane de lui amener le général ennemi mort ou vif. L'avant-garde de Lucullus suffit pour dissiper l'armée barbare. Tigrane vint au-devant de lui avec cent soixante mille hommes. En voyant le petit nombre des Romains, il dit: « S'ils viennent comme ambassadeurs, ils sont beaucoup; si c'est comme ennemis, ils sont bien peu. » Les Romains n'eurent que la peine de tuer: ils perdirent cinq hommes, selon Plutarque. Tigranokerta fut livrée à Lucullus par les Grecs que Tigrane y avait transportés. Il les renvoya dans leurs pays en payant les frais de la route. La ville fut livrée au pillage: les soldats y firent un immense butin.

Mutinerie des soldats de Lucullus. — Les rois des Arabes, des Sophéniens, des Gordyéniens se soumirent à Lucullus. Le roi des Parthes sollicita l'alliance de Rome, mais il traitait en même temps avec Tigrane, qui lui offrait l'Adiabène. Lucullus voulut punir cette duplicité; sa victoire facile sur Tigrane lui inspirait l'espoir de conquérir toute l'Asie; mais ses soldats refusèrent de le suivre dans une expédition

lointaine. Il avait eu le tort de laisser à Tigrane le temps de lever une nouvelle armée. Mithradate réunit ses forces à celles de son gendre, les forma à la discipline romaine et, selon une tactique qu'il avait apprise à ses dépens, essaya d'affamer l'armée ennemie. Lucullus, pour obliger ses adversaires à livrer bataille, mit le siège devant Artaxata, où Tigrane avait transporté son harem et remporta une grande victoire ; mais la mutinerie de ses soldats augmentait tous les jours. Ils ne lui pardonnaient pas de les tenir sous la tente, au lieu de les laisser vivre grassement dans les villes, aux dépens des habitants, comme l'avait fait Sulla. Son beau-frère, Publius Clodius, était à la tête des mécontents : « Les soldats de Pompée sont maintenant riches et tranquilles, disait-il, et ils n'ont eu à combattre que des fugitifs et des esclaves : nous, pour prix de tant de guerres contre toutes les nations, nous n'avons que l'honneur d'escorter les chameaux de Lucullus chargés d'or. »

Il est certain qu'il s'était enrichi ; les villes qu'il avait délivrées de l'usure l'en remerciaient par des cadeaux. Grâce à ses réglemens, les dettes étaient liquidées, les propriétés libérées, et l'ennemi seul avait payé les frais de la guerre. Mais le parti des Chevaliers, qui reprenait de l'influence à Rome, parvint à lui faire retirer le commandement. Ses soldats lui refusèrent l'obéissance. Quand les commissaires romains vinrent prendre possession des nouvelles provinces, Mithradate les avait déjà reconquises. Lucullus, lorsqu'il n'était que lieutenant de Sulla, n'avait pas voulu partager avec un ennemi politique la gloire de terminer la guerre : cette gloire allait lui être enlevée par un rival heureux.

§ III.

Les triumvirs en Asie.

Puissance des pirates. — Guerre contre les pirates. — Clémence de Pompée. — Guerre de Pompée contre Mithradate. — Pompée en Arménie. — Soumission du Pont et de la Syrie. — Les Romains en Judée. — Mort de Mithradate. — Soumission de Kyrène et de Kypros. — Les Romains en Égypte. — Expédition de Crassus contre les Parthes. — Défaite des Romains. — Mort de Crassus. — César

et Pompée. — Assassinat de Pompée. — César à Alexandrie. — César et Cléopâtre. — Guerre contre Pharnakès. — Dictature de César; sa mort.

Puissance des pirates. — Les Romains, occupés à la fois par Mithradate en Asie et par Sertorius en Espagne, avaient négligé de faire la police des mers. La piraterie s'était développée à la faveur des guerres continuelles des Lagides et des Séleukides. Pour les populations écrasées d'impôts, en butte aux exactions des publicains, aux pillages des soldats, la mer était un asile. Les pirates se recrutaient dans tous les pays maritimes de l'Asie Mineure et trouvaient des refuges ignorés sur toutes les côtes, principalement dans les contrées montagneuses, comme la Kilikie et l'Isaurie. « Ils firent de tels progrès, dit Plutarque, que, non contents d'attaquer les vaisseaux, ils ravageaient les îles et les villes maritimes. Déjà même des hommes distingués par leur richesse, leur naissance et leurs capacités, montaient sur les vaisseaux des pirates et se joignaient à eux; il semblait que ce fût un métier honorable. Ils avaient en plusieurs endroits des arsenaux, des ports, des phares et des tours d'observation bien fortifiées. Leurs flottes, munies de bons rameurs et de pilotes habiles, fournies de vaisseaux légers et propres à la course, répandaient partout la terreur et affligeaient par leur magnificence. Leurs poupes étaient dorées, ils avaient des tapis de pourpre et des rames argentées, ils semblaient se glorifier de leur brigandage. On entendait sur toutes les côtes des sons de flûte et des chansons à boire; les riches et les villes même étaient obligées de se racheter, c'était une honte pour la puissance romaine. On comptait plus de mille de ces vaisseaux corsaires, ils avaient pris quatre cents villes, pillé des sanctuaires inviolés. » Les Dieux grecs ne les inquiétaient guère : ils n'adoraient que Mithra, divinité d'origine persique, dont le culte commença par eux à se répandre en Occident.

La puissance de ces pirates était devenue en quelques années aussi redoutable que le fut celle des Normands au moyen âge. Le danger eût été encore plus grand s'ils avaient eu des chefs intelligents; ils pouvaient servir de lien entre Sertorius et Mi-

thradate ; ils pouvaient soutenir Spartacus, qui venait de soulever en Italie une terrible révolte d'esclaves. Mais ils ne songeaient qu'au pillage ; Spartacus avait fait marché avec eux pour passer en Sicile : ils prirent son argent et le laissèrent en Italie, où il mourut comme un héros. Rome fut sauvée par le défaut d'accord entre ses ennemis. Mais elle ne pouvait tolérer plus longtemps l'insolence des pirates qui menaçaient de l'affamer en interceptant les communications avec la Sicile. Leurs insultes s'adressaient surtout aux Romains ; ils enlevèrent la fille d'un personnage consulaire et deux prêteurs avec les licteurs qui les gardaient. Quand un de leurs prisonniers disait qu'il était citoyen romain, ils feignaient d'être épouvantés, ils se jetaient à genoux, les uns lui mettaient des souliers, les autres une toge, afin qu'il ne fût plus méconnu ; puis, après s'être joués de sa crédulité, ils mettaient une échelle au bord du vaisseau et l'invitaient à descendre dans la mer et à retourner chez lui ; s'il refusait, ils le précipitaient dans les flots.

Guerre contre les pirates. — Une expédition fut dirigée par le proconsul Servilius contre la Kilikie et l'Isaurie, où se trouvaient les principaux rassemblements de pirates. Il s'empara de la ville d'Isaura, y fit un immense butin et prit le surnom d'Isaurique (78), mais les pirates, un moment dispersés, se rassemblèrent en Crète ; ils trouvaient des alliés naturels dans les Crétois, habitués à fournir des mercenaires à toutes les armées et toujours occupés à guerroyer les uns contre les autres. Marc Antoine, père du triumvir, fit voile vers la Crète, emportant presque autant de chaînes que d'armes. Il fut puni de sa présomption par une défaite, et ses chaînes servirent à pendre ses soldats aux mâts des vaisseaux (76). Le consul Métellus passa en Crète où il resta trois ans (70) ; mais la conquête de la Crète, pas plus que celle de l'Isaurie, ne débarrassait la Méditerranée d'un ennemi insaisissable qui, à peine écrasé sur un point, reparaisait sur un autre. Pompée, qui était très populaire à Rome, fut investi pour trois ans du proconsulat général des mers avec des pouvoirs à peu près illimités (67). Deux questeurs et vingt-quatre sénateurs furent mis sous ses ordres ; il eut à sa disposition cinq cents vaisseaux, cent vingt mille soldats et six mille talents. C'était, sous une

forme moins violente que la dictature de Sylla, un nouvel essai de la monarchie, qui devenait de plus en plus inévitable. Pompée divisa la Méditerranée en treize régions, à chacune desquelles il assigna une escadre. Les pirates furent enveloppés comme dans un filet ; toute la partie occidentale de la Méditerranée fut balayée en quarante jours, les marchands purent circuler, d'immenses convois de blés débarquèrent au port d'Ostie (67).

Clémence de Pompée. — Ceux des pirates qui avaient pu s'échapper cherchèrent une retraite dans la Kilikie, « comme des essaims d'abeilles qui regagnent leur ruche. » Pompée les poursuivit avec ses meilleurs vaisseaux et assiégea la ville de Corakésion où ils s'étaient rassemblés. Ils demandèrent à être reçus à composition ; ils se rendirent, livrèrent les villes et les îles qu'ils occupaient et leurs forteresses inaccessibles. Les pouvoirs donnés à Pompée devaient durer trois ans : il termina la guerre en trois mois. Contre des ennemis si nombreux et si difficiles à atteindre, il avait employé une tactique nouvelle, la clémence : il faisait grâce à tous ceux qui voulaient se rendre, et ils l'aidaient à soumettre les autres. Au lieu de tuer ses vingt mille prisonniers ou de les vendre comme esclaves, selon l'usage, il les transporta loin de la mer, leur donna des terres à cultiver, les établit dans des villes dépeuplées, à Soloi, récemment détruite par Tigrane, à Dymè, ville d'Achaïe qui manquait d'habitants. La Crète était, comme la Kilikie, une pépinière de pirates ; Métellus y faisait une guerre d'extermination. Les Crétois envoyèrent des députés à Pompée pour le supplier de venir dans leur île, qui faisait partie de son gouvernement. Il fit défendre aux villes de recevoir les ordres de Métellus et envoya son lieutenant Octavius pour y prendre le commandement. Métellus, qui tenait aux honneurs du triomphe et au surnom de Crélique, refusa de céder, et on reprocha à Pompée d'avoir voulu s'approprier la gloire d'autrui. Il est probable en effet qu'il agissait par ambition, mais sa conduite dans toute cette guerre n'en était pas moins conforme à la grande politique romaine, formulée depuis par Virgile :

Parcere subjectis et debellare superbos.

Campagne de Pompée contre Mithradate. — Pompée était encore en Kilikie lorsque le tribun Manilius proposa de le charger de la guerre d'Asie en lui conservant tous les pouvoirs qu'il avait reçus contre les pirates. C'était faire injure à Lucullus, qui avait habilement conduit la guerre contre Mithradate et contre Tigrane. Quelques nobles s'opposèrent timidement à cette proposition qui prolongeait l'autorité impériale d'un transfuge de leur parti. Mais Cicéron prodigua les fleurs de sa rhétorique ; il y avait des miasmes de monarchie dans l'air : le peuple investit son favori d'une puissance égale à celle que Sulla avait reçue de l'aristocratie. En apprenant cette nouvelle, Pompée joua une petite comédie qui fut souvent renouvelée par Auguste : « Toujours des honneurs, toujours des fatigues ! Que ne suis-je un citoyen obscur ! » Son entrevue avec Lucullus commença par des compliments aigre-doux et finit par des injures, Pompée reprochant à Lucullus son avarice, Lucullus reprochant à Pompée son ambition, en quoi, dit Velléius Paterculus, ils avaient raison tous les deux. Leurs amis eurent de la peine à les séparer. Lucullus, dégoûté de la politique, revint à Rome jouir de ses richesses. Son goût pour la bonne chère lui a valu plus de réputation que ses victoires. C'est à lui que nous devons les cerises, dont il prit les premiers plants à Cérasonthe, ville de Cappadokie. Il rapporta aussi à Rome une très riche bibliothèque, qu'il ouvrit libéralement aux savants et aux lettrés. Pompée se mit immédiatement à la poursuite de Mithradate et l'assiégea dans son camp ; mais Mithradate parvint à s'échapper avec l'élite de son armée, après avoir fait tuer les malades et les personnes inutiles. Pompée l'atteignit près de l'Euphrate et lui livra bataille la nuit, au clair de lune. Il périt plus de dix mille barbares, leur camp tomba au pouvoir des Romains. Mithradate s'enfuit presque seul vers l'Arménie, mais Tigrane refusa de le recevoir et mit sa tête à prix ; le vieux roi se retira en Colchide (66).

Pompée en Arménie. — Le fils de Tigrane, révolté contre son père, appela Pompée en Arménie. Tigrane effrayé crut que le parti le plus sûr était de se soumettre à un général dont on vantait le caractère doux et facile. Après avoir reçu une garnison romaine dans Artaxata, il se présenta au camp de Pom-

pée, et, détachant son diadème, se prosterna à la manière orientale. Pompée le releva, le fit asseoir, et pour réconcilier le père et le fils, les invita tous deux à sa table. Il donna au jeune Tigrane la Sophène et la Gordyène et laissa au père le royaume d'Arménie, en lui imposant seulement un tribut de 6,000 talents. Quant aux provinces que Tigrane avait réunies à ses États héréditaires, il les avait déjà perdues depuis sa guerre avec Lucullus. Heureux d'en être quitte pour une contribution de guerre, il donna de plus aux troupes romaines une gratification d'une mine par soldat, dix mines à chaque centurion, soixante à chaque tribun. Mais le jeune Tigrane, ne trouvant pas sa trahison payée assez cher, laissa éclater son mécontentement. Il essaya même d'intriguer auprès de Phraate, roi des Parthes, dont il avait épousé la fille. Pompée le fit charger de chaînes et le réserva pour son triomphe (65).

Soumission du Pont et de la Syrie. — S'engageant ensuite dans la région du Caucase, Pompée soumit deux populations barbares, les Albanes et les Ibères. Contrairement à Plutarque, Appien place cette expédition avant le séjour de Pompée en Arménie. Mithradate s'était retiré dans le royaume du Bospore Kimmérien. Il eût été difficile d'aller l'y chercher à travers la Scythie. Pompée revint passer l'hiver dans la ville d'Amisos, où il régla les affaires d'Asie comme si la guerre était terminée. La Paphlagonie et le Pont furent réunis à la province de Bithynie; Ariobarzane, remis en possession de la Cappadokie, dont il avait été dépouillé par Tigrane, céda le trône à son fils, mais le jeune homme refusa de prendre la place de son père; il fallut un ordre de Pompée pour le décider à accepter. L'un et l'autre prennent sur leurs monnaies le titre d'amis des Romains. Antiochos l'Asiatique, fils d'Antiochos de Kyzique, avait espéré rentrer en possession de la Syrie et disait en avoir reçu la promesse de Lucullus; mais il y avait déjà dix-huit ans que les Syriens, fatigués des Séleukides, s'étaient donnés à Tigrane et pendant tout ce temps, Antiochos était resté caché en Kilikie. Pompée lui répondit, selon Justin, qu'il n'avait aucun droit à un royaume conquis sur Tigrane par les armes romaines et qu'il ne saurait pas le défendre contre les brigands juifs et arabes. Il était temps d'en finir avec les

Séleukides. Il y avait cependant encore un Antiochos dans la Comagène, province limitrophe de la Syrie et de l'Arménie; Pompée lui laissa son petit royaume, quoiqu'il eût combattu sous les ordres de Tigrane, son suzerain. Après avoir fait de la Syrie une province romaine, Pompée franchit le Liban et s'avança au delà de Damas, promenant son armée, dit Florus, « dans les bois odorants, dans les forêts de l'encens et de la myrrhe. »

Les Romains en Judée. — L'expédition des Romains en Judée, mentionnée très brièvement par Appien et Plutarque, racontée en détail par Joseph, fut amenée par les querelles de famille des princes Asmonéens. Les deux fils d'Alexandre Jannée se disputaient le trône : Hyrcan était soutenu par la secte des pharisiens, Aristobule par celle des sadducéens. En vertu des traités d'alliance qui mettaient la Judée sous la protection des Romains, Pompée prit le rôle d'arbitre dans la querelle des deux frères et se prononça en faveur d'Hyrcan, qui était l'ainé. Il entra dans Jérusalem, dont les partisans d'Hyrcan lui ouvrirent les portes, mais ceux d'Aristobule se retranchèrent dans le temple qui formait une citadelle fortifiée au milieu de la ville. Pour maintenir le prestige du nom romain il fallait s'en emparer; Pompée fit venir de Tyr des machines de guerre et commença le siège, en profitant des jours de sabbat pour avancer les travaux sans être inquiété par les Juifs. Au bout de trois mois, on donna l'assaut; le fils de Sulla pénétra le premier dans le fort. Pompée entra avec sa suite dans le sanctuaire, qui n'était accessible qu'au grand prêtre, une seule fois dans l'année, mais il ne toucha ni aux vases sacrés ni aux deux mille talents qui se trouvaient dans le trésor, et dès le lendemain il ordonna de purifier le temple et d'y offrir les sacrifices comme à l'ordinaire. Aristobule qui avait été fait prisonnier fut envoyé à Rome avec ses fils et ses filles. Un tribut fut imposé aux Juifs; Hyrcan fut investi de la grande sacrificature et reçu le titre d'ethnarque au lieu du titre de roi porté par ses prédécesseurs. Son pouvoir fut resserré dans les limites de la Judée; les villes de la Syrie que les rois asmonéens avaient ajoutées à leur territoire furent affranchies de la domination juive. Elles eurent leurs magistrats indigènes sous

la suzeraineté romaine; celles qui avaient été détruites furent rebâties (64).

En retirant au grand prêtre le diadème et le titre de roi, Pompée n'avait fait que se conformer à un vœu exprimé par les Juifs eux-mêmes; dans les conférences qui avaient eu lieu avant la guerre, ils avaient déclaré qu'ayant l'habitude d'être gouvernés par leurs grands prêtres, ils n'avaient nul besoin d'avoir des rois. La Judée ne fut pas réduite en province romaine; elle conserva ses lois et son gouvernement national sous la protection des Romains. Cette protection, les Juifs l'avaient jadis demandée pour s'affranchir du joug des Séleukides; mais le voisinage immédiat de ces puissants protecteurs pouvait devenir incommode: si les Juifs essayaient de s'annexer quelque district voisin et d'en circoncrire les habitants, ceux-ci pouvaient à leur tour réclamer la protection romaine. Il se forma donc deux partis parmi les Juifs: les uns trouvaient plus prudent de se soumettre de bonne grâce à la suzeraineté des Romains, comme leurs ancêtres avaient accepté celle des Perses; les autres regrettaient l'indépendance de la Judée et la domination qu'elle avait exercée sur les territoires voisins. L'intervention de Pompée en faveur d'Hyrchan avait fait d'Aristobule le chef du parti national. L'Iduméen Antipatros, ministre d'Hyrchan et qui gouvernait sous son nom, se fit le serviteur docile des Romains, et sa famille, en suivant la même politique, arriva à remplacer la dynastie asmonéenne comme, dans l'histoire des Francs, les maires du palais se substituèrent aux rois mérovingiens.

Mort de Mithradate. — Pendant que Pompée réglait les affaires de la Syrie et de la Judée, Mithradate était parvenu, après bien des obstacles, à gagner Panticapée, capitale du royaume du Bospore Kimmérien. Il avait donné jadis ce royaume à Macharès, un de ses fils; mais celui-ci avait négocié depuis avec Lucullus pour obtenir l'alliance des Romains. N'espérant pas de pardon de son père, il se tua à son approche. La flotte romaine fermait la mer à Mithradate: il conçut l'audacieux projet d'attaquer les Romains chez eux, à l'exemple d'Hannibal. Il voulait remonter la vallée de Danube et entraîner à sa suite les Scythes, les Thraces et les Gaulois.

Mais ses officiers et ses soldats s'effrayèrent de la grandeur de l'entreprise. Il y eut un soulèvement à Phanagoria, la plus importante des villes grecques du Bospore après l'anticapée. Pharnakès, fils de Mithradate, fut proclamé roi par l'armée. Le vieux roi craignit d'être livré vivant aux Romains ; il but du poison. Deux de ses filles, qui étaient fiancées aux rois d'Égypte et de Kypros, voulurent en boire avec lui et moururent aussitôt. Mais l'habitude des antidotes, ou plutôt la robuste constitution de l'énergique vieillard rendait le poison impuissant : il se fit percer d'un coup d'épée par un soldat gaulois. Son corps fut envoyé à Pompée, qui le fit ensevelir à Sinopé, dans le tombeau des rois de Pont (63). Il avait soixante-neuf ans ; il en avait régné cinquante-sept, et pendant quarante ans il n'avait pas cessé de lutter contre les Romains. Après lui, leur domination ne sera plus contestée : l'Asie grecque va devenir l'Asie romaine. Pompée avait fixé les limites que l'empire romain ne devait jamais franchir. A Ephèse, où il passa l'hiver, il distribua à son armée victorieuse la somme de 16,000 talents (96 millions de francs) ; chaque soldat reçut 1500 drachmes, et les officiers en proportion de leur grade. Il resta encore 20,000 talents que Pompée versa au trésor public. Son triomphe fut le plus splendide qu'on eût encore vu. Il y avait toute la vaisselle d'or et d'argent de Mithradate, ses meubles, ses bijoux, ses équipages de guerre, deux mille coupes d'onix enchâssées dans l'or. Parmi les captifs on voyait Aristobule, roi des Juifs et son fils Antigonos, le jeune Tigrane, fils du roi d'Arménie, le roi de Colchos, cinq fils et deux filles de Mithradate, les otages des Albanes, des Ibères et du roi de Comagène. Des écriteaux portaient les noms des nations vaincues : on y lisait que Pompée avait pris trois cents villes et mille fortesses, enlevé huit cents vaisseaux aux pirates et repeuplé trente-neuf villes abandonnées.

Soumission de Kyrène et de Kypros. — De tous les royaumes sortis de la conquête macédonienne, l'Égypte seule gardait encore une indépendance nominale sous le protectorat des Romains. Depuis longtemps la monarchie avait été démembrée par les rois eux-mêmes. Ptolémée Physcon avait fait de la Kyrénaïque un royaume indépendant au profit de son fils

naturel Ptolémée Apion ; celui-ci, après un règne de vingt ans, légua son royaume aux Romains (97). Au lieu d'en prendre possession, ils proclamèrent la liberté des villes. Mais les Kyrénaïens avaient perdu l'habitude de la vie politique ; la lutte des factions aboutit, comme toujours, à la tyrannie. Les Juifs, qui formaient une grande partie de la population, contribuèrent beaucoup à ces désordres. Pour les faire cesser, les Romains finirent par accepter le legs d'Apion, et la Kyrénaïque fut réduite en province romaine la même année que la Bithynie (76).

L'île de Kypros avait fini également par être séparée du royaume d'Égypte ; c'était un apanage pour les cadets ou les fils illégitimes des Lagides, dont les rivalités suscitaient de continuelles révolutions. Ces querelles ne nous sont connues que par des indications, souvent contradictoires, éparses dans divers auteurs, et la répétition des mêmes noms propres dans la famille royale jette une grande confusion dans cette histoire. Après la mort de Ptolémée Lathyre (81), sa fille Bérénikè occupe le trône ; son neveu Alexandre II, protégé par Sulla, épouse Bérénikè et la fait assassiner au bout de quelques jours. Le peuple se soulève contre lui et le tue dans un gymnase. On disait à Rome que, pour se venger de ses sujets qui l'avaient chassé, il avait légué son royaume au Peuple romain, mais l'existence de ce testament était douteuse. Les ambitieux prenaient ce prétexte pour se faire donner une mission lucrative ; mais le Sénat ne se pressait pas de faire de l'Égypte une province romaine, dans la crainte de rendre trop puissant le proconsul qui la gouvernerait. Les prétendants au trône allaient intriguer à Rome et se ménageaient à prix d'or la protection des hauts personnages, car on n'était plus au temps de Fabricius. Un fils naturel de Ptolémée Lathyre, que les Alexandrins surnommaient Aulète, le joueur de flûte, finit par se faire reconnaître roi d'Égypte, grâce au crédit de César et de Pompée, dont il avait acheté la faveur au prix de six mille talents (59). Il y avait à Kypros un autre bâtard de Lathyre, qui passait pour riche et avare. Appius Clodius, ayant été pris par les pirates de Kilikie, lui demanda l'argent nécessaire à sa rançon. Le Ptolémée n'osa pas refuser, mais il n'envoya que deux talents ;

les pirates ne voulurent pas s'en contenter et relâchèrent Clodius sur parole. Devenu tribun du peuple, Clodius se vengea en faisant décréter l'annexion de Kypros, et il en chargea Caton, qui n'en avait nulle envie, mais dont la présence à Rome le gênait. Arrivé à Kypros sans soldats, Caton engagea le roi à se démettre de bonne grâce et lui offrit, en échange de son trône, le sacerdoce d'Aphrodité à Paphos. Le pauvre prince songea à charger ses trésors sur des navires et à s'engloutir avec eux dans les flots, mais il n'osa pas et s'empoisonna. Caton n'eut qu'à recueillir la succession, qui montait à 7000 talents (40 millions de francs). Il les rapporta fidèlement à Rome, ce qui fut très remarqué, car la probité n'était plus dans les mœurs. Il ne réserva pour lui qu'un portrait de Zénon, fondateur de l'école stoïcienne. L'île de Kypros fut réunie à la Kilikie, devenue province romaine depuis la guerre des pirates (57).

Les Romains en Égypte. — Pour rentrer dans les frais qu'il avait dû faire à Rome, Ptolémée Aulète surchargeait d'impôts ses sujets. Ils se révoltèrent et mirent sur le trône sa fille Bérénikè, en la mariant à un Séleucos, qui se rattachait à la famille des Ptolémées par les femmes, et qu'on surnommait Kybiosactès, marchand de poissons salés. Elle le fit étrangler et épousa Archélaos, qui se faisait passer pour le fils de Mithradate, mais qui n'était que le fils de son principal lieutenant ; Pompée avait donné à cet Archélaos le sacerdoce très lucratif de la Déesse de Comana, dans le Pont. Ptolémée Aulète, apprenant que Caton était à Rhodes, s'y rendit aussitôt et lui annonça son arrivée. Mais Caton, qui se purgeait ce jour-là, répondit à l'envoyé que si le roi avait à lui parler, il pouvait venir le trouver. Ptolémée vint en effet et Caton, sans se lever, lui dit de s'asseoir et l'engagea à se réconcilier avec ses sujets ; il lui offrit même de s'employer au raccommodement. « Cela vaudrait mieux, ajoutait-il, que d'acheter des protecteurs à Rome : toutes les richesses de l'Égypte ne suffiraient pas à satisfaire leur avarice. » Malgré cet avis, il renouvela ses intrigues. Les Alexandrins envoyèrent à Rome des ambassadeurs pour justifier leur révolte : il les fit assassiner. Les tribuns produisirent un oracle sibyllin dissuadant les Romains d'inter-

venir en Égypte. Mais Pompée recommanda son protégé à Gabinus, proconsul de Syrie. Malgré un sénatus-consulte qui défendait aux gouverneurs de quitter leur province, Gabinus se mit au service d'Aulète, qui lui offrait 10,000 talents. Les légions romaines, leur général en tête, servirent d'auxiliaires à un roi détrôné par ses sujets. Archélaos fut battu et tué. Aulète, remis en possession du trône, fit mourir sa fille Bérénikè et les plus riches des Alexandrins ; leurs biens servirent à payer Gabinus. Celui-ci revint à Rome, où il fut mis en accusation pour avoir désobéi aux ordres du sénat ; mais une partie de l'argent qu'il avait si bien gagné le fit acquitter par ses juges. Alors on l'accusa de concussion, et cette fois, comptant sur l'appui de Pompée et sur l'éloquence de Cicéron, il ne paya pas les juges assez cher et fut envoyé en exil (56).

Expédition de Crassus contre les Parthes. — Crassus, qui remplaça Gabinus dans le gouvernement de la Syrie, avait formé avec Pompée et César une ligue secrète pour l'exploitation de la république ; c'est ce qu'on a nommé le premier triumvirat. Chacun de ces trois intrigants espérait duper les deux autres. Pompée croyait plus habile de rester à Rome, pour être au cœur de la place ; César, voulant avoir une armée dévouée, guerroyait dans les Gaules. Crassus croyait avant tout au pouvoir de l'argent et, quoiqu'il eût déjà d'immenses richesses, il voulut les augmenter encore en faisant, sans aucun prétexte, la guerre aux Parthes. Il rêvait déjà la conquête de la Bactriane et de l'Inde. Ses deux associés, César et Pompée, l'encourageaient dans cette folle guerre, entreprise malgré les oracles sibyllins dont les Romains faisaient grand cas. Le tribun Atéius Capito essaya de s'opposer au départ des légions et de faire arrêter Crassus, mais les autres tribuns défendirent à l'appariteur d'exécuter l'ordre de leur collègue. Alors Atéius Capito se mit sur le passage des troupes, alluma un brasier, y brûla des herbes magiques et prononça des imprécations contre Crassus, le vouant avec toute son armée aux divinités infernales, qu'il évoquait sous des noms mystérieux et inconnus. Cette formule d'incantation était très redoutée ; rien n'en pouvait détourner l'effet, et on disait qu'elle était dangereuse même pour celui qui la prononçait.

On blâma le tribun d'avoir appelé, en haine de Crassus, d'inévitables malheurs sur la république. L'armée partit profondément découragée (54).

Les Parthes ne s'attendaient pas à être attaqués. Crassus jeta un pont sur l'Euphrate, prit et livra au pillage la ville de Zénodotion, dont il vendit les habitants et, satisfait de ses exploits, prit le titre d'*imperator*. Au lieu de marcher sur Séleukie et Babylone, qui détestaient la domination des Parthes, il revint passer l'hiver en Syrie, où il se conduisit en commerçant plutôt qu'en général. Au lieu d'exercer ses troupes, il s'amusait à compter les revenus des villes, faisait des réquisitions d'hommes pour vendre ensuite l'exemption de service, et pillait les temples d'Hiérapolis et de Jérusalem. Les Parthes eurent le temps de se préparer. Ils envoyèrent une ambassade pour demander pourquoi on leur faisait la guerre. Ils savaient que Crassus les attaquait sans avoir reçu d'ordres du sénat. Ils voulaient bien, disaient-ils, par pitié pour un vieillard, le laisser partir d'un pays dont il se croyait le maître, et où il n'était que prisonnier. Crassus répondit qu'il s'expliquerait à Séleukie. Le vieux chef de l'ambassade se mit à rire : « Avant que tu ne sois à Séleukie, dit-il, des cheveux pousseront dans le creux de ma main ».

Défaite des Romains. — Le roi d'Arménie, Artavasdès, ou Artabazos, allié des Romains, offrait à Crassus seize mille chevaux et trente mille fantassins, et l'engageait à passer par son royaume où il trouverait des provisions en abondance, et où les montagnes seraient un obstacle pour la redoutable cavalerie des Parthes. Crassus dédaigna ce secours et ce sage conseil ; il voulut passer par la Mésopotamie. Un chef arabe, selon Plutarque, un roi d'Osroène selon Dion et Appien, s'offrit à lui servir de guide et conduisit l'armée dans d'interminables plaines de sable, sans arbres, sans herbes et sans eau. L'ennemi ne se montrait pas. Quand les Romains furent épuisés par la chaleur, la soif et la fatigue, leur perfide conducteur disparut ; puis, tout à coup l'air retentit du bruit des tambours et des sonnettes d'airain, et on vit une nuée de cavaliers bardés de fer, dont les armures étincelaient sous l'ardent soleil. Leur général, fardé et pommadé comme une

femme, se distinguait par sa haute taille et sa beauté. Crassus, malgré l'avis de Cassius, son lieutenant, disposa ses troupes en bataillon carré. Les soldats étaient serrés les uns contre les autres, et les flèches tombaient sur eux à coup sûr, des flèches barbelées qu'on arrachait de la plaie qu'avec d'atroces douleurs, en déchirant les chairs. On espérait que ces terribles flèches finiraient par s'épuiser, mais il y en avait des provisions sur des chameaux derrière la cavalerie. Le fils de Crassus, qui avait quitté César en Gaule pour rejoindre son père, s'élança en avant avec une troupe de Gaulois à demi nus. Les Parthes s'enfuirent en continuant à lancer des flèches; puis ils tournèrent bride, et les pieds de leurs chevaux faisaient voler un nuage de poussière qui enveloppait les Romains et les aveuglait. Le jeune Crassus excite en vain ses soldats; ils lui montrent leurs mains clouées aux boucliers, leurs pieds cloués sur le sable. Alors, ne pouvant se servir de sa main qui était traversée d'une flèche, il se fit tuer par son écuyer. Les Parthes lui coupèrent la tête et la portèrent devant l'armée romaine en disant : « Quelle est donc la famille de ce jeune homme ? il était trop brave pour être le fils de Crassus. »

Mort de Crassus. — Pendant la nuit, ce qui restait de l'armée romaine put gagner la ville de Carres. Il avait fallu abandonner quatre mille blessés. Le général des Parthes était le plus haut dignitaire du royaume, comme les maires du palais sous les Mérovingiens. Les auteurs grecs lui donnent le nom ou le titre de Sourénas. Craignant que Crassus ne parvint à s'échapper, il lui fit offrir une entrevue. Crassus se doutait bien d'un piège, mais ses soldats l'obligèrent à accepter. Il fut tué et sa tête fut envoyée au roi Orodès qui était en Arménie. Artavasdès, se voyant privé de l'appui des Romains, s'était hâté de faire la paix avec les Parthes, et les deux rois, qui aimaient la littérature grecque, assistaient à la représentation des *Bacchantes* d'Euripide, quand on leur annonça la défaite de l'armée romaine. L'acteur qui était en scène déclama ces vers du rôle d'Agavè : « Nous revenons d'une course dans les montagnes et notre chasse a été heureuse. » Et, aux applaudissements de l'assistance, il montra la tête de Crassus, qu'on avait déposée aux pieds d'Orodès (53).

Les livres sibyllins avaient raison, les Romains ne devaient pas dépasser l'Euphrate. L'Asie avait opposé à Crassus ses déserts de sable, comme la Russie opposa ses plaines de neige à Napoléon, car partout la terre combat pour ses enfants. Mais, plus heureux que nous, les Romains n'eurent à déplorer que la perte d'une armée ; celui qui avait conçu et dirigé cette guerre injuste ne survécut pas à sa défaite et n'attira pas de nouveaux malheurs sur sa patrie : c'était assez de dix mille prisonniers et de vingt mille morts. Cassius ramena ce qui restait des légions et défendit la Syrie contre une invasion des Parthes. Le Sourénas, dont la gloire portait ombrage au roi, fut mis à mort.

César et Pompée. — Quand le triumvirat, qui n'était qu'une trêve entre des ambitions rivales, eut été dissous par la mort de Crassus, César et Pompée se trouvèrent en présence l'un de l'autre et la guerre civile commença (49). Ce n'était pas une lutte de principes, ni même une lutte de classes, c'était la querelle de deux généraux qui se disputaient le commandement militaire. Ce qu'il y avait encore de républicains se groupaient autour de Pompée, parce qu'on croyait qu'il conserverait les formes extérieures de la république, comme il l'avait fait jusque-là, tandis qu'on ne savait pas ce que ferait César s'il était vainqueur. Mais la république était bien morte. Avec son vaste territoire, elle n'aurait pu vivre qu'en devenant fédérative : nous avons vu notre république une et indivisible aboutir à l'empire, comme la république romaine, parce que la monarchie est la forme logique de l'unité. Au reste, que Rome fût une république ou une monarchie, cela n'intéressait que les Romains, ou plutôt quelques sénateurs. Quant au reste du monde, il lui importait peu que les préfets chargés de lever les impôts et d'administrer les provinces fussent délégués par le sénat ou par la faveur d'un maître. Il n'y avait pas même à faire des vœux pour un parti ou pour l'autre : quel que fût l'issue de la lutte, la victoire ne pouvait rien changer à la condition des peuples conquis.

Assassinat de Pompée. — La bataille se livra dans les plaines de Pharsale, en Thessalie. Quoique les Pompéiens fussent deux fois plus nombreux, les troupes de César, exercées

et aguerries par la conquête de la Gaule, remportèrent une victoire complète. Pompée avait toujours été heureux jusque-là : il perdit la tête à sa première défaite, et, oubliant qu'il avait encore sa flotte, il ne se crut en sûreté sur aucune des terres de l'empire et chercha un refuge en Égypte. Ptolémée Aulètes, qui avait régné par sa protection, était mort depuis deux ans ; les deux aînés de ses enfants, Cléopâtre, âgée de dix-sept ans et Ptolémée Dionysos, qui n'en avait que quatorze, étaient montés sur le trône après s'être mariés, selon l'usage des rois d'Égypte. Mais, bientôt après, les eunuques qui gouvernaient le jeune Ptolémée avaient réussi à chasser Cléopâtre, et Pompée apprit en arrivant que le roi était à la tête de son armée pour faire la guerre à sa sœur. Il lui fit demander un asile en invoquant le souvenir de son père. L'eunuque Photin et les autres courtisans craignirent d'avoir Pompée pour maître et César pour ennemi : ils crurent plus habile de se débarrasser d'un hôte incommode. Pompée fut invité à une entrevue avec le roi ; on le fit monter dans une barque, et avant qu'il eût touché le rivage, un soldat romain, qui avait autrefois servi sous ses ordres, le perça de son épée. Sa tête fut coupée pour être présentée à César. Son corps, jeté hors de la barque, fut recueilli par un de ses affranchis qui l'avait accompagné, et brûlé sur un bûcher avec les débris d'un bateau de pêcheur (48).

César à Alexandrie. — César aborda bientôt après à Alexandrie, et après avoir donné à son rival quelques larmes convenables, témoigna son dégoût pour les misérables qui avaient cru gagner sa faveur par un assassinat. Ils en furent très irrités et ameulèrent contre lui la turbulente population d'Alexandrie. Dans cette ville immense où vivaient, sans se mêler, des Grecs, des Égyptiens et des Juifs, les questions religieuses remplaçaient la vie politique, qui ne peut se développer dans une monarchie. Il paraît que, sous prétexte de garantir une dette contractée par Ptolémée Aulète, César mit la main sur quelques trésors sacrés. Ce fait, mentionné par Dion Cassius, et dont César ne dit rien, fut probablement la véritable cause d'une guerre tout à fait imprévue, qui faillit changer la destinée du monde. César y courut des dangers

sérieux, et malgré son courage, fut quelquefois très effrayé. Dans sa précipitation à poursuivre Pompée, il n'avait pris avec lui que trois mille soldats, et l'armée égyptienne était de vingt-deux mille hommes. La plupart de ces mercenaires étaient des transfuges romains ou des vétérans laissés autrefois à Ptolémée Aulètes par Gabinus. Ils étaient mariés en Égypte et n'avaient plus d'autre pays que celui de leurs femmes et de leurs enfants. César, réduit à se défendre avec une poignée d'hommes, se hâta de faire venir d'Asie d'autres légions, et pour rester maître de la mer, mit le feu aux vaisseaux qui étaient dans le port. L'incendie se communiqua de l'arsenal au palais et consuma la magnifique bibliothèque des Ptolémées.

Cléopâtre chez César. — César s'était proposé de régler les affaires d'Égypte en réconciliant Ptolémée Dionysos avec Cléopâtre, à laquelle il avait écrit de venir à Alexandrie. Mais il était dangereux pour elle de traverser une ville en état d'insurrection. Un de ses domestiques l'enveloppa dans un paquet de linge qu'il prit sur ses épaules et porta au palais pendant la nuit. Cette espièglerie amusa César ; mais Ptolémée s'écria qu'il était trahi, et les émeutes recommencèrent. Au lieu de le garder comme otage, César l'engagea à aller calmer le peuple, mais il fit tout le contraire. César faisait cependant des concessions : il offrait de donner l'île de Kypros à Arsinoë, une autre sœur du roi. Mais elle ne se contenta pas de si peu et crut l'occasion favorable pour se faire proclamer reine. Ganymède, qu'elle mit à la tête des troupes, coupa les conduites d'eau douce et fit pénétrer l'eau de mer dans les citernes ; César fit creuser des puits pendant la nuit. Dans un combat qui se livra près de l'île de Pharos, voulant aller rejoindre ses troupes, il sauta de la digue dans un bateau ; puis, se voyant sur le point d'être enveloppé, il se jeta à la mer et se sauva à la nage en tenant ses papiers au-dessus de l'eau. Les traits pleuvaient sur lui, il plongea plusieurs fois et abandonna sa cotte d'armes. Les Égyptiens la prirent, et, le croyant mort, s'en firent un trophée (47).

Enfin les secours arrivèrent ; Mithradate de Pergame lui amena des troupes de Kilikie et de Syrie et trois mille Juifs, commandés par l'Iduméen Antipatros, qui gouvernait la Judée

sous le nom du faible Hyrcan. Selon Joseph, Antipatros prit une part importante à la prise de Péluse, qui ferme l'Égypte du côté de l'isthme, et procura des vivres à l'armée romaine en gagnant les Juifs d'Égypte établis dans le district d'Héliopolis. César tourna le lac Maraiotis, joignit à temps ses auxiliaires et battit complètement l'armée égyptienne. Le roi se noya dans le Nil ; son cadavre fut reconnu à sa cuirasse d'or. Les Alexandrins demandèrent grâce à César ; il les traita avec la clémence qu'il montrait généralement pour les vaincus. Il lui aurait été facile de faire de l'Égypte une province romaine ; mais c'eût été dépouiller injustement Cléopâtre, qu'il avait prise sous sa protection. Il la mit en possession du trône, en lui associant le plus jeune fils de Ptolémée Aulète, qui était encore enfant ; elle eut soin de le faire mourir avant qu'il fût en âge de régner. L'année suivante, elle eut un fils que les Alexandrins appelèrent Césarion. Quant à Arsinoë, elle fut envoyée à Rome.

Guerre contre Pharnakès. — César prit possession à Alexandrie du titre de dictateur dont le sénat l'avait investi après la bataille de Pharsale ; comme au temps de Sulla, c'était l'aristocratie qui décrétait l'empire. Cependant la mort de Pompée n'avait pas mis fin à la guerre civile ; si quelques-uns de ses partisans avaient fait leur soumission au vainqueur, d'autres se préparaient à continuer la lutte. Mais, avant de poursuivre Caton et Métellus Scipion en Afrique, César crut nécessaire de pacifier l'Asie, où la domination romaine était menacée par Pharnakès, roi du Bospore. Le fils de Mithradate avait profité de la guerre civile pour s'emparer des pays qu'avait possédés son père. Il reprit Sinopè, battit Domitius, lieutenant de César, envahit la petite Arménie, la Cappadokie et la Bithynie. Ayant pris la ville d'Amisos, il fit tuer ou vendre les habitants et mutiler tous les enfants mâles. César accourut et, cinq jours après, termina la guerre par une victoire à l'occasion de laquelle il écrivit à Rome ces trois mots : *veni, vidi, vici*. Après quoi il régla les affaires d'Asie, rognâ les possessions du vieux roi galate Deiotaros, qui avait embrassé le parti de Pompée, rétablit Ariobarzane en Cappadokie, et donna le royaume du Bospore à Mithradate de Pergame, qui lui

avait amené des secours en Égypte. Il ne resta en Asie que le temps d'y ramasser de l'argent. Appien et Dion Cassius assurent toutefois qu'il délivra les provinces des vexations des publicains (47).

Dictature de César ; sa mort. — Après avoir terminé la guerre civile par les victoires de Thapsos en Afrique (46), et de Munda en Espagne (45), César était maître de l'empire. Les titres des magistratures républicaines furent conservés, mais comme le cumul n'avait pas été prévu, la servilité du Sénat put entasser toutes les dignités sur une seule tête sans violer ouvertement les lois. César avait le pouvoir d'un monarque, il eut la faiblesse d'en désirer le titre ; ses admirateurs eux-mêmes lui attribuent cette ambition mesquine. Ses vœux allaient être comblés lorsqu'il fut assassiné par des hommes qui, après avoir combattu contre lui, avaient imploré et obtenu leur pardon (44). Sa mort ne rétablit pas la république ; quand les peuples ne savent pas être libres, ce n'est pas le poignard qui peut les affranchir. Mais la guerre civile se ralluma et César eut, comme Alexandre, de sanglantes funérailles. Pendant seize ans, presque sans interruption, tous les revenus des provinces, toutes les richesses des particuliers et des villes servirent à payer des armées mercenaires. Les peuples n'avaient pas à choisir entre les ambitions rivales qui les pressuraient également ; ils attendaient la fin de ces ruineuses guerres, et le dernier vainqueur, quel qu'il fût, devait recueillir les bénédictions du monde, par cela seul qu'il apporterait la paix.

§ IV.

Cléopâtre.

Le second triumvirat. — Bataille de Philippi. — Antoine en Asie. — Cléopâtre et Antoine. — Campagne de Ventidius contre les Parthes. — Hérode, roi des Juifs. — Campagne désastreuse d'Antoine contre les Parthes. — Antoine et Octave. — L'empire de Cléopâtre. — Rupture d'Antoine et d'Octave. — Dernière lutte de l'Orient et de l'Occident. — Bataille d'Actium. — Mort d'Antoine. — Mort de Cléopâtre. — L'empire romain.

Le second triumvirat. — Les meurtriers de César et ceux qui se posaient comme ses vengeurs se disputaient les provinces ; la guerre s'étendit sur toutes les parties de l'empire. Les triumvirs Antoine, Octave et Lépide renouvelaient à Rome les proscriptions de Sulla. Pour payer la fidélité des légions, ils confisquaient les biens des proscrits et distribuaient à leurs soldats les terres des paysans ; c'est à cela que nous devons la 1^{re} et la 9^e églogue de Virgile. Pendant ce temps, Brutus et Cassius, chefs du parti républicain, levaient des troupes en Macédoine et soumettaient l'Asie gréco-romaine, qui souffrit de la guerre civile autant que l'Italie, car là aussi il fallait de l'argent pour payer les troupes. Cassius écrasa toutes les résistances, fit mourir le roi de Cappadokie Ariobarzane et traita la république de Rhodes avec une excessive dureté : il égorga cinquante des principaux citoyens et fit main basse sur les trésors sacrés et publics et sur toutes les richesses des particuliers. Pour payer l'énorme tribut imposé à la ville de Tarse, il fallut vendre tous les habitants. Brutus assiégea Xanthos, la principale ville des Lykiens. Ce petit peuple formait une république fédérale et représentative analogue à l'ancienne ligue achaïenne. Les habitants de Xanthos imitèrent l'exemple héroïque donné par leurs ancêtres chaque fois qu'un étranger avait voulu conquérir ce petit pays : ils mirent le feu à leurs maisons et se précipitèrent dans les flammes avec leurs femmes et leurs enfants (43).

Bataille de Philippi. — Après avoir ruiné l'Asie en exigeant à la fois les contributions de dix années, Cassius et Brutus passèrent en Macédoine et marchèrent à la rencontre d'Antoine et d'Octave. Jamais deux armées si nombreuses ne s'étaient trouvées en présence : il y avait plus de cent mille hommes de part et d'autre. La république allait livrer sa dernière bataille et, parmi ses défenseurs, il n'y avait guère de républicains que les chefs. Quant aux soldats, la plupart avaient servi sous César et n'avaient pas plus d'opinion politique que de patrie ; ils se battaient parce que c'était un métier lucratif. Brutus fut obligé de leur promettre le pillage de Sparte et de Thessalonique. Les violences qu'il commettait chaque jour répugnaient à son caractère, il avait hâte d'en finir.

Son mauvais Génie lui était apparu dans une nuit d'insomnie et lui avait donné rendez-vous à Philippes. Cassius aurait voulu traîner la guerre en longueur pour affamer l'ennemi ; mais il céda aux instances de son collègue et la bataille se livra dans les plaines de Philippes, comme le fantôme l'avait annoncé. Cassius fut repoussé jusque dans son camp, et ne sachant pas que Brutus était vainqueur à l'autre aile, il se fit donner la mort par un de ses affranchis. Brutus aurait pu tout réparer, car ses flottes empêchaient l'ennemi de recevoir des vivres ; mais les défections étaient à craindre : les soldats de Cassius étaient découragés. Brutus leur promit deux mille drachmes par tête et livra un nouveau combat le lendemain. Cette fois encore il eut l'avantage du côté où il commandait, mais l'autre aile fut battue, et il se vit enveloppé par l'armée ennemie. Il se retira à l'écart, pria le rhéteur Straton de lui tendre son épée et se précipita sur la pointe en prononçant deux vers d'Euripide : « Pauvre vertu, esclave du hasard, je te croyais quelque chose, tu n'es qu'un mot » (42).

Antoine en Asie. — Les restes de l'armée républicaine se soumirent à Antoine et à Octave. Une partie de la flotte alla rejoindre Sextus Pompée qui, pendant quelque temps encore, resta maître de la mer. Lépidus, dont le rôle était très effacé dans le triumvirat, n'avait pas pris part à la bataille de Philippes ; ses collègues le mirent de côté et se partagèrent l'empire : Octave, qui prenait le nom de César, son oncle, eut l'Occident, Antoine eut l'Orient. Ce n'était pas un partage régulier, comme celui que fit plus tard Dioclétien, c'était un arrangement provisoire entre deux rivaux qui voulaient avoir le temps de se préparer à la lutte. La victoire devait rester, non au plus digne, car ils ne valaient pas mieux l'un que l'autre, mais au plus adroit. Antoine essaya de gagner les Grecs en assistant à leurs spectacles, en écoutant leurs poètes, leurs rhéteurs et leurs philosophes. Mais lorsqu'il fut en Asie et qu'il se vit l'arbitre souverain des rois et des peuples, il s'enivra de ce vin capiteux de la toute-puissance, qui avait troublé le cerveau d'Alexandre. Il se fit appeler Dionysos, il entra dans Ephèse avec un cortège de Satyres et de Bacchantes agitant des thyrses ornés de lierre, au son des flûtes et des

cymbales, dans la fumée de l'encens. Cela donnait un avant-goût des orgies de Néron et d'Héliogabale. Il fallait de l'argent pour payer ces folies : il imposa un second tribut aux villes. La pauvre Asie était épuisée, elle avait déjà payé deux cent mille talents. L'orateur Hybréas osa lui dire : « Si tu nous imposes deux tributs par an, il faut nous donner deux étés et deux automnes. » Antoine accusait les Grecs d'Asie d'ingratitude envers César, qui les avait délivrés des publicains ; il leur reprochait l'appui et l'argent qu'ils avaient donné, bien malgré eux cependant, à Cassius. Il croyait montrer de l'indulgence en leur laissant leurs champs et leurs villes, tandis qu'Octave expropriait les Italiens pour enrichir ses soldats. Enfin les villes obtinrent, à force de prières, de ne payer que neuf années de contributions en deux ans.

Antoine ignorait la plupart des gaspillages de ceux qui l'entouraient ; il ne savait ni les prévenir ni les réprimer. Il donna à un musicien la perception des impôts de quatre villes ; à Tarse, un poète ayant fait des vers à sa louange, il le fit surintendant des gymnases ; à Magnésie, il donna la maison d'un riche citoyen à un cuisinier qui lui avait préparé un bon repas. Il parcourut l'Asie Mineure en distribuant les royaumes au gré de son caprice. Il ôta la Cappadokie au roi Ariarathe X, pour la donner à un fils de la courtisane Glaphyra. Le vieux Deiotaros étant mort, son lieutenant Amyntas, qui avait passé de l'armée de Brutus dans celle d'Antoine au moment de la bataille de Philippes, reçut la Galatie avec une partie de la Lycaonie et de la Pisidie. Les Rhodiens, les Lykiens et les habitants de Tarse et de Laodikè furent récompensés de leur fidélité au parti de César. Les Parthes ayant favorisé le parti de Pompée, Antoine se préparait à leur faire la guerre, quand une visite de Cléopâtre vint changer le cours de sa destinée.

Cléopâtre et Antoine. — La reine d'Égypte était accusée d'avoir fourni des secours à Cassius, et elle venait se justifier. Connaissant le tempérament de son juge, elle se présenta, non en suppliante, mais en reine, ou plutôt en Déesse. Elle remonta le Kydnos sur une barque à la poupe dorée, aux voiles de pourpre. Des avirons d'argent frappaient les flots en cadence, au son des flûtes et des lyres. Autour de la reine, des

Néréides tenaient les cordages, des enfants ailés agitaient des éventails et brûlaient des parfums. Tout le peuple de Tarse se précipita vers le fleuve; Antoine resta seul sur son tribunal. Cléopâtre le fit inviter à souper : on disait que c'était Aphrodite qui, pour le bonheur de l'Asie, rendait visite à Dionysos (41). Si l'on s'en rapporte aux monnaies de Cléopâtre, sa beauté n'avait rien d'extraordinaire. C'est sans doute par les charmes de son esprit qu'elle séduisit Antoine. La souple et gracieuse panthère n'eut pas de peine à dompter ce grossier soldat. Comme gage de soumission, il la délivra de sa sœur Arsinoë et d'un individu se donnant pour Ptolémée Dionysos, qu'on croyait noyé dans le Nil pendant la guerre de César : tous deux furent égorgés aux pieds des autels. Puis elle emmena son cher seigneur en Égypte, où elle savait qu'elle le tiendrait en laisse.

Cette courtisane élégante et raffinée, qui parlait toutes les langues, savait aussi prendre tous les caractères. Pour retenir son captif, elle jouait, chassait, buvait avec lui; elle partageait ses amusements d'ivrogne. Tous deux couraient, la nuit, dans les rues d'Alexandrie, déguisés, elle en servante, lui en valet; ils faisaient du tapage devant les maisons, pour réveiller les bourgeois et riaient comme des fous si on les poursuivait. Ils appelaient cela *la vie inimitable*. Antoine était ensorcelé : il ne pensait plus ni à Octave, ni à Sextus Pompée, ni aux Parthes, qui, sous la conduite de Pacoros, fils du roi Orodès, avaient envahi la Syrie, à l'instigation de Labiénus, lieutenant de Cassius. Les habitants, irrités des exactions d'Antoine, les recevaient en amis; les villes ouvraient leurs portes, les garnisons, composées d'anciens soldats de Cassius, n'opposaient aucune résistance. Enfin Antoine se décida à quitter l'Égypte; mais lorsqu'il fut arrivé à Tyr, des lettres de sa femme Fulvia, qui lui montraient une rupture avec Octave comme imminente, l'obligèrent à se diriger vers l'Italie.

Campagne de Ventidius contre les Parthes. — La mort de Fulvie, qui arriva peu de temps après, facilita la réconciliation d'Antoine avec Octave, qui lui fit épouser sa sœur Octavie. Antoine alla passer l'hiver à Athènes et chargea Ventidius d'arrêter les progrès de Labiénus et des Parthes. Après s'être

rendus maîtres de la Syrie, les Parthes avaient mis sur le trône de Judée Antigonos, fils d'Aristobule ; puis, toujours guidés par Labienus, ils s'étaient emparés de la Kilikie et s'avançaient jusqu'en Carie. Labiénus se parait du titre de Parthicus, comme s'il avait vaincu les Parthes, tandis qu'il ne devait ses succès qu'à leur concours. Poursuivi par Ventidius, il se sauva dans l'île de Kypros où il fut pris et mis à mort. Les Parthes furent vaincus par Ventidius dans trois batailles ; Pacoros, fils du roi Orodès, périt dans la dernière, qui fut la plus décisive ; la mort de Crassus était vengée (39). Orodès, qui avait fait mourir autrefois son père et son frère, fut inconsolable de la mort de son fils. Il était atteint d'hydropisie et obsédé par ses femmes, qui le pressaient de choisir un héritier parmi les trente fils qui lui restaient. Un d'eux, Phraatès, trouvant que la maladie du vieillard n'allait pas assez vite, lui fit prendre de l'aconit ; ce poison agit comme un remède énergique et le guérit. Phraatès prit alors une voie plus courte et l'étrangla. Il traita de même ses vingt-neuf frères et jusqu'à son fils, qui pouvait devenir un concurrent.

Pendant la glorieuse campagne de Ventidius, Antoine était à Athènes. Les Athéniens avaient à se faire pardonner les statues de Brutus et de Cassius, élevées à côté de celles d'Harmodios et d'Aristogeiton. Pour gagner la faveur d'Antoine, ils imaginèrent un nouveau genre de flatterie : ils lui offrirent la main de leur Déesse protectrice ; il accepta et fixa la dot à mille talents qu'il se fit payer. A la nouvelle des succès de Ventidius, il partit pour l'Asie afin d'ôter à son lieutenant l'honneur de terminer la guerre. Ventidius assiégeait dans Samosate le roi de Comagène Antiochos, qui avait donné asile aux Parthes après leur dernière défaite. Déjà il l'avait forcé à capituler et à promettre mille talents, lorsqu'Antoine prit le commandement de l'armée et rompit les négociations. Mais le siège traîna en longueur et Antoine fut obligé de faire la paix pour trois cents talents. Ventidius obtint à Rome les honneurs du triomphe. Cinquante-deux ans auparavant, il y était entré comme captif, derrière le char de Pompéius Strabo ; mais, depuis lors, les Italiens vaincus étaient devenus citoyens romains. La cité romaine s'élargissait peu à peu jusqu'à enve-

lopper le monde, mais, en même temps, le titre de citoyen romain perdait son importance politique. La république n'existait plus depuis Sulla : seulement, la monarchie avait quelque peine à s'établir d'une façon régulière ; avant et après la dictature de César, il y eut des interrègnes, parce qu'il y avait plusieurs prétendants à l'empire.

Hérode, roi des Juifs. — L'invasion des Parthes en Syrie avait amené chez les Juifs une révolution qui se termina par la chute de la dynastie asmonéenne. Antigonos, fils d'Aristobule, était toujours maître de Jérusalem, dont il s'était emparé à l'aide d'un corps de cavaliers parthes fourni par Pacoros. Hérode, fils d'Antipatros, implora l'appui des Romains. Il ne demandait qu'à conserver le titre de procurateur de Judée, que son père avait reçu de César, en récompense des services qu'il lui avait rendus dans la guerre d'Alexandrie. La protection d'Antoine fit obtenir à Hérode plus qu'il n'espérait : un décret du Sénat le nomma roi des Juifs, et Antigonos, le protégé des Parthes, fut déclaré ennemi du Peuple romain. Mais Hérode n'aurait pu s'emparer de Jérusalem qu'avec l'aide des Romains, et ils étaient alors occupés de leur guerre contre les Parthes. Lorsqu'Antoine eut repris à Ventidius le commandement des légions, Hérode alla le trouver et se distingua au siège de Samosate. Il obtint alors l'appui des troupes romaines et vint, avec Sosius, gouverneur de Syrie, assiéger Jérusalem.

Le siège dura cinq mois, et, quand la ville fut prise, ses défenseurs, retranchés dans le temple, essayèrent de prolonger la lutte. Irrités de cette longue résistance, les Romains et les Juifs du parti d'Hérode pillèrent la ville et massacrèrent les habitants. Antigonos fut envoyé à Antoine. Hérode craignait que son ennemi ne fût épargné : il le représenta comme un perpétuel sujet de troubles et obtint sa mort. Il ne restait de la race des Maccabées que le vieux grand prêtre Hyrcan, qui était prisonnier des Parthes. Il vint, avec leur permission, se mettre entre les mains du fils de son ministre Antipatros. Hérode l'enferma dans une forteresse et, pour se donner une apparence de légitimité en s'alliant à la famille royale, il épousa Mariamne, fille d'Aristobule. Mais lors même que les Juifs lui auraient pardonné son usurpation, ils ne pouvaient oublier son

origine iduméenne et, malgré ses efforts, il ne réussit pas à se rendre populaire. Joseph le représente comme un affreux tyran. Il n'était pas pire que les rois asmonéens, et sa politique habile donna du moins à la Judée, fatiguée de querelles intestines, une longue période de prospérité sous la protection des Romains.

Campagnes désastreuses d'Antoine contre les Parthes. — Il y avait quatre ans qu'Antoine était loin de Cléopâtre. Il la fit venir en Syrie, et on vit bientôt qu'elle avait gardé tout son ascendant sur lui, car elle se fit donner la Phénicie, la Syrie creuse, l'île de Kypros, une portion de la Kilikie, la partie de la Judée qui produit le baume, et l'Arabie des Nabathéens, par où passaient les caravanes qui se dirigeaient vers l'Inde. Cette annexion des contrées maritimes et commerçantes de la Méditerranée rendait à l'Egypte l'importance qu'elle avait eue sous les premiers Ptolémées. Les provinces qu'Antoine donnait ainsi à la reine d'Egypte faisaient partie des possessions romaines, mais il associait son ambition à celle de Cléopâtre et rêvait pour elle et pour lui le rétablissement de l'empire d'Alexandre. Pour réaliser ce rêve, il fallait d'abord soumettre les Parthes. Il marcha contre eux après s'être assuré le concours d'Arlavasdès, roi d'Arménie, ce qui lui permettait de passer par une région montagneuse et d'éviter les plaines qui avaient été si fatales à Crassus. Pour arriver plus vite, il fit la faute de laisser en arrière ses machines de guerre ; elles furent interceptées par l'ennemi, pendant que l'armée romaine assiégeait inutilement Praapsa, la plus forte place de la Médie Atropatène. Le roi d'Arménie découragé, ou peut-être gagné par les Parthes, se retira avec sa cavalerie. Après un combat peu décisif, Phraatès offrit à Antoine de traiter et, malgré les conventions, les Romains eurent dix-huit combats à soutenir dans une retraite de vingt-sept jours. Antoine se souvint de l'Anabasis de Xénophon et s'écria plusieurs fois : « ô Dix mille ! » On arriva aux bords d'un cours d'eau au delà duquel était l'Arménie. Les Parthes détendirent leurs arcs et, témoignant leur admiration pour le courage des Romains, les engagèrent à passer. Vingt-quatre mille hommes étaient morts dans cette retraite. Antoine en

perdit huit mille de plus en s'obstinant à traverser les montagnes au milieu des neiges pour arriver plus vite en Egypte (36).

Octave et Antoine. — Octave employait mieux son temps. Il ne s'était réconcilié avec Antoine que pour isoler Sextus Pompée qui, depuis près de dix ans, était maître de la mer. D'anciens chefs pirates s'étaient attachés au fils en souvenir des bienfaits du père. Rome fut plus d'une fois menacée d'être affamée par Sextus. Octave parvint à lui enlever la Sicile. Sextus se sauva en Orient et essaya de traiter avec Antoine, mais apprenant les revers de celui dont il venait demander l'alliance, il résolut d'agir seul, réunit quelques troupes et envoya une députation au roi des Parthes. Après quelques succès, il fut accablé par les lieutenants d'Antoine et périt obscurément (35).

Rien désormais n'empêchait plus Octave d'engager la lutte avec Antoine ; mais il ne se pressait pas, comptant sur les maladresses de son rival qui devait, tôt ou tard, mettre les torts de son côté. Un jour qu'ils jouaient aux dés et qu'Antoine perdait à tous les coups, un devin égyptien lui dit : « Ton Démon a peur du sien. » Antoine sentait bien la supériorité de ce jeune homme délicat et circonspect, toujours malade les jours de bataille. Octavie, espérant servir de lien entre son frère et son mari, voulut aller trouver Antoine. Mais elle n'avait pas pu lui faire oublier Cléopâtre ; la froide beauté de la sœur lui rappelait le frère ; elle reçut l'ordre de s'arrêter à Athènes. Par cet abandon d'une matrone romaine pour une reine étrangère, et surtout par ses allures de monarque oriental, Antoine blessait l'orgueil des Romains, et le parti d'Octave devenait peu à peu le parti national.

L'empire de Cléopâtre. — Antoine, attribuant le mauvais succès de son expédition contre les Parthes à la défection d'Artavasdès, roi d'Arménie, l'attira à une conférence et s'empara par trahison de sa personne et de son royaume. Le roi des Mèdes s'était brouillé avec Phraatès à propos du partage des dépouilles ; il offrit son alliance à Antoine qui aurait pu saisir l'occasion de venger sa défaite : mais Cléopâtre l'empêcha d'en profiter et l'entraîna en Egypte. Il avait envoyé à Rome des messages de victoires et le Sénat lui avait décerné le triom-

phe : il voulut le célébrer à Alexandrie sous les yeux de Cléopâtre, à laquelle il présenta son captif, le roi d'Arménie, chargé de chaînes d'or. Il fit élever dans le gymnase une tribune d'argent avec deux trônes d'or, un pour elle et un pour lui et la proclama reine des rois, en lui associant Césarion, qu'il déclara fils légitime de César. Il conféra ensuite le titre de rois aux enfants qu'il avait eus de Cléopâtre. A l'aîné, nommé Alexandre, qu'il avait marié à la fille du roi des Mèdes, il donna l'Arménie, la Médie, et le royaume des Parthes, quand il en



Antoine et Cléopâtre.

aurait fait la conquête. Ptolémée, son second fils, eut la Phénicie, la Syrie, la Kilikie et même, selon Dion Cassius, toute l'Asie jusqu'à l'Hellespont. Il les présenta tous deux au peuple : Alexandre était vêtu d'une robe médique et portait sur la tête la tiare et le bonnet pointu appelé kidaris, ornement des rois mèdes et arméniens. Ptolémée avait le costume des successeurs d'Alexandre, un long manteau, des pantoufles et un bonnet entouré d'un diadème. Après que ces deux princes eurent salué leur père et leur mère, ils furent environnés l'un d'une garde d'Arméniens, l'autre d'une garde macédonienne. Selon Dion Cassius, une fille d'Antoine et de Cléopâtre reçut la Kyrénaïque. Depuis ce jour, dit Plutarque, Cléopâtre ne parut en public que vêtue de la robe consacrée à Isis, et donna ses audiences sous le nom de la nouvelle Isis.

Rupture d'Antoine et d'Octave. — L'ambition de Cléopâtre devait être satisfaite. Ce Mithradate femelle, comme l'appelle Michelet, n'avait eu besoin pour vaincre que d'employer l'arme ordinaire des femmes, la séduction. Il paraît cepen-

dant qu'elle ne se contentait pas d'être impératrice d'Orient ; elle voulait être maîtresse du monde et transporter de Rome à Alexandrie le siège de l'empire. Mais il fallait pour cela s'en remettre au sort des armes, et c'était un jeu bien dangereux. Antoine commit l'imprudence de provoquer son rival en répudiant Octavie. Il envoya des gens à Rome pour la chasser de sa maison : elle en sortit, emmenant avec elle ses enfants, et même ceux qu'Antoine avait eus de Fulvia. Cette conduite d'Antoine acheva de le rendre odieux aux Romains, déjà profondément blessés de le voir distribuer les provinces de l'empire aux enfants de Cléopâtre et adopter, à l'exemple d'Alexandre, les mœurs et tout le cérémonial en usage dans les monarchies de l'Orient. Octave exploitait habilement le mécontentement public. Il fit rendre par les comices un décret qui ôtait à Antoine la puissance triumvirale. Par un autre décret, la guerre fut déclarée à la reine d'Egypte. « Ce n'est pas Antoine que nous aurons à combattre, disait Octave : des breuvages magiques lui ont ôté la raison ; nos adversaires seront l'eunuque Mardion, un Photin, une Charmion, une Iras, coiffeuse de Cléopâtre. » Antoine recevait fort mal ceux qui l'engageaient à ménager l'opinion publique, et les hauteurs de la reine éloignaient de lui ses plus fidèles amis.

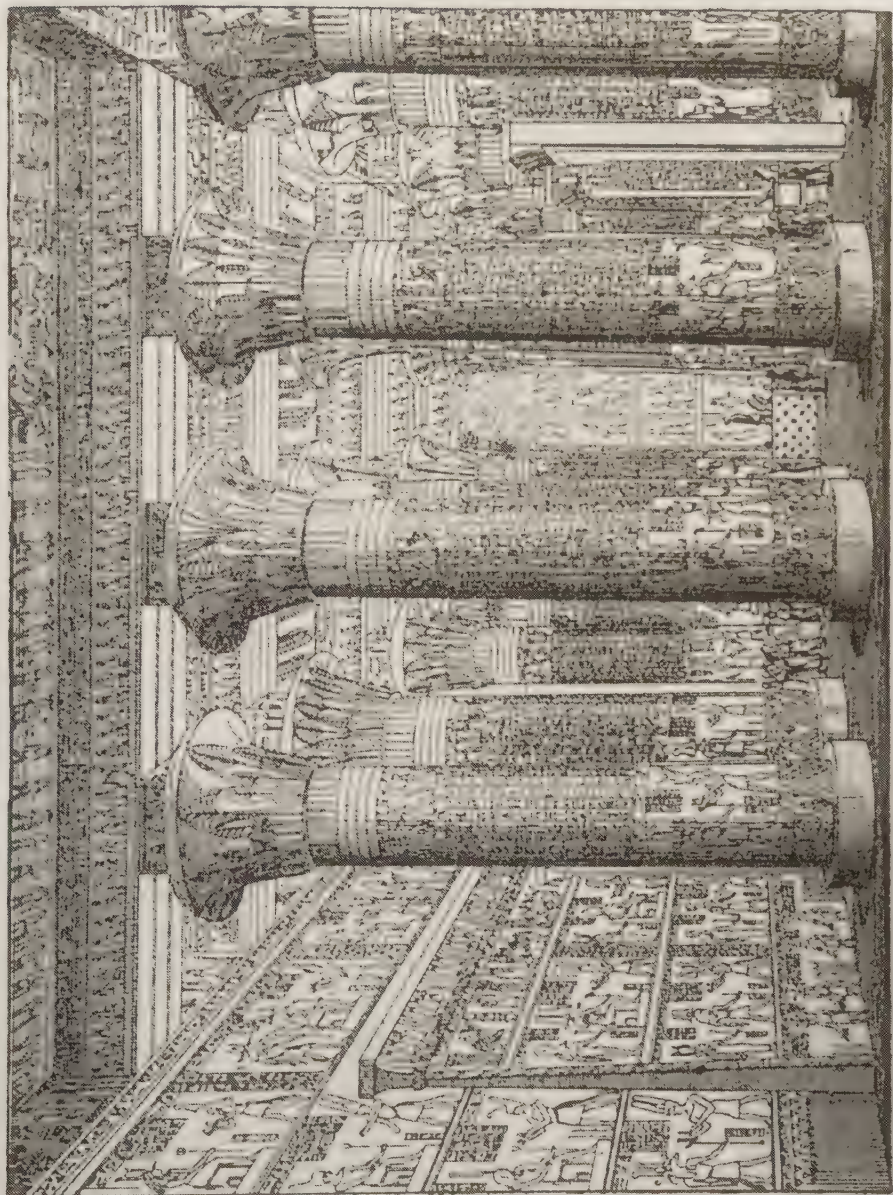
Dernière lutte de l'Orient contre l'Occident. — L'empire d'Antoine s'étendait depuis l'Euphrate et l'Arménie jusqu'à la mer Ionienne et l'Illyrie ; celui d'Octave embrassait tous les pays situés entre l'Illyrie et l'Océan occidental ; il renfermait aussi la partie de l'Afrique qui regardait l'Italie, la Gaule et l'Ibérie ; celle qui s'étend de la Kyrénaïque à l'Ethiopie obéissait à Antoine. Les rois de Kilikie, de Paphlagonie, de Comagène, de Thrace, voulurent prendre part en personne à la dernière lutte de l'Orient contre l'Occident. Le roi de Pont, ceux des Arabes, des Juifs, des Galates, des Mèdes envoyèrent des secours à Antoine. Son armée se composait de plus de cent mille hommes ; sa flotte était de huit cents vaisseaux, dont deux cents avaient été fournis par Cléopâtre. S'il avait porté la guerre en Italie, Antoine aurait eu pour lui les populations, irritées des impôts dont Octave les accablait ; mais Cléopâtre voulait recevoir des Athéniens les honneurs qu'ils avaient ren-

dus à Octavie. Antoine, en qualité de citoyen d'Athènes, fut chargé de lui adresser leurs compliments, et grâce à ces lenteurs, Octave eut le temps de rassembler son armée et de la faire débarquer en Épire. Celle d'Antoine était bien supérieure en nombre et il avait deux fois plus de vaisseaux, mais il manquait de rameurs. Cléopâtre, qui voulait qu'on lui dût la victoire, insista pour combattre sur mer. Ce fut près d'Actium, à l'entrée du golfe d'Ambrakia, que se livra cette bataille qui allait fixer la destinée du monde.

Bataille d'Actium. — Les vaisseaux d'Antoine, hauts et massifs, faisaient pleuvoir de leurs tours une grêle de traits. Trois ou quatre des galères d'Octave, plus légères et plus rapides, se réunissaient pour attaquer une seule de ces forteresses mobiles avec des épieux, des piques, et des traits enflammés. Les habiles manœuvres d'Agrippa, lieutenant d'Octave, compensaient l'infériorité du nombre. Les armées de terre, rangées des deux côtés du golfe, attendaient l'issue du combat qui se livrait sur la mer. Tout à coup on vit les vaisseaux de Cléopâtre déployer leurs voiles, traverser les lignes d'Antoine et cingler vers le Péloponnèse. Le tumulte de la bataille avait effrayé cette femme nerveuse ; peut-être aussi se croyait-elle sûre de régner sur le vainqueur, quel qu'il fût. En la voyant partir, Antoine la suivit. Il ne lui fit pas de reproches, il ne lui parla même pas. Pendant trois jours, il resta assis à la proue, la tête dans ses mains. Sa flotte se défendit encore longtemps après son départ ; on ne pouvait pas croire qu'un général eût abandonné son armée. Même lorsqu'on ne put douter de sa fuite, ses soldats repoussèrent les offres d'Octave. Enfin, le huitième jour, Cassidius, qui les commandait, s'étant échappé du camp pendant la nuit, ils se rendirent au vainqueur (31).

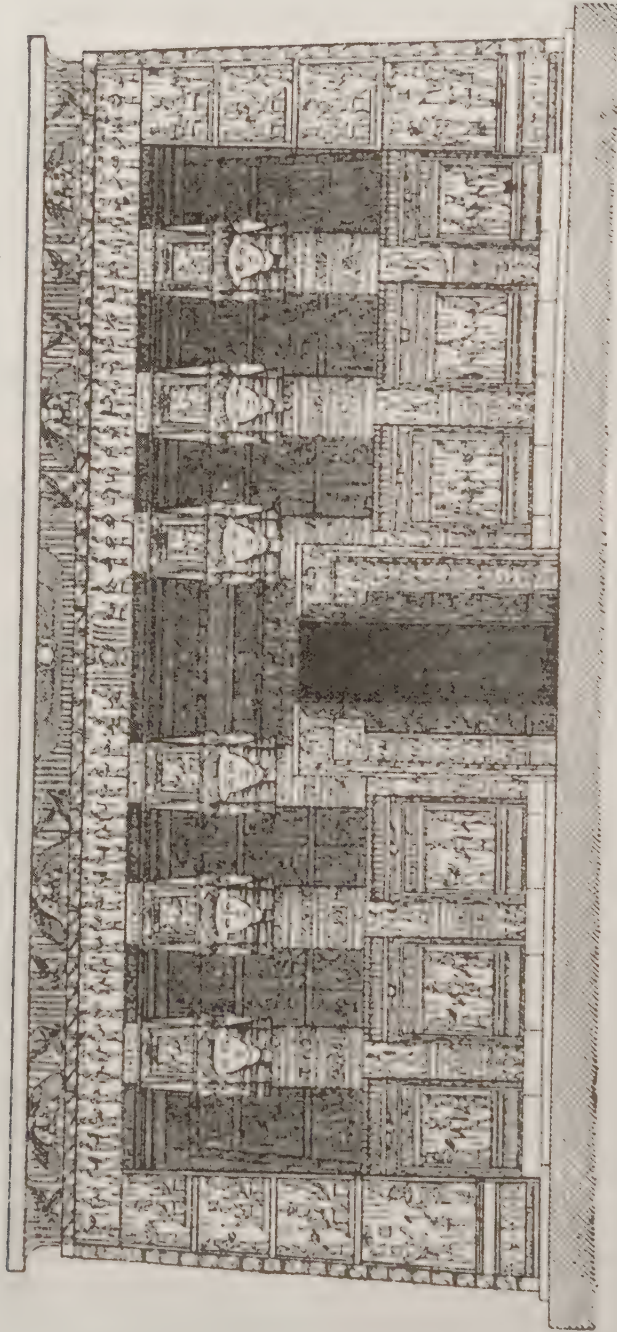
Antoine laissa Cléopâtre continuer sa route jusqu'à Alexandrie, et s'arrêta à Paraitonion, ville forte qui protégeait l'Égypte du côté de la Kyrénaïque ; mais la défection de son lieutenant l'obligea à rejoindre la reine. Il la trouva occupée à faire transporter sa flotte sur la mer Rouge avec toutes ses richesses. Les Arabes de Petra ayant pillé les premiers vaisseaux qu'elle faisait traîner à travers l'isthme, il fallut renon-

cer à ce projet. Antoine apprit bientôt la perte de ses légions. Découragé, il fit demander à Octave la permission de se retirer



à Athènes, où il voulait vivre en simple particulier : il ne reçut pas de réponse. La reine, de son côté, avait envoyé à Octave un sceptre et une couronne d'or ; il lui promit secrète-

ment de lui laisser son royaume si elle faisait mourir Antoine ;



Temple d'Hathor à Tentyris (Deuderah).

Ce temple commencé sous les derniers Lagides a été terminé sous les Césars. On lit dans la partie la plus ancienne les noms de Cléopâtre et de son fils Ptolémée Césarion.

Le temple d'Esneh, dont l'intérieur est représenté à la page précédente, a été également commencé sous les Lagides et terminé sous les empereurs romains. On y lit les noms de Ptolémée Philométor et de Ptolémée Evergète II (Physcon).

il lui donnait même à entendre qu'il était amoureux d'elle. A

tout hasard, elle cherchait des moyens de mourir sans douleur : elle essayait des poisons sur des condamnés à mort. La *vie inimitable* fut remplacée par la société de l'*union dans la mort* ; Antoine et Cléopâtre y firent entrer leurs plus intimes amis : on passait les nuits en orgies et on s'engageait à quitter la vie ensemble.

Octave ne s'était pas pressé de poursuivre les fugitifs, sachant bien qu'ils ne pouvaient plus soutenir une lutte sérieuse. Deux des rois alliés d'Antoine, Amyntas, roi des Galates, et Deiotaros Philadelphie, roi de Paphlagonie, l'avaient déjà abandonné avant la bataille d'Actium ; les autres se soumirent après la victoire. Hérode, roi des Juifs, vint le dernier : « Antoine était mon bienfaiteur, dit-il à Octave ; je lui ai conseillé de tuer Cléopâtre, mais Dieu, qui te destinait l'empire, l'empêcha de suivre cet avis, qui l'aurait sauvé. Je t'offre le même dévouement que j'ai montré pour Antoine. » Octave voyait avec plaisir les gens habiles s'attacher à sa fortune : il lui laissa son royaume. Les gladiateurs furent plus fidèles que les rois ; Antoine en avait rassemblé trois cents à Kyzique : lorsqu'ils apprirent sa défaite, ils traversèrent l'Asie Mineure pour aller le rejoindre. Ne recevant aucune réponse à leur message, ils le crurent mort et se rendirent au gouverneur de Syrie. On les distribua dans les légions et on les fit mourir en détail. A l'égard des sénateurs et des chevaliers, Octave montra, en général, plus de douceur qu'on n'en aurait attendu après les proscriptions du triumvirat. Pour arriver au pouvoir, il avait été froidement cruel, mais n'ayant plus de rival à craindre, il crut la clémence plus avantageuse. Son premier soin fut de disperser l'immense armée dont sa victoire lui donnait le commandement. Il envoya les vétérans en Italie, où il fut bientôt rappelé lui-même par la nouvelle d'un soulèvement. Il apaisa les mécontents en leur donnant quelques villes, dont il transporta les habitants en Epire, et comme il ne pouvait acquitter toutes ses promesses, il mit ses biens en vente. Il ne se présenta pas d'acheteur, mais les soldats s'apaisèrent et attendirent la conquête de l'Egypte.

Mort d'Antoine. — Pendant qu'Antoine essayait inutilement de reprendre Paraitonion, la reine, décidée à le trahir,

fit ouvrir à Octave les portes de Péluse, qui est la clef de l'Égypte. Antoine revint défendre Alexandrie, se battit aux portes de la ville, mit en fuite la cavalerie d'Octave et, reprenant courage, résolut de livrer bataille le lendemain sur terre et sur mer. Dans la nuit, on entendit des cris confus, des sons de flûtes et de tambourins, qui semblaient se diriger vers le camp d'Octave : on crut que Dionysos, le Dieu d'Antoine, passait à l'ennemi avec son cortège. Dès le matin, Antoine rangea son armée en bataille ; mais son infanterie fut écrasée, sa cavalerie l'abandonna, et ses galères ayant salué celles d'Octave de leurs rames, les deux flottes voguèrent ensemble, la proue tournée contre la ville. La trahison de Cléopâtre était évidente. Craignant la colère d'Antoine, elle s'enferma avec toutes ses richesses, dans un tombeau fortifié. On dit à Antoine qu'elle était morte ; fidèle au serment des Associés dans la mort, il ne voulut pas lui survivre. Il ordonna à un esclave de le frapper : l'esclave tira son glaive et s'en frappa lui-même ; Antoine l'imita. Comme il respirait encore, on lui apprit que Cléopâtre était vivante ; il se fit porter près d'elle. Avec l'aide de deux servantes qui l'avaient accompagnée, elle le hissa par la fenêtre et il mourut dans ses bras.

Mort de Cléopâtre. — Des soldats romains entrèrent par la même fenêtre et, enlevant à Cléopâtre un poignard dont elle allait se percer, la transportèrent au palais d'Alexandrie. Elle essaya de se laisser mourir de faim ; Octave, pour l'en détourner, employa la menace, lui faisant tout craindre pour ses enfants. Il tenait à la montrer vivante aux Romains, derrière son char de triomphe. Elle lui demanda une entrevue ; il vint la voir et elle essaya sur lui la séduction des larmes. Mais elle avait trente-neuf ans : ses coquetteries furent inutiles. Elle obtint seulement la permission de faire à Antoine des funérailles royales. Le jeune Cornélius Dolabella, touché de sa situation, lui avait promis de lui donner avis de ce qui se passerait ; il l'avertit qu'elle devait être envoyée à Rome dans trois jours avec ses enfants. Elle commanda un repas magnifique pour le soir. Un paysan apporta un panier de figues ; les gardes le laissèrent passer. Un affranchi nommé Epaphroditos avait été chargé de veiller sur la reine pour l'empêcher

de se tuer. Elle l'éloigna en lui donnant une lettre à porter à Octave. Elle lui demandait d'être ensevelie avec Antoine. On arriva en toute hâte : on la trouva morte dans ses habits royaux. On supposa qu'elle s'était fait mordre par un aspic caché sous les figues. Ses deux suivantes, Iras et Charmion, étaient mortes aussi. On fit venir des Psylles, qui passaient pour guérir les morsures des serpents ; tout fut inutile. Octave, adoptant l'explication qu'on donnait de la mort de Cléopâtre, fit paraître à son triomphe l'image d'une femme couchée, le bras entouré d'un serpent (30).

L'empire romain. — L'Orient semblait vaincu : il n'en était rien, cependant. En même temps que le dernier des royaumes grecs était réduit en province romaine, la monarchie devenait le gouvernement définitif des Romains. Il n'y aurait pas de justice dans l'histoire si le peuple qui avait asservi tous les autres était resté libre : l'expiation de la conquête, c'est l'abaissement des vainqueurs au niveau des vaincus. Octave, qui s'appelait maintenant César Auguste, ne prit pas le titre de roi, mais il exerça et légua à ses héritiers un pouvoir aussi absolu que l'avait jamais été celui des rois d'Orient. La fatigue universelle lui tint lieu de génie. La poésie, par la voix de Virgile et d'Horace, le proclama un Dieu sauveur ; la nuit profonde où l'on descendait fut saluée comme une aurore :

Aspice venturo laetentur ut omnia saeclo!

La postérité a cru aux mensonges des poètes de cour, et chaque fois qu'on a voulu flatter un prince, c'est à Auguste qu'on l'a comparé. L'histoire elle-même, oubliant son rôle de juge, s'unissait à ce concert d'adulations serviles. Les crimes des Césars n'ont été racontés qu'après leur mort. Tant qu'ils étaient vivants, ils étaient les gardiens de la paix du monde, et les races vieilles préféraient le repos, fût-ce dans l'esclavage, aux luttes viriles de la liberté ; elles ne demandaient qu'un lit profond comme un tombeau, pour y dormir en paix. On éleva des temples aux empereurs romains comme on en avait élevé à tous les rois depuis Alexandre. Quand on a mis un homme au-dessus des autres, il n'en coûte pas plus d'en

faire un Dieu, et à force de voir le spectacle de la bassesse humaine, les tyrans finissaient par croire eux-mêmes à leur divinité. S'il y a eu quelque part une voix inconnue qui ait protesté au milieu de l'abaissement général des âmes, l'écho n'en est pas venu jusqu'à nous : et pourtant, cette protestation isolée aurait eu raison contre la conscience obscurcie du genre humain.

CHAPITRE XXII

TRANSFORMATION DES CROYANCES.

§ I.

Prologue du Christianisme.

Décadence politique et religieuse. — La religion et la philosophie. — L'Herméneutique stoïcienne. — L'Evhémérisme. — La Démonologie. — L'incarnation des âmes. — Transformation de la Mantique. — Variété des fonctions religieuses. — La symbolique du vin. — Progrès de la superstition. — La religion des femmes. — La religion des esclaves.

Décadence politique et religieuse. — Dans les grands combats de l'*Iliade*, au-dessus de la mêlée des héros, Homère aperçoit les Dieux qui excitent les deux armées; de même, dans l'histoire, au-dessus de la querelle des intérêts humains, on peut toujours découvrir la lutte des principes et des idées. Toute transformation sociale répond à une révolution dans les croyances. La décadence de la civilisation antique s'est manifestée, dans l'ordre des faits, par le passage de la république à la monarchie, dans l'ordre des idées par la chute du polythéisme et l'avènement d'une religion fondée sur le dogme de l'unité divine. Ces deux symptômes sont parallèles : quand on établit la monarchie sur la terre, on ne peut pas laisser la république dans le ciel. Les religions sont l'expression idéale des sociétés; le polythéisme put bien rester debout quelques siècles après que les dernières républiques étaient mortes,

mais c'était comme un arbre dont il ne reste que l'écorce : une religion cesse d'être vivante quand les peuples ont cessé d'y croire ; c'est une langue qu'on ne parle plus.

Il n'y a pas dans l'histoire de brusques changements ni de révolutions subites et radicales. Le passage de la république à la monarchie, du polythéisme à une religion unitaire, avait été préparé par une transformation successive des idées et des mœurs ; les idées s'étaient transformées par le travail de la philosophie, les mœurs par l'influence de l'Orient. Ces deux forces agissaient simultanément et dans le même sens : la philosophie sur les classes lettrées, l'Orient sur les femmes, les masses populaires, et principalement les esclaves, par lesquels se renouvelait peu à peu la population. Cette double action, s'exerçant à la fois sur tous les éléments de la société, eut pour résultat la décadence et la chute de la civilisation antique.

La religion et la philosophie. — La philosophie est une critique des mœurs et des opinions populaires ; sa tendance naturelle est de réagir contre les institutions et les croyances au milieu desquelles elle se produit. Les allures turbulentes de la démocratie d'Athènes gênaient les goûts paisibles des philosophes. L'égalité leur semblait injurieuse pour leur mérite, et ils ne pouvaient se contenter d'une part dans la liberté de tous. Il leur fallait un peuple soumis et docile, obéissant avec une régularité ponctuelle à une élite de fonctionnaires lettrés, ou bien un roi sage et vertueux, un philosophe sur le trône, entouré de conseillers prudents et instruits, veillant au bonheur de tous. Ils n'avaient pas plus de goût pour la religion populaire que pour la démocratie. La religion et la philosophie répondent à deux facultés opposées, l'imagination qui crée et la raison qui juge. Tandis que le peuple, comme les enfants, devine sans fatigue ou accepte sans examen, les penseurs solitaires méditent comme des vieillards, et les symboles éclos dans la pensée du peuple ne sont à leurs yeux que des rêves d'enfants. Les religions, comme les langues, sont des œuvres collectives ; l'action individuelle ne s'exerce sur elles que pour les critiquer et en arrêter le développement. Quand on pense au prodigieux travail intellectuel qu'un enfant qui commence

à parler exécute sans effort, on devine ce qu'a dû être, dans l'enfance des races supérieures, la création d'une langue comme le sanskrit, le grec ou le latin ; la création mythologique n'est pas moins merveilleuse. Spontanément, comme l'oiseau chante, le génie poétique de la Grèce primitive a traduit, sous des formes vivantes et humaines, l'harmonieuse complexité des lois naturelles. Mais, de même que le mécanisme musical des flexions fatigue les vieilles races, la multiplicité des symboles répugnait à l'esprit méthodique des philosophes. L'indépendance des forces dans la nature leur semblait aussi anarchique que la lutte des factions dans la cité. En physique comme en politique, il leur fallait une formule simple ; dans l'univers comme dans l'État, ils voulaient tout ramener à l'unité.

Les philosophes n'avaient pas conscience de l'immense révolution qu'ils préparaient. En substituant, dans le gouvernement du monde, l'unité de direction à l'équilibre des forces et à l'harmonie des lois, ils attaquaient le principe fondamental du polythéisme, qui est la pluralité des causes, mais c'était à leur insu : l'unité qu'ils rêvaient, et à laquelle les plus hardis se sont arrêtés, c'était l'unité hiérarchique du panthéisme. Ils auraient reculé devant le dogme monarchique du monothéisme s'ils avaient pu prévoir les conséquences sociales qui devaient en sortir par la logique des idées. Ils prétendaient épurer la religion populaire et non la détruire ; ils attaquaient l'expression que la poésie lui avait donnée, parce qu'ils concevaient mieux les lois de la nature sous des formes abstraites que sous des formes poétiques et vivantes. Mais il est difficile de conserver l'idée quand on rejette la forme : ces Dieux humains, nés sur la lyre des poètes, incarnés par les sculpteurs dans le bronze et le marbre, étaient les Dieux du peuple. Homère et Phidias n'étaient ni plus savants ni plus ignorants que leurs contemporains ; à mesure qu'il se forma une classe instruite, distincte du reste de la nation, la scission entre la religion et la philosophie devint plus profonde. Voyant que le peuple restait attaché à ses symboles poétiques, les philosophes renoncèrent à les combattre et cherchèrent à les expliquer. Diverses méthodes d'interprétation se produisirent : les stoï-

ciens montrèrent dans la mythologie un système de physique religieuse; d'autres crurent y voir des faits historiques embellis par l'imagination des poètes : c'est la théorie qui porte le nom d'Évhémère. Les platoniciens, développant le système démonologique d'Hésiode et d'Empédocle, s'en servirent pour donner à la religion populaire le caractère hiérarchique qui plaît tant aux philosophes. Quoique l'herméneutique stoïcienne fût la plus conforme au génie de la vieille religion, les différents modes d'explication eurent des partisans, parce que chacun d'eux répondait à un besoin de la conscience publique et c'est ainsi que la philosophie, après avoir ébranlé la religion, la transforma pour la soutenir.

L'herméneutique stoïcienne. — Quand la mythologie est devenue une langue morte, il faut la traduire en langue vivante. L'herméneutique, c'est-à-dire l'interprétation des symboles, peut seule nous faire comprendre les religions. En ramenant l'Hellénisme à son point de départ qui est le spectacle de la nature, les Stoïciens le lavaient sans peine du reproche d'immoralité. Ils rétablissaient le sens primitif et de plus en plus oublié des vieux symboles; ils montraient que Zeus est l'air pur, source de la vie, prenant mille formes pour l'entretenir et la renouveler; qu'Aphrodite est la loi du rapprochement des sexes qui perpétue les espèces; qu'Hermès est le principe de transformation qui fait disparaître ce qui était apparent. Ces formes abstraites ne pouvaient choquer personne; ce sont celles que nous employons aujourd'hui: l'oxygène ne nous paraît pas un débauché, quoiqu'il s'unisse à tous les corps, ni l'attraction universelle une entremetteuse, ni le principe de substitution un voleur, car ce serait transporter la morale dans la physique. Mais les Dieux sont les lois des sociétés humaines aussi bien que les lois de la nature. Sans doute ils se sont révélés d'abord dans la beauté du monde, mais, à mesure que les cités se sont constituées, ils se sont manifestés comme principe de la vie sociale. Peu à peu on vit dans la religion plus encore un lien moral entre les hommes qu'un lien physique entre les parties de l'univers. On aimait mieux, par exemple, considérer Zeus comme le gardien de la justice et le protecteur des suppliants que comme l'éther, source de la vie

des êtres. Les Stoïciens eux-mêmes ne retrouvèrent pas toujours le sens physique des symboles ; ainsi, dans Hermès, ils virent bien la Parole, mais ils ne surent pas reconnaître le crépuscule, expression visible du principe de transition ; ils reconnurent dans Athènes l'invincible Raison qui veille sur les cités, mais ils oublièrent que cette clarté souveraine s'était d'abord révélée dans l'éclair.

Les fonctions physiques des Dieux avaient bien moins d'importance pour les cités que leur rôle politique. Or le caractère moral des Dieux se traduisait naturellement par des attributs humains. De la terre au ciel, la distance s'effaçait de plus en plus, et les Héros comblaient l'intervalle entre le Dieu et l'homme. Aussi, tandis que l'herméneutique stoïcienne essayait de ramener la religion en arrière en la réduisant à la physique divine, un système d'interprétation entièrement opposé, cherchant à expliquer la mythologie par l'histoire, présentait tous les Dieux comme des hommes divinisés, et poussait l'Hellénisme dans la voie qui devait aboutir à l'adoration de l'Homme-Dieu.

L'Evhémérisme. — Ce système, dont on trouve les premières traces dans les traditions égyptiennes rapportées par Hérodote, a reçu le nom d'Evhémérisme, parce qu'Evhémère, ami du roi Cassandros, l'a présenté sous la forme d'un roman philosophique qu'il intitulait *Histoire sainte*. Il y racontait qu'ayant été chargé par Cassandros d'une expédition vers l'Océan méridional, il était arrivé à une île nommée Panchaïa, dont les habitants, très pieux, adoraient Zeus dans un magnifique temple bâti autrefois par Zeus lui-même, au temps où il régnait sur la terre. Dans ce temple, il y avait une colonne d'or sur laquelle était écrite l'histoire des actions d'Ouranos, de Cronos et de Zeus. Ouranos avait été le premier roi ; c'était un homme juste et bienfaisant, très savant en astronomie ; le premier il avait sacrifié aux Dieux célestes, aussi avait-on donné son nom au ciel. Evhémère ramenait ainsi toute la mythologie à l'histoire en élaguant soigneusement le merveilleux. Diodore, qui analyse l'*Histoire sainte* d'Evhémère parmi une foule de récits du même genre, décrit l'île de Panchaïa comme une espèce de paradis terrestre où règne la communauté des

biens rêvée par Platon et dont les habitants, doués de toutes les vertus, sont gouvernés par les prêtres.

Il est possible qu'Evhémère n'ait pas cru faire une œuvre impie, et qu'il ait voulu seulement concilier la religion avec ce qu'il regardait comme le progrès des lumières. Il y a eu dans notre siècle une école de théologiens qui a appliqué ce système à la mythologie chrétienne : la lumière céleste qui éblouit les bergers de Bethléem a été réduite aux proportions d'une lanterne. Les rois de l'Orient qui vinrent, guidés par une étoile, offrir l'or, l'encens et la myrrhe au Dieu nouveau-né, sont devenus des marchands arméniens qui, en passant par là, s'intéressèrent à une pauvre famille et firent quelques cadeaux à la mère et à l'enfant. Le Dieu mort et scellé sous la pierre du sépulcre n'était qu'un homme en léthargie ; ses amis, qui s'en doutaient, l'ont déterré et l'ont fait revenir à lui : c'est la résurrection du troisième jour. Quant à l'ascension, elle s'explique par un brouillard épais qui permit au ressuscité de s'esquiver sans être aperçu. Voilà où conduit la passion désordonnée des choses raisonnables. Ceux qui ont trouvé ces explications n'étaient pas des ennemis du christianisme, c'étaient des théologiens soi-disant rationalistes. On a écrit de nos jours des biographies de Jésus presque vraisemblables, comme Plutarque a écrit une biographie de Thèseus ; il avait même fait celle d'Héraclès, qui est perdue, et cette perte est peu regrettable. Les savants qui veulent faire entrer un Dieu dans l'histoire le confondent avec le modèle qui a posé pour sa statue. On retrouvera peut-être le masque de la Fornarina, comme on a retrouvé celui d'Agamemnon, et on nous dira : « Ne croyez pas les mensonges de Raphaël : voici la vraie Madone. » Les religions sont de magnifiques œuvres d'art ; l'Idéal est bien plus vrai que la réalité, puisqu'elle est passagère et qu'il est éternel. Un savant évhémériste nous représente Jésus comme un jeune homme d'une distinction exquise ; d'autres cherchent à le réduire à sa juste valeur : quand on prouverait qu'il n'a jamais existé, le Dieu que l'Occident adore depuis dix-huit cents ans sous le nom de Christ n'en serait pas moins un Dieu, de même qu'en niant l'existence d'Homère, on n'a pas diminué l'œuvre divine qui porte son nom.

La Démonologie. — Le mot Démon, dont l'étymologie et la signification sont douteuses, est quelquefois appliqué aux Dieux dans les poèmes homériques. Hésiode s'en sert pour désigner les âmes des morts. Après leur vie terrestre, les hommes de la race d'or deviennent les protecteurs invisibles des vivants, les gardiens des lois morales. Ces innombrables habitants de l'air parcourent la terre en tous sens, observent la conduite des hommes et répandent sur eux les bienfaits des Dieux. La fonction des hommes de la race d'argent qui forment la seconde classe, celle des Démons souterrains, est moins bien définie. Le poète ne dit rien de la destinée posthume des hommes de la race d'airain, mais cette race violente et meurtrière se confondait probablement dans les croyances du peuple avec les Géants ennemis des Dieux et qui sont devenus les Diables de la mythologie chrétienne. Quant aux Héros demi-Dieux, qu'Hésiode fait succéder aux hommes d'airain et qu'il transporte après leur mort dans les îles des heureux, ils avaient dans la religion populaire des fonctions analogues à celles que le poète attribue aux bons Démons de la race d'or ; ils étaient honorés comme les providences particulières des familles et des peuples. La hiérarchie des caractères humains est présentée dans les *Travaux et jours* sous forme de générations successives, selon l'habitude constante de l'épopée religieuse et avec la brièveté énigmatique qui distingue les monuments de la haute antiquité. Cette concision laisse une grande liberté d'interprétation aux époques réfléchies qui cherchent à rattacher leurs hypothèses aux dogmes traditionnels. Pythagore, Empédocle et Platon développèrent la doctrine des Démons, sans qu'on puisse attribuer à aucun d'eux en particulier une innovation importante. Plutarque, dans son curieux dialogue sur la cessation des oracles, résume les opinions qui avaient cours sur la nature et le rôle des Démons. Cette doctrine prit une importance toujours croissante dans les écrits des Alexandrins, d'où elle a passé à peu près sans changement dans les religions modernes.

La Démonologie offrait aux philosophes un moyen de concilier la religion populaire avec les idées qu'ils se formaient des Dieux. Les guerres célestes et tout ce qui, dans les récits des

poètes, leur semblait indigne d'une nature divine, pouvaient être mis sur le compte de ces puissances intermédiaires entre les Dieux et les hommes. On rangeait parmi les Démons, non seulement les Titans et les Géants, mais les âmes des astres, et en général les énergies cosmiques, c'est-à-dire les anciens Dieux de l'Hellénisme, auxquels on pouvait laisser les noms consacrés par l'usage et par la tradition. A plus forte raison, pouvait-on considérer comme des Démons tous les Dieux des peuples étrangers, les protecteurs particuliers des villes, des familles et enfin ceux des individus, les Anges gardiens, dont les platoniciens trouvaient le type dans le Démon de Socrate.

Pour ceux qui aimaient les formes abstraites, le démon n'était autre chose que le *divin*, c'est-à-dire le principe de vie répandu dans l'univers, de même que le démon particulier de chacun de nous n'était que la partie divine de notre âme, la raison et la conscience ; c'est en ce sens que Sénèque et Marc-Aurèle parlent souvent du Dieu qui est en nous. Mais, en général, on attribuait aux Démons une existence plus personnelle ; on supposait que chaque Dieu avait des Démons sous ses ordres et au sommet de cette échelle administrative, calquée sur celle des États monarchiques, les philosophes, toujours passionnés pour l'unité, aimaient à supposer un Dieu suprême, trop haut placé pour se mettre en rapport immédiat avec le monde et le gouvernant seulement par ses ministres. C'étaient eux qui inspiraient les prophètes et rendaient les oracles, qui recevaient les sacrifices, qui répondaient aux évocations. Les Démons, comme des employés subalternes, agissaient sous les noms de leurs patrons respectifs, et quand on leur attribuait ces noms, ils se laissaient faire, parce que cela flattait leur vanité. On admettait, en effet, qu'ils n'étaient pas exempts de passions, et que leur action était quelquefois mauvaise. Pythagore attribuait les maladies à des Démons malfaisants, et cette idée, combattue par Hippocrate, a persisté pendant tout le moyen âge. La haine que nous inspirent ceux qui nous punissent, même quand cette punition est méritée, fit aussi regarder comme de mauvais Démons ceux qui châtiaient les coupables dans l'enfer ; Platon les représente comme des êtres à l'aspect farouche, au corps de feu, qui tourmentent et déchirent les tyrans et autres

grands criminels; c'est exactement la fonction des Diables dans l'enfer chrétien.

L'incarnation des âmes. — D'après la physique des anciens, les êtres vivants sont formés des quatre éléments, comme le monde dont ils font partie. Les éléments lourds, qui sont la terre et l'eau, composent nos corps; la part de l'air peut être attribuée au souffle; quant à l'âme, c'est-à-dire la force invisible qui anime les corps, sa source ne peut être que l'éther, principe du feu, qui, en raison de sa subtilité, s'étend au-dessus de l'atmosphère et de la région des nuages. L'éther se manifeste dans les astres par la chaleur et la lumière, dans les âmes par la vie et l'intelligence. Les âmes sont donc de la même nature que les astres, et c'est leur accumulation dans une certaine région du ciel qui produit la voie lactée. Comment ont-elles quitté cette région céleste qui est leur patrie? Il n'est pas dans la nature du feu de tendre vers la terre; l'incarnation des âmes est donc le résultat d'une descente ou d'une chute; mais comment peut-on se l'expliquer? Le poème philosophique d'Empédocle, dont-il ne reste malheureusement que de très courts fragments, rattachait l'incarnation des âmes à la Démonologie et la présentait comme le châtimement de fautes commises dans une existence antérieure. Voici un de ces fragments, qui se trouvait, selon Plutarque, au début du poème, et qui est cité sous une forme plus complète, dans les *Philosophoumena* attribués à Origène : « Il y a une loi nécessaire, un antique décret des Dieux, scellé pour l'éternité par de graves serments : les Démons, qui vivent de longs siècles, lorsqu'ils se sont souillés de meurtre ou de parjure, errent trente mille saisons loin des heureux, naissant à travers le temps sous diverses formes mortelles, et parcourant successivement les rudes sentiers de la vie. C'est ainsi que moi-même je suis un exilé du ciel. » Et Plutarque ajoute qu'Empédocle ne parle pas seulement pour lui-même, mais qu'il nous enseigne que nous sommes tous comme des exilés ici-bas.

Si la descente des âmes est volontaire, il faut croire qu'une sorte d'ivresse, le désir de s'unir aux éléments terrestres, les a poussées à s'incarner. La puissance du désir se manifeste

par l'attraction des sexes l'un vers l'autre : il y a là des âmes qui veulent entrer dans la vie. L'art les représente par des enfants ailés : ce sont les Désirs qui voltigent autour des amants. Porphyre dans l'*Antre des Nymphes*, Macrobe dans son commentaire sur le *Songe de Scipion*, ont exposé la descente de l'âme à travers les sphères des sept planètes. Quand elles arrivent à la sphère de la lune, elles entrent décidément dans la naissance et le devenir. D'après la physique des Grecs, la pesanteur ne s'étend pas au delà du monde sublunaire. Les astres ne tombent pas, ne meurent pas ; ils brûlent sans se consumer. Mais au-dessous de la lune, tout tombe, tout croît et décroît ; la vie terrestre est une suite d'absorptions et de décompositions, une naissance et une mort perpétuelles. C'est ce que nous indiquent les phases de la lune elle-même, et c'est pour cela qu'elle préside, quoique vierge, au développement des germes, à l'accouchement des femmes et à l'éducation des enfants. Les âmes qui s'incarnent se soumettent par cela même aux lois nécessaires qui régissent la sphère inférieure où elles ont voulu entrer. Mais les accidents qui sont la condition de la vie, les passions, les maladies et la mort, ne sauraient changer la nature de l'âme, qui reste toujours une flamme incorruptible et impérissable, une parcelle de l'éther. Qu'elle se dégage des éléments terrestres qui l'alourdissent, qu'elle dompte le Désir qui l'enchaîne à sa prison, et elle pourra remonter dans sa sphère. Elle en est descendue par le Cancer, qui est la porte des hommes ; elle y rentrera par le Capricorne, qui est la porte des immortels. La volupté l'en a fait descendre, la douleur l'y ramènera. Par la lutte et le sacrifice, par l'aspiration vers le monde idéal, elle s'affranchit des liens qui la retiennent captive, et elle rentre, purifiée, au séjour de la lumière, dans la sphère immobile des Dieux.

Transformations de la Mantique. — La Mantique, ou divination, se transforma comme les autres branches de la religion. Depuis la chute des républiques, les peuples n'avaient plus à consulter Apollon sur leurs affaires, dont la direction ne leur appartenait plus, mais les formes de la divination qui s'adressaient à des intérêts particuliers survécurent au silence

des anciens oracles. On continua à consulter Asclèpios et d'autres divinités médicales, comme Sarapis et Isis, sur la guérison des maladies. Les malades s'endormaient dans le sanctuaire et le Dieu leur indiquait les remèdes qui devaient les guérir. Les prêtres d'Asclèpios, qui étaient médecins, y ajoutaient un traitement thérapeutique, et la foi opérait des guérisons comme dans toute autre consultation médicale. Il y a au British museum des *ex voto* constatant ces guérisons miraculeuses. On consultait aussi Amphiaraos et d'autres devins célèbres en s'endormant près de leur tombeau. Dans les cavernes d'où sortaient des exhalaisons gazeuses, on consultait l'oracle des morts. On s'y endormait déjà disposé à des visions et cette disposition était favorisée par les émanations terrestres qui agissaient sur le cerveau. Le plus célèbre de ces antres prophétiques était celui de Trophonios, à Lébadée, en Boiotie. Pausanias décrit la manière dont on y descendait et la prostration nerveuse qui suivait cette consultation. Plutarque raconte une vision mystérieuse dans l'autre de Trophonios, mais on ne sait si c'est une pure fiction philosophique, une hallucination produite par un gaz stupéfiant, ou un spectacle analogue à ceux qu'on voyait dans les mystères. Les purifications qui précédaient la descente rappellent celles que pratiquaient les initiés. L'oracle de Trophonios représente la phase mystique de la divination, comme les oracles d'Apollon répondaient à la période politique, l'oracle de Dodone à celle du naturalisme primitif.

Vers le temps de la cessation des oracles, il circulait en Grèce des prophéties attribuées à la Sibylle. Ce nom, d'origine asiatique, était appliqué à plusieurs prophétesses fabuleuses. On fabriqua des oracles sibyllins comme on avait fabriqué des poésies orphiques. Les Romains ont eu des recueils de ce genre. Celui qui nous est parvenu, écrit en vers assez plats, est l'œuvre des Juifs et des Chrétiens d'Alexandrie. C'est une glorification emphatique du monothéisme, une des formes de l'invasion des doctrines orientales en Grèce. A côté du système pseudo-historique d'Évhémère, et de sentences copiées dans le poème moral qui porte le nom de Phokylide, il y a de mauvaises imitations des prophètes hébreux et des acrostiches sur

le nom de Jésus-Christ. En mettant leurs croyances sous la garantie des Sibylles, les Juifs et les Chrétiens croyaient les faire accepter par les Grecs, mais la main du faussaire se trahit de la façon la plus maladroite, et on s'étonne que des fraudes aussi grossières aient pu tromper quelqu'un. Il paraît cependant qu'elles réussissaient quelquefois ; Lactance, qui cite très souvent les Sibylles, paraît croire qu'il combat ainsi l'Hellénisme par ses propres armes. L'autorité des Sibylles a persisté très longtemps dans l'Église chrétienne ; Michel-Ange et Raphaël les ont représentées à côté des prophètes juifs, et aujourd'hui encore, dans le chant du *Dies iræ*, le témoignage de la Sibylle est invoqué avec celui de David à la messe des morts.

Variété des fonctions religieuses. — Comme je l'ai dit dans le premier volume, l'Hellénisme offre le seul exemple d'une religion sans clergé. Il n'y avait pas de véritables prêtres enseignant les dogmes et dirigeant les consciences, il n'y avait que des sacristains ou des marguilliers, assistant les magistrats dans les cérémonies du culte public. Les exégètes n'étaient pas des interprètes du symbole, c'étaient des bedeaux montrant aux étrangers les curiosités du temple et leur racontant les légendes locales. L'hiérophante des mystères n'était pas un sage révélant une doctrine philosophique, c'était, comme son nom l'indique, celui qui montrait aux initiés les objets sacrés. Au-dessous de l'hiérophante, il y avait des mystagogues, qui purifiaient les mystes et les préparaient à l'initiation. Il paraît que cette fonction était peu relevée et ressemblait à une sorte de domesticité, si on en juge par les paroles dédaigneuses que Démosthènes adresse à Aischine, qui avait été initiateur dans sa jeunesse. Outre les devins qui interprétaient les présages, il y avait des enchanteurs ou des sorciers appelés Goètes. On ne les brûlait pas comme dans l'Europe moderne ; on les laissait vendre des philtres et des formules d'incantation, évoquer les morts, se changer en loups et faire descendre la lune du ciel. Cela n'avait pas plus d'importance que n'en ont chez nous les médiums et les esprits frappeurs. Après la conquête de l'Asie, les Mages, les Égyptiens, les Chaldéens répandirent en Grèce de nouvelles formes de sorcellerie

qui eurent beaucoup de vogue. Au moyen de quelques paroles en langue barbare, ces marchands d'exorcismes et de sortilèges prétendaient forcer les Puissances de la nature à leur apparaître, à leur répondre et à leur obéir. La magie, ou science des mages, avait trop de rapports avec le système démonologique de Pythagore ou de Platon pour ne pas séduire les philosophes. La connaissance de la hiérarchie des esprits devint une branche importante de la théurgie alexandrine. Porphyre raconte que Plotin évoqua son propre Démon dans le temple d'Isis, à Rome, et que la forme qui apparut fut celle d'un Dieu : preuve de la haute dignité morale de ce philosophe, qui avait un Dieu pour ange gardien.

La symbolique du vin. — En dehors du culte public, dont les ministres avaient leur place marquée dans la cité, il y avait des Thiasés, ou collèges religieux, qui n'étaient pas reconnus par l'État, mais qui jouissaient de la liberté laissée à tous les cultes privés. J'ai déjà parlé des Orphéotélestes, ou initiateurs orphiques, qui enseignaient des prières et des pratiques de pénitence ou de purification destinées à effacer les péchés. Ils composaient des poésies religieuses, rattachaient l'origine des cultes mystiques à leur prétendu initiateur Orpheus et introduisaient leur patron Dionysos dans toutes les légendes, qu'ils mêlaient de rêveries philosophiques et de traditions étrangères. Dionysos est le plus récent des Dieux de la Grèce ; ses allures, si différentes de celles des Dieux d'Homère, trahissent son origine asiatique. Le symbole qu'il représente se rattache aux plus anciennes traditions de la race indo-européenne. Les aînés de cette race, les Aryas, broyaient une plante que les botanistes appellent *Asclepias acida* ou *Sarcostemma viminalis*, et ils en tiraient une liqueur fermentée, le Sôma, qu'ils buvaient et qu'ils offraient aux Dieux. Et comme tout ce que nous nommons des choses était pour eux des personnes animées d'une vie divine, Sôma devint le Dieu du sacrifice, celui qui s'immole pour servir de nourriture aux hommes. Telle était la forme de l'Eucharistie chez nos plus lointains ancêtres. Le raisin broyé dans le pressoir fut, dans les pays où on cultivait la vigne, ce qu'était le Sôma pour les Indiens. Les Grecs l'appelaient Dionysos, mot qui peut signifier la liqueur ou la pluie

divine ; les Latins le nommaient Liber, c'est-à-dire le Dieu des libations, ou plutôt la Libation personnifiée et considérée comme un Dieu s'offrant en sacrifice pour le salut des hommes.

La cérémonie des Omophagies, dans laquelle les Mainades se partageaient la chair sanglante d'un chevreau ou d'un faon, paraît avoir représenté sous une autre forme la mort du Dieu déchiré par les Titans ou les Cabires. On a même cru, d'après des auteurs récents et peu dignes de foi, que, dans l'origine, la victime était un homme. La même accusation a été portée contre les premiers chrétiens ; on a cru voir une réalité là où il n'y avait qu'un symbole, celui qui rattache la religion moderne des peuples de l'Europe à leurs anciennes mythologies, la rédemption de l'humanité par la mort d'un Dieu. Les aventures d'Orpheus, auquel on rapportait l'institution des mystères de Dionysos, reproduisent quelques traits de la légende du Dieu lui-même : il est déchiré par les Mainades, il descend aux enfers chercher sa femme Eurydikè, comme Dionysos y était descendu pour en ramener sa mère Sémélé. Dans les peintures chrétiennes des Catacombes de Rome, le Sauveur est souvent représenté sous les traits et le costume d'Orpheus. La transformation religieuse qui se rattache à son nom semble en effet une ébauche du christianisme, et les congrégations orphiques ressemblent bien plus au clergé chrétien qu'au sacerdoce hellénique. Leur commerce de formules expiatoires pour racheter les péchés des vivants et des morts rappelle la vente des indulgences pendant le moyen âge.

Progrès de la superstition. — Ces purifications n'étaient pas nouvelles ; on en voit des exemples dans les légendes héroïques. A la vérité, Homère n'en parle pas, mais il en est déjà question dans les poètes Cycliques. On se purifiait pour les meurtres involontaires. La cérémonie n'était dans l'origine que le signe visible du repentir qui réconcilie l'âme avec les Dieux et avec elle-même ; mais on finit par attribuer une vertu expiatoire aux formules, et ce fut une source de bénéfices pour les charlatans mystiques. Depuis que l'activité politique était morte, l'esprit cherchait un aliment dans la vie religieuse. Mais la religion républicaine, le culte des Héros protecteurs des cités, avait disparu avec l'autonomie communale. Dans les

âmes repliées sur elles-mêmes, il n'y avait place que pour la religion de la crainte. Ces terreurs vagues, qu'on croit conjurer par des pratiques arbitraires, cette tendance à attribuer à certaines paroles, à certains objets, à certains hommes, une puissance surnaturelle, tout ce qui constitue le fétichisme chez les tribus sauvages, se retrouve chez les peuples civilisés sous le nom de superstition ; c'est la forme grossière du sentiment religieux chez ceux qui restent confinés dans les limbes de l'intelligence. Les colporteurs de cultes nouveaux étaient accueillis avec faveur par les esprits troublés, et surtout par les femmes, que leur nature nerveuse entraîne vers les pratiques de dévotion. Des évergumènes parcouraient les rues en agitant des serpents et en criant : « Attès ! Huès ! Euoi ! Saboi ! » Ils invitaient les passants à se faire initier, à se faire laver de leurs péchés, pour éviter d'être punis dans cette vie ou dans l'autre.

Chacun songeait à son salut, chacun tremblait à l'idée de la mort et des expiations à venir. On courait chez les endormeurs de remords, on allait des Orphéotélestes aux Métragyrtes, des mystères d'Isis à ceux de Mithra. On demandait le baptême dans les eaux lustrales ou le baptême par le sang, qui lave toutes les souillures : le myste descendait dans une fosse au-dessus de laquelle on immolait un taureau ou un bélier, et le sang tombait sur lui goutte à goutte. Dans les mystères de Samothrace, sous prétexte que les purifications devaient être proportionnées aux fautes, il fallait se confesser au grand prêtre des Cabires, appelé Coiès. Cette intervention d'un homme dans la conscience d'un autre homme eut de la peine à se faire accepter en Grèce. On dit que Lysandre, invité à déclarer quel était son plus grand crime, avait répondu : « Est-ce toi ou les Dieux qui l'exigent ? — Ce sont les Dieux, dit le prêtre. — Eh bien, retire-toi, reprit Lysandre ; s'ils m'interrogent, je leur répondrai. » La même question fut faite à Antalkidas, qui répondit simplement : « Les Dieux le savent. » Il paraît d'ailleurs qu'il y avait des crimes inexpiables, car on dit que Néron, dans son voyage en Grèce, n'osa pas s'approcher d'Athènes, à cause des imprécations qui éloignaient les parricides des mystères d'Éleusis. Selon Zosime, Constantin ayant voulu se faire purifier du meurtre de son fils,

les prêtres païens lui dirent qu'il n'y avait pas d'expiation pour un pareil crime; ce fut alors qu'il embrassa le christianisme, sur l'assurance qui lui fut donnée que les chrétiens savaient effacer toute espèce de péché.

La religion des femmes. — Parmi les causes qui ont aidé à la transformation des croyances et des mœurs du monde occidental, une des plus importantes, quoiqu'on l'ait peu remarquée, a été l'action continue des femmes. Non seulement elles ont beaucoup contribué à la propagation du christianisme, mais depuis plusieurs siècles elles en avaient préparé l'avènement. Pendant la période la plus florissante de la civilisation grecque, on avait vu se développer en Grèce des doctrines empruntées à l'Orient, qui servirent de préface à la religion nouvelle. Les comédies d'Aristophane nous apprennent avec quelle impatience les femmes grecques supportaient ces interminables guerres qui les tenaient éloignées de leurs maris. Elles vivaient seules au milieu de leurs servantes et de leurs nourrices, qui venaient ordinairement de l'Égypte ou de l'Asie, et dont les contes bizarres charmaient l'ennui du gynécée. C'était toujours l'histoire d'un bel adolescent, mort à la fleur de l'âge, et pleuré par une Déesse, sa mère, sa sœur ou son épouse; variations sans fin d'un thème unique : le deuil de la nature sevrée des baisers du soleil. Ces légendes funèbres intéressaient les femmes bien plus que les vieux récits épiques. Elles avaient assez de ces divinités viriles qui, la lance au poing, du haut des acropoles, excitaient les hommes au combat. Elles aimaient bien mieux les Dieux efféminés de l'Asie, avec leur molle langueur et leur tristesse voluptueuse. Les hommes avaient leur religion guerrière, qui avait sauvé la Grèce des barbares; il fallait une autre religion pour les femmes. « Font-elles assez de vacarme, dit Aristophane, avec leurs tambours, leurs sabazies et, du haut des toits, leurs lamentations sur Adonis! Je les entendais de l'assemblée. Le jour funeste où Démocrate fit décréter l'expédition de Sicile, sa femme, en dansant, criait : « Hélas! hélas! Adonis! »

Ce culte pleureur avait partout auprès des femmes un succès prodigieux. En Judée comme en Grèce, elles s'inquiétaient peu de la religion nationale. Les prophètes avaient beau crier à la

prostitution et maudire les femmes étrangères qui corrompaient le peuple d'Iahweh, elles n'aimaient pas ce Dieu solitaire et farouche, et jusque dans son temple elles s'assemblaient pour pleurer Thammuz, l'époux imberbe de la Reine des cieux. La légende s'était localisée sur la côte phénicienne ; c'était dans les forêts du Liban que le sanglier, l'animal impur, détesté des peuples sémitiques, avait blessé à mort le fils de la myrrhe funéraire, « le bel adolescent aux bras roses », et tous les ans, à pareille époque, le fleuve était rougi de son sang. Les femmes de Byblos se frappaient la poitrine et recueillaient la tête enveloppée de bandelettes de papyrus, que la mer apportait en sept jours de l'Égypte. La religion égyptienne célébrait par des fêtes analogues la mort et la résurrection d'Osiris, et les deux cultes paraissent s'être confondus à Alexandrie. Dans le palais des Ptolémées, « sur des tapis plus doux que le sommeil », dit Théocrite, on couchait l'époux auprès de l'épouse, et les femmes venaient l'admirer : « Qu'il est charmant, sur son lit d'argent, avec son premier duvet sur les joues, le cher Adonis, aimé jusque dans la mort ! » Le lendemain, elles s'assemblaient sur le rivage, le sein découvert, les cheveux épars, épiant dans la rosée du matin l'éclosion des plantes hâtives qui annonçaient la résurrection du printemps.

Les courtisanes, dont l'importance toujours croissante dans la période macédonienne est attestée par les comédies de Ménandre, contribuèrent à répandre en Grèce le goût des religions orientales. A Athènes, où la loi imposait le mariage à toutes les citoyennes, les courtisanes étaient toujours des étrangères ; la plupart venaient d'Asie. Leur richesse les désignait à l'avidité des prêtres mendiants de la Déesse de Syrie et de la Mère des Dieux. La pythagoricienne Phyntis recommande aux femmes honnêtes de s'abstenir de ces religions sensuelles, mais les courtisanes, une fois leur jeunesse passée, devaient chercher une consolation dans des pratiques étrangères qui leur rappelaient leur pays. Les religions de la Syrie et de la Phrygie tendent à l'unité par le dualisme. Ce n'est pas, comme en Perse, l'antagonisme du bien et du mal, de la lumière et des ténèbres ; chez ces peuples, plus sensuels que guerriers, la dualité implique l'amour et non la lutte. La terre et le ciel, la femelle et

le mâle, la matière et l'esprit finissent par se résoudre dans la grande unité de la nature. La divinité a souvent un caractère androgyne et ces religions n'ont qu'un pas à faire pour arriver au monothéisme. Le couple divin se compose d'une Déesse au caractère viril et royal, et d'un Dieu efféminé, subordonné à la Mère universelle et l'adorant comme un prêtre et comme un amant. Mais l'engourdissement de l'hiver succède aux ardeurs de l'été; l'astre énérvé perd son énergie féconde : c'est la mort d'Adonis ou la mutilation d'Attys. La frénésie des sens a pour réaction naturelle l'ascétisme; les prêtres d'Attys se mutilaient en l'honneur de leur Dieu et à son exemple. Un vague instinct semblait avertir ces religions de femmes qu'il leur fallait subir une épuration profonde pour s'imposer à la conscience. L'humanité vieillie rougissait d'elle-même et prenait la chair en dégoût, ce cadavre qu'on traîne avec soi. Elle aurait voulu retrouver la virginité première, il lui fallait un amour idéal, le dernier rêve des courtisanes fatiguées. Elle ne reculait pas devant le sacrifice, pourvu qu'il lui restât la volupté des larmes. Quand un Dieu nouveau lui montra la rédemption dans la douleur, la grande pécheresse inonda de parfums les pieds sacrés du sauveur des âmes et les essuya de ses cheveux.

La religion des esclaves. — Après les femmes, ce sont les esclaves qui ont le plus contribué à la transformation des mœurs et des croyances. La période ascendante de la civilisation grecque répond à la prédominance de la race pure des anciens Hellènes, qui avaient pour religion naturelle le polythéisme et pour forme sociale la république. Mais il est dans la destinée des races héroïques de s'exterminer elles-mêmes, comme les fils de la Terre, nés des dents du dragon. Les guerres incessantes qui remplirent l'histoire grecque eurent pour résultat l'introduction et l'extension progressive de la servitude. Le travail libre est remplacé par le travail servile, les Grecs ne sont plus citoyens, ils sont soldats; ils servent comme mercenaires dans les armées des rois de Perse et dans celles des successeurs d'Alexandre. On les trouve partout, mais la Grèce est dépeuplée, la race hellénique a été remplacée peu à peu par des esclaves barbares, successivement affranchis. Le polythéisme et la république ne répondaient plus aux besoins de cette popu-

lation nouvelle. Le panthéisme égyptien et le monothéisme sémitique lui convenaient mieux que la religion républicaine d'Homère et de Phidias, et la monarchie traduisait dans la politique ces dogmes conformes au caractère des races dégénérées. La superstitieuse Égypte avait la première décerné les honneurs divins à ses rois. Quand Alexandre vint en Égypte, il se fit proclamer fils d'Ammon ; ce fut le point de départ de ces apothéoses monstrueuses qui ont déshonoré la fin du vieux monde. Évhémère en donna bientôt la théorie : si les anciens Dieux n'étaient que des rois divinisés, on pouvait bien adorer celui qui avait renouvelé les exploits d'Héraclès et de Dionysos. Ainsi, cette grande idée de l'apothéose qui avait été, dans le polythéisme primitif, une consécration des vertus humaines et une révélation de l'immortalité, devenait, pour les peuples abâtardis, un instrument de flatterie servile. Les rois macédoniens avaient imité les Pharaons, les Césars imitèrent les Ptolémées. La race des hommes libres avait disparu, et le culte de l'autorité, qui est la religion des esclaves, répondait à l'abaissement des âmes.

La conquête romaine acheva d'obscurcir la notion du droit dans les consciences. Devant cette puissance écrasante, la résistance paraissait impossible ; on aimait mieux se convertir à la religion de la force. C'était la véritable religion des Romains : ils l'avaient imposée au monde et le monde l'avait reconnue, puisqu'il acceptait la servitude. L'esclavage individuel avait entraîné l'esclavage des peuples ; or, l'esclavage est la négation du polythéisme, qui a pour principe l'autonomie de tous les êtres. Dès lors, à l'idée républicaine de l'harmonie des lois vivantes devait se substituer l'idée monarchique d'une autorité unique et sans bornes. Cette puissance absolue et irrésistible, les lettrés la nommaient tantôt la Fortune, tantôt le Destin ; mais les masses, qui donnent un corps à toutes les idées, la personnifiaient dans l'empereur. Puisqu'il était le gardien de la paix du monde, le représentant visible du principe d'autorité, on pouvait bien le regarder comme l'incarnation de la puissance divine. Les images sacrées restaient dans les temples et on les respectait par un reste de goût artistique, mais le véritable Dieu de l'empire c'était l'empereur : « Ta divinité

est toujours présente parmi nous », lui disaient ses gens de lettres. Un seul peuple refusa son encens aux Césars : il ne voulut pas que leur image souillât le temple de Jérusalem. Bravo, petit peuple ! L'avenir est à ceux qui n'ont pas capitulé. La Judée semble bien peu de chose dans le monde : pourtant ses traditions méprisées vont détrôner les glorieux souvenirs de la Grèce et de Rome ; c'est d'elle que sortira le Dieu nouveau. Selon l'orgueilleuse parole d'un Juif de notre époque, ce peuple dit au monde : « Voici un homme de ma race, fais-en ton Dieu. » Puisque la conscience des vainqueurs du monde ne s'est pas soulevée contre l'apothéose des tyrans, les vaincus ont bien le droit de chercher dans leurs rangs un plus digne objet de leur culte. Le monde antique avait un crime à expier, l'esclavage. Les misérables que Néron jetait en pâture aux lions de son amphithéâtre devaient remplacer les Dieux des cités libres, que le monde asservi n'était plus digne de contempler. L'humanité avait mis son idéal social dans la servitude : il était juste que le gibet des esclaves devint le symbole de la religion du genre humain.

Initiation de l'Orient à la philosophie grecque. — Les peuples orientaux, ceux du moins qui se trouvèrent en contact avec les Grecs, ne paraissent pas avoir jamais eu de philosophie proprement dite. L'analyse des facultés de l'âme, la recherche des fondements de la connaissance, des lois morales et de leur application à la vie des sociétés, sont choses absolument inconnues à l'Orient avant la conquête d'Alexandre. Le mot que Platon attribue aux prêtres égyptiens sur ses compatriotes : « O Grecs, vous n'êtes que des enfants et il n'y a pas de vieillards parmi vous », pourrait être renvoyé à l'Orient et à l'Égypte elle-même. L'esprit scientifique est aussi étranger à ces peuples que le sens politique. Ils peuvent durer de longs siècles, ils n'atteignent jamais l'âge viril ; ce sont de vieux enfants, toujours menés par les lisières, aussi incapables de chercher la vérité que de conquérir la justice. Après la fondation d'Alexandrie et surtout quand les Lagides, par la Bibliothèque et le Musée, eurent fait de cette ville un centre d'activité intellectuelle, des rapports quotidiens et permanents s'établirent entre la pensée des Grecs et celle des Égyptiens et des

Juifs qui formaient avec les Grecs la population d'Alexandrie. Dans ces échanges d'idées, la Grèce avait beaucoup plus à donner qu'à recevoir. Initié par elle à la philosophie, l'Orient ne pouvait lui donner que ce qu'il avait, l'exaltation du sentiment religieux. La Grèce accepta l'échange; lasse du scepticisme qu'avait produit la lutte de ses écoles, elle se jeta par réaction dans des élans mystiques précurseurs d'un renouvellement des croyances.

Quand les doctrines philosophiques de la Grèce et les doctrines religieuses de l'Égypte et de la Judée se rencontrèrent à Alexandrie, plusieurs écoles sortirent de leur rapprochement, et comme il y avait entre elles beaucoup de rapports, elles se firent des emprunts réciproques sans jamais en convenir et probablement sans même s'en rendre compte. Il y a ainsi à chaque siècle une somme d'idées communes à toutes les sectes même rivales et ennemies, et c'est presque toujours entre les écoles les plus voisines que s'engagent les luttes les plus vives. La multiplicité des sectes qui se sont produites de nos jours sous le nom de socialisme ne peut donner qu'une faible idée de l'étonnante chimie intellectuelle qui avait établi son principal laboratoire à Alexandrie. Toute la théologie chrétienne est sortie de là. Il y avait dans l'air des idées errantes qui se combinaient en toute sorte de proportions. L'humanité avait mis au concours de grandes questions philosophiques et morales; le prix proposé était le gouvernement des consciences. La solution chrétienne a prévalu et a fait oublier les autres qui se sont englouties pour la plupart dans le naufrage du passé. Quand nous en retrouvons une épave, reconnaissons l'œuvre d'un concurrent vaincu et non d'un plagiaire. Le Christianisme n'est pas tombé comme un coup de foudre au milieu du vieux monde surpris et effaré. Il a eu une période d'incubation et son triomphe a été préparé par ceux mêmes qui se croyaient ses rivaux et qui n'étaient que ses précurseurs. Ce titre leur convient, quoique plusieurs soient contemporains de l'ère chrétienne, d'autres un peu postérieurs, car l'avènement d'une religion ne date que du jour où elle est acceptée par les peuples, comme le règne d'un prétendant ne date que de sa victoire. On ne comprendrait pas le passage d'une religion à une

autre si on opposait entre eux deux termes extrêmes comme la mythologie homérique et le symbole de Nicée : il faut tenir compte des monuments intermédiaires, produits multiples d'une époque de transition. M. Havet a reconnu l'importance des écrits de Philon, représentant de la philosophie gréco-juive, qu'il appelle le premier père de l'Église ; mais quelques-uns des livres hermétiques, qui représentent la philosophie gréco-égyptienne, ont eu, selon moi, une part encore plus grande dans la formation des dogmes chrétiens.

§ II.

La synthèse chrétienne.

Règne d'Hérode. — Le Messie. — Le Diable. — La chute des Anges. — La chute des âmes. — La résurrection. — Bouddhisme et christianisme. — Sources multiples du dogme chrétien. — L'Homme-Dieu. — Le drame de la Passion. — Apothéose du Féminin. — La rédemption. — Le péché originel. — La fin du monde. — La Trinité. — L'Église. — Morale antique. — Morale chrétienne. — La vie monastique. — Apostasie du monde grec. — Ruine de la civilisation.

Le règne d'Hérode. — La Judée, pendant le long règne d'Hérode, peut être considérée comme une province romaine gouvernée par un satrape indigène qui, à la moindre velléité d'indépendance, aurait été immédiatement remplacé par un préfet ou un proconsul. Cette situation, la seule possible à cette époque, permettait aux Juifs de vivre en paix sous l'égide puissante de Rome. S'ils ne pouvaient plus guerroyer contre les petits peuples du voisinage, ils n'avaient pas à se défendre contre les Parthes ou les Arabes. Hérode savait qu'il n'était pas populaire, à cause de son origine iduméenne, et qu'il ne pouvait régner que par la protection des Romains ou plutôt de l'empereur, car, après avoir asservi les autres peuples, Rome avait maintenant un maître. Hérode se fit l'humble vassal d'Auguste, chercha toutes les occasions de lui plaire et s'appliqua à l'imiter en tout. Il était comme lui très entendu en

finances, son trésor était toujours rempli et la Judée ne fut jamais si riche que sous son règne. A l'exemple d'Auguste qui se vantait d'avoir trouvé Rome en briques et de l'avoir laissée en marbre, Hérode éleva de nombreux édifices. Il embellit Samarie et l'appela Sébaste, du nom d'Auguste ; il fonda sur la Méditerranée une ville qu'il nomma Césarée et qui devint le meilleur port de la Palestine. Il éleva des temples à Auguste, non pas en Judée où le peuple ne l'aurait pas souffert, mais à Césarée, à Sébaste et aux sources du Jourdain. Il s'efforçait d'implanter dans ses États la civilisation gréco-romaine, faisait bâtir un théâtre à Jérusalem, et à ses portes un cirque où des condamnés furent mis aux prises avec des bêtes féroces. Ses largesses donnaient un certain prestige au nom juif à l'étranger : il fit rebâtir à ses frais le temple d'Apollon Pythien à Rhodes, employa une grande somme aux ouvrages publics de Nicopolis, qu'Auguste avait fait bâtir auprès d'Actium, fit paver les rues d'Antioche en pierres polies et y éleva des portiques. Comme les jeux olympiques ne répondaient pas à leur réputation, parce que l'argent manquait en Grèce, il destina un revenu annuel pour les célébrer et faire des sacrifices, et cette libéralité lui fit donner le titre de surintendant perpétuel de ces jeux.

Pour se faire pardonner ses infidélités aux mœurs juives et à la religion nationale, il entreprit de reconstruire le temple de Jérusalem (19). La fête de la consécration du temple fut célébrée le jour anniversaire de l'avènement d'Hérode. Ce fut une grande joie pour les Juifs, non seulement à Jérusalem, mais en Égypte, en Kyrénaïque, en Asie Mineure, en Grèce, en Macédoine, en Italie, car, selon Strabon cité par Joseph, la race juive avait pénétré dans tous les pays et il n'y avait pas d'endroit sur la terre où elle n'eût sa place et ne fit sentir son importance. Si l'ostentation entraînait pour beaucoup dans les dépenses d'Hérode, l'intérêt public n'y était pas étranger. A la suite d'une famine et d'une épidémie, il acheta du blé en Égypte et procura ainsi des vivres à ses sujets. Dans d'autres circonstances, il leur remit tantôt le tiers, tantôt le quart des impôts. Mais, quoi qu'il fit, on ne lui pardonnait pas ses tentatives pour entraîner son peuple dans le courant de la civili-

sation grecque et lui, se sentant détesté, s'entourait de précautions, bâtissait des forteresses, répandait ses espions partout et devenait de plus en plus inquiet et soupçonneux. Les plus grands embarras lui venaient de sa famille où les complots et les intrigues se succédèrent du commencement à la fin de son règne. Il y eut d'abord des intrigues de femmes, puis des rivalités entre les enfants nés de mères différentes et qui se disputaient d'avance l'héritage paternel. Auguste essaya de réconcilier deux des fils d'Hérode, Alexandre et Aristobule, avec leur père ; mais les intrigues recommencèrent, Alexandre et Aristobule furent étranglés. Un autre fils d'Hérode, nommé Antipatros, se croyant assuré de la succession, trouva que son père vivait trop longtemps et essaya de l'empoisonner. Le complot fut découvert et Antipatros fut condamné et exécuté cinq jours avant la mort d'Hérode. Auguste disait à cette occasion qu'il aimerait mieux être le cochon d'Hérode que son fils, parce que les Juifs s'abstenaient de tuer les porcs.

Jusqu'aux derniers jours de son règne, Hérode répondit par des supplices aux complots de sa famille et à l'hostilité de ses sujets. Comme il était vieux et malade, le bruit de sa mort s'étant répandu, quelques jeunes gens, excités par les prédications fanatiques de deux rabbins, allèrent arracher l'aigle d'or qu'il avait fait placer en l'honneur de Rome et d'Auguste au-dessus de la porte principale du temple. On en prit une quarantaine qui furent brûlés vifs avec un des deux rabbins ; le grand prêtre, suspect d'être l'ennemi du roi, fut révoqué. Hérode mourut après un règne de trente-quatre ans, l'an 4 avant l'ère chrétienne. On admet cependant que Jésus-Christ était né vers la fin du règne d'Hérode et que l'ère qui sert de base à notre chronologie a été fixée quatre ans plus tard par suite d'une erreur de Denys le Petit, qui introduisit cette ère au sixième siècle. D'après la tradition évangélique, Hérode, apprenant que les Mages avaient annoncé la naissance d'un libérateur d'Israël, aurait fait massacrer tous les enfants de Bethléem au-dessous de deux ans, parce que, d'après la croyance populaire, le Messie devait naître dans cette ville. Quoiqu'Hérode fût bien capable d'avoir donné un pareil ordre, cette tradition est rejetée par Strauss et par la plupart des exégètes, parce

que Joseph n'en parle pas. Macrobe y fait allusion dans le passage où il rapporte le mot d'Auguste que j'ai cité plus haut, mais il confond en un seul fait la mort d'Antipatros et le massacre des enfants, et son témoignage prouve seulement que la légende chrétienne était admise de son temps, même parmi les païens.

La Judée sous les Romains. — Auguste ayant permis à Hérode de désigner son successeur, il faisait un nouveau testament chaque fois qu'il avait à se plaindre d'un de ses héritiers. Dans les derniers jours de sa vie, il partagea son royaume entre trois des fils qui lui restaient, Archélaos, Hérode-Antipas et Philippe. Un fils qu'il avait eu de sa dernière femme fut exclu du partage, parce que sa mère avait trempé dans le complot d'Antipatros; Salomé, sœur d'Hérode, eut quelques villes, avec une somme considérable d'argent. Auguste confirma ces dispositions, malgré une ambassade des Juifs qui lui demandaient d'abolir la royauté et de réunir la Judée à la province romaine de Syrie. Archélaos reçut la Judée, la Samarie et l'Idumée, avec le titre d'ethnarque; Hérode-Antipas fut nommé tétrarque de Galilée et de Pérée; Philippe, né d'une autre femme, eut la Trachonitis et le pays de Bata-née. Archélaos, qui avait la plus grosse part, se fit détester de ses sujets. Dès les premiers jours, il en avait massacré trois mille dans une émeute. Au bout de quelques années les plaintes devinrent si générales, qu'Auguste lui ôta sa principauté et l'exila à Vienne, dans les Gaules. La Judée fut réduite en province romaine et administrée par un procurateur romain, dépendant du gouvernement de Syrie. Pendant ce temps, Hérode-Antipas et Philippe gouvernaient assez tranquillement leurs provinces respectives, élevant des monuments comme l'avait fait leur père, fondant ou embellissant des villes auxquelles ils donnaient des noms empruntés à la famille impériale: Julias, Césarée de Philippe, Tibérias. Dans un voyage à Rome, Hérode-Antipas enleva Hérodias, femme d'un de ses frères qui n'avait pas eu de part à la succession paternelle. Ce fut cette femme qui, selon les évangélistes, excita plus tard Hérode-Antipas à faire mourir Jean le baptiseur, parce qu'il lui reprochait son adultère.

La situation des procurateurs romains en Judée était très difficile. Les Juifs étaient le plus remuant de tous les peuples de l'empire. Les mesures les plus inoffensives blessaient leurs susceptibilités religieuses. Ainsi le recensement général fait sur l'ordre d'Auguste par Quirinus, gouverneur de Syrie, leur parut une menace et un danger. Déjà autrefois, sous le règne de David, une mesure analogue avait provoqué des murmures. Ce fut encore pis sous la domination étrangère. Ils se persuadèrent que le recensement avait pour but de les réduire en esclavage. Un certain Judas le Gaulonite, appelé aussi le Galiléen, excita une révolte qui fut réprimée par le procurateur; mais les partisans de Judas, qu'on nomma plus tard les Zéloteurs, formèrent une secte qui joua un rôle important dans les derniers temps de l'histoire juive. D'après eux, la loi défendait de reconnaître d'autre souverain que Dieu, et les Juifs devaient plutôt mourir que de se soumettre à une puissance humaine. Cette confusion perpétuelle de la religion et de la politique était souvent fort gênante pour les Romains. Ponce-Pilate, procurateur de Judée, ayant fait entrer dans Jérusalem des enseignes romaines ornées de l'image de Tibère, les Juifs crièrent au scandale et se rendirent à Césarée, où résidait le gouverneur, pour demander qu'on retirât les enseignes. Il fit entourer les séditeux par ses troupes, mais ils tendirent le cou, déclarant qu'ils aimaient mieux mourir que de supporter la profanation de la ville sainte. Pilate céda, et plus tard, sur l'ordre de Tibère lui-même, il fit enlever des boucliers d'or dont les inscriptions contenaient les noms des Dieux de l'empire. Une autre fois, voulant faire construire un aqueduc pour amener de l'eau à Jérusalem, il prit de l'argent du trésor sacré, et il y eut encore une émeute à cette occasion.

Le Messie. — La domination des Romains, comme autrefois celle des Séleukides, rejeta les Juifs dans leurs rêves messianiques. La Bible y jouait le principal rôle. Quoique les anciens prophètes ne fussent que des tribuns religieux et populaires, on parvenait, à l'aide d'interprétations de fantaisie, à en faire des devins. On leur faisait prédire la suprématie du peuple juif sur tous les autres peuples; en isolant quelques phrases de leurs écrits, on y trouvait des allusions à son futur

libérateur, à son Messie. Comme tous les types mythologiques, ce personnage idéal du Messie se précisa de plus en plus. Mais en même temps il prit une signification plus haute et son caractère devint exclusivement moral. Devant l'immensité de la puissance romaine, un roi guerrier comme David n'aurait pas suffi; ce n'était pas trop d'un révélateur comme Moïse pour établir le règne de Dieu sur la terre. Dans ce rôle surnaturel, le Messie devait avoir bien plus d'action sur le peuple; mais toute révolution, qu'elle soit violente ou mystique, inspire toujours la même horreur aux classes dirigeantes. Le sacerdoce juif implora l'appui du bras séculier contre Jésus de Nazareth, comme autrefois contre Judas Maccabée. Il répugnait à Pilate de faire mourir un innocent pour satisfaire des rancunes de prêtres, mais on lui fit comprendre que l'indulgence compromettrait sa position, et il céda pour garder sa place. Il est probable d'ailleurs que cette condamnation ne lui laissa pas beaucoup de remords : il se disait sans doute que le maintien de l'ordre était à ce prix, et qu'avec un ennemi de la société on n'est pas obligé d'être juste. Cet événement, qui partage en deux l'histoire du monde, passa inaperçu pour les contemporains. Les cinq ou six lignes qu'on trouve dans Joseph sont une interpolation; si Joseph avait cru, comme il est dit dans ce passage, que Jésus était le Messie et qu'il était plus qu'un homme, il est clair qu'au lieu de rester juif, Joseph se serait fait chrétien (33).

Le Verbe. — En dehors de la Palestine, où ils se souvenaient toujours de leur ancienne puissance, les Juifs s'occupaient moins de leur Messie. Dans les villes grecques où ils étaient attirés par le commerce, à Éphèse, à Kyrène et surtout à Alexandrie où ils formaient une partie notable de la population, ils étudiaient la philosophie grecque. Celle de Platon surtout les séduisait par ses théories unitaires et on disait en parlant du plus célèbre d'entre eux : « ou Philon platonise, ou Platon philonise. » Philon, s'imaginant sans doute que la Grèce avait toujours été ce qu'elle était de son temps, assure que des précepteurs grecs avaient été appelés à la cour de Pharaon pour faire l'éducation de Moïse. Le plus souvent cependant, la vanité nationale l'emportait chez les Juifs sur la reconnais-

sance, et au lieu d'avouer ce qu'ils devaient à la philosophie grecque, ils soutenaient qu'elle avait emprunté ses principes à la Bible. Philon détournait les textes bibliques de leur sens naturel, comme le faisaient les Juifs palestiniens ; mais tandis que ceux-ci cherchaient dans les prophètes la confirmation de leurs espérances messianiques, Philon voulait tirer de la Genèse un ensemble de théories abstraites, tout à fait étrangères au pur judaïsme et dont la véritable source est dans la philosophie grecque et dans le panthéisme égyptien. Le Λόγος, mot qui signifie à la fois la raison des choses et la parole humaine, devint le point de départ d'une sorte de mythologie abstraite, et l'idée du Verbe prit chez les Juifs hellénistes la même importance et un caractère presque aussi personnel que l'idée du Messie chez les Juifs palestiniens. La légende chrétienne sortira de l'un de ces groupes, la théologie chrétienne de l'autre.

On regarde ordinairement Philon comme le précurseur du Gnosticisme ; cependant, entre les Juifs hellénistes et les premières sectes gnostiques, il manque un anneau intermédiaire : je crois le trouver dans quelques-uns des dialogues qui portent le nom d'Hermès Trismégiste, particulièrement dans le premier, intitulé *Poimandrès*. J'y trouve aussi l'explication des différences souvent remarquées entre les trois premiers évangiles et le quatrième. Le sujet de ce dialogue est une cosmogonie présentée sous forme de révélation faite à l'auteur par Poimandrès, le pasteur des hommes, qui est le Νεύς ; d'Anaxagore, l'Intelligence, le Dieu suprême. Comme dans le *Timée* de Platon, l'Ouvrier est au-dessus de la matière, mais il ne la tire pas du néant. L'Intelligence ordonne le monde d'après un modèle idéal qui est sa raison et sa parole, le Λόγος de Platon et de Zénon. Par ce Verbe, Dieu engendre une autre intelligence créatrice, le Dieu du feu et du souffle ou de l'esprit, πνεῦμα. Cette théologie rappelle le dogme de la Trinité sous la forme que lui donne l'Église grecque, qui fait procéder l'Esprit du Père par le Fils. Mais ce qui fait de la Trinité une des bases du christianisme, c'est la doctrine de l'incarnation du Verbe, dont il n'est question ni dans Philon ni dans les livres hermétiques ; cette doctrine est exposée pour la première fois

au début de l'évangile qui porte le nom de saint Jean. Les évangiles synoptiques, s'adressant aux juifs de Palestine, leur disaient : « Ce Messie que vous attendez est venu : c'est Jésus de Nazareth, en qui nous vous montrons tous les caractères attribués au Messie par les prophètes. » Le quatrième évangile s'adresse aux juifs hellénisés et leur dit : « Ce Verbe, dont vous parlez, par qui tout a été fait, qui est la lumière et la vie, il s'est fait chair, il a habité parmi nous. Les siens ne l'ont pas reçu, mais vous, recevez-le, et il vous fera enfants de Dieu. » Ce langage, qui tirait une mythologie d'une formule métaphysique, aurait été inacceptable pour des philosophes purement grecs, comme Julien ou Porphyre ; mais il pouvait être entendu parmi les Juifs ou les Égyptiens hellénisés, comme les thérapeutes d'Alexandrie, et les disciples de Philon ou ceux de l'école hermétique (1).

Le Diable. — Les Juifs, malgré leurs efforts pour s'isoler, étaient devenus, par l'exil ou les émigrations volontaires, ce que leurs frères aînés, les Phéniciens, avaient été par le commerce maritime : des agents de communication entre les autres peuples. Leur mythologie était très pauvre ; ils empruntèrent beaucoup aux religions étrangères, mais ils ne s'apercevaient pas eux-mêmes de ces emprunts. Ceux qu'ils firent aux Chaldéens remontent très loin dans leur histoire et se combinèrent plus tard avec des fables grecques. La croyance au Diable leur vint des Perses : on ne la trouve ni dans le pentateuque ni dans les prophètes ; le serpent de la Genèse n'est que le plus rusé des animaux. Le Satan du prologue de Job est l'Ange de l'épreuve ; il est au milieu des autres Anges quand l'armée du ciel est réunie autour d'Iahweh. Son rôle est celui d'un accusateur public et d'un agent provocateur. Peu à peu, Satan, dont le nom signifie adversaire, fut considéré, non seulement comme l'adversaire des saints, mais comme l'adversaire de Dieu ; c'est le rôle d'Ahriman dans la religion iranienne. La croyance à un Dieu du mal, opposé au Dieu du bien, croyance formellement combattue par le second Isaïe, s'infiltra chez les Juifs à une époque voisine de l'ère chrétienne et s'y associa

(1) Voir ma traduction d'Hermès Trismégiste.

avec la démonologie des Grecs. Ce n'était pas une croyance arrêtée, mais une mythologie en voie de formation, empruntant ses éléments au Mazdéisme et à l'Hellénisme. La hiérarchie des Anges et celle des Diables, symétriquement opposées l'une à l'autre, sont calquées sur la cour des rois de Perse. La fable de la révolte et de la chute des Anges reproduit les récits épiques sur la guerre des Titans et des Géants contre les Dieux. Cette fable, dont il n'y a pas de trace dans la Bible, a été magnifiquement développée par Milton dans son *Paradis perdu*.

La chute des anges. — Le livre d'Enoch, cité comme un livre sacré dans le Nouveau Testament, et dont il n'existe plus qu'une traduction éthiopienne, a été écrit vers le premier siècle avant notre ère. La fable de la chute des Anges, racontée dans ce livre, a fourni des sujets de poèmes à lord Byron, à Thomas Moore et à Lamartine. Cette fable a pour point de départ un passage du VI^e chapitre de la Genèse : « Et lorsque les hommes eurent commencé à se multiplier sur la face de la terre et qu'il leur naquit des filles, les fils de Dieu ou les fils des Dieux, selon la version d'Aquila, virent que les filles des hommes étaient belles, et ils prirent pour femmes celles qui leur convenaient. Et Iahweh dit : Mon souffle ne demeurera pas avec les hommes à jamais, parce qu'ils sont chair ; et leur vie sera de cent vingt ans. Les Géants (Néphilim) étaient sur la terre en ces jours-là, après que les fils de Dieu se furent approchés des filles des hommes et qu'elles leur eurent donné des fils. C'étaient les héros (Geborim) fameux autrefois. » Le déluge, raconté immédiatement après dans la Bible, paraît une conséquence de la méchanceté des Géants, mais il n'est pas question de la punition des Anges ; on ne la trouve que dans le livre d'Enoch, où la fable est développée et localisée sur le mont Hermon. L'auteur attribue aux Anges coupables toutes les formes de la science et de l'industrie, et enveloppe dans une même réprobation l'astronomie, la fabrication des armes, celles des miroirs et des objets de toilette, la teinture des étoffes et la taille des pierres précieuses. Il ne fait pas même grâce à l'écriture : « Ce n'est pas pour cela que les hommes ont été créés, et ils n'ont pas besoin de plumes et

d'encre pour rester justes et pieux. » Ces sciences maudites, que l'auteur confond avec la sorcellerie et l'anthropophagie, entraînent la condamnation des Anges et la destruction des Géants par le déluge. Les Anges ne remonteront jamais au ciel ; ils seront écrasés sous les pierres, enchaînés sous les montagnes, dans le feu éternel, comme le Typhôeus de la mythologie grecque. Leurs fils, les Géants, se détruiront les uns les autres dans des guerres mutuelles, et après leur mort, ils deviendront de mauvais esprits, errants sur la terre « comme des nuages ». Cette comparaison indique à la fois le sens primitif et l'origine étrangère de la fable des Géants. Le nom de Néphilim, que leur donne la Genèse, paraît étranger à la langue hébraïque et il est facile d'y reconnaître le mot grec νεφελαι, les nuées. Ces fils du ciel et de la terre sont les nuages, qui se détruisent les uns les autres et disparaissent dans une inondation.

La chute des âmes. — Contrairement au livre d'Enoch, l'ouvrage évhémériste qui porte le nom de Sanchoniathon attribue l'invention des arts et des sciences à des hommes qui, pour ce bienfait, auraient reçu plus tard les honneurs divins. Il y a à peu près la même pensée, mais sans l'expression évhémériste, dans le Livre sacré des Égyptiens, le plus important des écrits hermétiques. On y trouve, comme dans le livre d'Enoch, l'idée de chute et d'expiation, mais sous une forme qui conduit plus directement au dogme chrétien de la chute et de la rédemption. Le principal fragment du Livre sacré est un entretien d'Isis avec son fils Horos sur la création du monde, l'incarnation des âmes, présentée comme un châtiment, et la régénération de la race humaine par Osiris. A la prière des Dieux inférieurs, le Dieu suprême ordonne l'univers : « Alors, Dieu sourit et il dit à la nature d'exister ; et sortant de sa voix, le Féminin s'avança dans sa parfaite beauté. Les Dieux avec stupeur contemplaient cette merveille, et le grand ancêtre, versant un breuvage à la Nature, lui ordonna d'être féconde ; puis, pénétrant tout de ses regards, il dit ceci : Que le ciel soit la plénitude de toutes choses, et l'air, et l'éther. Dieu dit, et cela fut. » Cette dernière phrase semble une réminiscence de la Bible ; cependant il est difficile de trouver dans l'ensemble

de l'ouvrage une influence juive. L'auteur décrit la création des âmes, dont la Bible ne dit pas un mot, et il la décrit minutieusement, comme une opération chimique. Ensuite, l'Ouvrier associe les âmes à l'œuvre de la création, en leur donnant pour modèle les signes du Zodiaque et les autres animaux célestes.

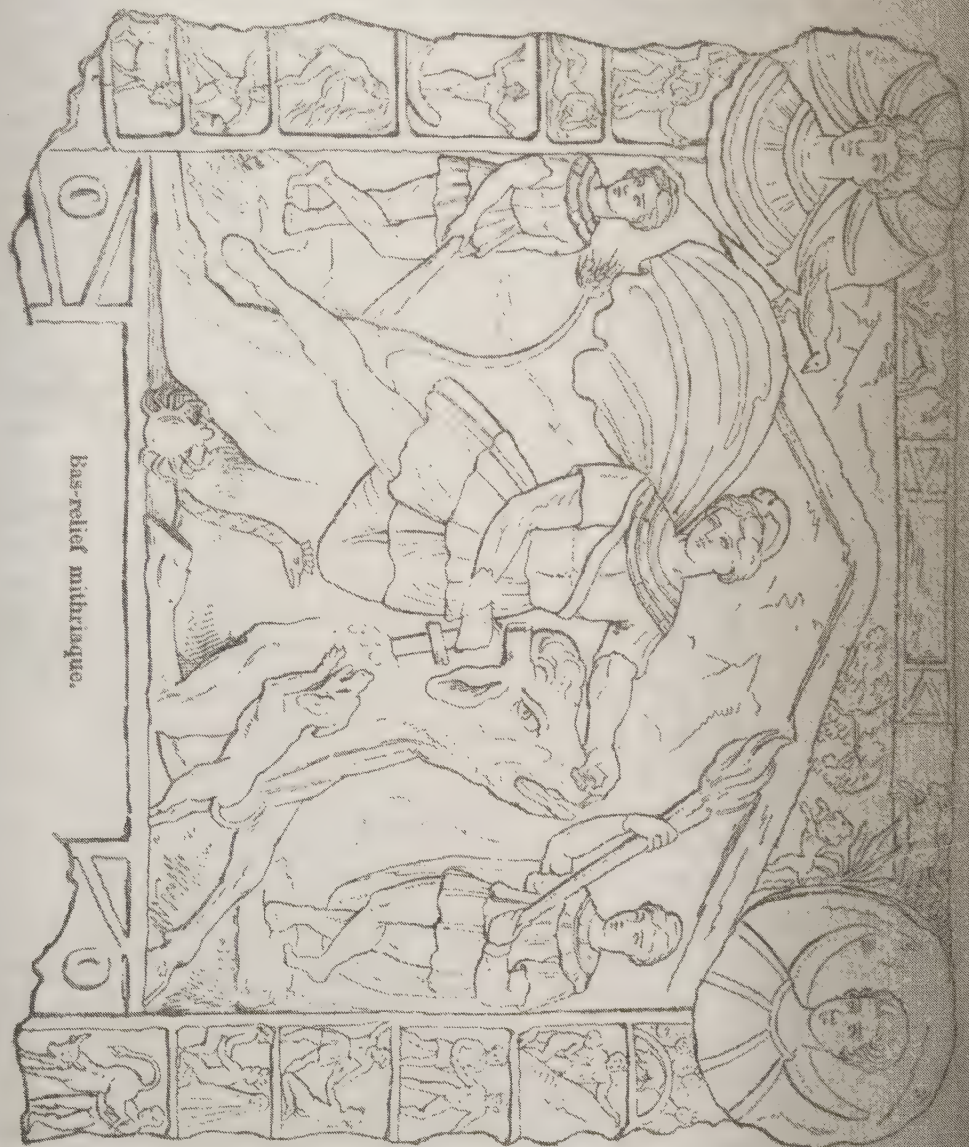
Les âmes, fières de leur ouvrage, s'écartent des limites prescrites et, en punition de leur désobéissance, sont condamnées à habiter les corps. En les exilant sur la terre, Dieu met pour unique condition à leur retour de ne pas s'attacher à leur prison. Les corps sont fabriqués par Hermès avec le résidu de la mixture qui a servi à la préparation des âmes, et cette nouvelle opération chimique est décrite comme la première. Les âmes, irritées de leur incarnation, se livrent à toutes sortes d'excès. Ne pouvant rien contre les Dieux, les hommes se déchirent les uns les autres. La terre et les autres éléments, souillés par le sang répandu et par l'odeur du meurtre, se plaignent au Créateur, le priant d'envoyer un effluve de lui-même pour régénérer le monde. Il envoie Osiris qui enseigne aux hommes la religion, la justice et la science et qui, sa mission accomplie, devient juge des morts. Cette régénération opérée par Osiris n'est pas une véritable rédemption, puisqu'on n'y trouve pas, comme dans le christianisme, le sacrifice d'un Dieu pour le salut des hommes ; on pourrait plutôt la comparer à l'œuvre accomplie dans l'Inde par le Bouddha, en Grèce par Héracles. Les chrétiens, en donnant au Christ le rôle de sauveur de la race humaine et de juge des morts, attribué par les Égyptiens à Osiris, y ajoutèrent l'idée de rédemption par la mort d'un Dieu, empruntée aux mystères de Dionysos.

La résurrection. — Le panthéisme égyptien consacrait par le jugement des morts le caractère moral des migrations ascendantes et descendantes de l'âme et les rattachait, sous des formes mythologiques, à l'évolution du soleil, source de toute vie et symbole de toute justice dans l'univers. L'embaumement des corps, justifié d'ailleurs, au point de vue de l'hygiène, par les débordements du Nil, préparait le retour des âmes, après une série d'épreuves, dans les corps qu'elles avaient animés, comme le soleil retourne périodiquement à ses stations dans le ciel. Cette croyance à la résurrection des corps s'infiltra

peu à peu chez les Juifs quand ils se trouvèrent dans un continu contact à Alexandrie avec les Égyptiens, et surtout quand ils eurent un temple à Héliopolis. Dans la doctrine dite mosaïque, il n'y a pas d'eschatologie, l'homme ne revit que dans ses descendants, Dieu seul possède la véritable existence : il est celui qui est. Quand l'heure est venue de se réunir à leur peuple, les patriarches descendent dans le *schéol*, dans le sommeil du tombeau. La vie collective du peuple élu se confondait avec l'unité politique et la religion nationale, sans laisser une place pour l'individu, pas même celle de médiateur. Il n'y eut jamais de prière ou de fête publique pour Abraham, l'ancêtre des Hébreux, ni pour David, leur roi populaire, ni pour Moïse, leur législateur. Le culte des morts, qui dans l'hellénisme était la conséquence de l'immortalité individuelle, aurait semblé chez les Juifs un vol au Dieu unique. Pénétré de son néant devant la majesté divine, l'homme ne pouvait admettre l'idée orgueilleuse de l'immortalité. Mais la résurrection paraissait plus acceptable ; sans s'arrêter à la métempsychose, on pouvait croire que Dieu, s'il le voulait, rendrait la vie aux morts, comme il l'avait donnée aux vivants. Il pourrait, par amour pour son peuple, ressusciter David, son serviteur et son messie, qui relèverait la gloire d'Israël et deviendrait le juge des nations. Il pourrait ramener à la vie d'anciens prophètes. Du temps de Jean le baptiseur, quelques-uns croyaient que c'était le prophète Élie qui était revenu.

Il est possible que la croyance à la résurrection et au jugement dernier ait pénétré chez les Juifs d'Asie Mineure par le culte de Mithra, qui se rattachait à la religion iranienne et qui prit un grand développement vers l'époque de Mithradate. Après la guerre des pirates, il se répandit en Occident, et on possède un assez grand nombre de bas-reliefs mithriaques de l'époque romaine. Malheureusement on n'a sur cette religion que de rares indications éparses dans quelques auteurs grecs. On sait seulement que Mithra, qui était originairement un Dieu solaire, avait le caractère d'un médiateur entre Ormuzd et Ahriman. Le culte de Mithra, qui se répandit, comme toutes les religions de cette époque, sous forme d'initiation mystique, avait beaucoup de succès parmi les soldats, car c'était un Dieu

guerrier et l'inscription d'un de ses monuments lui donne le titre d'invincible. C'est lui qui doit triompher du mal, des ténèbres et de la mort. Après cette dernière victoire, les hommes



seront heureux, ne mangeront plus et n'auront plus d'ombre. M. Havel attribue à l'influence de la religion mithriaque le caractère particulier de la prédication de saint Paul, et cette opinion est très vraisemblable. Saint Paul était né à Tarse, en

Kilikie, dans le pays d'où les mystères de Mithra étaient entrés dans l'empire romain. Ces mystères attiraient les âmes par la promesse d'une résurrection des morts et d'une destruction de la mort et du mal. C'est là le thème unique de la prédication de saint Paul : « Ce qui l'intéresse dans le Christ, dit M. Havet, ce n'est ni sa personne, qu'il n'a pas connue, ni ce qu'il a dit ou fait dans sa vie terrestre, dont il ne parle jamais ; c'est seulement que le Christ, par sa mort, a donné le signal de la catastrophe qui va faire disparaître ce monde. Paul voit de ses yeux, comme présente, la destruction de toute puissance, c'est-à-dire l'écroulement de l'empire romain, et, après que celui-ci aura péri, périra aussi le dernier ennemi, c'est-à-dire la mort, expression vraiment superbe... Je ne saurais trop insister sur cette idée de la résurrection prochaine des morts, et sur son importance dans la christologie de Paul. Elle est inséparable pour lui de l'avènement du Christ, et elle en est, j'ose le dire, la raison unique. »

Bouddhisme et Christianisme. — Les religions antiques s'étaient surtout occupées de l'origine des choses et de l'ensemble du monde ; les religions modernes s'occupent surtout de la nature de l'homme et de sa destinée. Les unes sont des systèmes de physique, les autres des systèmes de morale. Après s'être répandue sur le monde extérieur, l'intelligence se replie sur elle-même ; à la religion de la nature succède la religion de l'humanité, représentée par le Bouddhisme en Orient, par le Christianisme en Occident. Ces deux religions présentent des traits communs qu'il est impossible de méconnaître. Si Hérodote visitait aujourd'hui l'Europe et l'Asie, le Christ et le Bouddha lui paraîtraient le même Dieu sous deux noms différents. Les rapports sont encore plus grands dans la morale que dans la légende. Dans le dogme au contraire, l'opposition est complète. La personnification du divin a une telle importance dans le Christianisme qu'on avait fini par se persuader en Europe qu'il n'y avait pas de religion possible sans un Dieu personnel ; depuis qu'on a étudié le Bouddhisme, il faut reconnaître qu'il y a une religion athée. L'idée que le mot Dieu représente à notre esprit n'existe pas dans le Bouddhisme ; il n'y a pas de créateur ni de cause première, pas d'Être suprême

ni de Providence. Au-dessus des existences particulières, il n'y a que le non-être; le monde n'a jamais eu de commencement; il se crée lui-même par le désir de vivre, il se conserve et se renouvelle par la continuité des métamorphoses; c'est un changement perpétuel, une succession d'apparences sans réalité. Déjà, pour les Brahmanes, la nature était la grande illusion, un rêve divin qui se répète éternellement. Sans destituer les Dévas de la période védique, le Brahmanisme les subordonne à son Dieu impersonnel. Le Bouddhisme les conserve aussi, par dédain, mais il ne les adore pas plus que nous n'adorons les forces cosmiques, l'attraction ou l'électricité. Un ascète est bien au-dessus de ces pauvres Dieux, et la légende nous les montre toujours prosternés devant le Bouddha. Cette religion athée est loin d'être matérialiste, puisqu'elle refuse toute existence réelle au monde visible; mais son eschatologie nous étonne encore plus que le silence du monothéisme juif sur la vie future. Au sommet de l'échelle des métempsycoses, le Bouddhisme place le néant comme dernier terme de la béatitude et comme suprême espérance de la vertu. Cette religion du désespoir est celle qui compte aujourd'hui le plus de fidèles, le cinquième au moins, et peut-être le quart de l'humanité. C'est celle aussi qui possède le clergé le plus nombreux et le plus puissant, qui admet le plus de miracles, et qui attache le plus d'importance aux pratiques dévotives : ce qui prouve que l'athéisme ne préserve pas du règne des prêtres, et que le néant offert comme récompense aux vertus humaines n'empêche pas la superstition.

Le Christianisme est, comme le Bouddhisme, une religion greffée sur une philosophie, ce qui dérouté un peu les théories d'évolution et de progrès à la mode aujourd'hui. L'athéisme bouddhique est une transformation du panthéisme brahmanique : de la religion du grand tout est sortie la religion du vide, car la pensée humaine oscille comme le pendule, et la réaction est proportionnelle à l'action. Le Christianisme n'est pas sorti d'une source unique, mais d'un compromis entre l'Hellénisme et le Judaïsme, déjà transformés l'un et l'autre par la philosophie et les religions étrangères. A côté du monothéisme juif se place le grand symbole de l'Homme-Dieu, qui résume

tout l'anthropomorphisme grec. Au principe de l'ordre universel est associée; dans l'unité du divin, la loi morale sous sa forme la plus haute, la rédemption par la douleur. Autour du Rédempteur, type idéal du sacrifice de soi-même, se déroule, dans le ciel bleu de la conscience, la chaîne lumineuse des vertus vivantes, la pureté des vierges et l'héroïsme des martyrs.

La transformation des mœurs par la philosophie explique la préférence accordée aux vertus ascétiques sur les vertus actives, quoique cette préférence soit moins exclusive chez les chrétiens que chez les bouddhistes. La nature n'est pas réduite par le Christianisme à une pure illusion comme dans le Bouddhisme, mais le Prince de ce monde en a fait le théâtre de son action malfaisante, et quoique la création soit une œuvre divine, le royaume du Christ n'est pas de ce monde, il est roi du monde intérieur. Le dogme persan du Diable a tenu beaucoup de place dans la mythologie chrétienne au moyen âge, pendant la domination des barbares germaniques, qui sont de race iranienne, mais il tend à s'effacer de plus en plus. De même, le dogme égyptien ou mithriaque de la fin du monde, du jugement dernier et de la résurrection des corps, très important aux débuts du christianisme, a cédé peu à peu la place au dogme grec de l'immortalité de l'âme, plus conforme au génie des peuples européens. La fin du monde, qu'on avait crue très prochaine, fut reculée de siècle en siècle, le jugement dernier devint une mise en scène mythologique et on cessa de croire qu'il fallût l'attendre pour être réuni à ses amis. La croyance à la vie future reprit la forme spiritualiste que lui avait donnée la Grèce; le culte des héros fut remplacé par le culte des saints, mais les noms seuls furent changés, les fonctions restèrent les mêmes: c'étaient toujours des gardiens actifs et vigilants, compatissant à nos misères parce qu'ils ont souffert comme nous. Au moyen âge, l'affranchissement des communes donna une grande extension au culte des saints: c'était une sorte de polythéisme saupoudré d'unité. Mais au seizième siècle, ces religions locales disparaissent avec les libertés locales; les saints sont oubliés quand les communes se sont fondues dans les grandes monarchies; quand le roi

dit : « L'État, c'est moi », le prêtre dit : « Dieu seul est grand, mes frères », et la philosophie subordonne à l'arbitraire divin les axiomes de la raison.

Sources multiples du christianisme. — De même que les langues modernes sont nées de la décomposition des langues anciennes, le Christianisme a emprunté ses éléments aux religions qui l'avaient précédé dans les pays où il s'est établi. Il a réuni ces éléments dans une synthèse nouvelle, en leur donnant une importance proportionnelle à la vitalité qu'ils avaient conservée au moment de cette transformation. On a l'habitude de négliger systématiquement ces affluents multiples du grand fleuve chrétien et de ne s'occuper que de la source juive : c'est commettre la même erreur que les géographes qui ont fait du Missouri un tributaire du Mississipi, tandis qu'il en est la source principale, et le véritable fleuve. Par son apothéose de l'humanité, le Christianisme se rattache directement à l'Hellénisme, dont il est le successeur légitime. Les dogmes de la chute, de l'incarnation, de la rédemption, le sacrement de l'eucharistie, ont leur source dans les plus anciennes croyances des peuples indo-européens ; c'est ce qui explique pourquoi ces peuples ont adopté si facilement le Christianisme et pourquoi les Juifs le repoussent obstinément. Quoiqu'il représente le dernier terme de l'invasion des croyances orientales en Occident, le Christianisme est une religion originale et non une hérésie de la religion juive. Loin d'en être le complément, il en est plutôt la négation. Le trait dominant du Judaïsme, c'est la hauteur à laquelle il place l'idée divine ; entre son Dieu et l'homme, la distance est infinie : le christianisme au contraire a pour dogme fondamental l'adoration de l'Homme-Dieu. La religion juive, seule entre toutes, se renferme dans la vie présente, sans suivre l'homme au delà de sa destinée terrestre ; pour le Christianisme, la terre n'est qu'un séjour d'épreuves, et la vie une préparation à l'éternité. Le peuple juif s'enferme dans le patrimoine exclusif de sa loi et repousse de son sein la foule des incirconcis ; tandis que le christianisme s'est annoncé dès l'origine comme la religion universelle et n'a jamais cessé d'appeler à lui les hommes de toutes les nations. L'apport des Juifs dans la Mythologie chré-

tienne est à peine égal à celui des Égyptiens et des Perses. Ce qui a fait illusion, c'est qu'en empruntant aux Juifs leur Dieu unique, le Christianisme était obligé d'adopter leurs traditions et leur livre sacré. Il a aussi adopté leur Messie, mais il en a fait un Dieu, et cette incarnation du divin dans l'humanité est précisément ce qui creuse un abîme infranchissable entre les Chrétiens et les Juifs. Le véritable héritier de la pensée juive, c'est l'Islamisme, la religion moderne de la race sémitique. En réduisant le Christ au rôle de prophète, Mahomet ramène le monothéisme à sa rigidité, tempérée seulement par la croyance au Diable et à la vie future, que les Juifs eux-mêmes avaient fini par accepter.

L'Homme-Dieu. — L'introduction du Christianisme en Grèce se rattache aux noms juifs de saint Paul et de saint Jean, comme celle des mystères dionysiaques au nom du Thrace Orpheus. A quinze siècles d'intervalle, c'est un germe divin sorti de l'Orient qui se développe aux rayons féconds du soleil de la Grèce. Aux jours de sa jeunesse, la Grèce avait enfanté la religion d'Homère et de Phidias; quand son idéal fut transformé par la philosophie, elle légua aux races nouvelles l'enfant de sa vieillesse, le Verbe, le dernier né de ses Dieux. Mais la philosophie ne peut devenir une religion qu'en revêtant la forme concrète du symbole; il faut que les idées prennent un corps, comme les âmes qui veulent entrer dans la vie. Le symbole nouveau, qui devait réunir tous les éléments religieux dispersés dans le monde, ne pouvait naître dans les écoles philosophiques, car cette incarnation de la pensée dans la forme est une œuvre toute populaire; les philosophes n'ont jamais pu l'accomplir, pas plus qu'ils ne peuvent créer une langue. Mais leur pensée avait pénétré à leur insu dans la profondeur des couches sociales, parmi les vaincus et les esclaves. Dans les derniers rangs d'un peuple méprisé, il était tombé un rayon de cette lumière sacrée, l'éternelle Raison, qui est le seul Dieu de la philosophie, et le Verbe s'était incarné dans le sein d'une vierge juive. Le souffle créateur de la Grèce, l'Esprit aux ailes de colombe, avait visité l'âme religieuse de l'Orient et l'avait fécondée sans la flétrir. Le Dieu de la rédemption devait naître d'une vierge,

car c'est la pureté de l'âme qui enfante le sacrifice de soi-même. Rien de plus transparent que ce gracieux symbole de la Vierge mère, qui a fourni à l'art de la Renaissance un type nouveau du Féminin éternel.

Le fils de la Pureté immaculée, fécondée par l'inspiration céleste, le fruit de l'hymen mystique de l'Orient et de l'Occident, né dans une étable, d'une humble famille d'ouvriers qui descendent des rois, représente l'unité originelle de la race humaine. Les bergers l'adorent dans son berceau, comme les pasteurs de l'Himalaya et de la Chaldée adoraient le soleil naissant. Les rois mages, conduits par une étoile viennent se prosterner devant l'Enfant-Dieu, rayonnant dans ses langes. L'Égypte, mère antique des initiations, lui offre un asile contre le tyran qui menace sa vie, comme elle avait servi d'abri aux anciens Dieux menacés par les Géants. Ces débuts de la légende consacrent, sous une forme évhémériste, la part des vieilles religions orientales dans l'élaboration de la religion nouvelle, qui emprunte à la Perse le dogme du mauvais principe, à l'Égypte le dogme de la résurrection des corps. Les détails de la tradition bouddhique sur la jeunesse de Çakya Mouni, son éducation religieuse et ses austérités ascétiques, sont remplacés, dans la tradition chrétienne, par une grande lacune. Les épreuves qui sont la condition première de toute initiation mystique se réduisent à quarante jours de jeûne au désert, après lesquels Jésus, transporté par le Tentateur sur la plus haute montagne, refuse d'accepter les royaumes de la terre. Quant aux tentations charnelles, si fréquentes dans la vie des saints, elles n'ont pas même de place dans celle de l'Homme-Dieu. La légende ne fait pas prévoir l'importance que prendra la chasteté dans la morale chrétienne; elle nous montre le Christ plein d'indulgence pour la femme adultère, la Samaritaine et les femmes possédées du Démon.

Après ces années silencieuses, le Sauveur apporte au peuple la bonne nouvelle; haï des riches, béni des pauvres, c'est pour ceux-ci qu'il multiplie le pain céleste de sa parole, l'inépuisable pain de la charité. Toujours suivi d'une troupe de gens sans aveu et de filles perdues, il préfère le repentir à l'orgueilleuse vertu des heureux du monde, il préfère à la vaine science

des prêtres l'humble simplicité des pauvres d'esprit et il donne son ciel aux petits enfants. Il guérit les maux de la pauvre âme humaine, il ouvre les yeux des aveugles à la divine lumière, il ressuscite les morts à la vie éternelle. Comme Héracles avait délivré de ses chaînes le Titan ravisseur du feu, le Christ délivre des chaînes du péché et de l'empire de la mort la race d'Adam, coupable d'avoir volé le fruit de l'arbre de la science. Aux siècles héroïques, on ne connaissait rien de supérieur à la force tutélaire qui dompte les fléaux et les monstres ; affranchi des souillures terrestres par la flamme du bûcher, le héros sauveur était reçu dans l'Olympe et devenait l'époux de l'éternelle jeunesse. Dans la vieillesse de la Grèce, ce type idéal de l'humanité devait se transformer pour répondre aux besoins nouveaux de la conscience populaire : l'Homme-Dieu ne pouvait plus être un athlète vainqueur des lions et des hydres, mais un sage enseignant la vertu aux hommes, leur révélant le grand mystère de l'âme, la rédemption par la douleur, et consacrant, comme Socrate, sa doctrine par sa mort. Abandonné de tous, vendu par son disciple, renié par son ami, fouetté au poteau des esclaves, après la dérision du manteau de pourpre et de la couronne d'épines, il porte sa croix sur ses épaules dans la longue voie douloureuse, et meurt entre deux voleurs, lui, la vertu vivante ; il souffre et meurt pour le salut de ses frères, il lave dans son sang les souillures du monde, il réconcilie la terre et le ciel.

Le drame de la Passion. — Dans le médiateur nouveau se confondent le dogme oriental de l'incarnation et le dogme grec de l'apothéose : c'est un Dieu qui se fait homme pour sauver le monde ; c'est un homme qui s'élève au ciel par sa vertu. Sans doute il ne s'agit ici ni des vertus privées ni des vertus publiques, puisque le Christ n'est ni époux, ni père, ni citoyen ; mais il est le sacrifice de soi-même, c'est-à-dire la plus haute expression du divin dans l'humanité. Le culte de l'homme, qui est le caractère dominant de la religion grecque, arrive en lui à son dernier terme : l'homme ne s'adore plus dans sa force et dans sa beauté, mais dans sa misère et dans sa faiblesse, dans sa douleur et dans sa mort. Ce magnifique drame de la Passion met le symbole chrétien bien au-dessus de la légende

bouddhique. Le Bouddha n'a pas l'auréole du martyr ; il meurt à quatre-vingts ans après avoir instruit les hommes par ses préceptes et par ses exemples, tandis que le Christ les sauve et les rachète par son sang et par sa mort sur la croix.

Cette idée qui eût été pour les Juifs le plus impie de tous les blasphèmes, soumettre un Dieu à la douleur, aux humiliations et à la mort, n'avait rien qui pût étonner les Grecs : ils trouvaient dans leurs légendes des Dieux blessés, des Dieux enchaînés, des Dieux réduits en esclavage, Apollon gardant les troupeaux chez Admète, Héraclès soumis aux ordres d'Eurystheus. La fable de Chiron s'offrant à la mort pour la délivrance de Prométhée, celle des Dioscourses mourant alternativement pour se partager l'immortalité, avaient préparé les Grecs au dogme chrétien de la Rédemption. Enfin, les initiations mystiques reproduisaient toutes le dogme de la passion, de la mort et de la résurrection d'un Dieu. Mais par les détails profondément humains de son agonie, le Christ laisse bien loin de lui tous ces symboles physiques ; on ne peut s'intéresser aux mésaventures du raisin foulé dans le pressoir, ni à la descente du soleil dans les signes inférieurs du zodiaque, tandis que le Christ est un homme qui souffre et qui meurt, et si on voulait donner au dogme républicain de la fraternité une forme vivante et plastique, on ne pourrait trouver une image plus belle que celle du Juste mourant pour le salut des hommes. Devant toutes les condamnations injustes et volontairement subies, devant les bûchers, les échafauds et les fusillades, on se rappellera toujours ce type éternel des douleurs humaines, angoisses de l'âme et tortures du corps, l'ingratitude du peuple, les lâches insultes des soldats et des juges, et les soufflets, et les crachats, et le gibet dressé sous les yeux de sa mère, et les clous, et la lance, et l'éponge de fiel, et ce cri désespéré du Juste : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » Et chaque fois qu'on verra les victimes d'une réaction impitoyable traîner la chaîne des forçats, on se souviendra que le Dieu du sacrifice fut crucifié entre deux voleurs.

Apothéose du Féminin. — L'importance du rôle des femmes dans l'établissement des religions est attestée par les tra-

ditions grecques sur les Péleiades de Dodone, les Pythies de Delphes, les Mainades qui forment le cortège de Dionysos. Ne pouvant tourner leur activité vers la politique, les femmes se rejetaient sur la religion. Leur nature nerveuse les entraînait surtout vers les cultes mystiques, où la mort et la résurrection d'un Dieu étaient célébrées par des alternatives de douleur bruyante et de joie passionnée. Pendant plusieurs siècles les femmes avaient préparé l'avènement du Christianisme ; elles prirent une part active à sa propagation. L'Évangile a conservé les noms de quelques-unes de celles qui se sont associées à ce renouvellement des croyances : « C'étaient, dit saint Luc, des femmes que Jésus avait délivrées des malins esprits et guéries de leurs maladies ; Marie, appelée la Magdalène, de laquelle étaient sortis sept Démons, et Jeanne, femme de Chusa, intendant d'Hérode, et Suzanne, et beaucoup d'autres qui l'aidaient de leur argent ». Elles le suivaient au désert, suspendues à sa grave parole, car il n'avait pas voulu condamner la femme adultère, et il pardonnait beaucoup à celle qui avait beaucoup aimé. Au jour de sa passion et de sa mort, vendu par un de ses apôtres, renié par un autre, abandonné de tous ses disciples et de tous ses amis, il vit des femmes en pleurs sur le chemin de son supplice. Elles embrassaient la croix et buvaient le sang de la régénération. Quand elles revinrent, au premières lueurs du matin, et qu'elles trouvèrent le sépulcre vide, ce fut à elles qu'il apparut d'abord, et avant toutes les autres à celle de laquelle il avait chassé sept Démons. Elle fut la première à saluer le nouveau Dieu du monde, et le monde crut à sa parole et répéta après elle : « Le Christ est ressuscité. »

Que leur a-t-il donné pour prix de leur dévotion à son culte ? On dit aujourd'hui que le Christianisme a affranchi la femme : il y avait longtemps que cela n'était plus à faire. En substituant le mariage à la polygamie patriarcale, l'Hellénisme avait élevé la femme à la dignité morale de mère de famille, de maîtresse de maison, selon l'expression d'Homère. Des Déesses siégeaient dans l'Olympe à côté des Dieux, il y avait des prêtresses dans les temples, et les oracles divins étaient rendus par des femmes. Mais le Dieu du Christianisme s'incarne sous la forme

d'un homme et le Féminin n'a pas place dans la Trinité. La femme est l'instrument du Démon et la source de la damnation du monde. Ses mains ne sont pas assez pures pour offrir le sacrifice ; sa bouche, pleine de mensonges, ne peut annoncer au peuple les paroles divines. Elle est exclue du sacerdoce, la plus haute fonction dans l'ordre moral ; repoussée au pied de l'autel, elle s'agenouille devant le prêtre, confesse ses fautes et implore son pardon. L'homme revêtu d'un caractère sacré l'interroge comme un juge, lui impose la pénitence expiatoire, éclaire sa conscience obscure et dirige tous les actes de sa vie.

Et cependant, sur les débris de la dernière église, la femme viendra prier. C'est que le Christianisme a fait bien mieux que de l'affranchir, il l'a conquise. Ce n'est pas la liberté qu'elle demande, c'est l'amour qui la choisit et qui la dompte. Sa religion n'est pas la justice, c'est la grâce ; sa morale n'est ni le droit ni le devoir, c'est la charité. Elle n'a nul souci de la patrie et des religions républicaines ; il lui faut un Dieu enfant à bercer dans ses bras, un Dieu mort à inonder de ses larmes. Elle n'a que faire d'être Déesse, pourvu qu'elle soit la mère de Dieu, son lis immaculé, son épouse élue, enveloppée dans sa lumière. Elle lave les plaies, elle détache la couronne d'épines, savourant ses douleurs bénies, le cœur percé du glaive, mais le front couronné d'étoiles, ravie, transportée, défaillante, dans le nimbe radieux des assomptions. Et la mère du dernier Dieu règne à jamais dans le ciel de son fils, au fond du bleu mystique, les pieds sur le croissant de la lune, écrasant la tête du serpent.

La Rédemption. — Le dogme de la rédemption, qui est la clé de voûte de la mythologie chrétienne, suppose le dogme de la chute. Il aurait été facile de rattacher la chute et la rédemption à la fable grecque de Prométhée et de Pandora ; mais, pour montrer dans la loi nouvelle l'accomplissement des promesses de l'ancienne loi, il fallait s'appuyer sur la mythologie hébraïque. La fable d'Adam et d'Ève rappelle celle de Prométhée et de Pandora ; je les ai rapprochées dans mon *Histoire des Israélites d'après l'exégèse biblique*, et j'ai expliqué, au point de vue juif, le symbole du paradis, du serpent et de la pomme. Mais le symbole chrétien de la chute et de la ré-

demption s'étant greffé sur la fable juive, il faut voir dans cette fable ce que le Christianisme a voulu y mettre, puisqu'il se l'est appropriée en la complétant. On peut appliquer à cette fable comme à toutes les autres fables religieuses le mot du philosophe Salluste : « Cela n'est jamais arrivé, mais cela est éternellement vrai. » Le drame de l'Éden se déroule tous les jours sous nos yeux. L'enfant, dont la conscience n'est pas éveillée, est dans le paradis terrestre, dans les limbes de la vie morale; il n'a pas à lutter, il est impeccable comme les animaux, car il ne sait pas distinguer le bien du mal. Cette science, il ne peut l'acquérir que par sa première faute, et cette première faute ne peut être qu'une désobéissance. « Pourquoi as-tu mangé de ce fruit dont je t'avais défendu de manger ? » L'enfant comprend qu'il a mal fait, il sait distinguer le bien du mal ; c'est une chute, car il était innocent et il ne l'est plus, mais sans la chute, il n'y aurait pas de rédemption.

Le voilà exilé du paradis, condamné au travail, au dur travail de l'homme sur lui-même, à la perpétuelle nécessité de choisir entre la passion et le devoir. Deux routes s'ouvrent devant lui : l'une mène au salut, l'autre à la perdition, l'une au ciel, l'autre à l'enfer : pourquoi repousserions-nous ces expressions mythologiques, qui rendent si clairement la pensée ? Le ciel, c'est la perfection morale ; on voit Dieu face à face, puisque Dieu est le bien personnifié. L'enfer, c'est la corruption définitive : à force de choisir le mal, on perd jusqu'à la notion du bien, c'est ce que la langue mystique appelle haïr Dieu. En se faisant de l'accomplissement du devoir une telle habitude qu'on devienne incapable d'une infamie ou d'une lâcheté, on sera au-dessus de la tentation. Si nous arrivions à cette sécurité dans le bien qui nous mettrait à l'abri des moindres fautes, nous serions parfaits, nous serions rachetés de l'esclavage du péché et de l'empire de la mort, car le péché est la mort de l'âme. Mais comment l'homme pourrait-il atteindre cette perfection idéale si ce n'est par la vertu d'abnégation et de sacrifice de soi-même au bonheur des autres, par ce Christ intérieur qui donne son sang pour le salut du monde, et qui est la voie, la vérité et la vie ? Que ton règne arrive, ô sainte Justice ! Nous t'aimons par-dessus toute chose, nous

donnerions notre vie pour ton triomphe, et dût la mort nous venir de ceux-là mêmes que nous voulons affranchir, nous te confesserions jusque sous les bombes lancées contre nous par nos frères. Pardonne-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font.

Le péché originel. — A la fable édénique, telle que l'ont comprise les chrétiens, se rattache l'idée d'une solidarité à travers le temps, entre tous les membres de la race humaine. La désobéissance d'Adam est considérée comme ayant imprimé à ses descendants une tache qui ne peut être lavée que dans le sang expiatoire. Ainsi, à l'exception du Protoplaste, dont la faute est personnelle, les hommes sont punis sans avoir péché ; la tache originelle n'est plus, comme pour les Démons d'Empédocle ou les âmes d'Hermès Trismégiste, le châtimement d'une faute commise dans une existence antérieure, mais la punition injuste d'une faute commise par un autre avant leur création. Mais le système de la descente et de l'ascension des âmes était si connu et si généralement accepté dans le monde quand le Christianisme commença à s'y répandre, qu'on se laissait facilement entraîner à retrouver dans la mythologie chrétienne des idées analogues. Joseph assure que ce système était admis parmi les Esséniens. On pouvait donc voir dans l'Éden une allégorie de l'état des âmes avant leur incarnation, dans le serpent l'attrait pernicieux du désir et de la curiosité sensuelle, dans le fruit défendu la volupté qui attire l'âme vers la naissance, l'enchaîne à la prison du corps et la soumet à l'esclavage du péché. Il est vrai que la préexistence des âmes n'est appuyée sur aucun passage de la Bible ; mais il en est de même de la vie future, qui n'en est pas moins un des dogmes fondamentaux du Christianisme. Les Chrétiens d'Alexandrie, ou même les Esséniens et autres Juifs hellénisés, pouvaient bien ne pas s'apercevoir du silence de la Bible sur cette question, qui n'en était pas une pour eux, parce qu'ils étaient imprégnés des idées grecques qui circulaient dans l'air ambiant, de même qu'aujourd'hui les libres penseurs subissent plus ou moins l'influence du milieu chrétien.

Les opinions alexandrines sur la préexistence des âmes ont été balayées, comme presque toute la mythologie chrétienne, sous le souffle desséchant de l'orthodoxie romaine. Elles se

rattachaient à la doctrine gnostique de l'origine du mal sous le double aspect de la douleur et du péché. La question du mal physique est bien autrement difficile que celle du mal moral. Ce qui accuse la Providence, ce n'est pas le péché, puisqu'il est notre œuvre; ce n'est pas même la douleur de l'homme, qui n'est qu'une épreuve pour exercer son courage, comme l'ont si bien dit les Stoïciens : c'est la douleur des êtres inconscients et impeccables, des animaux et des enfants. Avant qu'il y eût des hommes sur la terre, la vie s'entretenait comme aujourd'hui par une série de meurtres; il y avait des dents aiguës et des griffes acérées qui s'enfonçaient dans les chairs saignantes. Qui osera dire que cela est bien? Avec une hardiesse de pensée qui n'a pas été égalée, si ce n'est peut-être par le Bouddhisme, les grandes écoles de la Gnose chrétienne cherchèrent la source du mal dans la création du monde visible : puisque ce monde est mauvais, son créateur ne peut être bon; ce n'est qu'une puissance subalterne et maladroite, très inférieure au Dieu du monde moral, qui est le Bien. Mais l'accusation de vices monstrueux qu'on portait contre plusieurs sectes gnostiques et qui rejaillissait sur le christianisme en général, frappait de discrédit leurs doctrines. L'Église, c'est-à-dire la grande assemblée, les rejeta et n'accepta pas même l'idée moins hardie de la préexistence des âmes, qui expliquait la chute par une faute commise avant la naissance. Elle s'arrêta au péché originel, à l'hérédité du mal, sans s'inquiéter de concilier ce dogme avec la justice divine. Au lieu de résoudre la question de l'atavisme, on l'écarte par la cérémonie du baptême, qui est le premier acte de l'initiation chrétienne. Si l'enfant a reçu avec le sang quelque instinct mauvais, héritage de ses parents ou de ses ancêtres, que cette tache originelle soit lavée. Une éducation religieuse et morale triomphera de l'atavisme : c'est ce qu'exprime symboliquement l'eau lustrale du baptême versée sur la tête de l'enfant.

La fin du monde. — L'unité religieuse était le complément nécessaire de l'unité politique établie dans le monde occidental par les Romains. Les religions particulières devaient disparaître avec l'autonomie communale. La religion nouvelle jetait un pont entre deux races profondément opposées, les

Grecs et les Juifs. Elle associait au dogme juif de l'unité divine la grande idée grecque de l'apothéose. La diffusion des Juifs dans toutes les provinces de l'empire offrait un champ très vaste à la propagande chrétienne; cette propagande s'étendit en dehors des colonies juives aussitôt que les novateurs eurent rejeté la circoncision et la distinction des viandes pures et impures. Ces pratiques minutieuses et gênantes, qui faisaient du Judaïsme une religion locale, ne pouvaient convenir à une religion universelle; l'élément juif se noya bien vite dans une marée montante de prosélytisme qu'on nomma la vocation des gentils. Le peuple, qui aime à sentir ses Dieux près de lui, salua comme son rédempteur ce charpentier socialiste, cet ennemi des riches et des prêtres, mort du supplice des esclaves. Ce n'était pas un héros des époques fabuleuses; il avait vécu parmi nous, on l'avait vu, on l'avait touché, et le plus incrédule avait mis un doigt dans ses plaies. L'Évhémérisme était dépassé : le divin n'entrait plus seulement dans l'histoire, il prenait pied dans la réalité contemporaine. La religion nouvelle allait vivre de ce qui avait tué l'ancienne religion.

Les révolutionnaires, avec cette foi intense qui sera toujours leur grande force, prenaient possession de l'avenir. Rien ne contribua autant à leurs progrès rapides que les promesses de fin du monde, de résurrection et de jugement dernier. L'idée grecque de l'immortalité de l'âme ne pouvait frapper aussi fortement l'imagination que cette catastrophe annoncée comme très prochaine. C'est par là que la prédication chrétienne entraînait toutes ces masses écrasées, humiliées, foulées aux pieds, qui appelaient un vengeur et un juge : Que le monde finisse, puisque rien ne peut le corriger; qu'il rentre dans l'abîme avec toutes ses souillures, et les angoisses des déshérités de la vie, et tant d'oppressions sans nombre et de maux inépiés ! L'heure de la délivrance est proche, et les maudits iront au feu éternel, et il y aura des cris et des grincements de dents. Et le Juste qu'ils ont mis en croix descendra dans les nuées, et il nous ressuscitera comme il est ressuscité. Et il y aura de nouveaux cieux et une terre nouvelle. « Venez à moi, les élus de mon Père, car j'ai eu faim et vous m'avez rassasié, j'étais nu et vous m'avez couvert. — Seigneur, quand

donc avons-nous fait ces choses ? » Et il leur répondra : « Tout ce que vous faites pour le plus petit d'entre vos frères, vous le faites pour moi. »

La Trinité. — Il restait à concilier la tendance des philosophes à chercher le divin dans son essence abstraite avec l'instinct moral qui poussait le peuple à l'adorer dans la vertu de l'homme. Il fallait surtout ménager le dogme de l'unité divine, car les Juifs y tenaient par-dessus tout, et les philosophes n'y étaient guère moins attachés. A Alexandrie, et dans toutes les villes où les Grecs étaient mêlés à des hommes de races différentes, on dissertait beaucoup sur la nature divine. Pour expliquer l'ordonnance première des choses, les comparaisons empruntées à l'art de Prométhée se présentaient spontanément à l'esprit d'un Grec. Il montrait l'Ouvrier divin modelant la matière inerte comme un sculpteur sa terre glaise, d'après le modèle idéal qui est sa pensée, puis l'animant de son souffle créateur ; c'était toujours le même Dieu, considéré d'abord dans son principe, puis dans sa raison éternelle, qui est la loi du monde, et enfin dans son souffle, qui est la vie universelle. Cette construction subtile qui distinguait trois rôles dans l'unité du divin, rappelait aux Égyptiens leurs triades cosmogoniques, où le même Dieu, sous le double personnage du père et du fils, s'engendre éternellement. Les Juifs, depuis qu'ils faisaient de la philosophie, avaient beaucoup de goût pour les nombres sacrés, et la Trinité pouvait obtenir ce titre aussi bien que la tétrade de Pythagore. Cette formule préparait, à la vérité, d'interminables querelles théologiques absolument inconnues au Polythéisme ; mais dans une société où l'activité politique n'existe plus, l'intelligence n'a d'autre aliment que ces questions qui nous paraissent aujourd'hui si obscures. Il faut ajouter qu'elles étaient plus claires pour les Alexandrins qu'elles ne peuvent l'être pour nous ; les abstractions auxquelles on s'intéressait alors nous sont peu familières, et les mots qui les représentaient changent plus ou moins de sens quand on les traduit dans nos langues modernes.

Le dogme de la Trinité offrait un compromis aux panthéistes et aux évhéméristes : aux uns le Père, aux autres le Fils. Si

le Saint-Esprit avait été du féminin, comme en hébreu, ou plutôt si les Alexandrins avaient pris le mot $\psi\chi\eta$ au lieu du mot $\piνεῦμα$, la troisième personne eût été tout naturellement représentée par la Vierge; mais une occasion perdue ne se retrouve jamais. Le Féminin, exclu de la Trinité au nom de l'orthodoxie, dut se réfugier dans le culte et dans la légende. La conscience populaire plaça la Vierge au plus haut du ciel, et toujours plus près de son fils. Elle n'a jamais cessé d'être le type de prédilection de l'art chrétien, et, de nos jours, sa dignité vient de recevoir une consécration éclatante dans le dogme de l'Immaculée Conception.

L'Église. — Si le Christianisme s'en était tenu aux prédications de ses premiers apôtres et même de saint Paul, il n'aurait été qu'une petite secte juive qui se serait éteinte obscurément. Il n'aurait jamais pu devenir la religion des peuples de l'Europe, parce qu'il eût été étranger à leur caractère et à leur génie. Sa métaphysique et sa mythologie sont l'œuvre des Grecs; non des Grecs purs, il n'y en avait plus à cette époque, ils étaient rentrés dans la nuit; mais des Alexandrins. Avec l'élément romain, s'introduisirent la discipline et la hiérarchie, et les idées autoritaires d'orthodoxie et de religion d'État. Le mot hérésie, qui signifie simplement opinion de choix, devint synonyme d'erreur. On se renvoyait mutuellement ce reproche d'hérésie, chacun donnant son opinion comme la seule conforme aux traditions apostoliques, et de part et d'autre on s'attribuait le titre de véritable chrétien. Entre les systèmes opposés, l'Église aurait représenté la moyenne de l'opinion publique si elle eut été, comme l'indique son nom, une assemblée du peuple: mais elle n'était qu'une assemblée de prêtres. La Grèce polythéiste et républicaine n'avait jamais admis une autorité supérieure au peuple en matière de croyance. L'Inde elle-même, malgré sa théocratie, a échappé au fléau de l'intolérance religieuse; il y a un mot superbe dans le Baghavat-Gita: « Même quand on invoque un autre Dieu que moi, c'est toujours à mes pieds qu'arrive la prière. » L'intolérance est d'origine monothéiste et sémitique. C'est un legs du Judaïsme; ni les chrétiens ni les musulmans n'ont su s'en affranchir; ceux-ci ont leurs guerres saintes, ceux-là ont eu l'inquisition et les autodafé.

L'histoire de l'Église appartient à la période romaine ; je n'en dirai qu'un mot. Sous les premiers empereurs, on ne distinguait pas les Chrétiens des Juifs ; la persécution de Néron, racontée par Tacite, et d'où est sorti le livre de l'Apocalypse, est l'acte de naissance de l'Église chrétienne. Moins de trois siècles plus tard, après des alternatives de persécution et de tolérance, le Christianisme devint la religion de l'empire. Le temps des persécutions fut considéré comme un âge d'or et servit de thème à une profusion de légendes entre lesquelles il est difficile de faire la part de l'histoire ; mais elles contiennent du moins la somme de vérité qu'on peut demander aux légendes : elles montrent l'état des esprits au moment où elles se sont formées. Ces récits d'expositions aux bêtes, de supplices et de tortures, qui forment la tradition héroïque du christianisme, traduisent par des images violentes le triomphe de la volonté sur les tentations, sur la douleur et sur la mort. La vie terrestre est une arène sanglante où l'âme humaine livre contre le monde extérieur et contre elle-même ces grands combats dont le ciel est le prix. Les lions dévorants sont les passions déchaînées ; les puissances du monde qui montrent au fidèle, d'un côté le bourreau, de l'autre les voluptés et les richesses pour prix de son apostasie, sont les Démons de la chair qui assiègent la conscience des saints. Donner sa vie pour ce qu'on croit bon et juste a toujours été et sera toujours le plus haut degré de la vertu de l'homme. L'antiquité l'avait proclamé avant le christianisme ; les héros meurent pour la patrie, le chrétien doit mourir pour sa foi. Mais dès le lendemain de sa victoire, l'Église devint persécutrice. L'histoire de l'Europe, depuis Constantin jusqu'à la Révolution française, est remplie de luttes religieuses et de persécutions. Les anciens tyrans n'enchaînaient que les corps, l'Église enchaîne les âmes. L'oppression s'étend sur la sphère de la pensée. L'éternelle Raison, cette lumière qui éclaire tout homme en ce monde, on l'adore dans le ciel et on la proscriit sur la terre. Toute voix libre paraît une dissonance et la prière du peuple n'est plus que l'écho monotone des paroles du prêtre.

La morale antique. — L'idéal moral de l'humanité devait se transformer avec ses croyances. Depuis que le principe répu-

blicain avait disparu du monde, il n'y avait plus de place pour la morale sociale, il fallait s'en tenir à la morale individuelle. La justice, qui, dans la cité antique, résume toutes les vertus, n'existe que par l'égalité des droits, et désormais, il n'y avait d'égalité que dans la servitude. Pendant l'agonie des républiques, entre l'usurpation macédonienne et la conquête romaine, la Grèce, avant de mourir, avait lancé un dernier défi à la tyrannie de la force. Le Stoïcisme est son testament moral, comme la fédération est son testament politique. Quand la liberté est proscrite sur la terre, l'homme la retrouve dans le sanctuaire de sa conscience ; la morale stoïcienne devint sous les empereurs le refuge de ce qui restait encore de grandes âmes.

Les Stoïciens admettaient la nécessité dans le monde physique ; le sage doit donc subir ce qu'il ne peut empêcher et ne désirer que ce qui est en son pouvoir. Le bonheur, pour l'homme, comme pour les autres êtres, est dans l'accomplissement de sa loi : la nôtre est la conscience, le Dieu que chacun porte en lui. Tout ce qui est étranger à nous, c'est-à-dire à notre volonté, nous est indifférent, et ne devient bon ou mauvais que par l'usage qu'il nous plaît d'en faire : la douleur est un bien si elle élève notre courage, le plaisir est un mal s'il énerve notre vertu. La bonne ou la mauvaise fortune dépendent des Dieux, mais nous n'avons pas à les prier, ils savent ce qu'ils ont à faire ; s'ils nous envoient des épreuves, c'est que cela convient à l'ensemble des choses ; un soldat ne discute pas les ordres de ses chefs. Quiconque suit sa conscience est toujours et partout absolument libre, supérieur au désir et à la crainte, méprisant le plaisir et bravant la douleur, indifférent et calme dans son légitime orgueil, indépendant des Dieux eux-mêmes, car aucune puissance, ni humaine ni divine, ne peut empêcher le sage de faire son devoir. Il n'a rien à demander aux Dieux, rien à leur envier : s'il accomplit sa loi, il est leur égal, il a même sur eux un avantage, celui de pouvoir sacrifier sa vie pour la justice, tandis que les Dieux ne peuvent pas mourir. Si notre âme est immortelle, eux seuls le savent et ils nous ont caché ce mystère par respect pour la vertu, qui perdrait tout son mérite, si elle attendait une autre récompense que la paix divine du devoir.

accompli. C'est un bonheur assez grand pour le Juste d'avoir conformé sa courte existence à l'ordre universel et travaillé pour sa part, fût-ce un jour, à l'œuvre magnifique des Dieux.

Dans la morale politique de la Grèce républicaine, le rôle des sexes était nettement déterminé : à l'un la place publique, à l'autre le foyer. Pendant que l'homme défend la liberté contre un ennemi ou un usurpateur, la femme élève les générations nouvelles. La famille est son domaine, elle n'en doit pas sortir. L'activité qu'elle dépenserait au dehors serait volée à ses enfants. Sa dignité morale est dans ses fonctions d'épouse et de mère ; ses devoirs sont résumés dans une phrase du discours de Périclès dans Thucydide : « Qu'elle ne fasse pas parler d'elle ni en bien ni en mal. » C'est que le foyer est un sanctuaire où l'étranger n'a rien à voir ; les louanges qu'il donne à la femme d'un autre ressemblent à une insulte. La femme antique est la même dans l'idéal et dans la réalité : Pénélope, Andromaque ou Antigone, la mère et la femme de Cléomène, Lucrece, Cornélie ou Arria. Les modernes ne l'ont pas retrouvée, même dans les rêves de leurs poètes : le moule est brisé. Il est vrai que l'antiquité n'a pas connu le type de Célimène, pas plus que ceux de Tartuffe et de Don Juan. La coquetterie était abandonnée aux courtisanes, et on ne connaissait pas plus la galanterie, qui est le mensonge de l'amour, que cette hypocrite dévotion qui est le mensonge de la piété. Les femmes n'aspiraient pas à une royauté dérisoire qui pervertit leur sens moral. L'adultère, que les poètes attribuent toujours à la vengeance de quelque divinité irritée, était très rare et très sévèrement puni. Dans la fameuse scène des filets d'Héphaïstos, ce n'est pas le mari qui est ridicule, c'est l'amant. Le lien conjugal, base de la famille, n'était pas un objet de raillerie. Dans les comédies d'Aristophane, quand les femmes conspirent contre leurs maris pour les forcer à mettre fin à la guerre du Péloponnèse, pas une ne songe à tromper le sien : c'est la première idée qui serait venue à Molière.

La morale chrétienne. — Le Stoïcisme avait remplacé l'active énergie du citoyen par l'indifférence passive du sage, qui oppose le mépris à toutes les tyrannies du dehors et cherche la liberté dans le monde intérieur. L'amour de la patrie, qui

avait sauvé les républiques grecques des invasions de l'Orient, pouvait s'étendre, dans la pacifique unité romaine, à ce sentiment moins ardent et plus large que Cicéron appelle la charité du genre humain. Depuis que la patrie se confondait presque avec le monde, personne ne pensait à la défendre : on s'en aperçut quand l'empire fut envahi par les barbares. Pour le chrétien, il n'y a pas d'autre patrie que le royaume de Dieu : la cité de l'Évangile, c'est le monastère. Les vertus monastiques, résignation, humilité, obéissance, ne pouvaient porter ombrage au despotisme impérial, et l'exaltation de ces douces vertus de femme répondait au rôle du Féminin dans la religion nouvelle, qui remplaçait la justice par la grâce et le langage austère du devoir par l'irrésistible mélodie de l'amour. Deux préceptes résument la morale chrétienne : Aime Dieu par-dessus toute chose, aime ton prochain comme toi-même.

La chasteté était, dans la morale antique, la grande vertu des femmes, parce qu'elle garantit la pureté des races : la morale chrétienne en fit un idéal de pureté même pour les hommes, et l'éleva au rang occupé autrefois par les vertus politiques. Ce que le christianisme demande à l'homme, ce n'est pas seulement la modération dans les désirs, que l'antiquité nommait tempérance ou sagesse, σωφροσύνη, c'est une lutte énergique contre la chair, un renoncement absolu à la volupté, toujours mauvaise, parce qu'elle est égoïste. Le mariage n'est qu'une tolérance pour la faiblesse humaine. La vie de famille s'accorde mal avec le détachement absolu de tout ce qui nous enchaîne à la terre. Le chrétien n'a pas plus de famille qu'il n'a de patrie ; tous les hommes sont ses frères, enfants comme lui du Père commun, qui est dans le ciel. Dans la famille chrétienne, l'autorité morale n'appartient plus au père, mais au prêtre, seul représentant de Dieu. C'est lui qui dirige la conscience de l'enfant et celle de l'épouse ; il connaît les pensées que la femme n'ose avouer à son mari, que la fille n'ose avouer à sa mère. Que sont les liens du sang auprès de ce lien d'universelle charité qui est le royaume de Dieu ? Dans l'idéal chrétien, la chasteté de l'épouse est bien au-dessous de la virginité. La vie est mauvaise, pourquoi la multiplier ? pourquoi préparer une moisson à la mort ? La naissance est une

chute et la conception une souillure : la pudeur nous rappelle le souvenir de la tache originelle et la honte de notre incarnation. Heureuses les vierges, les pâles fleurs du paradis, les flancées voilées du céleste époux !

La vie monastique. — Le Christianisme trouva dans la vie monastique la forme pratique de sa morale. D'après les historiens ecclésiastiques, des chrétiens se seraient retirés dans les solitudes de l'Égypte pour échapper à la persécution. On sait cependant par Philon qu'il y avait des monastères de thérapeutes près d'Alexandrie avant la prédication chrétienne. Eusèbe suppose arbitrairement que les thérapeutes étaient des chrétiens. Il se peut que la propagande évangélique, trouvant là un terrain préparé, ait transformé ces monastères juifs en communautés chrétiennes. Les institutions pythagoriciennes, peut-être aussi les prédications bouddhistes, qui s'étendaient très loin, ont pu préparer le développement de la vie cénobitique, mais les légendes chrétiennes sur les anachorètes ne remontent pas au delà du temps de Dioclétien. Les chrétiens des premiers siècles n'avaient pas le temps de se livrer à la vie contemplative. Ils s'occupaient d'élaborer leurs dogmes, de régler la discipline intérieure de l'Église, et par-dessus tout de faire des prosélytes, car ils étaient persuadés que le triomphe du Christianisme amènerait une ère de paix et de bonheur pour le genre humain. La conversion de Constantin fit évanouir ces brillantes espérances. « Maintenant, dit Sulpice Sévère, tout est troublé par les discordes des évêques ; partout la haine et la faveur, la crainte, l'envie, l'ambition, la débauche, l'avarice, l'arrogance, la paresse ; c'est une corruption générale. » On avait supporté le spectacle de l'orgie romaine, mais voir l'Église elle-même souillée, avoir rêvé le royaume de Dieu sur la terre, et le lendemain de la victoire voir l'abomination dans le lieu saint, assister au spectacle des discordes de l'enfer, c'était trop. Il fallait partir, se réfugier dans les cavernes, loin du tumulte abhorré de la vie, marcher à la conquête du ciel.

Ils s'en vont, pieds nus, un bâton à la main, parmi les épines et les ronces, sous l'ardent soleil de la Thébaïde. Ils avancent à travers les grandes plaines de sable, respectés par

les hôtes étranges du désert : des Kentaures leur indiquent la route, des Satyres leur offrent des herbes pour se nourrir et leur demandent leurs prières. Mais tous les fantômes du passé, tous les spectres pleurés du bonheur et du monde les attendent au milieu du muet recueillement des solitudes. La vie était si douce autrefois, sous le ciel de la Grèce, sous le calme regard de nos Dieux indulgents ! Maintenant, la volupté est maudite, la toute-puissante, l'irrésistible, qui nous souriait sur l'écume des vagues ; elle est maudite, la mère féconde, la grande nature. Et les puissances cosmiques, les Dieux de la vie universelle apparaissent, transformés en Démons irrités, pendant les longues nuits pleines de tentations. Redoublez d'austérités pour éteindre la fièvre, broyez la chair condamnée sous le cilice et le jeûne, déchirez-la sous le fouet des disciplines, sous les griffes de fer. Courage, aux armes, à la prière ! Dieu enverra ses légions d'anges au secours de ses saints. La lutte touche à son terme, voici le jour qui dissipe les visions de la nuit impure, l'enfer est vaincu. Ceignez l'auréole d'or, cueillez les palmes immortelles, le ciel va s'ouvrir, le ciel serein de la conscience, et le corps crucifié sera transfiguré dans la gloire, et l'âme victorieuse s'endormira dans la paix reconquise, dans l'éternelle contemplation de son Dieu.

Les monastères se multiplièrent rapidement, d'abord en Égypte et en Syrie, puis dans les autres provinces de l'empire. Les cénobites, qui vivaient en commun, à l'exemple des anciens thérapeutes, habitaient de petites huttes, couchaient sur un paillason ou sur des feuilles de palmier, et se nourrissaient de graines et de racines. Il y en avait qui, par humilité, broutaient l'herbe des champs avec les troupeaux. Ils ne se lavaient le corps qu'en cas de maladie. La première règle de la vie monastique était la soumission absolue à l'abbé qui dirigeait la communauté. Un moine reçut l'ordre d'arroser tous les jours un bâton planté en terre ; au bout de trois ans le bâton donna des branches et des feuilles : Dieu glorifiait ainsi la vertu d'obéissance. Ceux qui ne trouvaient pas cette discipline assez dure vivaient absolument seuls, dans des grottes ou des carrières abandonnées. On les nommait ermites ; c'étaient les plus estimés de tous. Les légendes de saint Paul l'ermite, de

saint Antoine et de saint Hilarion devinrent bientôt aussi populaires que celles des martyrs. Ils chassaient les Démon, guérissaient les malades et ressuscitaient les morts. Leur charité s'étendait aux animaux, compagnons de leur solitude ; leurs austérités égalaient celles des fakirs de l'Inde.

Apostasie du monde grec. — La loi morale est la loi spéciale de l'homme, et le Christianisme a pu dire, dans son langage mystique, que c'est le seul Dieu que l'homme doive adorer ; déjà les Stoïciens avaient appelé la conscience un Dieu intérieur que chacun porte en soi. Mais l'Hellénisme n'avait pas eu tort de reconnaître dans la beauté une autre forme de l'idéal et d'adorer sous leurs révélations visibles les formes multiples de l'univers. L'art et la morale ont tous deux leur raison d'être et il n'est pas nécessaire de proscrire le beau pour exalter le juste. Sans doute les passions sont des puissances redoutables, et les séductions de l'éternel Féminin ont produit bien des désordres dans les sociétés humaines ; cependant cette magicienne, la mère du Désir, la Diablesse Vénus, comme l'appela le moyen âge, n'en est pas moins la loi divine de l'attraction universelle, la source bienfaisante de la vie. Quand on embrasse dans leur harmonie les révélations successives du divin, toutes les religions sont vraies, car chaque forme de l'idéal, chaque affirmation de la conscience du genre humain est un des rayons de l'éternelle vérité, une des faces du prisme éternel. Mais la religion de l'âme devait réagir contre la religion de la nature, car la vertu de l'homme se manifeste par une lutte contre les énergies cosmiques. L'Hellénisme refusait de les condamner et de les maudire ; la nature est si belle que la croire mauvaise eût paru un blasphème à cette religion de la beauté. Interrogé sur le problème du mal, l'Hellénisme ne répondit pas, et voilà pourquoi il n'a plus ni temples ni fidèles. L'humanité rejeta cette religion d'artistes, qui ne voulait pas séparer le beau du juste, et qui voyait l'un à travers l'autre, cette religion d'athlètes qui niait la douleur. Elle mourut le sourire aux lèvres, sans protester contre l'ingratitude des hommes, enveloppée dans le calme de son orgueil et de sa beauté. Depuis, chaque siècle lui jette en passant sa part d'imprécations, de sarcasmes et d'injures ; on rougirait

d'insulter le cadavre d'un ennemi, mais avec une religion morte, on ne se croit pas obligé d'être juste, et les causes vaincues n'ont pas de défenseurs.

L'oraison funèbre de la religion abandonnée fut prononcée dans la vieille Égypte, où s'était livrée la grande bataille pour le gouvernement des âmes. L'Asclépios d'Hermès Trismégiste, le dernier ouvrage de la philosophie alexandrine, expose, sous forme d'une prophétie, le triomphe du Christianisme, l'apostasie de l'Égypte et la persécution exercée contre les fidélités obstinées qui saluaient encore le soleil couchant : « Cependant, comme les sages doivent tout prévoir, il est une chose qu'il faut que vous sachiez : un temps viendra où il semblera que les Égyptiens ont en vain observé le culte des Dieux avec tant de piété et que toutes leurs saintes invocations ont été stériles et inexaucées. La divinité quittera la terre et remontera au ciel, abandonnant l'Égypte, son antique séjour, et la laissant veuve de religion, privée de la présence des Dieux. Des étrangers remplissant le pays et la terre, non seulement on négligera les choses saintes, mais, ce qui est plus dur encore, la piété, le culte des Dieux seront proscrits et punis par les lois. Alors, cette terre, sanctifiée par tant de chapelles et de temples, sera couverte de tombeaux et de morts. O Égypte, Égypte ! il ne restera de tes religions que de vagues récits que la postérité ne croira plus, des mots gravés sur la pierre et racontant ta piété. Le Scythe ou l'Indien ou quelque autre voisin barbare habitera l'Égypte. Le divin remontera au ciel, l'humanité mourra abandonnée et l'Égypte sera déserte et veuve d'hommes et de Dieux.

« Je m'adresse à toi, fleuve très saint, et je t'annonce l'avenir. Des flots de sang, souillant tes ondes divines, déborderont les rives ; le nombre des morts surpassera celui des vivants, et s'il reste quelques habitants, Égyptiens seulement par la langue, ils seront étrangers par les mœurs. Tu pleures, Asclépios ? Il y aura des choses plus tristes encore : l'Égypte elle-même tombera dans l'apostasie, le pire des maux. Elle, autrefois la terre sainte, aimée des Dieux pour sa dévotion à leur culte, elle sera la perversion des saints ; cette école de piété deviendra le modèle de toutes les violences. Alors, plein du dégoût des choses, l'homme n'aura plus pour le monde ni admiration ni amour.

Dans l'ennui et la fatigue des âmes, il n'y aura plus que dédain pour ce vaste univers. On préférera les ténèbres à la lumière, on trouvera la mort meilleure que la vie, personne ne regardera le ciel. Il y aura même, croyez-moi, danger de mort pour qui gardera la religion de l'intelligence. On établira des droits nouveaux, une loi nouvelle; pas une parole, pas une croyance sainte, religieuse, digne du ciel et des choses célestes. Déplorable divorce des Dieux et des hommes! il ne reste plus que les mauvais anges; ils se mêlent à la misérable humanité, leur main est sur elle; ils la poussent à toutes les audaces mauvaises, aux guerres, aux rapines, aux mensonges, à tout ce qui est contraire à la nature des âmes. La terre n'aura plus d'équilibre, la mer ne sera plus navigable, le cours régulier des astres sera troublé dans le ciel. Toute voix divine sera condamnée au silence, les fruits de la terre se corrompent et elle cessera d'être féconde; l'air lui-même s'engourdira dans une lugubre torpeur. Telle sera la vieillesse du monde, irréligion et désordre, confusion de toute règle et de tout bien. »

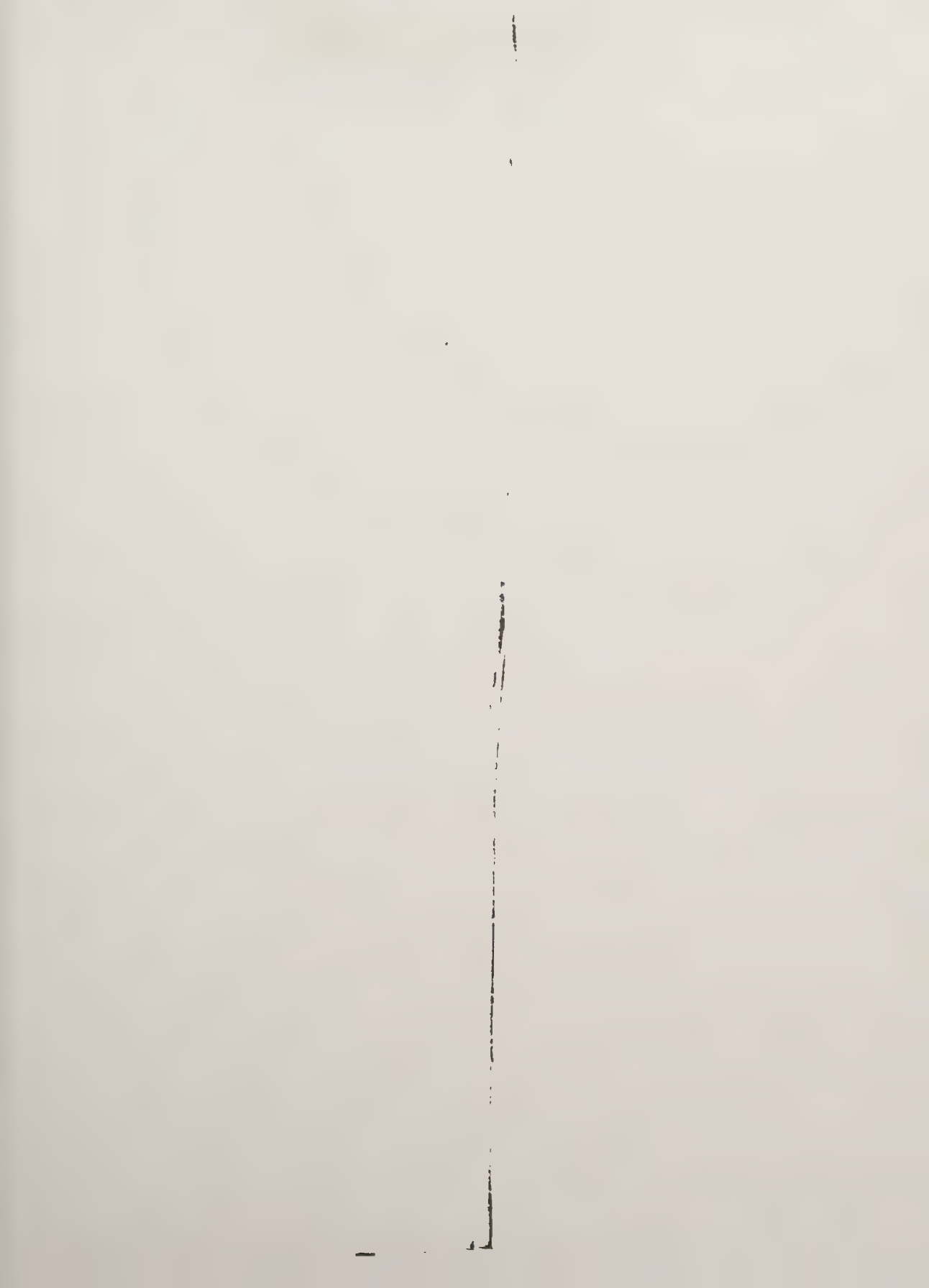
Ruine de la civilisation. — La Grèce avait donné deux choses au monde : la cité républicaine et l'idéalisme de l'art. Le principe républicain, frappé à mort par la Macédoine, s'était noyé dans le gouffre de la conquête romaine; l'art grec devait disparaître avec la religion de la beauté, dont il était l'expression visible. Le Judaïsme n'avait fourni à la synthèse chrétienne que son dogme du Dieu unique : c'en fut assez pour faire proscrire l'art grec, qui avait réalisé les formes multiples de l'idéal. Tandis que les autres religions asiatiques, en s'introduisant dans l'empire, avaient laissé subsister les traditions et les monuments, le monothéisme sémitique devait nécessairement exclure toutes les autres conceptions religieuses et en effacer les traces. Son caractère fondamental est la proscription de l'art; la plastique, qui est la langue des formes, suppose la pluralité des types divins. Comme le vent du désert qui détruit tout sur son passage, le Dieu solitaire du Sinai, celui que ses fidèles appellent un feu dévorant, celui qu'on ne peut regarder en face sans mourir, devait anéantir toutes les œuvres du passé. La philosophie est complice de cette destruction; elle aussi avait dit qu'il était insensé d'enfermer le divin dans la pierre et le

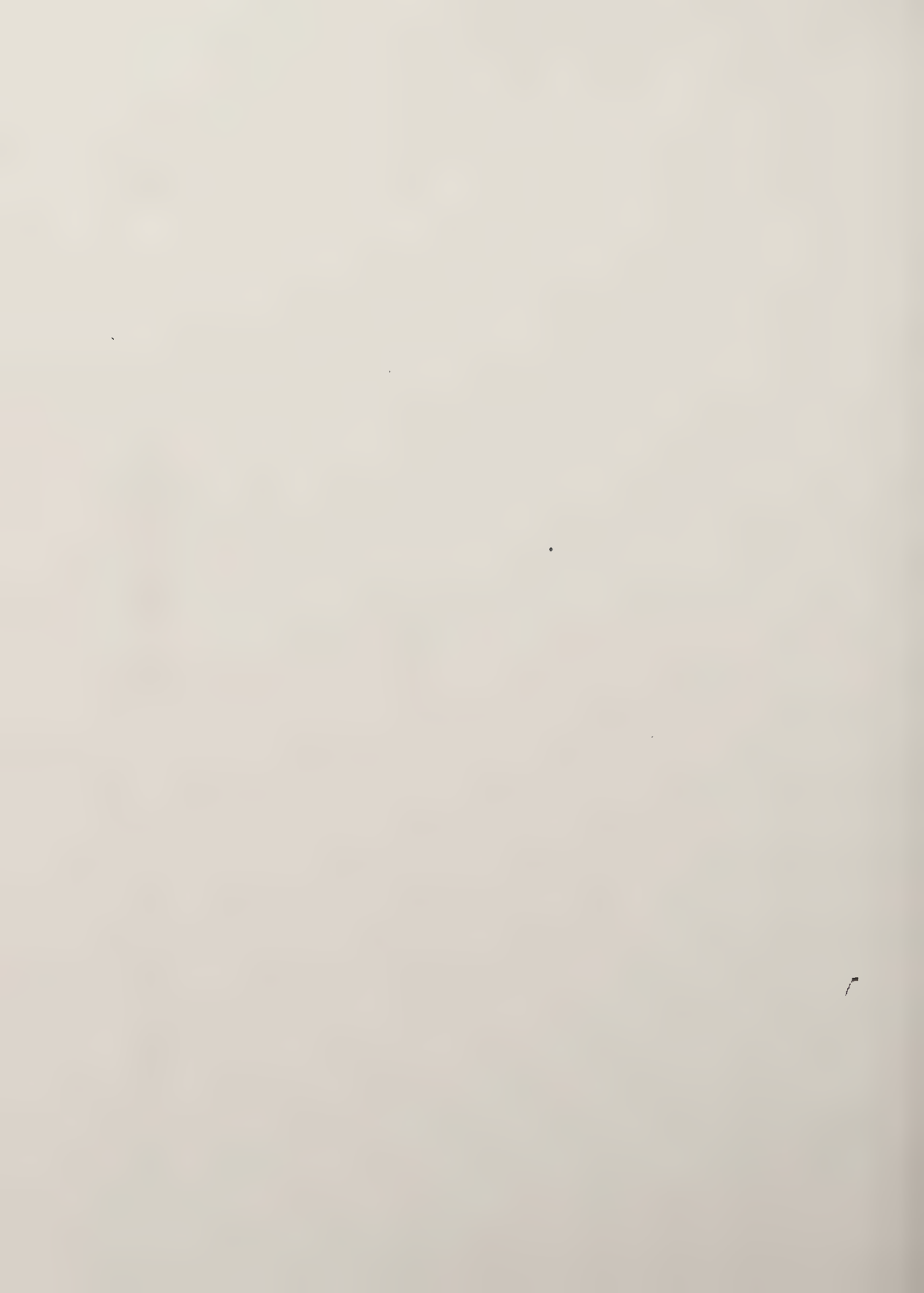
bronze. La ruine de la civilisation vengea les anciens Dieux et fut le châtement de l'apostasie du monde. On détruisit avec une fureur de bêtes fauves les chefs-d'œuvre de Polyclète, de Phidias, de Praxitèle. Nul ne sait au juste comment disparurent le Zeus d'Olympie, l'Hèrè d'Argos, l'Athènè du Parthénon. Le silence et l'oubli s'étendent sur les souvenirs du passé, pas un regret ne les accompagne. Qui s'inquiétait encore du siècle de Périclès ? Pour un peuple qui a renié ses Dieux, les témoignages de la piété et du génie des ancêtres sont des remords visibles, dont la présence importune. On fond les statues de bronze, on brise les statues de marbre. La science et la poésie aussi sont ensevelies sous les ruines des temples. On brûle les bibliothèques, on disperse et on gratte les livres. Il ne restera rien à faire aux barbares.

Les races vieilles avaient le pressentiment de leur fin prochaine, et, loin de s'en effrayer, elles appelaient la délivrance. On trouvait que la trompette du jugement se faisait bien attendre ; il y avait dans les âmes un immense dégoût de la vie. Tout ce qui autrefois la faisait trouver douce et bonne et désirable, liberté, patrie, famille, tout avait disparu, balayé par le vent du désert, comme les feuilles sèches sous les rafales de l'automne. Des nuages s'amoncellent dans le nord ; on entend gronder comme des torrents le flot des races barbares, roulant du haut des montagnes pour inonder les terres dépeuplées du vieil empire. Mais les vertus viriles sont mortes avec l'antique religion, personne ne songe à la résistance : on répète que l'homme n'a d'autre patrie que le ciel, et on livre la terre aux plus forts : l'empire est condamné, les barbares sont les fléaux de Dieu. Le froid de l'hiver envahit l'histoire. L'humanité, les yeux tournés vers le gibet du Rédempteur, s'enveloppe dans sa robe monastique comme dans un linceul de neige ; les dernières lumières du ciel achèvent de s'éteindre et tout rentre dans la grande nuit. Les prophéties ne mentaient pas : c'était bien la fin d'un monde.

FIN.

t
a
e
e
x
lx
es
sa
es
la
la

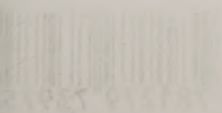




Princeton University Library



32101 045355532



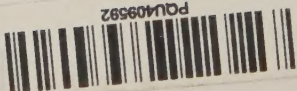


CPSIA information can be obtained
at www.ICGtesting.com
Printed in the USA
BVHW011807220522
637747BV00010B/314



9 781279 739754

9 781279 739754



\$3.49

248006

E5

254-0

